2.11.14.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

D 226.8 .E65 1872 v.1
Durand de Laur, H.
Erasme, pr ecurseur et
initiateur de l'esprit

VERSAILLES. — IMPRIMERIE DE E. AUBERT
6, Avenue de Sceaux, 6

LIBRARY OF PR
FEB 11
THEOLOGICAL

ÉRASME

PRÉCURSEUR ET INITIATEUR

DE L'ESPRIT MODERNE

PAR

H. DURAND DE LAUR

ANCIEN PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE VERSAILLES

Les esprits libres et généreux aiment à être instruits; ils ne veulent pas être contraints.

(*Lettre d'Érasme à Léon X.*)

I

PARIS

Librairie académique

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1872

Tous droits réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/erasmeprecurseur01dura

PRÉFACE

Trois grands noms marquent dans l'ordre moral le commencement du XVIe siècle : Léon X, Érasme, Luther. De ces trois noms, le premier et le dernier conservent encore tout leur éclat ; le second a pâli avec le temps ; ce n'est plus que l'ombre d'un grand nom. Et pourtant, si l'on admire dans Léon X le protecteur magnifique des lettres et des arts ; si, pour beaucoup, Luther est le fondateur de la liberté religieuse en même temps que le père du protestantisme, Érasme ne mérite pas moins de fixer l'attention, car il est non-seulement le chef de la Renaissance, mais le précurseur et l'initiateur de l'esprit moderne. Il est bien plus près de nous que Luther. Ses aspirations sont celles du XIXe siècle. Les lettres, la science, c'est-à-dire la lumière, la liberté, la paix, telles sont les nobles choses qu'il a aimées avec passion, qu'il a défendues et servies avec une activité infatigable, avec une courageuse persévérance.

Pourquoi donc ce nom, si éclatant dans les premières années du XVIe siècle, s'est-il obscurci ? Pourquoi cette indifférence, j'allais dire ce dédain ? Elle tient à plusieurs causes. Improvisateur brillant et fécond, Érasme n'a laissé que des ouvrages imparfaits et dans une langue morte. Son caractère timide et méticuleux, son âme inégale, vulgaire même par certains côtés, ne parlent pas à l'imagination, comme l'âme ardente et le caractère indomptable de Luther. Représentant de l'esprit modéré dans le grand duel du XVIe siècle, il se trouva bientôt presque seul au milieu des combattants acharnés ; il devint odieux ou suspect aux deux partis. C'est ainsi que dans notre révolution le nom de Montesquieu s'effaça un moment devant ceux de Rousseau et de Mirabeau. Mais l'auteur de *l'Esprit des lois* avait écrit dans une langue vivante et polie des ouvrages achevés. D'ailleurs le retour à la sagesse et à la modération des idées fut d'autant plus prompt que la tempête avait été plus violente. Aussi Montesquieu retrouva-t-il bientôt son prestige et son autorité.

Érasme a été moins heureux. Toutefois, malgré la défaveur où il est tombé, les historiens des temps modernes, le rencontrant sur leur passage, n'ont pu s'empêcher d'en parler ; mais la plupart l'ont fait avec passion et sans justice. Protestants et catholiques se sont presque tous accordés à médire de lui avec amertune. Quelques voix seulement se sont élevées en sa faveur et ont protesté contre ce dénigrement exagéré. Au XVIIe siècle, un chanoine de Notre-Dame, Claude Joly, qui avait lu sept fois tout ses écrits, composa sur la renaissance des lettres un ouvrage où il racontait surtout la vie de leur premier restaurateur ; mais ce livre n'a jamais été imprimé. Au com-

mencement du siècle suivant, Leclerc donna une magnifique édition de ses œuvres et prit sa défense avec mesure. Vers le même temps, l'abbé Marsollier écrivit son *Apologie* et traduisit quelques-uns de ses ouvrages. Plus tard, en 1757, Burigny publia une *Vie d'Érasme* qui, malgré de grands défauts, offre encore de l'intérêt. On y trouve beaucoup de faits et de nombreux passages extraits de ses écrits ; mais l'érudition de Burigny est plus étendue et plus variée qu'elle n'est sûre. Sa pensée est souvent contrainte, son récit confus, son style négligé.

De nos jours, M. D. Nisard a écrit une brillante étude avec toute la finesse de son esprit et toute la délicatesse de sa plume, mais il n'a pas voulu embrasser Érasme tout entier; il ne l'a considéré en quelque sorte que de profil, laissant dans l'ombre la moitié de sa figure. Deux mémoires, couronnés en Belgique (1), ont jeté sur quelques points un de peu lumière. Enfin tout récemment deux membres de notre Université se sont occupés d'Érasme dans des thèses de doctorat (2). L'historien de Léon X, M. Audin, et l'historien de la Réforme, M. Merle d'Aubigné, l'ont jugé à des points de vue divers, mais avec une hostilité égale. MM. Michelet et Henri Martin, le premier surtout, se sont montrés plus favorables au chef de la Renaissance.

Dans le premier tiers de notre siècle, Érasme a été le sujet de beaucoup d'études et de notices en Hollande et en Allemagne. Muller a écrit sa vie (3). Mais en général les Hollandais et les Allemands ne voient en lui qu'un

(1) Mémoire de M. E. Rottier sur Erasme.—Mémoire sur le collége des Trois-Langues, par M. Nève, professeur à l'Université de Louvain.

(2) MM. Emile Chasles et Desdevises du Dezert.

(3) *Leben des Erasmus von Rotterdam.*

précurseur de Luther, un protestant timide et déguisé. Ils ne semblent pas avoir reconnu son véritable caractère. Seul, Fabricius, le savant auteur de la *Bibliothèque grecque*, a vu nettement qu'Érasme ne devait pas être confondu avec les protestants.

Même après ces travaux, le sujet est loin d'être épuisé. J'ai essayé à mon tour de saisir cette grande figure et de la montrer avec ses traits naturels, avec sa véritable physionomie : tâche difficile, tant les nuances sont délicates.

Ce n'est pas un panégyrique, encore moins une apothéose, que nous avons voulu faire. L'idolâtrie pour les grands hommes n'est pas de notre goût. L'adoration n'est due qu'à Dieu. Aux grands hommes, on ne doit qu'une juste admiration, mais il ne faut pas la leur refuser.

Un mot encore sur la manière dont ce livre a été composé. Les dix tomes *in-folio* qui contiennent les écrits d'Érasme, et surtout les deux volumes de sa correspondance dont nous avons patiemment sondé tous les secrets, telles sont les sources principales où nous avons puisé, sans dédaigner les travaux de nos devanciers qui ont souvent éclairé et guidé nos pas. Pour connaître Érasme, nous l'avons interrogé ; pour le faire connaître, nous l'avons laissé parler lui-même, nous effaçant le plus possible. Cette étude, commencée il y a bien longtemps sous les auspices d'un maître non moins habile que bienveillant, poursuivie avec persévérance, mais souvent interrompue par les devoirs impérieux de l'enseignement, des loisirs prématurés m'ont permis enfin de l'achever. Encouragé par des amis, trop indulgents peut-être, je la soumets à cette partie du public qui aime les travaux consciencieux.

INTRODUCTION

On aime à retrouver dans la figure des hommes célèbres l'expression de leur génie et de leur caractère. Mais trop souvent l'imagination préoccupée leur prête une physionomie de convention, où elle lit après coup le secret de leur destinée. Je ne crois pas qu'Érasme puisse être le sujet d'une telle illusion. Quand on considère son magnifique portrait peint par Holbein et reproduit par la belle édition de Leyde, on ne peut voir, sans être frappé, ce visage où l'esprit rayonne, ce regard plus ingénieux que profond, cet air moqueur et légèrement sceptique, cette bouche largement fendue, mais fine, dont l'expression se marie si bien avec celle du regard. Un enjouement gracieux et railleur, voilà le caractère dominant de cette remarquable figure. Mais sous cet enjouement plein de verve et de saillie, ne vous y trompez pas, il y a une sensibilité vive et délicate, prompte à s'irriter et voisine de la faiblesse. Sous ce

rire perpétuel, il y a des larmes. Cette moquerie sans fin recèle un fond de bonhomie hollandaise qu'il ne faut pas méconnaître : la plume d'Érasme sera un dard acéré; ce ne sera pas un glaive.

Ne cherchez pas ici l'empreinte des convictions ardentes et fortes, des résolutions hardies et irrévocables. Quelque chose d'indécis et de flottant se reflète sur cette figure. C'est l'esprit sceptique, prompt à rire de tout, mais qui n'ose ni ne veut renverser aucun point fondamental. Tel nous apparaît Érasme dans le portrait d'Holbein.

Rapprochez de cette figure celle de Luther : quel contraste ! Ce qui était finesse, devient force. Des traits fortement prononcés, un regard à la fois profond et ferme, un nez puissant, une lèvre vigoureusement dessinée, un ensemble imposant et dominateur, tout annonce la force de la volonté, l'éloquence véhémente, la parole tranchante qui perce de part en part, au lieu de la saillie légère qui effleure. Si l'on cherchait sur ces deux figures la trace du sentiment personnel, on devinerait sans peine qu'Érasme n'a dû connaître que la vanité, et que Luther a pu ressentir l'orgueil, un orgueil immense. Luther appartient par la figure au type des Mirabeau, moins la laideur. Érasme se rapproche davantage du profil de Voltaire. Moins régulière, la figure du patriarche de Ferney est plus décidée, plus hardie et plus ferme. Elle est, pour ainsi dire, taillée à vives arêtes. Ici rien de flottant et d'incertain. C'est la moquerie impitoyable, sans faiblesse, comme sans bonhomie. Sur la pente du scepticisme railleur, Voltaire ne s'arrêtera pas à moitié chemin entre Luther et Lucien; il ira hardiment jusqu'au bout.

Avec lui point de méprise possible. Ami ou ennemi, on sait à qui l'on a affaire. On est plus embarrassé avec Érasme. Les uns voient en lui un libre penseur, un sceptique, un athée, un Lucien, un Porphyre, un Épicure moderne, un précurseur de Rabelais, moins le cynisme et l'ordure, ou bien encore un philosophe qui s'inspire de la morale évangélique, sans se mettre en peine du dogme. Pour d'autres, c'est un protestant déguisé qui n'a pas le courage de son opinion, ou même qui vend sa plume aux princes et aux pontifes.

Quelques-uns croient reconnaître en lui un catholique très décidé, sinon irréprochable. Il y en a qui vont plus loin et en font presque un père de l'Église. D'autres, plus nombreux, trouvent en lui un catholique chancelant, tiède, égoïste, indifférent, qui se *croise les bras quand la maison est en feu.*

Esprit singulièrement souple, riche, étendu, conciliateur, mobile, ondoyant, divers, louvoyant sans cesse entre les opinions et les partis, on dirait qu'il cherche l'harmonie des contraires. Véritable Protée, il se tourne et se retourne avec une merveilleuse prestesse. Lorsque vous croyez l'avoir saisi, il vous échappe et se présente à vous sous une forme nouvelle. Hardi jusqu'à la témérité, vif jusqu'à l'étourderie, il a l'audace de la libre pensée qui veut tout examiner et ne se rendre qu'à l'évidence. Rieur sans fin et sans mesure, il a l'allure moqueuse du scepticisme léger qui semble se rire de tout, même de ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré. Mais à côté de cette hardiesse d'investigation qui a l'air de tout ébranler, de cette licence railleuse qui se donne pleine carrière, on trouve des affirmations trop constantes pour ne pas être sincères, trop positives pour ne

pas être réfléchies. Ces principes de la philosophie spiritualiste, ces dogmes de la religion révélée, que, dans le mouvement libre et aventureux de sa pensée, il effleure parfois en passant et comme en se jouant, il les confesse et les proclame partout ailleurs, avec l'accent d'une conviction raisonnée. Le plus souvent on juge Érasme d'après les *Colloques* et l'*Éloge de la Folie*. C'est comme si on voulait juger Montesquieu d'après les *Lettres persanes*, ou Pascal d'après *les Provinciales*. Il faut tenir compte des entraînements de la polémique et des licences de la satire. Si l'on suit le cours de sa vie, si l'on examine les innombrables productions de sa plume, on s'aperçoit que le scepticisme est à la surface; il traverse son âme; il ne s'y fixe pas; il n'y prend pas racine. C'est le scepticisme de la raison qui s'éveille. Comme celui de Socrate et de Descartes, c'est le doute qui cherche, ce n'est pas le doute qui nie. Le scepticisme n'est pas le but où il aspire. Étrange sceptique en vérité! Partout il affirme le caractère surnaturel et divin du christianisme. Il passe la moitié de sa vie à composer des livres de religion et de piété, à commenter, à traduire, à paraphraser le Nouveau Testament, à donner des éditions et des traductions des pères de l'Église. Enfin il meurt dans la plénitude de sa raison en invoquant la miséricorde du Christ. Certes, il ne ressemble guère à celui qui disait sur son lit de mort: « Je vais chercher un grand peut-être. »

Érasme ne peut donc être confondu avec les sceptiques. Il n'est pas davantage un protestant déguisé qui ment à sa conviction par crainte ou par un motif plus bas encore. Témoin des abus de l'Église, il veut la réforme et il la veut profonde, mais accomplie pacifiquement par l'autorité légitime. Il veut qu'elle vienne d'en haut et non d'en

bas. Il condamne la révolte. Il n'est ni sectaire ni révolutionnaire. Il a le goût, il sent le prix de l'unité chrétienne, bien qu'il semble parfois en méconnaître les conditions. S'il se rapproche de Luther sur beaucoup de points secondaires, il rejette les deux grands principes du protestantisme, l'autorité souveraine du sens privé dans l'interprétation de la parole divine, et la justification de l'homme par la foi seule indépendamment des œuvres. Or, ce dernier principe était regardé par les premiers réformateurs comme la base sur laquelle reposait toute la réformation ; et quand Érasme l'attaqua pour défendre la liberté morale, fondement de toutes les autres libertés, Luther avoua que son adversaire avait pris sa doctrine *à la gorge*. Le principe du libre examen est venu après. Pour les chefs de la Réforme, c'était, à l'origine, moins un principe qu'un expédient, ou, si l'on veut, une arme de guerre contre l'autorité qui les condamnait ; et ce qui le prouve, c'est que nul d'entre eux n'a reconnu et admis dans la pratique le principe de la liberté de conscience, regardé par Théodore de Bèze comme *un dogme diabolique*.

Quoi qu'il en soit, Érasme a repoussé les deux points fondamentaux de la réforme. Il a défendu le libre arbitre de l'homme contre le fatalisme de Luther, de Mélanchthon, de Zwingle et des anabaptistes qui, d'un commun accord, le détruisaient et jetaient à son défenseur le nom de pélagien. Il a reconnu comme règle de foi dans les dogmes de la religion et dans l'interprétation des Écritures, non le jugement individuel, mais la tradition et l'autorité de l'Église universelle. Donc Érasme n'est pas un protestant.

Est-ce un catholique irréprochable dans sa foi et dans

sa doctrine ? On ne saurait le dire après les condamnations qui ont frappé ses ouvrages. Mais si son esprit libre et investigateur ne se maintient pas toujours dans les limites et dans les termes de l'orthodoxie, il a le sentiment catholique, il déteste le schisme. Tandis que Luther et les autres chefs de la Réforme fondent des sectes et des églises séparées, il s'attache à l'Église universelle. Rien ne peut l'en détacher, ni les séductions, ni les menaces des réformateurs, ni les provocations et les injures des catholiques ardents qui attaquent ses écrits et accusent sa conduite avec la dernière violence.

Un des esprits les plus judicieux de la Renaissance, Louis Vivès, l'appelle un chrétien indépendant ; c'est le nom qui lui convient. Trouvant dans l'homme la raison et la foi, comme deux pôles sur lesquels tourne le monde moral, Érasme a pensé avant Leibnitz, que le véritable rôle de la philosophie était, non de les opposer l'une à l'autre, mais de les concilier dans une grande et savante harmonie, qu'il fallait développer la science, épurer la foi, mais non la détruire. Le chef de la Renaissance a voulu rester chrétien, ce qui le distingue essentiellement de Voltaire. Il a de plus voulu rester catholique, ce qui le sépare profondément de Luther. Plus clairvoyant que le père de la Réforme, après avoir admis l'origine surnaturelle et divine du christianisme, il n'a pas cru que le bon sens lui permît de supprimer treize siècles dans une existence de quinze cents ans.

Au seuil du monde moderne, Érasme, d'un regard pénétrant, a vu la transformation prodigieuse qui se préparait et tout à la fois le grand problème qui allait surgir : comment concilier l'existence de l'Église avec l'esprit nouveau, avec la science et la liberté ? Ce pro-

blème, non-seulement il l'a vu, mais il a essayé de le résoudre à sa manière. Il a voulu en même temps concilier l'antiquité profane qui renaissait, avec le christianisme qui avait formé et nourri le monde moderne. Ainsi, tandis que Luther retranche le moyen âge dans la vie du christianisme, tandis que Voltaire supprime le christianisme dans la vie du genre humain, Érasme prétend maintenir entière la chaîne de la tradition, associer la sagesse païenne à la vérité chrétienne, et, de cette union conclue sous les auspices des *Muses*, faire sortir l'esprit moderne.

Propager la Renaissance dans tous les pays de l'Europe, la faire pénétrer dans toutes les classes des gens instruits ; rapprocher les savants par une sorte de commerce intellectuel, unir leurs forces dans une sainte alliance et en former un faisceau invincible ; mais en même temps modérer la Renaissance dans ses excès et la concilier tout à la fois avec le christianisme et avec les aspirations des temps nouveaux ; épurer la théologie avec le secours des lettres polies et par le retour aux sources mêmes de la religion ; réformer les abus que le temps et les barbares ont introduits dans l'Église ; mais opérer cette réforme d'une manière pacifique, sans rompre l'unité, sans ébranler la hiérarchie ; faire vivre la religion et la liberté côte à côte et en paix ; substituer la politique libérale et chrétienne à la politique égoïste et brutale de la force violente ou perfide ; travailler à supprimer la guerre, cette folie sanglante, ou du moins à la rendre plus rare : telle est l'œuvre à laquelle Érasme a consacré ses efforts et sa vie.

Dans cette noble carrière, il a fait bien des faux pas. La passion a souvent obscurci son intelligence. Son cœur

même n'a pas été égal à son bon sens et à son génie. Mais les inconséquences de conduite, les erreurs de détail, les défaillances passagères ne doivent pas faire oublier la grandeur de l'entreprise. Nous essaierons d'exposer l'*Œuvre d'Érasme* telle que nous la concevons, dans sa majestueuse et complexe unité. Mais, pour bien comprendre et apprécier l'œuvre, il faut connaître l'homme et sa vie tout entière : de là naît la division naturelle de cette étude.

VIE D'ÉRASME

CHAPITRE PREMIER

Naissance d'Érasme. — Son enfance à Ter-Gouw, à Utrecht et à Deventer. — Mort de sa mère et de son père.

Les commencements de la vie d'Érasme sont enveloppés de mystère et d'incertitude. Les Hollandais, ses compatriotes, n'étaient pas d'accord sur le lieu, le jour, l'année de sa naissance. Lui-même ne paraît pas bien fixé, sur l'année particulièrement. Mais il est très probable qu'il naquit à Rotterdam, dans la nuit du 27 au 28 octobre 1466 (1). On montre encore une humble maison où est inscrit un vers latin signifiant : C'est ici la petite maison où naquit le grand Érasme. Sa mère, Marguerite, fille d'un médecin de Zevenberge, séduite par une promesse formelle de mariage, avait cédé secrètement à l'amour d'un jeune homme de Ter-Gouw, appelé Gérard, avant-dernier enfant d'une famille de dix garçons. Les parents et les frères de Gérard furent très mé-

(1) *Voir*, à la fin du volume, la note A.

contents de sa conduite. Ils avaient décidé qu'un membre d'une famille si nombreuse serait consacré à Dieu. Gérard, désespéré, s'enfuit secrètement, et de la route, il leur envoya une lettre avec deux mains entrelacées et ces mots écrits : « Adieu, je ne vous verrai jamais ! »

Celle qu'il avait désirée pour épouse fut laissée enceinte. Elle mit au monde son enfant dans une *maison écartée de Rotterdam, sans le touchant honneur qu'on rendait aux mères dont l'Eglise avait béni le mariage. C'était une pièce de linge blanc dont on entourait le marteau de la porte, pour désigner à la sympathie des passants la demeure de la nouvelle accouchée* (1).

Plus tard, lorsque l'Europe était encore remplie du grand nom d'Érasme, on vit se renouveler pour lui le débat qui s'était élevé chez les anciens au sujet d'Homère. Deux villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour, Rotterdam et Ter-Gouw; mais des preuves irrécusables veulent qu'il soit né à Rotterdam, quoi qu'il ait été conçu et élevé à Ter-Gouw.

Cependant Gérard, qui n'était pas étranger aux lettres, se rendit à Rome, et là, transcrivant des livres, il se fit un revenu suffisant. L'imprimerie était encore à sa naissance, et Gérard avait la main très habile. Il vécut d'abord en jeune homme. Il avait un caractère enjoué qui devait passer à son fils, mais bientôt il appliqua son esprit à de nobles études. Il apprit parfaitement le latin et le grec. Il fit aussi des progrès remarquables dans la jurisprudence. Dès que ses parents surent qu'il était à Rome, ils lui écrivirent que la jeune fille dont il avait désiré la main, était morte. Il le crut, et, dans sa douleur, il se fit prêtre. De retour dans sa famille, il découvrit la fraude. Cependant Marguerite ne voulut jamais dans la suite se marier, et jamais depuis, Gérard n'eut commerce avec elle.

Le jeune Érasme fut d'abord élevé chez son aïeule pater-

(1) M. D. Nisard. *V. Colloques*, t. I, p. 766. — Édition de Leyde, d'après laquelle seront faites toutes les citations.

nelle. Son père prit soin de lui faire donner une éducation libérale. A peine avait-il dépassé sa quatrième année, qu'il fut envoyé à l'école chez Pierre Winckel, son oncle, qui enseignait dans la petite ville de Ter-Gouw. D'abord l'enfant avançait très peu dans ces études rebutantes pour lesquelles il n'était pas né (1). Bayle raconte que, de son temps, on se servait encore en Hollande de son exemple pour consoler les pères et les mères dont les enfants ne faisaient aucun progrès. Un peu plus tard, il fut enfant de chœur dans la cathédrale d'Utrecht, où l'extrême ténuité de sa voix le rendait propre à chanter les préludes qui précèdent l'intonation des chantres. Dans sa neuvième année, son père, toujours attentif à son éducation, résolut de l'envoyer à Deventer. Sa mère, qui ne songeait qu'à réparer sa faute, l'accompagna pour veiller sur son jeune âge et prendre soin de sa santé qui était délicate.

L'école de Deventer, la plus florissante des Pays-Bas, et très fréquentée depuis plus d'un siècle, était pourtant encore barbare. Les méthodes d'enseignement, les auteurs qu'on y expliquait, portaient la rude empreinte du moyen âge. Toutefois, l'influence de l'Italie commençait à s'y faire sentir. Elle avait à sa tête Alexandre Hegius, de Westphalie, homme de valeur, versé dans la bonne littérature. Il était déjà maître ès-arts et avait quarante ans, lorsqu'il alla chercher Rodolphe Agricola, qui n'était qu'un jeune homme, et qui, revenu d'Italie, apportait en Allemagne l'étude nouvelle du grec. Hégius étudia sous lui, et, dans la suite, il se donnait en exemple à ceux qui, déjà avancés en âge, avaient de la répugnance à se remettre aux éléments de la grammaire. Il gouverna pendant trente ans, selon les uns, pendant trente-six ans, selon les autres, le collége de Deventer, pépinière féconde pour les lettres et les langues savantes. Érasme et Hermann

(1) Ceci a beaucoup embarrassé Bayle. Il s'agit des méthodes barbares du temps.

Buschius (1) ont fait à l'envi l'éloge d'Hegius. Selon le premier, ses ouvrages, imprimés à son insu, étaient dignes d'être immortels, et ses vers étaient si parfaits qu'on aurait pu les croire des meilleurs siècles.

Parmi les ecclésiastiques du collége, qui, portant le nom de frères sans faire de vœux, vivaient en commun sous un habit simple et uniforme, se trouvait Jean Sintheim, homme fort instruit pour son temps, et renommé dans les écoles d'Allemagne pour avoir fait quelques traités de grammaire. Admis avec ses compagnons plus âgés aux leçons de ce maître, Érasme commença dès lors à respirer le parfum d'une littérature meilleure. Puis il entendit quelquefois Hegius lui-même, mais seulement aux jours de fête, où il faisait des lectures pour tout le monde.

Le génie de l'enfant se révéla bientôt avec éclat. Il était supérieur à tous ceux de son âge. Sintheim, charmé de ses progrès, l'embrassa un jour en lui disant : « Allons, Érasme, « courage ! tu parviendras au plus haut sommet de la science.» L'avenir devait justifier ce présage. Suivant une autre tradition moins authentique (2), Agricola aurait porté un jugement tout aussi favorable sur le jeune écolier. Il venait souvent visiter l'école de Deventer pour être témoin des progrès des élèves. Un jour, il examina une composition d'Érasme, qui n'avait alors que douze ans. Il fut émerveillé de l'invention, du style et des fleurs qui ornaient le discours du petit orateur. Dans sa joie, il le fit venir et lui donna les plus grandes louanges. Après avoir examiné son visage, il lui prédit que s'il continuait, il serait quelque jour un grand homme. Érasme devait payer en éloges pompeux et en pieuse gratitude ces encouragements donnés à son enfance.

Il apprit à Deventer la langue latine, les premiers éléments du grec, la logique, la physique, la métaphysique, la morale.

(1) Hermann von dem Busch, auteur du *Vallum humanitatis.*
(2) Foppens, *Bibl. belg.* — M. Adam. — Chitrei Saxonia. — Burigny.

Il dit lui-même, dans un de ses écrits (1), qu'il savait à onze ans toutes ces parties de la philosophie. Son esprit était prompt, sa mémoire prodigieuse. Enfant, il savait par cœur Horace et Térence; ce dernier surtout était alors l'objet de sa prédilection. Plus tard, il le regardait encore comme l'auteur le plus propre à former le style et même les mœurs des jeunes gens, s'il était lu avec des dispositions convenables. Dans une lettre de sa jeunesse, il en recommande la lecture à tous ceux qui veulent parler latin avec pureté, ajoutant que saint Jérôme, saint Augustin et saint Ambroise l'ont étudié dans leur jeune âge, l'ont relu dans leur vieillesse, et qu'il ne peut être haï que par un barbare.

Érasme était déjà dans sa treizième année, lorsque la peste, sévissant avec violence, enleva sa mère. La fureur du fléau croissant de jour en jour et ravageant toute la maison où il vivait, il retourna dans son pays.

Gérard fut tellement affligé de la mort de Marguerite, qu'il tomba lui-même malade et mourut peu après. L'un et l'autre n'avaient guère plus de quarante ans.

(1) Contre Carvajal. Dans la lettre à Lambert Grunnius, il dit qu'il avait appris en grande partie la Dialectique de Pierre d'Espagne.

CHAPITRE II

Érasme est amené, sans vocation et contre sa volonté, à entrer dans un ordre religieux.

Érasme avait un frère, un vrai frère, plus âgé que lui de deux ans, et qui s'appelait Pierre. Dans l'abrégé de sa vie, qui lui est attribué et qui a tous les caractères de l'authenticité, il ne parle pas de ce frère et semble faire entendre, sans le marquer expressément, que Marguerite n'a eu qu'un fils. Peut-être a-t-il voulu amoindrir la faute de sa mère.

Quoi qu'il en soit, Gérard, en mourant, choisit pour tuteurs de ses enfants les trois hommes sur la foi desquels il comptait le plus. Le principal était Pierre Winckel, le maître d'école de Ter-Gouw. Il laissait assez de bien pour suffire à leurs études, si les tuteurs l'avaient administré avez zèle et probité, mais il n'en fut pas ainsi. Érasme se vit donc relégué à Bois-le-Duc, bien qu'il fût déjà assez avancé pour être envoyé dans quelque Université. Ses tuteurs craignaient les Universités, parce qu'ils avaient résolu d'élever les deux enfants pour la vie religieuse. Érasme, qui en savait plus que ses maîtres, vécut là près de trois ans en pure perte dans la maison des *frères,* comme on les appelait. C'était une communauté de fondation assez récente, qui s'occupait de l'éducation des enfants, et s'attachait à leur inspirer le goût de la vie monastique.

Un des ecclésiastiques qui enseignaient dans ce monastère, appelé Rombold, aimait singulièrement le naturel d'Érasme. Il se mit à le solliciter pour qu'il entrât dans sa communauté.

L'enfant s'excusait sur l'inexpérience de son âge. Un jour Rombold, prenant un crucifix, lui dit avec vivacité : « Reconnaissez-vous celui qui est mort pour vous? je vous en conjure, faites en sorte que ce ne soit pas inutilement; songez à votre salut; ne vous exposez pas à périr dans le monde. » Érasme répondit qu'il était trop jeune pour prendre une détermination sur un objet si grave, surtout sans avoir consulté ses dispositions naturelles et ses parents. Rombold n'eut rien à répliquer à ces paroles sensées.

Ce fut probablement à Bois-le-Duc (1) qu'eut lieu l'incident dont il fait mention dans son écrit sur les moyens d'inspirer aux enfants l'amour de la vertu et des belles-lettres.

Un maître qui l'aimait beaucoup, peut-être Rombold, voulant l'éprouver, le châtia sous un faux prétexte. Érasme, qui se sentait innocent, perdit aussitôt l'amour de l'étude et conçut un si vif chagrin, qu'il fut atteint d'une fièvre quarte. Le maître, comprenant sa faute, était inconsolable. Déjà se révélait dans cet enfant une sensibilité nerveuse qui devait être le fléau de toute sa vie.

La peste ayant éclaté à Bois-le-Duc, Érasme, qui avait été longtemps malade de la fièvre quarte, revint à Ter-Gouw. L'étude de quelques bons auteurs avait déjà formé son style. Nous touchons au moment décisif de sa vie. Des influences malheureuses vont le jeter dans un genre de vie incompatible avec sa nature vive et indépendante. Un de ses tuteurs était mort de la peste; les deux autres, qui avaient assez mal géré la tutelle, commençaient à parler de monastère. Le jeune homme, encore languissant de la fièvre quarte qui l'avait tenu plus d'un an, n'avait pas d'éloignement pour la piété, mais il en avait pour la vie monastique. On lui laissa un jour pour délibérer. Un des tuteurs, P. Winckel, suborna des gens pour entraîner une âme faible par la séduction, la menace et l'autorité. Il avait trouvé une place dans

(1) Burigny veut à tort que ce soit à Deventer.

un monastère de chanoines communément appelés réguliers, au monastère de Sion, près de Delft ; c'était la maison principale de leur institut.

Érasme, s'apercevant que les tuteurs disposaient en maîtres de la volonté de leurs pupilles, s'ouvrit à son frère. Il lui demanda s'il était vraiment dans l'intention de se lier par des vœux irrévocables. Pierre avoua ingénûment qu'il était conduit, non par l'amour de la vie monastique, mais par la crainte des tuteurs. Érasme lui dit alors qu'il ferait la dernière des folies, si, par une sotte honte et par crainte de ceux dont au moins il n'avait pas à redouter les coups de verge, il entrait de lui-même dans un genre de vie qui lui était inconnu et d'où il ne pourrait sortir une fois qu'il y serait entré. Pierre se rejeta sur l'exiguïté de leurs ressources encore diminuées par la négligence de leurs tuteurs. « Tu n'as rien à craindre, lui dit Érasme, nous recueillerons ce qui reste, et, après avoir ainsi formé une petite somme, nous irons dans quelque Université. Les amis ne nous manqueront pas, et beaucoup vivent par leur travail industrieux. Enfin Dieu secondera des intentions louables. »

Pierre approuva si fort cette réponse, qu'il fit briller aux yeux de son frère beaucoup d'espérances auxquelles le plus jeune n'avait pas songé. Il fut convenu entre eux, d'un commun accord, qu'ils remettraient à un autre temps la question de la vie monastique, lorsque, ayant passé trois ou quatre ans dans les Universités, l'âge et l'expérience leur permettraient de mieux juger ce qu'il convenait de décider. Toutefois l'aîné était encore tourmenté au sujet de la réponse à faire aux tuteurs, qui traitaient la chose sérieusement et avec chaleur. On dressa un plan de réponse que Pierre approuva. Il demanda seulement que son jeune frère portât la parole pour tous deux, car il était moins timide et plus instruit. Érasme y consentit; mais il stipula que Pierre demeurerait ferme dans sa résolution, car, si une fois la réponse faite, son frère l'abandonnait, alors tout l'orage retomberait

sur sa propre tête. « Change plutôt d'avis à présent, lui dit-il, si tu crois que les caresses ou les menaces puissent te faire lâcher pied; car il ne s'agit pas, crois-moi, d'un badinage. » Pierre s'engagea par un serment sacré et donna sa parole qu'il tiendrait ferme.

Au bout de quelques jours, le tuteur vint à eux, et, après un long préambule sur sa tendresse pour ses pupilles, sur son zèle rare et sa vigilance, il se mit à les féliciter de ce qu'il avait trouvé pour tous deux une place chez les chanoines réguliers. Érasme le remercia de sa bienveillance et de son zèle, mais en même temps il répondit « que leur âge et leur inexpérience du monde ne leur permettaient pas d'engager leur vie; ils ne savaient pas encore ce que c'était qu'un moine. Il paraissait donc convenable de renvoyer la décision de cette affaire à un temps plus oppportun. » Cette réponse pleine de maturité mit Winckel en fureur. Cet homme, qui paraissait d'ailleurs d'un caractère doux, s'abstint à peine dans sa colère de battre le jeune Érasme. D'un air terrible, il le traita de vaurien, de mauvais esprit. « J'abdique la tutelle, ajouta-t-il, pourvois à ton entretien. » En même temps, il attesta qu'il ne restait plus rien, et refusa de se porter caution auprès de ceux qui devaient nourrir ses pupilles à un prix convenu. Ces injures arrachèrent à l'enfant des larmes, mais sans ébranler sa résolution. « Nous acceptons, dit-il, l'abdication de la tutelle, car nous sommes d'un âge à ne plus avoir besoin de tuteurs, et nous vous déchargeons du soin de nos personnes. »

Le tuteur, voyant que les menaces et les reproches n'avançaient à rien, employa comme négociateur son frère, homme singulièrement aimable et insinuant. On se réunit dans un verger; les enfants furent invités à s'asseoir; on servit à boire. Après une causerie amicale, on traita l'affaire par une autre voie. On n'avait que des paroles caressantes; on vantait la merveilleuse félicité des chanoines réguliers; on faisait briller aux yeux des jeunes gens de belles espérances et un

grand avenir. Subjugué par ces séductions, Pierre faiblit, malgré sa promesse. Érasme resta inébranlable. Il ne pardonna jamais à son frère ce qu'il appelait une trahison. Il l'accuse d'avoir dérobé secrètement, selon sa coutume, tout ce qu'il trouva sous la main : « Aussi lent d'esprit que robuste de corps, il était, dit-il, intéressé, fourbe, roué, ravisseur du bien d'autrui, ardent à la débauche, si peu semblable à son frère, qu'il pouvait paraître supposé. » Il lui reproche d'avoir été son mauvais génie. Il le compare au traître Judas. Cependant, lorsque Pierre vit son frère malheureux par sa faute, il regretta sa conduite. « C'était, dit Erasme, la confession de Judas, et plût à Dien qu'à son exemple il se fût pendu, avant de commettre ce crime impie! » Cette violence de langage à l'égard d'un frère montre combien la blessure avait été profonde.

Comme presque tous les hommes nés pour les lettres, il était inhabile aux choses de la vie, d'une négligence et d'une simplicité étonnantes. Son esprit ne brillait que dans les études. De quel côté pouvait-il se tourner, si jeune, sans expérience, sous l'influence de la maladie? Pour assurer le succès de son entreprise, le tuteur suborna des gens différents de position et même de sexe, cousins et cousines, jeunes gens et vieillards, personnes connues et inconnues. L'un vantait au jeune homme la paix et les joies de la vie monastique, un autre lui représentait les périls du monde, les souffrances de l'enfer; on l'effrayait par des exemples fabuleux; en un mot, on fit jouer tous les ressorts pour ébranler une âme tendre et simple.

Sur ces entrefaites, Érasme visita par hasard un monastère voisin, c'était le couvent d'Emaüs ou de Stein, près de Ter-Gouw. Il y trouva Corneille Verdenus, avec lequel il avait été élevé dès l'enfance. Celui-ci était plus âgé de quelques années, d'un esprit rusé et toujours attentif à son intérêt, d'une âme élevée toutefois, d'un caractère insinuant et d'une rare paresse, ayant peu réussi dans les lettres, habile seulement à chanter. Après avoir cherché fortune en Italie, voyant

ses parents se plaindre de leur gêne domestique, il s'était réfugié au couvent comme dans un asile. Ayant découvert dans une conversation quels heureux progrès Érasme avait faits dans les lettres, songeant aussitôt à son intérêt, il se mit à l'exhorter avec une ardeur incroyable à partager ce genre de vie. Il lui fit un tableau merveilleux de cet institut, de la paix, de la liberté, de la concorde, de la communauté angélique dont on y jouissait. Il s'attachait surtout à lui répéter et à lui inculquer dans l'esprit combien riche était l'abondance des livres, combien grand le loisir pour l'étude. A l'entendre, ce n'était pas un monastère, c'était le jardin des Muses.

Érasme, dans la candeur de sa nature, aimait Verdenus avec la vive affection d'un enfant heureux de l'avoir retrouvé contre son attente, après un si long espace de temps, « et c'est la coutume de cet âge, dit-il, de concevoir pour certains camarades une tendresse passionnée. » Corneille se retournait de mille manières pour subjuguer par ses enchantements l'âme de l'enfant, et cependant il ne la fit pas fléchir. Sorti de cet entretien, Érasme fut repris par les autres avec une vivacité plus grande que par le passé. On lui représentait l'état désespéré de ses affaires, le ressentiment de tous ses amis, en dernier lieu la faim, la plus cruelle de toutes les morts.

Ainsi tourmenté plutôt qu'ébranlé, il retourne vers Corneille, en vue seulement de s'entretenir avec lui. Déjà celui-ci faisait tous ses efforts pour l'engager à devenir son maître en secret et gratuitement. Érasme finit par se rendre à ses instances et alla demeurer à Stein, non dans l'intention de s'attacher à cet ordre, mais pour échapper, en attendant, aux obsessions qui l'étourdissaient, jusqu'à ce que le temps lui apportât un meilleur conseil. « Ce lieu, dit-il, était si humide et si malsain, qu'il était à peine bon pour des bœufs, bien loin de convenir à un corps si frêle et si délicat. »

Corneille abusait à son profit de la complaisance et de la simplicité de son ami.

Érasme, quelquefois, en une seule nuit, lui expliquait en

cachette une comédie tout entière de Térence, de sorte qu'en peu de mois ils achevèrent les principaux auteurs dans leurs entrevues secrètes, non sans compromettre une santé fragile.

Cependant, pour l'empêcher de revenir sur ce qu'il avait entrepris, on lui accordait tout; la charmante camaraderie de ceux de son âge lui plaisait beaucoup; on chantait, on jouait, on luttait avec de petits vers; il n'était pas astreint au jeûne ; on ne le réveillait pas pour les chants nocturnes; nul avis, nulle réprimande ; tous l'aimaient et lui souriaient. Quelques mois se passèrent ainsi dans l'irréflexion. Lorsque déjà s'approchait le jour où il devait déposer l'habit profane pour revêtir l'habit sacré, Érasme, revenant à lui, se mit à chanter son vieux refrain et à parler de liberté devant ses tuteurs qu'il avait fait venir.

Alors se renouvelèrent de terribles menaces. Corneille remplit son rôle avec résolution. Enfin, malgré les protestations du jeune homme, on lui fit prendre l'habit, et pourtant, dit-il, on savait que ses sentiments n'avaient point changé. Cela fait, les caresses et les complaisances recommencèrent. Une année presque tout entière se passa encore en badinage et en étourderie. Mais déjà il s'était à peu près convaincu que ce genre de vie ne convenait ni à son âme ni à son corps. Il ne pouvait supporter l'abstinence de nourriture, et, plusieurs fois, il vit sa santé fort compromise pour avoir retardé son repas au-delà de l'heure accoutumée. Ne se connaissant pas lui-même, il était seulement averti par les douleurs d'estomac et les défaillances de cœur. Il avait en outre une infirmité propre qui durait depuis son enfance et qui fut toujours incurable. Il ne pouvait s'endormir que bien avant dans la nuit, et, son sommeil une fois interrompu, il ne se rendormait qu'au bout de quelques heures. Quand il n'avait pas soupé, il ne pouvait trouver le sommeil, et ce n'était pas sans dommage pour sa santé. Il avait pour le poisson une aversion telle, que l'odeur seule lui donnait une forte douleur de tête accompagnée de fièvre.

« Que pouvaient faire, dit-il, une telle âme et un tel corps dans un monastère? Ce que ferait un poisson dans un champ, ou un bœuf dans la mer. »

Cependant les religieux, au lieu d'avertir son inexpérience, employaient toute sorte de stratagèmes pour le retenir; l'un disait que c'était la coutume de Satan de mettre en jeu toutes ses ruses pour faire choir le nouveau soldat du Christ; cet assaut soutenu courageusement, tout le reste deviendrait facile; un autre lui faisait envisager la colère de saint Augustin outragé, et citait des exemples effrayants d'une telle vengeance; on ajoutait que la prise d'habit renfermait une profession muette, qu'il était trop tard pour reculer, que s'il déposait l'habit religieux, il serait criminel devant Dieu, déshonoré devant le monde, regardé comme un apostat. Malgré la répugnance de son cœur, malgré la résistance de ses paroles, il fut forcé de subir le joug, « absolument, dit-il, comme à la guerre les vaincus sont obligés de présenter leurs mains aux chaînes des vainqueurs. »

Voilà comment une sorte de contrainte morale fit entrer le jeune homme dans un ordre religieux. Esprit railleur et sceptique, il est assujetti à la régularité uniforme et minutieuse de la vie de couvent. Son exemple montre une fois de plus combien il est dangereux de pousser les hommes hors de leur voie. Ce moine, entré pour ainsi dire de force au bercail, devait bientôt en sortir pour livrer à la risée du monde la vie monastique à laquelle il avait voué une haine implacable. C'est dans une lettre écrite plus tard à un secrétaire de Léon X, que nous venons de prendre la substance de ce récit, en adoucissant quelques termes échappés à la vivacité du ressentiment (1). Elle fut lue d'un bout à l'autre au pontife, à quelques cardinaux et aux grands personnages présents.

Léon X fut singulièrement charmé par le style. Il conçut

(1) Lettre à Grunnius, t. III, p. 1821 et suivantes. Ce récit, on le comprend, ne doit être accepté qu'avec une certaine réserve. *V.* la note B.

une vive colère contre ces hommes qui, poussés par un zèle aveugle ou par des motifs intéressés, remplissaient le monde de moines malheureux et pervers, non sans un grand dommage pour la religion. « Le Christ, disait-il, aime la piété spontanée, et non les prisons d'esclaves. »

CHAPITRE III

Vie d'Érasme au couvent de Stein.

Érasme assure qu'il aurait, tant bien que mal, triomphé de son âme. « Mais, ajoute-t-il, nul ne se donne son propre corps. » Cependant, il fit ce que font d'ordinaire les prisonniers. Il se consola par l'étude autant qu'il le put, « car il fallait s'y livrer en cachette, tandis qu'il est permis de s'enivrer publiquement. »

Il eut dans cette maison pour compagnon d'études Guillaume Hermann, de Ter-Gouw, jeune homme très appliqué aux lettres, et qui publia dans la suite un recueil d'odes. Ils étudièrent ensemble tous les ouvrages des auteurs latins. Ils donnaient aux lettres les jours et les nuits. Le temps que les autres passaient à s'amuser ou à dormir, ils l'employaient à lire et à écrire. Cette amitié dura même après leur séparation. Érasme, dans ses lettres, appelait Guillaume son Pylade, un autre lui-même. *Ils étaient une seule âme en deux corps.* Plus tard des nuages s'élevèrent et troublèrent cette amitié sans la détruire entièrement.

G. Hermann était neveu de Corneille Verdenus, qui est aussi désigné sous le nom de Corneille Aurotin et de Corneille de Ter-Gouw. Celui-ci exerçait son talent poétique sur des sujets religieux. Entre autres ouvrages, il avait composé un discours sur la Mort, un poème sur la guerre d'Utrecht et une histoire de saint Nicolas, également en vers latins (1). C'est à lui que sont adressées les plus anciennes lettres d'Érasme qui nous soient restées. On a même prétendu que Corneille dirigeait alors les études du jeune homme. Leurs lettres donnent un démenti formel à cette assertion. On y voit qu'Aurotin, ayant entendu vanter les talents d'Érasme, l'invita le premier à un commerce épistolaire dont les belles-lettres devaient faire les frais. Quoique moins âgé, c'est Érasme qui est le maître et non le disciple. Corneille le pria de corriger ses écrits, particulièrement l'ouvrage sur la Mort. Il en composait un autre qu'il voulait dédier à Érasme; et, pour consacrer cette fraternité littéraire, il mêla dans un dialogue ses vers à ceux de son ami, qu'il modifia même pour les rendre susceptibles d'être chantés.

Corneille, à ce qu'il paraît, ne manquait ni de feu ni d'abondance; mais son style était rude, embarrassé, incorrect. Aussi G. Hermann, son neveu, l'engageait-il à écrire plus purement, s'il voulait rivaliser avec Érasme. Celui-ci répondit à l'invitation de Corneille, et, pour mieux légitimer cette association d'études, il cita l'exemple de saint Jérôme et de saint Augustin. Bientôt ce fut entre eux un échange immodéré de compliments et d'éloges; mais ils excusaient ces louanges réciproques en disant qu'elles nourrissaient leur ardeur studieuse. La poésie et les poètes avaient d'ardents ennemis au monastère de Stein et ailleurs. Cicéron y passait pour barbare, et maître *Ebrard* (2) pour docte. Corneille

(1) Corneille reçut la couronne poétique des mains de l'empereur Maximilien. *V.* Foppens, qui l'appelle Cornelius Aurelius. *V.* la note C.

(2) Auteur classique du moyen âge, aujourd'hui oublié.

soutenait son ami, et toutefois engageait le jeune poète à choisir des sujets sévères et religieux. Érasme confessait humblement qu'il avait sur la conscience quelques pièces d'une poésie molle et profane, mais c'étaient des écarts de jeunesse que l'indulgence de Corneille devait lui pardonner. « Les barbares, disait-il, condamnent l'obscénité des pensées, qui se cache sous l'éclat des paroles; nous aussi, nous la condamnons; aimer les vers à l'excès leur semble un défaut, et à nous aussi. Mais tout ce qui est éloquent et poétique est-il obscène? La douce poésie ne se recommande pas moins par la gravité des pensées que par la grâce du style. »

Érasme exhala ses plaintes dans *un chant lamentable* sur le mépris de la poésie qui servit de texte au dialogue de Corneille cité plus haut. Quelquefois il laisse voir un profond découragement; il déplore que la culture des lettres n'enfante maintenant que dommage et déshonneur. « Il n'a garde de vouloir passer une vie oisive dans de telles études. Depuis longtemps son cœur y a renoncé. »

Mais au milieu de ce découragement plus apparent que réel, il ajoute : « Les hommes exercés dans les lettres ne peuvent s'empêcher de les estimer et de les aimer. » Ailleurs, il déclare que « depuis sa plus tendre enfance il les a mises au-dessus de toutes les *richesses de l'Arabie*, de tous les *trésors de Crésus*. » Érasme se montre tout entier dans ces paroles. « Les lettres et les arts, dit-il encore, sont soumis à des alternatives d'éclat et de ténèbres. Après les barbares sont venus des maîtres ignorants qui ont voulu enseigner ce qu'ils ne savaient pas. Rejetant les méthodes des anciens, ils leur ont substitué des préceptes nouveaux et pleins d'ignorance, des fictions verbales, des règles ridicules de grammaire. »

Mais il est surtout hardi et incisif quand il prend la défense de Laurent Valla, que Corneille avait appelé un corbeau croassant. Valla est son auteur favori. « S'il vivait encore, Corneille serait traité comme l'infortuné Le Pogge; il n'y a pas de

courage à s'attaquer aux morts; la cause de Valla est celle de tous les hommes versés dans les lettres polies. Quant à lui, il pardonne aisément les injures personnelles; mais il est inexorable pour celles que l'on fait aux lettrés, ses amis; et Aurotin, pour lui résister, aura besoin d'alliés. Toutefois, il préfère une paix même désavantageuse à la guerre. Que Corneille accepte donc ces trois conditions équitables : d'abord, qu'il change de langage et appelle Valla l'éloquence même, une Muse attique; en second lieu, qu'il apprenne par cœur *les Élégances* (1); enfin, qu'il communique à Érasme les riches trésors de sa bibliothèque, sur laquelle il veille comme un dragon d'Hespérie. Pieux disciple des lettres, il ne doit pas lancer ses traits contre un homme qui ne peut être haï que d'un barbare. » On aperçoit déjà cet esprit vif et piquant, cet enthousiasme passionné pour les lettres, cette aversion pour la guerre, qui se montrent dans tous les écrits d'Érasme.

Dans une seconde lettre, il reprend en main la cause de Valla : « C'est en vain, dit-il, que les sectateurs stupides de la barbarie ont prétendu accabler un savant incomparable; on ne doit pas mesurer le mérite sur la renommée, qui est la chose la plus trompeuse; et, de même que c'est un titre à la défiance que de plaire à la foule, lui déplaire est un préjugé favorable pour la probité d'un homme. »

Érasme avait dès lors peu de goût pour les jugements de la multitude. Il ajoute : « Si Valla eut beaucoup d'ennemis, c'est le partage de tout homme éminent. La vérité est amère et odieuse. Il a déplu en attaquant les barbares et les réputations usurpées. Il a osé critiquer des hommes instruits, mais qui ne savaient pas tout. Cicéron lui-même, dans l'élégance de son style, n'est pas à l'abri de tout reproche. Il faudrait être bien petit d'esprit, bien étroitement jaloux, pour ne pas

(1) Ouvrage de Valla sur la langue latine.

aimer avec passion un homme qui a ressuscité les belles-lettres presque ensevelies, et qui a rendu à l'Italie l'éclat de son ancienne éloquence. Que Corneille étudie de plus en plus Valla, s'il ne veut pas écrire pour les seuls Bataves. »

Il y a dans ces paroles une vivacité d'allure, une indépendance de jugement qu'il n'est pas nécessaire de mettre en relief. Le *Cicéronien* y est en germe. Le grand maître, en fait de polémique, y prélude avec éclat. Si nous avons parlé un peu longuement de ces premières lettres, c'est qu'il nous semble important de marquer le point de départ et le premier essor des hommes éminents qui ont laissé une large trace dans l'histoire de l'esprit humain.

A vrai dire, l'amitié qui unissait Érasme à Corneille n'était guère qu'une confraternité d'études, à laquelle s'ajoutaient des services réciproques, mais où le cœur n'entrait pas pour beaucoup. Il y avait quelque chose de plus dans l'affection qu'il ressentait pour Guillaume Hermann et aussi pour un jeune homme d'Amsterdam, appelé Servais Roger, qui plus tard devint prieur du monastère de Stein : c'était toute la chaleur de l'amitié la plus expansive. Servais était heureusement doué de la nature. Érasme conçut pour lui une très vive affection qui respire dans ses lettres, au milieu de la rhétorique et des souvenirs classiques dont elle est mêlée. Il aurait voulu le tourner vers l'étude des lettres. Servais montrait peu d'ardeur à s'instruire; il aimait mieux se livrer à l'oisiveté et à la mollesse, lorsqu'il avait tout à souhait pour l'étude. Il regrettait son ignorance, mais il semblait ne pas savoir à quel prix on devient habile. Érasme lui offre ses services et promet de corriger ses barbarismes sans en rire. Les chagrins de Servais le touchent plus que ses propres infortunes. Il s'inquiète de la santé de celui qu'il appelle le plus cher de ses amis.

Il paraît que le jeune homme répondait assez froidement à une amitié si vive. Érasme se plaignait de sa tiédeur, de son indifférence, de sa dissimulation même. « Ce n'était pas ainsi

qu'il devait payer un attachement si désintéressé et si tendre. » Les lettres qu'Érasme lui écrit trahissent une sensibilité inquiète, une âme passionnée. C'est presque le langage de l'amour transporté dans l'expression de l'amitié. On retrouvera cette même chaleur de sentiment dans une lettre écrite plus tard à G. Hermann, qui n'avait pas craint de blesser son cœur par des reproches injurieux. On sent qu'une telle nature était peu faite pour la vie monastique.

Indépendamment des lettres qui paraissent remonter à cette époque, plusieurs pièces de vers et même quelques ouvrages plus sérieux furent composés par Érasme au couvent de Stein. Il n'avait pas encore atteint sa vingtième année, lorsqu'il commença son livre des *Anti-Barbares*, qui d'abord portait ce titre : *Des Lettres*. Vers le même temps, il composa un discours sur le bonheur de la paix. Ce discours, adressé à Corneille Aurotin, était dirigé contre les factieux. L'année suivante, il écrivit l'éloge funèbre de Berthe de Heyen, qui était une veuve de Ter-Gouw. Cette pieuse femme l'avait secouru et consolé dans ses malheurs; elle avait éclairé son inexpérience par de sages conseils; elle l'aimait comme ses propres enfants. Érasme offrit cette oraison funèbre à ses filles, religieuses à Ter-Gouw même, et s'honora ainsi par sa reconnaissance. A la même année appartient le petit traité sur *le Mépris du monde*. Cet écrit porte le nom de Thierry de Harlem, qui l'adresse à Jodocus, son neveu, pour l'engager à se retirer du monde. Érasme prétend ne l'avoir composé que sur les instances de Thierry. Il le retoucha plus tard, et, en haine des moines, il y ajouta un dernier chapitre qui en était la contre-partie. Il paraît aussi que, pour se délasser de l'étude, il s'occupait de peinture, s'il est vrai qu'on ait trouvé à Delft, dans le cabinet de Cornelius Musius, un Christ avec cette inscription : « Ne méprisez point ce tableau, il a été peint par Érasme, lorsqu'il était religieux au monastère de Stein. »

Ses ennemis, et en particulier Jules Scaliger, l'accusent d'a-

voir souillé cette maison par ses dérèglements. D'autre part, ses panégyristes ont vanté outre mesure la pureté de ses mœurs. Il reconnaît lui-même qu'il succomba quelquefois aux tentations de la volupté, sans en être jamais l'esclave. Mais s'il ne fut pas exempt de faiblesses dans l'âge des passions, il eut toujours en horreur l'ivrognerie et la débauche, vices fort communs dans son temps et dans son pays.

CHAPITRE IV

Érasme sort du couvent. — L'évêque de Cambrai. — Il est envoyé à Paris. — Le collége de Montaigu. — Les Scotistes. — Il retourne dans les Pays-Bas pour rétablir sa santé.

Érasme éprouvait une antipathie de jour en jour plus vive pour la vie monastique. Cependant, par respect pour l'opinion, qui regardait la sortie du couvent comme un sacrilége et une apostasie, il se résignait, afin de ne pas donner de scandale. Un hasard inespéré lui montra tout à coup une voie de salut. Henri de Bergues, évêque de Cambrai, aspirait au cardinalat, « et il l'aurait obtenu, dit Érasme, si les écus sonnants ne lui avaient pas fait défaut. » Il désirait avoir auprès de sa personne quelqu'un sachant parler latin avec pureté. La réputation d'Érasme était venue jusqu'à lui. Ses lettres, élégamment écrites, annonçaient de grands talents littéraires, beaucoup d'éloquence, des mœurs nobles. Il pensa que le jeune lettré serait pour son entourage un instrument utile et un ornement, s'il fallait traiter avec le pape et les cardinaux.

Érasme ne quitta le couvent qu'avec l'autorisation de son ordinaire, l'évêque d'Utrecht, la permission du prieur de Stein et du général de l'ordre, enfin, le consentement de toute la communauté.

Quoiqu'il ne se crût pas lié par un vœu arraché de force, il ne voulut pas abandonner son costume, malgré l'invitation formelle de son évêque, « moitié, dit-il, par un sentiment exagéré de la bienséance qui lui fut souvent très nuisible, moitié pour ne point donner prétexte au penchant invincible de l'ignorance et de la superstition à se scandaliser. »

Son départ causa une vive douleur à ses amis du couvent, et surtout à G. Hermann, comme l'attestent les vers composés par lui en cette occasion. Nous en avons traduit une strophe : « Mais maintenant le sort nous sépare ; qu'elle te porte bonheur, cette séparation si cruelle ! Tu t'en vas seul, et, sans moi, tu te diriges vers le Rhin glacé et vers les Alpes : joyeux, tu pénétreras dans l'Italie, dans la charmante Italie. »

G. Hermann, à ce qu'il paraît, se déplaisait au couvent de Stein presque autant qu'Érasme. Dans une lettre qu'il lui écrit peu de temps après son départ, on lit ceci : « A quels maux tu t'es dérobé, nul ne le sait mieux que moi, qui suis encore à la merci de la tempête. Tu es heureux d'y avoir échappé sans naufrage. Pour moi, je suis décidé à ne rien précipiter et à imiter la ruse et la patience d'Ulysse... Ami des Muses, je livre ma tristesse aux vents de Crète, quoique je sois et que je doive être longtemps sous la tyrannie... Je vis tout entier pour les lettres; et, non-seulement je suis exempt de tristesse, mais je puis même rire. » Érasme, pour le consoler de son départ, lui avait fait espérer qu'il ne serait pas toujours absent. « C'est une douce consolation pour moi, lui répondait Guillaume, mais je veux te parler à cœur ouvert. Je m'étonne que, dès le principe, tu n'aies consulté personne sur cette affaire et que tu n'en aies pas fait part même à ton ami; tu me sembles avoir manqué en ceci à la prudence et à

l'amitié. Toutefois, je me reconnais ton obligé, et je proclame la sagesse de ta conduite comme l'étendue de ton savoir. Tu nous as caché ton projet, parce que tu as craint de nous voir y mettre empêchement, et assurément nous l'aurions fait. » Cette lettre curieuse nous apprend que le départ d'Érasme avait été enveloppé d'un grand mystère, même pour ses plus intimes amis. Hermann était blessé de cette réserve excessive, mais son amitié savait résister à cette épreuve.

Le voyage d'Italie n'eut pas lieu. Ce qui probablement l'empêcha, ce fut le manque d'argent. Mais, quoique renonçant à se rendre à Rome, l'évêque de Cambrai garda Érasme auprès de lui, charmé par les agréments et la supériorité de son esprit, comme par la candeur de son âme. Son extrême amabilité lui fit beaucoup d'amis. Au premier rang, il faut compter le frère même de l'évêque, Antoine de Bergues, abbé de Saint-Bertin, et Jacques Battus, secrétaire de la ville de Bergues. Celui-ci était déjà connu d'Érasme, mais leur amitié devint alors plus étroite. Nous retrouverons bientôt ce personnage devenu précepteur du jeune Adolphe de Bourgogne, prince de Weere. Érasme, pendant quelque temps, fonda les plus grandes espérances de fortune sur son crédit auprès de la mère du prince, Anne de Borselles.

L'évêque de Cambrai n'était pas en général très constant dans ses affections. Son protégé s'en étant aperçu, sollicita la faveur d'être envoyé à Paris pour étudier. Le prélat, admirant le beau naturel du jeune homme, fournit l'argent nécessaire à ses dépenses, et lui promit même une pension annuelle; mais elle ne fut jamais payée. « C'est ainsi, dit Érasme, que les grands en agissent d'ordinaire. » Il entra au collége de Montaigu; mais il ne garda pas un bon souvenir du régime de cette maison, il en parle ainsi lui-même : « Il y a trente ans, j'ai vécu à Paris dans un collége dont le surnom (1) est le

(1) Érasme joue sur le double sens du mot latin *acutus*. T. I, p. 806. — V. la note D.

symbole de la sagesse, et où les murailles mêmes ont l'esprit théologique. Pour moi, je n'en ai rapporté qu'un corps infecté d'humeurs vicieuses, et une très grande abondance de vermine. Dans ce collége régnait alors Jean Standonck, homme dont le zèle était estimable, mais chez qui le jugement se faisait désirer; car de ce que, lui-même se rappelant sa jeunesse passée dans une extrême pauvreté, il avait égard aux pauvres, on doit vivement l'approuver; et s'il était venu en aide à l'indigence, de manière à fournir le nécessaire pour d'honnêtes études sans abondance superflue, il aurait mérité des éloges, mais il s'y prit d'autre façon; on était couché si durement, nourri si grossièrement et avec tant de parcimonie, accablé de tant de veilles et de travaux, que dans l'espace d'une année, dès le premier essai, plusieurs jeunes gens d'un naturel heureux et donnant les plus belles espérances, moururent, ou bien devinrent aveugles, ou fous, ou lépreux. J'en connais moi-même quelques-uns. Il n'y en eut aucun dont la santé ne fût compromise. L'usage de la viande était entièrement interdit. Réprimer par des moyens modérés l'effervescence de l'âge, c'est une précaution paternelle; mais, au milieu de l'hiver, on donne un peu de pain à ceux qui en demandent; la boisson est tirée d'un puits renfermant une eau pernicieuse, et qui serait funeste, quand elle n'aurait que l'âpreté glacée du matin. J'en connais plusieurs qui ne peuvent même aujourd'hui se débarrasser de la maladie qu'ils y ont contractée. Il y avait dans un lieu bas des chambres en plâtre pourri, que le voisinage des latrines rendait mortelles; nul n'y a jamais habité sans que la mort ou une maladie incurable en soit résultée. Je ne parle pas maintenant du supplice étrange des verges, infligé même à des innocents, pour dompter la fierté de l'âme. Combien on y dévorait d'œufs pourris! combien on y consommait de vin gâté! On a peut-être déjà réformé ces choses; mais c'est trop tard pour ceux qui ont péri ou qui traînent de côté et d'autre un corps vicié. »

Érasme nous apprend qu'étant encore à ce collége, il fit quelques discours publics dont il ne nous dit pas le sujet. Il regretta dans la suite de ne pas les avoir conservés. Né pour les lettres et l'éloquence, il montra fort peu de goût pour la théolo ie scholastique. On lit dans une lettre écrite un peu plus tard : « Moi, un vieux théologien, j'ai commencé dernièrement à devenir *Scotiste :* puisse le ciel favoriser l'entreprise ! Votre Érasme est assis bâillant au milieu de ces *Scotistes* sacrés, écoutant Gryllardus qui fait sa leçon du haut de son trône... Mon front se contracte, mes yeux sont interdits, mon visage, inquiet... On ne peut comprendre ces mystères, si l'on a quelque commerce avec les Muses ou avec les Grâces. Avez-vous quelque peu de bonne littérature ? il faut l'oublier. Je m'efforce de parler sans élégance, sans esprit ; et je parais y réussir... Peut-être me reconnaîtront-ils enfin pour un des leurs. »

Voyant sa santé altérée par le régime malsain du collége de Montaigu, Érasme retourna auprès de l'évêque de Cambrai. Il fut reçu honorablement. Il se rétablit de sa maladie à Bergues, chez son ami Battus ; puis il revit la Hollande, avec l'intention de rester auprès des siens. Mais ceux-ci l'exhortèrent eux-mêmes à retourner à Paris. Cependant il n'eut pas à se louer de tous ; car, dans une lettre, il se plaint d'un oncle paternel qui l'a débarrassé d'une de ses tuniques, sans doute pour alléger son bagage, au moment où il allait entreprendre un long voyage : « Mais aussi, pourquoi l'a-t-on fait passer pour riche ? Qu'est-ce que l'argent peut avoir de commun avec Érasme ? Quant à sa santé, il l'a fatiguée dans toute la Hollande par d'abondantes rasades. Toutefois, il a triomphé de tous les périls ; il est redevenu homme ; il a repris du teint et du cœur. » Il visita Louvain où il ne s'arrêta que vingt-quatre heures. Il passa dix jours environ auprès l'évêque de Cambrai qui allait partir en mission pour l'Angleterre. Cette ambassade lui fut nuisible. Le prélat, accablé d'affaires, tout occupé d'amasser de l'argent pour le voyage,

et un peu irrité que le prince n'eût accordé pour les dépenses de l'ambassade que 600 florins, lui confia ses longues plaintes, mais lui donna très peu d'argent. Indépendamment des affaires de Philippe le Beau, il poursuivait un but personnel; il espérait parvenir au cardinalat avec l'appui des Anglais. Il avait été demandé par le roi, et il était fort cher au cardinal d'Angleterre, qui l'avait recommandé par ses lettres au pape et au collége des cardinaux. Henri de Bergues, naturellement magnifique, voulait paraître avec avantage devant un peuple riche et très avide d'ostentation.

Après le départ du prélat, Érasme, faute de compagnons de route, fut obligé de séjourner à Bruxelles, bien à contre-cœur, et d'y vivre à ses frais. Il y fut témoin d'une cérémonie qui semble l'avoir frappé. Le pape avait envoyé en don au jeune prince une rose d'or, aussi admirable par le travail que riche par la matière. Philippe alla au devant du légat avec l'évêque de Courtrai à la distance de deux lieues. Le présent fut apporté solennellement dans Bruxelles par l'ambassadeur du pape, qui marchait au milieu d'un cortége d'évêques, tenant élevée dans ses mains la rose symbolique. Le lendemain, elle fut remise au prince au milieu d'une nombreuse assistance. Érasme, dans le cours de sa vie, devait être témoin de représentations bien autrement fastueuses (1).

(1) T. III, p. 1852 et suiv.

CHAPITRE V

Érasme à Paris. — Il est obligé de donner des leçons pour vivre. — Robert Gaguin, Fauste Andrelin, Augustin Caminade. — Le vieil Anglais. — Lettre à G. Hermann.

Érasme, de retour à Paris, y trouva la pauvreté, mais bientôt aussi la réputation.

Destitué de l'appui d'un Mécène, il vécut plutôt qu'il n'étudia. La peste, qui se perpétua dans cette capitale durant plusieurs années, le forçait tous les ans de retourner dans sa patrie. La pension que l'évêque de Cambrai lui avait promise ne lui était pas payée. Il manquait surtout de livres pour les grandes études qu'il avait entreprises. Il fut réduit à donner des leçons; mais il ne voulut jamais, à ce qu'il assure, sacrifier l'intérêt de ces études aux propositions les plus séduisantes. Une grande obscurité règne sur cette époque de sa vie. Dans ce labyrinthe, on n'a, pour se conduire, que quelques lettres sans date authentique, au milieu desquelles il n'est pas facile de trouver son chemin.

Il écrivait à Nicolas Werner, prieur de Stein : « J'ai sacrifié à mon amour pour les études sacrées des offres très avantageuses. Il y a peu de temps, le hasard m'avait fait rencontrer certains Anglais très considérables par la naissance et la fortune. Tout dernièrement, il s'est présenté un jeune prêtre fort riche, qui avait refusé un évêché, reconnaissant l'insuffisance de son instruction. Néanmoins, le roi devait un an plus tard l'appeler à un autre évêché, bien qu'il possède, indépendamment de tout évêché, un revenu annuel de plus de deux

mille écus. Dès qu'il a entendu parler de mes connaissances dans les lettres, il s'est mis à me témoigner une affection incroyable avec toute sorte d'égards et de respect. Il a vécu quelque temps avec moi. Il m'a proposé cent écus, si je voulais l'instruire pendant un an. Il m'a offert aussi un bénéfice au bout de quelques mois; enfin un prêt de trois cents écus, si j'en avais besoin pour acquérir de la considération, jusqu'à ce que je pusse les lui rendre sur les revenus du bénéfice. Par ce service, je pouvais m'attacher tous les Anglais de cette ville, qui sont tous du plus haut rang, et par eux toute l'Angleterre... J'ai dédaigné cette brillante fortune et un avenir bien plus brillant encore. J'ai repoussé les prières, et les larmes mêmes qui s'ajoutaient aux prières. Je dis la vérité sans aucune exagération. Les Anglais comprennent que je ne fais aucun cas de l'argent de toute l'Angleterre. Ce n'est point par légèreté que j'ai refusé et que je refuse ces offres ; mais je ne veux à aucun prix me laisser arracher aux saintes études. Je ne suis pas venu ici pour enseigner ou pour entasser de l'or, mais pour m'instruire. Je postulerai le doctorat en théologie, s'il plaît au ciel. L'évêque de Cambrai m'aime merveilleusement ; ses promesses sont libérales ; mais les dons qu'il m'envoie ne le sont pas, à parler franchement. »

Érasme exagérait son ardeur pour les études théologiques ; mais il ressentait alors dans toute sa vivacité cet amour désintéressé des lettres, qui fut la principale passion de sa vie. On voit qu'il commençait à être connu et apprécié. Cette colonie d'Anglais, venus à Paris pour achever leur instruction, s'était bien vite aperçue que, parmi les professeurs de belles-lettres, il n'y en avait aucun dans toute l'Université qui fût plus instruit ou plus consciencieux. Fauste Andrelin, occupé d'ailleurs à composer des poésies très soignées, professait avec négligence, recherchant les applaudissements des auditeurs ignorants ou novices par certaines saillies pleines de gaieté plutôt que de bon goût. Robert Gaguin, employé à

remplir des missions auprès des princes étrangers, n'était pas d'ailleurs un maître accompli dans ces études (1).

Érasme se concilia l'estime et l'amitié de ces deux personnages : il luttait quelquefois avec Fauste de bel esprit; il demandait à Gaguin des livres et des éclaircissements sur certaines difficultés de la science. Les bonnes relations qui s'établirent entre eux paraissent avoir continué sans orage. Il n'en fut pas de même de la liaison plus intime qu'Érasme contracta de bonne heure avec un jeune professeur de belles-lettres, appelé Augustin Caminade. Celui-ci reçut même ses leçons, et plus tard il l'appelait encore son maître. Il avait alors sous sa direction un enfant de Lubeck, nommé Christian. Érasme donna aussi des conseils au jeune écolier et lui adressa même, selon toute apparence, une méthode pour étudier, que l'on trouve parmi ses œuvres. Bientôt Christian quitta les lettres pour le commerce, *Minerve* pour *Mercure*, comme disaient les savants de la Renaissance.

Érasme vécut quelque temps avec Augustin Caminade dans une sorte de communauté domestique. Il y eut entre eux un premier refroidissement. Les deux amis se séparèrent. « Il use de finesse avec moi, écrivait Érasme à Guillaume Hermann ; entre nous il n'y a point et il n'y eut jamais d'affection sincère. Il doit bientôt venir chez vous. Tu agiras de finesse avec lui. Tu lui montreras de la déférence devant les autres. Tu le traiteras aussi magnifiquement que possible. Il dira peut-être quelque chose à ta louange; tu l'écouteras... Ainsi tu feras honneur à cet homme en vue de ton intérêt; et les motifs ne manquent pas; il a interprété tes poésies publiquement, sans se faire payer. Tu le remercieras; mais tu ne lui donneras rien de ce qui peut m'être utile. » Plus tard ils se réunirent de nouveau, pour se séparer encore.

Comme on vient de le voir, les odes de Guillaume avaient été publiées. Ce fut par les soins d'Érasme, qui ajouta une

(1) *V.* la note E.

lettre très flatteuse à l'adresse de l'évêque de Cambrai. Il constate les applaudissements qui ont accueilli ces pièces à l'Université de Paris. Il offre à son protecteur l'œuvre d'autrui ; « il n'a pu rien faire imprimer lui-même, tout occupé qu'il est des études théologiques ; il apprend pour enseigner plus tard. Une maladie a épuisé son corps et sa bourse. Il a besoin de refaire l'un et l'autre. Il prie l'évêque d'agir selon sa coutume. »

Séparé de Caminade, Érasme entra chez un Anglais noble, qui avait avec lui deux jeunes gens de naissance, et qui paraissait très galant homme et grand ami des lettres. « J'y suis, écrivait-il, de telle façon que je ne pourrais être plus magnifiquement et avec plus d'honneur chez un évêque, quand je serais évêque moi-même. » Il pria son ami Guillaume, dont cet Anglais appréciait singulièrement les poésies, d'envoyer quelque pièce nouvelle par chaque courrier. C'était d'un grand intérêt pour tous deux. Il l'engagea même à écrire au personnage une lettre amicale, où il vanterait son admiration enthousiaste pour les lettres, goût si rare chez les hommes de son rang, la félicité qu'on y trouve, l'éclat de la vertu jointe à la science. « Tu me recommanderas, lui disait-il ; tu feras toi-même des offres bienveillantes de service. Ta réputation s'en trouvera bien. Il a infiniment de crédit parmi ceux de sa nation ; il répandra tes écrits en Angleterre. »

La suite ne répondit pas à ces heureux commencements. Au bout de quelques mois, Érasme fut en butte à une accution qui est restée mystérieuse. On voit seulement qu'un des jeunes gens s'y trouvait mêlé. Après une scène violente, Érasme fut brutalement congédié. Ces deux jeunes Anglais s'appelaient, à ce qu'il semble, Thomas Grey et Robert Fisher. Il conserva des relations affectueuses avec tous les deux. Il ne vit plus le jeune Grey, qui reçut un autre précepteur ; mais de loin il continua de diriger ses études. Ainsi qu'en plusieurs autres circonstances, la sensibilité nerveuse d'Érasme s'irrita au dernier point. Ses larmes coulèrent. Il

ne mit aucune mesures à ses invectives contre le vieillard qui avait payé ses services par l'outrage.

Après avoir accusé la noire ingratitude, la fausse religion de cet homme à la langue venimeuse et calomniatrice, il poursuit ainsi : « O venin de vipère, plus empoisonné que le suc de l'aconit, que la bave de Cerbère! La pureté du soleil n'est-elle pas altérée par l'aspect d'un tel monstre? Faut-il que cet être affreux respire, ou plutôt souille l'air qui donne la vie? Les monstres imaginés par les poètes peuvent-ils être comparés à ce fléau que la Gothie a vomi récemment sur nous? Mes services éminents mettent ce vieillard en rage. Mais, pour comprendre que c'est là un monstre achevé, contemplez un peu ce visage farouche : une forêt de cheveux hérissés cache des yeux fuyants qui regardent toujours de travers; son front, dur comme la pierre, ne se colore jamais des teintes de la pudeur; ses narines, envahies par une forêt de soies, exhalent une odeur de polype; ses joues sont pendantes, ses lèvres livides; sa voix se précipite; vous jugeriez qu'il aboie, quand il parle. »

C'est dans une lettre au jeune Grey qu'il s'exprime de la sorte. Le vieillard avait écouté lui-même ses leçons. Érasme s'était prêté de bonne grâce à l'instruire. Il regrette maintenant le temps et la peine perdue pour un tel monstre. Puis, déplorant le sort de Thomas Grey, victime de la jalousie du vieillard, qui voyait avec envie ses progrès dans les lettres, il ajoute avec une affectueuse éloquence : « Pourquoi n'ai-je pu m'échapper tout entier, sans laisser la plus chère portion de moi-même? Faut-il qu'une âme si noble, un caractère si honnête et si doux, un naturel si heureux soit assujetti à des monstres plein de rage!... Un vieillard décrépit étouffera-t-il ainsi dans sa fleur un esprit si distingué?... Ces gens sont jaloux qu'un sang bouillant bondisse dans votre poitrine, lorsqu'ils n'ont eux-mêmes dans le cœur que du plomb. »

Dans une autre lettre écrite sous le nom d'un de ses élèves, il achève le portrait du vieillard : « Il fallait voir, dit-il, cet

élève en cheveux blancs, flétri de rides, à la tête tremblante, aux dents rubigineuses. Il voulait entrer dans les ordres ; c'était bien l'histoire du démon malade qui veut se faire moine. » Toute la maison le maudissait et redemandait Érasme avec larmes. Robert, qui était très riche, le sollicitait par ses promesses, Thomas, par ses paroles caressantes. Le père, la mère, les servantes, les valets, tous réclamaient son retour, tant il avait su se concilier tout le monde par l'agrément merveilleux de ses mœurs. Il ajoutait : « Érasme demeure aussi impassible que le marbre de Paros. » On vient de voir quelle était cette impassibilité.

Cependant un nouveau coup vint fondre sur son cœur, et ce coup lui fut porté par un ami de longue date, par ce Guillaume dont il avait favorisé le succès poétique. Des bruits fâcheux pour sa réputation couraient dans son pays. Beaucoup désapprouvaient la carrière qu'il suivait. Quelques-uns craignaient qu'il ne fît des dettes et ne fût à charge aux siens. Le prieur de Stein, N. Werner, à ce qu'il paraît, invité par Érasme à lui ouvrir son cœur, se faisait l'écho de ces plaintes dans un langage d'ailleurs affectueux. Érasme calma ces craintes que le prieur déclarait ne point partager. On s'inquiétait aussi des dispositions de l'évêque de Cambrai. Érasme avait beau écrire : « Tout va bien; il ne donne rien; mais il promet beaucoup : » on revenait à la charge.

Aux mauvais bruits qui couraient dans sa patrie, il opposait la bonne réputation dont il jouissait à Paris. Guillaume l'exhortait à la vertu. Lui, de son côté, pressait Guillaume de s'appliquer avec ardeur à la science comme à la vertu, lui annonçant qu'il serait un jour l'unique ornement de la Hollande. « Tu deviendras, lui écrivait-il, plus facilement théologien là-bas, que moi ici. » Il avait déjà cette humeur errante et voyageuse qu'il conserva toute sa vie. « Selon ma coutume, disait-il, j'imite Ulysse; et dernièrement, à la suite de mon voyage, je suis tombé malade, et je relève à peine. » Il se plaignait de la brièveté et de la négligence de la lettre à

laquelle il répondait; puis il ajoutait : « M'as-tu oublié au milieu des plaisirs? Que ne suis-je assez heureux pour les partager? Victime de l'ambition, je roule encore le rocher de Sisyphe; j'ai un projet en tête; s'il ne réussit point, je volerai là-bas. Je ne suis pas en peine pour vivre honorablement. Je suis recherché à l'envi, appelé de tous côtés. Mais pourquoi Guillaume est-il loin de moi? C'est lui que je regrette douloureusement, et lui seul... Adieu le nom de théologien; adieu la réputation; adieu une considération inutile. J'ai goûté d'avance ce que c'est que d'être quelque chose. Quoi de meilleur que de bavarder avec un ami? » Érasme faisait même en plaisantant des offres de service : « Nous avons toujours, disait-il, une ou deux couronnes pour Guillaume; vois comme nous sommes Français. »

G. Hermann paraît avoir répondu à cette lettre d'une façon amère et insultante. Érasme, quand il reçut sa réponse, était encore vraisemblablement sous l'impression de sa mésaventure chez le noble Anglais. « Il ne manquait plus, écrivait-il à son ami, oui, il ne manquait plus, pour mettre le comble à mon infortune, que de recevoir de toi une lettre si injurieuse, comme si je n'avais pas ici assez de sujets de douleur. Mais, ô mon cher Guillaume, tu aurais agi d'une façon plus digne de notre vieille amitié, si, au lieu d'une réprimande, tu m'avais envoyé une consolation... Dans ma situation présente, je n'aurais pu supporter un encouragement; et tu aigris ma misère de tes invectives? Que devrai-je donc attendre de mes envieux, lorsque je reçois un pareil traitement d'un ami?... Vois comme tu m'accuses avec raison. Je ne sais qui t'a révélé que j'étais parti indigné contre toi. Souvent dans mes lettres, et dernièrement de vive voix, je t'ai reproché ton peu d'ardeur pour les études... Je t'exhortais à travailler de toutes tes forces pour rendre ton nom immortel, à publier quelque œuvre telle que tout le monde en attendait de toi, à ne rien mettre au-dessus de la gloire, à laisser à la foule les plaisirs frivoles. Si je me suis

mis en colère contre toi, c'est uniquement parce que tu n'estimais pas ton génie autant que je le faisais moi-même.

« Mais mon insistance t'assomme et te déplaît. N'est-il pas digne de quelque indulgence, celui qui pèche par excès d'amour?... Et que veulent dire, mon cher Guillaume, ces paroles : « Tu vois toi-même comment tu vis, où tu es, et je « ne l'ignore pas non plus. » Malheureux que je suis! tu crois, je le crains bien, que je me livre ici dans l'oisiveté à la folie et à l'amour. Détrompe-toi, mon cher Guillaume; Érasme n'est pas fou; il est très malheureux; et celui que tu avais coutume d'appeler opiniâtre, est aujourd'hui tout à fait brisé et sans vie. Garde-toi bien de me juger sur mes anciennes mœurs, ou sur ta félicité. Si à Ter-Gouw je babillais un peu trop librement avec toi, à raison de notre intimité, tu devais attribuer cette pétulance de langage, soit au vin dont alors, comme tu sais, nous étions obligés de nous remplir, soit au soin de ma santé; car, pour la rétablir entièrement, je m'étais relâché un peu à dessein de l'ancienne austérité. Au reste, mes sentiments sont tels que, s'il m'était permis de me livrer à la folie, je ne le voudrais pas; et telle est d'un autre côté ma situation, que j'aurais beau le vouloir, je ne le pourrais pas... A peine pourrais-je de vive voix t'exposer mes infortunes, tant il s'en faut que je puisse les faire entrer dans une lettre... Oh! comme j'ai trop fait l'épreuve de cette liberté! et comme tu la connais peu toi-même!

« Mais pourquoi aigrir par ces plaintes le cœur d'un homme qui m'aime tendrement? Tu écris que tu fais tête à l'indignation excitée autour de toi par ma gloire... A quoi bon? Pourquoi entreprends-tu ma défense, même quand elle doit être écoutée avec prévention? Tu dis qu'on vous annonce de moi beaucoup de choses qui ne sont pas agréables à entendre. Pour moi, mon cher Guillaume, je puis bien répondre de mon innocence, mais non de l'opinion des hommes. Je crains davantage celle que tu peux avoir de moi; car, j'en atteste le ciel, je t'estime plus que tous les autres. Veux-tu

donc savoir comment Érasme vit ici?... Il vit; mais je ne sais si je dois dire qu'il vit. Il vit accablé de toute espèce d'infortunes, plongé dans les larmes. Que de piéges l'ont assailli! Que de disgrâces l'ont ballotté en tous sens! Mais il vit le plus innocent des hommes. Je sais que tu auras de la peine à le croire; tu songes à l'ancien Érasme, à mon indépendance, au lustre que je puis avoir; mais si je pouvais te parler en face, rien ne me serait plus facile que de te persuader. Si tu veux donc te représenter une image vraie d'Érasme, tu dois te le figurer, non comme un ami de la folie, de la table, de la débauche, mais comme un homme très affligé, larmoyant, odieux à lui-même; qui ne trouve plus de plaisir à vivre, et qui n'a pas la permission de mourir; très malheureux enfin, mais par l'injustice du sort, et non par sa faute; très malheureux pourtant; qu'importe, en effet? mais t'aimant avec tendresse, avec dévouement, avec passion... Si je te suis odieux, parce que je suis malheureux, pourquoi voudrais-je vivre? O mon cher Guillaume, toi ma consolation autrefois, la douleur m'arrache presque des cris avec des larmes. Si j'avais manqué à notre amitié par quelque crime grave et abominable, tu aurais dû cependant accorder ta pitié et tes larmes à ton ami malheureux... et maintenant tu l'accables d'outrages, comme s'il manquait de gens pour conspirer des pieds et des mains à ma ruine.

« Dans le lieu que tu habites, fut-il un objet dont l'oubli ne se soit glissé en moi au milieu de ces infortunes?... Toutes ces affections vulgaires ont pu sortir de mon cœur. Seul tu es resté attaché à mon âme, et attaché de telle façon que mon amour s'est accru par l'interruption de notre vie commune, au lieu de s'éteindre; et tu peux haïr un ami si opiniâtre dans son dévouement, lorsqu'il est malheureux!... Mais il faut mettre un terme aux larmes, mon cher Guillaume; car il ne m'est pas permis de dire, mon très doux Guillaume! Au nom de ma détresse, je te fais une seule demande, une seule prière : si tu ne peux t'empêcher de me haïr, si tu ne peux

avoir de compassion pour moi, abstiens-toi du moins d'aigrir par tes injures une plaie si cruelle, et fais à un ami innocent une grâce qui serait due à un ennemi vaincu. Soigne d'autant plus ta santé, que la mienne est désespérée. »

Cette lettre éloquente ne put lui ramener entièrement le cœur de son ami. Vainement le poète Fauste, écrivant à G. Hermann, donnait à Érasme une attestation éclatante de science et de vertu, et félicitait l'ordre des chanoines réguliers d'avoir trouvé un tel homme qui excitait l'amour, le *respect et l'admiration* de l'Université de Paris, *à une époque si molle, si corrompue, si adonnée aux voluptés de Sardanapale.* « Votre Ordre, disait-il avec indignation, et votre patrie ne sont pas dignes d'Érasme. » Celui-ci ne put triompher entièrement des préventions excitées contre lui. Ses meilleurs amis se refroidirent. Corneille ne lui écrivait plus et ne parlait plus de lui dans ses lettres. Servais, qu'il avait tant aimé, tenait à son égard une conduite équivoque. Il ne trouvait alors qu'indifférence ou hostilité dans une patrie dont il devait être la gloire.

CHAPITRE VI

Montjoy. — Battus. — La marquise de Weere.

Parmi les jeunes Anglais venus à Paris, il s'en trouvait un plus illustre que les autres et destiné à tenir un rang éminent à la cour d'Angleterre : c'était mylord Montjoy. Recevant déjà des leçons d'Erasme, il lui témoignait beaucoup d'amitié et l'invitait même à venir habiter avec lui. Plus tard il devint son Mécène; mais la libéralité de ce seigneur ne fut pas égale à son affection. Cependant cette amitié eut une influence notable sur la destinée d'Erasme.

Il n'y avait pas longtemps qu'il avait fait la connaissance du jeune lord, quand, par l'entremise de son ami Battus, il entra en relation avec la marquise de Weere, Anne Borsala, fille de Wolfard de Borselles, maréchal de France, et de Charlotte de Bourbon-Montpensier. Elle avait épousé le fils d'Antoine de Bourgogne, un des bâtards de Philippe le Bon, et elle possédait de son chef la seigneurie de Weere, dans l'île de Walcheren, en Zélande, celle de Flessingue et quelques autres. De son mariage était né Adolphe de Bourgogne, dont Battus devint précepteur. Erasme lui rendit visite pour la première fois au château de Tournehens. De ce lieu même il écrivit à mylord Montjoy le récit pittoresque de son voyage avec ses impressions personnelles entremêlées de souvenirs mythologiques : « Nous sommes arrivés enfin en bonne santé, malgré, paraît-il, les puissances du ciel et de l'enfer. O le rude voyage ! Quel Hercule, quel Ulysse ne mépriserai-je pas désormais? Junon, toujours contraire aux hommes poétiques, luttait contre nous.

Elle avait cherché de nouveau à séduire Éole. Elle nous attaquait avec toutes les armes à la fois, le froid le plus rigoureux, la neige, la grêle, la pluie, l'orage, les brouillards; enfin toutes les intempéries... Le sol, hérissé de frimas, ne formait pas une surface unie, mais présentait de tous côtés des monticules très aigus. Vous eussiez vu les arbres tellement chargés de neige, que les uns allaient toucher le sol avec leur cime; d'autres avaient les branches brisées; d'autres étaient fendus d'outre en outre; d'autres enfin gisaient à terre entièrement arrachés. Les paysans âgés juraient devant nous que de leur vie ils n'avaient rien vu de pareil.

«Cependant, il fallait s'avancer à cheval, tantôt à travers de profonds monceaux de neige, tantôt par des sentiers couverts de glace, tantôt dans des ornières durcies et tranchantes, tantôt sur la croûte de la neige, trop molle pour porter un cheval, trop dure pour ne pas déchirer ses pieds. Quel était alors, pensez-vous, le courage de votre Érasme? Il se tenait, cavalier effrayé, sur son cheval qui ne l'était pas moins. Toutes les fois que celui-ci relevait les oreilles, je sentais mon courage fléchir, et toutes les fois qu'il tombait sur ses genoux, le cœur me bondissait... Je me laissais aller le long des montagnes, voguant sur cette surface glacée et dirigeant ma course avec une perche; elle me servait de gouvernail. C'était une nouvelle manière de naviguer. Telle était la violence du vent, qu'un ou deux hommes, étant tombés évanouis, périrent. Mais si le voyage fut rude, le reste se passa très heureusement. Nous sommes parvenus vivants auprès d'Anne, princesse de Weere... Que vous raconterai-je de la politesse, de la bonté, de la libéralité de cette dame? Je sais que les amplifications des rhéteurs sont tenues ordinairement pour suspectes... mais ici, je n'exagère rien; la réalité est au-dessus de notre art. Vous pouvez m'en croire, jamais la nature n'a produit plus de sagesse, de modestie, de candeur, de bonté; et voulez-vous que je comprenne tout en un seul mot? Elle a été pour moi aussi bienfaisante, sans que je l'aie mérité, que

ce vieillard a été malfaisant, en dépit de ce que j'avais fait pour lui (1)...

« Que vous dirai-je de mon cher Battus? C'est le cœur le plus sincère, le plus aimant qu'il y ait au monde. A présent seulement, je commence à détester ces ingrats. Faut-il que j'aie servi si longtemps de pareils monstres? Pourquoi vous ai-je connu si tard, vous de qui la fortune m'a séparé, avant qu'une intime amitié vous eût uni à moi? »

Érasme devait se rendre dans sa patrie et retourner sur-le-champ à Paris, « où il arriverait peut-être avant sa lettre. » Il ajoutait : « Je ne puis rien vous écrire de certain touchant notre projet de vie commune. On se décidera d'après les circonstances. Persuadez-vous seulement qu'il n'est personne au monde qui vous aime plus cordialement que votre Érasme. » Il caressait déjà le projet de partager la félicité de Battus auprès de la marquise. Le même enthousiasme, le même bonheur, respirent dans une autre lettre écrite à un certain Falcon. « La destinée, lui dit-il, cesse de me persécuter... O malheureux Falcon, d'avoir refusé de me suivre! Tu aurais été le plus fortuné des hommes! » L'imagination d'Érasme s'exalte; il se voit déjà transformé en homme de cour. Il a pris congé de la noble dame en courtisan.

L'enivrement était extrême. Son cœur était tout entier à la marquise et à Battus. Au moment de lever l'ancre, à Anvers, il écrit à son ami précipitamment, au milieu de tout le tumulte d'un départ. C'est la même chaleur de sentiment, la même effusion d'admiration reconnaissante. Il appelle Battus son appui, son très doux Battus. Il souhaite santé et bonheur à leur commune protectrice. L'absence redouble son amour. Il vante la douceur de la marquise au milieu des plus graves injures; sa gaieté et sa fermeté au milieu des plus grands soucis; enfin, son zèle pour les lettres. « Oui, disait-il, tu

(1) Il s'agit du vieil Anglais, et non de l'évêque de Cambrai, comme l'a cru Burigny.

es le plus heureux des hommes, si tu peux conserver sa faveur le plus longtemps possible. » La marquise avait ajouté à son bon accueil des présents et la promesse d'une pension de 100 florins. Il ne songeait qu'à montrer sa reconnaissance pour une bonté si généreuse. Il devait revenir au plus tôt, si le ciel le permettait. Toute son espérance, toute sa vie reposaient sur la princesse.

Cet enthousiasme ne devait pas tarder à se refroidir. Battus, plus influent que jamais, lui écrivit de venir le rejoindre, mais il lui envoya un mauvais cheval et une faible somme d'argent. Érasme ne se pressa pas. Il mit en avant divers prétextes. Il commençait à redouter le génie des cours et l'influence funeste de sa fortune. Il se rappelait que l'évêque de Cambrai, maintenant si froid, lui avait donné les plus riantes espérances. Il aurait voulu un salaire assuré, fût-il faible, au lieu de ces promesses magnifiques, mais vagues. Le vers célèbre de Virgile, sur l'inconstance de la femme, lui revenait souvent à l'esprit. Il est vrai que la marquise lui semblait, non une femme, mais une demi-déesse. Il se représentait aussi l'aversion de ses compatriotes pour toute espèce de science, et le petit nombre de ceux qui sauraient apprécier son talent. Battus, peu favorisé de la fortune, avait des dettes et ne pouvait pas secourir son ami en cas de revers. Les commencements n'étaient pas de bon augure. On lui envoyait un cheval de louage qui ne valait pas une obole, et peu ou plutôt presque point d'argent pour les frais de route. « Si c'est la marquise qui fournit l'argent, comme je le pense, écrivait-il à Battus, le début ne me plaît pas ; si c'est toi, cela me plaît moins encore. Ma dignité me défend d'accepter de telles conditions. Ce serait légèreté, sottise et misère. »

La négociation en resta là pour le moment. Érasme, cédant au désir de Montjoy, alla vivre avec lui. C'est du moins ce que l'on peut conjecturer, d'après quelques passages de ses lettres. Il vivait là dans les plus grandes délices, ce qui ne l'empêchait pas de tomber de temps en temps malade.

Une de ces indispositions, beaucoup plus sérieuse que les autres, dura plus d'un mois et demi. C'était une fièvre lente, mais quotidienne, qui le prenait la nuit et qui l'épuisa entièrement. Enfin, il entra en convalescence. « Je ne vis pas encore, dit-il dans une lettre, mais je vois poindre quelque espoir de vivre. » La maladie avait produit son effet ordinaire. Il était dégoûté du monde; il condamnait ses espérances, désirant vivre pour Dieu seul, pleurer les fautes d'un âge inconsidéré, et se livrer à l'étude des saintes Écritures. Toutefois, il ne songeait pas à rentrer dans son monastère. « La vie de couvent, écrivait-il, ne peut convenir à une santé si fragile. Je ne puis supporter ni jeûnes ni autres incommodités. J'ai donc résolu de faire cette année le voyage d'Italie, de passer quelques mois à Bologne, dans l'étude de la théologie, et d'y recevoir le grade de docteur, ensuite, d'aller visiter Rome dans l'année du *Jubilé;* puis, cela fait, de retourner dans mon pays et d'y vivre en repos. Mais je crains de ne pouvoir exécuter ces projets. Je redoute les fatigues du voyage, la chaleur du climat pour une santé si délicate, les dépenses de la route et du séjour, les frais du doctorat pour une bourse vide. L'évêque de Cambrai me donne très parcimonieusement... j'en suis un peu la cause, car je ne le presse pas, et il y en a tant d'autres qui obtiennent de force. Je suis décidé à prendre conseil des circonstances. »

Il paraît que, selon sa coutume, il alla rétablir sa santé dans son pays. Il annonça partout à ses amis son prochain départ pour l'Italie, qui devait avoir lieu après Pâques. La marquise de Weere lui donna un cheval et une somme d'argent pour les frais du voyage. Érasme ne trouva pas la somme assez ronde. Revenu à Paris, il écrivit bientôt à Battus, alléguant divers motifs vrais ou simulés, pour justifier une nouvelle demande : « Son retour ne s'était pas accompli heureusement; sa valise, attachée à la selle, était tombée en route et n'avait pu être retrouvée. Pendant son absence, celui qui avait son argent en dépôt, l'avait dissipé. La femme

d'un ami qui lui avait emprunté une somme, s'était enfuie à Louvain, ainsi que son mari. Un individu avait reçu de l'argent en son nom pour des copies vendues et l'avait gardé. La somme donnée par la marquise avait fondu avec une incroyable rapidité ; le cheval, engraissé pendant quatorze jours, avait été vendu cinq pièces d'or seulement, car il avait les pieds malades. Il avait donc différé son voyage, parce qu'il n'avait pas d'argent pour le faire. En attendant, il vivait avec Montjoy aux anciennes conditions. Il s'était montré peu dificile, pour être plus libre. » — « Le comte, disait-il, m'aime et m'honore. » Tout entier dans les livres, il rassemblait ses écrits épars, en composait de nouveaux et employait le mieux possible tout le temps que lui laissait une santé ébranlée par de pénibles voyages. Il avait résolu de remettre au mois d'août son départ pour l'Italie. Il espérait, dans l'intervalle, pouvoir ramasser l'argent nécessaire. Il pressait Battus d'achever l'œuvre commencée. Pour réparer la brèche faite à la somme qu'il avait reçue, il n'avait d'espoir qu'en lui. »

Battus, qui venait d'être sérieusement malade, ne répondit pas favorablement. Il traita de fable la perte de la valise. Repoussé dans sa demande, Érasme tourna ses vues d'un autre côté et résolut de se laisser aller où le vent le porterait en l'écartant de la route, sans toutefois abandonner les voiles et le gouvernail, afin d'atteindre une plage quelconque, sinon le port désiré. Il semble ainsi désigner obscurément Montjoy et l'Angleterre. C'est avec peine qu'on le voit recourir à de petits moyens indignes de lui, pour se faire donner quelques écus par la marquise. Il faut dire cependant à sa décharge, que cette détresse, qui lui fit tant de fois oublier le soin de sa dignité, avait pour cause principale l'amour passionné des lettres. Sa pauvreté, selon la remarque de M. Nisard, était une pauvreté relative. Il fallait se procurer des manuscrits, les faire transcrire par des copistes payés, vivre avec une certaine représentation, si l'on ne voulait pas être

méprisé. D'ailleurs, pour un savant de la Renaissance, l'Italie, c'était la terre promise. Nulle réputation n'était solidement établie, si elle n'avait reçu une sorte de consécration sur cette terre des lettres.

CHAPITRE VII

Premier voyage en Angleterre. — Thomas Morus. — La famille royale. — Érasme à Oxford. — Colet. — Les savants d'Angleterre. — Lettre à Fauste Andrelin.

Érasme ne devait se rendre en Italie que plusieurs années après; mais, vers l'automne de 1499, il suivit en Angleterre mylord Montjoy, son élève, qui allait contracter mariage. Sa réputation l'avait précédé dans cette île, où brillaient déjà des savants remarquables, et le nom de Montjoy lui servit de patronage. Il ne tarda pas à se lier avec les lettrés anglais, et en particulier avec Thomas Morus, dont il nous a laissé un portrait aussi fidèle et aussi expressif que celui dû au pinceau d'Holbein. Il eut aussi occasion de voir de près les princes de la famille royale, et surtout ce jeune Henri, qui donnait déjà de si belles espérances, tristement démenties plus tard.

Pendant qu'il vivait à la campagne de Montjoy, attendant que celui-ci fût libre de continuer ses études, car le comte ne voulait pas y renoncer malgré son mariage, il reçut un jour la visite de Thomas Morus, et se laissa entraîner par lui dans une promenade de plaisir au village voisin, où étaient élevés

tous les enfants du roi, à l'exception du prince Arthur, qui était l'aîné. Lorsqu'on fut arrivé à la demeure royale, les personnes de la maison de Montjoy se mêlèrent au cortége des princes.

« Au milieu était Henri, âgé de neuf ans, montrant dès lors, dit Érasme, une âme royale, une grande élévation de sentiments, jointes à une bonté merveilleuse. A droite, se tenait Marguerite, qui, plus tard, épousa Jacques, roi d'Écosse; elle avait environ onze ans. A gauche, Marie, qui avait à peine atteint sa quatrième année, s'amusait à des jeux enfantins. Edmond, encore au berceau, était porté dans les bras. »

Morus, bon courtisan, tout philosophe qu'il était, après avoir salué le prince Henri, lui offrit des vers de sa composition. Érasme, qui ne s'attendait à rien de semblable, ne put faire de même. Il promit pourtant de montrer bientôt de quelque manière son zèle pour la personne du prince. Il était un peu en colère contre Morus qui ne l'avait pas prévenu; mais ce qui le piqua plus au vif, c'est que, pendant le dîner, l'enfant royal l'invita par un billet à donner quelque chose de sa façon. Érasme s'en alla tout honteux, s'enferma dans sa chambre, et, au bout de trois jours, en dépit des Muses, il eut fait un poème en l'honneur des enfants du roi, du monarque lui-même et de toute l'Angleterre.

Quelque temps après, il se rendit à Oxford, où le comte Montjoy devait venir le joindre. Il se trouva là dans son élément. Le prieur de la maison et de l'église du Christ l'accueillit avec bienveillance, et communiqua quelques vers improvisés par lui à un poète de son ordre, originaire de la Frise, appelé Sixtinus. Celui-ci en goûta le *tour facile et délicat*, la *séve poétique*, digne *des maîtres anciens*, la *grâce attique*, la *merveilleuse douceur*. Dans une pièce de vers qu'il lui adressa, il l'engageait à cultiver les Muses et à prouver de plus en plus que les Allemands n'étaient pas inférieurs en génie aux Italiens. Il l'appelait le plus grand poète de l'é-

poque. Érasme n'accepta pas ces éloges exagérés. « Ses vers n'avaient rien d'attique, sinon l'absence de pathos et d'enflure. Il ne se faisait pas illusion sur leurs défauts. Quant à réveiller sa muse, la baguette de Mercure seule pouvait le faire. Il valait mieux la laisser dormir. » — « Les Muses, disait-il, sont indiscrètes, bavardes, importunes. » Naguère, il les avait réveillées d'un sommeil de plus de dix ans, pour chanter les louanges de la famille royale. Irritées, elles ne s'étaient réveillées qu'à demi, et n'avaient fait entendre qu'une sorte de chant soporifique. Aussi les avait-il laissées retomber dans leur sommeil. »

Il vit à Oxford un personnage plus célèbre, Jean Colet, plus tard doyen de Saint-Paul. C'était un théologien d'une grande portée et de mœurs très pures, mais d'opinions indépendantes et hardies. Pendant son séjour à Paris, il avait entendu parler d'Érasme; il avait lu une lettre écrite par lui à Robert Gaguin, auteur d'une *Histoire de France.* Dès qu'il avait appris son arrivée en Angleterre, où sa présence pouvait être si utile aux études, il en avait ressenti beaucoup de joie et lui avait écrit une lettre flatteuse. Érasme fut charmé de ces louanges, venant d'un personnage qui répandait un parfum de vertu et de candeur sur tout ce qu'il écrivait. Il lui répondit avec une délicate modestie : « Vous trouverez en moi un homme d'une fortune très humble, ou plutôt sans fortune, étranger à l'ambition, très porté à l'amitié; lettré peu habile, mais admirateur passionné des lettres; plein d'une vénération religieuse pour la probité d'autrui, sans priser la sienne; disposé à céder à tous pour la science, et à personne pour le dévouement; un homme simple, ouvert, franc, également incapable de feindre et de dissimuler, une âme timide, mais droite, une parole sobre, un homme enfin à qui l'on ne peut rien demander que son cœur. »

Ainsi accueilli en Angleterre, il avait surmonté assez vite les ennuis qu'il avait d'abord éprouvés. Son entrée dans

cette île avait eu lieu sous les plus tristes auspices. Il avait même demandé à son ami Battus de le tirer de sa captivité, par une lettre spécieuse et pressante. On peut croire qu'il s'était trouvé mal à l'aise dans ce monde nouveau, et que Montjoy, tout occupé de son mariage, avait négligé son maître. Mais peu à peu, l'habitude, l'aimable société de Colet et du prieur Charnoce, ce prêtre des Grâces, comme il l'appelait, de joyeux repas que des conversations savantes assaisonnaient agréablement, triomphèrent de ses premières impressions.

Il attendait toujours mylord Montjoy qui devait quitter sa jeune épouse pour continuer ses études, mais le comte ne se hâta pas d'arriver. Érasme, qui avait dévoré les ennuis des premiers temps pour être utile à son élève, ne le voyant pas venir au jour fixé, lui écrivit pour ranimer son zèle, mais sans le presser vivement. Il comprenait que les affaires et les douceurs d'un nouvel hyménée pouvaient difficilement se concilier avec ces projets d'études.

Cependant il se plaisait de plus en plus en Angleterre. Les mœurs de Colet et du prieur l'enchantaient. Il écrivait à Montjoy : « On ne saurait imaginer plus d'amabilité, plus d'agrément, plus de charme. Avec ces deux amis, je ne refuserais pas de vivre aux extrémités de la Scythie. » Colet était très opposé à la théologie scholastique. C'était un des précurseurs de la Réforme. Il s'était imposé la tâche de restaurer l'ancienne théologie des Pères. Depuis trois ans, il expliquait à Oxford les épîtres de saint Paul. Il engageait Érasme à interpréter Moïse et Isaïe. Celui-ci se récusa. « Il avait renoncé à la rhétorique et à la poésie qui avaient cessé de lui être agréables, depuis qu'elles avaient cessé de lui être nécessaires, mais il ne se reconnaissait pas la science requise pour une telle mission. » Il promettait pourtant son concours ultérieur pour la restauration des études sacrées.

Ils avaient souvent ensemble des discussions théologiques. Un débat de ce genre donna naissance à un petit traité

d'Érasme sur la tristesse et l'effroi du Christ au jardin des Oliviers. C'est aussi peut-être à Oxford que fut composée la lettre dédicatoire de son ouvrage sur l'art épistolaire. Cette dédicace était adressée à Montjoy. On y voit que le jeune comte, bien que nouvellement marié et assailli d'affaires, n'a pas renoncé à son ancien amour pour les lettres.

De jour en jour son enthousiasme pour l'Angleterre allait croissant. Il éclatait dans ses lettres. Écrivant à un de ses anciens élèves qui se trouvait en Italie, après avoir exprimé la crainte bien naturelle qu'il éprouvait, en envoyant sa lettre dans un pays où les murailles étaient plus éloquentes que les hommes des autres contrées, il disait : « J'y serais déjà moi-même, si le comte Montjoy ne m'avait pas emmené en Angleterre au moment où j'allais partir. Mais où ne suivrais-je pas ce jeune seigneur, si bon, si généreux, si aimable? Je le suivrais jusque dans les enfers. Vous m'en aviez fait le plus magnifique éloge, mais chaque jour il surpasse vos éloges et mon attente. Vous me demanderez ce qui me charme dans *notre* Angleterre. Vous pouvez me croire, mon cher Robert, aucun pays ne m'a plu encore au même degré. J'ai trouvé ici un climat aussi agréable que salutaire, et tant de lumières, tant de science profonde, exquise, vraiment antique, que je ne me soucie plus guère de visiter l'Italie. Lorsque j'entends mon ami Colet, je crois entendre Platon lui-même. Qui n'admirerait en Grocin ce profond savoir encyclopédique? Quoi de plus pénétrant, de plus élevé, de plus délicat, que le jugement de Linacer (1)? La nature a-t-elle jamais rien produit de plus aimable, de plus doux, de plus heureux, que le génie de Thomas Morus? On pourrait à peine croire quelle riche moisson se prépare ici de tous côtés pour les lettres antiques. »

Il transmettait à son ami Fauste, le poète lauréat, des con-

(1) Linacer ou Linacre, savant médecin anglais, a laissé des ouvrages de grammaire et des traductions latines de Galien et de Proclus. Il ne reste aucun écrit de Grocin.

fidences d'un autre genre. « Nous aussi, lui disait-il, nous avons profité en Angleterre. Cet Érasme que vous connaissez, est déjà presque un bon chasseur, un cavalier non méprisable, un courtisan assez délié. Il salue avec un peu plus de grâce, sourit avec plus d'affabilité, et tout cela, malgré Minerve. Qu'importe? je réussis assez bien. Vous aussi, vous vous hâterez de venir, si vous êtes sage. Quel plaisir pouvez-vous trouver, vous si fin, à vieillir dans *ce fumier* (1) de la France? Si vous connaissiez bien les prérogatives de l'Angleterre, mon cher Faustus, vous auriez des ailes pour accourir; et si la goutte vous retenait, vous emprunteriez l'art de Dédale. Je toucherai un seul de ces avantages si nombreux. Il y a ici des nymphes au visage divin, que vous préféreriez aisément à vos muses. Il existe de plus une coutume qu'on ne saurait assez louer. Partout où vous allez, on vous embrasse. Quand vous partez, on vous embrasse encore. Vous revenez, nouveaux baisers. On vient vous voir, vous êtes embrassé; on vous quitte, nouvel embrassement. On se rencontre, on s'embrasse. Enfin, de quelque côté que vous vous tourniez, vous ne trouvez partout que baisers. Si vous en aviez goûté la douceur et l'agréable parfum, mon cher Faustus, vous voudriez assurément voyager, non pas dix ans, mais toujours jusqu'à la mort, en Angleterre. » Lorsqu'Érasme écrivait cette lettre assez étrange pour un théologien, il se préparait à quittter cette île et à reprendre la route de la France. Une aventure inattendue allait lui donner des idées plus sombres.

(1) Le latin est plus cru encore.

CHAPITRE VIII

Érasme est dépouillé à son départ d'Angleterre. — Guet-apens sur la route d'Amiens à Paris. — Publication des premiers Adages. — La peste à Paris. — Érasme se retire à Orléans.

Érasme emportait avec lui vingt livres. C'était plus que ne permettaient les lois anglaises. Il l'ignorait. « Je fis, dit-il, naufrage, avant d'entrer dans le vaisseau (1). » Montjoy et Morus lui avaient assuré que ce règlement ne concernait que la monnaie anglaise. Il n'en fut pas moins dépouillé de tout ce qu'il avait. Il fut lui-même retenu prisonnier. Montjoy ne put obtenir sa délivrance qu'avec beaucoup de démarches et d'argent. Débarqué sur le continent, il se rendit auprès de Battus qu'il avait informé de sa disgrâce. Il paraît que celui-ci avait pressenti ce malheur et pis encore. Content d'avoir retrouvé son ami, même maltraité, même mutilé, il annonça l'arrivée d'Érasme à Montjoy, maudissant ces harpies qui n'avaient pas su respecter les Muses et la poésie. Mais il n'y avait rien à faire avec Henri VII, de rapace et sordide mémoire. « Érasme, disait Battus, a supporté sa disgrâce avec une constance inébranlable; il était moins abattu que moi-même. O la belle chose que la philosophie, objet constant de son étude et de ses louanges! C'était mon devoir de chercher à le consoler; mais lui riant a gour-

(1) De là on a conclu à tort qu'il avait fait réellement naufrage. Ce n'est qu'une figure.

mandé mes larmes et relevé mon courage. » Il ne regrettait nullement d'avoir visité l'Angleterre; car s'il avait perdu son argent, il avait gagné des amis qu'il préférait à tout l'or du monde.

Après avoir passé deux nuits avec Battus, il se mit en route pour Paris; mais la fortune d'Angleterre le suivit jusqu'à cette ville. Son voyage fut marqué par une nouvelle tragédie, pire que la première. Arrivé à Amiens par un temps affreux, il résolut de louer des chevaux, aimant mieux ménager son corps déjà fatigué que sa bourse peu remplie. Il part sur le soir en compagnie d'un Anglais. Le lendemain on arrive à un petit village appelé Saint-Julien, vrai coupe-gorge. Le jeune homme, qui les accompagnait pour ramener les chevaux, veut que l'on s'arrête, quoiqu'il fasse encore grand jour. Avant la fin du souper, la servante l'appelle, prétendant que l'un des chevaux est malade. Il sort, mais avec un visage qui laisse voir tout autre chose. Les soupçons d'Érasme s'éveillent. Peu après, il voit entrer le loueur lui-même qui annonce que sa fille, femme du jeune homme, a été foulée aux pieds, et qu'il est accouru pour le renvoyer à la maison. Il se rappelle alors plusieurs circonstances suspectes et n'a plus aucun doute sur le guet-apens. Il s'agit d'échapper au couteau. Il propose aux deux hommes de retrancher du prix du voyage le chemin qui reste à parcourir, les laissant libres de s'en retourner chez eux. Le loueur secoue la tête. L'Anglais, aussi effrayé qu'Érasme, ne sait quel avis donner. Comment vont-ils passer la nuit? car il faut coucher dans la même chambre que les voleurs. Quand les deux hommes se sont mis au lit, Érasme et l'Anglais en font autant; mais ils restent habillés et chaussés. N'ayant pour se défendre qu'une épée et un gant cuirassé, ils veillent et dorment tour à tour. Érasme se lève avant l'aube, ouvre les fenêtres et fait grand bruit. Les brigands déconcertés se lèvent également. Pour payer l'aubergiste, les voyageurs n'ont pas assez de monnaie d'argent. On fait des difficultés pour changer une pièce d'or; et pendant

qu'on se débat sur la matière et le poids des pièces, les voleurs s'aperçoivent qu'Érasme et son compagnon ne sont pas aussi riches qu'ils l'avaient cru. On pèse enfin, mais avec des poids faux. Érasme écarte adroitement le plus lourd, et le plateau de la balance penche aussitôt. On retient pour le souper et les chevaux ce qu'on veut, mais les voyageurs sont sauvés. Une nouvelle contestation s'élève sur le prix pour le chemin qui reste à parcourir. Érasme s'esquive et fait semblant d'aller à la messe. Il passe la rivière et atteint Saint-Denis sans prendre haleine. Il arrive à Paris harassé de fatigue, épuisé d'argent.

N'ayant plus que trois écus de très mauvais aloi, il s'établit chez Augustin Caminade, où il vit chichement, mais dans l'étude des lettres. Ce guet-apens n'a rien d'invraisemblable; mais il faut dire qu'Érasme en adresse le récit à son ami Battus qui peut obtenir de la marquise de nouvelles largesses. Ici commence une des périodes les plus pénibles de sa vie. On voit se dérouler une suite de requêtes, qui ressemblent beaucoup trop aux suppliques d'une mendiante pauvreté. Dans sa détresse, la blessure qu'il avait reçue en Angleterre lui devenait plus sensible à mesure qu'elle vieillissait, et, au souvenir de l'affront sanglant qu'il avait reçu, s'ajoutait l'impossibilité de s'en venger. « Pouvait-il combattre contre toute l'Angleterre, ou contre son roi? L'Angleterre était innocente. Écrire contre celui qui pouvait proscrire et même faire mourir, c'était le comble de la démence. Il souhaitait, comme Thémistocle, l'art d'oublier. »

Au milieu de ses travaux et de ses inquiétudes, sa santé si frêle chancelait souvent. Après son retour à Paris, les fatigues d'un voyage d'hiver sur terre et sur mer, le labeur continu qui suivit ces fatigues, le régime du carême, qui le rendait malade chaque année depuis son arrivée en France, un changement fâcheux de domicile, toutes ces causes réunies firent reparaître quelques traces de cette fièvre nocturne qui, deux ans auparavant, l'avait mis aux portes du tombeau. Les soins, l'art

de G. Copus (1), médecin habile et dévoué, sectateur des Muses, chose bien rare! enfin, dit-il, la protection de sainte Geneviève, triomphèrent du mal. Mais sa santé était toujours précaire, et le retour de la fièvre pouvait lui être mortel. » Dans une lettre écrite vers la même époque à son ancien supérieur, il raconte sa guérison, qu'il attribue à la sainte, et les miracles qui se reproduisaient autour de sa châsse conservée chez les chanoines réguliers. Il parle d'une pluie qui avait duré près de trois mois, et d'une inondation de la Seine qui avait envahi la ville et la campagne. On avait conduit la châsse de sainte Geneviève processionnellement à Notre-Dame. L'évêque avec toute l'Université vint au devant en grande pompe. Les chanoines réguliers et l'abbé lui-même formaient le cortége, marchant nu-pieds. Quatre hommes entièrement nus portaient la châsse. « Maintenant, dit-il, le temps est d'une sérénité parfaite. » Cette lettre est curieuse à cause de la main qui l'a écrite et par quelques traits bizarres de mœurs (2).

Cependant Érasme, malgré tant de digrâces, ne s'était pas abandonné à un découragement inactif. Battus lui avait envoyé les fruits de ses veilles, sa seule richesse. Tout entier à l'étude, il avait résolu de publier un recueil de proverbes et les avait rassemblés à la hâte. Cette première édition des *Adages* parut dans l'été de l'an 1500, avec une lettre flatteuse du poète royal, Fauste Andrelin. Elle fut dédiée à Montjoy. Elle renfermait seulement huit cents proverbes. Caminade expliquait l'ouvrage devant un auditoire très nombreux, et le début promettait un heureux succès. Ce travail achevé, Érasme voulait faire tous ses efforts pour terminer son ouvrage sur les belles-lettres et consacrer tout l'été à composer des livres. En même temps, il se livrait avec ardeur à

(1) G. Copus, traducteur de quelques ouvrages grecs d'Hippocrate, de Galien et de Paul Æginète; premier médecin de François Ier. Aléandre lui servit de maître pour le grec.

(2) Érasme consacra sa pieuse reconnaissance par un chant lyrique en l'honneur de sainte Geneviève. *V.* t. V, p. 1335.

une étude qui, à cette époque, présentait de grandes difficultés, je veux parler de l'étude du grec. Il aimait beaucoup Homère. Plus tard, à Orléans, séparé d'Augustin Caminade, il écrivait que ce poète était son unique consolation, tout en avouant qu'il ne le comprenait pas toujours. Cette étude le fatiguait extrêmement. Il n'avait ni livres ni argent pour payer un maître. A peine avait-il de quoi soutenir sa vie. « Voilà, disait-il, ce que me vaut l'amour des lettres. » La peste, qui de nouveau sévissait à Paris, devint menaçante. Erasme vit avec douleur ses études interrompues et la vente des Adages arrêtée.

Il hésita sur le refuge qu'il choisirait. Son cœur l'attirait vers les pays voisins de sa patrie et vers son ami Battus, qu'il désirait aider et exciter dans ses études. Mais un motif de délicatesse l'empêchait d'accepter l'hospitalité chez un ami commun. Il craignait les calomnies de la foule, hostile aux professeurs de belles-lettres encore plus qu'aux gens de cour, prompte à croire le mal qu'elle se sent capable de faire. D'ailleurs, tant d'allées et de retours devaient exciter l'étonnement; enfin, Battus l'avait invité froidement à venir. Il voyait avec une sorte de jalousie grandir dans le cœur de son ami une affection rivale et même préférée. Il lui reprochait de chercher à élever G. Hermann à ses dépens. La marquise avait fait à celui-ci un magnifique présent de voyage; elle l'avait laissé lui-même partir, la bourse vide; et pourtant Guillaume revenait dans son pays; Érasme s'en éloignait; Guillaume courait aux festins somptueux; Érasme retournait à ses livres.

Se croyant négligé, il écrivit à Battus et lui dépeignit sa détresse. « La peste mettait obstacle aux profits qui étaient sa seule ressource. Hors de Paris, que pouvait-il attendre? L'évêque de Cambrai le détestait, l'abbé de Bergues le payait de belles espérances. Il croyait encore la marquise assez riche pour lui faire du bien, mais il se défiait des cours et de l'humeur capricieuse des femmes. Il demandait l'accomplis-

sement des promesses qu'on lui avait faites, et en outre un bénéfice ecclésiastique dont Battus recueillerait le revenu pour lui. Rassasié de la France, où il passait pour un exilé rejeté de son pays, il désirait la quitter pour aller vivre dans sa patrie, où l'on attribuait son éloignement à l'amour de l'indépendance. Mais s'il le pouvait, si Montjoy ou la marquise lui en fournissait les moyens, il irait auparavant chercher le titre de docteur en Italie. »

Après avoir ainsi stimulé le zèle de Battus, qui semblait s'endormir, il partit pour Orléans et encourut les railleries de Fauste qui lui reprocha sa poltronnerie. Érasme répondit : « Que le reproche pourrait toucher un soldat suisse, mais non un poète ami du calme et du repos. Se montrer sans crainte contre un ennemi invisible, c'était sottise. »

De nouveaux tiraillements l'attendaient à Orléans. Il s'installa d'abord chez Caminade, qui l'avait précédé dans cette ville, mais au bout de quelques jours, un des jeunes gens qui demeuraient avec celui-ci, tomba malade. On ne savait pas si le mal était contagieux. Érasme, craignant pour sa santé, se transporta chez Jacques Tutor, d'Anvers, professeur de droit canon, homme plein d'obligeance, son ami et son admirateur passionné. Il devait retourner chez Caminade aussitôt après le rétablissement du jeune homme. Mais Caminade devint jaloux de Tutor.

Vainement Érasme lui exprima le chagrin que lui causait cette séparation momentanée, s'engageant à ne pas communiquer à son hôte une ligne de ses écrits, et le pressant d'adoucir l'interruption de leur vie commune par un commerce épistolaire. Caminade retint chez lui l'ouvrage sur la manière d'écrire les lettres, qu'Érasme réclamait pour y mettre la dernière main, ne pouvant, faute de livres, s'occuper d'autres travaux ; il donna même à entendre qu'il lui fermerait sa porte.

Malgré ses feintes, Érasme crut bientôt reconnaître les sentiments d'un ennemi déclaré, d'un perfide, d'un larron,

enfin tous les traits de cet ancien Augustin qu'il avait dépeint dans plusieurs de ses lettres. Il le soupçonna de tramer un complot pour s'emparer de l'argent qu'il attendait d'Angleterre. Selon lui, le plan d'Augustin était d'arrêter secrètement le porteur de cet argent, de prendre la somme et de faire disparaître le messager en imaginant quelque fable. En ce moment, il lui paraissait pire qu'un assassin acharné après sa personne et son argent.

Érasme combina toute une série de mesures pour déjouer le complot avec le secours de Battus, chez lequel le messager devait passer, et pour s'assurer des gages contre Augustin. Il invoqua tout le zèle, toute la ruse, toute la diligence de son ami, afin de prévenir les mauvais desseins de ce loup ravisseur. Confiant par nature jusqu'à l'étourderie, mais timide et mobile, il éprouvait tout à coup de ces défiances fiévreuses qui semblent propres aux tempéraments maladifs et aux âmes faibles.

L'intérêt commun amena bientôt une réconciliation. Augustin reconnut ses dettes, mais il prétendit n'avoir rien à donner. Réconcilié tant bien que mal avec lui, Érasme ne tarda pas à s'irriter contre la marquise et même contre Battus. Celui-ci s'était plaint de son humeur morose. Il l'avait même accusé de feindre. Ce reproche était fait pour offenser un homme qui se déclarait avant tout ennemi de l'hypocrisie. « Une fois, à la vérité, il avait eu recours à la feinte pour sortir d'Angleterre, mais cette ruse était dirigée contre l'Anglais (1), et non contre Battus. S'il lui avait exposé sa détresse, rien n'était moins supposé, et cependant Battus ne lui avait envoyé que trois angelots (2). Il croyait encore à la sincérité de son affection, mais il le priait d'expédier à la marquise un messager ou de partir lui-même pour appuyer de son éloquence la lettre qu'il lui écrivait. Il désirait aussi

(1) Montjoy.
(2) L'angelot valait dix schellings.

que le jeune Adolphe intercédât pour lui de ses caressantes prières. Mais il fallait obtenir un don important. Il ne convenait pas de faire aux grands des demandes mesquines. Un savant comme lui ne ferait-il pas plus d'honneur à la marquise que ses théologiens? Leurs sermons étaient vulgaires; les écrits d'Érasme seraient immortels.

« Battus pouvait bien faire quelques légers mensonges pour sauver un ami. Il devait vanter son génie, son caractère, ses espérances, la pudeur qui l'empêchait de raconter lui-même son indigence, enfin son amour pour la marquise, et, après ces précautions oratoires, arriver à demander 200 florins, c'est-à-dire le paiement anticipé de sa pension pour l'année suivante. Il ne pouvait postuler moins, car avec 100 florins, déjà même entamés, faire le voyage d'Italie, c'était impossible, à moins de se mettre de nouveau sous la dépendance de quelqu'un, condition qui lui semblait pire que la mort.

« Qu'importait à la marquise de donner à présent ou dans un an. Il fallait que Battus fût encore sa providence; ce n'était pas assez que de le sauver du dénûment. Il était décidé à renoncer aux études, ou à se procurer, de quelque manière, ce que les lettres demandaient, c'est-à-dire une vie qui ne fût ni misérable ni basse. Il n'avait pas été loin de la mendicité; il y touchait encore, sa bourse était vide. Suffisait-il de ne pas laisser Érasme mourir de faim, lorsque tant d'ânes bâtés nageaient dans l'opulence? Battus se plaignait qu'il n'envoyât rien; mais cachait-il ses trésors? Se livrait-il au sommeil? Il ne ménageait pas même sa santé, toujours occupé à composer, à expliquer, à corriger, à lire, à recueillir, à écrire, à châtier ses écrits, à pousser l'étude si difficile du grec. Il n'aspirait pas à une science vulgaire. Aussi ne se pressait-il pas de donner l'essor à ses livres. Il préférait une gloire tardive, mais solide, à une renommée précoce, mais éphémère.

« Permis à celui qui n'en avait pas fait l'épreuve, d'ignorer quel travail c'était que de faire un livre. Battus avait beau jeu, mesurant les loisirs de son ami aux siens, de l'engager à

écrire un ouvrage pour celui-ci, des lettres pour des milliers de personnes, comme s'il avait un génie d'airain. « Tu mêles dans ta lettre, disait-il en finissant, des traits qui peuvent te paraître piquants, mais que je trouve insultants et déplacés. Renonçons, je t'en prie, à ces épigrammes qui sentent Momus plutôt que les Grâces. Au nom de notre amitié, qu'il ne te vienne pas à l'esprit de faire l'expérience si je puis dédaigner le dernier espoir qui me reste, et ne troublons pas une amitié si douce pour des bagatelles inopportunes. »

Cependant la peste ayant cessé à Paris, Érasme songeait à y retourner et à vivre de nouveau avec Augustin qui s'y trouvait déjà rendu. Mais quoique réconcilié ostensiblement, celui-ci semblait lui garder rancune. Les protestations de respect et d'affection ne manquaient pas. « Très digne maître, lui écrivait-il, moi, votre élève tout dévoué, je me donne à vous; ordonnez ce que vous voudrez; rien n'est à moi; tout est à vous. »

Érasme, mécontent de ce langage hyperbolique, invitait Augustin à le traiter comme un ami et non comme un tyran. « Compatissant à sa gêne, se réjouissant de voir la destinée s'adoucir un peu pour lui, il relevait son courage et lui demandait formellement si, revenant à Paris, il pourrait recevoir chez lui l'hospitalité sans l'incommoder. Il le priait de lui dire franchement toute la vérité. Il avait moins en vue son intérêt que celui d'Augustin qui, par les soins d'Érasme, devait mettre la dernière main à sa science. Il l'avait initié aux *bonnes* lettres; il avait vécu intimement avec lui pendant un grand nombre d'années. Avec qui pouvait-il perfectionner plus agréablement ses connaissances? Mais il voulait savoir à quoi s'en tenir, afin d'aviser. »

Il s'occupait en ce moment d'un ouvrage sur l'*abondance oratoire*, mais en dépit des Muses. Il manquait de livres, et la matière s'étendait devant lui à mesure qu'il avançait. Il y travaillait cependant pour ne pas rester oisif. Sa santé paraissait raffermie pour quelque temps. Il voulait faire tous ses

efforts, afin de publier les ouvrages commencés, et de réduire au désespoir ses trop nombreux Zoïles en traitant des matières théologiques; car depuis longtemps son cœur le portait vers les études sacrées. Le temps lui semblait venu de faire taire l'envie par l'éclat du mérite, et il espérait y réussir, avec la grâce de Dieu, pourvu qu'il lui fût donné de vivre encore trois ans. Il déposa de nouveau ses chagrins dans le cœur de Battus. En même temps il le pria de lui faire parvenir par un messager sûr l'argent qu'il aurait reçu de la marquise, ou tout au moins celui venu d'Angleterre, afin qu'il pût retourner à Paris; ce qu'il avait résolu de faire à la Noël, et *il n'y avait pas de rocher plus nu que lui.* « Certes, il ne pouvait assez se louer de Jacques Tutor, nouveau Battus pour le cœur et le visage; mais il ne voulait pas lui être à charge, car Tutor attendait, plutôt qu'il n'avait, une grande fortune, ayant assez pour lui-même, pas assez peut-être pour nourrir Érasme. »

Il chercha même à lui rendre service à son tour, et à obliger tout à la fois l'abbé de Bergues. Cet abbé avait un jeune frère appelé Dismas, qui se trouvait à Orléans pour ses études (1). D'un beau naturel, spirituel et modeste, le noble écolier désirait vivre chez Tutor qu'il avait connu à Louvain. Tutor, de son côté, souhaitait d'avoir dans sa maison un jeune homme ne ressemblant en aucune façon au vulgaire, ardent pour les nobles études, et auquel il pût communiquer sa science. Battus fut prié d'employer son influence pour arranger l'affaire. Érasme écrivit lui-même au chapelain de l'abbé; il retraçait les dangers qui menaçaient le corps et l'âme de Dismas dans la maison où il était : « Malproprement et chichement nourri, le jeune seigneur avait là pour camarades des bouffons, plutôt que de vrais étudiants, plus amis des épées que des livres, coureurs de nuit, buveurs de jour, adonnés à l'orgie plus qu'aux veilles studieuses. Chez Tutor,

(1) L'Université d'Orléans était alors fort renommée pour l'étude du droit.

il trouverait un père plein d'affection, des jeunes gens de noble naissance, et en particulier deux frères de la famille de Nassau, très vertueux et très unis entre eux. On pouvait craindre que Dismas n'apprît pas bien le français chez un compatriote, mais il le parlait déjà avec facilité; d'ailleurs il entendrait assez de gens le parler; et, ce qui importait davantage, il apprendrait les bonnes lettres, il apprendrait la vertu. »

Érasme avait d'abord hésité à écrire à l'abbé lui-même. D'après le conseil de Battus, il se ravisa. Il avait craint qu'Antoine de Bergues, qui venait de voir l'évêque, son frère, dans le Brabant, ne fût revenu mal disposé pour lui; il ne savait que croire de ses sentiments. « S'il devait imiter son frère, écrivait-il, nous ne pourrions jamais être trop loin l'un de l'autre. » Quant à l'évêque, il avait usé à son égard d'un procédé inconvenant, pour ne pas dire odieux. Un jeune bachelier de Malines avait reçu du prélat la mission d'épier et de scruter avec toute la sagacité possible les secrets de la vie d'Érasme, et de lui transmettre par écrit les découvertes de son espionnage. Une magnifique récompense était promise au délateur. « Dans son impudente légèreté, disait Érasme, cet homme a exprimé son étonnement de ce que j'osais demeurer à Paris, malgré son désaveu. Insensé d'avoir cette pensée, plus insensé encore de la communiquer à un pauvre étudiant ! » Ce qui aigrissait davantage l'évêque, à ce qu'il croyait, c'était la pensée que son protégé le négligeait et se plaignait peut-être de lui à son frère et à d'autres personnes. Mais, loin de se décourager, Érasme n'en avait qu'un plus vif désir de publier à Paris quelque œuvre remarquable qui fît sécher de *dépit ces gens-là*. « Quel malheur pour mon faible talent, disait-il, d'avoir rencontré cet *anti-Mécène*, qui, au lieu de me soutenir, me porte envie à l'excès ! »

CHAPITRE IX

Retour d'Érasme à Paris. — Nouvelles instances auprès de la marquise. — Chute de ses espérances — La peste à Paris. — Il cherche un refuge dans les Pays-Bas. — Mort de Battus.

La veille de son départ d'Orléans, Érasme reçut d'un médecin un présent de vin aromatique. Il le remercia dans une lettre où il citait Homère, faisant, pour ainsi dire, l'essai de son savoir en grec. De retour à Paris, son premier soin fut d'écrire de nouveau à l'abbé de Bergues et à la marquise. L'abbé avait bien accueilli sa première lettre. Érasme, le remerciant, faisait plusieurs citations grecques, et se plaignait que son ardeur pour l'étude fût contrariée par sa mauvaise fortune. Il désirait vivement offrir à l'abbé quelque œuvre de sa plume. Il parlait ensuite d'un sorcier, d'un sacrilége, d'une hostie profanée, d'un prêtre complice de la profanation, d'une évocation du démon pour se procurer de l'or par des moyens magiques. Dans une nouvelle lettre où il annonçait le dénoûment du procès et la punition des coupables, il revint sur l'étude du grec. « Il avait, disait-il, trouvé par hasard certains ouvrages en cette langue, et passait à les transcrire les jours et les nuits. Il regrettait vivement de n'avoir fait qu'effleurer cette étude dans son enfance, car il voyait bien que la science du latin sans celle du grec n'était qu'une science imparfaite et mutilée. » A ses yeux, la connaissance de cette langue était nécessaire pour comprendre à fond les traductions latines des livres saints, où les formes grecques avaient été conservées, comme pour la partie de la théologie qui traitait des mys-

tères. « Chez nous, disait-il, ce ne sont que de petits ruisseaux et comme des flaques fangeuses; chez les Grecs, ce sont des sources très pures et des fleuves qui roulent de l'or. »

Il s'appuyait d'un décret pontifical, qui recommandait l'étude des trois langues comme indispensable pour l'intelligence parfaite des divines Écritures. « Maintenant, au contraire, on se contentait d'une faible teinture du latin, et on croyait tout tirer de Scot comme d'une corne d'abondance. Il travaillait à une œuvre difficile, pour ne pas dire téméraire, à la restauration de saint Jérôme dont le texte était fort corrompu. Il se proposait d'y ajouter des commentaires qui devaient en faciliter l'intelligence. Aussi, pour se fortifier dans la connaissance de la langue grecque, voulait-il *pendant quelques mois se donner un maître tout à fait grec, ou plutôt deux fois grec, toujours affamé et faisant payer ses leçons un prix excessif* (1). » C'était adroitement solliciter la munificence de l'abbé de Saint-Bertin.

Avec la marquise, il alla au but plus directement. Dès les premières semaines qui suivirent son retour à Paris, il lui adressa une lettre pleine de flatteries, exagérées jusqu'au ridicule, pour tâcher de faire violence à sa générosité.

« Il rappelait d'abord les trois Anne, célébrées par les auteurs anciens; la sœur de Didon, placée parmi les déesses du ciel, à cause de son amour pour sa sœur; la mère privilégiée de Samuel; enfin, la mère de la sainte Vierge. Les Muses latines avaient consacré la première à l'immortalité; les annales des Hébreux célébraient les louanges de la seconde, et la piété chrétienne rendait un culte à la troisième, chantée par R. Agricola et par Baptiste de Mantoue. « Puisse mon talent littéraire, disait-il, avoir assez de pouvoir pour faire connaître à la postérité votre cœur si pieux, si pur, si chaste, et consacrer votre gloire; et il en sera ainsi, pourvu que notre génie réponde à votre vertu. »

(1) Ce grec s'appelait Michel Pavius.

« Noblesse de naissance, piété insigne, patience éprouvée par les plus rigoureuses disgrâces, tels étaient les traits communs qu'elle avait avec ces trois femmes dont elle portait le nom comme par une sorte de convenance providentielle. De même que le palmier, Anne Borsala savait résister aux disgrâces, et défier les assauts de la fortune qui se faisait un jeu de tourmenter l'innocence. Il aimait à penser que le Ciel envoyait quelquefois ces tempêtes, non pour perdre la vertu, mais pour la faire briller d'un plus vif éclat. Il citait l'exemple d'Hercule, d'Ulysse, d'Énée, à côté de celui de Job. Il applaudissait à la sérénité joyeuse que la marquise opposait aux rigueurs du sort, et se fortifiait lui-même par son exemple plus que par celui d'aucun personnage de l'antiquité. Voué dès sa naissance à l'infortune, il naviguait depuis une année entière, malgré le vent, sous un ciel irrité, contre un courant ennemi.

« Le jour où il écrivait cette lettre rappelait un triste anniversaire, le naufrage de son petit trésor sur le rivage d'Angleterre. C'était l'aliment de ses études. Depuis lors, les malheurs s'étaient succédé sans interruption. Rejeté nu sur le continent par le monstre britannique, il s'était vu exposé à un temps rigoureux, à un voyage pénible, au poignard des brigands, à la fièvre, à la peste. Il fallait ajouter encore les soucis domestiques de chaque jour. La fortune, qui ne pouvait mordre la marquise que de loin en loin, se déchaînait sans cesse contre lui, constante, pour ainsi dire, en ce seul point. Mais fortifié par les lettres et la philosophie, il devait rougir de se laisser abattre, quand une femme née et élevée dans la mollesse savait supporter virilement les atteintes du sort, quand surtout la protection d'Anne Borsala, comme une constellation bienfaisante, brillait à ses yeux. La fortune ne pouvait lui ravir sa science, et les richesses de la princesse pouvaient facilement lui rendre ce peu d'argent nécessaire à son repos studieux et à sa muse qui lui était exclusivement consacrée.

« Il énumérait les poètes et les écrivains qui avaient trouvé des protecteurs bienfaisants, depuis Virgile jusqu'à Politien, et leur avaient assuré en retour l'immortalité pour prix de leurs bienfaits.

« Quant à moi, poursuivait-il, je refuserais, ô ma bienfaisante nourrice, d'échanger votre appui contre celui d'un Mécène ou d'un César quelconque. »

« Il promettait d'employer toutes les forces de son faible génie à faire connaître aux siècles futurs la femme incomparable qui avait surgi aux extrémités du monde pour ranimer les *bonnes lettres*. Elle avait soutenu la muse d'Érasme, délaissée par ceux qui lui avaient fait de si brillantes promesses, dépouillée par un tyran. Cette muse, nourrie par elle, implorait encore, en suppliante, sa générosité. Elle invoquait l'intérêt sacré de cette auguste reine qu'on appelle la théologie, non cette *théologie défigurée, couverte des haillons de l'école*, mais cette théologie ancienne, au vêtement varié et resplendissant d'or, qu'il voulait débarrasser de la rouille du temps.

« Pour cette entreprise, deux choses étaient indispensables : un voyage en Italie où il recevrait la consécration de sa science, et la conquête du titre de docteur, chose vaine en soi, mais très importante pour le vulgaire et même pour les gens les plus éclairés. Autrefois on était tenu pour maître quand on avait fait preuve de savoir par des livres publiés; maintenant il fallait revêtir la peau du lion pour avoir crédit et autorité, prendre l'armure du Glaucus d'Homère, non celle qu'il reçut, mais celle qu'il donna. Il s'était donc armé d'impudence contre sa coutume, contre son caractère, enfin contre cette pudeur virginale qui sied aux lettres; mais la nécessité avait une force pressante.

« Il envoyait à la marquise un chant qu'il avait composé en se jouant, dans son enfance, en l'honneur de sainte Anne; car, dès son jeune âge, il avait eu une dévotion particulière pour cette sainte. Il lui offrait en même temps certaines prières qui devaient, comme des formules magiques, servir à

évoquer, même malgré elle, non la Lune, sœur de Phébus, mais celle qui enfanta le Soleil de justice, et qui d'ailleurs ne pouvait se montrer que très facile, lorsque, vierge, elle était invoquée par des prières virginales. « Car, disait-il, je vous compte moins parmi les veuves que parmi les vierges. Si toute jeune vous avez pris un époux, vous l'avez fait, en partie, pour obéir à vos parents, en partie, pour assurer la perpétuité de votre race; et votre mariage fut tel, que le plaisir y trouva moins de place que la patience. Mais que, dans la fleur de l'âge et si près de l'enfance, nulles poursuites de prétendants n'aient pu vous faire renoncer à la continence, ce n'est plus un veuvage, c'est une véritable virginité; et si, comme j'en ai la confiance, vous persévérez dans la même vertu, croyez-moi hardiment, je vous rangerai, avec l'approbation de saint Jérôme, j'espère, non dans le chœur des vierges qui sont, dit l'Écriture, innombrables, ni parmi les quatre-vingts concubines dont parle Salomon, mais parmi les cinquante reines. »

« Il avait en main plusieurs ouvrages : il destinait le livre sur la *composition épistolaire* et le traité sur l'art de *varier le discours* à l'instruction du jeune prince; mais il voulait consacrer à sa princesse son livre sur les bonnes lettres. Si ces ouvrages se faisaient attendre, c'était la faute de la fortune, et non la sienne. Publier de mauvais livres, c'était le comble de la folie; en produire de bons, c'était une œuvre très difficile.»

Non content d'avoir écrit cette lettre, adulatrice sans mesure et sans goût, il sollicita le patronage de Nicolas de Bourgogne, préposé à l'administration des biens de la marquise. Dans la lettre qu'il lui écrivit, il comparait les poètes aux cygnes.

« Les uns, disait-il, portent la blancheur dans leur âme, les autres, sur leur plumage. Mais aujourd'hui, sous notre ciel, les uns et les autres ont perdu la voix. Peut-on s'étonner que les cygnes soient devenus muets, lorsque le vent du nord et la tempête soufflent si souvent, sans faire place au zéphyr?

Érasme aussi à perdu la voix avec ses écus au souffle de l'aquilon britannique. » Il le priait poétiquement, mais non sans recherche, d'appuyer sa demande et d'être pour lui un autre Battus.

Il eut beau faire, sa supplique resta sans effet. Battus répondit d'une façon qui parut inconvenante et outrageuse. Alors Érasme ne put se contenir, et prodigua l'injure à celle qu'il avait flattée sans délicatesse et sans dignité.

« Ou je me trompe, mon cher Battus, écrivait-il, ou quelque mauvais génie, irrité contre notre union, conspire à rompre une amitié si douce. Pourquoi envoyer un messager de confiance pour apporter, non pas mille angelots, mais huit francs? Pourquoi avoir encore retranché quelque chose à une si petite somme? Craignait-il que, devenu riche, Érasme n'oubliât son devoir? Voulait-il conserver une ou deux pièces d'or, pour avoir occasion d'expédier un autre envoyé? Était-ce pour prendre les lettres que Battus demandait, comme si l'affaire n'aurait pas pu s'arranger sans ces lettres, s'il l'avait bien voulu? Cette demande avait fait le plus grand tort à ses travaux. De toute l'année, la fièvre ne lui laissait que trois ou quatre mois pour l'étude : il avait besoin de les mettre à profit. Il était occupé à refondre ce qu'il avait écrit autrefois sur l'art épistolaire. A l'arrivée du messager, porteur d'une lettre injurieuse et d'une somme rognée, violemment ému, il avait jeté ce qu'il avait en main, prêt à renvoyer le jeune homme sans lettres, si Tutor ne l'en avait dissuadé avec beaucoup de peine. Mais c'était avec une répugnance indicible qu'il avait écrit des fadaises à la marquise, au préposé, à l'abbé de Saint-Bertin.

« Sans doute Battus accuserait son humeur morose, mais il devait songer combien il était difficile d'exciter son esprit à écrire un grand ouvrage, combien il était pénible de se voir interrompu pour des bagatelles dans le feu de la composition. Au milieu de sa profonde oisiveté, il croyait qu'Érasme avait toujours l'esprit dispos et joyeux; comme s'il existait un ennui

plus sérieux que celui d'un homme fatigué par le travail de la composition, ou comme s'il ne devait pas satisfaire à Paris ceux dont les bienfaits le faisaient vivre. On lui demandait des charges de livres, des centaines de lettres, sans examiner s'il avait le temps de les écrire, et sans tenir compte de sa promesse d'immortaliser un jour le nom de la marquise par des ouvrages publiés. Plus d'une année s'était écoulée depuis qu'on lui avait promis de l'argent, et son ami ne lui envoyait qu'une espérance stérile, ne cessant de lui dire : « Je ne désespère pas; je plaiderai ta cause activement, et autres choses nauséabondes, à force d'être répétées. »

Battus déplorait la fortune de la marquise. Érasme lui répondait : « Tu me parais malade de la maladie d'autrui. Elle néglige sa fortune, et tu te tourmentes!... Elle s'amuse et folâtre...; et tu ronges ton frein! Elle n'a rien à donner, dis-tu; je le vois parfaitement; si, pour ces raisons, elle ne donne rien, elle ne donnera jamais rien; car de telles raisons ne manquent jamais aux grands. » Au milieu de tant de dépenses inutiles, qu'était-ce qu'une somme de deux cents florins? Elle était sans doute dans de grands embarras ; mais c'était par sa faute, pour avoir voulu s'attacher à un joli homme plutôt qu'à un personnage grave et austère, comme il convenait à son âge et à son sexe. Il prévoyait pour elle de bien plus grands embarras, si elle ne changeait pas de sentiments. Au reste, s'il parlait de la sorte, ce n'était pas en ennemi, car il chérissait en elle sa bienfaitrice ; et il revenait sur les 200 florins : « Sept heures après qu'ils auront été donnés, elle ne s'en souviendra déjà plus. Toute la question se réduit à arracher l'argent, ou comptant, ou à toucher sur un banquier de Paris. » Battus avait mal combiné ses mesures, mais ce qu'il n'avait pas fait, il pouvait le faire encore, s'il voulait s'y appliquer de grand cœur.

On rougit de trouver dans la correspondance d'Érasme cette lettre si âpre, si outrageante pour celle qu'il appelle sa bienfaitrice, cette lettre qui donne un démenti si révoltant aux

adulations de la veille, et qui respire la plus cupide rapacité. L'irritabilité de son caractère l'explique, mais ne l'excuse pas.

Bientôt il apprit que le crédit de Battus était fort ébranlé. On disait même qu'il était malade. Alors, revenant à lui, il supporta avec un calme philosophique la chute de ses espérances, rassura Battus sur la constance de son amitié et le consola dans les termes les plus affectueux. « Si sa santé malheureusement chancelante pouvait devenir meilleure, il espérait triompher de tous les obstacles. Il s'étonnait cependant que celle qui avait promis de n'être jamais une femme pour lui, fût maintenant plus qu'une femme. Mais il fallait se résigner à la nécessité. Il regrettait surtout le bruit qu'avait fait cette affaire, non sans exciter probablement la jalousie de beaucoup de gens. Battus devait tâcher de se rétablir et de veiller à ses intérêts le plus tôt possible. Il voyait à quels orages les cours étaient exposées. Il avait écrit des notes sur les *Offices* de Cicéron, et avait eu l'intention de les offrir au jeune Adolphe; mais ce n'était plus la peine. »

Au printemps de 1502, la peste ayant recommencé ses ravages à Paris, Érasme songeait à se réfugier de nouveau chez son ami Tutor. Déjà il avait ramassé quelque argent pour ne pas lui être trop à charge, mais, apprenant que le fléau se montrait aussi à Orléans, il fut forcé de tourner sa voile d'un autre côté. Il prit la route de son pays. Il passa près de deux mois dans la Hollande, en courses et en festins, non sans de très grandes dépenses. Cette vie sensuelle était peu de son goût. « J'aimerais mieux, disait-il, vivre chez les Phéaciens. » Il visita son *doux* ami Guillaume et l'excita vainement à l'étude. Guillaume se reconnaissait son obligé et s'accusait de ne pas lui avoir témoigné suffisamment sa gratitude. Érasme s'était fait le patron de ses odes. Quand les *Adages* parurent, Hermann, prié d'en favoriser le succès, s'y prêta d'assez mauvaise grâce et laissa paraître des sentiments peu généreux et même peu désintéressés. Malgré ses torts, l'amitié d'Érasme ne s'était pas refroidie. Il désirait que Guil-

laume se fit un nom immortel par des œuvres éclatantes. Pour le voir, il s'avança jusqu'à Harlem, avec une grande charge de livres, bravant la dépense, la fatigue et le danger. Il voulait l'enflammer pour l'étude du grec, mais il dépensa son argent et sa peine sans fruit. Il perdit douze couronnes et en même temps celui qu'il regardait comme un ami unique ; car, découvrant le fond des sentiments de cet homme, il vit qu'il s'était fait jusque-là illusion sur son compte, et le quitta sans regret.

Guillaume avait reçu fort mal certains reproches qui lui étaient faits au nom de Tutor. Ils se séparèrent presque ennemis. « Si Epicure, rendu à la lumière, disait Érasme, contemplait le spectacle de cette vie, il se prendrait pour un homme austère et pour un stoïcien. »

Parti de Dordrecht, il eut une navigation très périlleuse la veille de la fête du Saint-Sacrement. Forcé, à son grand déplaisir, de rester plusieurs jours à Ziericzée, parce que la navigation avait donné la fièvre tierce à son jeune domestique dont la mère habitait ce pays, il serait tombé malade lui-même, s'il n'avait quitté au plus vite la *Zélande*. Nul climat n'était plus contraire et plus nuisible à son frêle corps. Quant au reste, sa mauvaise fortune se fit sentir partout. Il rendit visite à *son* évêque qui, toujours semblable à lui-même, imagina, selon sa coutume, de nouveaux prétextes pour ne lui rien donner. Chez la dame de Weere, les choses en étaient venues à un tel point, que des gens bien intentionnés le dissuadèrent d'avoir un entretien avec elle. Il ne l'aurait pu sans courir le plus grand danger, et son voyage même avait excité le soupçon. L'intendant était en prison et la marquise en tutelle. « Son sort est dur, écrivait Érasme, et il faudrait plutôt la soulager que lui imposer des charges. » Il se trouva par hasard sur son passage. Elle lui tendit la main d'un air très bienveillant et témoigna visiblement que ses anciens sentiments pour lui n'étaient pas éteints ; mais il n'osait plus espérer. Il voyait autour d'elle des chiens vigilants qui déjà s'é-

taient transformés en loups. « Il devait songer à se nourrir lui-même et à se *revêtir de ses propres plumes.* »

Il alla droit chez son ami Battus et résolut d'y jeter l'ancre pendant un mois ou deux. Il ne trouvait de charme qu'en lui. Renonçant presque au latin, et voulant à tout prix acquérir en grec une force raisonnable, il étudiait avec ardeur cette langue, mais seul, car le loisir manquait à Battus au milieu de l'esclavage d'une cour; et d'ailleurs il préférait le latin. Le jeune Adolphe de Bourgogne montrait un grand goût pour lui, mais son humeur était changeante comme la marée. Rien de plus mobile que ses sentiments. Il avait dépêché en Hollande un messager pour l'engager à venir, tant il était impatient de le voir. Il avait même donné deux pièces d'or pour les frais du voyage, mais lorqu'Érasme fut venu, il fit paraître une froideur étrange. Celui-ci, bien décidé à ne plus dépendre de pareils admirateurs, résolut de se laisser aller où le vent le pousserait. Il songeait quelquefois à retourner en Angleterre, pour y passer un mois ou deux avec Colet, dans le sanctuaire de la théologie, mais il tremblait encore à la pensée des écueils tristement fameux où il avait fait naufrage. Il conservait toujours un ardent désir de voir l'Italie ; il songeait même à s'y rendre vers l'automne, s'il le pouvait, mais il se rappelait que sans ailes il n'est pas facile de voler. Jérôme Buslidius, frère de l'archevêque de Besançon, allait partir, disait-on, pour ce pays. Erasme s'accusait de maladresse pour n'avoir pas su se glisser dans l'intimité de ce personnage, ami des lettres (1).

La peste le séparait de la France. Le climat de la Hollande lui plaisait, mais ses festins épicuriens lui étaient insupportables. Les Hollandais lui semblaient grossiers, incultes, contempteurs des études. Susceptibles de beaucoup d'envie, ils refusaient aux hommes instruits toute récompense. D'ailleurs,

(1) La lettre d'Érasme, d'où ceci est tiré, fixe l'époque du voyage de Jérôme de Buslidius, placé à tort par quelques-uns en 1498.

tous les siens désiraient qu'ils ne revînt pas sans avoir établi solidement son autorité et sans s'être armé contre l'arrogance des ignorants.

Il ne tarissait pas d'éloges sur la sincérité et la constance de Battus, cet ami rare que la vertu seule lui avait donné, que la fortune n'était pas capable de lui ravir. Très affligé, il l'avait vu devenir son ami; affligé de nouveau, il le verrait toujours fidèle à l'amitié. Son ardeur pour l'étude croissait de jour en jour. La vie passée dans le commerce des lettres et de l'amitié lui semblait une vie digne des dieux. Il préférait la pauvreté et le culte des Muses aux richesses qui décoraient l'ignorance. Jaloux de se procurer tout livre grec nouveau, il se disait prêt à mettre sa garde-robe en gage plutôt que de s'en priver. Il reconnaissait lui-même que le genre d'études auquel il se livrait semblait à beaucoup de gens stérile, déplacé, infini, peu utile pour la piété; mais il ne s'arrêtait pas à l'opinion du vulgaire et ne refusait point de paraître insensé en compagnie de saint Jérôme.

Cependant la position de Battus se trouvant de plus en plus critique et précaire, la présence d'Érasme était une charge pour un homme riche seulement en dettes. Il résolut donc de le soulager et d'aller ailleurs demander l'hospitalité. Il se rendit d'abord à Saint-Omer, chez l'abbé de Bergues. Un ami riche, désigné sous le nom d'Adrien, l'invitait à venir dans sa maison. Érasme hésitait, car un ami commun lui conseillait de rester chez l'abbé. D'autre part, le médecin de l'abbé l'engageait à se rendre à l'invitation d'Adrien. « Ils faisaient, dit Érasme, comme les chiens qui ne veulent point avoir de compagnon à la cuisine. » Il fut tiré d'embarras par le seigneur de Courtemburne, personnage fort courtois, qui lui offrit l'hospitalité dans son château, à peu de distance de Saint-Omer.

Érasme résolut d'y passer les mois d'hiver dans l'étude des lettres sacrées. De là, il écrivit à un prêtre appelé Edmond, qu'il aimait comme un frère, pour obtenir d'Adrien quelques

livres ; en particulier, les commentaires de saint Augustin et de saint Ambroise sur saint Paul, les homélies d'Origène ; enfin les commentaires de Nicolas de Lyra ou de tout autre, sur les Épîtres de l'Apôtre des Gentils.

On ne sait s'il était encore dans le château de Courtemburne, quand la mort de Battus le jeta dans la plus vive douleur. Il croyait que son ami avait été empoisonné. Ecrivant de Saint-Omer à Tutor, il disait : « Après que Battus a péri, comment douter qu'Érasme n'ait péri du même coup. » D'autre part, ses affaires ne pouvaient aller plus mal, et il n'avait d'espoir que dans la vertu. Sa lettre est brève et désolée.

CHAPITRE X

Érasme à Louvain. — Le *Manuel du Chrétien* et le Panégyrique. — Mort de l'évêque de Cambrai. — Retour à Paris. — Second voyage en Angleterre. — Une lettre du prince Henri.

La peste, au lieu de cesser en France, étendait plus loin ses ravages. Érasme chercha un refuge à Louvain. *Jean Paludanus* (1), professeur d'éloquence, habile dans les deux langues savantes, lui donna l'hospitalité. Dans cette ville, tout lui plaisait assez, excepté la nourriture, qui était grossière et coûtait fort cher. Il n'y avait, d'ailleurs, aucun gain à espérer.

(1) Desmarais, de Cassel, mort en 1526.

Les magistrats lui offrirent une place de lecteur, sur la recommandation spontanée du doyen, Adrien d'Utrecht, qui, plus tard, devenu pape, rappelait de lui-même leur ancienne confraternité d'études à Louvain. Il la refusa.

Un des motifs qu'il donnait de son refus au père Werner, prieur de Stein, c'est qu'il était trop près des mauvaises langues de Hollande, *capables de nuire, mais incapables de servir*. Il était plongé tout entier dans l'étude du grec, et il n'avait pas perdu sa peine, car il pouvait écrire en cette langue avec assez de bonheur tout ce qu'il voulait, et d'improvisation. Mais les livres lui manquaient; il en demandait à ses amis.

La fortune lui avait fait éprouver dans le cours d'une année les pertes les plus sensibles. La mort, ou, comme il le croyait, le poison, venait de lui enlever Battus. Il perdit aussi, dans l'archevêque de Besançon, un protecteur sur lequel il croyait pouvoir compter avec assurance (1). Un mariage plus que servile lui ravit pour toujours la marquise de Weere. La mer le séparait du comte Montjoy. Augustin Caminade avait quitté les lettres pour le droit, à Orléans. La peste lui fermait à la fois la France, l'Angleterre, l'Allemagne. Au milieu de ces disgrâces, son cœur se retourna vers cet ancien ami de Hollande contre lequel il était naguère si fortement irrité. Il épancha sa douleur dans le sein de G. Hermann. Il se plaignit de son silence. « Je puis cependant, lui disait-il, servir ta renommée, voyant beaucoup de monde et quelquefois des hommes d'une science achevée. Je fais souvent ton éloge, tout en sachant bien que tu as à mon égard presque les sentiments d'un ennemi. Je veux lutter d'amour, mais non de haine et de mépris, avec celui que j'ai tant aimé. »

Un peu plus tard, au commencement de l'hiver, il lui écrivit de nouveau. « Je viens, disait-il, de traduire en latin quel-

(1) Fr. Buslidius, mort en Espagne, où il avait suivi Philippe le Beau.

ques petites déclamations, une de Libanius, et deux autres dont les auteurs sont incertains. J'ai dédié ce travail à Nicolas de Ruter, évêque d'Arras, chancelier de l'Université de Louvain. Le prélat, très flatté de cet hommage, m'a invité à dîner et m'a offert ses services, avec un don de dix écus d'or.

« J'ai vu mon amitié recherchée par Jérôme Buslidius, frère de l'archevêque de Besançon, archidiacre de Cambrai, personnage très instruit dans les langues grecque et latine. Il m'a dit souvent que, si son frère était revenu d'Espagne, ma fortune était assurée. Ne cessant de vanter *mon cher Guillaume*, j'ai offert à l'archidiacre tes *Apologues* (1); mais depuis longtemps je vois que tu te contentes d'une gloire renfermée dans la Hollande. Jamais tu ne m'as envoyé quelqu'une de tes œuvres pour me fournir l'occasion de louer ton talent.

« Quoique la Hollande me dédaigne, je ne suis méprisé ici ni parmi les hommes religieux, ni parmi les grands, ni parmi les gens instruits. Tu diras peut-être : « Assez de renommée, mieux vaut un peu plus de bien. » Pour moi, je suis d'un avis tout opposé, et pourtant la renommée mène souvent à la fortune. Je soupçonne que peut-être tu fuis mon amitié, pour ne point partager l'aversion que certaines gens ont pour moi. Peu m'importe ce procédé peu officieux envers un ami très ancien, envers un émule de tes études, en faveur duquel tu ne peux mépriser les injures de quelques hommes à capuchon et de quelques femmes. Si tu voulais considérer la grandeur de ton talent et de ta science, tu ne t'en inquiéterais pas plus qu'un éléphant ne s'inquiète d'une mouche. »

Le prieur de Stein avait été choqué de la violence avec laquelle il repoussait les attaques de ses détracteurs. Érasme, tout en s'excusant, lui écrivait : « Il y a là des hommes stupides et ignorants qui font consister uniquement la piété dans

(1) Ces apologues étaient traduits d'Ésope.

le froc et la tristesse d'humeur. Rien n'est plus facile que de mépriser ce que d'autres possèdent. » Il opposait à ce dédain de la Hollande les témoignages d'estime qu'il recevait à Louvain. Adrien d'Utrecht lut et approuva son *Manuel du Chrétien*, qui parut à cette époque. Ce petit livre, qui eut un succès prodigieux, avait été commencé au château de Tournehens, lorsqu'Érasme, fuyant la peste, avait cherché un asile chez Battus. Une femme très pieuse l'avait prié de composer cet ouvrage, dans l'espoir qu'il pourrait contribuer à la conversion de son mari, dont elle avait fort à se plaindre. Il avait été chargé officiellement de composer, en l'honneur du prince Philippe, un discours solennel où il devait célébrer son voyage en Espagne et son heureux retour.

Ce panégyrique fut prononcé dans le palais de Bruxelles, le jour des Rois, en l'an 1504, devant une assemblée aussi nombreuse que distinguée. Philippe était présent, ainsi que le chancelier de Maigny, qui répondit à Érasme, au nom de son souverain. Le prince fut très satisfait. Il gratifia son panégyriste de cinquante pièces d'or, et lui proposa d'entrer dans sa maison à des conditions très avantageuses.

Vers la même époque survint la mort de l'évêque de Cambrai, qui ne changea rien à la situation d'Érasme. Depuis longtemps il avait délaissé son protégé. Celui-ci composa en son honneur trois épitaphes latines et une grecque. Il reçut seulement six florins. « Il fallait, dit-il, qu'il fût semblable à lui-même après sa mort. » Dans leur dernière entrevue, H. de Bergues avait paru l'accuser d'ingratitude. Ce reproche lui était allé au cœur. « La fortune, écrivait-il au prélat, ne m'a jamais fait de blessure plus cruelle, car, d'abord, je mets votre estime au-dessus de tout; et puis, j'ai toujours eu en horreur l'ingratitude, par raison comme par nature. » Dans cette lettre, il s'efforçait de le ramener à un autre sentiment par les protestations les plus affectueuses. Il recevait ce reproche comme venant d'un médecin et d'un père plein d'amour. Il l'appelait son appui et sa gloire. Il le

priait, au nom de sa douceur et de sa clémence, de lui pardonner les torts qu'il pouvait avoir. La méchanceté n'y avait eu aucune part. « En cette circonstance, disait-il, comme en beaucoup d'autres, j'ai péché par manque de réserve et par étourderie; mais mon amour, mon respect, mes louanges, mes prières ferventes, seuls moyens en mon pouvoir pour montrer ma reconnaissance, n'ont jamais fait défaut à mon bienfaiteur. Si vous hésitez à le croire pour le passé, vous devez du moins en être persuadé pour l'avenir. Les destins pourront accabler Érasme, ils ne sauraient le rendre ingrat. Si vous croyez avoir assez fait pour votre protégé, je n'en aurai pas moins de reconnaissance pour les bienfaits que j'ai reçus sans y avoir aucun droit. Je regarderai moins mes besoins que les libéralités dont j'ai été comblé. Je vous ai été présenté, non comme un homme riche, mais comme un admirateur passionné des lettres. Mon ardeur studieuse n'a pas diminué. Je la voue et la consacre à Votre Grandeur, heureux si je puis un jour lui élever un monument de ma reconnaissance. Je n'épargnerai pour cela ni fatigues ni veilles. »

On ne saurait dire jusqu'à quel point cette lettre était sincère; mais assurément elle ne manquait pas de noblesse. Il désirait alors, à ce qu'il semble, se réconcilier sérieusement avec son ancien protecteur. Il pria même un grand-vicaire du prélat d'employer son crédit pour ménager cette réconciliation. Il prenait Dieu à témoin de son affection aussi vive que dans les premiers mois qui avaient suivi son entrée dans la maison de l'évêque, protecteur et promoteur de ses études, c'est-à-dire de sa vie même.

Ce grand vicaire, appelé Jacques de Middelbourg, avait soumis à son jugement un ouvrage qu'il avait composé et qui n'était autre chose que l'apologie de la majesté impériale. Une telle apologie n'était pas hors de saison dans un temps où l'empereur, par sa pénurie et son impuissance, était devenu la risée de l'Europe. Mais le moment approchait où,

grâce à des mariages habiles et à de riches héritages, la dignité impériale allait sortir de son abaissement. L'auteur de l'ouvrage voyait en elle la protectrice de la paix chrétienne contre les calamités de la guerre. Henri de Bergues avait inspiré et approuvé ce livre. Érasme se montra plus froid que l'évêque. Il avait peu de confiance dans l'efficacité du remède proposé contre la guerre. Tout en admirant la majesté de l'empire, il ne croyait la monarchie universelle ni praticable, ni même bonne en soi.

Voilà tout ce que les lettres d'Érasme nous apprennent sur le séjour qu'il fit alors en Brabant. Il paraît être retourné à Paris vers la fin de l'hiver. Il y était rendu avant Pâques, car nous le voyons attendre, à l'époque de cette fête, le fils d'un de ses amis d'Anvers, ce Pierre Gilles auquel il devait porter tant d'affection. Quelques mois plus tard, nous le trouvons établi dans la maison d'un Anglais, appelé Christophe Fisher, protonotaire apostolique, ami de Colet et grand protecteur des hommes instruits. En ce moment, il reportait sa pensée vers ses amis d'Angleterre, qu'il avait négligés depuis longtemps. Il s'occupa de renouer avec Colet des relations interrompues pendant plusieurs années. Il lui écrivit donc une longue lettre. « Notre amitié, lui disait-il, fondée sur la science et la vertu, n'est pas une de ces amitiés vulgaires que le temps et la distance détruisent. » Il n'attribuait le long silence de Colet qu'à ses occupations et à l'ignorance où il était de la résidence de son ami. Il s'étonnait que ses commentaires sur saint Paul n'eussent pas vu le jour. Sa modestie devait céder à l'intérêt public. Il offrait de présider lui-même à l'impression de ses ouvrages.

Colet avait reçu le titre de docteur et les honneurs décanat. Érasme l'en félicitait, en ajoutant qu'il honorait ces titres plus qu'ils ne l'honoraient lui-même. « Quant à moi, disait-il, je suis plein d'ardeur pour les études sacrées. Je me suis rendu en France pour tâcher d'en finir avec les bagatelles qui m'empêchent de m'y livrer tout entier. Libre ensuite, je veux y

consacrer le reste de ma vie. Il y a trois ans, je me suis essayé sur l'*Epître aux Romains*, et d'un seul élan, pour ainsi dire, j'ai achevé quatre volumes. Mais j'ai été distrait de ce travail. Ce qui m'a surtout arrêté, c'est le besoin de connaître les Grecs. L'étude de leur langue m'a occupé tout entier depuis trois ans. J'avais commencé aussi à prendre une teinture de l'hébreu; mais, rebuté par les difficultés d'une langue si étrangère aux autres, songeant aussi que la vie et l'esprit d'un seul homme ne peuvent suffire à tant de choses, j'y ai renoncé. J'ai lu une bonne partie des œuvres d'Origène avec grand profit, car ce maître ouvre, pour ainsi dire, certaines sources, et montre les fondements rationnels de la théologie. J'ai composé un *Manuel de la piété*, non pour faire étalage d'esprit et d'éloquence, mais en vue de porter remède à l'erreur de ceux qui font consister la religion dans de pures cérémonies et des observances vraiment judaïques. Je me suis en quelque sorte efforcé de tracer les règles de la véritable piété. J'ai éprouvé pour le panégyrique tant de répugnance que je ne me souviens pas d'avoir rien fait plus contre mon gré. La flatterie était inévitable dans une pareille œuvre. Je crois pourtant avoir trouvé le secret de conserver dans l'adulation la liberté du langage. L'artifice dont j'ai usé pour rendre ces louanges utiles est celui que Pline semble avoir employé dans le panégyrique de Trajan. Je les ai tournées de telle façon qu'elles peuvent être regardées comme des conseils et des exhortations. »

Érasme abordait ensuite un sujet plus délicat. « Il y a plus de trois ans, disait-il, j'ai envoyé en Angleterre à mes frais cent exemplaires des *Adages*. Grocin a écrit qu'il prendrait soin de les faire répandre selon mes désirs, et il a dû remplir sa promesse avec le zèle et l'intégrité rare que toute l'Angleterre admire en lui. Il est impossible que dans un si long espace de temps les livres n'aient pas été vendus. Cependant je n'ai pas touché l'argent, et j'en ai un pressant besoin. Je veux m'appartenir pendant quelques mois pour me débar-

rasser entièrement des travaux profanes que j'ai entrepris. J'avais espéré les terminer cet hiver même; mais tant d'espérances m'ont déçu, que je ne vois pas encore la fin de ma tâche. Pour m'assurer cette liberté de quelques mois, il ne me faut pas beaucoup d'argent. J'ose espérer que vous m'aiderez à m'affranchir de ces lettres profanes qui ont cessé d'avoir du charme pour moi. Je ne dois pas solliciter Montjoy, mon élève; et cependant les *Adages*, composés à son instigation, lui ont été dédiés. Une nouvelle édition est devenue nécessaire, car la première, faite à la hâte, est pleine de défauts. Je sens qu'elle est tout à fait insuffisante, depuis que j'ai feuilleté les auteurs grecs; mais, tout en préparant une édition nouvelle, je recueille, chemin faisant, des matériaux pour mes travaux ultérieurs sur l'Ecriture sainte. »

Érasme avait habilement calculé le sens et les termes de cette lettre, en vue d'exciter l'intérêt d'un homme passionné pour les études sacrées; mais, comme on le verra plus loin, Colet ne se montrait pas, en fait de largesses, aussi facile qu'il l'aurait désiré. Au reste, l'étude de l'Ecriture sainte le préoccupait vivement, et ses idées sur cette matière devenaient plus hardies de jour en jour. Il se proposait de travailler, pour sa part, à la restauration de l'ancienne théologie, « corrompue, disait-il, par la dialectique subtile du moyen âge. » Les guides qu'il suivait de préférence étaient les esprits les plus indépendants et même les plus agressifs. Dès sa première jeunesse, il avait montré une sorte de prédilection pour Laurent Valla. Pendant l'été de 1504, il trouva dans une vieille bibliothèque ses *Annotations sur le Nouveau Testament*. Il voulut aussitôt les communiquer aux hommes studieux. Mais les préventions répandues contre Valla, et celles qui s'attachaient au sujet lui-même, l'en détournèrent d'abord. Son hôte et son protecteur Christophe Fisher leva ses scrupules, et offrit de prendre sur lui toute la responsabilité de cette publication faite sous ses auspices. Érasme ajouta une préface où il justifiait l'ouvrage et l'auteur. Telles étaient les disposi-

tions d'esprit qu'il apportait dans l'étude des lettres sacrées. Elles avaient une tendance réformatrice qui devait déplaire à beaucoup de théologiens.

Sur ces entrefaites, les vœux empressés du comte Montjoy et de tous les Anglais instruits le rappelèrent dans cette Angleterre où il avait essuyé un si cruel outrage. Peu de temps après cette spoliation douloureuse dont il avait été victime à Douvres, il avait publié un petit poème à la louange du roi et de toute la nation (1). Cette conduite généreuse ou plutôt habile lui avait gagné tous les cœurs. Cédant aux conseils d'hommes sages, il se décida sans peine à retourner dans un pays qui lui envoyait de brillantes promesses.

Plus amoureux de la science que de la fortune, il passa quelques mois chez son noble élève. Il trouvait à Londres cinq ou six personnages parfaitement instruits dans les deux langues, tels en un mot que l'Italie, à ses yeux, n'en avait peut-être pas de pareils en ce moment. Tous faisaient le plus grand cas de son talent et de son savoir. L'estime de ces hommes, les *premiers dans les lettres en dépit de l'envie*, lui causait une satisfaction qu'il n'était pas fâché de faire connaître en Hollande où il avait trouvé de si nombreux détracteurs. Ecrivant à Servais, cet ancien ami de Stein, sans quitter le ton de la modestie, il lui faisait le récit de l'accueil flatteur qu'il recevait en Angleterre, et il ajoutait : « Pour moi, je crois n'avoir rien gagné, si je n'obtiens pas l'approbation du Christ, seule source de la félicité suprême. »

Servais ne répondit pas. Érasme lui écrivit plusieurs autres lettres où il parlait de la faveur dont il jouissait auprès des personnages les plus considérables et les plus doctes du royaume. Le roi lui promettait un bénéfice ecclésiastique. Mais l'arrivée du prince Philippe, jeté par la tempête sur le sol anglais, avait fait remettre la conclusion de cette affaire.

« Au reste, disait-il, je songe seulement à consacrer au

(1) C'est le petit poème dont il a été question plus haut.

Christ et à la piété le temps qui me reste. La vie de l'homme, même la plus longue, est fragile et éphémère. Mon corps, naturellement délicat et maladif, a été encore affaibli par l'excès du travail et par le malheur. Les études m'apparaissent comme un dédale sans fin, et chaque jour il semble que l'on commence tout de nouveau. J'ai donc résolu, satisfait de ma science, tout ordinaire qu'elle est, et de la connaissance suffisante que j'ai du grec, d'employer tous mes soins à méditer sur la mort et à perfectionner mon âme. Il aurait mieux valu sans doute s'occuper de cet objet beaucoup plus tôt, et ménager le plus précieux des trésors, les années, lorsqu'elles étaient belles; mais l'économie, pour être tardive, n'est que plus indispensable, quand le fonds est déjà diminué et en fort mauvais état. »

La même disposition morale se retrouve dans une lettre antérieure écrite de Londres à un autre compatriote appelé François. Il l'engageait, au nom de leur amour mutuel, à se livrer tout entier à l'étude des livres sacrés et à la lecture des anciens interprètes. « Croyez-moi, lui disait-il, ou nous parviendrons par cette voie à la béatitude, ou nous n'y parviendrons par aucune autre. »

Il logeait à Londres dans le palais épiscopal. Ce fut dans ce voyage qu'il acquit l'amitié de Guillaume Warham, archevêque de Cantorbéry, qui devint son Mécène. Il avait entrepris à Louvain une œuvre difficile. Il avait traduit l'*Hécube* d'Euripide en vers latins, et avait volontairement augmenté la difficulté de sa tâche, en recherchant la plus grande exactitude dans la forme des vers comme dans l'expression de la pensée, et en s'efforçant de rendre vers pour vers et presque mot pour mot. Arrivé en Angleterre, il ajouta une préface avec une pièce de vers tout à fait improvisée, et, à l'instigation de ses doctes amis, de Grocin en particulier, qui tenait alors le premier rang parmi les lettrés anglais, il offrit ce travail à l'archevêque de Cantorbéry. Ce fut l'heureux prélude de leur connaissance. Le prélat lui adressa quelques mots

avant dîner, et causa encore quelques instants avec lui après le repas. La simplicité de ses manières le mit à l'aise, car Érasme n'était pas grand parleur de sa nature. Puis il le congédia en lui faisant un présent d'honneur, que, selon sa coutume, il lui remit seul à seul. Ceci se passait à Lambeth, maison de campagne du primat. Érasme s'en retourna en bateau. Pendant le trajet, Grocin lui demanda combien il avait reçu. Érasme par plaisanterie dit une somme énorme. Grocin se mit à rire. Lui, étonné, en demanda la cause : « Grocin croyait-il le cœur du prélat trop peu généreux pour donner une somme aussi forte, ou sa fortune insuffisante pour supporter une telle libéralité? ou bien l'ouvrage lui semblait-il indigne d'un présent magnifique? » Enfin il fit connaître la somme réelle et demanda en riant pour quelle raison l'archevêque avait donné si peu. Cédant à ses instances, Grocin répondit : « Ce n'est aucun des motifs énumérés, mais le soupçon que vous avez peut-être offert ailleurs le même ouvrage à un autre. » Érasme, surpris, voulut savoir sur quel fondement le prélat avait pu concevoir un tel soupçon. Grocin, riant d'un rire sardonique, lui dit : « C'est que vous avez coutume, vous autres, d'en agir ainsi. » Cette parole amère se grava profondément dans l'âme d'Érasme qui n'était pas accoutumé à ces traits piquants. Il ne la pardonna jamais entièrement à Grocin.

De retour à Paris, il livra l'ouvrage à l'imprimeur, en y ajoutant *Iphigénie en Aulide* qu'il avait traduite en Angleterre d'une manière moins serrée et plus libre; et quoiqu'il n'eût offert à Warham qu'une seule pièce, il les lui dédia toutes deux. C'est ainsi qu'il se vengea du bon mot de Grocin.

Il était fort satisfait de Montjoy dont les dispositions pour les hommes instruits *étaient telles que le soleil n'avait jamais rien vu de semblable.* Mais le long séjour de Philippe le Beau en Angleterre troubla cette satisfaction et lui causa beaucoup d'ennuis. « Le prince ne s'est pas encore embarqué, écrivait-il

à un ami de Hollande; et c'est à mon grand détriment, car mon Mécène, par ordre du roi, est forcé de l'accompagner et à ses dépens. Pendant ce temps, j'épuise le peu d'argent que je possède (1). » Sa santé était devenue meilleure. Il songeait à quitter l'Angleterre et à revoir la Hollande dans le courant de l'été. « Alors, disait-il, nous vous révélerons toutes choses et les mystères des enfers; car dans le royaume de Pluton, il faut penser au retour et agir en tout avec circonspection. »

Cette seconde sortie d'Angleterre ne fut pas très heureuse. Cette fois, il eut affaire, non au receveur de Douvres, mais aux vents et aux flots, à la merci desquels il fut livré pendant quatre nuits. Il eut froid et prit mal. L'indisposition se porta vers la tête. « Les glandes sous les oreilles, écrivait-il au savant médecin Linacer, sont gonflées; j'ai des palpitations aux tempes, des bourdonnements aux deux oreilles, et je n'ai point de Linacer pour me guérir par son art. Voilà ce que me vaut, dès à présent, la *convention italienne*. Si jamais dans la vie une ferme résolution fut prise par moi, c'était bien celle de ne jamais me confier aux vents et aux flots, quand je pourrais aller par terre. » Cette convention italienne, comme il l'appelait, allait enfin lui permettre de faire dans l'âge mûr ce voyage qui avait été le rêve de sa jeunesse.

Le médecin du roi d'Angleterre, Baptiste Boerio, de Gênes, lui avait confié l'instruction de ses enfants et la mission de les guider sur cette terre des lettres. Ces jeunes gens avaient en outre un gouverneur pour prendre soin de leur personne et de leurs mœurs.

Pendant le séjour d'Érasme en Angleterre, le bruit de sa mort s'était répandu en France. La rumeur était accréditée et constante. Son retour put seul la faire évanouir. Ce qui probablement y donna lieu, ce fut la mort d'un français dans la

(1) On sait que Philippe fut retenu comme prisonnier par Henri VII, pendant trois mois.

maison de Montjoy, peu de jours après son arrivée. Erasme fut peu ému du présage, et il dut à cet incident de prendre un avant-goût de la postérité et d'entendre vivant les jugements qui devaient être portés sur lui après sa mort. Il revit la France avec plaisir, et il ne savait laquelle des deux contrées souriait le plus à son cœur, ou l'Angleterre, qui lui avait donné tant d'amis nouveaux, ou la France qui renfermait tant d'anciens amis, et qu'une longue habitude, une douce liberté, une faveur prononcée pour son talent, lui rendaient si chère. En effet, son esprit facile et enjoué, son style net et vif, devaient plaire à des français.

Quoique l'Angleterre eût mis peu d'empressement à tenir ses promesses, il espérait y revenir bientôt et y passer le reste de sa vie. Pour le succès de ses espérances, il comptait sur ses amis si nombreux, si considérables par toute sorte de mérites éclatants, si empressés à l'aimer et à le servir; car aucune contrée tout entière ne lui en avait donné autant que la seule ville de Londres.

Il comptait aussi sur la faveur du prince Henri, héritier présomptif de la couronne. Ce jeune prince, qui semblait promettre un souverain accompli, avait été séduit par l'esprit charmant d'Erasme; et l'on voyait un fils de roi écrire à un pauvre lettré, souvent contraint de déployer toute sa rhétorique pour se procurer quelques écus d'or. Cet exemple devait se renouveler avec plus d'éclat encore deux siècles plus tard pour Voltaire et celui qui fut le grand Frédéric.

Érasme ayant écrit de Bologne au jeune prince une lettre où il lui faisait part du bruit de la mort de Philippe, roi de Castille, Henri d'Angleterre lui répondit de sa propre main. «Votre lettre, disait-il, a fait sur moi une vive impression, très éloquent Erasme, car elle a trop d'élégance pour avoir été écrite à la hâte, trop de clarté et de simplicité pour avoir été longuement méditée par un homme si habile. Je ne sais comment cela se fait, mais d'ordinaire, les gens d'esprit, quand ils écrivent avec un soin appliqué, deviennent moins

clairs et moins faciles : car en cherchant un langage plus poli, nous laissons échapper, sans nous en apercevoir, la clarté et la facilité du style.

« Quant à votre lettre, elle n'est pas plus remarquable par la grâce que par une clarté lumineuse. Mais pourquoi m'arrêterais-je à louer votre éloquence, lorsque votre talent est célèbre dans le monde entier? Je ne puis en vérité rien imaginer à votre louange, qui soit digne de votre science si achevée. Je renonce donc à faire votre éloge, aimant mieux me taire que de louer avec parcimonie.

« Cette nouvelle de la mort du roi de Castille, ce frère si profondément regretté, je l'avais apprise avec une vive douleur longtemps avant votre lettre. Plût à Dieu qu'elle eût été moins vraie ou beaucoup plus tardive ! Non, jamais, depuis la mort d'une mère tendrement aimée, nouvelle plus triste n'est venue ici ; et, à dire vrai, je goûtais moins cette partie de votre lettre que la rare élégance des paroles ne le demandait. Elle ranimait une douleur que le temps commençait à cicatriser. Mais les mortels doivent se résigner à la volonté du ciel. Pour vous, continuez à nous écrire les nouvelles que vous apprendrez, mais qu'elles soient moins tristes... adieu. »

En lisant le commencement de cette lettre, ne croirait-on pas lire une de ces épîtres flatteuses que l'héritier du trône de Prusse écrivait au brillant poète de Paris? Mais que dire de cette sensibilité ombrageuse et inquiète qu'importune le réveil de la douleur ?

CHAPITRE XI

Voyage d'Érasme en Italie. — Bologne. — Venise. — Les *Adages*. — Padoue. — L'archevêque de Saint-André. — Rome. — Les cardinaux. — Jean de Médicis, Grimani et Raphaël de Saint-George. — Lettre de Montjoy. — Retour en Angleterre.

Érasme avait souvent projeté un voyage en Italie, une première fois, lorsqu'il n'avait pas encore accompli sa dix-septième année, puis à vingt ans, lorsqu'il était en Hollande; enfin à Paris, ayant vingt-huit ans (1). Il en avait près de quarante lorsqu'il lui fut donné de le faire. Hâtons-nous de dire, pour éviter toute méprise, qu'il voyagera, non pas en poète ou en artiste, mais en érudit de la Renaissance. Ce n'est pas la nature, ce ne sont pas les monuments des arts qu'il va contempler et étudier : ce qu'il recherche avant tout, ce sont les trésors de la science antique, les livres imprimés ou manuscrits ; c'est la conversation des savants et des professeurs; c'est la réputation et l'autorité que les Italiens seuls peuvent établir solidement et consacrer par leurs suffrages.

Avant de partir, il alla voir ses amis d'Orléans. Il reçut pendant quelques jours l'hospitalité chez Nicolas Béraud, lettré habile et mathématicien distingué, qui lui offrit, à son départ, un présent d'amitié. Ce fut vers la fin de l'été 1506 qu'il se mit en route pour l'Italie.

Il partait, comme on l'a dit, avec les deux fils du médecin Boerio. Il s'était chargé seulement de diriger et de surveiller

(1) Réponse à Cursius, t. X, p. 1750.

leurs études. Leur précepteur s'appelait Cliston. Tout alla bien d'abord. Erasme trouvait les deux frères modestes, dociles, studieux. Il espérait que Jean et Bernard, c'étaient leurs noms, seraient un jour l'honneur de l'Angleterre. Il ne se louait pas moins de leur gouverneur. Mais bientôt il se refroidit avec le père, que Cliston, par jalousie peut-être, avait indisposé contre lui. Au bout d'un an, on se sépara, au grand détriment des deux jeunes gens, qui restèrent cependant amis d'Erasme. Il y eut aussi raccommodement avec le père ; mais cette réconciliation dura peu.

Erasme s'arrêta quelque temps à Turin, et s'y fit recevoir docteur en théologie avec un Anglais, son compagnon de voyage. « La faculté de Turin, dit-il, n'était pas sans réputation. » Ce fut pour ainsi dire contre son gré qu'il rechercha ce titre dont la concession n'était pour lui qu'une vaine formalité; mais il céda aux conseils de ses amis. Il portait donc en Italie la science et l'autorité que les autres y allaient chercher. Aussi, quoiqu'il ait passé un peu plus d'un an à Bologne, il ne suivit les leçons d'aucun des professeurs qui enseignaient publiquement.

Lorsqu'il arriva dans cette ville, l'Italie était livrée à tous les orages de la guerre, et les études languissaient. Erasme, qui voulait surtout compléter ses études en grec, fut d'abord découragé, et il annonçait à ses amis de Hollande un prompt retour. Le pape Jules II, avec les troupes des Français, se préparait à mettre le siége devant Bologne. Erasme se vit forcé de chercher un refuge à Florence. Mais bientôt arriva la nouvelle certaine que Bentivoglio avait quitté Bologne avec ses trois fils, et qu'il avait été pris par les Français. Enfin, le jour de la saint Martin, Jules II entra dans cette ville. Le dimanche suivant, il célébra la messe dans la cathédrale. Erasme, espérant que la paix serait rétablie d'une manière solide, était de retour vers le commencement de novembre. Mais les esprits étaient loin d'être calmés. On attendait l'arrivée de l'empereur, et l'on préparait une expédition

contre les Vénitiens, dans le cas où ils ne voudraient pas satisfaire aux réclamations du pontife. Pendant ce temps, les études chômaient. Erasme fut peu édifié de l'entrée triomphale de Jules II dans Bologne. Il la comparait à la marche des apôtres. Longtemps après, dans son *Apologie contre Stunica* (1), il en parlait encore avec indignation.

La guerre n'était pas la seule cause de la langueur des études. Le premier Béroaldo, l'Achille des professeurs de son temps, comme on l'appelait, était mort dans un âge peu avancé, et Baptiste Pius, émule malheureux de l'antiquité, ne faisait que rêver *Osques et Volsques*. Toutefois, Erasme vit à Bologne plusieurs savants distingués, entre autres Scipion Cartéromaque et Paul Bombasio. Cartéromaque possédait une science profonde et accomplie, mais éloignée de toute ostentation. A moins qu'il ne fût provoqué, on eût juré qu'il était étranger aux lettres. Érasme le retrouva plus tard à Padoue et à Rome. Il le consulta souvent sur les textes altérés des auteurs grecs, et partagea plus d'une fois sa table et même son lit. Il se lia d'une amitié plus étroite encore avec Bombasio, professeur de grec, homme plein de candeur et de science, qui fut singulièrement charmé par l'esprit et le savoir de ce Batave élevé chez les barbares. Cette amitié dura tant que vécut Bombasio. Devenu secrétaire du cardinal Pucci, il périt massacré, lorsque Rome fut prise par les troupes du connétable de Bourbon. Le cardinal plus heureux s'échappa.

C'est à Bologne qu'Érasme se vit forcé de modifier le costume religieux qu'il avait gardé jusque-là. Etant à Louvain, il avait obtenu de l'évêque d'Utrecht la permission de porter un scapulaire blanc, au lieu de la robe entièrement blanche des chanoines réguliers, et un camail noir, selon la coutume de Paris, au lieu du manteau noir. Arrivant en Italie, et voyant sur toute la route les chanoines revêtus d'un long

(1) T. IX, p. 361. *V.* Burigny.

manteau avec un scapulaire, pour ne choquer personne par la nouveauté de son costume, il prit lui-même un long manteau noir avec un scapulaire blanc. Cependant, la peste ayant éclaté à Bologne, ceux qui soignaient les pestiférés portaient un linge blanc suspendu à l'épaule gauche et tombant sur le dos et sur la poitrine, avec une baguette à la main, pour être plus facilement évités des passants. Ils devaient eux-mêmes fuir leur rencontre, s'ils ne voulaient pas être assaillis de pierres. « Car ce peuple, dit Érasme, craint tellement la mort, que l'odeur de l'encens le met en fureur, parce qu'on a coutume d'en brûler dans les funérailles. » Un jour qu'il rendait visite à un docte ami, deux mauvais sujets, tirant leurs épées, se préparaient à fondre sur lui, et ils l'eussent fait, si une dame ne les avait pas avertis que c'était un ecclésiastique. Ils ne cessèrent de le menacer et d'agiter leurs épées que lorsqu'Érasme, ayant frappé à la porte de la maison, eut pénétré dans l'intérieur. Un autre jour, il allait voir quelques compatriotes, ses amis; tout à coup, une foule s'amasse autour de lui, armée de pierres et de bâtons. Ces furieux s'excitent les uns les autres à le frapper, en criant : « Tuez ce chien, tuez ce chien. » En ce moment passe un prêtre qui se contente de rire, et lui dit, mais à voix basse et en latin : « Les ânes! les ânes! »

Ils s'agitaient encore tumultueusement, lorsqu'un jeune homme de grande distinction, vêtu d'un riche manteau, sortit d'une maison voisine. Érasme se sauve auprès de lui, comme un fugitif auprès de l'autel, car il ne savait pas la langue de ce peuple. Il demande au jeune gentilhomme ce que lui veut cette foule. « Soyez assuré, lui répondit le jeune homme, que si vous ne quittez pas ce scapulaire, vous serez lapidé quelque jour. Je vous avertis, à vous de profiter de mon avis. »

A partir de ce moment, Érasme cacha son scapulaire et obtint de Jules II l'autorisation de porter l'habit religieux ou de ne pas le porter, selon qu'il le jugerait à propos, à condition

toutefois de garder l'habit sacerdotal. Léon X, dans la suite, confirma la dispense dans les termes les plus exprès et les plus honorables. De retour en Angleterre, Erasme reprit son costume habituel ; mais averti qu'on en serait choqué, il cacha le scapulaire, et pour éviter tout scandale, il ne le porta plus, profitant de la permission pontificale (1)

De nombreux travaux marquèrent son séjour à Bologne. Il composa sur la vie religieuse une *Déclamation* qui ne fut jamais publiée. Elle se divisait en deux parties. Dans la première, il exposait toutes les raisons qui pouvaient en détourner, et dans la seconde, il en faisait voir tous les avantages. Il retoucha le premier livre des *Antibarbares*, et traduisit quelques ouvrages grecs. Il se refusa constamment à faire des leçons publiques, persuadé que les Italiens ne pourraient jamais s'accoutumer à sa prononciation allemande. Il donna aussi ses soins à quelques éducations, et plus tard il regrettait de s'être laissé presque *envelopper dans le filet* à Bologne (2), avouant sa répugnance invincible à élever des jeunes gens.

Mais ce qui l'occupa surtout, ce fut la nouvelle édition des *Adages*, qu'il préparait depuis longtemps. Parvenu au terme de son travail, il écrivit au célèbre imprimeur Alde Manuce, pour lui demander s'il voulait se charger de l'impression. Celui-ci accueillit la proposition avec empressement. Erasme se rendit à Venise. Arrivé à l'imprimerie, il fut forcé d'attendre longtemps un entretien. Alde était occupé à revoir les épreuves confuses de ses ouvriers, et il pensait que c'était un de ces visiteurs vulgaires dont la curiosité stérile l'importunait souvent. Mais dès qu'il eut appris le nom de l'étranger, il lui fit des excuses, l'embrassa affectueusement, et lui donna un logement dans la maison d'André Asulanus, son

(1) *V.* Lettre de B. Rhenanus à Charles V et lettre à Servais, t. I. — *V.* aussi lettre à Lambert Grunnius, t. III, p. 1850.

(2) Peut-être est-il question seulement des jeunes Boerio. *V.* Burigny, t. I, p. 124.

beau-père. Erasme y trouva Jérôme Aléandre, qui, dans une position humble encore, se faisait remarquer par la connaissance approfondie des trois langues, le latin, le grec et l'hébreu. Admirant sa science et aimant son caractère, il se lia intimement avec lui; mais cette amitié, contractée à Venise, fit place dans la suite à des sentiments tout contraires. Il devint aussi l'ami du patricien Paul Canalis, d'Ambroise Léon de Nole, médecin éminent, de Baptiste Egnazio, aussi recommandable par la candeur de son âme que par l'étendue de sa science.

Canalis était un jeune homme qui donnait les plus belles espérances; « mais, dit Erasme, la mort envia son génie à la terre. » La phthisie l'enleva peu de temps après. Ambroise Léon composa un grand ouvrage contre Averroës. B. Agnazio publia une histoire des empereurs et beaucoup d'autres écrits. Ces deux savants entretinrent toujours avec Erasme un commerce de lettres et d'amitié. Alde Manuce gardait de lui un très bon souvenir et lui écrivait. Asulanus lui offrait sa maison et une magnifique hospitalité. Ils virent cependant avec peine la préférence accordée à l'imprimeur de Bâle, Jean Froben, qui donna les dernières et les plus complètes éditions des *Adages*. Jean Lascaris (1), ambassadeur de Louis XII à Venise, l'invitait souvent à dîner. Il fut convié une fois par le fameux général Alviane; mais il ne put se rendre à son invitation et même ne connut jamais son visage (2). Il ne vit Pierre Cotta qu'à un dîner où il l'écouta seulement; ce savant était encore dans la fleur de l'âge; sa modestie égalait sa science.

Érasme passa près de huit mois dans la maison d'Asulanus. Il avait apporté à Venise les matériaux qui devaient composer le volume entier des *Adages*, ainsi qu'un grand bagage de livres, principalement de livres grecs, sur lesquels

(1) Sur Jean Lascaris, *V.* une note intéressante dans le *Lascaris* de M. Villemain.

(2) *V.* Burigny, t. I. p. 129, et réponse d'Érasme au prince de Carpi.

il avait écrit des notes. L'ouvrage fut imprimé dans l'espace de peu de mois, en même temps qu'il était composé. Alde ne pouvait comprendre qu'Érasme pût tant écrire d'improvisation, et cela, au milieu du tumulte assourdissant d'une imprimerie. Il exprimait souvent tout haut son étonnement. Un correcteur payé revoyait les épreuves. L'auteur ne corrigeait que la dernière, pour voir seulement s'il devait changer quelque chose. Alde lut l'ouvrage après lui. Comme Érasme lui demandait pourquoi il prenait cette peine, il répondit : « J'étudie, tout en lisant. » Plus tard, le prince de Carpi et César Scaliger prétendirent qu'il avait rempli l'office de correcteur et presque de domestique dans l'imprimerie d'Alde Manuce. Érasme le nia formellement. Ce n'était pas lui qui avait été le serviteur de l'imprimerie, c'était l'imprimerie qui avait été mise à son service. Il ne partagea la table d'Alde que pour achever l'ouvrage le plus promptement possible. « Si le désir de hâter l'impression de mon livre, dit-il, ne m'avait pas enchaîné, j'aurais pu me rendre à l'invitation obligeante et souvent réitérée de Jean Lascaris, qui m'offrait sa maison et sa table. D'ailleurs, j'avais assez d'argent pour vivre deux ans à Venise, quand même je n'aurais rien reçu de ma patrie. »

Cette table d'Alde lui donna la gravelle, mal inconnu auparavant. Aussi écrivait-il plus tard à François Asulanus : « Je n'ai pas oublié notre ancienne liaison; et quand même je voudrais l'oublier, la gravelle, qui me tourmente de temps en temps, me force à me souvenir de Venise. »

Comme sa santé se trouvait mal d'une nourriture à laquelle il n'était pas accoutumé, il demanda si Asulanus verrait sans peine qu'il se fît préparer à manger dans sa chambre. A partir de ce moment, il n'usa plus jamais de la table d'Alde, ce qui n'empêcha pas le prince de Carpi d'affirmer qu'Alde avait été son maître, dans un temps où il n'était pas même son hôte. « A Rome, disait Érasme, je ne supportais pas d'avoir des cardinaux pour maîtres, quoiqu'ils fussent de mœurs

si commodes, qu'on n'eût pu souhaiter des camarades plus aimables ; et, à mon insu, Alde a été mon maître ? Je ne sais s'il m'a regardé comme son serviteur ; il m'a du moins cédé la première place à table ; il a déclaré avoir appris beaucoup de moi ; et, l'ouvrage terminé, il s'efforçait encore de me retenir, désirant s'exercer un peu sur la rhétorique. »

Le prince de Carpi voulait enfin qu'il eût beaucoup profité en Italie dans l'une et l'autre langue. Érasme répondait : « Veut-il dire que j'ai appris d'Alde le latin et le grec ? Certes, Alde lui-même, s'il vivait, n'entendrait pas cela sans rire. Je n'ajouterai rien au sujet de sa science. Vivant, je l'ai aimé ; mort, je ne le blesserai pas. Je puis seulement dire avec vérité, qu'en arrivant en Italie, je savais mieux le grec et le latin que je ne les sais maintenant.... Je ne dois rien à l'Italie de mon instruction dans les lettres. Je voudrais lui devoir beaucoup. Sans doute il y avait dans ce pays plusieurs hommes auprès desquels j'aurais pu apprendre, mais il s'en trouvait de pareils en Angleterre, en France, en Allemagne. En Italie, je n'avais pas le temps. J'étais venu seulement en visiteur. »

Scaliger alla plus loin dans ses calomnies outrageuses. Il accusa Érasme d'ivrognerie. A l'en croire, Alde Manuce lui avait raconté à Mantoue qu'Érasme, tout seul, faisait plus d'ouvrage que n'en auraient pu faire deux hommes, mais qu'il passait le reste du temps à boire largement de l'excellent vin de Crète. Ailleurs il ajoute, en l'apostrophant : « Les Italiens qui travaillaient avec vous à cette imprimerie étaient indignés de voir que, tandis qu'ils faisaient leur ouvrage, vous alliez cuver votre vin (1). »

Qu'Érasme à cette époque ait pris goût au vin de Grèce, comme plus tard au vin de Bourgogne, ses lettres en contiennent l'aveu non déguisé. Mais qu'il soit tombé dans les excès dont l'accuse Scaliger, c'est ce qui est démenti par ses

(1) *V.* Burigny, t. I, p. 127.

déclarations formelles, rappelées plus haut, et par les nombreux passages de ses lettres, où il fait paraître son aversion instinctive pour l'intempérance des Hollandais de son temps. Les nobles amitiés qu'il acquit à Venise ne réfutent pas moins les accusations furieuses de Scaliger.

Indépendamment des *Adages*, il donna une nouvelle édition de l'*Hécube* et de l'*Iphigénie*, déjà publiées à Paris. On prétendit dans la suite qu'il avait trouvé ces traductions quelque part et qu'il avait publié sous son nom le travail d'autrui. Érasme les revendiqua hautement comme son ouvrage. Où pouvait-il donc les avoir trouvées? En Italie? Elles avaient paru avant son voyage. Dans son pays? Qui donc y avait jamais vu quelque chose de semblable? Il invoquait le témoignage des savants de Louvain et d'Angleterre, de Paludanus, de Montjoy, de Morus, de Grocin et de Linacer, sous les yeux desquels il avait travaillé à cette œuvre. « Ce n'est pas, disait-il, la coutume d'Érasme de prendre ce qui appartient à autrui (1). » Il prépara encore une édition de *Térence*, revit le texte de Plaute et le mit dans un ordre meilleur. Il reçut pour ce dernier travail vingt écus et non quarante ducats, comme on le dit plus tard faussement.

Sa réputation grandissait de jour en jour. Alexandre, fils naturel de Jacques IV, roi d'Écosse, qui étudiait les lettres à Padoue, désira l'avoir pour maître de rhétorique. Ce jeune homme, qui n'avait que vingt ans, était déjà archevêque de Saint-André. Malgré les instances d'Alde, Érasme se rendit à son invitation. Parmi les érudits qu'il vit à Padoue, on doit remarquer Louis Texeira, qui fut précepteur de Jean III, roi de Portugal, Raphaël Regius, interprète et commentateur de Quintilien; enfin, le célèbre Marcus Musurus.

Regius était un homme d'un grand âge, mais d'une vieillesse verte et vigoureuse. Il n'avait pas alors moins de soixante-dix ans, à ce que l'on disait, et cependant, quelle

(1) On supposa que ces traductions étaient l'œuvre de R. Agricola.

que fût la rigueur de l'hiver, il allait tous les matins entendre à sept heures M. Musurus qui professait le grec, et qui, dans toute l'année, passait à peine quatre jours sans enseigner publiquement. Tandis que les jeunes gens ne pouvaient supporter l'âpreté du froid, ni la fausse honte ni l'hiver n'étaient capables de chasser ce vieillard de la salle où se faisaient les leçons.

Musurus, né en Crète et grec de nation, était merveilleusement habile dans la langue latine : habileté que ne posséda aucun des Grecs réfugiés en Italie, à l'exception de Théodore Gaza et de Jean Lascaris. Léon X le fit archevêque, mais il mourut avant d'atteindre la vieillesse. Il n'y avait rien d'obscur, rien de mystérieux pour cet initié, pour ce prêtre des Muses. Il avait tout lu, tout approfondi. Il connaissait à fond les formes du langage, la fable, l'histoire, les usages antiques. Érasme fit souvent appel à ses lumières. Cette science accomplie était relevée encore par sa piété filiale. Il entourait de son affection et de ses soins pieux, son père, grec d'un très grand âge. Un jour qu'il donnait à dîner, au moment de se laver les mains, les convives faisaient des cérémonies, comme il arrive d'ordinaire. Érasme, qui était au nombre des invités, pour couper court à un retard inutile, prenant par la main le père de Musurus, lui dit en grec : « Nous sommes deux vieillards, nous. » — « Et nous, deux jeunes gens, » répartit Musurus, en se tournant vers un jeune homme remarquablement instruit, nommé Zacharie, qu'il embrassa. Le bon vieillard se mit à rire de tout son cœur. Érasme, en effet, n'était guère plus âgé que Musurus.

Sa santé s'étant dérangée à Padoue, il quitta cette ville avec le jeune archevêque et se rendit à Sienne. Dans la suite, il loua souvent le naturel de son noble élève qui périt bientôt à la bataille de Flowden, à côté de son père. Il composa pour son instruction plusieurs pièces d'éloquence qui se sont perdues, excepté une seule qu'il envoya plus tard à un professeur de Bâle, son protégé et son ami. Elle est intitulée :

Déclamation sur la Mort; elle a pour objet de consoler un père de la perte de son fils.

Se trouvant près de Rome, il obtint un congé du jeune prélat pour aller visiter cette capitale du monde chrétien. Une réputation brillante et tout à fait honorable l'y avait précédé. A son arrivée, il fut accueilli avec un chaleureux empressement par tous les hommes instruits, même par ceux qui avaient le haut rang de cardinal. Le plus illustre de tous était Jean de Médicis, qui devait être pape sous le nom de Léon X. Quelques années auparavant, l'abbé de Bergues, que Médicis, voyageant pour s'instruire, avait visité à Saint-Omer, lui avait écrit une lettre, dont Érasme, selon toute apparence, fut l'auteur véritable et dont il devait être le porteur; mais son voyage fut remis à un autre temps. Le cardinal conçut pour lui la plus grande estime, et, plusieurs années après, Érasme lui ayant rappelé leur ancienne liaison à Rome, Léon X, dans sa réponse, ne désavoua pas ces relations ni la haute opinion que, dès ce temps, il s'était formée de son mérite.

Après Jean de Médicis, les principaux dignitaires qu'il connut particulièrement à Rome furent le cardinal de Saint-George, le cardinal Grimani et Gilles de Viterbe, général des Augustins, personnage très habile dans les langues, qui fut promu au cardinalat sous Léon X. Dominique Grimani était vénitien. Érasme raconte sa première entrevue avec ce cardinal, dans une lettre où il déplore la mort de cet homme incomparable, qui avait formé à grands frais une magnifique bibliothèque, monument précieux laissé à la postérité. « Lorsque j'étais à Rome, dit-il, invité une ou deux fois à lui rendre visite, par l'entremise de Pierre Bembo, je crois, moi qui alors avais beaucoup d'éloignement pour le commerce des grands, je me rendis enfin à son palais, plutôt par pudeur que par inclination. Je ne trouvai personne ni dans la cour ni dans le vestibule. C'était l'après-midi. Je donnai mon cheval à mon domestique et je montai seul. J'arrive à la pre-

mière chambre, je n'y vois personne ; puis à la seconde et à la troisième, personne. Aucune porte n'était fermée. Je m'étonnais de cette solitude. J'arrive enfin à la dernière, j'y trouve un grec, médecin, j'imagine, aux cheveux courts, qui gardait la porte. Je demande ce que fait le cardinal. Ce grec répond qu'il est en conversation avec des personnages de haut rang. Comme je n'ajoutais rien, il demanda ce que je voulais. « Saluer le cardinal, lui dis-je, si je l'avais pu sans le déranger; mais puisqu'il est occupé, je reviendrai une autre fois. » Tandis que, prêt à me retirer, je considère un moment de la fenêtre la belle vue, le grec revient vers moi et me demande si je ne veux rien faire dire au cardinal. « Ce n'est pas la peine, lui dis-je, de l'interrompre dans son entretien, mais je reviendrai bientôt. » Enfin, comme il me demandait mon nom, je le donne. Aussitôt qu'il l'eut entendu, sans que je m'en aperçusse, il courut à l'appartement du cardinal et, en étant bientôt sorti, il me prie de ne pas m'en aller. Aussitôt on me fait entrer. Le cardinal m'accueille, non pas comme un cardinal et surtout un cardinal de ce rang devait traiter un pauvre homme de ma condition, mais comme un collègue. On me donna un siége, et notre entretien dura plus de deux heures ; et jamais, pendant ce temps, il ne me fut permis de porter la main à mon chapeau : affabilité vraiment prodigieuse dans une si éminente grandeur. »

Dans cette conversation, où il discuta sur la littérature de la manière la plus savante, le cardinal annonçait assez ouvertement son projet sur la bibliothèque, projet qui fut exécuté à sa mort. Il engagea Érasme à ne pas quitter Rome, cette mère nourrice des grands talents. Il l'invita même à partager son palais ainsi que toute sa fortune, ajoutant que le climat de Rome, humide et chaud, convenait à une complexion délicate, surtout dans la partie de la ville où était son palais, construit par un pape dans un lieu choisi comme le plus salubre de tous.

Après beaucoup de propos échangés de part et d'autre, il fit venir son neveu, déjà archevêque, jeune homme d'un naturel vraiment divin. Comme Érasme voulait se lever, il l'en empêcha. « Il convient, dit-il, que le disciple soit debout devant le maître. » Enfin il lui montra sa bibliothèque, pleine de livres en toute sorte de langues. « Si j'avais eu le bonheur de connaître un pareil homme plus tôt, disait Érasme, jamais je n'aurais quitté Rome, qui montrait pour moi une faveur bien supérieure à mon mérite. Mais j'avais déjà résolu de partir, et je n'étais plus libre de rester. Quand je lui eus dit que j'étais appelé par le roi d'Angleterre, il cessa de me presser. Mais, à plusieurs reprises, il me pria de me garder de croire que ses promesses ne fussent point sincères, et de ne pas le juger d'après les mœurs ordinaires des gens de cour. Il me laissa partir avec peine; mais, ne voulant pas me retenir plus longtemps malgré ma volonté, il exigea de moi, en me congédiant, la promesse de venir le voir encore une fois avant de quitter Rome. Malheureux! je ne revins pas, de peur que, vaincu par son éloquence, je ne fusse amené à changer de dessein. Jamais mon esprit ne fut si mal inspiré. Mais que faire, quand la destinée nous entraîne? »

Toutefois, c'est au cardinal de Saint-George qu'il paraît avoir inspiré le plus d'affection. Quelques années après, Érasme lui ayant écrit une lettre où il annonçait son prochain retour à Rome, le cardinal lui répondit : « Vous dites que vous songez à revenir dans cette ville. Plus nous le désirons, moins nous osons l'espérer, pour ne pas tomber dans une fausse joie. Plût à Dieu que vous eussiez une bonne fois arrêté ce dessein! car je crains, tant les pensées des hommes sont mobiles, les circonstances de temps et d'affaires diverses, que quelque chose ne vous porte à d'autres projets. Nous avertissons seulement votre sagesse que la situation présente de Rome n'est pas à dédaigner, soit que vous regardiez la fortune ou la dignité, et je pense que vous ne devez mépriser ni l'une ni l'autre. Il faut préparer de bonne heure

des ressources à la vieillesse qui approche, et la dignité vous préservera des morsures de l'envie qui est toujours la compagne de la gloire éclatante. Tous ceux qui ont un mérite supérieur se rendent de toutes parts dans cette ville, comme dans un théâtre, où non-seulement les plus magnifiques récompenses sont préparées pour les hommes éminents, c'est-à-dire pour ceux qui vous ressemblent, mais où les hommes même ordinaires trouvent une place honorable qui les excite à monter plus haut. Ce n'est pas assez dire : Rome vous réclame à bon droit comme un des siens, et, quoiqu'elle partage cette prétention avec beaucoup de cités, comme autrefois sept villes se disputaient Homère, cependant elle ne cédera dans cette rivalité au zèle d'aucune autre cité. Différente est la patrie des autres hommes ; mais Rome est la patrie commune, la nourrice et l'appui de tous les savants. Vous nous avez attristé par votre départ : puissiez-vous nous combler de joie par votre retour ! »

Il y avait dans cette lettre autant de sagesse que d'affection. Érasme regretta plus d'une fois de ne pas avoir suivi les conseils d'une amitié prévoyante ; mais la fortune et la dignité avaient moins de prix à ses yeux que l'indépendance. Le cardinal, au nom de Jules II, le pria d'écrire deux discours sur la guerre contre les Vénitiens, dont il était alors question au conseil des cardinaux. Dans le premier, Érasme détournait le pape d'entreprendre cette guerre ; dans le second, il lui conseillait le contraire. Le second l'emporta, quoique le premier eût été écrit avec plus de soin, et qu'il fût plus conforme à ses sentiments pacifiques. Il périt par la perfidie d'un imprimeur. Érasme le recommença de mémoire, mais cette ébauche s'égara dans ses papiers (1).

Il se concilia l'estime et l'amitié des lettrés de profession, comme il avait obtenu la faveur et l'affection des cardinaux amis des lettres. Il connut et aima (2) ce Phédrus, dont

(1) *V.* Catalogue des écrits d'Érasme, t. I.
(2) *Cognovi et amavi.* — *V.* t. III, p. 788.

l'éloquence était merveilleuse dans l'improvisation. Sa parole était plus puissante que sa plume. Elle avait une abondance et une autorité admirables. Ce qui fit une grande partie de son bonheur, ce fut d'avoir Rome pour berceau de sa renommée. Il commença d'abord à se faire connaître en jouant le personnage de Phèdre, dans l'*Hippolyte* de Sénèque, sur la place qui était devant le palais du cardinal de Saint-George. C'est de là que lui vint le surnom de Phédrus. Érasme apprit ce détail de la bouche même du cardinal. Phédrus possédait à fond la tragédie et la comédie antiques. Il mourut bibliothécaire du Vatican, avant d'avoir atteint sa cinquantième année. Il fut appelé le Cicéron de son siècle.

Érasme vit à Rome plusieurs autres lettrés de l'époque, Jules Camille, François Sphœrula, Beroaldo le jeune, égal et peut-être supérieur à son oncle, Pierre Marsus, vieux plutôt que célèbre. On ne pouvait s'empêcher d'admirer son ardeur pour le travail. Agé de près de quatre-vingts ans, il écrivait des commentaires sur le *Dialogue de la Vieillesse* et sur quelques autres petits traités de Cicéron. On pouvait apercevoir en lui les traces de l'ancien temps. Il ne fut donné à Érasme de voir Jérôme Donat qu'une fois par occasion : c'était un vieillard plein de vigueur, d'une rare souplesse d'esprit, aussi propre aux fonctions de la vie active qu'à la culture des lettres.

Il assurait, dans la suite, qu'il n'avait pas eu le plus petit démêlé avec les savants du pays, et que nulle nation ne lui avait mieux convenu que la nation italienne (1). On lui offrit la place de Pénitencier, s'il voulait rester à Rome, comme un degré pour monter aux plus grands honneurs. Les revenus de cette charge n'étaient pas à mépriser, mais Érasme était engagé avec ses amis d'Angleterre. Il quitta donc Rome pour aller rejoindre le jeune archevêque de Saint-André. Il y revint un peu plus tard avec lui. Avant de retourner dans son pays, le noble Écossais désirait voir la ville éternelle.

(1) *V.* Réponse à Cursius, t. X.

Pour n'importuner personne, il dissimula sa dignité d'archevêque. Non content de visiter Rome, il parcourut la partie ultérieure de l'Italie, jusques à Cumes, et pénétra dans l'antre de la Sybille, que les habitants montraient encore. Puis il partit pour l'Écosse, laissant à son maître, comme souvenir, un anneau où était représenté le dieu Terme.

Érasme, depuis lors, se servit de cet anneau en guise de cachet, après y avoir fait graver cette inscription, fort critiquée par ses ennemis : *Concedo nulli*, je ne cède à personne.

Le jeune prélat une fois parti, il se hâta lui-même de quitter l'Italie. Aussitôt après l'avénement de Henri VIII, Montjoy lui avait écrit pour lui annoncer cet heureux changement de règne. « Désormais, lui disait-il, vous devez rejeter de votre cœur toute inquiétude. Que ne pouvez-vous espérer d'un prince dont vous connaissez si bien les qualités éminentes, qui vous honore de son amitié et qui a daigné vous écrire de sa propre main, faveur bien rare? Quelle sagesse! Quel amour du bien et de la justice! Quel zèle pour les lettres! Pour voir cet astre nouveau et bienfaisant, vous devez vous hâter d'accourir. Tous les mortels, dans la bienheureuse Angleterre, s'abandonnent à l'ivresse de la joie, et, en voyant un tel spectacle, il est impossible de ne pas verser des larmes d'attendrissement. L'air sourit, la terre bondit d'allégresse. Tout est plein de lait, de miel, de nectar. L'avarice est bannie. La libéralité répand ses largesses à pleines mains. Le nouveau roi ne désire ni or, ni pierres précieuses, ni métaux, mais seulement la vertu, la gloire, l'immortalité. Faisant profession de protéger les lettres : « Sans elles, dit-il, nous vivrions à peine. »

Aux derniers jours d'avril, Érasme, écrivant à Montjoy, lui avait exposé amicalement ses projets, ses pensées, ses disgrâces, ses infortunes. Le comte lui répondait : « La fin de vos malheurs est arrivée. Vous allez venir auprès du roi d'Angleterre qui vous dira : Soyez riche et le plus grand des poètes. J'ai reçu les *Adages*, cette œuvre si remarquable par

l'érudition et par l'éloquence aux yeux de tous les savants. Je suis fier et reconnaissant de voir un tel livre paraître sous mon patronage avec une dédicace beaucoup trop flatteuse, mais qui rendra mon nom immortel. C'est moi qui suis l'obligé, le débiteur, et non pas vous. Tout le monde élève jusqu'au ciel cet ouvrage. L'archevêque de Cantorbéry ne peut le quitter et ne se borne pas à de stériles louanges. Si vous voulez revenir en Angleterre, il vous promet un bénéfice. Il m'a remis cinq livres pour les frais du voyage. J'en ajoute cinq autres, non à titre de présent, mais pour hâter votre retour et la fin des regrets de tous vos amis. Je vois avec peine que vous soyez devenu valétudinaire. Je ne vous ai jamais conseillé le voyage d'Italie, mais, envisageant la renommée littéraire que vous y avez acquise, je suis fâché de ne pas vous avoir accompagné. Qu'est la faim, l'indigence, la maladie, la mort même, auprès de tant de science et de tant de gloire ? »

Érasme fut séduit par ces brillantes promesses. Persuadé qu'il allait trouver des monceaux d'or en Angleterre, il résolut d'aller s'y établir pour le reste de ses jours. Il se dirigea vers les Alpes rhétiques, passa par Coire et Constance, toucha la Forêt-Noire, et arriva par le Brisgau à Strasbourg. De là, il descendit le Rhin jusqu'en Hollande. Bientôt, après avoir salué ses amis d'Anvers et de Louvain, et avoir rendu ses devoirs au prince Adolphe de Bourgogne, qui désirait beaucoup le retenir, il se dirigea vers l'Angleterre. Il était impatient de revoir ses doctes amis, Colet, Grocin, Linacer et surtout Morus, chez lequel il reçut l'hospitalité. Pendant ce voyage, étant à cheval, il avait ébauché un petit livre satirique d'une grande hardiesse, *l'Éloge de la Folie*. Il l'acheva en Angleterre, dans la maison de Morus, à qui l'ouvrage fut dédié. Il était resté, soit en Italie, soit en voyage, trois ans et demi, de l'automne 1506 au printemps 1510 (1).

(1) *V.* la note F, à la fin du volume.

CHAPITRE XII

Troisième séjour d'Érasme en Angleterre. — Déceptions qu'il éprouve. — Voyage en France. — Érasme à Cambridge. — Son ami Ammonio. — Le vin de Grèce. — La guerre et la peste. — Travaux d'Érasme. — Colet reçoit mal ses demandes d'argent. — Défaite des Français et des Écossais.— Érasme se décide à quitter l'Angleterre.

Après avoir reçu en Italie les propositions de ses amis d'Angleterre, Érasme en avait fait part à Jacques Pison, ambassadeur de Hongrie, homme plein de sens, dont il avait réveillé l'ardeur pour l'étude par sa conversation et par ses écrits. Pison, qui avait trouvé un grand charme dans son commerce, lui avait répondu : « Il est bon d'être riche, mais il est meilleur encore d'être libre. Si la fortune vous offre l'un et l'autre, prenez avec les deux mains. Les lettres grecques et latines vous doivent beaucoup. Elles ne laisseront pas longtemps leur promoteur dans une condition obscure. »

Érasme allait voir en effet sa renommée s'étendre et grandir de plus en plus ; mais il ne devait trouver en Angleterre ni la richesse, ni l'indépendance plus chère à son cœur que tout le reste. Fasciné par les lettres de ses amis et par la faveur déclarée du jeune monarque, lui d'ordinaire grand contempteur des richesses, il avait vu en imagination une si grande quantité d'or, que *dix Pactoles* n'auraient pu en fournir autant. Il s'était donc arraché aux attraits de Rome et de l'Italie, aux séduisantes avances des cardinaux, et avait pris en quelque sorte son vol vers l'Angleterre. Mais lorsqu'il eut

remis le pied sur le sol britannique, le roi, quoique toujours aussi bienveillant, lui fut presque entièrement ravi par les orages de la lutte entreprise pour soutenir Jules II. Montjoy, le plus ancien protecteur de ses études après Henri de Bergues, lui témoigna plus d'affection qu'il ne lui donna d'argent, écrasé qu'il était par les charges de la guerre. Érasme, dans ses lettres, accusait moins ses amis que son peu d'ambition, son éloignement pour les affaires, son indolence. Il avait besoin, comme Timothée, que la fortune remplît son filet pendant son sommeil.

Après s'être enivré d'espérances, il se réveilla et vit la triste réalité. La trompette guerrière de Jules II avait appelé le monde aux travaux de Mars. Les Muses furent négligées. Érasme se vit presque dans la détresse. L'archevêque de Cantorbéry, *son Achille*, *son incomparable Mécène*, d'une affabilité singulière pour tous, d'une libéralité gracieuse, et qui ne laissait jamais personne mécontent, le traitait lui-même avec l'indulgence d'un père, avec l'affection d'un frère. L'évêque de Durham, secrétaire du roi, Jean Fisher, évêque de Rochester, qui n'avait point d'égal en science et en sainteté, sans parler de beaucoup d'autres grands personnages, montraient pour lui la plus grande faveur. Mais tous ces témoignages de bienveillance et d'estime ne pouvaient lui tenir lieu de cette ample fortune qu'on avait fait resplendir à ses yeux, de cette indépendance dorée qu'on lui avait promise, et à laquelle il avait sacrifié l'Italie. Il ne tarda pas à regretter le brillant théâtre de Rome, son ciel, ses campagnes, ses bibliothèques, ses promenades, les doux entretiens de ses savants, tant de personnages distingués, lumières du monde, la fortune, les espérances qu'il avait abandonnées si facilement.

Au milieu de ces déceptions amères, l'amour de la science, son ardeur infatigable pour l'étude, le soutenaient et le consolaient. Depuis son retour en Angleterre, il s'était lié très étroitement avec un Italien instruit, Ammonio de Lucques, qui était venu aussi chercher fortune dans ce royaume. Il

était alors nonce du pape; plus tard il devint secrétaire du roi. Quelques écrits assez frivoles de cet Italien, communiqués à Érasme, lui avaient inspiré une grande estime pour son talent plein de séve, que beaucoup de personnages et en particulier l'archevêque d'York n'appréciaient pas moins. Ammonio, comme Érasme, occupait une chambre dans la maison de Morus. Ce rapprochement contribua sans doute à former ou à resserrer leur liaison.

Au commencement de l'année 1511, attendant toujours l'accomplissement des promesses qu'on lui avait prodiguées, Érasme fit un voyage en France pour visiter ses amis et livrer à l'impression ses nouveaux écrits. On peut croire qu'il voulait aussi par son absence réveiller le zèle endormi de ses puissants protecteurs. Donnant des conseils à son ami Ammonio dans une lettre qu'il lui écrivait plus tard, il trahit son secret : « Vous connaissez, lui disait-il, la jalousie britannique. Il faut vous en servir pour votre bien, supposer des prétendants divers qui vous recherchent, annoncer et préparer votre départ, montrer des lettres qui vous appellent ailleurs avec de grandes promesses, vous éloigner quelquefois pour exciter les regrets et les désirs. » Il partit avec Montjoy, nommé gouverneur de Ham. Ammonio lui avait confié ses poésies pour les faire imprimer à Paris. Érasme les montra au comte qui loua l'esprit et le savoir de l'auteur, mais blâma la préface comme trop flatteuse pour lui. En homme politique, il repoussait les éloges exagérés qui lui étaient donnés au détriment de ceux de sa caste. Ammonio modifia sa préface, et, la renvoyant à Érasme avec prière de la corriger, il lui remit avec confiance le soin de sa réputation. « Il n'y a rien de nouveau en Angleterre, ajoutait-il, sinon que le roi se montre de jour en jour plus divin. »

Cependant l'absence d'Érasme excitait les plus vifs regrets. Ammonio était assailli de ces questions sans cesse renaissantes : « Que nous dites-vous d'Érasme? Quand reviendra-t-il? C'est bien le soleil de notre siècle. Oh! qu'il revienne

bientôt. » Il revint, et plus vite qu'il n'avait d'abord voulu. Il avait songé à passer quelques mois au château de Ham ; mais bien loin d'exécuter ce projet, il ne rendit pas même visite à l'abbé de Saint-Bertin, son bienfaiteur. Il resta quelque temps à Londres ; mais dégoûté de cette ville où il avait éprouvé beaucoup d'ennuis, et où il ne trouvait de charme que dans le commerce de deux ou trois amis, encore mal guéri d'une atteinte de la suette, maladie nouvelle qui avait pris naissance en Angleterre, il se rendit à Cambridge, l'une des deux villes savantes du royaume. Le voyage fut très pénible. Au milieu des éclairs, des coups de tonnerre et des torrents de pluie, son cheval s'abattit trois fois. Érasme semblait prédestiné à tous les accidents de voyage.

Arrivé à Cambridge, il s'établit au collége de la Reine. Mais il s'aperçut bien vite qu'il n'avait aucun profit à espérer, et qu'il allait au contraire dépenser tout ce qu'il pourrait arracher à ses Mécènes. « Je vois là, disait-il, des vestiges de la pauvreté chrétienne. Que puis-je prendre à des gens sans avoir, moi qui suis d'ailleurs peu âpre au gain et en butte à la colère de Mercure? » Cependant son humeur enjouée ne l'abandonnait pas. Il se moquait beaucoup d'un médecin qui prétendait, au moyen de la *cinquième essence*, rendre la jeunesse aux vieillards et la vie aux morts. « Si je pouvais, écrivait-il, rajeunir en goûtant cette merveilleuse essence, je ne regretterais pas d'être venu à Cambridge. » Il avait l'intention d'y séjourner quelque temps et d'y professer ; mais la bière et le vin qu'on y buvait ne lui plaisaient nullement. Le pape Jules II avait envoyé en Angleterre un vaisseau rempli de vins de Grèce, de jambons, de fromages et de fruits, pour gagner à sa cause par ces présents les grands du royaume. Érasme pria le nonce Ammonio de lui expédier une outre de ce vin de Grèce, dont plus tard Scaliger l'accusait d'avoir fait abus à Venise. Il offrait d'envoyer l'argent d'avance, si Ammonio le voulait. Plaisantant sur la guerre qui allait éclater, grâce aux bulles de Jules II, il disait : « Déjà nous mourons

de soif; voilà le commencement; et pourtant nous n'avons pas encore passé le détroit. »

Ammonio lui envoya une bouteille d'un vin exquis avec une lettre plus douce encore. Il s'indignait qu'Érasme eût parlé d'argent. Il est vrai que celui-ci avait demandé, non une bouteille, mais une outre qui pût durer quelques mois. Après avoir vidé la précieuse bouteille, il la garda longtemps pour respirer encore le parfum de ce vin délicieux. Il consacra sa reconnaissance par une pièce de vers où sa muse pliait l'iambe à la louange d'Ammonio; mais cet éloge pompeux n'avait ni beaucoup de grâce ni beaucoup de poésie. Le vin de Grèce avait médiocrement inspiré le poète. Ammonio répondait de son mieux à l'amitié d'Érasme dont les lettres, *pleines de miel et de nectar*, le charmaient. Ses vers lui paraissaient presque dignes d'Homère. Il s'apprêtait à renvoyer la même bouteille remplie, dans l'espoir de faire éclore des vers semblables. Il lui rendait iambes pour iambes.

La grande affaire du moment, c'était la ligue préparée contre les Français que l'on voulait chasser d'Italie. Érasme, informé des événements par Ammonio, les appréciait à sa manière. Jules II venait de se rendre en pèlerinage à Lorette pour remercier la Vierge de l'avoir sauvé. La conduite belliqueuse du pape, ce pèlerinage à Lorette, édifiaient peu Erasme. « O ciel! quelle piété! » disait-il ironiquement, mais en grec. La guerre qui s'annonçait lui apparaissait sous un aspect sombre et lugubre. A ses yeux, la fougue intempérante de Jules II pouvait mettre en péril l'Église romaine. « Supposé, disait-il, que les Français soient chassés d'Italie, la domination des Espagnols et des Vénitiens, insupportable même à leurs compatriotes, sera-t-elle préférable à celle des Français? Car les Italiens ne supporteront jamais la domination des prêtres; et jamais ils ne s'accorderont entre eux à cause des dissensions intestines et des haines irréconciliables. L'Italie ne fera donc que changer de maître, et au lieu du joug français, elle devra supporter un joug deux fois plus

dur. Jupiter a entendu sans doute la prière de cet auteur qui, dans un petit livre, invite les fontaines, les fleuves, les lacs et les étangs à pleurer sur les maux de l'Italie. »

Ces pensées ne manquaient pas de sens politique; sans porter un vif intérêt à la France, Érasme détestait la guerre, comme le brigandage exercé en grand. Il ajoutait avec malice : « Au reste, je n'accuse personne, excepté le médecin de Jules II, à qui l'art, ou l'ellébore, fait sûrement défaut. Mais je me repose dans la Providence qui saura faire prévaloir ses décrets. »

Un fléau, plus voisin et plus pressant que la guerre, désolait l'Angleterre et préoccupait Érasme : c'était la peste. Elle avait éclaté à Londres et s'était avancée assez près de Cambridge. Heureusement, l'hiver qui approchait allait la faire disparaître. En effet, à la fin de novembre, on n'en parlait plus.

Érasme commençait à se plaire à Cambridge. Pour ménager sa santé chancelante, il était resté quelque temps sans professer. Il expliqua d'abord la grammaire de Chrysoloras devant un petit nombre d'auditeurs. Il se proposait de passer ensuite à la grammaire de Théodore Gaza devant un auditoire plus nombreux, et peut-être même d'aborder l'explication théologique et les Epîtres de saint Paul. Le gain, sans être nul, n'était pas assez considérable pour le toucher; mais il rendait service aux études et trompait le temps durant quelques mois. Il devait retourner à Londres vers Noël, quand la peste aurait complétement cessé, car la perspective de passer l'hiver à Cambridge lui souriait peu. Il ne voulait pas d'ailleurs rester trop longtemps éloigné de son *Jupiter*. Malgré ses espérances trompées, il ne s'abandonnait pas lui-même. Sans négliger l'archevêque de Cantorbéry, chancelier du royaume, il recherchait la faveur des évêques de Durham et de Winchester. Ce dernier, d'abord mécontent de voir qu'Érasme ne l'approchait jamais, mais bientôt gagné par une lettre insinuante, témoigna pour lui la plus franche amitié. Il le croyait déjà en possession de

son bénéfice. Ammonio, qui servait d'intermédiaire, répondit qu'il avait bien l'espérance, mais non le bénéfice lui-même. L'évêque, souriant, dit alors : « Mais cette espérance peut-elle le nourrir? » Ammonio sourit à son tour, et ajouta : « Érasme achète cette espérance au prix de son or et de son temps. » L'affaire en demeura là pour le moment. Le prélat était accablé d'affaires. On résolut d'attendre le retour d'Érasme à Londres pour agir plus efficacement.

Ce retour, d'abord fixé au mois de décembre, fut ensuite remis jusqu'au mois de janvier, à cause des leçons qu'il faisait à Cambridge sur saint Jérôme. Au commencement de novembre, il fut pris d'un enrouement tellement fort, qu'il était forcé de se faire comprendre par signes. Cette indisposition était sans doute l'effet d'une humidité excessive, produite par des pluies qui ne cessaient de tomber ni le jour ni la nuit. Une maladie plus difficile à guérir, c'était la gravelle dont il avait ressenti les premiers symptômes en Italie. Au mois de décembre 1511, il éprouva de nouvelles atteintes de ce mal cruel. Riant de tout, il plaisantait sur sa maladie avec Ammonio et même avec l'archevêque de Cantorbéry qui, pour le guérir, lui envoya trente angelots d'or, *remède d'une énergie salutaire.* « Je me suis abandonné, disait-il, aux médecins et aux apothicaires, c'est-à-dire à des bourreaux et à des harpies. » Il attribuait son mal à la bière qu'il buvait depuis longtemps faute de vin. Il ajoutait : « Tels sont les prémices des beaux fruits que l'on doit recueillir de cette mémorable guerre contre les Français. »

Avant de retourner à Londres, il s'occupa de chercher un logement. Il aurait voulu pouvoir habiter dans la maison de Montjoy; mais le maître se trouvait absent, et à sa place était une *espèce de Cerbère* qui l'éloignait. Il lui fallait une ruche bien chaude pour se tapir durant l'hiver. Il désirait être assez près de Saint-Paul. Sur ces entrefaites, Montjoy revint; mais il n'y avait pas dans sa maison d'endroit commode pour l'hiver, à moins de chasser le maître de ses appar-

tements ; et d'ailleurs le terrible Cerbère était toujours présent. Il eut l'idée d'aller s'établir chez les Augustins; mais il n'y avait là personne qui pût être son commensal. Au couvent de Saint-Thomas, où logeait Ammonio, il n'y avait pas de place, et la table était mauvaise. Auprès de Saint-Paul était un collége où des hommes instruits faisaient bonne chère ; mais ils habitaient un vrai cloaque. Un certain François de Padoue lui offrait l'hospitalité et la vie de l'Italie ; mais il était plus pauvre qu'Irus. Un autre personnage lui proposait sa maison ; mais il ne voulait pas engager sa liberté. Chez Morus, il y avait une *harpie au bec recourbé*, qui effrayait Ammonio.

L'explication de saint Jérôme, tâche rude et difficile, l'avait beaucoup fatigué. Pour faire diversion à ces graves études, il avait traduit des œuvres plus légères, parmi lesquelles se trouvait l'*Icaro-Ménippe* de Lucien. « C'étaient, disait-il, des appâts qu'il avait préparés pour le 1er janvier; » mais il craignait que ce ne fût inutilement. Il demeura peu de temps à Londres, car, dès le commencement de février, il était de retour à Cambridge. Dans l'intervalle, il avait été sur le point de partir pour l'Italie. L'évêque de Rochester, envoyé en ambassade à Rome, désirait l'avoir pour compagnon de voyage, mais ils connurent trop tard leurs sentiments réciproques. Érasme n'eut pas le temps de mettre ses affaires en ordre. Il regrettait d'avoir laissé échapper cette occasion, lorsqu'il apprit, en quittant Londres, que l'ambassadeur était rappelé par une lettre royale.

Il passa la plus grande partie de l'année 1512 à Cambridge dans l'étude. Le Nouveau Testament, saint Jérôme, le traité de l'*Abondance oratoire*, l'occupèrent pendant un grand nombre de mois. Il menait la vie d'un limaçon, comme il disait, se tenant enfermé chez lui, absorbé qu'il était par ces travaux. Il préparait en outre une nouvelle édition des *Adages*, que l'imprimeur de Paris, Badius, lui avait demandée.

Sa fortune restait précaire et ses demandes d'argent n'é-

taient pas toujours bien accueillies. Plus d'une fois, des mots assez durs furent échangés avec le doyen de Saint-Paul. Offensé de quelques plaisanteries, Colet lui écrivit : « Vous êtes mon obligé, quand même vous ne le voudriez pas. » — « Sans doute, lui répondit Érasme, il y a des gens dont il est pénible d'être l'obligé; mais rien n'est plus doux à mon cœur que de me sentir l'obligé de Colet. Je crois, ajoutait-il, à votre pauvreté, et je m'en afflige; mais la mienne, qui me presse plus lourdement, m'a forcé d'importuner la vôtre. Vous pouvez juger combien je l'ai fait à regret, puisque j'ai réclamé si tard l'argent promis par vous depuis longtemps. Je ne m'étonne pas que cette promesse ait été oubliée au milieu de tant d'affaires. Mais dans votre jardin, la conversation étant tombée sur le traité de l'*Abondance*, je dis que j'avais l'intention d'offrir à notre jeune prince (1) ce livre d'éducation. Vous m'avez prié de dédier cet ouvrage nouveau à la nouvelle école que vous avez fondée. J'ai répondu en riant que votre école était pauvre, et que j'avais besoin de quelqu'un qui pût me mettre dans la main un peu d'argent. Après que j'eus énuméré de nombreuses causes de dépenses, vous avez hésité un moment; puis vous avez dit : « Je ne puis vous fournir autant que demandent vos dépenses, mais je donnerais volontiers quinze angelots. » Vous avez insisté, répétant que vous les donneriez volontiers. — « Et moi, je les accepterais de même, » ai-je répondu.

Erasme rappelait ces circonstances pour réveiller les souvenirs du doyen, et continuait en ces termes : « Il y a des gens qui vous accusent d'être un peu dur et serré à l'excès pour donner de l'argent. Ce n'est pas, à leurs yeux et aux miens, que vous soyez intéressé; mais incapable par timidité de repousser les instances importunes, vous êtes moins généreux envers vos amis discrets. »

(1) Charles d'Autriche. Burigny a cru qu'il s'agissait du jeune prince d'Angleterre, qui vécut seulement deux mois.

Prié plus tard par Colet de chercher un sous-maître pour l'école de Saint-Paul, et n'en trouvant pas, il lui adressa une lettre sur les études. En même temps, il lui annonçait qu'il avait commencé de traduire le Commentaire de saint Basile sur Isaïe. Il se proposait de montrer un échantillon de son travail à l'évêque de Rochester, et de voir si le prélat pourrait par quelque présent venir en aide à ses études. « O mendicité! disait-il. Vous riez déjà, je le sais; mais moi, je me hais, et je suis bien résolu à trouver quelque position qui me mette à l'abri de cette mendicité, ou bien à imiter Diogène. » N'osant pas trop adresser au doyen une requête pour son propre compte, il prenait un détour assez adroit. « Si vous avez, lui disait-il, des sommes d'argent en dépôt pour être données à titre de secours, je vous prie d'envoyer quelques *nobles* (1) à Richard Crocus, ancien élève de Grocin, qui maintenant étudie les bonnes lettres à Paris. C'est un jeune homme de belle espérance; et vos bienfaits, si je ne me trompe, seront bien placés chez lui. »

Colet approuva tout dans sa lettre sur les études, admirant son talent, son art, sa science, son abondance éloquente. Il avait souvent désiré des maîtres tels que les voulait Erasme. Arrivant au passage où il était dit : « Je me flatte d'apprendre aux jeunes gens à parler assez bien le latin et le grec en moins d'années que vos maîtres n'en mettraient pour leur apprendre à bégayer, le doyen lui répondait ainsi : « O Erasme, combien j'ai souhaité de vous avoir pour maître dans mon école! Mais j'ai l'espoir que vous nous aiderez un peu à former nos maîtres, quand vous aurez quitté votre Cambridge. »

Il l'exhortait à poursuivre son travail sur Isaïe, puis il ajoutait : « Vous ferez bien d'imiter Diogène, et satisfait, au sein de la pauvreté, d'être le roi des rois; peut-être atteindrez-vous

(1) Monnaie d'or. Le *noble à la rose*, frappé en Angleterre, valait 23 fr. 71 c. Le *noble Henri* valait un peu moins.

à la fortune et aux richesses, à force de les mépriser; car, parmi les chrétiens, le monde s'attache à ceux qui le fuient. Mais je sais que ces paradoxes ne sont pas de votre goût. » Quant à Richard Crocus et à l'argent que l'on croyait déposé chez lui, il n'avait que ses ressources personnelles. L'usage qu'il en faisait était connu d'Érasme (1). « J'ai souri, disait-il en finissant, et j'ai applaudi à votre candeur naturelle, en vous voyant, au milieu de cette mendicité insupportable qui vous afflige, plaider la cause d'autrui plutôt que la vôtre. Quoiqu'il n'y ait pas chez moi d'argent déposé, cependant, si vous mendiez avec humilité, j'ai un peu d'argent personnel, et si vous demandez sans honte, ma pauvreté soulagera pauvrement la vôtre. »

Malgré ces traits piquants du doyen, Érasme revint à la charge. « Je suis occupé, lui disait-il, à terminer mon ouvrage sur l'*Abondance;* et il semble difficile d'expliquer comment je me trouve à la fois au milieu de l'abondance et de la plus extrême disette. Puissé-je mettre fin à toutes deux en même temps! Car j'aurai bientôt achevé mon ouvrage, si toutefois les Muses favorisent mes études plus que la fortune n'a favorisé jusqu'ici mes affaires. » Abordant ensuite le sujet qui le touchait le plus, il disait : « Diogène vous a fait rire; je me réjouis de contribuer à votre plaisir de quelque manière que ce soit. Mais si la fortune persiste, je prendrai sérieusement ce rôle de Diogène, non pour me croire le roi des rois, mais pour mépriser entièrement la vie. A mon âge, avec ma santé, peut-on entendre autrement le rôle de Diogène? Et dédaignant la vie, qui ne mépriserai-je pas désormais? »

Il remerciait le doyen des offres personnelles qu'il lui faisait; il reconnaissait ses anciens sentiments; mais un mot l'avait blessé, quoique dit en plaisantant : *si vous mendiez avec humilité.* Colet l'accusait visiblement de ne pas supporter la

(1) Colet fit les plus grands sacrifices pour la fondation de l'école de Saint-Paul.

mauvaise fortune avec l'humilité et la résignation chrétiennes; mais comment accorder cette humilité avec la demande effrontée? Par humilité, fallait-il entendre abjection et servilité? Sénèque pensait bien autrement, et condamnait l'ami qui attendait ce mot humiliant : Je demande. C'était acheter un service fort cher que de l'acheter par des prières !

« Mais, je vous le demande, poursuivait-il avec amertume, y a-t-il rien de plus humilié, de plus étranger au respect humain que moi, qui depuis longtemps mendie publiquement en Angleterre? J'ai tant reçu de l'archevêque de Cantorbéry, qu'il faudrait être sans cœur pour recevoir de lui quelque chose, quand même il l'offrirait. J'ai demandé assez hardiment à un autre (1), mais ma demande effrontée a essuyé un refus plus impudent encore. Notre ami Linacer lui-même m'accuse de manquer de discrétion. Lui qui m'a vu quitter Londres avec six angelots à peine, dans mon état de santé bien connu et à l'approche de l'hiver, il m'avertit avec soin de ménager l'archevêque, de ménager Montjoy, de resserrer mes dépenses et de m'accoutumer à souffrir courageusement la pauvreté. O conseil digne d'un ami! Eh bien! je hais surtout ma fortune, parce qu'elle ne me permet pas de garder ma pudeur.

« Lorsque mes forces le comportaient, j'aimais à dissimuler mon indigence ; maintenant je ne le puis, à moins de négliger aussi le soin de ma vie ; et pourtant je ne suis pas devenu si impudent que je demande tout à tous. Aux autres, je ne veux pas demander en vain ; mais à vous, de quel front vous demander, quand vous n'êtes pas bien riche vous-même? Toutefois, si l'impudence peut vous plaire, je finirai ma lettre le plus effrontément qu'il m'est possible, et je vous dirai : « Je ne suis ni assez effronté pour solliciter votre libéralité, sans y avoir aucun titre, ni assez orgueilleux pour rejeter un don, si un ami, comme vous, l'offre volontiers, surtout dans l'état de

(1) Montjoy.

fortune où je suis. » Nous ignorons quel fut le succès de cette demande. La conclusion ne manquait assurément ni de délicatesse ni de dignité.

Tout en poursuivant ses travaux sur saint Jérôme et le Nouveau Testament, pour lequel il préparait des annotations, Erasme avait toujours un faible pour les auteurs profanes. Afin de se distraire des luttes de saint Jérôme contre Vigilance, il traduisit en latin le traité de Plutarque sur la *manière de distinguer le flatteur de l'ami.* Ce travail fut dédié au roi Henri VIII. Érasme traduisit ainsi un grand nombre de traités de Plutarque et de dialogues de Lucien. Il offrit l'*Astrologie* de ce dernier auteur au médecin Boerio. Les préventions mutuelles qui les avaient divisés s'étaient dissipées, mais pour renaître bientôt. Boerio, après avoir fait revenir ses fils, avait rendu justice à leur ancien maître. Il lui offrit de partager même sa maison et sa table. Érasme, dans sa candeur et sa simplicité, accepta presque cette communauté domestique; mais après avoir goûté le poison, il résilia le contrat. Boerio, le voyant échappé, le poursuivit de son venin et l'attaqua de loin avec sa langue empoisonnée. Mais Érasme se reposait dans son innocence et dans le discrédit profond de cet homme haï de tous, même de ses frères et de ses enfants, ennemi déclaré de sa femme. Il écrivait à un ami : « Un mauvais génie d'une nouvelle espèce, un tout petit monstre, plus venimeux que la vipère, venu de Ligurie, pays plus fertile que l'Irlande en poisons de ce genre, lance de loin contre moi son venin qui n'épargne ni amis ni ennemis. »

Pendant ce temps, la *sainte Ligue* poursuivait en Italie la guerre contre les Français. Un moment déconcertée par les victoires de Gaston de Foix, elle avait rétabli ses affaires, lorsque la mort de Jules II lui enleva son véritable chef. Cependant on essaya d'en resserrer les liens par le mariage projeté de Charles d'Autriche avec Marie d'Angleterre, cette jeune princesse de laquelle Érasme disait : « La nature ne saurait rien former de plus gracieux et de plus accompli.

Elle ne surpasse pas moins toutes les femmes par la bonté et la sagesse que par la beauté. » En même temps, Henri VIII franchit le détroit et fit une campagne heureuse. Pendant que les Écossais étaient écrasés dans deux batailles, il mettait en fuite les Français qui avaient cherché à le cerner, s'emparait de Douai et de Tournai, et voyait arriver dans son camp l'empereur Maximilien.

Ces succès excitèrent la verve poétique d'Ammonio. Il avait suivi l'expédition sur le continent. Il faisait dans ses lettres des récits dramatiques et guerriers qui faisaient sourire le pacifique Érasme. Il composa même un panégyrique en vers, qu'il soumit à la censure et aux corrections de son ami. L'ouvrage plut aux hommes les plus considérables et en particulier à l'archevêque d'York. On avait souri à ces deux vers sur l'empereur Maximilien :

> Qui, fléchissant pour toi sa majesté si fière,
> Vint, ô présage heureux, marcher sous ta bannière (1).

L'or de Henri VIII avait produit ce merveilleux effet sur un prince dont la pauvreté était devenue proverbiale. Ammonio retraça aussi la lutte avec les Écossais dans un tableau historique. Érasme lui-même avait raillé la fuite des Français, mais Apollon et les Muses avaient refusé de l'inspirer dans cette œuvre d'ingratitude contre une nation qui lui avait montré tant de faveur.

Plusieurs autres célébrèrent les victoires des Anglais, entre autres Thomas Morus, qui les chanta dans ses vers. Un lettré du temps, nommé Carmilianus, italien, à ce qu'il paraît, naguère ami d'Érasme, qu'il appelait le plus docte des doctes, mais devenu son ennemi par un brusque retour,

(1) *Augusta nuper qui majestate remissa*
In tua felici se contulit omine castra.
(Œuvres d'Érasme, t. III, p. 105.)

composa une épitaphe injurieuse pour le roi d'Ecosse. Cette pièce était pleine d'invectives dignes d'une femme en colère. Il la fit imprimer magnifiquement et trouva des prôneurs. Mais Érasme le poursuivit de ses railleries mordantes. Il était peut-être excité par les regrets que lui inspirait la mort de son élève, le jeune archevêque de Saint-André.

Tandis que les Anglais combattaient contre les Français, il soutenait lui-même une lutte aussi rude, quoique moins périlleuse, avec les textes altérés de saint Jérôme et de Sénèque. Il eut sa part du butin. L'évêque de Durham lui donna dix écus d'or, libéralité dont il n'usait qu'envers les hommes en possession de son estime et de son affection.

La peste ne faisait pas moins de ravages à Londres que la guerre sur le continent. Érasme se tenait à Cambridge, épiant chaque jour le moment favorable pour décamper; mais l'occasion manquait, et il était retenu par les trente *nobles* qu'il attendait à la Saint-Michel. La peste le poursuivit jusque dans Cambridge, et cette ville, toujours déserte, le devint entièrement. Tout le monde prit la fuite. Érasme chercha un refuge à la campagne; mais la disette de vin le força de revenir dans la ville. Il craignait moins la peste que le manque d'une boisson nécessaire à sa santé. Il encourut les plaisanteries d'Ammonio qui lui écrivait : « O courageux soldat de Bacchus, vous n'avez pas voulu abandonner votre général, même dans le plus grand danger. » Pour adoucir le mordant de sa plaisanterie, il lui envoya une cruche de vin de Crète, composé de *lait et de nectar*.

En ce moment, Ammonio voguait à pleines voiles vers la fortune. Érasme, qui avait présagé le succès de son ami, y applaudissait, et Ammonio, heureux, était plus que jamais fidèle à l'amitié. Cependant sa bourse s'était épuisée à Cambridge. Ses dépenses avaient été intolérables. Cinq mois ne s'étaient pas encore écoulés, qu'il avait déjà dépensé soixante *nobles*. Il en avait reçu un seul de quelques-uns de ses auditeurs et s'était même fait beaucoup prier pour l'accepter. Il

était résolu à lever l'*ancre sacrée* pendant les mois d'hiver et à tout essayer. S'il réussissait, il s'assurerait une existence paisible; sinon, il était décidé à quitter ce pays, sans savoir où il irait, mais à tout hasard, quand ce ne serait que pour mourir ailleurs.

Depuis quelque temps déjà, il avait commencé à reporter ses vues du côté des Pays-Bas. Ammonio avait visité de sa part l'abbé de Saint-Bertin, cet ancien bienfaiteur, Antoine Lutzenbourg, chanoine de Saint-Omer, économe de l'abbé, le médecin Ghisbert, deux amis au cœur loyal, enfin le doyen de cette église, homme d'une probité rare et plein d'amour pour les lettres. Antoine de Bergues, au nom d'Érasme, avait éprouvé *la joie qu'une mère veuve fait éclater* quand elle apprend des nouvelles d'un fils en voyage. Il prit à part Ammonio et le questionna avec une très grande bienveillance sur le sort d'Érasme en Angleterre. Ammonio répondit, comme il était vrai, que sa fortune n'était pas digne de son mérite. L'abbé fit paraître les sentiments les plus affectueux.

Érasme avait écrit lui-même au prince de Weere, Adolphe de Bourgogne, qui, trois ans auparavant, lui avait offert à Louvain une belle condition. Mais alors, enivré par de brillantes promesses, il avait tout refusé. Il s'en repentait amèrement. « Si je pouvais, lui disait-il, obtenir sur le continent une fortune seulement passable, comme Ulysse, je me trouverais heureux d'apercevoir enfin la fumée s'élevant des toits de mon pays. » Il priait le prince d'aider un homme qui depuis longtemps lui appartenait. Il déplorait le sort de sa patrie qui, ravagée ou plutôt presque anéantie par de si longues guerres, était entraînée peu à peu dans la lutte présente; et personne n'élevait la voix pour arrêter de si grands troubles !

Érasme déjà préludait à ce rôle d'apôtre de la paix, qu'il devait remplir toute sa vie avec une noble persévérance. On voit en même temps que son existence précaire et men-

diante en Angleterre lui était de plus en plus insupportable. Ammonio, devenu secrétaire du roi, l'engageait à courtiser la fortune. Malgré sa répugnance naturelle et d'assez tristes pressentiments, il était décidé à suivre ce conseil. Il avait cru se mettre à l'abri de cette maîtresse capricieuse, en écoutant les propositions si positives de Montjoy qui l'appelait au port. Il se plaignait amèrement d'avoir été déçu par celui en qui il avait mis toute sa confiance. Quoique sa pauvreté lui parût un fardeau bien lourd, surtout au seuil de la vieillesse, cependant l'indigence le touchait moins que la honte. Il fallait se résigner à son destin, dévorer sa douleur et s'armer d'impudence.

Revenu de Cambridge à Londres, vers le commencement de janvier, il salua ses Mécènes, l'archevêque et Montjoy. Il se proposait d'essayer l'effet de ses présents sur quelques amis et en particulier sur Wolsey, alors évêque de Lincoln. Mais la peste, qui rendait le séjour de Londres encore peu sûr, le força d'attendre une occasion plus favorable.

Malgré la mort de Jules II, la guerre avait continué avec vigueur. Toutefois, l'avénement du nouveau pape, regardé comme un homme pieux, savant, intègre, avait fait naître l'espoir d'une paix prochaine. Ennemi de la guerre par caractère et par principe, Érasme engagea vivement l'abbé de Bergues à user de son crédit auprès du prince Charles, de l'empereur Maximilien et des grands d'Angleterre, pour leur inspirer des dispositions pacifiques. Il attaquait la guerre comme contraire à l'humanité, à la fraternité chrétienne, à l'intérêt bien entendu des peuples et des souverains. « La lutte présente avait atteint son but. Le pape n'était plus en péril. L'Italie était délivrée des Français, sans être pourtant dans un état meilleur. » En même temps qu'il plaidait la cause de la paix avec une forte éloquence, il faisait part à l'abbé de son désir de retourner dans sa patrie, pourvu qu'il pût obtenir du prince une condition qui assurât son repos.

Cependant sa fortune en Angleterre s'était améliorée. L'archevêque de Cantorbéry lui avait conféré la cure d'Adlington, et, comme il se faisait scrupule de toucher le revenu d'une charge dont un autre remplissait les fonctions, il avait résigné ce bénéfice en échange d'une pension de 100 couronnes. Montjoy lui donnait une somme égale (1). Les grands du royaume lui faisaient des dons qui n'étaient pas sans importance. Malgré tout, sa condition était encore dépendante et précaire. Il ne pouvait s'en contenter. « La guerre, disait-il, a changé tout à coup le génie de cette nation. La cherté de toutes choses s'accroît de jour en jour, et la libéralité diminue. Comment n'en serait-il pas ainsi, lorsque les hommes sont tant de fois soumis à la dîme? Dernièrement, faute de vin, la gravelle, contractée par l'usage de boissons viciées, m'a conduit presque au tombeau. Relégués dans une île, nous sommes encore plus étroitement emprisonnés par la guerre qui ne laisse pas même sortir nos lettres.» La peste, assoupie durant l'hiver, reparaissait çà et là *comme par étincelles*, et menaçait de renouveler ses ravages. Deux ou trois personnes étaient mortes à la cour du roi. Henri VIII lui-même tomba malade à Richemond; mais le danger fut bientôt passé. On se préparait à continuer la guerre, *cet océan de maux* (2).

De plus en plus détaché d'un pays où il ne trouvait pas même quelqu'un pour recopier un recueil de *Similitudes*, tant la paresse y était grande, Érasme annonçait, au mois d'avril 1514, son départ dans les quarante jours, à moins qu'une bonne fortune, qu'il ne prévoyait pas même en rêve, ne le fixât de nouveau sur le sol anglais. Il avait passé à Cambridge une bonne partie des trois années précédentes. Le traité de l'*Abondance oratoire*, des traductions de Lucien et de Plutarque, une nouvelle édition très enrichie des

(1) C'était le prix de la dédicace des *Adages*.

(2) Malgré ces préparatifs, la paix se fit bientôt, grâce à l'intervention de Léon X, et la fiancée du prince Charles devint la femme du roi de France.

Adages, un travail de correction sur Sénèque, mais surtout les annotations du Nouveau Testament et la restauration de saint Jérôme, avaient absorbé la plus grande partie de son temps.

CHAPITRE XIII

Premier voyage d'Érasme à Bâle. — Lettre à Servais. — Huit mois au milieu des imprimeurs. — Lettre à Léon X et aux cardinaux Grimani et de Saint-George. — Wolsey et la prébende de Tournai. — Charmante candeur de Morus.

Les déceptions éprouvées en Angleterre n'étaient pas le seul motif qui engageait Érasme à passer sur le continent. De graves raisons l'appelaient dans la haute Allemagne. Jean Froben, le grand imprimeur de Bâle, à la demande des hommes d'étude, rivalisant avec Alde, avait imprimé heureusement les *Adages*. L'édition de Venise était reproduite avec tant de fidélité, qu'il fallait de l'attention pour ne pas s'y méprendre. Cette contrefaçon avait déjà paru depuis quelque temps, lorsqu'Érasme confia une copie de l'ouvrage corrigé et enrichi à un certain François Berckmann, colporteur de presque tous les livres vendus en Angleterre, pour qu'il la remît à Badius, ou à tout autre que celui-ci aurait désigné. Cet homme peu délicat avait porté le manuscrit à Bâle, et l'avait livré à l'imprimeur même de la précédente édition. Grande fut la colère d'Érasme, qui pensait qu'on n'imprime-

rait la nouvelle copie que lorsque lorsque les anciens exemplaires seraient écoulés, c'est-à-dire au bout de dix ans : il maudissait la mauvaise foi des *Sicambres*. Il avait chargé ce même François de remettre à Badius de nombreux traités de Plutarque et de Lucien, pour être joints à ceux qui étaient déjà entre ses mains. Berckmann avait tout porté à Bâle; mais à *Crétois*, *Crétois et demi*. Érasme avait gardé une copie des *Adages*, un peu plus riche encore que celle qu'il avait livrée. C'était une ressource pour la vengeance.

Cependant le bruit se répandit que Froben se préparait à publier tous les écrits de saint Jérôme. La rumeur n'était pas vaine; car depuis longtemps, Jean Amerbach, après avoir terminé saint Ambroise et saint Augustin, s'était appliqué tout entier à la correction du texte de saint Jérôme, avait cherché de tous côtés de vieux manuscrits et payé le concours d'hommes instruits, pour rétablir partout le grec. Au nombre de ces savants se trouvait Reuchlin, qui, avec le secours de lexiques, essayait de combler les lacunes. Il eut pour successeur le dominicain Conon de Nuremberg. Suivant une méthode meilleure, celui-ci rétablissait avec soin, d'après d'anciens manuscrits, ce qui manquait et ce qui était altéré. Plus familier presque avec le grec qu'avec le latin, il était versé dans la connaissance des meilleurs auteurs. Il avait, pendant quelques années, écouté en Italie Musurus, Scipion Cartéromaque et Jean de Crète. Amerbach étant venu à mourir, ses fils Brunon et Basile, avec Jean Froben, avaient poursuivi son œuvre et commencé l'impression par les Prophètes. Cette nouvelle et la réputation croissante des éditions qui sortaient de cette imprimerie, inspirèrent à Érasme la pensée de se rendre lui-même à Bâle.

Il franchit le détroit vers le commencement de l'été. En passant à Londres, il s'était rendu plusieurs fois chez Ammonio, pour dire un dernier adieu à l'ami le meilleur qu'il *eût peut-être rencontré dans sa vie*. Il ne put le voir, le tourbillon de la cour s'était désormais emparé de cet italien. Il avait

salué le roi, qui l'avait reçu avec un visage très bienveillant. L'évêque de Lincoln, Wolsey, l'avait invité à nourrir les espérances les plus belles et les plus assurées, mais sans parler de présent (1). Celui de Durham lui avait donné six *angelots* spontanément et pour la quatrième fois. Le prélat de Cantorbéry, cherchant lui-même l'occasion, en avait ajouté autant. L'évêque de Rochester lui avait remis un *royal* d'or. Voilà tout ce qu'il emportait d'Angleterre.

La traversée fut très heureuse pour les autres passagers, pleine d'inquiétude pour Érasme seul. Ces *brigands* de mer, comme il les appelait, si redoutés par lui, transportèrent sur un autre navire la caisse qui renfermait ses écrits. C'était en vue de le voler, s'ils pouvaient le faire commodément; sinon, ils se proposaient d'extorquer quelques écus et de vendre à Érasme son propre bien. Pour lui, croyant perdues ces veilles de tant d'années, il fut saisi d'une si profonde douleur, que jamais père n'en ressentit une plus grande de la mort de ses enfants. « Il vaudrait mieux, disait-il, avoir affaire à des Turcs. » Il s'étonnait que les souverains de l'Angleterre souffrissent les excès de ces misérables, qui déshonoraient la nation en faisant croire que tous leurs compatriotes leur ressemblaient.

Pendant que ses bagages le devançaient à Anvers, il alla visiter Montjoy, gouverneur de Ham, et quelques autres amis. Il ne renonçait pas encore tout à fait à l'Angleterre. Si la fortune répondait enfin à ses vœux et aux promesses qu'on lui avait faites, il devait hâter son retour, sinon il prendrait conseil des circonstances. Pendant son absence, Ammonio avait pour mission de veiller sur ses intérêts.

Ce fut après sa sortie d'Angleterre qu'Érasme reçut une lettre de son ancien ami Servais qui, devenu supérieur du monastère de Stein, l'invitait à rentrer au couvent. Cette

(1) Érasme lui avait dédié la traduction du traité de Plutarque *sur le profit que l'on peut tirer d'un ennemi*.

invitation réveilla dans son cœur des souvenirs amers. La lettre de Servais lui était parvenue après avoir passé par un grand nombre de mains. Cette circonstance l'avait blessé. Il répondit avec une fermeté qui n'était pas exempte d'aigreur. « Il était impossible, disait-il, de satisfaire tout le monde, mais il pouvait attester sa résolution de suivre le parti le meilleur. L'âge et l'expérience avaient corrigé les sentiments emportés de sa jeunesse. Il n'avait jamais eu le dessein de renoncer à cette manière de vivre et de se vêtir, non qu'il en fût partisan, mais pour éviter le scandale. Jeté dans un genre de vie qui ne convenait pas à sa nature, parmi beaucoup d'infortunes, il regardait celle-là comme la plus grande de toutes. Il était persuadé que s'il avait embrassé un genre de vie plus libre, il aurait compté, non-seulement parmi les heureux, mais même parmi les bons. C'était en vain qu'on lui opposait l'année d'épreuve. Un enfant de dix-sept ans, élevé dans les lettres, pouvait-il se connaître lui-même, lorsque des vieillards blanchis ne se connaissent pas encore ?

« Il avouait sa propension à de grands vices ; mais son naturel n'était pas assez corrompu pour ne point se laisser conduire au bien par une direction convenable et vraiment chrétienne. Dans son malheur, il avait cherché le genre de vie où il pût être le moins mauvais, et il croyait l'avoir trouvé. Il avait vécu parmi des gens sobres dans l'étude des lettres qui l'avaient détourné de bien des vices. Il avait pu lier commerce avec des hommes vraiment remplis de l'esprit du Christ, dont la conversation l'avait rendu meilleur. Toutes les fois qu'il avait songé à retourner au couvent, il s'était mis devant les yeux la jalousie de plusieurs, le mépris de tous, ces conversations insipides, cette vie qui ne se recommandait que par de froides pratiques, sa santé affaiblie qui ne pouvait suffire aux exigences du couvent, même en se faisant violence ; la gravelle enfin, maladie douloureuse et mortelle qui le forçait à ne boire que du vin, et qui ne s'accommodait ni de toute nourriture ni de tout climat. Son retour à Stein

devait être pour ses frères en religion une source d'ennuis et pour lui la mort.

« Ce qui importait, ce n'était pas le lieu, mais la manière de vivre. Les philosophes anciens, les apôtres, saint Jérôme lui-même, avaient beaucoup voyagé. Pour lui, sans se comparer à eux, il n'avait changé de résidence que pour fuir la peste ou dans l'intérêt de ses études et de sa santé. Partout où il avait vécu, il le disait avec un peu d'arrogance, il avait obtenu estime et louange de la part de ceux qui en étaient le plus dignes. Il n'y avait aucun pays, ni l'Espagne, ni l'Italie, ni l'Allemagne, ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Écosse, où ne lui fût offerte l'hospitalité la plus bienveillante. Il avait su plaire au premiers personnages de Rome. Tous les cardinaux l'accueillaient comme un frère, sans qu'il eût brigué leur faveur. Cet avantage, il ne le devait qu'aux lettres, objet de mépris pour ses compatriotes, objet d'un culte religieux pour les Italiens.

« En Angleterre, il n'y avait pas un évêque qui ne se réjouît d'être visité par lui, qui ne désirât l'avoir pour convive et l'attirer dans sa maison. Le roi lui avait écrit de sa propre main la lettre la plus flatteuse. La reine s'était efforcée de l'attacher à sa personne en qualité de précepteur. L'archevêque de Cantorbéry lui avait conféré un riche bénéfice ; en peu d'années, il lui avait fait présent de plus de 400 *nobles ;* en un seul jour, il lui en avait donné 150, par une libéralité toute gratuite. Cambridge et Oxford se disputaient l'avantage de le posséder. A Londres, le doyen de Saint-Paul, le vertueux et savant Colet, jouissant d'une autorité universelle, ne vivait avec personne plus volontiers qu'avec lui.

« Il rappelait ses principaux ouvrages, bien que peut-être ils fussent dédaignés à Stein : le *Manuel*, où plusieurs personnes reconnaissaient avoir puisé une grande ferveur pour la piété; les *Adages*, œuvre profane, mais très utile aux gens instruits, qui avait coûté des veilles et des travaux incalculables; le traité de l'*Abondance oratoire*, très propre à former

les prédicateurs. Dans les deux dernières années, sans compter beaucoup d'autres travaux, il avait corrigé le texte fort corrompu de saint Jérôme, conféré le Nouveau Testament avec les textes grecs et d'anciens manuscrits, éclairci par des notes plus de mille passages, non sans fruit pour les théologiens. Il avait entrepris des commentaires sur les Épîtres de saint Paul, qu'il se proposait d'achever après la publication de ces deux ouvrages, car il était résolu à poursuivre ses études sur les lettres sacrées jusqu'à la mort. De grands personnages croyaient qu'il pouvait plus que d'autres en de telles matières.

« Parmi tant d'hommes doctes qu'il avait rencontrés, aucun ne lui avait conseillé de rentrer au couvent. L'ancien prieur de Stein, N. Werner lui-même, l'avait engagé à s'attacher à quelque évêque. « Je ne vois pas, ajoutait-il, ce que j'irais faire en Hollande. Revenant vieux dans un lieu que j'ai quitté jeune, j'attirerais tous les regards. Maladif, je serais méprisé même des plus infimes, moi qui suis accoutumé à me voir honoré par les plus grands. » Servais promettait de lui chercher une retraite avantageuse. Érasme supposa qu'il s'agissait de le placer dans une maison de religieuses. Il se révoltait à la pensée d'être l'esclave de quelques femmes, lui qui n'avait jamais voulu servir des archevêques et des rois. « Il ne voulait de fortune que ce qui était nécessaire à sa santé et au calme de ses études, pour n'être à charge à personne. Il se rendait à Bâle, afin de publier ses écrits, et peut-être, pendant l'hiver, irait-il visiter Rome. A son retour, il tâcherait d'avoir une entrevue avec celui qui avait été jadis le plus doux des amis et qui était maintenant un père digne de son respect. Il lui ouvrirait alors son cœur sûrement et sans danger. Il saluait les autres religieux pour lesquels il avait les sentiments qui leur étaient dus, car il attribuait les anciens orages à ses égarements ou, si l'on aimait mieux, à son destin (1). »

(1) La lettre à Lambert Grunnius, dont il a été question, paraît avoir été écrite à cette époque. Érasme, en obtenant du pape une dispense, voulait se mettre à couvert de tout péril.

Après avoir écrit cette lettre sous l'influence des sentiments qui l'oppressaient, il prit congé de Montjoy, et alla passer deux jours à Saint-Omer chez l'abbé de Bergues. Ces deux jours s'écoulèrent gaiement. L'abbé lui fit un présent d'hospitalité, accompagné des promesses les plus flatteuses. Tout allait pour le mieux, quand soudain la fortune le frappa, et lui apprit qu'il ne fallait se fier à aucun succès. A peine sorti d'une auberge entre Rosbecque et Gand, son cheval, à la vue de quelques lambeaux d'étoffe étendus à terre, s'épouvante, et tandis qu'Érasme, penché, se prépare à dire quelque chose à son domestique, effrayé de nouveau, il s'emporte en sens contraire et lui tord le bas de l'épine dorsale avec tant de force, qu'aussitôt une douleur insupportable lui fait jeter de grands cris. Il veut descendre de cheval, il ne peut. Son domestique le reçoit dans les bras et le dépose à terre. Il ressent une douleur que nulle parole ne saurait exprimer, surtout quand il fléchit son corps. Droit, il souffre moins; mais pourtant il ne peut se dresser lui-même lorsqu'il est courbé. Il se trouve au milieu des champs; et dans le voisinage il n'y a que de misérables auberges qui n'offrent aucune ressource. Il est à six grands milles de Gand. Il s'aperçoit qu'en marchant son mal diminue de violence. Cependant la route était trop longue pour être faite à pied même en bonne santé. En cet instant critique, une pensée lui vint. Il fit vœu à saint Paul d'achever ses Commentaires sur l'Épître aux Romains, s'il avait le bonheur d'échapper à ce péril.

Un peu après, désespéré, il essaie de monter à cheval. Contre son attente, il peut monter. Il marche lentement, il supporte la marche. Il ordonne à son domestique de marcher un peu plus vite; il le supporte encore, mais non sans douleur. Il parvient à Gand, descend de cheval et entre dans une chambre. C'est là que la douleur se montre tout entière, surtout après le repos. Il ne pouvait se tenir debout sans être soulevé et fortement soutenu par deux personnes; et s'il essayait de se courber un peu, une douleur insupportable le

reprenait de nouveau. Il ne pouvait rester assis ou couché, ni faire le moindre mouvement. Il fit venir un médecin. Il était si mal qu'il ne pensait plus qu'à la mort. Le lendemain matin, il s'efforce de se mouvoir un peu sur son lit; il réussit, se tient sur son séant, se remue et s'assied, sans être soutenu. Il rend grâces à Dieu et à saint Paul.

Cependant la sensation douloureuse persista, surtout quand il fléchissait le corps en divers sens. Il resta donc quelques jours à Gand où le retinrent ses amis et un mal sur lequel il n'était pas encore bien rassuré, car il lui avait paru d'une gravité peu ordinaire. Enfin il se dirigea vers Bâle où il arriva avant l'Assomption. L'Allemagne l'accueillit avec tant d'honneur qu'il en était confus. A Mayence surtout, on lui fit la réception la plus chaleureuse. Il s'enferma dans les *étuves germaniques* pour veiller à l'impression de ses écrits, *ne se donnant pas moins de mouvement pour cette affaire que César ne s'en donna pour la soumission des Venètes.*

Pendant qu'on imprimait la nouvelle édition des *Adages* et les traités de Plutarque, il revoyait pour Mathias Schurer, imprimeur à Strasbourg, le traité de l'*Abondance* et d'autres écrits. En même temps, il prêtait un concours actif à l'œuvre du saint Jérôme. La beauté de l'impression lui plaisait, mais surtout la scrupuleuse diligence des frères Amerbach pour corriger les fautes. Lui-même, toujours présent, était souvent consulté quand les manuscrits n'étaient pas d'accord; mais il revendiqua spécialement les volumes des lettres. A ce travail si considérable, un autre beaucoup plus grand vint s'ajouter. Les hommes studieux de France et d'Allemagne désiraient qu'on publiât à part le texte grec du Nouveau Testament qui avait été réuni avec l'Ancien dans l'édition de Venise. Érasme avait depuis longtemps écrit des annotations, à l'exemple de Laurent Valla. Il les revit à la hâte et les augmenta au milieu du bruit des presses. Plusieurs demandaient aussi que la version latine du Nouveau Testament, faite pour la foule des chrétiens, fût corrigée. Il entreprit également cette

œuvre, pour obéir à leurs vœux. « Un seul de ces travaux, disait-il, demanderait, non pas un Érasme, mais un homme d'airain ou d'une matière plus dure encore. »

Sa présence à Bâle au milieu des imprimeurs excitait l'attente et la joie des hommes instruits. Un Français, aussi renommé pour sa vertu que pour son savoir, Jacques Lefebvre, d'Etaples, lui écrivit pour le féliciter d'avoir quitté l'Angleterre. « Plein de toute espèce de science, lui disait-il, vous allez, comme le soleil, répandre votre lumière sur le monde savant. Digne de l'admiration et de l'amour de tout homme honnête et lettré, réservé à la félicité du ciel comme à l'immortalité de la gloire, vous devez rester le plus longtemps possible sur la terre pour y multiplier vos bienfaits. »

L'enthousiasme des Allemands était plus grand encore. Il y avait à Fribourg, en Brisgau, un vieux professeur de droit, non moins recommandable par la science que par une bonté pleine d'enjouement. Il s'appelait Zazius. Vieilli dans l'étude des légistes, il parlait un latin beaucoup moins élégant que celui d'Érasme. Effrayé d'abord par la *renommée auguste* du nouveau venu, mais rassuré par son aimable indulgence, que Boniface Amerbach lui avait dépeinte, il avait osé lui écrire, demandant à être compté, non parmi ses clients, mais parmi les derniers de ses serviteurs. Il préparait un ouvrage *sur l'origine du droit*, où il célébrait Érasme comme un dieu mortel. Ne voyant pas venir de réponse, il écrivit de nouveau, excusant son indiscrétion par l'excès de son amour. Érasme répondit enfin à des avances si engageantes, assurant qu'il ne se serait pas laissé prévenir, sans ce travail forcé qui lui laissait à peine le temps de prendre sa nourriture. Mais il le pria d'employer des expressions plus modérées, s'il ne voulait pas faire rire aux dépens d'un homme si chétif et si malheureux. Zazius ne se corrigea pas. Ravi de la réponse d'Érasme, il le proclama le Varron du siècle, le Cicéron de la Germanie moderne, un astre venu du ciel. Il fit circuler la précieuse lettre parmi la jeunesse de

Fribourg, qui se l'arrachait avec empressement. On avait une haute opinion de Zazius, depuis qu'il était en correspondance avec la divinité de Rotterdam. L'Allemagne revendiqua hautement Érasme comme son enfant, et le déclara d'un commun accord le premier des contemporains dans l'érudition grecque et latine, le mettant bien au-dessus des Français et des Italiens.

Parmi les jeunes gens remarquablement instruits qu'il connut intimement à Bâle dès ce premier voyage, Beatus Rhenanus, de Schelestadt, mérite une mention particulière, parce qu'il fut toujours son ami loyal et constant. Il garda même après sa mort le culte de sa mémoire, dirigea l'édition complète de ses œuvres, et, dans une lettre adressée à Charles V, retraça rapidement sa vie et ses travaux. Ce fut par l'entremise de Rhenanus que Bilibald Pirckheimer, conseiller de l'empereur et sénateur de Nuremberg, connu dans les annales de l'érudition par ses études sur saint Grégoire de Nazianze et sur Ptolémée, entra en relation avec Érasme. Bilibald regardait son intervention dans l'œuvre du saint Jérôme comme un bonheur providentiel. Il l'engageait à ne pas laisser sous le boisseau les facultés éminentes reçues du Créateur, qui avait voulu reproduire en lui les merveilles de l'éloquence antique.

Il y avait aussi à Schelestadt un théologien austère, protégé par Jules II contre les persécutions ombrageuses de certains hommes. Il se nommait Jacques Wimpheling. Admirateur passionné d'Érasme, dont il parlait avec enthousiasme dans son *Catalogue* des Archevêques de Mayence, il prenait le plus vif intérêt à l'édition de saint Jérôme. Goutteux, quoique pauvre, il voulut se rendre à Bâle. L'évêque Christophe d'Utenheim, informé de son désir, lui envoya une mule avec un domestique, mais le vieillard ne put ni monter sur la mule, ni sortir de sa maison.

Érasme reçut la visite d'un personnage plus célèbre. Zwingle, car c'est de lui qu'il est question, professait l'admiration

la plus vive pour cette *science plus vaste que le monde*. A l'approche du printemps, il se rendit à Bâle pour voir Érasme. Il fut ravi de sa charmante affabilité non moins que de son savoir. Il était venu, sans avoir de question ardue à lui soumettre, comme tant d'autres, mais pour être témoin de cet esprit si vif, uni à tant d'urbanité dans les mœurs. Il en conserva un souvenir ineffaçable, et, en lisant ses écrits, il croyait toujours voir le geste et entendre la parole de cet homme, petit de corps, mais étincelant de grâce et d'esprit. Érasme devint pour son admirateur comme cet objet aimé avec lequel on a besoin de converser avant de s'endormir. Zwingle voyait en lui le restaurateur des lettres sacrées, l'ennemi de la barbarie et des sophismes, le savant plein d'amour pour Dieu et les hommes, qui regardait comme un bienfait personnel tout service rendu aux lettres. De même qu'Eschine s'était donné à Socrate, il se donnait à Érasme, tout en reconnaissant l'indignité d'un tel don; mais du moins ce don n'avait été jusque-là et ne serait jamais dans l'avenir offert à aucun autre. L'événement devait démentir ces promesses. Érasme ayant refusé de suivre les nouveaux réformateurs, Zwingle lui témoigna autant de mépris qu'il avait montré pour lui d'admiration.

Au mois de septembre 1515, arrivait à Bâle un homme d'un caractère tout différent, qui devait aussi jouer un rôle considérable dans le mouvement de la réforme. C'était Œcolampade. Un instituteur distingué de la jeunesse, nommé Jean Sapidus (1), déjà lié avec Érasme, servit d'intermédiaire. Recommandable par ses mœurs et par ses talents, instruit dans les lettres grecques, habile dans la théologie, versé dans la connaissance de l'hébreu, Œcolampade était, lui aussi, désireux de connaître et d'entendre le savant admiré de tous. Il resta plusieurs mois à Bâle, vivant avec lui, comme Rhe-

(1) Il était principal du collége de Schelestadt. C'est à lui qu'est dédié le livre des *Anti-Barbares*.

nanus, dans la plus grande intimité. Après leur séparation, il voyait toujours avec les yeux du cœur le grand homme qui l'avait captivé. Ayant reçu de lui comme souvenir le commencement de l'Évangile selon saint Jean, il l'avait suspendu au crucifix devant lequel il avait coutume de prier, et, la main sur ce texte sacré, il s'était voué par serment à Érasme. Il couvrait de ses baisers les lettres de celui qu'il appelait, en langage hébraïque, la *couronne de sa tête*. Il lui écrivait dans les termes les plus tendres. « L'amour, disait-il, n'est pas satisfait, tant qu'il n'a pas communiqué ses sentiments à l'objet aimé. » Mais cette amitié si expansive ne résista pas non plus au déchirement de la réforme, quoiqu'il n'y ait jamais eu rupture ouverte.

La scission fut plus éclatante avec Ulric de Hutten. Nature singulièrement vive et spirituelle, caractère passionné, vaniteux, inconséquent, livré à la licence de l'esprit comme à celle du cœur, il devait, aux derniers moments de sa fin misérable, causer les plus amers chagrins à celui qu'il avait appelé son maître et qui avait tant aimé son génie satirique. Mais alors il se montrait son admirateur enthousiaste. Il aurait voulu vivre quelques années avec lui, le suivre même jusqu'en Angleterre, en un mot s'attacher à lui comme Alcibiade à Socrate; car, à ses yeux, Érasme était le Socrate de l'Allemagne. Il eût mieux aimé devenir son serviteur, lui chevalier germain, pour apprendre à ses pieds le grec sous un tel maître, que de vivre à la cour où il était appelé, mais pour laquelle il n'avait aucun goût; et même que d'aller en Italie et à Rome, où ses parents l'envoyaient pour étudier le droit. Il avait déjà publié une pièce de vers intitulée *Nemo*, personne, et avait parlé d'Érasme dans la préface. Il voulait passer à Bâle pour le voir, mais ses compagnons de voyage s'y opposèrent. Nous avons voulu nommer dès à présent ces trois hommes, quoique leurs relations avec Érasme semblent avoir seulement commencé durant le second séjour qu'il fit à Bâle.

Après huit mois d'un travail écrasant, il avait besoin tout à la fois de mouvement et de repos. Il était impatient de se rendre dans les Pays-Bas et en Angleterre. Il voulait recueillir son revenu de l'année précédente et faire sa cour à Wolsey, désormais tout-puissant auprès du roi et devenu archevêque d'York. « Il règne maintenant, » écrivait le doyen de Saint-Paul.

Érasme n'osait pas trop compter sur sa faveur. Quelques mots de Colet n'étaient pas propres à le rassurer. « Je me réjouis, lui disait-il, de ce que vous annoncez que vous reviendrez un jour parmi nous. Cependant je le désire plus que je ne puis l'espérer. Pour ce qui touche une fortune plus ample, je ne sais que vous dire. Ceux qui peuvent ne veulent pas, et ceux qui veulent ne peuvent point. » Il pensa que sa présence pourrait changer ces dispositions équivoques. Il quitta donc Bâle au commencement du printemps, quoique le Saint Jérôme fût loin d'être achevé et que l'impression du Nouveau Testament ne fût pas même commencée.

Pendant son absence, on devait imprimer Sénèque. L'affaire fut mise en train avec activité. Un certain Nesenus devait revoir le texte, découvrir les fautes, et B. Rhenanus, rétablir les endroits altérés. Mais dès le début, ils se trouvèrent arrêtés par un texte fort corrompu. Beatus en informa sur-le-champ Érasme, lui disant que seul il était capable de surmonter les difficultés. Pressé par les imprimeurs, il était forcé d'improviser des restitutions, sans avoir aucun ancien manuscrit à consulter. Honteux plus tard d'une édition si défectueuse et qui faillit compromettre sa réputation d'érudit, Érasme rejeta toute la faute sur Nesenus et n'épargna pas Rhenanus lui-même. Sans nul doute, Nesenus était un correcteur peu capable et peu attentif, comme Beatus, qui d'abord le vantait, ne tarda pas à s'en apercevoir. Mais Érasme, tout en se plaignant de lui, s'accusait de lui avoir imposé une tâche au-dessus de ses forces : il se rappelait la fable de l'alouette.

Quant à Rhenanus, il se trouvait gêné en travaillant sur l'œuvre d'autrui, et d'ailleurs il n'avait à sa disposition ni la science ni les ressources nécessaires pour une tâche si difficile.

Malgré son désir d'arriver promptement en Angleterre, Érasme resta en route plus longtemps qu'il n'avait pensé. Non-seulement il fit halte à Francfort où il vit Reuchlin, mais il demeura trois jours à Gand où il fut retenu par le chancelier du prince, Jean Sauvage. Bientôt même le bruit courut qu'il allait devenir précepteur du jeune roi destiné à porter tant de couronnes. Il s'arrêta encore trois jours à Tournai, dont Montjoy était devenu gouverneur. Il en passa autant à Saint-Omer, chez l'abbé de Saint-Bertin. La traversée fut coûteuse et pleine de péril, mais rapide. La caisse qui renfermait ses livres, confiée au frère du colporteur François, se fit un peu attendre. Érasme ne savait pas s'il devait attribuer ce contretemps au hasard ou à la mauvaise foi qui voulait débiter les anciens exemplaires des *Adages*. Il le regrettait doublement. Séparé de toutes ses notes sur Saint Jérôme, il ne pouvait préparer le travail qu'attendaient les imprimeurs de Bâle; privé de ses livres, il se voyait contraint de visiter les prélats les mains vides et de s'en retourner de même.

Il mit à profit ce loisir pour écrire à Léon X et aux cardinaux Grimani et de Saint-George qui lui avaient témoigné à Rome tant d'affection. Plusieurs motifs l'engageaient à cette démarche. Il pensait que la faveur déclarée du pontife et des princes de l'Église pourrait lui aplanir la voie auprès du monarque et de l'archevêque d'York, pour obtenir cette fortune indépendante à laquelle il aspirait. C'était par un détour qu'il cherchait à se concilier le tout-puissant Wolsey. D'autre part, ses opinions libres et hardies, l'entreprise même d'un ouvrage de critique sur le Nouveau Testament, devaient choquer les hommes ombrageux ou timorés. Il était bon de s'assurer contre eux la protection du pape et des cardinaux. Le sort de Reuchlin l'avertissait du péril qui pouvait le me-

naeer lui-même. Enfin, ee savant persécuté (1) l'avait prié de recommander sa cause aux personnages éminents qu'il avait connus à Rome.

Dans les lettres qu'il adressa aux deux cardinaux, il faisait paraître un grand regret de ne pas être resté dans cette capitale du monde ehrétien et un vif désir d'y retourner. « Trois ans auparavant (2), il avait été sur le point de partir avee l'évêque de Rochester. L'année préeédente, il s'était avaneé de lui-même jusqu'à Bâle. Mais là, une affaire à ses yeux très importante l'avait retenu, l'impression de Saint Jérôme. Il avait bien songé à l'Italie, au seeours de ses bibliothèques, à l'autorité de ee pays privilégié ; mais il avait trouvé à Bâle le travail eommencé avee succès. Il réclamait leur patronage pour une publication si utile à la piété chrétienne, et en même temps la communieation des ressources que les bibliothèques de Rome pouvaient fournir pour l'œuvre entreprise. Il avait l'intention de la dédier à Léon X, surtout si les eardinaux approuvaient ce dessein, car autrement il avait résolu d'en offrir la dédicace à l'arehevêque de Cantorbéry, à qui il devait tout; mais le prélat eéderait volontiers eet honneur au souverain pontife. Au reste, il se proposait de mêler si bien le souvenir de l'arehevêque aux louanges du pape, qu'il servirait mieux ainsi les intérêts de Saint Jérôme et ceux de son Mécène. »

« Il annonçait son voyage à Rome pour l'hiver suivant, si le Christ, très bon et très grand, si le roi et l'arehevêque le laissaient partir. Cette permission, Saint Jérôme, à son défaut, l'obtiendrait pour lui. Comptant lui même sur l'appui des cardinaux, s'il en avait besoin, il les priait d'aceorder leur protection à Reuehlin que poursuivaient des aeeusations passionnées. « Toute l'Allemagne, disait-il, est redevable à ce savant homme d'avoir éveillé l'amour des lettres grecques

(1) *V.* la note G.
(2) *V.* la note H.

et hébraïques. Habile en plusieurs langues, plein d'une érudition variée, illustre par ses écrits, cher à l'empereur Maximilien dont il est le conseiller, honoré de ses compatriotes, au milieu desquels il remplit la charge de *triumvir*, d'une réputation jusque-là intacte, vénérable par ses cheveux blancs, Reuchlin se voit engagé dans des débats odieux pour une affaire qui n'a pas même une ombre de gravité. Cette persécution excite une grande indignation, non-seulement en Allemagne, mais aussi en France et en Angleterre. Après avoir pacifié les princes, il est digne de la sagesse pontificale de pacifier les lettres et les savants. Jules II s'est fait un grand honneur en arrachant Wimpheling à de semblables tracas (1) et en imposant silence à ses accusateurs. Il s'attachera des cœurs innombrables, celui qui rendra Reuchlin à la science et aux Muses. »

La lettre d'Érasme à Léon X laissait voir, sous la pompe de la louange, l'indépendance de la pensée. « D'abord il priait le pontife d'excuser sa hardiesse. Il osait écrire à celui qui surpassait en majesté les autres mortels autant que les hommes surpassent les animaux, à celui qui était ici-bas comme une divinité terrestre, et à qui les plus grands princes n'écrivaient pas sans crainte; mais la bonté de Léon X était encore supérieure à sa grandeur. Admis à l'honneur de voir de près le cardinal de Médicis, il en avait fait la douce expérience. Son avénement, salué par l'allégresse universelle, devait surtout remplir de joie les amis des lettres et de la vraie piété. Aux dons d'un naturel excellent s'étaient ajoutées les leçons d'un maître supérieur (2) qui l'avait initié non à ces lettres hérissées d'épines et de disputes, mais aux lettres véritables qu'on appelle bonnes avec raison, et au commerce de ces muses plus douces, capables d'apprivoiser même un esprit sauvage.

(1) Wimpheling fut cité à Rome pour avoir dit que saint Augustin n'avait pas été moine. *Œuvres d'Érasme*, t. III, p. 1141.

(2) Politien.

« A peine était-il monté au souverain pontificat, soudain ce siècle *plus que de fer* s'était changé en âge d'or; le flot de la guerre s'était calmé; les menaces des princes s'étaient évanouies; les plus grands rois, mortellement ennemis naguère, avaient été ramenés à la concorde chrétienne; le schisme avait disparu sans laisser même une cicatrice. D'autres pouvaient célébrer les guerres de Jules II et ses triomphes d'une pompe royale; la gloire de Léon X n'avait coûté ni gémissements ni murmures, et il n'était pas à craindre qu'elle fût démentie par la postérité. Si l'univers presque entier, excité à la guerre, avait fait paraître la grandeur de Jules II, assurément la paix rendue au monde montrait plus de grandeur encore dans Léon X; et bientôt on pourrait lui appliquer le passage de l'Apocalypse : *Vicit Leo de tribu Juda* (1).

« Le pontife avait à remporter deux victoires, l'une sur les vices, les plus funestes, pour ne pas dire les seuls ennemis du christianisme; l'autre sur les impies et barbares adversaires du nom chrétien. Mais la guerre contre les vices était la plus nécessaire et la plus difficile; elle était ordonnée par le Christ et les apôtres; la guerre contre les Turcs, désapprouvée par quelques hommes de bien, n'était recommandée ni par le Christ ni par les apôtres. Au reste, Léon X veillait en même temps sur ces deux grands intérêts; il appelait le peuple chrétien aux préceptes sérieux de la religion par des décrets salutaires qui n'avaient pas pour objet le lucre, la domination, la tyrannie, mais qui reproduisaient véritablement l'esprit apostolique. D'un autre côté, la pacification de la chrétienté était la route la plus sûre pour soumettre ou vaincre les Turcs.

« Érasme, lui aussi, voulait travailler, pour sa faible part, à la gloire du nouveau pontificat, en faisant paraître sous le patronage de Léon X le plus grand théologien de l'Église latine. Mais ses écrits se trouvaient si altérés et si défigurés,

(1) Un lion de la tribu de Juda est victorieux. Érasme joue sur le double sens du mot latin *leo*.

qu'ils étaient inintelligibles même pour les gens instruits. Aussi croyait-il cette entreprise non-seulement au-dessus de ses forces, mais au-dessus des forces humaines. Toutefois, cédant aux exhortations des évêques et particulièrement de l'archevêque de Cantorbéry, encouragé par l'ambassadeur du Saint-Siége, Pierre Caraffa (1), que l'éloquence et le savoir élevaient si haut, il avait repris une tâche souvent abandonnée. Il s'était presque tué de travail en voulant faire revivre saint Jérôme, et il osait affirmer que ce docteur avait eu moins de peine à écrire ses livres qu'il n'en avait pris lui-même avec ses coopérateurs pour les restaurer et les éclaircir. « Cette œuvre immense, disait-il, est depuis longtemps commencée. Saint Jérôme renaît tout entier, au sein de l'illustre ville de Bâle, dans l'atelier de Froben. »

« Pourquoi maintenant désirait-il dédier cette publication à Léon X? C'est qu'une œuvre si belle devait contribuer à sa gloire; c'est que tous les arts devaient être sous le patronage de celui qui les faisait refleurir par la paix rendue au monde; c'est enfin que le premier des docteurs devait paraître sous les auspices du chef de la religion. Pour lui, il attendait sa récompense de celui à la gloire duquel il consacrait ses efforts. Cependant il n'oubliait pas que l'offrande faite à une divinité devait être digne d'elle. »

Ces trois lettres furent bientôt imprimées, mais avec des changements et des additions. Elles parurent même avant le Nouveau Testament et le *Saint Jérôme*, qui fut dédié à l'archevêque de Cantorbéry. Érasme aima mieux placer l'ouvrage du Nouveau Testament sous la protection de Léon X qui en agréa la dédicace, mais ne récompensa l'auteur par aucun présent. Il avait eu d'abord l'intention de faire hommage de cette œuvre à l'évêque de Rochester, mais avec l'approbation de l'archevêque de Cantorbéry; il jugea qu'il était plus sage d'in-

(1) Plus tard, ce même Pierre Caraffa, devenu pape sous le nom de Paul IV, condamna son édition de *Saint Jérôme* et ses *Adages*. — *V.* Burigny.

scrire au frontispice d'un tel livre le nom du souverain pontife.

Tandis que par ces lettres brillantes et flatteuses, il se ménageait à Rome de puissants protecteurs, ses démarches auprès de l'archevêque d'York avaient un commencement de succès. Il avait placé en lui, comme il disait, *l'ancre sacrée* de ses espérances. Dès son retour à Bâle, il lui écrivit une lettre brève et habilement conçue : « Il regrettait de n'avoir pu lui parler plus intimement avant de quitter l'Angleterre, mais il était pressé par le *Saint Jérôme*, œuvre éclatante, destinée, il le croyait du moins, à être immortelle ; en outre, pieuse et utile. Il avait pris cette affaire tellement à cœur, qu'il faisait passer tout le reste après elle. Il annonçait l'ouvrage qu'il se préparait à publier sur le Nouveau Testament, puis il ajoutait : « Ces publications une fois terminées, je hâterai mon retour, surtout si votre bonté, dans l'intervalle, me prépare une retraite où je puisse ranimer mon esprit et mon corps épuisés par les travaux présents. Je souhaite bonne santé à *votre révérendissime domination*, à laquelle je me voue et me dévoue tout entier. »

Cédant aux sollicitations de Montjoy, Wolsey lui avait accordé une prébende à Tournai, cette conquête de Henri VIII. C'était un don précaire, sujet aux vicissitudes politiques. L'évêque Louis Guillard avait abandonné son poste plutôt que d'accepter la domination anglaise ; il pouvait revenir. La majorité des chanoines, il est vrai, était charmée de voir un homme d'un si grand mérite rendu ainsi aux Pays-Bas, mais l'autorité de Wolsey, nommé administrateur du diocèse, était peu respectée. Son vicaire fut même excommunié, et l'acte d'excommunication affiché publiquement. Un peu plus tard, Érasme écrivait de Bâle : « L'évêque du lieu, personnage noble, docte et puissant, vit, se porte bien et triomphe. Pourtant nous avons accepté, car il n'est rien de plus facile que de perdre. » Mais Wolsey, infidèle à sa parole, donna cette prébende au fils du chirurgien du roi, au moment où elle commençait à lui plaire. Il avait même envoyé à Montjoy

toutes les pièces nécessaires pour cette collation. Il faut dire qu'il avait semblé la repoussser à Bruges, énumération faite de tous les avantages et de tous les inconvénients. Peu de temps après son départ pour Bâle, Morus s'étant rendu à Tournai, apprit de Montjoy que Wolsey avait écrit de donner ce bénéfice à un autre qui en avait la promesse. Il conseilla de répondre que ce canonicat avait été conféré à Érasme, et qu'on ne pouvait en disposer avant d'avoir trouvé pour lui un bénéfice meilleur. Wolsey, riche de promesses, écrivit que la prébende ne convenait pas à Érasme et qu'il voulait lui en donner une plus avantageuse.

Morus ajoutait : « Je ne doute pas que le cardinal n'accomplisse prochainement sa promesse, car il parle de vous dans les termes les plus bienveillants. »

Wolsey était alors au comble de la faveur (1). Warham avait été déchargé de l'office de chancelier, comme depuis quelques années il le désirait. Érasme avait déploré pour sa fortune cette retraite prématurée. « En possession d'un repos longtemps souhaité, écrivait Morus, l'archevêque de Cantorbéry jouit du commerce des lettres et du souvenir de la bonne gestion des affaires. Le cardinal d'York, son successeur, surpasse encore la haute espérance qu'avaient fait naître ses éminentes qualités. » Il avait été assez habile pour se faire prier d'accepter les sceaux. Ammonio, R. Pace, Morus lui-même, rivalisaient pour lui faire leur cour. Le dernier remplissait une mission à Bruges, lorsqu'Érasme repartit pour Bâle. Il se voyait séparé en même temps d'un autre ami intime, Richard Pace, envoyé en ambassade auprès de l'empereur. Il espérait pour lui un retour prochain et une haute fortune, grâce à la faveur du roi et du cardinal. Il n'en était pas ainsi d'Érasme, de cette *autre moitié de son*

(1) Wolsey, aumônier du roi et administrateur du diocèse de Tournai dès 1513, est nommé doyen d'York et évêque de Lincoln, le 4 mars 1514 ; archevêque d'York, le 5 août ; cardinal, le 11 décembre 1515 ; chancelier, le 22 décembre ; légat du pape, le 27 juillet 1518. *V.* Lingard et la correspondance d'Érasme.

âme, qui annonçait un voyage en Italie d'où peut-être on ne le laisserait pas revenir. « Jusqu'ici, lui écrivait-il, la fortune n'a pas rempli en Angleterre vos espérances. Mais pourquoi désespérer de l'avenir? Si, jusqu'à ce moment, vous n'avez pas obtenu une condition digne de votre mérite et de l'affection de si grands protecteurs, il faut l'attribuer en partie à votre indifférence pour ce que les autres recherchent, en partie à des circonstances fortuites. »

Morus n'avait aucun goût pour ces missions diplomatiques, sources de dépenses, et qui le privaient de la vie de famille. C'était le plus doux des maris et le plus indulgent des pères. Négligent pour écrire des lettres, il avouait ce défaut avec une aimable candeur : « Si je vous disais que je vous ai écrit trois fois, comme vous avez fait vous-même, vous ne me croiriez peut-être pas. J'aurais beau mentir par ce qu'il y a de plus sacré, vous connaissez ma paresse à écrire des lettres, et vous savez que mes scrupules en fait de véracité ne vont pas jusqu'à regarder un tout petit mensonge comme un parricide. » Il faisait des libéralités à son ami, non sans délicatesse. Dans une circonstance, chargé de lui faire passer neuf angelots, il lui en envoya douze. « Au lieu de neuf angelots, lui écrivit Érasme, vous m'en envoyez douze; je ne vois pas ce que vous gagnez. Je m'aperçois que la fortune favorable va vous enlever à nous, mais je le supporte avec plus de calme, parce qu'en attendant vous êtes heureux, quelle que doive être votre destinée. »

CHAPITRE XIV

Second séjour d'Érasme à Bâle. — L'ouvrage sur le Nouveau Testament. — Le *Saint Jérôme*. — L'institution du prince. — Propositions qu'on lui fait. — Admiration croissante des Allemands. — Retour dans les Pays-Bas. — La prébende de Courtrai. — Voyage en Angleterre.

Après quelques mois passés en Angleterre et dans les Pays-Bas, Érasme avait repris la route de Bâle. Son retour y était vivement désiré. Froben, toujours infatigable, demandait l'ouvrage du Nouveau Testament. Il voulait aussi donner une nouvelle édition de *la Folie*, la première, de dix-huit cents exemplaires, étant à peu près épuisée. Il désirait y ajouter *le Scarabée* et *les Silènes*, ces digressions satiriques des *Adages*, *le Gryllus* de Plutarque, *les Parasitiques* et *la Mouche* de Lucien. Ce n'était pas tout : il priait Érasme de revoir le *Manuel du Chrétien*, d'achever le *Traité sur la composition épistolaire* et de songer à rétablir le texte de Quintilien. Les frères Amerbach, Rhenanus, la famille Froben, tous attendaient avec impatience son arrivée pour le mois d'août.

Le voyage ne fut pas sans péril. Cette route était d'ordinaire fort exposée aux brigands; mais elle ne le fut jamais plus qu'en ce temps-là. Le Rhin, grossi par les pluies et la fonte des neiges, avait couvert les campagnes. « Il fallait, dit Érasme, nager plutôt que chevaucher. » Dès les premiers jours d'août, il se trouvait au milieu des imprimeurs; car le 9 de ce mois, Zazius saluait son retour par une lettre pleine

d'enthousiasme. On poursuivit avec activité l'impression de ses ouvrages. Il écrivait le 2 octobre : « Le *Saint Jérôme* avance; on a déjà entrepris le Nouveau Testament. Pour moi, je ne puis rester à cause de l'odeur insupportable des poêles, ni m'en aller, parce que l'œuvre commencée ne pourrait s'achever sans moi. »

En ce moment, les Suisses, battus par les Français à Marignan, rentraient dans leurs foyers. Érasme, ennemi de la guerre, ne put retenir sa verve railleuse. « Les Suisses, écrivait-il, sont fort en colère contre les Français, qui, au lieu de battre civilement en retraite devant eux, comme devant les Anglais, en ont détruit beaucoup avec leurs canons. Ils sont revenus chez eux un peu moins nombreux qu'ils n'étaient partis, éclopés, meurtris, mutilés, avec leurs bannières en lambeaux. Au lieu de chants de victoire, on n'entend que des chants funèbres. » Il se proposait de rester à Bâle jusqu'à Noël, si sa santé le permettait; sinon, il devait retourner en Brabant, ou aller à Rome. Il fut plusieurs fois malade, et le bruit même de sa mort se répandit, à la grande douleur de l'Allemagne.

« C'est un vieil usage, écrivait-il à Morus, d'envoyer des présents salutaires à ses amis convalescents; et à moi qui suis revenu tant de fois à la vie, il ne m'arrive même pas une lettre du pays où vous êtes. »

Vers Noël, le Nouveau Testament était presque achevé; mais il se voyait accablé de travail. Œcolampade l'aidait pour l'hébreu. Le *Saint Jérôme* était poussé activement; mais l'œuvre s'étendait sans fin. Après plusieurs mois d'un labeur non interrompu, Érasme se sentait de plus en plus harassé de fatigue, lorsque, vers la fin de février, il reçut des propositions séduisantes. Le duc Ernest de Bavière, zélé protecteur des lettres, et en particulier du gymnase d'Ingolstadt, qu'il voulait rendre rival des plus célèbres universités, avait l'intention d'y appeler par ses libéralités les savants les plus distingués de l'Allemagne. Il aurait voulu surtout y attirer Érasme, cet

homme *d'un génie et d'une science vraiment divine.* Il s'était informé s'il y aurait moyen de l'engager à enseigner comme professeur ordinaire. Les avis avaient été partagés; mais le duc avait persisté dans son dessein avec opiniâtreté, résolu à ne rien épargner. La faveur d'un prince éclairé, une retraite assurée pour le reste de sa vie dans l'Allemagne, sa patrie, un salaire très honorable, de nombreux bénéfices, une résidence agréable, un climat très sain, tels étaient les avantages qui lui étaient offerts. « Si son âge craignait les fatigues de l'enseignement, on devait lui accorder toute sorte de loisir. On voulait seulement posséder un homme supérieur qui donnât du lustre au Gymnase par sa présence. Si Érasme, avant d'accepter ces propositions, voulait voir le prince et le lieu, il recevrait des frais de voyage et une indemnité convenable. Mais dans le cas où il refuserait ces offres et dédaignerait un salaire annuel de 200 écus d'or et les plus riches bénéfices, le duc espérait au moins obtenir qu'il viendrait visiter ce gymnase. Il pouvait bien lui donner un mois; il aurait des frais de route magnifiques et serait très libéralement récompensé, en même temps qu'il verrait un prince plein d'amour et d'admiration pour les lettres. »

Érasme répondit qu'il était formellement engagé avec le roi Charles, son propre souverain, dont il allait devenir le conseiller, en réservant toutefois sa liberté, bien résolu à tout résigner, s'il la voyait compromise. « Autrement, disait-il, la vieillesse même ne m'aurait pas semblé une raison suffisante pour refuser; et pourtant, je suis moins vieux par l'âge que par l'épuisement des forces, car je suis tout au plus dans ma quarante-neuvième année. Si le plan de mon voyage le permet, je ne craindrai pas d'acheter par deux ou trois jours de retard la faveur de voir un tel prince. »

Il fut aussi invité par Jérôme Emser, conseiller de George, duc de Saxe, à visiter la Misnie et le gymnase de Leipzig. Emser offrait d'obtenir pour lui soit un salaire annuel, soit d'honorables frais de voyage. L'année suivante, il renouvela cette

invitation au nom du prince et de toute la noblesse, le priant de fixer lui-même la somme d'argent qu'il désirait. Il appelait Érasme un *vase d'élection*, le second docteur des nations après saint Paul. Un prélat allemand lui faisait des offres semblables. C'est ainsi que l'Allemagne manifestait de tous côtés la plus vive admiration pour sa science et pour ses écrits.

Enfin, le lendemain de la Pentecôte, il était prêt à partir et à quitter *cet antre de Trophonius*. Tant de travaux avaient presque éteint sa vie; il avait accompli en dix mois l'œuvre de six années. Avant de se mettre en route, il voulut recommander au patronage de Bilibald Pirkheimer son ouvrage sur le Nouveau Testament; car il n'ignorait pas combien toute nouveauté excite de préventions.

Le conseiller de l'empereur accueillit ce livre avec le plus vif enthousiasme. « Érasme, disait-il, a d'un seul coup achevé ce qui fut tenté en vain pendant mille années. » Il voyait en lui le restaurateur de l'éloquence latine et des bonnes lettres, l'unique ornement de l'Allemagne, la gloire et la splendeur du genre humain.

Erasme quitta Bâle plus tard qu'il n'avait souhaité, mais un peu prématurément pour ce qu'il avait entrepris. Il laissait inachevé le livre de l'*Institution du prince*, malgré son désir de le présenter à son jeune souverain auquel il était dédié. Il manquait aussi quelque chose au *Saint Jérôme*. Dans toutes ses lettres, il parlait avec une satisfaction modeste de l'accueil empressé et flatteur que lui avait fait la haute Allemagne. Aucun pays ne lui avait souri davantage. « Je puis à peine exprimer, écrivait-il à Morus, combien le climat de Bâle et le caractère des habitants me plaisent. On ne peut rien voir de plus franc et de plus affectueux? Quel cortége de gens à cheval, quand je suis parti! Que de larmes, en prenant congé de moi! » Tout le charmait dans ce pays, excepté ces poêles infects dont l'odeur était insupportable à son tempérament délicat; et il regrettait vivement de l'avoir connu si tard.

L'évêque de Bâle, vénérable par sa sagesse, ses lumières et sa vertu, l'avait comblé d'honneur. Quoi qu'il fût peu généreux de sa nature, car on trouvait en lui cette imperfection, comme une tache dans un beau corps, il lui offrit de l'argent et le força d'accepter un cheval qu'Érasme, une fois sorti de la ville, aurait pu vendre cinquante florins d'or. Il avait même commandé un gobelet d'argent dont il voulait lui faire présent; mais l'orfèvre manqua de parole. Il portait toujours avec lui le *Manuel du Chrétien*, dont il avait lui-même colorié toutes les marges. « Mais, disait Érasme, je m'arrête, de peur de paraître vaniteux; et pourtant je ne craindrais pas d'être même extravagant avec Morus. On peut supporter jusqu'à un certain point un ou deux coups de la fortune; moi, je suis infortuné en tout. Combien il est difficile d'être sage, quand on a la fortune contraire! »

Ce n'était pas sans intention, il est permis de le croire, qu'il entrait dans ces détails si honorables pour lui. On se rappelle le conseil qu'il donnait à son ami Ammonio. Il fallait exciter l'émulation et la jalousie des Anglais. Ammonio était impatient d'entendre ses récits sur cette haute Allemagne dont il se louait si fort. Il lui écrivait avec un peu d'ironie : « Ce pays que Tacite dépeint si rude et si sombre pour ceux qui n'y sont pas nés, vous a donc souri. Faut-il s'en étonner? Vous pouvez répandre la sérénité sur les monts Riphées, amollir les bêtes sauvages et les rochers, comme Orphée lui-même. Tous en Angleterre attendent votre arrivée avec impatience. »

Érasme avait d'abord voulu faire route par la Lorraine. Il était déjà parvenu à Kaiserberg; mais voyant des bandes de soldats répandues çà et là, les habitants des campagnes se retirant de tous côtés dans les villes, il dut renoncer à son projet. Toutefois, il n'évita pas le péril. A Cologne, il trouva les députés italiens, et tous réunis, ils formèrent une troupe de quatre-vingts cavaliers environ; mais, même en si grand nombre, ils ne firent pas le voyage sans danger. « Grâce au ciel, écrivait-il à Morus, me voici arrivé sain et sauf à An-

vers. Je suis malade pour les autres, bien portant pour vous seul. »

Il salua le chancelier Jean Sauvage, chez lequel il dîna. Craignant de ne pas le rencontrer à Bruxelles ou à Malines, il lui avait écrit d'Anvers pour lui annoncer son arrivée et se mettre à sa disposition. Il alla voir ensuite l'évêque de Chieti, Pierre Caraffa, légat du pape. Antérieurement il l'avait prié, non-seulement de lui être favorable, mais de l'aider pour son ouvrage du Nouveau Testament. L'ambassadeur pontifical avait cru qu'il s'agissait d'argent et lui avait envoyé un don. Érasme, sentant sa faute, lui avait écrit pour l'excuser, ajoutant ces mots : « Combien de fois il m'arrivera d'en rougir? » Mais il ne renvoya pas le présent; c'eût été faire injure au légat : Caraffa lui témoigna autant d'amitié que d'admiration. Érasme dîna aussi chez Tunstall, ambassadeur d'Angleterre, qui lui parut avoir beaucoup de ressemblance avec Morus. Il devait bientôt se lier avec lui d'une étroite amitié.

Dans l'attente des faveurs que le chancelier lui avait fait espérer, il alla passer quelques jours chez Montjoy, à Tournai, et chez l'abbé de Bergues, à Saint-Omer. De cette dernière ville, il écrivit à ses amis d'Angleterre. Dans sa lettre à Linacer, il se plaignait d'une petite fièvre qui lui était survenue, et qui l'empêchait de se mettre en mer. Si ce motif était réel, ce n'était pas le seul, ni même le principal. Avec Ammonio, il parle bien de fièvre, mais aussitôt il ajoute qu'il est obligé de rester quelques jours pour être agréable au prince Charles. Il était encore plus explicite avec Morus : « Bientôt, lui disait-il, je traiterai avec le prince; et si je vois l'affaire conduite avec la froideur que dans ce pays on montre habituellement pour les lettres, j'irai droit à Bâle, à moins que vous ne soyez d'un autre avis. »

Ce n'était pas sans raison qu'Érasme avait différé son départ pour l'Angleterre. Le 8 juillet, le chancelier, qui mettait le plus grand intérêt à le fixer dans les Pays-Bas, en lui assurant un repos honorable, lui offrit une prébende à Courtrai,

au nom du roi catholique, dont la libéralité ne devait pas se borner à cette grâce; il lui en donna l'assurance positive. Le lendemain, Érasme annonçait sa guérison à ses amis d'Angleterre. Il céda cette prébende, qui rapportait cent écus, moyennant une pension de trente livres de Flandre. Ce fut un certain Barbirius, chapelain du chancelier, qui fut le négociateur de ce marché peu d'accord avec les idées réformatrices d'Érasme. Ce même Barbirius, qui alors se montrait son ami très respectueux et très dévoué, devait plus tard le dépouiller de cette pension par une insigne perfidie.

La fortune d'Érasme semblait être en pleine prospérité. Il était question de le nommer à l'archevêché de Saragosse (1), dont la vacance était prochaine. On verra bientôt ce qu'il y avait de sérieux dans ce projet de le faire évêque.

L'affaire de la prébende étant arrangée à sa convenance, il se rendit en Angleterre. Il voulait visiter ses amis, recueillir sa moisson d'argent, voir le roi, faire sa cour au cardinal, et découvrir, s'il le pouvait, ce qu'il devait espérer de sa faveur. La prébende de Tournai, qui avait passé devant ses yeux comme un songe heureux, lui avait semblé une véritable dérision. Ammonio et Montjoy combattaient cette idée. D'après eux, rien n'était plus éloigné du caractère de Wolsey, qui avait pour lui la plus grande estime; il fallait voir dans cette affaire un accident indépendant de sa volonté, et qui pouvait être aisément réparé.

Peu rassuré sur ses intentions, Érasme avait attendu avec d'autant plus d'impatience les réponses du pape et des cardinaux à ses lettres. Il s'était informé plusieurs fois auprès d'Ammonio s'il n'avait rien reçu. Dès le mois d'octobre, il lui écrivait : « S'il a été répondu quelque chose qui soit d'un grand intérêt pour moi, faites-le moi savoir, mais à mots couverts. » Ammonio reçut en effet, pour lui, trois lettres de Rome; mais il ne savait en quel lieu Érasme se trouvait

(1) T. III, p. 1563, *Œuvres d'Érasme.*

alors; car celui-ci, incommodé par les poêles, avait annoncé son départ de Bâle, d'abord pour le 1er novembre, puis pour la Noël, ensuite pour le 1er mars; puis, il le remit encore. Il semblait indécis s'il irait à Rome, ou à Venise, ou en Angleterre. Ammonio voulut donc attendre une nouvelle lettre qui ferait cesser toute incertitude. Il le recommanda cependant à son ancien protecteur, l'évêque de Worcester (1), ambassadeur d'Angleterre à Rome, pour le cas où il se rendrait dans cette ville.

Ce prélat avait écrit que Léon X avait été fort réjoui par la lettre d'Érasme et qu'il avait demandé avec intérêt où il était, ce qu'il faisait, et s'il voudrait venir à Rome. Il avait donné beaucoup d'autres marques de sa grande affection pour lui. Puis, s'étant tourné vers des personnages très instruits et très considérables qui étaient présents, il leur fit passer la lettre, en vantant le rare génie et la science de celui qui l'avait écrite. Tous rivalisèrent de louanges, fidèles à l'ancienne coutume de vanter et d'admirer seulement les hommes remarquables par l'éloquence; mais Léon X faisait plus; il savait les protéger et les enrichir. « Les lettres, écrivait Ammonio, fondent sur lui les plus grandes espérances. Si je regarde votre avantage, je vous conseillerai d'accourir à Rome; si je ne considère que mon plaisir, je vous engagerai à reprendre votre vol vers nous. »

Il y avait deux lettres du pape, une pour le roi, l'autre pour Érasme, en deux exemplaires. Un de ces exemplaires et une copie du Bref adressé au monarque furent envoyés par Ammonio à Richard Pace, ambassadeur auprès de Maximilien, pour qu'il les fît remettre à leur ami commun. Elles restèrent longtemps en route. Froben les reçut peu de jours après le départ d'Érasme et les renvoya dans les Pays-Bas. Le pape, dans sa lettre, l'assurait de sa bienveillance toute particu-

(1) C'était un Italien qui ne se souciait pas de résider en Angleterre. — *V.* Lingard.

lière. « Ce qu'Érasme disait de ses intentions pour la restauration de la piété chrétienne et des premiers actes de son pontificat, lui avait beaucoup plu. Il tâcherait, avec l'assistance divine, de ne pas manquer à l'espérance du monde. Il attendait avec une douce impatience les volumes de *Saint Jérôme* et du Nouveau Testament, dus à ses veilles, et acceptait avec reconnaissance la promesse qu'il faisait de lui dédier tous les fruits de ses études. Il savait gré, pour son compte, à l'archevêque de Cantorbéry, qui montrait son mérite et sa libéralité, en protégeant la science et la vertu d'Érasme. »

La lettre au roi pouvait paraître bien vieille pour être remise ; mais, en général, selon la remarque d'Ammonio, quand il n'était pas question d'argent, on ne faisait pas attention à la date. Léon X y déclarait ouvertement son amour naturel pour les savants et pour les *bonnes* lettres, convaincu de leur salutaire influence sur la vertu, et en même temps de l'utilité et de l'honneur qui en rejaillissait sur toute l'Église. « Érasme était, à ses yeux, un des premiers dans cet art et dans cette science. Il avait appris à l'estimer extrêmement par les relations qu'il avait eues avec lui dans une condition plus humble, mais bien davantage par les monuments de son génie. Sans demander aucune faveur spéciale et déterminée, il appelait sur lui la bienveillance du roi, de son propre mouvement, et sans qu'Érasme l'en eût prié. Les bienfaits de Henri VIII, répandus sur un tel homme, feraient au monarque le plus grand honneur, et le pape lui en aurait une reconnaissance personnelle. »

Ces deux brefs causèrent à Érasme une grande joie ; elle respire, ainsi que la gratitude, dans la lettre qu'il écrivit au pontife, pour le remercier d'une faveur si rare et si spontanée. « L'approbation, disait-il, non-seulement d'un pape, mais de Léon X, est, après celle de Dieu, la plus haute qu'un mortel puisse obtenir. Si ces deux brefs m'avaient été remis assez tôt, et pendant que j'étais à Bâle, le danger des routes n'aurait pu m'empêcher de voler aux pieds de votre béati-

tude. Mais à présent, de retour dans ma patrie, mon âge, qui commence à s'appesantir, me retient, comme aussi la bonté de mon prince et l'amour extraordinaire de mes compatriotes. Le roi catholique m'a invité très libéralement pendant mon absence, par l'offre d'une pension annuelle que je n'avais ni briguée ni espérée; et, à peine j'étais de retour, qu'il m'a donné un bénéfice aussi important qu'honorable. »

« La recommandation du pontife avait merveilleusement accru l'ancienne faveur du roi d'Angleterre, du cardinal d'York et de l'archevêque de Cantorbéry pour leur protégé. Il devait beaucoup à Léon X. Il voulait lui devoir encore davantage. L'évêque de Worcester lui exposerait de vive voix, et André Ammonio, nonce du pape chez les Anglais, lui expliquerait dans une lettre de quoi il s'agissait. Il espérait éprouver, en cette circonstance, les effets de cette bienveillance naturelle au cœur du pontife, et qu'il lui avait promise, d'autant plus que l'affaire intéressait l'utilité publique non moins que sa dignité personnelle. Il aurait pu faire intervenir la recommandation des plus grands princes; mais il aimait mieux ne rien devoir qu'à la bonté de Léon X. La grandeur du pape était sans doute au-dessus de toute reconnaissance. Néanmoins, il était résolu à multiplier ses efforts pour ne point mériter le reproche d'ingratitude.

« Le Nouveau Testament avait paru depuis longtemps sous les auspices heureux de Léon X. Il ne savait pas si cet ouvrage était approuvé de tout le monde. Il l'était du moins des théologiens les plus estimés, et en particulier de l'éminent évêque de Bâle, sous les yeux duquel le livre avait été imprimé. Il ne prétendait pas renverser la Vulgate; mais il corrigeait quelques altérations, éclaircissait quelques obscurités; et cela, non d'après les songes de son imagination, mais d'après les manuscrits les plus anciens et le sentiment des docteurs les plus respectables. Toujours prêt à effacer les erreurs où l'humaine faiblesse aurait pu le faire tomber, il travaillerait encore à rendre l'œuvre de jour en jour moins indigne d'un

pape tel que Léon X. *Saint Jérôme* tout entier allait paraître au mois de septembre. « Désormais, disait-il en finissant, aucune page ne s'échappera de la plume d'Erasme, sans contenir l'éloge d'un si grand et si bon pontife. »

On voit, par cette lettre, qu'il désirait obtenir du pape une grâce spéciale. Quelle était cette grâce? Les documents, empruntés à la correspondance d'Erasme, en parlent avec mystère. Il y attachait un intérêt capital; il disait que son salut et sa vie en dépendaient. S'agissait-il d'une dispense générale du maigre que sa santé ne pouvait supporter? c'est ce qui semble hors de doute. On sait qu'à cette époque, l'infraction de la loi d'abstinence entraînait les peines les plus graves. Mais ne voulait-il pas aussi obtenir, à l'occasion d'une grâce particulière, un témoignage rare, et, pour ainsi dire, inouï de la faveur pontificale, capable de frapper les princes et d'imposer silence à certains hommes qui commençaient à murmurer? Pour le succès de cette affaire, il comptait sur le concours dévoué d'Ammonio, qui ferait agir à Rome l'évêque de Worcester. Il espérait tout de son heureuse dextérité.

Après avoir préparé sa lettre avec le plus grand soin, il la fit transcrire par son domestique, et, peu content de l'écriture, il pria son ami de la faire copier plus soigneusement, s'il le jugeait à propos. Toujours impatient, il désirait que cette affaire fût conduite avec la plus grande promptitude; mais la difficulté et le péril des routes ne permettaient pas cette célérité qu'il demandait.

Peu satisfait de l'Angleterre, l'esprit et le cœur tournés vers les Pays-Bas où la fortune semblait lui sourire, il avait hâte de repasser sur le continent. Par malheur, il tomba au milieu des chasses royales. Ammonio était parti pour ces chasses. Il était impossible de voir le roi et le cardinal. Un autre objet le retenait encore. Un certain Urswic (1), son ami et son bienfaiteur, lui avait donné un cheval qui avait fait deux fois le

(1) Abbé d'Abingdon, ancien aumônier de Henri VII. — *V.* Lingard.

voyage de Bâle, heureusement pour son cavalier et pour lui-même, par une route, non-seulement longue, mais très pénible. « Il est déjà, disait Érasme, aussi sage que l'Ulysse d'Homère. Il a vu beaucoup de villes et les mœurs de beaucoup d'hommes. Il a visité tant d'Universités! Tandis que je me tue presque de travail à Bâle pendant dix mois, lui, oisif durant ce temps, devient si gras qu'il peut à peine marcher. » Apparence trompeuse; il périt *de la maladie de Flandre, pour avoir trop bu.* Afin de le remplacer, Urswic, à qui Érasme avait offert un exemplaire du Nouveau Testament, lui promettait un nouveau cheval. Mais quand il alla le voir, il le trouva parti pour la chasse. *C'est ainsi que le thon lui échappa.*

En attendant, l'évêque de Rochester le pria de venir passer quelques jours avec lui. Érasme lui accorda dix jours; mais il se repentit de son engagement plus de dix fois, et il se rappela le proverbe grec : « Engage-toi; la peine t'attend. » Il voulut du moins profiter de l'occasion pour faire passer le prélat du latin au grec. Il essaya d'*opérer cette métamorphose.* Plus tard, Fisher reconnaissait lui devoir le peu qu'il savait de grec : « Plût à Dieu, lui écrivait-il, que j'eusse pu écouter vos leçons pendant quelques mois. » La *Dialectique* d'Agricola, qu'il avait achetée sur sa recommandation, l'avait charmé. « Pourquoi, disait-il, n'ai-je pas trouvé un tel maître dans ma jeunesse? Je préférerais assurément cet avantage à la dignité d'archevêque. » Dans un moment de détresse, Érasme avait eu recours à sa générosité. L'évêque de Rochester passait pour avoir à sa disposition beaucoup d'argent; mais l'emploi en était fixé, et il ne pouvait le changer. Érasme avait cru le contraire. Le prélat, qui le voyait nécessaire à l'université de Cambridge, dont il était chancelier, lui promit de ne pas le laisser dans le besoin, tant que ses faibles ressources ne seraient pas épuisées.

Cependant Ammonio, informé du séjour d'Érasme à Rochester, le railla doucement sur la faveur qu'il avait faite à

l'évêque; car, pour lui, il n'aurait pas osé demander deux jours à son impatience. Il était convaincu d'ailleurs que son engagement ne lui serait pas préjudiciable, et qu'Érasme plaçait à intérêt. « La chasse vous a mal réussi, ajoutait-il; ce n'est pas étonnant, vous n'avez pas l'habitude de chasser dans ces bois-là. » Pour le consoler de ses ennuis, il lui fit présent d'un cheval blanc d'Irlande. L'envoi ne se fit pas attendre. Morus, ayant appris qu'Érasme s'était arrêté à Rochester, accourut, afin de voir encore un ami qu'il craignait de perdre pour toujours, et fit amener le cheval qu'Ammonio lui offrait. Erasme fut touché, ravi. Il vantait avec effusion le cœur d'Ammonio. Il voulait battre son domestique indiscret et renvoyer le cheval; mais Morus l'en empêcha. « Je préfère, disait-il, la possession de tels amis au souverain pontificat. J'aurais mieux aimé cependant exercer cette piraterie sur le cardinal d'York, sur Colet, sur Urswic; mais ceux-là sont sages. Pourtant Urswic me promet un beau cheval, et il le donnera, j'en suis sûr, non pas aux calendes grecques, mais aux calendes d'octobre. » Il annonçait son prochain départ pour les Pays-Pas, d'où il écrirait au cardinal.

CHAPITRE XV

Érasme à Bruxelles. — Cutbert Tunstall. — Évêché en Sicile. — Ombrages de certains théologiens. — Faveur accordée par le pape. — Ouvertures de la France. — Correspondance et lutte épistolaire avec Budé. — Lettre à François Ier. — Canossa.

De retour sur le continent, Érasme passa quelques jours chez Pierre Gilles, secrétaire de la ville d'Anvers. Il acheta des vêtements et s'arma contre l'hiver; mais il vida sa bourse. Il écrivait à Morus : « Me voilà bien vêtu; mais je risque de mourir de faim. » Il se plaignait beaucoup des banquiers, qui rognaient d'une façon usuraire les sommes qu'il recevait de l'archevêque de Cantorbéry. Il recommençait à parler de sa pauvreté; car ce fut toujours sa faiblesse. Il proposa au chanoine Buslidius ses deux chevaux que la disette d'argent le forçait de vendre. « Je n'ai pas envie, lui disait-il, d'être nu pour aller à cheval, et je ne suis pas encore assez riche pour me vêtir et nourrir des chevaux. J'ai des acheteurs; mais l'approche de l'hiver fait qu'ils se vendent moins. Je ne désire ni vous les faire prendre de force ni vous les vanter; mais si cela vous accommode, prenez-les tous deux, ou prenez-en un seulement. Vous en ferez vous-même le prix d'après l'usage, ou vous n'en ferez pas. Sinon, je m'en déferai au prix que je trouverai pour les empêcher de me dévorer. » Ce n'était peut-être qu'une ouverture adroite, afin de les mettre en pension chez Buslidius. Le plus piquant, c'est qu'en ce moment même

il chargeait Morus de hâter l'envoi du cheval que lui avait promis Urswic.

Il reçut bientôt du chancelier un message qui l'invitait à se rendre à Bruxelles. Il ne se pressa pas de partir. « Si le chancelier me mande une seconde fois, écrivait-il à Buslidius, je volerai. Sinon, je rassemblerai mes bagages et je me transporterai tout entier à Bruxelles; car ce plan me sourit tous les jours davantage. » Quatre jours après, il se disposait à monter à cheval. Le 6 octobre, il était installé à Bruxelles dans une chambre fort petite, mais près de la Cour et de Cutbert Tunstall, ambassadeur d'Angleterre; ce qui le recommandait beaucoup à ses yeux. Il pria P. Gilles de lui envoyer ses livres. Il se réjouissait d'avoir délivré cet ami excellent de tous les ennuis qu'il lui avait causés par sa présence. « J'avais pitié, lui disait-il, de vous et de votre femme. Votre cœur, dans son amour inconsidéré, ne croyait jamais avoir pour moi d'assez bons offices... Voulez-vous maintenant apprendre quelque chose qui vous fera rire? Ce que d'autres souvent n'obtiennent pas après de longs efforts, je l'ai presque obtenu en dormant. Le roi catholique m'avait fait évêque, ou peu s'en faut. Où donc? direz-vous. Non pas à l'extrémité des Indes, d'où cependant notre ami Barbirius tire de l'or, gouverneur de peuples qu'il n'a jamais vus, mais chez les Siciliens, fins Grecs jadis, maintenant encore diseurs de bons mots, et d'humeur enjouée. Mais on s'est trompé heureusement et tout à fait à mon gré; car, ensuite, on a découvert que la collation de cet évêché appartenait au souverain pontife. Bientôt après, le roi a écrit au pape pour le prier de maintenir la validité de cette nomination. Voilà ce qui se fait à Bruxelles, pendant que nous sommes oisifs à Anvers; et c'était pour cela que le chancelier me faisait venir. Si j'avais pu le soupçonner, j'aurais mis moins de hâte dans mon départ. A mon arrivée, ceux qui étaient dans la confidence me félicitaient et me souhaitaient bonheur. Pour moi, je ne pouvais que rire; et cependant je les ai remerciés de leur inten-

tion, mais en les avertissant de ne pas prendre, à l'avenir, une telle peine; car je n'échangerais pas mon repos contre un évêché, quelque brillant qu'il pût être. »

Il racontait pareillement ce rêve à son ami Ammonio : « De retour à Bruxelles, j'allai rendre visite au chancelier, mon Mécène. Dès qu'il me vit, s'étant tourné vers les conseillers présents : « Voici, dit-il, un homme qui ne connaît pas encore toute sa grandeur. » Puis, s'adressant à moi, il me dit : « Le prince s'efforce de vous faire évêque; et déjà il vous avait conféré un évêché, non méprisable, qui se trouve en Sicile; mais ensuite on a su qu'il ne faisait point partie de ceux qu'on appelle *réservés*. Il a donc écrit en votre faveur au souverain pontife, pour qu'il vous en laisse prendre possession. » A ces paroles, je n'ai pu m'empêcher de rire. Toutefois, l'intention du prince, ou plutôt du chancelier qui est prince en réalité, n'est pas sans me flatter, parce qu'il ne favorise guère que ceux qu'il sait ou qu'il croit honnêtes. Puisse l'économie de cette pièce comique avoir un heureux dénoûment; car nous avons écrit presque en même temps, nous d'Angleterre, et eux du Brabant. Je brûle d'apprendre le succès de l'affaire. »

Il était résolu à passer l'hiver à Bruxelles. Il trouvait un grand charme dans la société de Cutbert Tunstall; il écrivait : « Je n'ai pas encore trouvé d'ami plus dévoué. » Il avait alors de l'éloignement pour Louvain, où il devrait à ses frais se faire le serviteur des écoliers, où sans cesse les jeunes gens viendraient l'assourdir de leurs demandes : « Corrigez cette pièce de vers; retouchez cette lettre. » Celui-ci lui demanderait un livre, celui-là un autre; et il n'y avait là personne qui pût être pour lui un ornement ou un appui. En outre, il devrait quelquefois entendre les criailleries des faux théologiens, les gens les plus désagréables du monde. « Dernièrement encore il s'est élevé, disait-il, parmi eux un homme qui a presque excité un orage contre moi, et je puis dire à son sujet que je tiens le loup par les oreilles, sans pouvoir le

maîtriser ou le laisser aller. Il me flatte en face, et me mord quand je ne suis pas là. Il promet d'être mon ami, et il se conduit en ennemi. Puisse le *grand Jupiter* refondre et reforger toute cette race d'hommes, qui, incapable de nous rendre meilleurs ou plus instruits, suscite des tracas à tout le monde! » Il avait en vue un professeur distingué de Louvain, appelé Martin Dorpius, qui, dans une lettre, avait censuré l'*Éloge de la Folie* et le projet même d'un travail critique sur le Nouveau Testament.

Il était alors plein d'indifférence pour les dignités ecclésiastiques. Il regretta plus tard de ne pas les avoir recherchées, comme une sauvegarde contre les attaques de ses ennemis. Ammonio, devenu habile dans la carrière de l'ambition et dans la pratique des Cours, lui donnait de forts bons conseils. Il croyait que le pape désirait son élévation en dignité; mais, convaincu de la bonne volonté du roi catholique et sachant que les occasions ne manqueraient pas, Léon X aimerait mieux le voir honoré aux dépens d'autrui. Il approuvait beaucoup son projet de passer l'hiver à Bruxelles, où il pourrait paraître souvent au grand jour de la Cour, se rappeler par sa présence à ses protecteurs, seconder la fortune, être utile tout ensemble et à lui-même et à sa patrie. Un autre conseil fort sage que lui donnait Ammonio, c'était de lâcher ce loup qui ne pouvait le mettre en péril et qui cherchait seulement l'honneur de s'être mesuré avec lui. Malheureusement Érasme ne tint pas compte de cet avis. Il se laissa entraîner dans la polémique, voulut faire une apologie et ouvrit la voie à des débats interminables, où il déploya une singulière souplesse d'esprit, mais qui absorbèrent un temps précieux et finirent par l'accabler.

Dans ses lettres, il effleurait en passant de sa mordante ironie les ambitieuses avidités de la Cour. « Il y a ici, disait-il, une véritable chasse aux faveurs de toute espèce; mais je n'ai pas de mains pour prendre. Ce qui me fâche, c'est que les Italiens, les Espagnols, les Gètes, se conduisent envers moi

avec plus de candeur que mes compatriotes, race famélique et née seulement pour le ventre. Je dois beaucoup au chancelier; mais je ne suis pas le seul; tout le pays lui est redevable. » Sous ces éloges, on pouvait découvrir un secret mécontentement. Dans les Pays-Bas, comme en Angleterre, il obtenait beaucoup moins qu'il n'avait espéré. Il écrivait au conseiller Antoine Clava, son ami : « Je ne fais encore que semer, ignorant quelle sera la moisson. Je voudrais seulement que le produit ne fût pas inférieur à la dépense. J'ai ce qui peut suffire à mon cœur, à mon repos. Bientôt le sort de ma vie sera fixé. Je rejetterais même volontiers le fardeau de la renommée, et je suis bien près de dire avec Épicure : « Vis dans l'obscurité. »

Avec ses amis d'Angleterre, il voilait mieux son découragement. « Je ne suis pas en peine d'argent, disait-il; quand même l'archevêque de Cantorbéry me ferait défaut, il y a ici des personnages de qui je puis en obtenir avec un signe de tête seulement. » Il avait écrit au cardinal Wolsey qu'il avait eu un vif regret de ne pouvoir lui rendre grâces pour son affection : il la connaissait déjà auparavant; mais le comte Montjoy la lui avait fait connaître plus parfaitement encore. « Quand vous aurez réglé, ajoutait-il, ce que vous jugerez suffisant pour assurer mon repos, je tâcherai d'obtenir de mon prince mon congé, comme il convient de quitter un souverain, son bienfaiteur. »

Pour le moment, il faisait reposer sa plus grande espérance sur la négociation qui se poursuivait à Rome. Ammonio avait écrit d'une manière très pressante à l'évêque de Worcester et au pape lui-même. Érasme était très impatient d'apprendre le dénoûment. « Croyez-moi, écrivait-il, mon très cher Ammonio, maintenant tous les dés sont jetés; si le coup ne réussit pas, c'en est fait; s'il réussit, je devrai tout à votre cœur et à la bonne volonté de l'évêque de Worcester; sinon, je reconnaîtrai mon mauvais génie qui ne m'est que trop connu. Vous m'exhortez à m'approcher de *Jupiter*. Je ferai

effort et avec plus de courage, quand, bien éveillé, j'aurai entendu l'oracle certain d'où dépend ma destinée. Vous savez combien je suis peu délié, surtout en ces affaires. »

De tous côtés, ses amis l'avertissaient de l'orage qui le menaçait de la part de certains théologiens et de certains moines. Colet lui avait écrit quelques mois auparavant : « Votre Nouveau Testament est acheté ici avec empressement et est lu par tout le monde. Beaucoup de gens approuvent et admirent vos travaux ; quelques-uns les désapprouvent, les censurent et disent ce qui se trouve dans la lettre que Dorpius vous a écrite. Mais ce sont ces théologiens que vous dépeignez dans *la Folie* et ailleurs avec non moins de vérité que d'esprit. » Des avis semblables, sous une forme mêlée de sérieux et d'enjouement, lui venaient de Thomas Morus. Après l'avoir averti des critiques du savant Latimer, qui, en grammairien puriste, l'accusait de n'avoir pas osé assez dans sa traduction, et d'avoir conservé des mots étrangers à la langue latine, comme celui de *Sabbatum*, il lui annonçait qu'une conspiration s'était formée en Angleterre pour découvrir et rassembler les erreurs contenues dans ses livres. Il le priait donc avec instance de passer promptement en revue ses écrits et de corriger tout ce qui pouvait prêter à la critique ou à la chicane.

Un homme fort savant en hébreu, esprit rusé et retors, Fabricius Capiton, prédicateur à Bâle, qui plus tard se jeta tout à coup dans la réforme, après avoir longtemps flatté les deux partis, applaudissait de son côté au projet annoncé d'une nouvelle édition du Nouveau Testament. « Des esprits pointilleux, disait-il, vous reprochent les fautes qu'un travail précipité n'a pu corriger, les contradictions qui se rencontrent dans les notes. » Capiton l'engageait à parler avec prudence des pratiques acceptées par la superstition ou par la foi : « Jusque-là il avait servi la cause de la vérité avec une modération ferme et avec un art charmant qui avait fait taire même les personnes attaquées. Mais l'envie ne manquerait pas de

saisir l'occasion, si Érasme oubliait de modérer l'impétuosité de sa plume. » Il l'avertissait de ne pas ajouter un mot de plus, sinon avec des ménagements infinis sur certains points délicats du dogme. Il lui montrait l'envie distillant son venin, le peuple soulevé par les perfides apparences d'un zèle véritable, et le pieux Érasme maudit, réprouvé comme l'ennemi public du christianisme. « Je vous ai déjà défendu, ajoutait-il, auprès de bien des personnes vivement irritées, moins par mes raisons et ma science que par la bonne opinion qu'on a de ma vie et de ma piété. »

Les écrits du savant Batave étaient lus avec empressement et admiration dans la Saxe comme dans le reste de l'Allemagne. Toutefois, il y avait un moine Augustin, passant pour un homme plein de candeur et de sincérité, qui le voyait avec peine placer la justice des œuvres dans les pratiques et les observances *figuratives*, et avancer que l'Apôtre, dans l'Epître aux Romains, ne parlait pas nettement du péché originel. Il pria donc un de ses amis d'engager Érasme à consulter les écrits de saint Augustin, trop peu estimé de lui, et qui reproduisait la doctrine des autres pères.

Ce religieux faisait consister la justice de la loi, dont parle saint Paul, dans l'observation de tout le Décalogue, et pensait que cette observation, hors de la foi chrétienne, n'était pas plus la justice qu'*une sorbe n'est une figue* : il fallait d'abord être juste pour faire des œuvres justes. Au nom de la théologie tout entière, il soumettait ces observations à Érasme, comme au Dieu de Dephes lui-même. On a aisément reconnu Luther, dont le nom encore obscur allait bientôt retentir dans le monde.

Peu de temps après, un autre théologien, d'un esprit tout différent, Jean d'Eck, qui devait être le fougueux adversaire de la réforme luthérienne, reprochait à Érasme, avec beaucoup de ménagement dans les termes, mais avec une grande netteté dans le fond, de méconnaître les lumières supérieures de saint Augustin et d'ébranler l'autorité des Saintes Écri-

tures dans son caractère divin. En France, il s'élevait aussi de sourds murmures parmi les docteurs de la Sorbonne. Mais nulle part les plaintes n'étaient plus vives, les attaques plus violentes qu'à Louvain. Indépendamment du théologien Dorpius, dont la censure était modérée, il y avait quelques moines qui ne mettaient aucune mesure à leurs furieuses accusations. Ainsi, au milieu du concert d'éloges enthousiastes, qui célébrait la gloire d'Érasme, quelques voix discordantes ne laissaient pas de l'inquiéter. Ce nom d'hérétique, qui l'effrayait dès sa jeunesse, lui apparaissait maintenant comme un écueil où il pouvait faire naufrage.

Pour imposer silence à ses ennemis, comme pour faire une douce violence à la libéralité des princes, il espérait tout de cette faveur extraordinaire qu'il attendait du pontife avec une si inquiète impatience. Elle fut retardée un peu par une indisposition du pape et par les troubles du duché d'Urbin. Enfin, grâce à l'intervention habile et empressée de l'ambassadeur d'Angleterre, le bref fut signé le 26 janvier 1517. On y lisait : « L'honnêteté de votre vie et de vos mœurs, votre science rare et les mérites éminents de vos vertus, qui sont attestés si hautement par les monuments de vos études, célèbres en tous lieux, comme aussi par le suffrage des hommes les plus instruits, et qui nous ont été recommandés par les lettres de deux princes très illustres, le roi d'Angleterre et le roi catholique, font que nous vous entourons d'une bienveillance toute particulière et pour ainsi dire unique. Aussi accordons-nous volontiers votre demande, disposé à répandre plus abondamment sur vous les marques de notre affection, lorsque vous nous en fournirez vous-même, ou que les circonstances nous en donneront l'occasion, pensant qu'il faut par de justes récompenses exciter à de plus grands efforts votre sainte activité qui travaille assidûment pour l'utilité publique. »

Érasme reçut avec une joie reconnaissante cette haute faveur de Léon X. Il se hâta de le remercier par une lettre

plus flatteuse encore que les précédentes. « Comme toujours, lui disait-il, votre bonté et votre affection paternelle dépassent non-seulement nos mérites, mais même nos vœux. Ce que ma réserve demandait avec plus de restriction et de ménagement, votre munificence me l'a octroyé plus largement et d'une manière plus étendue; et elle n'a pas voulu me laisser ignorer à qui je devais ce bienfait, lorsque moi-même je désirais le devoir entièrement à Votre Sainteté. Je savais que le roi catholique m'avait recommandé à vous, mais pour un autre objet; et pourtant cela même a été fait, non-seulement en mon absence, mais même à mon insu. Quant au roi d'Angleterre, bien que je lui sois redevable à beaucoup d'autres égards, j'ignorais certes jusqu'ici cette nouvelle dette. Je comprends, oui, je comprends, très saint Père, quel pesant et multiple fardeau s'impose à mes épaules; car d'abord, je dois lutter de toutes mes forces pour user de la grâce que votre affection paternelle m'a concédée, d'une manière digne de celui qui la donne et de celui qui la reçoit; ensuite, je dois m'efforcer de répondre, au moins dans une certaine mesure, à la recommandation de si grands princes. » En terminant, il se félicitait lui-même d'avoir l'approbation d'un pontife éminent entre tous. Il félicitait son siècle qui allait renouveler l'âge d'or sous les auspices heureux d'un pape, destiné à rendre au monde les trois principaux biens : la piété chrétienne, tombée en décadence; les bonnes lettres, négligées ou méconnues; enfin, la paix publique, mère et nourrice de la piété comme de la science. « Voilà, disait-il, les trophées impérissables de Léon X... Je demande avec prière au Dieu *très bon* et *très grand* de vous conserver toujours ces sentiments et de vous laisser le plus longtemps possible au milieu de nous, de telle sorte qu'après avoir ordonné les affaires humaines selon votre désir, *vous retourniez tardivement au ciel.* »

Érasme semblait sacrifier ici à ce paganisme littéraire qu'il a raillé ailleurs avec une verve incisive. Il voulait sans

doute se conformer au goût qui régnait alors en Italie (1).

Pendant qu'il attendait l'entier accomplissement des promesses qui lui avaient été faites dans les Pays-Bas, il reçut de la France des ouvertures séduisantes. Là aussi ses ouvrages et sa renommée avaient un grand retentissement. La France possédait alors un érudit supérieur, Guillaume Budé, d'un esprit moins attrayant que celui d'Erasme, moins facile, moins communicatif, mais plus solide et plus profond, d'une science plus sûre, d'un caractère plus ferme, d'une imagination moins mobile, d'une humeur moins irritable. Il avait composé sur les monnaies anciennes un livre plein d'érudition et de pénétrante sagacité. Pendant qu'on l'imprimait, l'anglais Linacer, se trouvant à Paris, vint à parler dans la conversation de certaines difficultés qu'il semblait impossible d'éclaircir et de résoudre. A son grand étonnement, Budé promit de le faire dans cet ouvrage, et il tint parole.

A cette époque, il commençait à se former en Europe une sorte de république intellectuelle. Les lettrés des divers pays se cherchaient, s'écrivaient, se communiquaient leurs idées, leurs sentiments, leurs recherches, leurs découvertes. Erasme contribua plus que tout autre à établir un lien entre tous les membres de cette société savante dont il était considéré comme le chef. Avant son retour de Bâle, il avait écrit à Budé une lettre laconique, mais singulièrement flatteuse et amicale, où se trouvaient ces mots : « Il est impossible de dire, mon très cher Budé, quel intérêt je porte à votre gloire et combien j'admire votre science. » Budé crut à la sincérité de ces paroles. Le *Manuel du Chrétien* l'avait convaincu depuis longtemps qu'Érasme était un homme honnête et plein de respect pour la vérité. Il ressentait pour son mérite la plus profonde admiration et n'osait donner le nom d'ami à celui que réclamait le monde entier.

(1) La même intention semble se trahir dans la lettre de l'abbé de Saint-Bertin au cardinal de Médicis, dont il a été question plus haut.

Dès qu'il avait reçu sa lettre, il avait tout abandonné pour faire dans Sénèque le travail qui lui était demandé, lorsque tout à coup on annonça le Nouveau Testament en deux langues. Il quitta Sénèque pour le livre nouveau. Il passa une demi-journée à lire l'*apologie*, l'*exhortation* et la *préface*, placées en tête de l'ouvrage. Aussitôt après dîner, il alla rendre visite à François de Loin, conseiller au Parlement, homme de la plus grande science et de l'autorité la plus haute, lecteur très empressé des écrits d'Érasme. C'était à ce noble personnage que Budé avait consacré en quelque sorte son livre sur les monnaies, en établissant un dialogue avec lui vers la fin de l'ouvrage. « Avez-vous quelque nouvelle? » demanda Fr. de Loin. « Aucune, » répondit Budé. « Eh bien! moi, répliqua-t-il, j'ai à vous annoncer une chose qui vous regarde et qui vous sera très agréable. Voici votre éloge fait par une autorité qui égale pour vous celle du Sénat romain. Vous désiriez voir en France trois ou quatre Érasmes, si toutefois une seule génération pouvait en produire plusieurs, afin de pouvoir vous abandonner librement avec eux à l'essor de votre esprit. » En effet, Budé avait coutume de dire avec une pédantesque emphase qu'il était obligé de modérer la fougue de sa plume et l'élan de son inspiration, de replier ses voiles, pour se mettre à la portée des hommes de son temps, de ces demi-savants qui prétendaient circonscrire les ressources de la langue latine dans les limites de leur intelligence. « Eh bien! continua Fr. de Loin, cet Érasme lui-même, non-seulement lit, mais vante vos ouvrages; et en même temps il lui montra le livre tout frais sorti de l'impression. Louant dans Érasme la candeur de l'amitié non moins que la supériorité de l'esprit, il ajouta : « Pour vous, Budé, qui avec tant d'ardeur vous portez l'émule des personnages les plus grands dans les lettres, vous devez tâcher de ne pas vous laisser vaincre en bons procédés par cet homme qui vous fait des avances si obligeantes. »

Alors commença entre les deux lettrés un commerce épis-

tolaire auquel furent associés l'anglais Tunstall et quelques français, de Loin, Ruzé, Nicolas Béraud. Dans des lettres interminables, écrites pour le public avec un grand apprêt, et se succédant avec une merveilleuse rapidité, ils échangèrent des louanges souvent emphatiques, parfois équivoques, toujours mêlées de critiques plus ou moins agressives, quelquefois même d'épigrammes mordantes. Un mot surtout, échappé au savant français, fit au cœur d'Érasme une blessure mortelle pour leur amitié. Après une légère escarmouche de philologie, il l'avertissait de ne pas dépenser son génie et son éloquence sur des minuties (1) qu'il devait laisser aux esprits médiocres ; c'était perdre de sa majesté. Érasme fut moins charmé des éloges de Budé que choqué de ses critiques. Il répondit sur un ton aigre-doux. Il releva le mot malencontreux. « Il sentait, disait-il ironiquement, qu'il n'était point fait pour le grand. Son esprit était petit comme son corps. »

Budé, qui n'avait pas eu d'intention blessante, eut beau expliquer sa pensée, disant qu'il avait en vue certains écrits de peu de valeur que la postérité traiterait d'apocryphes, comme le recueil des *Similitudes*, quelques traductions et même le traité de *l'Abondance oratoire*, indigne de son titre et de son auteur, aux yeux de beaucoup d'hommes distingués et bienveillants. En voulant guérir le mal, il ne fit que l'envenimer, car il ajoutait un peu rudement : « Vous avez voulu être *polygraphe*, mais tant de petits écrits ne peuvent que ternir quelque peu l'éclat de votre nom. »

Érasme lui répondit avec son ironie accoutumée : « Ce que vous pensez de *l'Abondance* et d'autres écrits est également vrai pour tous mes ouvrages. Les *Adages*, pour être plus volumineux, n'ont pas un sujet plus relevé, et pourtant j'ai surpassé mes prédécesseurs. Je sais mesurer mes forces, et votre amitié les exagère. J'écris pour les enfants et les

(1) Λεπτολογήματα.

ignorants. J'aime à mettre ma philosophie en de petits sujets, souvent moins frivoles et plus utiles que les matières les plus brillantes. Beaucoup de gens font grand cas du traité de *l'Abondance*, si mince à vos yeux comme aux miens, affirmant que je n'ai rien écrit de plus utile et de plus habilement traité. Vous corrigez votre expression comme Aristophane dans le passage connu : « Tu n'as pas dérobé, mais tu as ravi. » Au reste, il convenait de ses défauts et ajoutait ironiquement : « A Budé la science parfaite et la sublimité de l'esprit; à Budé, rival d'Hermolaüs (1) et de Pline, et non point à Érasme, enfant de la Batavie. » Puis il poursuivait ainsi avec une fine malice : « Budé n'est pas un Lucullus, ignorant de ses richesses, mais un père de famille aussi diligent que riche, dont tous les trésors sont classés et mis en ordre, ayant sous sa main des tables faites avec soin, et à sa disposition la plus heureuse mémoire. Quelquefois un lecteur difficile pourrait désirer des apprêts plus simples. Fuyant dans la pensée et dans l'expression tout ce qui est vulgaire, cherchant l'éclat et la profondeur, sans jamais se détendre, il ne peut guère être goûté que d'un lecteur aussi attentif qu'instruit, et qui éprouve presque plus de fatigue à lire que l'auteur à composer. Passionné pour les métaphores et les comparaisons brillantes, qu'il suit fort longtemps, il paraît s'éloigner de la simplicité naturelle; et son style, au lieu d'être parsemé de pierres précieuses, n'est qu'un assemblage de diamants. Pourtant le naturel, comme par une sorte d'affinité, a un charme secret et tout-puissant sur le cœur et sur l'esprit des hommes. »

Après plusieurs passes d'armes, Budé, qui avait engagé la lutte, sentit qu'il fallait y mettre un terme; car ces piqûres légères pouvaient amener un choc violent, au grand scandale des lettrés, comme à la grande joie de leurs ennemis. Il avait

(1) Le vénitien Hermolaüs Barbaro, un des plus savants hommes du xve siècle.

cru s'apercevoir qu'Érasme s'était offensé de sa franchise un peu trop hardie. Il reconnaissait qu'il avait moins l'habitude de ces luttes qui demandaient beaucoup d'urbanité avec un enjouement délicat. Érasme était passé maître en fait d'élégant badinage. Lui, au contraire, il ressemblait à ces athlètes qui ne savent pas lutter avec grâce. Pour éviter tout ombrage, il résolut de traiter à l'avenir des sujets moins périlleux.

Cette joute épistolaire durait déjà depuis quelque temps, lorsqu'il fut chargé par le roi François Ier d'une négociation diplomatique. Un jour qu'il parcourait, après midi, les boutiques des libraires, il avait rencontré chez Jean Petit un homme du plus haut rang, Guillaume Petit (1), confesseur du roi et prédicateur de la cour dans les occasions solennelles, éminent théologien, orateur accompli pour les sermons d'apparat : c'était un dénicheur habile des livres cachés, un scrutateur pénétrant des bibliothèques. Budé, son ami, disait en plaisantant qu'il n'avait qu'un reproche à lui faire, c'est qu'il était trop partisan d'un étranger, de cet Érasme dont la trop grande gloire, remplissant de son éclat l'Allemagne et la France, sans parler d'autres pays, éclipsait la sienne.

G. Petit lui raconta que l'avant-veille la conversation chez le roi était tombée sur les savants. Comme on parlait d'Érasme, de Budé et d'autres encore, tout à coup François Ier, comme *inspiré par Minerve*, déclara qu'il avait l'intention d'attirer dans son royaume, par les plus riches récompenses, l'élite des hommes distingués et de former en France une pépinière de savants. G. Petit, saisissant l'occasion, dit que le roi devait appeler avant tout Érasme, et que Budé pouvait très bien négocier l'affaire, car ces deux hommes, rapprochés par leurs études communes, étaient liés d'une très grande amitié. D'autres personnages, amis des lettres, et surtout François de Rochefort, ancien précepteur du roi, ap-

(1) Dominicain. Il fut évêque de Troyes et de Senlis.

puyèrent cet avis. Enfin le monarque, dominé par l'élan généreux de son cœur, dit qu'il voulait faire offrir à Érasme, s'il consentait à venir en France, un bénéfice de 1,000 livres et même plus.

Choisi comme négociateur, Budé fit observer à son ami qu'il était seulement intermédiaire et non garant de la promesse. « Il n'avait point assisté à la conversation ; quant à lui, il n'avait retiré aucun avantage de la bonne volonté du roi, et il n'attendait aucun avancement de la cour. Il sentait qu'il n'était pas fait pour lui plaire et pour s'y plaire. Mais il en était autrement d'Érasme, car on n'exigerait de lui que ce qu'il pouvait faire avec plaisir. En son nom personnel, il lui conseillait d'accepter ces offres. »

Quelle gloire pour Érasme d'être ainsi appelé d'un pays lointain par le plus illustre des rois, sur la renommée seule de sa science ! « Celui qui vous invite, disait-il, ce n'est pas seulement un roi de France, c'est François Ier, dont le règne promet d'être grand, un prince instruit dans les lettres, éloquent dans sa propre langue, spirituel, gracieux, affable, merveilleusement doué du côté du corps et de l'âme. Il est riche, libéral, non moins qu'aucun souverain du monde. Autant qu'on peut le conjecturer, il veut fonder une belle institution qui consacrera dans l'avenir l'utilité des arts libéraux et immortalisera son règne. Vous avez pour garant des promesses royales, un de vos partisans dévoués, conseiller sacré du prince, G. Petit, qui plaidera auprès de lui la cause de tous les savants, stipulera pour eux et rappellera sans cesse au monarque ses nobles desseins. Vous aurez aussi un protecteur dans l'évêque de Paris, Etienne Poncher, personnage aussi instruit que vertueux, illustré par des ambassades diverses, homme d'Etat consommé, soutien empressé des savants, et à ce titre renommé même en Italie. »

L'évêque se trouvait en ce moment à Bruxelles, où il attendait l'empereur. Admirateur chaleureux d'Érasme, il prenait sa défense contre les partisans de l'ancienne ignorance.

Il consacrait à la lecture de ses écrits tout le temps qu'il pouvait enlever aux affaires. Budé lui-même avait vu l'ouvrage du Nouveau Testament dans le cabinet le plus retiré du prélat. Érasme pouvait donc compter sur la faveur de ce personnage qui avait le plus grand ascendant sur le prince et faisait partie de son conseil intime. On devait croire que la bonne volonté du roi était, non pas un élan passager, mais un dessein fixe et mûrement arrêté, car il avait à cœur les lettres polies, et manifestait hautement l'intention d'appeler à lui les hommes d'un savoir éminent. « Toutefois, ajoutait Budé, si vous acceptez ses propositions, il faut, par une stipulation nouvelle, prendre des garanties. Je ne veux pas que vous soyez dupe. » G. Copus, médecin du roi, habile dans les deux langues, allait aussi lui écrire, par ordre du prince, ainsi que d'autres personnages et peut-être le roi lui-même. « Trois Guillaume, disait Budé, se trouvent employés à cette affaire, mais si Etienne Poncher peut s'entretenir avec vous en Brabant, nul n'est plus capable de mener à bien la négociation. »

G. Copus, qui jadis avait donné ses soins à Érasme malade, lui écrivit en effet. Il avait souvent reçu des lettres de lui; mais il n'avait pas osé lui répondre, à cause de la barbarie de son style. « Il était chargé par le roi de sonder ses dispositions et de savoir s'il voudrait vivre en France et à quelles conditions. Le monarque promettait de faire en sorte qu'il ne se repentît jamais d'avoir accédé à son désir. »

Avant que ces lettres fussent arrivées dans les Pays-Bas, l'évêque de Paris avait vu Érasme et l'avait trouvé encore plus grand que sa renommée. Il l'avait comblé d'éloges, l'avait admis dans son commerce et à sa table, le plus grand honneur que les *dieux des poètes pussent faire à un mortel.* Il l'avait invité, au nom du roi, à se transporter en France, si son prince y consentait, lui promettant quatre cents écus d'or, toute dépense payée.

Ces offres magnifiques flattèrent singulièrement l'amour-

propre d'Érasme; mais il résolut de ne rien précipiter. Les déceptions dont sa vie avait été semée l'avaient rendu plus circonspect et moins naïf dans ses espérances. Il répondit d'abord aux ouvertures d'Ét. Poncher, par une lettre datée d'Anvers le 14 février 1517. Après un éloge de la France, le plus florissant royaume de la chrétienté, il louait avec effusion François Ier, qui réunissait en lui les vertus les plus contraires, qui, tout grand guerrier qu'il était, préférait la gloire du législateur et du souverain pacifique, et qui, non content de posséder des hommes tels que G. Copus, le prince de la médecine, et Budé, le vainqueur des Italiens, appelait auprès de lui les savants des pays étrangers. « Quant à lui, il était prisé au-dessus de son mérite. Il avait une affection toute particulière pour la France, où il avait passé plusieurs années très agréablement dans l'étude des lettres; mais son âge le dissuadait de changer de pays. Il était d'ailleurs attaché au Brabant par la bonté et la libéralité du roi Charles. Il ressentait la plus vive reconnaissance pour les offres du monarque français; mais il ne pouvait donner de réponse précise. En attendant, s'il ne lui était pas permis de rendre son frêle corps commun à tous, il pouvait communiquer à tous son âme et les productions de son esprit. »

Sa réponse à Budé fut également évasive; même admiration pour le roi, vive expression de gratitude pour ses amis. « Énumérer tous les motifs qui l'engageaient ou le détournaient, était trop long. Il ne pouvait rien répondre de positif, avant d'avoir conféré avec le chancelier de Bourgogne qui était absent. Dès qu'il lui aurait parlé et qu'il aurait consulté ses amis, il répondrait franchement. La France lui avait toujours été chère à bien des titres; mais elle lui était plus chère encore, puisqu'elle possédait Budé. Il ne se croyait pas étranger à elle, car les géographes plaçaient la Hollande dans la Gaule. Bien souvent il avait remarqué combien les Guillaume avaient de place dans sa destinée. A dix ans, il avait aimé un camarade de jeu qui portait ce nom; à quinze, il chérissait

un autre Guillaume plus que lui-même. G. Hermann l'avait remplacé. G. Montjoy, G. Latimer, G. Grocin, G. Warham, G. Copus, G. Budé, G. Petit, n'épuisaient pas la liste des Guillaume vraiment prédestinés pour lui. »

Il fit à Copus une réponse analogue; ni acceptation ni refus. Il adressa aussi à François Ier une lettre de remerciement. Après avoir loué le monarque, à la fois belliqueux et pacifique, il ajoutait : « Votre Majesté très vigilante, bien que possédant au sein de son royaume tant de personnages éminents par toute sorte de vertus et de connaissances, appelle cependant de tous côtés, par les plus grandes récompenses, les hommes qui peuvent ajouter un nouvel ornement à un royaume déjà si riche de son propre fonds... Moi aussi, parmi eux, votre bonté a daigné m'inviter par les offres les plus honorables; et, certes, je vois combien je suis redevable à votre âme aussi libérale qu'élevée. Puissé-je avoir assez de génie et de science pour répondre, du moins en partie, à l'attente d'un roi si grand, assez d'éloquence pour recommander un jour dignement à la postérité vos vertus héroïques, votre gloire si éclatante, et, par-dessus tout, ce bienfait divin de la paix rendue au monde principalement par vos efforts! Je prie le Dieu très bon et très grand de fortifier et de seconder en vous ces nobles élans qu'il lui a plu de mettre dans votre âme... Que ce Dieu, ô roi excellent, conserve et protége très longtemps, pour le bonheur de votre royaume ou plutôt du monde, votre majesté heureuse et florissante de toute manière; à elle, je m'abandonne et je me consacre tout entier. »

Un peu antérieurement à cette invitation du roi de France, Érasme avait reçu d'un Italien, nonce du pape dans ce royaume et en même temps évêque de Bayeux, les offres les plus libérales. Il avait fait sa connaissance à Londres d'une façon assez singulière. Le bruit courait, en ce moment, qu'un cardinal déguisé était arrivé en Angleterre, comme légat du pontife. Ammonio avait invité Érasme à dîner. Celui-ci vint, sans soupçonner aucun piége de la part d'un ami intime. Il trouva

chez lui un homme en habit long, mais les cheveux retroussés, avec un seul domestique. Il causa beaucoup avec Ammonio sans se douter de la présence de Canossa. Cependant, il regardait avec étonnement la fierté toute militaire de l'inconnu. Aussi demanda-t-il en grec à son ami qui était cet homme. « Un gros marchand, » répondit Ammonio. Érasme répliqua toujours en grec : « Il en a bien l'air. » Et il ne fit aucune attention à lui. On se mit à table. L'Italien s'assit à la place d'honneur. Érasme était à côté de lui. Pendant tout le repas, selon sa coutume, il causa familièrement avec Ammonio, sans dissimuler son dédain pour le marchand. Il demanda enfin s'il était vrai, comme le bruit en était répandu, que Léon X eût envoyé un légat pour ménager la paix entre le roi de France et le roi d'Angleterre. Ammonio fit un signe affirmatif. « Le souverain pontife, dit Érasme, n'a pas besoin de mes conseils : si pourtant il m'avait consulté, je lui aurais donné un autre avis. — Lequel? — Il n'était pas bon de parler de la paix. — Pourquoi? — Parce que la paix ne peut se faire sur-le-champ; et en attendant, pendant que les monarques traitent des conditions, les soldats, flairant la paix, font pis que dans la guerre. Mais une trêve arrête sur-le-champ leurs bras. Je prescrirais donc une trêve de trois années, durant lesquelles il serait permis de peser à loisir les conditions d'une paix durable. » Ammonio approuva et dit : « C'est précisément, je pense, l'objet de la mission du légat. » Érasme revint alors sur la personne de l'ambassadeur; car Ammonio, sur ce point, n'avait pas répondu nettement : « Est-il cardinal? — D'où vous vient cette pensée? — Les Italiens le disent. — Et comment le savent-ils? — Je vous connais, dit Érasme; si, au bout de quelques années, je vous voyais en Brabant, demanderiez-vous comment je puis vous reconnaître? » Canossa et Ammonio échangèrent un sourire, sans qu'Érasme eût le moindre soupçon. Il insistait répétant sa question : « Est-il cardinal? » Ammonio, à bout de faux-fuyants, dit enfin : « Il a le cœur d'un cardinal. » Erasme,

souriant doucement, répliqua : « C'est quelque chose que d'avoir un cœur de cardinal. »

Canossa écouta ces propos et beaucoup d'autres en silence. Enfin il dit je ne sais quoi en Italien. Bientôt il mêla quelques mots latins, mais de façon à laisser voir l'homme d'esprit sous le marchand. Comme Érasme ne répondait rien, il se tourne vers lui en disant : « Je m'étonne que vous vouliez vivre chez cette nation barbare, à moins que peut-être vous n'aimiez mieux être seul ici que le premier à Rome. » Étonné de trouver tant d'esprit chez un commerçant, Érasme répondit qu'il vivait dans un pays qui renfermait une foule d'hommes remarquablement doctes, parmi lesquels il lui suffisait d'occuper le dernier rang, tandis qu'à Rome il ne compterait même pas. Il s'étendit là-dessus, non sans être un peu en colère contre le marchand. Un bon génie, en cette circonstance, vint à son aide; autrement Ammonio l'aurait exposé à un très grand péril, lui qui savait avec quelle liberté il avait coutume de laisser échapper, devant ses amis, tout ce qui lui venait à l'esprit.

Érasme se promena longtemps avec lui dans le jardin, et, après une longue causerie, Ammonio le reconduisit par civilité jusqu'à la porte. Quelques jours après, celui-ci lui découvrit toute l'affaire et le pressa vivement d'accompagner Canossa en Italie, car le légat avait conçu la plus haute opinion de son mérite et parlait de lui dans les termes les plus magnifiques. Érasme ne voulut rien écouter. Il était fâché du procédé d'Ammonio.

Canossa s'était toujours proposé, dès qu'une fortune plus brillante le lui permettrait, d'appeler auprès de lui quelque lettré qui vivrait dans sa maison, et dont les entretiens savants et spirituels l'instruiraient et le charmeraient tout à la fois. Il avait cru trouver dans Érasme l'homme qu'il cherchait. Aussi, dès que, grâce à la faveur du roi de France, il fut mis par Léon X à la tête de l'église de Bayeux, il lui fit part de sa nomination, l'invitant à venir demeurer avec lui :

« Si Érasme se rendait à son invitation, il n'aurait pas à s'en repentir; en attendant mieux, il recevrait une pension annuelle de 200 ducats, non compris sa dépense personnelle et l'entretien de deux chevaux. » Le prélat demandait une réponse positive, mais Érasme prétexta l'absence du chancelier pour ne pas répondre catégoriquement. Il paraît que dans la suite Canossa se montra peu bienveillant pour lui. « Tel est, disait Érasme, l'effet ordinaire de l'amour dédaigné. »

CHAPITRE XVI

Érasme à Anvers. — La cour des Pays-Bas. — Négociation avec la France. — Voyage en Angleterre. — Portrait par Quintin Matzys. — Le cardinal de Sion. — Ximénès. — Érasme à Louvain. — Querelle avec Lefebvre. — Mort d'Ammonio.

Depuis que Tunstall avait quitté Bruxelles pour se rendre auprès de l'empereur, Érasme se déplaisait dans cette ville, d'autant plus qu'il était malade. Il résolut de se transporter à Anvers, chez son hôte habituel, Pierre Gilles. Il lui demanda franchement si sa présence ne lui serait pas à charge, et lui exposa son embarras. « Il ne savait où se réfugier; Montjoy était trop loin. A Louvain, quoique la paix fût faite à peu près avec les théologiens, il craignait le carême. Si P. Gilles pouvait lui céder une chambre convenable, il irait peut-être s'établir chez lui pour préparer ce qu'il voulait envoyer à

Bâle. Il paierait l'accroissement de la dépense pour éviter une gêne mutuelle. » Il était chez P. Gilles dès le milieu de février.

A vrai dire, il avait déjà pris en dégoût le Brabant. Le prince se préparait à partir pour l'Espagne. Toujours libre dans ses jugements, Érasme écrivait à Morus : « On demande au peuple une grosse somme d'argent comptant ; les nobles et les prélats, qui ne donnent rien, ont bien accueilli la demande. Les villes délibèrent. Les campagnes se remplissent de soldats, et l'on ne sait d'où ils viennent, ni au nom de qui. L'empereur, autrefois sans armes, est présent avec une troupe magnifiquement armée... Malheureux pays, dévoré par tant de vautours, mais heureux, si la concorde pouvait s'établir entre les villes ! » Un peu plus tard, il disait encore : « L'empereur est parti assez mal apaisé ; il n'a pas voulu assister à une assemblée tenue par le roi Charles ; et pourtant, qui fut plus heureux dans sa colère ? La récolte a été assez bonne. On aurait pu conclure la paix avec ceux de la Gueldre à des conditions avantageuses même pour Maximilien ; mais il l'a empêché, sans doute de peur qu'il n'y eût plus de guerre nulle part. »

Il ne traitait pas mieux la cour des Pays-Bas. « L'état de la cour, écrivait-il, est tel que les gens de bien s'en tiennent éloignés volontiers. Il est peu sûr d'y parler selon sa pensée. On a jeté dernièrement en prison un certain personnage, pour avoir dit : « Si tous ceux qui entourent le prince l'aimaient aussi sincèrement que je le fais, ses villes ne seraient pas ainsi traitées. » Le seigneur de Chièvres conduit tout au gré de sa volonté. Il a fait évêque de Cambrai son neveu, un jeune homme de dix-huit ans. On le dit destiné à succéder à l'archevêque de Tolède... La cour est partagée en plusieurs factions : les Espagnols, les partisans de Chièvres, les Français, les impériaux, les Napolitains, les Siciliens, que sais-je ? » Toutes ces divisions, toutes ces intrigues excitaient sa verve railleuse et lui ôtaient l'envie de se faire courtisan. En

attendant, le trésor était toujours vide ; rien ne pouvait remplir ce tonneau des Danaïdes.

A la douleur de voir sa patrie en proie à la rapine et à l'oppression, s'ajoutait le mécontentement personnel que lui causaient ses espérances trompées. Il n'avait reçu guère plus de 300 florins, tant pour la prébende de Courtrai que pour la pension royale ; encore cet argent avait-il été pris sur les fonds particuliers du chancelier ou sur le butin, et non dans le trésor du prince, entièrement à sec.

Il n'avait pas tout à fait renoncé à l'Angleterre, où Ammonio veillait sur ses intérêts avec un zèle actif. Il aurait bien voulu voir arriver de ce côté une bonne nouvelle. Ammonio, qui l'avait si bien servi auprès de Léon X, le consolait dans ses chagrins, le blâmait dans ses défaillances, et faisait luire à ses yeux des espérances nouvelles. Érasme, de son côté, déplorait ces affaires d'État qui empêchaient son ami d'appartenir tout entier aux Muses. Il voyait Morus, invincible jusque-là, entraîné dans les mêmes orages. Pour lui, toujours semblable à lui-même, il continuait de *sacrifier toutes ses nippes*, pour garder son indépendance. Il conjurait Ammonio de travailler toujours à sauver le *trois fois malheureux* Érasme. Il lui avait fait part des offres du roi de France et de sa réponse évasive. Il reçut de ce pays des nouvelles qui n'étaient pas faites pour trancher son indécision.

Budé avait présenté une première fois sa lettre au monarque. Mais en ce moment la cour avait quitté Paris, et le roi était occupé de chasse. Un jour qu'il allait à la messe dans le village de Saint-Maur, Budé, qui avait une maison de campagne en ce lieu, se trouva sur son passage avec G. Petit. Dès que le roi le reconnut : « Où est, lui dit-il, la lettre d'Érasme ? » Budé la lui présenta, et le roi, ayant dit qu'il la lirait, se rendit à la messe. A la sortie, Budé se trouva encore sur son passage avec G. Petit, Rochefort et d'autres personnages. Le roi dit alors : « Quelle est l'intention d'Érasme? car elle n'est pas clairement marquée dans *ma* lettre.

— Assurément, répondit Budé, il est peu facile de le comprendre, d'après *votre* lettre. — Vous a-t-il écrit plus nettement, » répartit le prince. Budé ayant répondu de la manière qu'il crut la plus favorable au succès de l'affaire, Rochefort ajouta : « Sire, si vous voulez attirer Érasme à votre cour, Budé réussira dans cette négociation, ou nul autre. » Budé, en effet, s'était vanté dans la conversation d'obtenir la venue d'Érasme en France, s'il voyait le monarque animé d'intentions convenables. A ces paroles de Rochefort, François Ier, se tournant vers Budé : « Eh bien, que dites-vous ? — Sire, répondit Budé, si vous m'ordonnez de traiter officiellement avec Erasme, et de lui écrire une bonne fois, j'oserai garantir qu'il ne refusera pas de se rendre à mon avis. — Je le veux, » dit le prince, et aussitôt il alla dîner, sans donner d'autre garantie plus solide. Alors Budé, se penchant à demi vers ceux qui étaient à ses côtés, déclara que si les intérêts d'Érasme n'étaient pas plus sûrement garantis, lui, Budé, ne lui écrirait jamais, car ce n'étaient pas là des espérances capables de lui faire abandonner une position assurée.

Un peu plus tard, il alla trouver l'évêque de Paris et lui révéla ce qu'il cachait aux autres. Poncher lui dit qu'il aimait infiniment Érasme et qu'il essaierait de faire réussir la négociation. Budé, ne voulant pas donner à son ami une fausse confiance, l'avertit qu'il ne fallait ni trop espérer, ni renoncer à tout espoir.

Un autre lettré, Germain de Brie, qu'Érasme avait connu à Venise, devenu archidiacre d'Alby et secrétaire de la reine, prit occasion du retour d'Étienne Poncher pour lui écrire. L'évêque avait fait l'éloge le plus pompeux de son esprit, de son savoir, de son éloquence. Sa conversation l'avait charmé. Il le mettait au-dessus des Italiens, au-dessus de Démosthène. A l'entendre, c'était la Muse attique elle-même. Il le jugeait profond théologien, quoique pussent dire certains hommes, comme il était profond philosophe. Germain de

Brie, en faisant connaître à Érasme ces sentiments du prélat, avec l'emphase qui lui était propre, exprimait lui-même le désir qu'il pût accepter les propositions du roi et venir en France. Il offrait de partager avec lui sa fortune, plus grande que son mérite. Érasme répondit avec empressement à des avances si amicales, mais il repoussa modestement les louanges immodérées qu'on lui envoyait. « Elles le détournaient, disait-il, plus que tout le reste de se rendre dans ce pays. Comment, en effet, remplir une attente si magnifique ? »

Sollicité ainsi par la France, il résolut de consulter son ami Cutbert Tunstall, dont il estimait beaucoup le jugement et le sens exquis. L'ambassadeur d'Angleterre, toujours à la suite de l'empereur, ne se hâta pas de répondre. Il préférait s'expliquer de vive voix. Mais apprenant qu'Erasme était passé en Angleterre et qu'on l'avait vu descendre à Douvres, comme il ne se croyait pas près de le revoir, il se résolut à lui écrire. « Pour moi, mon cher Erasme, lui disait-il, je ne suis pas moins dévoué à vos intérêts qu'aux miens; et si l'on vous offrait une condition digne de vous, je ne serais pas d'avis de la dédaigner. Mais, au nom du Dieu immortel, quelle solide espérance pouvez-vous avoir dans ce royaume, lorsque les Français même qui cultivent les lettres y trouvent à peine des Mécènes? C'est ce que Budé, l'ornement de sa patrie, déplore longuement dans ses commentaires. Les gens de guerre y sont en grand honneur. S'il faut en croire la renommée, il serait de bon ton parmi les Français d'ignorer les lettres, ou de faire semblant de les ignorer, de peur de paraître plus habile à manier la parole que le fer. Vous savez vous-même quel cas la théologie de la Sorbonne fait de ces études. Un ami vous a écrit par ordre du monarque. Mais est-il plus puissant auprès du roi des Français que n'est auprès du vôtre quelqu'un que vous savez? Je n'ai pu voir par votre lettre sur quel fondement repose votre espoir. Je crains que vos amis de France, désireux de vous voir, pour mieux vous attirer, n'aient

exagéré, en vous écrivant, la mission que le roi leur avait donnée. De plus, je me rappelle vous avoir souvent entendu dire que le climat de ce pays, malgré sa douceur, était contraire à votre santé. Selon moi, il est plus sage de passer commodément le reste de votre vie sur le sol natal, ou sur une terre appropriée par l'habitude à votre tempérament, que d'aller courir après de nouvelles espérances à l'étranger, en mettant votre santé en péril ; car Érasme ne saurait manquer ni d'amis ni d'argent. »

Quand on connut son départ pour l'Angleterre, on crut qu'il était appelé à une haute fortune par Henri VIII, ce modèle de toutes les vertus royales, comme disait le secrétaire de l'ambassadeur de Venise. Ce fut là qu'il apprit la promotion de M. Musurus, nommé archevêque par Léon X et appelé à Rome. Le pape avait voulu honorer en sa personne tous les lettrés. Érasme et Morus reçurent cette nouvelle avec beaucoup de joie. Warham, dans sa retraite, conservait pour son protégé la même affection ; les espérances qui brillaient pour lui sur le continent réjouissaient son cœur, quoiqu'il y vît plus de promesses que de fortune réelle et présente. Si, après le départ du prince pour l'Espagne, Érasme tournait ses regards vers l'Angleterre, il lui offrait à côté de lui une retraite douce et commode pour ses études. Wolsey se montrait toujours le même. Il lui promettait une pension de cent marcs, mais seulement quand il serait en Angleterre.

Érasme quitta cette île le 1er mai 1517, pour n'y plus revenir. Le vent étant devenu assez violent et contraire, le bateau fut jeté au milieu de la nuit sur des rochers dangereux de la côte de France, non loin de Boulogne. Bientôt s'élevèrent des brises très âpres, dont le voisinage de la côte augmenta le froid pénétrant pendant le reste de la route. Il y eut beaucoup d'esquinancies qui causèrent la mort de nombreux passagers.

De retour à Anvers, Érasme trouva P. Gilles sérieusement malade d'une affection peu connue, mais dangereuse. En ce

moment, il se faisait peindre avec lui sur la même toile qui devait être donnée à Morus. Chacun d'eux payait la moitié de la dépense, afin que le présent fût commun. Il se portait assez bien; mais son médecin lui ayant ordonné de prendre quelques pilules purgatives, sot avis qu'il suivit plus sottement encore, son visage changea d'une manière sensible; et le peintre, le célèbre Quintin Matzys, qui avait commencé le portrait, dut attendre quelques jours que l'air de santé fût revenu. Dans ce tableau, Érasme était représenté commençant la Paraphrase de l'Epître aux Romains, et P. Gilles tenant une lettre dont l'adresse était écrite de la main de Morus. Celui-ci, dans une pièce de vers latins, célébra ce don de l'amitié et le talent du peintre. Exempt de vanité, il ne pouvait rejeter de son cœur l'amour de la gloire, et il croyait que l'amitié d'Érasme serait son principal titre aux yeux de la postérité. Il était alors en mission à Calais, non sans un très grand déplaisir. « C'est ainsi, disait Érasme, que les rois font le bonheur de leurs amis. »

Un homme, célèbre surtout par sa haine contre la France, le cardinal de Sion, se trouvait en ce moment dans les Pays-Bas. Il était allé en Angleterre, cherchant partout des ennemis aux Français, comme un nouvel Annibal. Il estimait Érasme qui le payait de retour. La veille de son départ, il le reçut à dîner. Ils discutèrent longuement sur le Nouveau Testament et sur la guerre. Le cardinal se déchaînait contre la France avec toute la franchise helvétique. Il disait que les Allemands aspiraient à subordonner tous les rois à l'empereur. Ce cardinal guerrier et ce lettré pacifique, assis à la même table, présentaient un étrange contraste. L'amour des lettres sacrées et le désir d'une réforme dans l'Église les rapprochaient.

Cependant l'activité studieuse d'Érasme ne se ralentissait pas. Il venait de faire partir pour Bâle quelques écrits avec les Épigrammes et l'Utopie de Morus. Froben et Lachner, son beau-père, se montraient disposés à imprimer tout ce qu'il

enverrait, que ce fût son œuvre ou celle d'un autre. Ils venaient d'achever une nouvelle édition du livre de *l'Abondance.*

Tout à coup Froben, se voyant sur le point de n'avoir rien à faire, s'adressa, selon sa coutume, à Rhenanus, qui lui proposa *les Silènes* des *Adages.* Il accepta; mais, le lendemain, ce furent des plaintes tragiques : « On le prenait donc pour un imprimeur de chansons ! » Lachner n'aimait pas les petits livres. Il voulait de gros volumes. On attendait très impatiemment les nouveaux écrits qu'Érasme avait annoncés, la Paraphrase des *Épîtres apostoliques*, l'ouvrage sur la *Composition épistolaire*, le livre des *Anti-barbares,* le traité de *l'Abondance* refondu et enrichi. Il était question de revoir le texte de Saint Augustin. Louis Berus, théologien d'une très grande autorité à Bâle, tout en se réjouissant des offres qu'il recevait du roi de France et de tant d'autres princes, lui rappelait qu'en Suisse il trouverait une fortune inférieure, il est vrai, à son mérite, mais honorable, sûre, tranquille, dans un lieu agréable et sain, une fortune enfin telle que les Muses pouvaient la souhaiter. Jean Froben le regrettait si vivement qu'il offrait, sa vie durant, de donner cent écus d'or chaque année, si Érasme voulait revenir à Bâle et s'établir chez lui. Berus, qui l'appelait son maître, quoiqu'il eût obtenu le premier rang dans les luttes de la Sorbonne, mettait à sa disposition tout ce qu'il possédait. D'autres rivalisaient avec lui d'affection et d'offres généreuses. Mais les poêles de l'Allemagne et les routes infestées de brigands le détournaient de se rendre à Bâle.

Il était aussi appelé en Espagne par le cardinal Ximénès, protecteur éclairé des lettres, qui avait fondé l'Université d'Alcala, et faisait en ce moment même imprimer une bible polyglotte. Mais il n'avait aucune envie de se transporter dans un pays qui avait été mortel pour beaucoup de ses compatriotes, et où régnaient les moines avec l'Inquisition. Aussi refusa-t-il de suivre le roi catholique et le chancelier

qui l'engageaient à les accompagner, comme il avait décliné l'invitation de Ximénès.

Sur ces entrefaites, le départ de Tunstall pour l'Angleterre lui causa un sensible chagrin. Cet ambassadeur partit fort satisfait d'avoir terminé sa mission ambulante dans les Pays-Bas, à la suite de l'empereur, et surtout d'avoir échappé aux exhalaisons pestilentielles de la Zélande, où plusieurs de ses gens étaient tombés malades et dont les habitants ne se défendaient de la fièvre qu'en buvant sans mesure. Érasme ne tarissait pas de louanges sur sa généreuse amitié. Son aide lui avait été fort utile pour la nouvelle édition du Nouveau Testament, qu'il préparait. Il ne savait comment lui témoigner sa reconnaissance, lorsque Tunstall le força d'accepter 50 écus de France. « Que je meure, disait-il avec effusion, si notre âge a rien produit qui lui soit comparable ! »

Se voyant privé du commerce de cet ami, auquel il s'était attaché tant qu'il avait pu, il songea sérieusement à se rendre à Louvain, où les théologiens désiraient vivement sa présence. Un seul murmurait encore, pour ne pas se démentir. On a vu que l'*Éloge de la Folie* avait trouvé dans cette Université des adversaires. Quelques vieux théologiens et quelques moines avaient été choqués de ce badinage.

Un peu plus tard, en 1515, Martin Dorpius, connu par des opuscules pleins d'élégance, qu'Érasme estimait particulièrement et qu'il avait beaucoup vantés en Angleterre, avait tout à coup fait paraître des sentiments peu bienveillants pour lui et avait écrit une lettre où il attaquait *la Folie*, invitant l'auteur à faire l'Éloge de la Sagesse. Il critiquait son projet de corriger le Nouveau Testament d'après les textes grecs, et lui imposait des limites si étroites qu'il valait mieux y renoncer. Érasme lui avait répondu brièvement du milieu de son voyage, promettant une plus ample réponse, quand il serait arrivé à Bâle. Dorpius répliqua. Érasme, de plus en plus étonné, disait avec aigreur : « Je ne sais ce qui lui est

venu à l'esprit, mais tels deviennent les hommes, grâce à la théologie présente. »

Morus, qui se trouvait alors en mission à Bruges, écrivit à Dorpius une longue lettre où, rappelant tous les titres d'Érasme à son amitié, il prenait la défense de l'*Éloge de la Folie*. Malgré les mots amers, malgré les insinuations qui pouvaient noircir l'auteur aux yeux des théologiens et des universités, on n'en vint pas à une rupture ouverte. Ce qui avait surtout blessé Érasme, c'est que les lettres avaient circulé. Dorpius jura qu'il ne les avait montrées qu'à une ou deux personnes. Il rejeta la faute sur d'autres. Il désirait voir Érasme arriver à Louvain, et, si sa venue se faisait attendre, il avait résolu d'aller le trouver lui-même; mais tandis qu'un ami lui annonçait ces bonnes dispositions, un autre lui écrivait que Dorpius persistait dans ses errements, louant, estimant chez lui les Muses et leurs amis, mais les décriant au dehors. Érasme sentait qu'il était plus que temps de finir un combat où le vaincu aurait toujours, devant le public, l'honneur d'avoir lutté avec lui.

A vrai dire, Dorpius n'était pas l'ennemi des études nouvelles. Dans une préface, il condamnait énergiquement ceux qui négligeaient les divines Ecritures pour de vaines et épineuses questions. Il recommandait avec chaleur l'étude des sources sacrées. Érasme l'engagea vivement à poursuivre son œuvre. « Je verrai avec joie, lui disait-il, le faible éclat de mon nom effacé par votre gloire; mais, dans les matières religieuses, les disc[illegible] de très fâcheuses conséquences, car [illegible] te divergence d'opinion m[illegible] tianisme. »

Dorpius craign[illegible] lui-ci le rassura, [illegible] le faire entrer d[illegible] l'auteur d'*Utop*[illegible] avaient rend[illegible]

danus servit de médiateur avec l'obligeante loyauté qui était dans son caractère. Dorpius promit de suspendre son jugement. « La seconde édition du Nouveau Testament, disait-il, satisfera tout le monde. Vous ménagerez les faibles qui ne peuvent encore supporter que le lait, et vous trouverez en moi un ami chrétien, comme j'ai toujours eu l'intention de l'être; mais vous ferez sagement de conférer avec quelques théologiens de cette Université, et particulièrement avec le premier de tous, homme plein de bonté et de savoir, mûri par une longue expérience des choses humaines. » Dorpius désignait par là Jean Briard, connu sous le non d'Atensis, vice-chancelier de l'Université.

La paix ainsi faite avec les théologiens, Érasme n'avait plus de répugnance pour aller vivre dans une ville où ils régnaient. « Je suis, écrivait-il, appelé en France par des lettres nombreuses et des promesses magnifiques, et cela, au nom du roi; mais il ne me plaît pas de paraître de nouveau sur le théâtre. Mon cœur aspire à la retraite; mon âge et surtout ma santé me forcent aussi au repos. »

Il se transporta donc à Louvain, vers le commencement de l'été, avec sa bibliothèque et tous ses bagages. En attendant qu'il pût trouver un logement commode pour ses goûts et ses études, il s'établit chez Paludanus, son ancien hôte. Les théologiens l'accueillirent avec empressement. Atensis se montrait tout dévoué, ainsi que Dorpius; mais *celui-ci était plus mobile qu'une femme.* Il se proposait de rester là quelques mois pour refondre l'ouvrage du Nouveau Testament et pour attendre ce que lui réservait la faveur du chancelier. Sauvage, en partant pour l'Espagne, lui avait laissé les plus belles promesses. Il paraissait lui destiner un évêché, car il était plus facile à cette cour de faire un évêque que de payer une somme d'argent. Érasme avait auprès du chancelier deux amis dévoués, Barbirius, son chapelain, et le chanoine Buslidius. Il écrivait au premier : « Nous nous trouvons délaissé, depuis que notre incomparable Mécène nous a quitté,

ainsi que vous, mon *sous-Mécène*, qui seriez le premier de tous, si votre fortune était égale à votre cœur. Le chancelier est mon ancre sacrée. S'il me manquait, me préserve le ciel de ce malheur, c'en serait fait d'Érasme; mais je supporterais ma perte plus facilement, si la dérision n'y était pas jointe. »

Assuré de la faveur du chancelier, il suivait pourtant d'un œil inquiet les menées d'un ennemi très puissant auprès du roi, dont il était le confesseur. Il s'appelait Briselot. D'abord carme, puis bénédictin, bientôt suffragant de Cambrai, docteur de la faculté de Paris, hautain, très emporté et très médisant, s'il faut s'en rapporter à Érasme, il était son adversaire acharné. Il déclamait contre lui à la cour et dans les repas.

Il avait été préféré à Jodocus Clithové, qu'on avait appelé pour remplir la même fonction auprès du roi; mais celui-ci n'avait pas plu à la cour, parce qu'il était chauve et maigre. Il ignorait, du reste, pourquoi on l'avait fait venir. On lui donna cent écus pour qu'il retournât à Paris. Briselot se déchaînait partout contre l'*Éloge de la Folie*. « L'ingrat! disait Morus, il rougit de sa souveraine, de sa bienfaitrice; sans elle, aurait-il jamais été désigné pour un tel poste? Sans elle, sa prestance et ses larges épaules l'auraient-elles fait préférer à ce vieillard, repoussé par sa calvitie et sa maigreur, ces insignes de la sagesse. »

Le roi, partant pour l'Espagne, allait emmener son confesseur. Érasme soupirait après cet heureux moment, espérant qu'il n'en reviendrait pas; mais, par une sorte de fatalité, les vents irrités retenaient depuis deux mois le prince sur le rivage, et l'on désespérait de le voir partir. En attendant, il ménageait Briselot, dans ses lettres aux personnages de la cour : « Il ne voulait pas croire, disait-il, ce qu'on racontait d'un homme si docte et si vertueux. » Plus tard, le faux bruit de sa mort en Espagne s'étant répandu, il écrivait ironiquement à Barbirius : « Cette rumeur si triste m'avait

presque ôté la vie, mais votre lettre m'a ranimé. » A Morus, il parlait en termes plus sombres de ces attaques sans cesse renaissantes de certains moines : « De jour en jour, les méchants se groupent et n'attendent qu'un chef. Certains frères prêcheurs et certains carmes, jaloux des dominicains de Cologne, illustrés par l'affaire de Reuchlin, trament sourdement quelque chose contre moi. Ils commencent à exciter le peuple à la violence brutale, et nulle part ils ne sont plus puissants qu'en ce pays. Cependant, ni à la cour ni dans le peuple, nul n'a osé me jeter une parole à la face. Sans doute ils craignent la dent du lion; et certes ils en sentiraient la pointe comme ils le méritent, si je n'étais retenu par la modération chrétienne. Je continuerai à marcher d'un pas ferme vers mon but, qui est de servir les bonnes études. »

Il était à peine réconcilié avec les théologiens de Louvain, lorsqu'un différend assez grave s'éleva entre lui et ce vieux théologien de Paris, Lefebvre d'Étaples, qui avait applaudi avec tant de chaleur à son premier voyage de Bâle. Lefebvre était un homme inoffensif et adoré de la jeunesse. Il professait hautement son admiration pour Érasme, et, quoiqu'il eût été souvent repris par lui, il n'en témoignait aucun ressentiment. Ses facultés avaient semblé dépérir avant l'âge, et sa mémoire s'éteindre. Il était devenu presque incapable d'éclaircir un point douteux, et il se trouvait souvent obligé de consulter un de ses élèves. Tel était l'affaissement de ses forces, qu'il ne pouvait même dicter une lettre; mais l'affaiblissement du corps ne diminuait en rien la spiritualité religieuse qui vivait en lui. Ses forces se ranimèrent peu à peu, et sa santé se rétablit. Il publia une nouvelle édition de ses *Commentaires sur saint Paul*, corrigeant beaucoup de choses d'après les indications d'Érasme, mais sans le nommer, excepté une seule fois, au sujet d'un passage de l'Épître aux Hébreux (1), où, non content de défendre son interprétation,

(1) *V.* la note I, à la fin du volume.

il attaquait assez violemment celle d'autrui, censurant même certains articles qui ne le touchaient pas lui-même et qui intéressaient la foi. Par une vaine gloire qui fut relevée, il voulait faire croire que sa seconde édition était antérieure à l'ouvrage même qu'il combattait.

Il n'en fallait pas tant pour exciter l'irritabilité naturelle d'Érasme. Cette manière d'agir, de la part d'un homme qui se disait son ami et même très chaud, ne lui parut pas fort amicale. A ses yeux, Lefebvre faisait voir par là qu'il était homme, pour ne rien dire de plus. Il résolut de répondre, mais sans colère, non pour réfuter le sentiment de Lefebvre, qu'il avait rapporté dans ses annotations sans le rejeter, mais pour montrer qu'il n'était pas aussi stupide que voulait le faire croire ce *mathématicien qui ne manquait pas de vide.*

Il ne s'engagea qu'à regret dans cette querelle où il se disait provoqué odieusement. « Que je meure, écrivait-il à Louis Berus, si je n'eusse pas mieux aimé consacrer un gros volume à son éloge qu'à sa réfutation. » Il se mit à l'œuvre, composa une apologie et la fit imprimer à Louvain, vers le milieu d'août 1517. Il sentait bien que cet écrit produirait une émotion pénible parmi les savants qui estimaient le caractère et les services de Lefebvre. Au milieu de cette république littéraire qui commençait à se former, c'était comme un déchirement civil et une lutte intestine. On ne pouvait voir qu'avec douleur ces deux grandes lumières de la religion et de la science, divisées et en quelque sorte ennemies. Il écrivait à Cutbert Tunstall : « Je vous envoie mon apologie où je réponds à Lefebvre. Je le sais, vous vous en affligerez pour l'un et pour l'autre, mais moins que moi. Je hais la destinée qui m'a condamné à ce travail. Parcourez sans lire ; c'est fait à la hâte. »

Tunstall ayant paru traiter Lefebvre assez légèrement, Érasme réclama en faveur de son adversaire. « Il est difficile, disait-il, de trouver, même parmi plusieurs milliers d'hommes, une âme plus honnête, un cœur plus loyal. Lefebvre a été une

seule fois différent de lui-même en m'attaquant si violemment. Mais qui donc est sage à toutes les heures? Comme j'aurais voulu pouvoir l'épargner! J'ai maintenant deux chagrins, celui d'avoir été forcé d'en venir aux mains avec un tel ami, et celui de voir certaines personnes penser moins favorablement d'un homme qui ne pourrait être trop estimé de tout le monde. »

Morus déplorait la funeste pensée qui avait poussé le bon vieillard, pieux et modeste assurément, à combattre avec si peu de modération pour une gloire qui, par cette insistance hors de saison, pouvait lui échapper tout entière; mais il applaudissait, dès le principe, aux intentions pacifiques et modérées de son ami. « Sans abandonner la défense de la vérité, Érasme allait adoucir sa plume, calmer son rival, prévenir une lutte furieuse et empêcher les barbares de profiter des dissensions des Grecs. C'était, dans la victoire, renoncer aux honneurs du triomphe. » L'intention de Morus, en parlant ainsi, n'était pas obscure. Ces éloges cachaient de sages conseils. Il savait combien Érasme était sensible à la critique et amer dans la défense. Il espérait, par ces paroles, l'affermir dans sa résolution d'être modéré.

Tous les théologiens et même les partisans de Lefebvre lui donnèrent la palme; mais il détestait sa victoire. « Votre sagesse, écrivait-il à l'évêque de Rochester, nous plaindra tous deux; et pourtant mon malheur est moindre, en ce qu'il est exempt de faute. » Ce fut surtout en France, dans le pays de Lefebvre, que cette querelle produisit une impression fâcheuse pour Érasme. On se déclara généralement contre lui. Budé intervint, et l'amitié consacrée solennellement entre les deux plus illustres représentants des lettres, fut sur le point d'être rompue avec éclat.

[illegible] même temps, Érasme reçut d'Angleterre une triste [illegible] Sixtinus lui annonça la mort de leur ami [illegible] qui venait d'enlever tant de [illegible] ures. Sixtinus, qui

devait dîner chez lui le lendemain, avait appris sa mort, en se levant, avant de connaître sa maladie. De tous les Italiens venus en Angleterre, Ammonio était, aux yeux d'Érasme, le plus honnête dans les mœurs et le plus habile dans les lettres. Il fut très affligé de cette mort; mais il la supporta philosophiquement. « O événement cruel! écrivait-il à Sixtinus; mais à quoi sert de se plaindre? » Il le pria de faire en sorte que Pierre Ammonio, frère du mort, rassemblât leurs lettres et les lui envoyât. Il écrivit à P. Ammonio lui-même et lui exprima sa douleur sur cette mort inattendue, ainsi que sa ferme résolution de ne pas laisser périr la mémoire de son ami. Mais cet homme remplit très mal son désir. Il lui envoya, plusieurs mois après, une ou deux lettres, parmi lesquelles ne se trouvait pas celle du cardinal Grimani. Érasme, dans sa colère, ne put se contenir. Il désirait se venger d'un monstre si peu semblable à son frère. Il écrivait à Sixtinus : « Peut-il exister un être plus scélérat que P. Ammonio? O nature vraiment italienne! »

CHAPITRE XVII

Lettres à Wolsey et au roi d'Angleterre. — Testament de Buslidius. — Les évêques d'Utrecht et de Liége. — Lettres des *hommes obscurs*. — Dialogue de Jules II. — Lefebvre et Budé. — Paraphrase de l'Épître aux Romains. — Présent de Henri VIII. — Enthousiasme pour l'Angleterre. — Jean Grollier. — Le fils de Battus.

Au moment de sa mort, Ammonio poursuivait, dans l'intérêt d'Érasme, une négociation auprès du cardinal et du roi d'Angleterre. A son dernier voyage, Henri VIII et Wolsey l'avaient accueilli avec la plus grande faveur. L'un et l'autre lui avaient offert des avantages qui n'étaient pas à dédaigner, une maison magnifique et six cents florins par an. Il ignorait ce qu'avait fait Ammonio depuis son départ. Il écrivit lui-même au cardinal et au monarque. Le ton de sa lettre à Wolsey, cet autre roi, comme il l'appelait, était très humble, pour ne pas dire plus. « Très illustre père, disait-il, je n'ignore pas avec quelle religieuse réserve les plus grands personnages même doivent aborder votre Grandeur et combien de mortels se sont repentis d'avoir troublé de leurs paroles les divinités. Mais j'ai puisé ma confiance dans cette affabilité extraordinaire et inouïe que j'ai éprouvée moi-même plusieurs fois et surtout pendant mon dernier séjour en Angleterre. L'envie est la compagne ordinaire d'une félicité remarquable ; mais la merveilleuse douceur de votre caractère, facile et ouvert à tous, bannit si bien toute envie, que les

hommes n'aiment pas moins la bonté de votre cœur qu'ils n'admirent la grandeur de votre fortune. »

Il lui envoyait un petit volume qui contenait le livre de l'*Institution* du prince, offert au roi Charles, la traduction du traité de Plutarque sur *la manière de distinguer le flatteur de l'ami*, dédiée jadis au souverain de l'Angleterre, enfin celle du traité du même auteur sur *le profit que l'on peut tirer d'un ennemi*, adressée autrefois à Wolsey. « Ce n'est pas sans raison, ajoutait-il, que j'ai réuni dans ce petit volume trois noms très grands et trois hommes très chers l'un à l'autre. Henri VIII est non-seulement le parent, mais l'allié et l'ami intime du roi catholique, et vous êtes pour le souverain du plus florissant royaume du monde ce que fut Thésée pour Hercule, Achate pour Énée...

« Au milieu des guerres, le roi n'a pas eu sans doute le temps de lire le livre que je lui ai offert jadis par votre main; j'ai donc jugé à propos de renouveler un présent ancien, mais resté inconnu. Il y a encore le petit livre qui vous est dédié, aussi petit que vous êtes grand. »

Après ces flatteries excessives pour le favori placé au même rang que son maître, les louanges qu'il prodiguait au monarque paraissent bien modérées. « Illustre roi, disait-il, parmi les innombrables qualités vraiment royales et héroïques, qui vous rendent égal ou plutôt supérieur à votre glorieux père, ce que j'admire par-dessus tout dans un monarque si sage et si plein d'une naturelle perspicacité, c'est votre amour pour les entretiens des hommes éclairés et instruits, de ceux principalement qui ne savent pas flatter. Je trouve encore tout à fait merveilleux qu'au milieu des affaires du royaume et même du monde, vous ne laissiez passer aucun jour presque sans employer quelque temps à la lecture des livres anciens, ces sages conseillers exempts d'adulation. Vous ne ressemblez guère à ces princes qui mettent leur honneur à rester étrangers aux lettres et à la philosophie, ou qui ne lisent que des ouvrages frivoles et corrup-

teurs, comme s'il y avait incompatibilité absolue entre la sagesse et les fonctions de la royauté; et pourtant, sans la sagesse, que reste-t-il au prince, sinon un vain titre, pareil à ces inscriptions pompeuses qui décorent les cénotaphes. Providence de tous, et en quelque sorte divinité terrestre, un monarque est homme cependant. Chacun doit l'aider dans l'accomplissement de sa tâche. Pour moi, je ne puis m'acquitter de ce devoir que par mes écrits...

« J'ai offert récemment au roi Charles un livre comprenant tout ce qui importe à la bonne administration d'un état, non que ce prince ait besoin de mes conseils; mais un souverain appelé à gouverner tant de nations, ne doit repousser aucun avis sincère, surtout lorsque tant d'orages viennent de bouleverser le monde et menacent de le troubler encore plus profondément, si la sagesse des monarques n'y met obstacle. Enfin, ayant reçu le titre de conseiller, j'ai cru ne pouvoir mieux remplir les devoirs de ma charge qu'en ouvrant à un prince d'un beau naturel, mais encore enfant, non pas tel ou tel avis sur une affaire particulière, mais les sources mêmes de la sagesse politique. De tels conseils ne peuvent s'adresser à Henri VIII, qui offre aux regards attentifs le modèle de la perfection royale; mais j'ai pensé que les leçons données dans mon petit livre auront plus de poids, si elles paraissent approuvées du plus sage et du plus incorruptible des monarques vivants. » C'est ainsi qu'Érasme flattait Henri VIII et son tout puissant ministre, mais sans perdre de vue les deux intérêts sacrés des lettres et de la paix qu'il n'a jamais sacrifiés.

En attendant, il ne se déplaisait pas trop à Louvain. Il trouvait dans cette Université autant de science et moins d'arrogance hautaine que dans celle de Paris. Il vivait dans la meilleure intelligence avec les théologiens et surtout avec Atensis. Un ou deux moines mendiants déclamaient seuls contre lui, mais en son absence. L'orage soulevé par eux se calmait. « Ces hommes, écrivait-il, songent sérieusement à la paix. Quant à moi, résolu à montrer pour eux des sentiments chré-

tiens, j'ai foi dans le triomphe de la vérité... Mais je ne veux être ni une cause ni une occasion de discorde. » Les théologiens se donnaient beaucoup de mouvement pour le faire entrer dans leur corps, ou, comme il disait en plaisantant, dans l'Ordre des Dieux. C'était une faveur bien rarement accordée à ceux qui n'avaient pas reçu le titre de docteur chez eux. Tunstall, en homme politique, lui conseillait d'accepter cet honneur qui devait être un gage perpétuel d'amitié.

Jusque-là, il n'avait donc qu'à se féliciter de son séjour à Louvain. Quelquefois cependant, avec cette humeur inconstante qui lui était naturelle, il regrettait d'y être venu; mais il avait honte de son inconstance. Il songea un moment à se rendre à Bruges; il espérait obtenir un logement dans le palais vide du prince et partager la table d'un chanoine de Saint-Donatien, où il trouverait des repas dignes d'un philosophe, plus délicats que prolongés. Parfois aussi, il se prenait à rire de sa situation au milieu des théologiens. « Je joue maintenant, disait-il, une comédie théologique, elle réussit assez bien. Du moins les premiers de tous sont pour moi; mais je n'ai pas dessein de jouer des pièces à mes frais, sans autre avantage que d'être à l'abri de leurs attaques. » Les théologiens de Louvain allaient être honorés dans un des leurs. Adrien d'Utrecht était cardinal désigné. « Il semble, écrivait Érasme, qu'une constellation théologique domine maintenant dans le ciel, tant on voit régner partout *nos maîtres*. Le pape se montre sage de ne faire entrer dans le collége des cardinaux que des personnages saints et célestes. »

Logé provisoirement chez le professeur d'éloquence, il n'avait pas assez d'espace pour déployer ses livres. Il chercha donc une habitation plus commode. Mais il s'était formé deux petits partis, et chacun d'eux voulait l'attirer; il craignait d'offenser l'un ou l'autre. Enfin, il s'établit assez commodément au *collége du Lis*, chez le directeur Jean Névius, homme

plein tout à la fois d'instruction, d'amabilité et d'obligeance. « Jamais, disait-il, je n'ai vécu plus à mon gré. » Seulement Névius avait certains tracas d'affaires qui l'empêchaient de s'adonner tout entier à l'étude et qui l'avaient brouillé avec Dorpius. Érasme s'efforça de rétablir la concorde entre deux anciens amis. Il trouvait dans l'étude son principal plaisir. Nous nous figurons difficilement l'ardeur de ces hommes de la renaissance, la joie dont ils étaient remplis, lorsque, dans ces premiers temps de l'imprimerie, ils apprenaient que tel ou tel ouvrage était enfin imprimé; ils se communiquaient la nouvelle avec empressement. Ils saluaient cette heureuse publication avec un enthousiasme qui nous paraît bien naïf. Erasme écrivait à son ami Tunstall : « Ma lettre vous apporte un trésor de voluptés que l'excellent Frowicus, revenu de Rome, a versées dans notre sein. Asulanus imprime l'Ancien et le Nouveau Testament en grec. Il nous a donné certains ouvrages de Grégoire de Nazianze. On a imprimé Strabon, les *Vies* de Plutarque, Pindare avec les *Scholies*, et beaucoup d'autres ouvrages qui dans le moment ne me reviennent pas. O richesses! si je pouvais redevenir jeune!... Mais si je ne puis me féliciter moi-même, je félicite du moins mon siècle. »

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées depuis la mort d'Ammonio, lorsqu'Erasme apprit la perte d'un autre ami distingué, Jérôme Buslidius. Une pleurésie l'avait enlevé à Bordeaux. Erasme s'affligea d'autant plus sincèrement de cette mort, qu'il s'accusait de froideur envers lui avant son départ. « Nous avons, disait-il, payé ces prémices à l'*Orcus* espagnol.» Buslidius voulut, par son testament, fonder à Louvain un collége où l'on devait enseigner gratuitement les trois langues, c'est-à-dire le latin, le grec et l'hébreu. Cette fondation fit concevoir à Erasme les plus grandes espérances pour le progrès des études. Il pensait avec raison qu'elle serait imitée ailleurs. Il travailla de toutes ses forces à faire exécuter le testament de Buslidius. Le mauvais génie de quelques théologiens, enne-

mis des lettres, s'efforça d'entraver cette création. Les frères du testateur étaient loin d'avoir ses lumières et la largeur de ses vues. Érasme supplia Gilles, l'aîné, de ne pas se laisser détourner d'une œuvre si utile aux études et si glorieuse pour toute leur famille, de ne point écouter des hommes qui, ennemis de leur propre bien, pour ne pas être obligés d'apprendre une science meilleure, voulaient en priver les autres. En toute cette affaire, il n'était dirigé que par l'intérêt public. « Il n'y a là pour moi, disait-il, ni semence ni récolte. Toute institution nouvelle soulève toujours un peu d'opposition; mais déjà les meilleurs approuvent, et bientôt tout le monde sera unanime. Pour moi, si cette institution réussit, comme je l'espère, je me plairai de plus en plus à Louvain. Je serai charmé de devenir l'hôte du collége et à mes frais. Ma présence ne sera pas inutile à un tel établissement. Enfin je le ferai héritier de ma bibliothèque. »

Sur sa recommandation, l'enseignement de l'hébreu fut aussitôt confié au médecin Mathieu Adrian, juif de naissance, mais chrétien depuis longtemps. Il avait été le maître de Fabricius Capiton, et passait pour être fort savant en hébreu. Toutefois, le collége ne fut organisé que plus tard. Résolu à ne point laisser périr la mémoire du généreux fondateur, autant qu'il dépendait de lui, Érasme composa en latin et en grec des épitaphes qui devaient accompagner son image. Mais depuis quelques années, il se livrait à un genre détudes, ennemi de l'éloquence et surtout de ce qui ressemblait à des vers.

Il venait de perdre deux amis; il était tristement préoccupé de la santé d'un troisième, de celui qui semblait alors être le premier dans son cœur. Depuis plusieurs mois, P. Gilles languissait d'une maladie lente et dangereuse. Pendant qu'Érasme travaillait par ses conseils au rétablissement d'une santé si chère, il fut atteint lui-même d'un rhume affreux, accompagné de fièvre et d'extinction de voix. Cette indisposition l'accabla au point d'éteindre presque la vie et dura près d'un mois.

En ce moment il était assez content de ses recettes. « La bourse paternelle, écrivait-il, est tout à fait privilégiée du destin. Outre cinquante couronnes qui me sont tombées du ciel à Bruges, il m'a été envoyé cent florins de la cour, et il m'est arrivé d'Angleterre trente-six écus. Mais le mal, c'est que l'argent s'écoule de ma bourse à mesure qu'il y entre. La fortune ne me manquerait pas vraisemblablement, si je voulais me mêler des affaires des princes; mais je vois à la cour des factions telles, qu'à mon avis, il n'est sûr de s'attacher à aucune. On m'a confié, au nom de l'empereur, le soin de traiter une question importante; mais je ne veux pas me laisser enchaîner à ces sortes d'affaires. J'ai promis de l'examiner, mais en me réservant la liberté de ne pas répondre... Je préfère poursuivre mes études. » Ainsi sa fortune restait humble et précaire, tandis que sa réputation montait au comble.

Le nouvel évêque d'Utrecht, Philippe de Bourgogne, qui venait de succéder à son frère David, comme lui fils naturel de Philippe le Bon, montrait pour Érasme la plus grande faveur. Celui-ci lui dédia son opuscule intitulé *Plainte de la paix*, comme prémices de son dévouement. Gérard de Nimègue, son ami, expliqua le petit livre au prélat, dont il était le chapelain. Il fut chargé d'écrire au nom du prince une lettre de remerciement. Érasme, joyeux de voir son présent agréé, insinua très adroitement à l'évêque l'idée de lui conférer un bénéfice. Il raconta, dans une lettre adressée à Gérard, qu'un homme était récemment accouru, lui annonçant que son bénéfice d'Utrecht avait été estimé quatre écus (1). D'abord, il se réjouissait, rêvant quelque nouveau bénéfice qui lui aurait été accordé; ensuite il s'étonna; enfin il reconnut que la communauté de nom avait été cause de l'erreur. Philippe de Bourgogne parut comprendre l'insinuation; mais il ne répondit rien de positif. Il voulut le charger de présider à l'éducation d'enfants. Érasme déclara qu'il n'avait jamais voulu remplir

(1) *Quatuor Philippeis*. T. III, p. 272.

ces fonctions et qu'il s'en chargerait moins encore au dernier acte de sa vie.

Il reçut bientôt des ouvertures d'un autre prince ecclésiastique, l'évêque de Liége, Érard de Lamarck. En protégeant Aléandre, ce prélat s'était rendu cher à toutes les lettrés. Érasme avait entendu son éloge de la bouche d'Étienne Poncher. Un homme instruit, appelé Berselius, servit d'intermédiaire. Il avait osé écrire à ce *Dieu* des lettres et de la science, à qui les rois, les évêques et les savants les plus illustres adressaient leurs hommages. Érasme lui accorda l'honneur d'une réponse amicale et gracieuse qui le mit au comble de la félicité et fit fondre son cœur de joie. Il le pria de lui concilier la faveur du prélat. La négociation eut un plein succès. Érasme écrivit à l'évêque et lui envoya sa Paraphrase de l'Épître aux Romains qu'il venait d'achever.

Le prince reçut la lettre dans son château, la lut à haute voix, et baisant la Paraphrase, il s'écria dans sa joie à plusieurs reprises : Érasme! Érasme! Après un dîner magnifique où le prélat était entouré de son frère Robert, guerrier illustre, de la femme de celui-ci, *fidèle comme Pénélope, vertueuse comme Lucrèce*, et de leur fille, *belle comme Diane*, Berselius fut appelé auprès du prince qui parla d'Érasme en termes pompeux; il désirait le voir, l'embrasser comme un père, ou plutôt comme une divinité descendue sur la terre. Il lui écrivit et le pressa de venir sans retard. Autrement il irait lui-même jouir de sa présence et de sa conversation.

Érasme fut charmé, et tout en plaisantant sur ce dîner plein de dieux et de déesses, il déclarait avoir rêvé de l'évêque toute la nuit. Cependant il se défendit d'aller sur-le-champ lui rendre visite. Il donna pour raisons l'hiver, sa santé qui se soutenait avec peine au coin d'un bon feu où il vivait comme le coucou dans le nid, et de plus un travail de forçat, assez avancé toutefois pour laisser entrevoir le terme : « C'est ainsi, disait-il, que dans la grotte de Naples on aperçoit de loin, à travers les épaisses ténèbres de la montagne percée un faible

rayon de lumière qui annonce le jour. Dans un mois, avec l'aide du Christ, j'espère me dégager de ce labyrinthe ; mais si ce travail était interrompu, je n'aurais jamais le courage de le reprendre. Maintenant que Protée est pris, il faut de force lui arracher l'oracle. Bientôt l'hiver s'adoucira et je prendrai mon vol avec les cigognes et les hirondelles. » Il ajoutait : « J'ai besoin d'un Mécène qui ranime les forces de mon corps, qui retrempe mon talent, et non d'un Mécène qui me produise sur la scène de la fortune et me charge des honneurs qu'elle donne. L'âge et d'opiniâtres études ont épuisé mon corps et mon esprit. Je n'ai jamais ambitionné une grande fortune pour mon âme qui est petite et pour mon corps qui est frêle ; maintenant je ne serais même plus capable de la porter. »

Il était donc bien décidé à défendre son repos à tout prix, sans refuser à l'intérêt public le concours d'un travail modéré, compatible avec l'état de ses forces. Le jeune archevêque de Mayence, Albert de Brandebourg, l'invitait aussi à venir le visiter, lui promettant de magnifiques frais de voyage. Il l'engageait à écrire les *Vies des Saints*, « traitées jusque-là, disait-il, d'une manière barbare et invraisemblable. » Mais Érasme déclina une mission qui ne convenait pas à la tournure de son esprit. Quoiqu'il n'eût pas répondu à une première invitation, le prélat, toujours désireux de le voir, lui écrivit de sa propre main, célébrant ses travaux sur le Nouveau Testament et sur saint Jérôme. Il l'appelait le restaurateur de la théologie et le régénérateur des études en Allemagne.

Érasme était sans doute très flatté de toutes ces démonstrations affectueuses ; mais il eût préféré un amour moins platonique. « Ces prélats m'aiment beaucoup, écrivait-il, mais c'est tout. » Le roi d'Angleterre et le *révérendissime* cardinal dont il avait capté si souvent la libéralité, avaient autant de fois échappé à ses filets. Montjoy se bornait à l'aimer et se plaignait qu'il eût repoussé les offres du roi. La pension que lui faisait l'archevêque de Cantorbéry lui arrivait fort rognée au passage.

Il songea même un moment à la faire racheter. Il s'en ouvrit à Morus qui l'en détourna, en disant que ce serait déclarer l'intention de renoncer à l'Angleterre. Il reconnaissait du reste les obligations qu'il avait à ce pays. « Si l'Angleterre, disait-il, n'avait pas soulagé ma détresse, Érasme mendierait encore. C'est là que je compte mes plus nombreux et mes meilleurs amis.

Ayant à peu près achevé son travail sur le Nouveau Testament, il se demanda s'il ferait imprimer cette nouvelle édition à Bâle ou à Venise. Rhenanus s'était plaint de Froben et de Lachner qui ne voulaient pas écouter ses avis. Érasme leur fit savoir qu'il n'était pas embarrassé, car Asulanus, beau-père d'Alde, avait mis leur imprimerie à sa disposition. Il désirait que ce qu'il avait envoyé fût publié promptement, et surtout que les œuvres de son ami Th. Morus fussent imprimées avec soin. « Tous les savants, disait-il, ont confirmé d'une voix unanime le jugement que j'ai porté sur ce beau génie. Que n'aurait pas fait une si heureuse nature, si elle s'était formée en Italie, si elle s'était consacrée tout entière aux Muses, si elle était parvenue à sa maturité, et pour ainsi dire à son automne? »

Son mécontentement augmenta, quand il apprit qu'on n'imprimait pas ce qu'il avait envoyé, et particulièrement l'*Utopie* de Morus. « Je ne veux pas, écrivait-il, me laisser jouer impunément. » On donna pour excuse une élégante préface que Budé avait promise. A ce grief s'ajoutaient quelques démêlés d'intérêt. Il se plaignait aussi de l'incapacité ou de l'incurie du correcteur : c'était à Froben d'y veiller; il fallait maintenir la réputation de l'imprimerie; il avait eu l'intention d'envoyer à Bâle la *Paraphase* qui semblait faite pour trouver des acheteurs; mais, supposant qu'on y était trop occupé, il l'avait remise à l'imprimeur de Louvain, Thierry Martens.

Ainsi mécontent de Froben, il reçut des nouvelles de Venise. Alde était mort, et le bruit s'était répandu qu'il avait pour successeur Baptiste Egnazio.

Érasme s'empressa de le féliciter, le déclarant supérieur au grand Alde lui-même. Mais Egnazio n'accepta pas ces exagérations de l'amitié. « Qui donc pourrait, disait-il, égaler l'activité, la patience, les veilles d'Alde, son zèle pour l'avancement des lettres. » Il n'avait aucune envie de se charger d'un tel fardeau. Il n'avait mis la main qu'à un petit nombre de publications. On avait affaire à un homme qui s'inquiétait plus de son intérêt privé que de l'utilité publique... Il était plus juste de louer sa fortune et son opulence que sa gratitude et sa bienveillance pour les savants. Tout était fait avec avarice et lésinerie. On se montrait du reste très empressé de recevoir les écrits d'Érasme, et l'on promettait de les imprimer avec le plus grand soin.

Asulanus lui écrivit lui-même et lui annonça qu'on avait donné une belle édition des *Dialogues de Lucien* et de l'*Éloge de la Folie*. Il lui demanda s'il voudrait occuper la chaire laissée vacante par Musurus ; dans le cas où la proposition lui plairait, on traiterait l'affaire avec les *trois cents* de qui elle dépendait.

En Allemagne commençaient à gronder les sourds orages qui devaient aboutir à la réforme. Comme il arrive toujours, les exagérations d'un parti appelaient les exagérations du parti contraire. L'Université de Cologne était le principal théâtre de cette guerre de plume, où le nom d'Érasme se trouvait compromis. Les dominicains, poursuivant Reuchlin à outrance, s'attirèrent des représailles. Érasme, arrivant à Bâle en 1514, y avait trouvé une lettre écrite à la main, qui avait pour titre : *le Festin des maîtres*. Elle ne contenait qu'un badinage inoffensif. On l'attribuait à la plume d'Ulric de Hutten. On l'avait lue si souvent entre amis, qu'il la savait par cœur. De retour à Bâle, comme la copie de cette lettre s'était perdue, il l'avait dictée de mémoire à B. Rhenanus. Quelque temps après on vit paraître un petit livre qui renfermait un grand nombre de lettres diffamatoires, obscènes, pleines de violence. On lisait avec avidité ce libelle intitulé : *Lettres d'hommes obscurs*. Érasme riait comme les

autres; mais, quoique charmé par l'enjouement spirituel qui régnait dans beaucoup de ces lettres, il condamnait le mauvais exemple.

Un peu plus tard, de nouvelles *Lettres d'hommes obscurs* furent publiées. Il se les fit envoyer par P. Gilles avec le plus grand secret et à l'insu même de celui qui en était le porteur. A Bâle, ces nouvelles lettres furent hautement désapprouvées. On regretta unanimement que les auteurs de ce libelle eussent mêlé à leurs extravagances le nom d'Érasme. Il n'eut pas de peine à se ranger au sentiment de ses amis. Il condamna hautement les *Lettres des hommes obscurs*. Il écrivit en ce sens à son ami Jean Césarius de Cologne et au comte de *Nuenar* ou *du Nouvel-Aigle*, personnage plein de zèle pour le progrès des lettres, qui enseignait lui-même publiquement le grec et l'hébreu. « Tout d'abord, disait-il, la plaisanterie aurait pu me plaire, à part le scandale de l'exemple. Mais tout le monde à Bâle sait que, dès le principe, j'ai désapprouvé les *Lettres des hommes obscurs*. J'aime le badinage, mais seulement quand il ne blesse la réputation de personne et ne va pas jusqu'au sang. Moi aussi, j'ai plaisanté dans *la Folie;* mais je n'ai effleuré aucun nom. Les auteurs du libelle, non contents de s'être abandonnés une fois à leur délire, en ont ajouté un second où mon nom est souvent invoqué; c'est vouloir me rendre odieux; c'est compromettre la cause des lettres et perdre le fruit de tant d'efforts. Le silence imposé même aux bons écrivains, tel sera l'effet infaillible de ces folies. »

Ce qui mit le comble à son mécontentement, c'est que, d'après le rapport de son domestique, revenu de Cologne, on avait répandu dans cette ville un petit livre badin sur le pape Jules II exclu du paradis par saint Pierre. Érasme conjecturait que c'était le même qui avait été composé par un Espagnol, à Paris, et traduit en français : « Car, disait-il, la France a toujours porté très loin la licence en ce genre d'écrits frivoles. » Le domestique avait ajouté que certaines gens à Cologne soupçonnaient Érasme d'en être l'auteur, parce qu'il

était d'une assez bonne latinité. « Je ne suis pas assez oisif, écrivait-il, pour donner même une heure à de pareilles sornettes, ni assez impie pour me jouer d'un souverain pontife, ni assez insensé pour écrire contre ceux qui peuvent proscrire. » Il suppliait donc Césarius et le comte du Nouvel-Aigle, dans l'intérêt des lettres, d'employer toute leur autorité pour étouffer, avant l'impression, ces libelles criminels qui déshonoraient la cause des lettres et n'étaient pas dignes d'honnêtes gens. Partisan de Reuchlin, dont il estimait la science, il n'était pas en guerre avec Hochstrate ni avec les autres chefs de cette faction, bien qu'il désapprouvât avec tous les hommes de bien ces attaques violentes, pleines de l'esprit du monde.

Mais quand il vit Pfeffercorn, de mauvais juif devenu très mauvais chrétien, comme il disait, *graine funeste semée par Satan*, publier un livre en langue allemande, où il déchirait à belles dents tous les lettrés et surtout Érasme, il oublia la modération qu'il recommandait aux autres, et donna libre carrière à sa véhémence satirique. « Que ne peut-on, écrivait-il, couper la langue et les mains à ce circoncis? Pourquoi ne restait-il pas juif tout entier? Véritable Alecto, apôtre du diable déguisé en ange de lumière, il combat les chrétiens sous leur propre drapeau. » Érasme continuait longtemps sur ce ton, et ajoutait ces graves paroles que les événements devaient bientôt justifier : « Il est aisé de nuire; la multitude est aveugle; d'une légère étincelle peut sortir un vaste incendie. »

Préoccupé de ces querelles violentes qui agitaient les esprits en Allemagne, non sans péril pour lui-même, il s'étonnait du silence étrange qui, du côté de la France, avait succédé à des invitations si empressées et si bruyantes. De Loin ne répondait pas à la lettre qu'il lui avait adressée. Budé, qui auparavant lui écrivait des volumes, ne lui disait plus un mot ni du roi ni de l'évêque de Paris. Il avait seulement fait entendre qu'il y avait quelque chose de suspect relativement à

G. Petit. Érasme ne savait que croire. Était-il tout entier dans l'explication des Pandectes? Était-il offensé? Tout ce fracas de lettres n'avait-il été qu'un jeu?

Budé lui écrivit enfin. Il se plaignait, lui aussi, de n'avoir reçu depuis longtemps que des simulacres de lettres d'une parfaite insignifiance. Au reste, il ne lui avait rien laissé ignorer au sujet du roi et de l'évêque de Paris. Il s'était vu abandonné par ceux qui semblaient porter le nom d'Érasme dans leurs yeux, et, à cette occasion, il s'était presque déclaré leur ennemi.

Il avait réservé pour la fin le point le plus délicat, ce qui regardait Lefebvre. « Je sais, lui disait-il, quel est le jugement des hommes sur vous, mais je ne crois pas nécessaire d'interposer le mien. » Il eût souhaité que ce différend ne se fût pas élevé. Il espérait que les deux adversaires, après cette passe d'armes pour la vérité, enseveliraient l'affaire dans le silence. «Votre gloire, ajoutait-il, demande qu'il en soit ainsi, cette gloire acquise par tant de belles études philosophiques. Je sais combien il est difficile de modérer sa plume, quand une fois on a pris son élan; mais en désirant soutenir votre droit par tous les moyens, vous paraissez négliger le soin de votre bonne réputation. Ce n'est pas le langage de la médisance, c'est un avertissement de l'amitié qui ne doit pas rester oisive dans le danger d'un ami. »

On peut croire qu'Érasme, peu satisfait de son pays, ne vit pas sans quelque regret les dispositions de la cour de France changées à son égard, mais il affecta une froide indifférence. Il répondit à Budé : « Je ne me suis jamais mis en peine de cette affaire. Si jusqu'à présent la fortune m'avait enchaîné aux faveurs des cours, à défaut de mon âme qui eut toujours pour ces théâtres un éloignement invincible, mon âge du moins et ma santé me forceraient à demander mon congé. Si j'avais voulu m'attacher au service d'un prince, quel monarque pouvait paraître préférable au roi catholique, le plus puissant potentat de l'époque, mon propre souverain, qui, de

lui-même, m'avait offert d'assez belles conditions avec une bienveillance peu commune? Toutefois, j'aurais cru agir avec ingratitude et incivilité, si j'avais rejeté orgueilleusement la faveur de François Ier, un si grand prince, surtout quand je pouvais, sans rien compromettre, jouir de cette gloire. »

Il s'étendit longuement sur son démêlé avec Lefebvre. Accusé de blasphème et d'impiété, il avait dû se défendre. Vainqueur, à ce qu'il paraissait du moins, il détestait sa victoire. Se contentant de repousser des imputations odieuses, il s'était abstenu d'user de représailles outrageantes. Lefebvre, malgré sa douceur et sa bonhomie, avait l'orgueil du théologien. Il regardait Érasme comme un petit rhéteur, tandis qu'il se prenait lui-même pour un théologien, un philosophe, un gardien des mystères. « Je désire de tout mon cœur une réconciliation, disait-il en finissant. Si vous voulez y travailler, je ne serai pas difficile sur les conditions, tout prêt à sacrifier l'*Apologie*, si Lefebvre veut sacrifier la censure. Il peut tout au moins changer ses injures en éloges, ou se disculper dans une lettre, ou, si c'est encore trop, attester que nous sommes d'accord, en dépit de la tempête soulevée par je ne sais quel génie malfaisant. Quoique l'affaire ne soit pas entièrement de votre compétence, je veux en passer par votre jugement, pourvu que vous preniez une pleine connaissance de la cause. Autrement, je ferai appel de Budé sommeillant à Budé attentif. »

Il avait envoyé son apologie à Lefebvre avec un billet d'une sèche brièveté : « Je réponds à vos arguments ou plutôt à vos accusations. Si mon apologie vous blesse, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même. Les imputations étaient si nombreuses et si violentes que je n'ai pu ni dû me taire. Si vous répondez, vous devez le faire d'une façon digne de notre amitié, digne de vous-même. Je me laisserai volontiers instruire et reprendre, mais non accuser injustement d'impiété. » Lefebvre ne se pressa pas de répondre. On disait cependant qu'il préparait quelque chose. Érasme lui écrivit

de nouveau : « Nos amis communs plaignent le sort de l'un et de l'autre. Quel est donc le mauvais génie qui vous a inspiré la pensée de m'attaquer d'une manière si odieuse? Je me suis vu forcé, malgré mon horreur pour ce genre d'écrits, d'entrer en lutte avec un homme très cher, à la grande joie de nos ennemis, qui sont en même temps les ennemis des bonnes lettres. » Il l'engageait donc à terminer cette lutte impie ou à la continuer avec une modération convenable. Il finissait par ces mots conciliants : « Retenez la plume de vos disciples, comme je retiens celle de mes amis. Agissons avec une candeur vraiment chrétienne. Vous ne trouverez en moi aucun fard. »

L'*Apologie* avait été reçue partout avec tristesse, même par ceux qui lui accordaient la victoire et qui l'approuvaient de s'être défendu. Elle trouva des censeurs jusque parmi ses meilleurs amis. « Ce sera un spectacle bien agréable pour certaines gens, écrivait Capiton, de voir Érasme aux prises avec Lefebvre. » Louis Berus alla plus loin. Il releva dans l'*Apologie* certaines expressions qui ne lui semblaient pas orthodoxes et que l'auteur lui-même le pria de corriger. Il lui reprocha d'avoir cédé à la colère. Érasme, à son tour, accusait Berus de ne pas être exempt de ce *je ne sais quoi propre à l'esprit théologique*. Loin de reconnaître qu'il avait été mordant, il croyait avoir ménagé son adversaire. Un de ses amis ayant trouvé l'*Apologie* non-seulement acérée, mais travaillée avec soin, il répondit qu'il l'avait composée en douze jours. Il ajoutait : « Il est facile d'être modéré, quand c'est un autre qui est l'offensé. »

Son ami Barbirius l'avait détourné de cette lutte. Érasme lui écrivit : « Les Allemands, les Anglais, les Italiens me félicitent de ma victoire sur ce français. Quant à moi, je hais mon triomphe, peu glorieux par sa facilité même, et propre à m'attirer des haines, pour avoir remporté des dépouilles opimes sur un ami. Que Lefebvre rejette ses armes offensives, je déposerai mon bouclier. Qu'il fasse disparaître ses poisons,

je cesserai d'user d'antidotes. Quelques-uns disent qu'il rassemble ses forces pour recommencer la guerre. Pour moi, je préfère la paix à tout, principalement avec lui, non que je le craigne, mais c'est que je l'aime du fond du cœur. Ce sera sa faute s'il est reçu peu civilement. Assailli des plus violentes injures, je ne laisserai plus *un âne quelconque braire ou un pourceau grogner contre moi.* »

Le plus souvent, il affectait de paraître sans crainte. Il regrettait seulement d'employer quelques moments à ces bagatelles, lorsqu'il pouvait à peine suffire à des travaux plus utiles. Combien ces querelles convenaient peu à des prêtres des Muses, à des initiés du Christ! « Mais, ajoutait-il, nul ne combat plus vivement que celui qui est entraîné malgré lui à la guerre. » Quelquefois, il montrait des sentiments plus généreux. Il invitait Nesenus, son protégé, qui se trouvait alors en France, à aimer et admirer Lefebvre, à ne pas faire dépendre ses sentiments de leur petit démêlé. Il tenait le même langage à un autre de ses disciples, Henri Glareanus (1), qui, sur sa recommandation, avait été appelé à Paris pour remplacer Fauste Andrelin. « Je me réjouis, lui écrivait-il, que vous soyez cher à Lefebvre. C'est un homme que je crois docte, vertueux et bon, quoique, à mon égard, il n'ait pas été semblable à lui-même. » Plus tard, lorsque l'évêque de Rochester attaqua le théologien français, au sujet de son livre sur la *Madeleine* de l'Évangile, et parut vouloir ramener l'affaire à une question de foi, en raillant *l'Église* de Lefebvre, Érasme plaida sa cause auprès du prélat, qu'il s'efforça de rappeler à une discussion plus modérée.

Tandis que l'*Apologie* excitait chez tous un sentiment de douleur et chez plusieurs un mécontentement hostile, la *Paraphrase* obtenait l'approbation générale. Il s'applaudissait d'avoir pu, même dans un seul petit livre, plaire à des esprits

(1) H. Loriti ou Loreti, né à Glaris. Appelé en France en 1517, il retourna à Bâle en 1522. Érasme l'avait recommandé d'abord au duc Ernest de Bavière, puis à l'évêque de Paris.

difficiles et injustes. Il regrettait de ne pas s'être renfermé dans une carrière qui offrait bien plus de gloire et demandait beaucoup moins de travail. Il avait dédié cette Paraphrase au cardinal Grimani et, dans une lettre qu'il lui écrivit plus tard, il attribuait à son bon génie le succès de l'ouvrage. Peu satisfait de la première édition sortie des presses de Thierry Martens, il en fit imprimer une seconde à Bâle avec assez d'élégance, et ce fut seulement alors qu'il envoya le livre au cardinal. « Si vous approuvez mon œuvre, lui disait-il, je tenterai le même travail sur les autres épîtres. »

Les hommes d'étude le demandaient avec des instances pressantes. Ils attendaient aussi avec impatience la nouvelle édition du Nouveau Testament. On désirait qu'elle fût imprimée chez Froben, dont l'impression nette, élégante, agréable, obtenait tous les suffrages. Érasme hésitait entre Bâle et Venise. Trois fléaux lui faisaient redouter la haute Allemagne, les poêles, les brigands et la peste qui venait d'enlever Lachner, beau-père de Froben. La longueur de la route, l'approche de l'été, la dépense, lui faisaient craindre l'Italie. En attendant, il cherchait à se pourvoir d'argent pour le voyage. Le chanoine de Courtrai lui envoya de lui-même sa pension avec une bonne foi rare pour l'époque. L'archevêque de Cantorbéry en fit autant. « Pourquoi n'ai-je pas dix protecteurs comme lui? écrivait Érasme à Barbirius, je les préférerais aux dix Nestors désirés par l'Agamemnon d'Homère. »

En parlant ainsi, il voulait sans doute exciter l'émulation de Barbirius, ou plutôt celle de Jean Sauvage, son suprême Mécène, comme il l'appelait, *vraiment digne d'être immortel en ce monde.* Il écrivit au chancelier lui-même. Il comparaît son rôle à celui d'Hercule suppléant Atlas, et sa verte vieillesse à celle de Massinissa et de Caton. Pour lui, arrivé à la fin de la pièce, il voulait se surpasser au dernier acte, s'il le pouvait. « Je ne sollicite pas votre générosité, disait-il, je ne l'avertis pas non plus, bien assuré que vos efforts tendent à me rendre du côté de la fortune ce que l'âge m'enlève du

côté des forces. Mais quand même je n'aurais rien de plus, je reconnais que je vous dois tout. »

C'était principalement d'Angleterre qu'il espérait recevoir l'argent qui lui était nécessaire. Il voulait tenter un dernier effort auprès du roi et du cardinal qui jusque-là s'étaient montrés pour lui si peu prodigues de leurs dons. « Par combien d'amorces, écrivait-il, j'ai déjà cherché à prendre le monarque et son respectable Achate! Cependant ma ligne ne retire rien. Si je ne réussis point cette fois, je ne risquerai plus désormais ni hameçon ni appât. » Pour négocier l'affaire et en assurer le succès, il invoqua le concours de ses amis.

Le doyen de Saint-Paul croyait avoir à se plaindre de son obligé. Érasme se contentait de le saluer dans des lettres qui n'étaient pas à son adresse. Il avait envoyé à l'évêque de Rochester et non à lui l'ouvrage de Reuchlin sur l'*Art cabalistique*. Son affection s'offensait d'en voir d'autres plus aimés que lui-même. Érasme excusa son silence par son peu de loisir. Il ne pouvait suffire à une correspondance devenue écrasante. Évêques, grands, lettrés, amis d'Espagne, d'Italie, de France et d'Allemagne, tous lui écrivaient. Il pouvait bien rendre amour pour amour, mais non lettre pour lettre. Il exprimait noblement ses regrets sur la mauvaise santé de Grocin (1), dont il avait eu pourtant à se plaindre : « Comme les Vestales, disait-il, nous portons le feu sacré du génie dans des vases d'argile, et par une sorte de fatalité, les hommes dignes surtout d'être immortels sont les plus exposés aux accidents de la fragilité humaine. »

Il parlait ensuite de son prochain départ pour Bâle ou Venise. Colet sans doute s'étonnerait de le voir entreprendre un si grand voyage, avec sa santé, à son âge, à une époque qui n'avait pas eu sa pareille en crimes depuis six cents ans, au milieu du brigandage sans frein qui régnait partout. Mais que

(1) Il avait été frappé de paralysie.

faire? Telle était sa destinée. Il citait l'exemple de l'évêque de Paris, qui, bien que septuagénaire, entreprenait de plus longs voyages pour des affaires moins importantes à ses yeux. S'il mourait, ce serait du moins en accomplissant une œuvre qu'il ne croyait pas mauvaise. Si, au contraire, après avoir achevé ce dernier *acte* de sa vie selon son désir et à la satisfaction des gens de bien, il était assez heureux pour revenir vivant; il était décidé à passer en Angleterre le reste de ses jours. « Ce sera là, disait-il, ma retraite, loin du monde souillé de toutes parts. » Il priait le doyen de le servir auprès du roi et du cardinal, de concert avec Tunstall, cet ami dévoué. Il avait besoin de beaucoup d'argent pour ce voyage où il pouvait survenir tant d'accidents. Il voulait aussi augmenter sa bibliothèque avec les livres excellents qui se publiaient en Italie.

Il pressa de même Warham d'intervenir en sa faveur pour obtenir de la munificence royale un don considérable et le plus tôt possible. En même temps, il désirait un cheval convenable et en état de supporter la fatigue. « Plût à Dieu, disait-il au prélat avec une adroite insinuation, que j'eusse un cheval comme celui que vous avez envoyé, par mon entremise, à l'abbé de Saint-Bertin. » Si l'archevêque le regardait comme un protégé assez diligent, il devait de son côté être semblable à lui-même et accroître un peu sa pension, car la vieillesse augmentait ses besoins.

Ses demandes ne furent pas sans effet. Henri VIII lui envoya soixante angelots. Son domestique lui amena un cheval, mais il le gâta en route. Sa reconnaissance pour le monarque fut pleine d'effusion : « La grandeur du présent ne lui était pas plus agréable que la source d'où il venait. L'approbation d'un roi comme Henri VIII ne le touchait pas moins que cette libéralité qui lui envoyait de l'or. Sa cour, pleine de savants personnages, présentait le modèle de toutes les vertus chrétiennes et faisait envie à toutes les universités du monde. Pour lui, il était forcé de consacrer quatre mois à l'édition

nouvelle; mais, cette œuvre achevée, il voulait se vouer tout entier au souverain de l'Angleterre. »

Le même enthousiasme pour la cour anglaise se montrait dans une lettre écrite à Richard Pace. Ce personnage, revenu de ses ambassades, était en grande faveur auprès du roi et du cardinal. Érasme estimait son caractère franc, loyal, intègre; mais il l'avait cru refroidi à son égard. Le livre des *Anti-Barbares*, qu'il lui avait confié à Ferrare, s'était perdu par sa faute; il le pensait, du moins. Il n'avait pas été content d'une lettre écrite par lui au théologien Dorpius. Enfin, dans son livre sur l'*utilité des études*, ouvrage peu digne de lui, R. Pace l'avait souvent représenté comme un pauvre affamé et comme un lettré odieux aux théologiens, quoiqu'il vécût en bonne intelligence avec les premiers d'entre eux et qu'il possédât un revenu annuel de trois cents ducats, sans compter ce que la libéralité de ses Mécènes et le produit de ses travaux y ajoutaient. Mais, en cette circonstance, il l'avait servi avec zèle. Rassuré sur la constance de son amitié, Érasme lui écrivait : « Je vous félicite, mon cher Pace, d'avoir un tel roi, et je félicite le prince qui voit son règne illustré par tant de brillants esprits. Je félicite à ce double titre votre Angleterre, à laquelle aucun pays ne peut être comparé. C'est maintenant qu'il me plaît de passer toute ma vie chez un peuple où, grâce à la faveur du monarque, les bonnes lettres règnent, où la vertu est en honneur, où la piété fausse et hypocrite, la science mesquine et niaise de savants ineptes sont bannies et rejetées. »

Il y avait un français fort riche, trésorier du roi dans le Milanais, qui protégeait les lettres. Il s'appelait Jean Grollier (1). Un libraire de Pavie, nommé Calvi, avait engagé Érasme à lui écrire. Celui-ci lui adressa une lettre longue et travaillée avec soin. Il faisait un éloge pompeux de Grollier,

(1) On sait que Grollier, envoyé en mission auprès de Clément VII, forma une collection précieuse de médailles, de manuscrits et de livres rares. Son médaillier fut acheté plus tard par Louis XIV.

vantait ses qualités physiques et morales, sa haute fortune, son jugement éclairé, son goût délicat, sa libéralité magnifique pour les hommes instruits et vertueux, son habile et intègre administration. « Des savants illustres, disait-il, inscrivent en tête de leurs doctes ouvrages le nom de Grollier pour leur donner un lustre nouveau; car ce n'est pas lui qui leur devra l'immortalité. Moi aussi, j'ambitionnais l'honneur de célébrer un si grand mérite; mais je reconnaissais mon indignité. Calvi a triomphé de mes craintes. Je vous écris donc au milieu des préparatifs d'un grand voyage. C'est de ma part une insigne audace dont la faute retombe sur lui. Mais si elle ne vous déplaît pas, je tâcherai de vous consacrer quelque œuvre considérable et digne du grand nom de Grollier. » Il ne paraît pas que cette adulation emphatique ait eu beaucoup de succès.

Érasme faisait plus d'honneur à son caractère par le patronage bienveillant dont il entourait le fils d'un ancien ami, de Jacques Battus. Ce jeune homme, dont les jambes étaient contrefaites, avait une existence pénible. Érasme lui avait fait des libéralités que son obligé rappelait avec une gratitude filiale, tandis que le prince de Weere, élève de Battus, ne lui donnait pas même une obole. Maître dans une école à Groningue, il recevait à peine de quoi suffire à son vêtement. Il eut recours à son bienfaiteur pour obtenir une condition meilleure.

Érasme, sur le point de se mettre en route, lui répondit avec une affectueuse bonté; il n'avait pas cessé d'aimer et et de regretter son cher Battus; il exhortait le jeune homme à se montrer digne d'un tel père par sa science et par ses mœurs. Puis il ajoutait : « Si votre condition est supportable, le mieux est d'attendre mon retour; sinon, allez trouver à Louvain Jean Névius; il vous adressera au coadjuteur de Saint-Donatien de Bruges, à qui je vais écrire. En attendant, je vous envoie dans cette lettre un *noble* de Flandre, comme un gage tel quel de mon affection. » Il écrivit en effet au

coadjuteur Laurinus, son ami, pour lui recommander le fils de Battus.

Son inquiète sollicitude pour la santé de P. Gilles ne mérite pas moins d'être remarquée. Avant de partir, il lui adressa de nouveaux conseils dans l'intérêt de sa guérison. « Peu m'importent mes propres dangers, lui disait-il, pourvu que vous recouvriez votre santé et votre vigueur. » Ni l'âge, ni les déceptions de la vie, ni les études austères n'avaient éteint dans son âme la chaleur de l'amitié.

CHAPITRE XVIII

Troisième voyage à Bâle. — Seconde édition du Nouveau Testament. — Bref approbateur de Léon X. — Retour d'Érasme. — Le receveur de Poparde. — Le comte du Nouvel-Aigle. — Maladie qui offre quelques symptômes de la peste.

Érasme s'était décidé pour Bâle. Malgré un mécontentement passager, il était dévoué sincèrement à Froben. On avait cherché à le satisfaire. L'*Utopie* de Morus allait enfin paraître avec la préface de Budé. On lui avait compté trente florins d'or. Il écrivit à Froben, au sujet de la mort de son beau-père, l'invitant au courage et à la résignation. Il promettait de servir ses intérêts avec le plus entier dévouement ; il se serait montré moins exigeant, s'il n'avait pas cru que l'argent était donné par Lachner, sans préjudice pour lui. Enfin il lui faisait espérer sa présence à Bâle pour l'été, si toutefois les brigands

lui permettaient de traverser l'Allemagne plus *difficile à franchir que l'enfer.*

En même temps, il excitait le zèle de Rhenanus, des frères Amerbach et des autres jeunes gens dans la force de l'âge et du talent; pour lui, il devait songer au repos. Il écrivit aussi à Œcolampade, son Thésée, comme il l'appelait, pour réclamer son concours. Il l'avertissait des critiques soulevées par les textes hébreux de la première édition. Il le priait de se rendre à Bâle et de l'aider de toutes ses forces dans cette affaire.

L'impression du Nouveau Testament lui faisait tout braver. Il voulait qu'il parût le plus tôt possible, approuvé par l'autorité même de Léon X, pour faire sécher de dépit tous les envieux. Il croyait n'avoir rien négligé pour améliorer son ouvrage et le mettre à l'abri de la censure. Il avait invoqué les lumières de l'évêque de Rochester. Il s'était aussi adressé à Guillaume Latimer (1); mais les instances de Morus triomphèrent avec peine des répugnances de ce savant modeste et méticuleux. « Érasme, disait-il, a tout examiné, tout approfondi. J'ai étudié la vieille langue grecque; mais la langue des Pères ne ressemble guère à celle des anciens. Les mots sont détournés de leur sens primitif. Je ne comprends que très imparfaitement le langage des auteurs sacrés. » Ses observations arrivèrent trop tard, lorsque déjà les *Annotations* étaient imprimées.

En ce moment, Erasme était dans les meilleurs termes avec les théologiens de Louvain; c'était une amitié parfaite. Les murmures qui avaient accueilli la création du collége des trois langues s'étaient apaisés. Les théologiens lui rendaient grâces pour le Saint Jérôme. Ils ne condamnaient pas son travail sur le Nouveau Testament; quelques-uns même l'approuvaient formellement. Érasme comparait ce calme aux jours des Alcyons.

(1) On ne doit pas confondre, comme l'a fait Burigny, Guillaume Latimer avec Hugh Latimer, évêque de Worcester, brûlé comme hérétique sous le règne de Marie Tudor.

Voyant Atensis au-dessus de tous les autres par le jugement et la science, comme par l'autorité, il l'avait prié de l'aider de son travail et de son savoir pour la nouvelle édition qu'il préparait. Atensis avait répondu qu'il lirait l'ouvrage et qu'il agirait avec Érasme comme un frère. Il avait répété plusieurs fois la même promesse. Érasme avait adressé une invitation semblable à Dorpius et à d'autres théologiens. Sur le point de se mettre en route, dînant chez Atensis, il annonça son prochain départ et supplia son hôte de l'avertir, s'il croyait que quelque chose dût être changé, dans l'intérêt de la morale et de la foi catholique. Atensis répondit qu'il avait lu tout l'ouvrage qui lui paraissait également pieux et savant. « J'aimerais mieux, lui dit Érasme, être averti que loué. Un avertissement servirait; les éloges ne servent de rien. Maintenant je suis libre de corriger; plus tard, je ne le pourrai pas. » Atensis répéta ses éloges. « Mais si vous parlez sincèrement, dit Érasme, pourquoi des clameurs si violentes ont-elles poursuivi la première édition de mon ouvrage. » Atensis répondit qu'avant d'avoir lu, il avait conçu des préventions, sur de faux rapports, mais qu'elles s'étaient dissipées à la lecture du livre. « Ce que vous avez écrit, ajouta-t-il, me plaît beaucoup; mais je ne sais pas ce que vous écrirez dans la suite. » Il l'exhorta vivement à continuer ses travaux pour le bien de la religion chrétienne.

Rassuré par ce discours, Érasme partit pour Bâle. Le voyage fut assez pénible à cause de la chaleur et d'une compagnie peu agréable. « Par une sorte de fatalité, il s'était rencontré, dit-il, avec des Hollandais. » Il arriva cependant en bonne santé le jour de l'Ascension. Aussitôt on se mit à l'œuvre. Mais voilà qu'une nouvelle épidémie se répandait dans toute l'Allemagne. Elle attaquait un grand nombre de personnes. C'était une toux, des déchirements d'entrailles, une douleur de tête allant chez quelques-uns jusqu'au délire. Elle tuait beaucoup de malades; mais elle en laissait échapper un plus grand nombre. Au bout de dix-sept jours,

Érasme lui-même fut atteint. Sans ce contre-temps, il avait espéré en deux ou trois mois se tirer d'affaire et terminer l'impression, tant il avait pressé l'œuvre; mais il fallut se soumettre à la destinée.

En donnant une nouvelle édition de son ouvrage, il semblait reconnaître que la premiène ne le satisfaisait pas. Ses ennemis triomphaient de cette espèce d'aveu; mais était-il défendu de faire mieux, même quand on avait bien fait? Pourquoi condamnait-on ce que le pape ne condamnait pas? Car Léon X avait reçu ce livre, l'avait lu et avait remercié l'auteur par une lettre et même par une faveur positive et remarquable. Afin de mieux se mettre en garde contre toutes les attaques, il résolut de ne rien négliger pour obtenir du souverain pontife un bref approbateur.

Antoine Pucci, nonce du pape en Suisse, montrait pour lui la plus grande bienveillance. Dès qu'il avait appris son arrivée à Bâle, il l'avait fait saluer. De passage dans cette ville, il l'avait invité instamment à un entretien et à dîner. Comme Erasme, malade, n'avait pu se rendre à son invitation, le nonce était descendu lui-même à l'imprimerie de Froben pour le voir.

Encouragé par ces avances flatteuses, Érasme lui écrivit avant de quitter Bâle. Après s'être excusé sur sa maladie de n'avoir pas répondu plus tôt à tant de bienveillance par une lettre reconnaissante, il lui exposait que la peste, s'étendant de plus en plus, le forçait de partir avant d'avoir terminé un ouvrage qui lui avait fait dédaigner jusque-là, non-seulement l'argent, mais même la vie, tant il avait à cœur de le rendre digne de Léon X. Ce livre allait paraître de nouveau, perfectionné avec le plus grand soin. Nul ne pouvait imaginer combien de travail il lui avait coûté. En le composant, il n'avait eu qu'un but, l'avantage du monde chrétien. Le nonce pouvait l'aider à l'atteindre, en obtenant du pape un bref attestant que l'ouvrage avait son approbation. Par là on fermerait la bouche aux rares détracteurs que ce livre avait ren-

contrés. Il ne prétendait pas remplacer *la Vulgate*. Tout en traduisant la leçon des Grecs, il ne l'approuvait pas toujours, et en certains cas il préférait la leçon latine. Au reste, cette variété de leçons ne pouvait mettre la foi en péril. Uniquement préoccupé de l'intérêt des études, avec l'approbation du pontife, il ne demandait aucune récompense, ni présent ni bénéfice. L'ouvrage devait être achevé dans trois mois. Si, dans l'intervalle, le bref était expédié, on pourrait le mettre en tête du livre, à la grande joie de Froben à qui les études sacrées étaient si redevables.

Érasme écrivit aussi pour le même objet au cardinal Grimani et à son ami Bombasio. Celui-ci avait accompagné le nonce en Suisse; mais il avait bientôt quitté ce pays avec joie. Les poêles de l'Allemagne le dédommageaient mal de ne plus voir le soleil d'Italie. « Et pourtant, disait Érasme, où le martial, le magnanime Bombasio pouvait-il être mieux que chez les Suisses? » Après avoir parlé de la visite que le nonce lui avait faite, de sa maladie qui l'avait tenu plus d'un mois et durait encore, de R. Pace et de la cour d'Angleterre dont il faisait un pompeux éloge, il arrivait au sujet principal de sa lettre; il ne savait pas ce qu'en Italie les savants pensaient de ses écrits; en Allemagne, on les prisait au-dessus de leur mérite. Cependant quelques esprits opiniâtres ou ignorants murmuraient violemment contre lui; mais il se consolait en comptant sur la candeur des gens de bien.

Bombasio, ami dévoué de cœur, toujours plein de joie quand il entendait le nom d'Érasme, et encore plus quand il recevait une de ses lettres, admirateur sincère de ses nobles travaux, regretta vivement d'avoir quitté la Suisse, en apprenant son voyage à Bâle. Quant au bref désiré, il répondit qu'Érasme n'avait pas à solliciter l'appui des Cardinaux Grimani et de Saint-George. Le premier depuis longtemps était absent de Rome, et le second venait de la quitter pour l'automne. Mais le cardinal des Quatre-Saints, dont Bombasio était secrétaire, oncle du nonce Pucci et protec-

teur de tous les hommes instruits, arbitre principal de ces choses, lui était favorable.

Averti de son désir, le cardinal approuva un modèle de bref rédigé par Bombasio et l'envoya transcrit sur parchemin au pape Léon, parti de Rome depuis deux jours, pour qu'il en prît connaissance et le signât, s'il ne le désapprouvait point. Mais la mauvaise destinée d'Érasme se retrouva dans cette affaire. Un jeune lettré, français de nation, qui se faisait appeler Sylvius, et se disait son grand admirateur, se rendait en ce moment auprès du pontife avec une lettre de recommandation du cardinal et annonçait son retour pour le lendemain. Bombasio crut qu'il ne pouvait trouver un plus sûr messager. Il lui confia le bref et une lettre pour le secrétaire du pape, priant celui-ci, au nom du cardinal, de renvoyer sur-le-champ par le même Sylvius le bref signé. Mais Sylvius, fiévreux et valétudinaire, tomba malade en route, à ce qu'il paraît, et envoya devant lui le bref et la lettre au secrétaire qui les mit sans retard sous les yeux de Léon X. Le pontife vit le bref et le signa. Puis, ayant lu d'un bout à l'autre la lettre de recommandation, il fit appeler le jeune français, et comme il ne paraissait pas, il commanda de le chercher avec soin. Mais on ne put le trouver nulle part. Cependant Bombasio, qui avait espéré voir l'affaire terminée en très peu de jours, écrivit de nouveau au secrétaire, accusant sa négligence et son oubli injurieux pour le cardinal. Le secrétaire raconta longuement la disparition du jeune homme et assura que le bref avait été envoyé par je ne sais quel messager.

Comme il ne fut pas retrouvé, Bombasio en fit expédier un autre, et il espérait enfin le faire parvenir à Érasme, si quelque mauvais génie ne l'arrêtait pas encore au passage; il devait l'adresser au protonotaire apostolique, Marinus Caraccioli, le nonce Pucci ayant dû se mettre en route pour Rome. Caraccioli en effet envoya le bref avec diligence en l'accompagnant d'une lettre affectueuse. Érasme, en le recevant, fut

transporté de joie et de reconnaissance pour le cardinal et surtout pour son ami Bombasio. « O cœur vraiment né pour les Muses et les Grâces! disait-il, plût à Dieu que ce pays-ci possédât quelques *Bombasio*, fussent-ils peu nombreux! Qui jamais montra une affection plus sincère et plus constante pour un ami éminent que vous n'en avez fait paraître gratuitement pour Érasme, humble, pauvre, ne pouvant vous être utile en rien? » Il s'étonnait qu'on eût intercepté le premier exemplaire du bref, qui ne pouvait servir à personne; s'il avait été question d'un bon évêché ou de quelque brillant bénéfice, c'eût été différent.

Le Nouveau Testament fut la principale, mais non la seule publication qui l'occupa. Il fit paraître *Suétone* corrigé d'après un manuscrit très ancien, trouvé à Tournai dans la bibliothèque de Saint-Martin, et communiqué par Montjoy, gouverneur de cette ville pour le roi d'Angleterre. Cette publication fut dédiée aux princes de Saxe, l'électeur Frédéric et le duc George, son cousin, tous deux amis des lettres et des savants. Il donna aussi l'*Institution* du prince et le *Manuel* du chrétien, réimprimés avec quelques autres écrits, enfin un supplément de lettres choisies par Rhenanus. Ce fut à Paul Wolzius, abbé du monastère de Haugsaufen, qu'il dédia la nouvelle édition du *Manuel*. Ce petit livre, écrit jadis pour un ami ignorant, tant de fois imprimé depuis, était toujours redemandé comme nouveau. Il parut chez Froben, renouvelé en quelque sorte, corrigé et poli, avec une préface pleine d'idées hardies qui furent approuvées par les uns, vivement censurées par les autres. Érasme raconte lui-même qu'un ami aussi spirituel que savant avait blessé son cœur en disant sous forme de badinage : on voit plus de sainteté dans l'ouvrage que dans l'auteur. Et ce qui lui avait été plus sensible encore, c'est que le personnage pour lequel il avait écrit principalement ce livre, au lieu de s'arracher à la cour, s'y plongeait de plus en plus pour son malheur, comme il en convenait. Mais il se consolait en voyant un si grand nom-

bre de personnes portées par ce petit ouvrage au goût de la vraie piété; pour lui, s'il répondait mal à ses propres avis, il avait du moins le désir d'être pieux, ce qui était une partie de la piété.

Il quitta Bâle, faible et languissant; il n'avait pu encore se réconcilier avec le climat, après être resté si longtemps enfermé chez lui dans des travaux accablants et non interrompus. Tout son voyage fut une tragi-comédie. La navigation sur le Rhin ne manquait pas d'agrément. Seulement, vers midi, le soleil devenait incommode. A Brisach, on dîna, mais d'une façon fort déplaisante. La mauvaise odeur et les mouches, plus désagréables encore, le fatiguèrent extrêmement. On demeura oisif plus d'une demi-heure à table, pendant qu'on préparait le repas. Enfin on ne servit que des mets nauséabonds. Sur le soir, on débarqua dans un triste village dont Érasme ne voulut pas même connaître le nom. Là il fut incommodé presque à mourir. Un ramassis confus de plus de soixante individus de toute espèce, soupa dans un poêle assez petit. « Oh! quelle puanteur, dit-il dans une lettre. Quels cris, surtout quand ils furent échauffées par le vin! et pourtant il fallut rester à table tout le temps qu'ils voulurent. » Le lendemain matin, avant le jour, les voyageurs furent réveillés par les clameurs des bateliers. Érasme, qui n'avait ni soupé ni dormi, entra dans le bateau. On atteignit Strasbourg avant dîner, vers neuf heures. Là il fut mieux traité, grâce au vin que fournit l'imprimeur Schurer. Quelques membres de la société Rhénane (1) étaient présents. Bientôt ils vinrent tous saluer Érasme.

On gagna Spire à cheval, et sans voir l'ombre d'un soldat, malgré les bruits menaçants qu'on avait répandus. Érasme s'esquiva secrètement de l'auberge et se rendit chez un ami qui habitait dans le voisinage. Le doyen de Spire, homme

(1) Association de littérature, d'art et de plaisir, établie par un évêque de Worms, à la fin du xve siècle.

instruit et obligeant, lui donna pendant deux jours une douce et aimable hospitalité. De là il fut transporté en voiture à Worms, et de Worms à Mayence. Il y avait dans la même voiture un secrétaire de l'empereur qui dans toute la route se montra son serviteur très empressé. A Mayence, il ne le laissa pas aller à l'auberge, et, à son départ, il l'accompagna jusqu'au bateau. La navigation ne fut pas sans charme, à cause de la douceur du temps; mais les bateliers la rendirent fort longue à dessein. Erasme était d'ailleurs incommodé par l'odeur des chevaux.

A Poparde, tandis qu'on faisait la visite du bateau et que les voyageurs se promenaient sur la rive, quelqu'un l'ayant reconnu, le fit voir au receveur d'impôts, en disant : c'est lui. Ce receveur, appelé Christophe Eschenfelder, fut saisi d'une joie inexprimable. Il l'entraîna dans sa maison. Sur une table, à côté des registres de la recette, étaient couchés les petits livres d'Érasme. Il s'écrie qu'il est heureux, il appelle ses enfants, sa femme, tous ses amis. Cependant les bateliers poussent des clameurs. Il leur fait porter deux cruches de vin; et lorsqu'ils recommencent leurs cris, il leur en envoie deux autres, et promet de faire, au retour, remise de l'impôt à celui qui lui avait amené un tel passager. Son petit vin clairet produisit un effet merveilleux sur la femme du chef. Cette femme, intrépide buveuse, le trouvait si bon qu'elle ne voulait en donner à personne. Elle en but à souhait; mais bientôt elle se porta aux dernières violences et assomma presque sa servante. On eut peine à faire cesser le combat. Elle attaqua ensuite son mari sur le pont et menaçait de le jeter dans le Rhin. Érasme écrivit lui-même le récit de cette scène tragi-comique à Eschenfelder. La vue de ce receveur de douanes, cultivant les Muses et les bonnes lettres, le frappa vivement. Il se souvint alors du Christ reprochant aux pharisiens de se laisser précéder dans le royaume du ciel par les courtisanes et les publicains.

A Coblentz, l'*official* de l'évêque, Mathias, habile latiniste,

grand juriseonsulte, le força d'aller à sa maison. Le souper fut gai. Parvenu à Bonn, il aurait voulu éviter Cologne; mais son domestique, avec les chevaux, l'y avait précédé. Le lendemain done, avant six heures, il arriva dans cette ville. C'était un dimanche. L'air était déjà pestilentiel. Entré à l'auberge, il donne commission de louer une voiture à deux chevaux et entend la messe. On ne réussit pas pour la voiture. Il essaie alors de louer un eheval, les siens étant hors de service; on ne réussit pas davantage. Il comprend qu'on veut le faire rester. Aussitôt il fait préparer le départ, et, enfourchant son cheval boiteux, il se rend ehez le eomte du Nouvel-Aigle qui habitait Bedbur. Il y avait cinq heures de marehe. Érasme passa ehez lui cinq jours très agréablement dans un repos et un calme parfaits. Il revit même une bonne partie du Nouveau Testament, qu'il avait emportée avec lui. Le eomte lui plut beaucoup. « Il est jeune, écrivait-il à Rhenanus, mais d'une sagesse rare et qu'on trouverait difficilement dans un vieillard. Il parle peu; mais, comme le Ménélas d'Homère, il parle d'une manière très agréable et pleine de sens. Instruit sans prétention dans plusieurs genres d'études, c'est un cœur tout loyal, un ami dévoué. O changement honteux! Les prêtres et les moines sont eselaves de leur ventre et de leur gourmandise; les chevaliers s'attaehent aux bonnes mœurs et aux bonnes lettres... un reeeveur d'impôts bondit de joie en voyant Érasme. De Nuremberg, de Bohême, de Hongrie, de Pologne, il m'arrive des lettres pleines de l'esprit du Christ, mais écrites presque toutes par des laïques. »

Il se sentait déjà bien portant et assez vigoureux. Il s'applaudissait beaueoup et se flattait d'aller visiter en bonne santé l'évêque de Liége et de retourner plein de joie vers ses amis du Brabant. Festins joyeux, félicitations, eauseries, il savourait tout en espéranee. Il se proposait même, si l'automne était beau, de se rendre en Angleterre et d'aecepter ce que le roi lui avait offert tant de fois. Mais, ô espérances trompeuses des mortels! O retours soudains et imprévus! De

tous ces rêves de félicité, il fut précipité sur le bord du tombeau.

Une voiture était louée pour le lendemain. Le comte, ne voulant pas lui dire adieu le soir, annonça qu'il viendrait le voir le matin avant son départ. Cette nuit, il s'éleva une tempête horrible. Érasme quitta son lit bien avant le jour, voulant écrire quelques lignes. Comme il était sept heures et que le comte ne paraissait pas, il le fit éveiller. Celui-ci vint « et, avec une délicate réserve, il lui demanda s'il était résolu à partir malgré un si mauvais temps. « Je crains pour vous, » ajouta-t-il.

« Mais, en ce moment, dit Érasme, je ne sais quel *Jupiter* ou quel mauvais génie m'ôta, non pas la moitié de mon esprit, mais mon esprit tout entier; et plût à Dieu que le comte eût été plus pressant dans ses remontrances, ou que j'eusse été plus obéissant à ses avis discrets, mais pleins de dévouement! La force du destin m'entraîna. Comment, en effet, dire autrement? » Il monte donc dans une voiture non couverte, par un vent si violent qu'il pouvait renverser les chênes tremblants sur les hautes montagnes. C'était le vent du midi. Il ne soufflait que peste et contagion.

Erasme se croyait bien couvert par ses vêtements; mais la violence du vent ne laissait pas que de pénétrer. Sur le soir, vint une petite pluie plus malsaine encore que le vent. Le cahot de la voiture, sur un chemin jonché de pierres, le fatiguait tellement qu'il préféra monter sur son cheval boiteux. Arrivé à Aix-la-Chapelle, un chanoine, à qui le comte du Nouvel-Aigle l'avait recommandé, l'entraîna de l'auberge dans la maison du chantre où soupaient quelques chanoines. Un très faible dîner avait creusé son estomac; mais il n'y avait que des carpes qui même étaient froides; il se rassasia. Le lendemain, on le mena chez le vice-prévôt. C'était son tour de recevoir. Pour tout poisson, il n'y eut qu'une anguille. La tempête en était cause; car d'ordinaire il traitait magnifiquement. Érasme contenta son appétit avec un poisson durci

au vent. Ce mets était assez de son goût; mais une partie n'était pas cuite. Après dîner, comme le temps était très malsain, il se rendit à l'auberge et fit allumer un peu de feu. Le chanoine, homme plein de civilité, causa avec lui près d'une demi-heure. Érasme, ressentant quelque malaise d'estomac, le congédie. Le poisson mal cuit est rejeté. Il se couche et repose sans dormir, n'éprouvant de douleur ni à la tête ni dans le reste du corps. Il est de nouveau invité à souper. Il s'excuse en vain. Il savait par expérience que son estomac ne supporterait qu'un breuvage chaud. Le souper était magnifique, mais fort inutilement pour lui. En sortant, son corps vide de nourriture éprouva un frisson étrange. La nuit fut très mauvaise. Le lendemain matin, après avoir pris de nouveau de la bière chaude avec quelques miettes de pain, il monta sur son cheval boiteux qui le fatigua beaucoup. Il était dans un tel état que le lit lui convenait mieux que le cheval. Mais le pays était sauvage. Bien portant, il n'eût pas voulu y séjourner; malade, il s'esquivait au plus vite. La maladie le sauva du danger, ou plutôt de la crainte des brigands qui étaient fort à redouter dans cette région.

Avant de quitter Bâle, il s'était fait une petite écorchure aux deux aines (1). Après deux jours de cheval, l'écorchure de l'aine gauche s'était un peu envenimée. Toutefois, la douleur n'était sensible que lorsqu'il appuyait trop fortement. Mais dans cette nouvelle marche l'inflammation devint violente et gagna toute cette partie. Un gonflement glanduleux s'y forma, mais peu saillant. Une autre tumeur dure se développait sourdement plus haut, mais sans douleur ni inflammation.

Après avoir parcouru quatre milles, on arrive à Maëstricht. Érasme y prend un léger breuvage et se met en route pour Tongres, éloignée de trois milles. Cette marche fut extrême-

(1) Érasme dit comment : *Dum ex more scalpo partes inguini vicinas ad solvendam alvum.* T. III, p. 373.

ment douloureuse. Le mouvement irrégulier du cheval lui torturait les reins. Il souffrait moins en marchant à pied; mais il craignait la sueur, et il y avait danger d'être surpris par la nuit au milieu des champs. Il parvint à Tongres, après avoir horriblement souffert, surtout des reins et du foie. La fatigue et le défaut de nourriture avaient brisé son corps qui ne pouvait plus se tenir ferme, ni dans le repos ni dans la marche. La langue, qui se portait bien, dissimulait la gravité du mal. Après avoir avalé un peu de bière, il alla se coucher.

Le lendemain matin, il fit louer une voiture couverte à deux chevaux. Durement cahoté à cause des pierres, il monta sur le plus grand cheval dont la marche était plus douce et plus sûre; mais à peine monté, il fut saisi par la fraîcheur de l'air, et il demanda son manteau. Bientôt survint une défaillance. On aurait pu le réveiller, en lui touchant la main seulement; mais son domestique et les autres personnes présentes le laissèrent se réveiller de lui-même sur son cheval. Revenu à lui, il rentra dans la voiture. Il reprit un peu de couleur et de courage. On approchait de Saint-Trudon. Il voulut remonter à cheval, de peur qu'on ne le crût malade, si on le voyait en voiture. L'air du soir lui fut nuisible encore, et il eut mal au cœur, mais sans défaillance.

Le lendemain, il se fit porter dans la même voiture jusqu'à Tirlemont, à trois milles de Tongres. Là, l'hôtelier, qui le connaissait, lui raconta combien l'évêque de Liége avait regretté qu'il ne lui eût pas rendu visite en allant à Bâle. Après avoir ranimé son estomac par un léger breuvage, il alla se coucher. La nuit fut affreuse. Il souffrait cruellement de la plaie ulcérée de l'aine, qu'envenimait une grande quantité de sang épaissi et corrompu. Il trouva par hasard une voiture à quatre chevaux qui allait à Louvain, distant de six milles. Il s'y jeta, et le même jour, vers sept heures, après une souffrance horrible et presque intolérable, il atteignit cette ville. Il ne voulut pas se rendre à sa chambre, pensant bien que rien n'était préparé pour le recevoir, et dans le cas où un bruit de peste viendrait

à courir, il ne voulait pas nuire aux intérêts du collége. Il alla donc loger chez l'imprimeur Thierry Martens, ami tout dévoué, mais dont malheureusement la fortune ne répondait pas à son cœur.

Pendant la nuit, sans qu'il s'en aperçût, le plus gros abcès aboutit, et la douleur s'apaisa. Le lendemain, il fit venir un chirurgien qui appliqua des cataplasmes. Une troisième plaie s'était formée au dos par l'effet de la maladresse de son domestique qui, en frictionnant les reins avec de l'huile de rose, avait frotté trop rudement avec son doigt calleux. Sous la mamelle droite, une glande mobile s'était gonflée, mais ce gonflement disparut peu à peu de lui-même, sans ulcération. En s'en allant, le chirurgien dit en secret au domestique et à Thierry, que c'était la peste, qu'il enverrait des *émollients*, mais qu'il ne reviendrait pas. Érasme, ne le voyant pas revenir, en demande la cause à Thierry, qui répond comme il peut. Le malade, soupçonnant la vérité, réplique : « Pense-t-il que ce soit la peste? — Il l'affirme, dit Thierry, et prétend que ce sont trois petits charbons. » Érasme se mit à rire et ne crut nullement à la peste. Quelques jours après, le père du chirurgien vient, examine, juge de même et déclare en face au malade que c'est la véritable peste. Érasme ne fut pas davantage persuadé. Il fit venir secrètement un autre chirurgien de grand renom. Celui-ci l'examine et lui dit : « Je ne craindrais pas de coucher avec vous. » Érasme appelle alors un médecin très estimé à Louvain. Au sujet des plaies ulcérées, il lui expose les raisons qui l'empêchent de croire que ce soit la peste. Le médecin avait écouté tout le reste d'un air assez rassuré, mais sitôt qu'il fut question des abcès, le malade s'aperçut qu'il était plein de crainte. Il lui donne une couronne d'or. Le médecin promet de revenir après dîner ; mais effrayé, il envoie son servant. Érasme refuse de le recevoir, et, irrité contre les médecins, il se recommande au Christ, médecin du corps et de l'âme.

Au bout de trois jours, l'estomac se rétablit avec du poulet

haché et un verre de vin de Beaune. Aussitôt il reprit ses études et acheva ce qui manquait au Nouveau Testament. Dix-sept jours après, il tomba des plaies une chair noire et morte, comme les chirurgiens l'avaient annoncé. Elles n'offraient plus aucun danger. La glande de l'aine gauche, qui s'était gonflée, sans douleur cependant, s'amollit et baissa peu à peu. Soigné pendant près de quatre semaines chez Thierry, il rentra dans sa chambre. « Si c'était la peste, dit-il, je repoussai le fléau par la fatigue, le mouvement et la force de l'âme, car souvent l'imagination est pour une grande part dans la maladie. »

Dès son arrivée, il s'était refusé à la visite de toute personne qui ne serait pas appelée nommément, ne voulant ni effrayer les autres ni être importuné lui-même. Dorpius, le premier, força l'entrée. Bientôt après, Atensis, Laurinus, Berselius, chaque jour présents, lui ôtèrent une partie du mal par la douceur de leur commerce. Il écrivait à Rhenanus : « Qui aurait cru que ce corps si grêle, si délicat, affaibli encore par l'âge, après les fatigues de tant de voyages, après tant de labeurs studieux, serait capable de résister à de si nombreuses maladies? » Il se prenait souvent à penser que cette année lui serait fatale, en les voyant se succéder l'une à l'autre et toujours avec plus de gravité. Mais au plus fort du mal il ne regrettait pas la vie et ne craignait pas la mort, dont le nom seul le faisait frémir dans sa jeunesse. L'âge lui avait appris à la redouter peu et à ne pas mesurer le bonheur sur la longueur de la vie. Il avait passé sa cinquantième année que bien peu atteignent, et il ne pouvait se plaindre d'avoir trop peu vécu. Ensuite, si cela était de quelque importance, il croyait avoir préparé un monument qui attesterait son existence à la postérité. Peut-être sur son tombeau, comme parlaient les poètes, l'envie se tairait et sa gloire deviendrait plus éclatante; mais un cœur chrétien, indifférent à la gloire humaine, ne devait chercher la sienne que dans l'approbation du Christ.

CHAPITRE XIX

Le poète Eobanus. — Mort du chancelier Sauvage. — Nouvelle invitation de la France. — Édouard Lée. — Melanchthon. — Le professeur Pierre de la Moselle. — Le théologien Jacques Latomus. — Le cardinal Campége. — Lettres emphatiques à Wolsey et au roi d'Angleterre. — Le cardinal de Croy. — Lettre de Luther.

Erasme resta plus de six semaines entre les mains des chirurgiens. « Vous avez coutume, écrivait-il à Colet, de m'appeler infortuné. Que serait-ce donc, si vous me voyiez, ou plutôt si vous m'aviez vu. » Il était encore malade et en outre fort occupé, lorsqu'il reçut la visite d'Eobanus, poète et prosateur habile, cet Ovide chrétien, comme il disait, qui réunissait en lui seul l'esprit de Rhenanus, le beau naturel de Mélanchton, la majesté de Reuchlin et les grâces de Hutten. Eobanus était venu d'Erfurth seulement pour le voir. Érasme regretta de n'avoir pu lui faire l'accueil qu'il méritait, et lui souhaita la fortune dont il était digne. Il n'approuvait pas ce zèle immodéré qui pouvait être importun à autrui sans avoir d'utilité pour soi-même. Il écrivait à un certain Werther : « Depuis longtemps vous avez vu dans les livres d'Érasme sa meilleure image, si toutefois il en est une bonne; ou plutôt vous avez vu Érasme tout entier. »

Cependant, pour reconnaître un si vif sentiment d'amitié, il prit la plume, tout malade et tout accablé de travail qu'il était, et, cédant à son désir, il lui adressa une lettre, sans avoir rien de sérieux à lui dire. Un autre Allemand très instruit lui

envoya un petit présent qu'il refusa d'abord, mais qu'il accepta quand il sut d'où il venait. « Je joins, lui disait-il, le catalogue de mes bagatelles, quoique je m'en souvienne à peine. » Il écrivit à ses amis de Strasbourg pour les remercier de leur bon accueil. « Saluez de ma part, ajoutait-il, Bathodius, ce nouvel ami : c'est ainsi que je m'enrichis tous les jours. »

En ce moment il ne semblait pas éloigné d'accepter les offres de Henri VIII. Le chancelier Sauvage, le seul homme auprès du roi Charles qui lui fût sincèrement dévoué, était mort en Espagne. Son ami Barbirius, en lui annonçant cette perte, disait que si le chancelier avait vécu encore trois mois, une grande fortune lui était assurée. Érasme n'espérait plus rien de son pays. Nulle part les lettres n'étaient plus méprisées et plus délaissées. « Il n'y a de gain, disait-il, que pour les cabaretiers, les avocats, les financiers. » Il écrivit à R. Pace pour sonder le terrain : « J'avais résolu de vous rendre visite cet automne et d'accepter les offres spontanées de la libéralité royale. Si ce que le roi m'offre s'ajoutait a ce que j'ai déjà, je n'ambitionnerais rien de plus. » Il s'ouvrait encore davantage à Tunstall : « Je désire savoir ce que je dois espérer des Anglais. Mon âge décline, mes forces s'affaiblissent. Si les cent marcs que me promet le roi m'étaient assurés, je ne rechercherais pas autre chose. » Il parlait à peu près de même à l'archevêque de Cantorbéry : « Ou je serai Anglais, ou moitié Anglais et moitié Brabançon. »

Il avait pourtant reçu de la France de nouvelles ouvertures par l'entremise de Budé; mais elles lui souriaient peu. Sa querelle avec Lefebvre n'était pas encore apaisée. Cependant le théologien de Paris commençait à se radoucir et l'on espérait une réconciliation. Mais du côté de Budé s'élevaient des nuages de plus en plus inquiétants. La dernière lettre d'Érasme l'avait blessé. Il répondit en termes amers, lui reprochant d'avoir tourné contre le pacificateur la plus grande partie de sa colère. « Si vous voulez, lui disait-il, me gagner à votre

cause, cédez à mes avis. Étouffez les murmures de votre cœur et les frémissements de votre bouche. Réconciliez-vous avec l'honnêteté et la modération. Rentrez dans votre caractère et redevenez vous-même. » Jusque-là on pouvait croire qu'il n'avait lutté que pour la défense de la vérité; mais, s'il ajoutait un mot de plus, ses amis ne pourraient le lui pardonner.

Passant à un sujet plus agréable, Budé lui transmettait une nouvelle invitation qui l'appelait en France. Il avait vu deux fois l'évêque de Paris, mais non sans témoins. Le prélat, toujours plein d'admiration pour Érasme, lui avait dit que le roi et les personnages de la cour ne cessaient de faire son éloge. Parlant du dominicain Giustiniani et de Ritius que François Ier avait fait venir d'Italie, Poncher avait ajouté : « Que pensez-vous d'Érasme, Budé? Savez-vous quelles sont ses intentions, et s'il pourrait enfin être attiré en France par des récompenses dignes de lui? — Si vous croyez, répondit Budé, que le roi ait cela fort à cœur, j'essaierai encore volontiers de pressentir si on pourrait le décider à se transporter à Paris pour y faire sa résidence; car, si je le connais bien, il ne voudrait pas, même au prix d'un évêché, commencer à vivre parmi les hommes de cour. » L'évêque, n'ayant pas le temps d'écrire lui-même, avait chargé Budé de sonder les dispositions d'Érasme. Il devait ensuite arranger l'affaire à la cour. « Allons, disait Budé, ô homme un peu superbe; voyez, délibérez, décidez, si vous voulez être des nôtres, et cessez de faire le dédaigneux, comme dit le comique. Quel salaire demandez-vous pour consentir à passer chez nous votre vieillesse? A ce salaire s'ajoutera bientôt un bénéfice, à ce que pense le prélat. »

Toujours un peu gauche et gourmé dans la plaisanterie, il poursuivait en ces termes : « Votre venue doit combler de joie beaucoup de Français habiles dans les deux langues, moi surtout qui serai heureux d'entendre quelquefois votre spirituel badinage. Vous avez donc sacrifié aux Grâces, pour avoir

conquis l'admiration et la faveur de l'évêque, esprit si fin, dans un commerce de quelques jours. Le charme de votre style, la gaieté séduisante qui règne dans vos ouvrages, plaisent infiniment à notre nation qui se plaint de ne pas les trouver dans ses écrivains. Aussi malheur aux Français qui s'attachent à l'éloquence, s'ils écrivent seulement pour les Français auprès de qui leurs compatriotes sont rarement illustres ! »

« Plus heureux que Budé, dont les lettres avaient compromis la fortune, Erasme voyait les Français inconsidérés, disputer à ses concitoyens et aux autres étrangers le privilége de lui offrir de grandes récompenses. Les deux plus grands rois du monde briguaient ses faveurs ; et pourtant il se plaignait de la fortune ! Deux puissants empires se disputaient l'honneur de posséder le maître de l'éloquence. Quelle rivalité glorieuse pour les lettres ! Il devait donc se hâter de consulter ses amis. Budé, s'il était interrogé le premier, pensait que son intérêt et sa considération lui commandaient de se transporter en France avec toute sa bibliothèque, pour honorer de sa présence le collége que le roi, disait-on, voulait fonder à Paris. Le meilleur était de répondre directement à l'évêque de Paris et de s'entendre avec lui pour le salaire et les frais de voyage. C'était lui qui semblait chargé d'organiser ce collége. Il n'y avait pas à craindre d'être dupe avec un tel garant. »

Erasme ne reçut que le 1er septembre 1518 la lettre de Budé écrite le 12 avril. Il était encore à Bâle. Elle lui fut renvoyée de Gênes. Il en ressentit un vif mécontentement. Il écrivait à Cutbert Tunstall : « Je regrette de ne pas trouver dans cette lettre le sens commun. Mais j'en suis moins blessé, parce que je connais particulièrement le caractère de l'homme. » Il répondit à Budé en peu de mots : « Votre lettre est telle que la dignité de l'un et de l'autre commande peut-être de la faire disparaître ou de la tenir secrète. Je crois avoir découvert la nature particulière de votre esprit, et je ne doute pas que ce

que vous avez écrit ne parte d'un cœur sincère; mais je crains de ne pouvoir en convaincre également les autres. Que sera-ce donc, si cette lettre parvient à la postérité? Rhenanus, homme docte, d'un jugement sain et d'une merveilleuse candeur, m'en a fait lecture après souper. Je ne veux pas rapporter son jugement, quoique je l'eusse prévenu de la liberté un peu grande que vous preniez dans la plaisanterie familière. Rivaliser d'injures n'est pas digne d'un homme de cœur; lutter de railleries n'est pas de mon goût. Je pourrais l'emporter sur vous par les raisonnements solides autant que vous m'êtes supérieur par l'appareil du langage, même au jugement de vos amis les plus dévoués; mais j'aime mieux votre seule amitié que dix victoires semblables. C'est assez d'une apologie, c'est même trop. »

Budé, voyant son irritation, lui écrivit de nouveau; mais il ne fit qu'élargir la blessure : « Lui qui croyait connaître Érasme aussi bien que lui-même, il s'était donc trompé! Il avait regardé comme une faveur des Grâces ce pacte d'amitié avec un homme enjoué, maniant la plaisanterie si habilement, la supportant plus patiemment encore, et voilà qu'il était déclaré par Érasme et ses amis un esprit bizarre et grossier! Pour couper court au mal, il fallait trancher dans le vif. Il acceptait donc cette loi du silence qui lui était faite. Cependant il avait beau lire et relire cette lettre criminelle, son esprit stupide ne pouvait y découvrir ce fiel de malveillance qui avait blessé Érasme et les siens. En quoi il reconnaissait l'absurdité de son jugement et l'aigreur de leur esprit. » Il terminait par ces paroles : « Voyez en moi un plaisant quelque peu grossier plutôt qu'insolent, ainsi que vous paraissez disposé à le faire de vous-même, si vos amis vous le permettaient. Que le ciel me soit propice, comme il est vrai que je vous veux du bien et que je me réjouis de votre bon retour à Louvain! C'était en effet un bruit très répandu que vous étiez allé à Rome ou à Milan. Adieu; et lorsque vous m'aurez assez haï, aimez-moi de nouveau. »

Il y avait dans le langage de Budé un mélange de rude franchise et de bel esprit pédantesque ; mais on y sentait un cœur honnête et loyal. Érasme fit paraître plus de grâce et de fine ironie, mais moins de candeur. Budé avait ainsi commencé sa lettre : « G. Budé, jusqu'ici ami d'Érasme, le salue pour la dernière fois. » C'était annoncer qu'il n'écrirait plus. Érasme commença plus heureusement sa réponse : « Erasme, à tout jamais ami de Budé, qu'il le veuille ou non, lui souhaite vie et bonheur, non pour la dernière fois, mais pour toujours et pour toute la durée du temps. »

« Attristé par un travail excessif, par des maladies continuelles, par l'ingratitude et l'injustice des hommes, il sentait, disait-il, sa gaieté renaître où du moins ses ennuis s'adoucir en lisant les lettres enjouées de son ami. Ce style animé réveillait sa somnolence ; cette abondance intarissable corrigeait son aridité ; cette chaleur ranimait la sienne. Rien ne lui était plus agréable que ce commerce épistolaire. Quand même ses écrits devraient périr avec leur auteur, ou plutôt avant lui, la postérité saurait cependant qu'il exista un certain Erasme aimé et quelque peu estimé du grand Budé. Aussi, en voyant cette lettre longue et soignée que son ami avait destinée au public, il avait craint qu'elle ne jetât un peu d'ombre sur leur amitié aux yeux des gens qui ne connaîtraient pas à fond le caractère de Budé et qui pourraient mal juger son cœur. L'esprit français aimait à plaisanter outre mesure et se donnait même en ce genre une liberté qui pouvait paraître presque de l'insolence à des gens d'humeur chagrine... C'était la coutume des favoris de la fortune de prendre un ami de bas étage pour sujet de risée. Peut-être un autre genre de badinage convenait-il à des initiés des Muses et des Grâces. Assurément, tel n'était pas l'enjouement de Cicéron et de Pline. Par une inconséquence bizarre, tantôt Budé le représentait comme un maître auguste et sacré de la religion et des lettres, comme un homme déjà immortel et placé au-dessus de l'opinion ; tantôt il gourmandait ce théologien vénérable,

comme une mère gourmande son enfant, ou comme un précepteur sévère fustige son élève. »

Érasme justifiait longuement sa conduite à l'égard de Lefebvre. Quant aux ouvertures qui lui avaient été faites au nom de François Ier, s'il n'avait pas écrit au monarque et à l'évêque, c'est que Budé lui avait enlevé l'espoir de conclure cette affaire au gré de ses désirs. Ingrat envers son souverain, compromettant ses intérêts en Angleterre, devait-il accourir en France après je ne sais quelle espérance vague? « Quelle nécessité, ajoutait-il, de m'attacher à tel ou tel prince, de manière à me soustraire aux autres? J'aime mieux n'être au service d'aucun, et être utile à tous, si je puis. »

Tandis que ce commerce épistolaire devenait de plus en plus aigre entre les deux maîtres de la science, Érasme avait vu s'élever contre lui en Brabant un nouvel adversaire. C'était un anglais d'origine écossaise. Il se nommait Edouard Lée. « Ce petit homme, écrivait-il, pâle et maigre, chose étonnante, car nul ne fut jamais plus content de soi, affamé de renommée jusqu'au délire le plus enfantin, est devenu grec tout à coup ; et en moins de deux ans, il a si bien appris l'hébreu, que saint Jérôme et Reuchlin n'y entendent rien auprès de lui. » Érasme s'était d'abord lié d'amitié avec ce jeune homme qui ne manquait ni d'intelligence, ni de savoir. Mais un peu avant son départ pour Bâle, Lée cessa d'être son ami. Il s'était mis à noter dans la première édition du Nouveau Testament diverses choses qui avaient, selon lui, une grande importance, et qui, aux yeux d'Erasme, n'en avaient aucune. Il commença bientôt à mêler à ses remarques des *étincelles* de colère. Erasme, tout en lui donnant satisfaction sur quelques articles, l'avertit de se souvenir, en donnant ses avis à un homme, qu'il était homme lui-même.

Pendant son absence, Lée sema le bruit qu'il avait noté deux cents passages, et il semblait préparer un écrit. A son retour, il ne lui rendit pas visite. Dans une lettre adressée à Tunstall, Erasme reconnaissait encore que c'était un homme

honnête, mais opiniâtre dans son sentiment, d'un caractère irritable, d'une langue légère. La querelle s'envenima promptement, et, dès le mois de décembre, il écrivait à Budé : « Né pour le rôle de calomniateur, il n'est rien que cet homme n'ose, rien qu'il ne trame pour devenir sur-le-champ illustre; et il pense que c'est là le chemin le plus court. Il ne mérite pas qu'on lui réponde, à moins qu'on ne veuille lui rendre service; et pourtant c'est un petit insecte trop venimeux pour qu'on puisse le supporter. Il ne cesse de médire, se promenant à travers les rues, les carrefours, les places publiques, les monastères, les églises. Il envoie de tous côtés des lettres pleines des calomnies les plus mensongères. Cet histrion ne manque pas de gens qui l'applaudissent, le favorisent, l'encouragent; et en se conduisant de la sorte, il se croit un petit saint, comme s'il suffisait pour la sainteté de n'être ni adultère ni joueur. Je n'ai pas encore décidé ce que je dois faire à son égard; mais s'il triomphe de ma douceur, je ferai en sorte qu'il ne plaise pas à tout le monde autant qu'il se plaît à lui-même. Je ne promets rien de plus pour le moment, tandis qu'il promet lui-même des *montagnes* d'or. Mais je lui assurerai plus de renommée que de gloire. »

En Allemagne aussi, quelques hommes avaient commencé à murmurer. « Mais, disait-il, déconcertés par l'exemple de Lefebvre, ils ont renoncé à leur projet d'attaque, en voyant qu'ils auraient affaire à un homme qui avait dents et ongles. » On avait prêté à Mélanchton ce propos. « Je reprendrais bien des choses dans l'ouvrage sur le Nouveau Testament, si l'auteur n'était pas l'ami de Reuchlin. » Mélanchthon protesta contre cette imputation, ajoutant qu'il serait ridicule au *petit Bacchus* d'attaquer le *grand Jupiter*. Il avait appris d'Érasme lui-même ce qui était dû à un maître, à un frère en Jésus-Christ. Seulement, au premier coup d'œil, il avait trouvé, non dans le Nouveau Testament, mais dans la Paraphrase, quelques digressions abusives.

Erasme lui répondit : « Je ne suis pas homme à me brouiller

jamais avec un ami pour une offense quelconque. Je suis trop accoutumé à la liberté des jugements pour m'en émouvoir beaucoup. Je demande seulement qu'ils soient équitables et loyaux. Il ne faut pas oublier qu'au milieu des haines soulevées contre les bonnes lettres, la concorde est une force immense pour résister aux barbares conjurés. J'ai une cordiale affection et une estime particulière pour votre beau génie. J'aime infiniment l'hymne du nouvel Orphée en l'honneur des anges. J'ai lu aussi la préface où vous célébrez la science antique avec le courageux enthousiasme d'un jeune homme et d'un Allemand. Je vous avertis seulement de travailler plutôt à défendre les bonnes lettres qu'à poursuivre d'invectives leurs ennemis. C'est la voie la meilleure pour avancer. »

La querelle entre les partisans et les adversaires de Reuchlin continuait en Allemagne, tandis que Luther préludait à la réforme. Les esprits s'échauffaient à un tel point qu'on ne s'en tenait plus à une guerre de plume. A Cologne, un chevalier à longue barbe s'était présenté au monastère des Dominicains et avait demandé un entretien avec Hochstrate. Les frères répondirent qu'il n'était pas présent. Le chevalier insista d'un air menaçant; et comme ils promettaient de transmettre ses paroles, il leur dit : « Ce coquin a écrit contre mon noble ami le comte du Nouvel-Aigle, et il n'échappera pas au châtiment qu'il mérite. » Hochstrate se cacha et prit la fuite. Il se rendit à Constance, puis à Louvain où il eut de fréquents entretien avec le carme Nicolas d'Egmond, ennemi acharné d'Erasme. « Le voleur connaît le voleur, disait celui-ci, et le loup connaît le loup. »

Son esprit s'aigrissait au milieu des attaques sans cesse renouvelées de certains théologiens et de certains moines. Il écrivait à l'archevêque de Cantorbéry : « Comme des chiens lâches, ils aboient en mon absence, et ils sont muets devant moi. » Dans une autre lettre, il parlait avec plus de colère encore : « J'effleure avec ma plume en quelques endroits les

faux théologiens, si peu dignes de ce nom, tels, en un mot, que je ne croyais pas qu'il y en eût de semblables parmi nous. Mon expérience m'en a fait découvrir certains qui n'ont pas leurs pareils dans le monde, pas même parmi les entremetteurs. » Quelques amis sages cherchaient à le calmer. Ils l'engageaient à dédaigner ces adversaires qui ne faisaient que livrer à la risée du monde leur violence et leur sottise, à compter sur la postérité qui rendrait justice à la véritable science. Erasme reconnaissait la sagesse de cet avis ; mais sa raison ne pouvait triompher de son irritabilité naturelle.

Il suivait avec une certaine inquiétude, mais non sans faveur, les mouvements de Luther. Il écrivait à Capiton : « Quelqu'un m'annonce que Luther est en danger. Le *Dialogue* de Jules II est répandu partout. Il a été imprimé plusieurs fois. O emportements ! » Tout le monde lisait ce livre ; peu de personnes le condamnaient. Les écrits de Luther contre la vente des indulgences commençaient à ébranler fortement les âmes. Un jeune homme qui appelait Érasme son maître, s'exprimait ainsi dans une lettre : « Froben vous envoie le livre de Luther, théologien vraiment chrétien, mais odieux à tous les histrions théologiques. Il est impossible de dire combien il plaît aux hommes d'étude. Pour moi, je ne suis rien ; mais il a rendu mon esprit plus libre ; bienheureux que nous sommes de vivre dans un siècle où, éclairés, guidés, perfectionnés par vous, nous voyons les bonnes lettres et le vrai christianisme renaître ! »

Un grand duel théologique se préparait en Saxe. « Les deux athlètes, disait un lettré du temps, seront Jean d'Eck, l'alpha de la théologie vaine et orgueilleuse, et André Carlostadt, archidiacre de Wittemberg. On fait de part et d'autre de grands apprêts. L'un doit traîner à sa suite la faction *augustinienne*, et l'autre le peuple des frères prêcheurs. Les spectateurs vont venir de tous côtés pour voir aux prises ce noble couple de *scotistes*. »

Celui qui parlait ainsi de ce combat théologique, était un

professeur de Leipzig, appelé Mosellanus ou Pierre de la Moselle. Il enseignait publiquement le grec et soutenait avec plus d'ardeur que de succès une lutte pénible contre les ennemis de cette langue. Ceux-ci, usant de ruse, avaient tourné contre le professeur la plus grande partie de la jeunesse, en prétendant que le grec ne pouvait être enseigné par un allemand ou par un homme à demi français. Mosellanus était de Trèves. Pour faire pencher la balance, il sollicita une lettre d'Érasme. Telle était la renommée de ce batave dans toute l'Europe, qu'un simple billet d'amitié ou d'estime obtenu de sa plume, consacrait le talent ou l'autorité d'un professeur public. Érasme fit attendre un peu sa réponse, mais enfin il répondit, et fort longuement. Il allégua comme excuse de son retard les lettres innombrables qu'il avait à écrire. « Si je ne réponds pas, disait-il, je parais incivil; si je réponds, je m'expose à un double inconvénient : d'abord, je ne satisfais pas à ceux à qui je réponds, car j'écris nécessairement tout ce qui me vient à l'esprit; en second lieu, écrivant avec précipitation, je gâte encore mon style déjà de lui-même assez mauvais. »

A ses yeux, il était ridicule d'aller chercher en Italie ce qu'on avait chez soi. Il regardait comme italien quiconque avait une connaissance parfaite des bonnes lettres. Il était résolu désormais à ne plus lutter contre leurs ennemis. Un vétéran tel que lui méritait de recevoir son congé; mais comme pour démentir cette résolution, il poursuivait dans cette même lettre ses adversaires des traits inépuisables de sa moquerie. « Je ne suis pas étonné, disait-il, de la lutte ardente qui a éclaté à Leipzig. Il en est de même partout. C'est une conjuration universelle et fatale. Les astrologues consultés rejettent le mal sur l'éclipse de l'année dernière. »

Au milieu de ces querelles, il poursuivait ses travaux. Encore malade, il avait mis la dernière main à l'ouvrage du Nouveau Testament et avait ajouté des sommaires à toutes les Épîtres apostoliques. Il s'occupa ensuite des Paraphrases. Le

succès de la première l'encourageait. Il commença par les deux Épîtres de saint Paul aux Corinthiens. Il dédia ces Paraphrases à l'évêque de Liége. Il s'applaudissait de mériter à peu de frais la reconnaissance publique et de faire goûter saint Paul. Il entreprit ensuite l'Épître aux Galates ; mais de nouvelles tragédies interrompirent son travail.

Un théologien de Louvain appelé Jacques Latomus, qui depuis longtemps se montrait son ami assez loyal et qui n'était pas très ennemi des lettres, publia tout à coup un dialogue hostile. Erasme avait donné une méthode théologique. Aux préceptes de cette méthode, Latomus opposait des préceptes contraires. Il ne nommait pas Érasme; mais ses attaques n'en étaient que plus dangereuses; car un lecteur ignorant pouvait croire dirigé contre lui ce qui s'adressait à Luther ou à tout autre. Il écrivait à l'évêque de Rochester : « Voilà la modération peu modérée que nos théologiens ont imaginée. Toutefois le livre m'a plu à divers titres. Je voudrais les voir écrire à satiété, s'ils pouvaient abandonner le rôle de calomniateurs. J'avais résolu de ne pas répondre du tout à ce livre. J'ai cédé au sentiment de mes amis; mais j'ai répondu de telle sorte que je parais ne pas avoir répondu. Il ajoutait ce trait mordant : « J'avais dit dans ma *Méthode* qu'une bonne partie de la théologie consistait dans la piété et l'inspiration de la grâce. Latomus attaque ceci et montre longuement qu'un théologien et un homme pieux ne sont pas la même chose. » Il avait repoussé l'attaque par un petit livre échappé de sa plume en deux jours.

On soupçonnait assez généralement que le livre de Latomus était l'œuvre concertée des théologiens de Louvain. Pendant qu'Érasme était malade à Bâle, on avait tout à coup attaqué l'ouvrage du Nouveau Testament. A son retour, il avait remis à Dorpius la partie imprimée qui renfermait les *annotations*, le priant, si quelque chose le choquait, de lui en faire part, car il était encore temps de changer avec un sacrifice d'argent. Lorque Lée avait éclaté ouvertement, ne pou-

vant rien obtenir de lui, il avait traité l'affaire avec Atensis qui avait tergiversé, craignant sans doute quelque orage. Cependant il était attaqué de temps en temps dans les sermons devant la multitude. Enfin Atensis, en présence d'un auditoire très nombreux d'étudiants, l'accabla tellement d'injures, qu'on pouvait, dit-il, pleinement espérer qu'il mourrait de douleur ou se cacherait dans quelque retraite.

Vers le même temps parurent quelques petits livres de Luther sous de mauvais auspices. L'orage recommença tout de nouveau. D'un commun accord, il fut décidé que ces écrits étaient l'œuvre d'Erasme, parce qu'une ou deux préfaces étaient écrites dans un latin un peu plus élégant. On donna mission à des bacheliers de recueillir ses erreurs, on les récolta par boisseaux. Dans les repas de corps, on ne parlait que des erreurs d'Erasme. Comme ce bruit ne finissait pas, ses instances obtinrent qu'Atensis avec deux autres personnes doctes noteraient les passages qui les choquaient. Atensis nota donc un très petit nombre d'endroits; Dorpius en signala quelques autres. Atensis protestait qu'il ne mettait pas en doute ses bons sentiments. Il lui demandait seulement d'expliquer sa pensée pour les faibles. Érasme satisfit son désir dans un petit écrit. Atensis approuva tout, à l'exception d'un article touchant la confession, sur lequel ils ne purent s'accorder (1).

Ce bruit s'étant apaisé, Atensis proposa lui-même de couvrir toute l'affaire du silence. Mais la tragédie de Luther devenant de plus en plus menaçante, Érasme, qui voyait clairement qu'il se tramait contre lui quelque chose de très dangereux, se plaignit de ces sourdes menées à quelques-uns des principaux théologiens. Le seul, Nicolas d'Egmond, plus franc que les autres, déclara que le motif de leur conduite était le soupçon répandu au sujet des livres de Luther. Érasme pro-

(1) Nous ne connaissons les relations d'Érasme avec les théologiens de Louvain que par son témoignage, qui peut à bon droit paraître suspect de partialité.

testa de son innocence, étonné que des hommes graves pussent établir sur un tel fondement une si odieuse tragédie. En même temps circulaient de tous côtés un grand nombre de petits livres très badins dont les Allemands s'applaudissaient beaucoup. Tout ce qui paraissait était attribué à Érasme.

Cette rumeur s'était répandue partout, principalement en Angleterre où Lée comptait de nombreux amis. Érasme écrivit au cardinal Campége, légat du pape en ce royaume, pour la démentir. « Depuis longtemps, lui disait-il, la renommée de vos remarquables vertus et de votre rare savoir a fait naître en moi l'ardent désir de vous connaître de près et de vous rendre mes hommages en personne; mais jusqu'ici j'ai été retenu par ma santé trop faible encore pour soutenir les fatigues d'un voyage sur mer, et aussi par l'invitation que j'ai reçue du roi très chrétien, invitation à laquelle je n'ai pu me refuser plus longtemps. » Il profita de l'occasion pour repousser les calomnies dont il était l'objet, et particulièrement le soupçon injuste qui l'accusait d'avoir pris part à la composition du petit livre contre Jules II.

Le cardinal lui répondit avec bienveillance, l'appelant *théologien très docte et très cher*. « Il avait vu, disait-il, l'Italie tout entière remplie du nom d'Erasme, comme l'Europe occidentale. Il avait le regret de ne pas le connaître encore, et se comparait à *l'amant* qui *ne peut voir son amante*. Il avait cherché son image dans ses écrits; mais cette image incomplète n'avait fait qu'enflammer son désir de le connaître tout entier. Il mettait son amitié au-dessus de tous les dons des rois. Il l'engageait à ne pas s'inquiéter des oppositions qui s'élevaient contre lui. Il croyait sa piété aussi grande que sa science; il n'avait jamais dit ni fait entendre à personne qu'Érasme fût l'auteur du dialogue en question. Il avait pu seulement le soupçonner intérieurement en vertu du penchant qu'on avait à lui attribuer tout écrit piquant et plein de sel. Prêt à tout faire pour accroître sa dignité, il le priait de lui

écrire quelquefois et lui envoyait comme souvenir une bague ornée d'un diamant. »

Charmé de cette lettre, Erasme rendit au légat compliments pour compliments : « Ce diamant, que le cardinal avait ôté de son doigt pour le lui envoyer, était plus précieux pour lui que tous les trésors d'Attale. Il voyait dans l'éclat de l'or le symbole de sa sagesse, et la lumière du diamant lui représentait sa gloire immortelle. Il désirait que ses livres fussent admis dans la bibliothèque du cardinal, comme autrefois les ouvrages étaient consacrés dans le temple d'Apollon. Il espérait montrer bientôt dans un monument plus durable ses sentiments et sa reconnaissance. »

Fatigué des orages qui troublaient son repos dans les Pays-Bas, il paraissait assez disposé à se rendre en France, si on lui assurait une fortune convenable. Il y était appelé avec instance. Toutefois ses relations avec le premier des savants français n'étaient pas meilleures. Sa dernière lettre, en prévenant une rupture, n'avait pas rétabli une harmonie réelle. « J'ai vu, lui répondit Budé, le commentaire que vous avez écrit sur ma lettre, commentaire plein d'une urbanité obligeante, mais qui auparavant ne vous était pas accoutumée. » Cette réponse elle-même, séduisante en apparence, lui semblait amère au fond. Un trait surtout l'avait blessé profondément. Érasme l'avait accusé plusieurs fois déjà de tenir en réserve, comme argent comptant, un certain nombre de bons mots, recueillis de longue date et qu'il décochait contre lui pour ne pas les perdre. Voulait-il donc, comme arbitre absolu des lettres, s'arroger le droit d'user seul des adages et des apophthegmes transmis par l'antiquité? N'était-il pas permis de glaner après lui dans ce domaine commun, ou même de faire des emprunts à ses recueils grossis d'année en année et devenus volumineux jusqu'à l'excès? Après avoir moissonné tous les champs des anciens, fauché tous les prés des Muses, sa jalousie ne pouvait-elle pas souffrir les pauvres glaneurs? « Voyez, ajoutait-il, qui de nous a plus le droit de se plain-

dre. Vous répétez hautement que j'ai déprécié vos ouvrages; et moi je supporte avec peine que vous rabaissiez les miens.» Dire que Budé avait été cause qu'il n'avait écrit ni au roi ni à l'évêque de Paris, ce n'était ni justice ni reconnaissance : Erasme jouait la comédie. Maintenant qu'il avait déchargé sa colère, il pourrait enfin passer en France, pur et dégagé de tout fiel. S'il en restait dans son cœur, Budé s'offrait encore à ses coups. En attendant, il méditerait de son mieux sur les paroles où s'était jouée la colère d'un ami susceptible, difficile, aimant les flatteurs. Il tâcherait de se réconcilier avec la gravité et renoncerait à un badinage qui ne lui avait pas attiré les bonnes grâces de son éloquence.

On lit dans un *post-scriptum :* « Nous avons commencé à tout traiter *impérativement* depuis la mort de Maximilien. N'espérez donc pas de ma part beaucoup d'équité et de clémence. Adieu, et si vous voulez, aimez-moi, puisque, pour obéir à votre ordre, je n'ai pas gardé le silence. » Érasme sentait de plus en plus qu'il fallait mettre un terme à ces débats irritants. De Malines, où il se trouvait, il écrivit à Budé ce peu de mots : « A votre dernière lettre, je ne réponds absolument rien. Je n'ambitionne pas l'honneur d'être disert en pareilles matières, et je n'ai aucun goût pour une victoire qui s'achète au prix de l'amitié. Je ne sais ce que vous soupçonnez de moi intérieurement. Pour moi, je ne craindrais pas d'attester par le serment le plus sacré, qu'il n'y a personne ici qui juge avec plus de candeur ou qui loue plus magnifiquement le génie, la plume et la science de Budé. Les ennemis des Muses, dans presque tout l'univers, sont d'un merveilleux accord et joignent leurs forces. Nous n'en devons être que plus unis entre nous. Quant à la lettre qui paraît vous avoir blessé, je ferai ce que vous voudrez, prêt à la détruire ou à l'adoucir. »

Quelques jours auparavant, il écrivait à Ruzé, ambassadeur du roi de France à Liége : « J'apprends que Budé est quelque peu irrité contre moi pour une lettre qui lui semble

un peu trop libre; mais je le crois homme trop sage pour s'émouvoir sérieusement d'un mot déplacé ou trop franc; et je le juge ami trop constant pour cesser de l'être à cause d'une légère offense de cette espèce; car, à mon avis, celui qui cesse d'être ami pour un motif quelconque, ne l'a jamais été. »

Budé refusa de détruire la lettre livrée à sa discrétion. « Aimant, disait-il, à plaisanter avec ses amis, toute plaisanterie, même à demi-sérieuse, lui était agréable, à moins qu'elle ne parût mêlée d'insolence. » L'éclat, qui avait paru si prochain, était évité pour le moment.

Au milieu de ces querelles, que devenait la négociation ouverte pour attirer Érasme en France? Il avait écrit enfin à l'évêque de Paris. Bientôt Poncher, devenu archevêque de Sens, vécut entièrement à la cour, et Budé ne put s'entretenir avec lui. Une fois pourtant, dans la chambre du roi, le prélat lui dit qu'il avait l'intention d'écrire à Érasme. Peu après, il dut partir pour une mission dans le Midi. François Ier se montrait toujours merveilleusement disposé à favoriser les lettres; mais, en ce moment, l'affaire de l'empire absorbait toute l'attention de la cour. Budé, qui d'abord avait engagé Érasme à sonder de nouveau les sentiments du prélat, voyant les esprits tournés ailleurs, lui conseilla une attitude expectante, jusqu'à ce qu'on eût fixé le sort qu'on prétendait lui faire. « Nous savons à peine, disait-il, ce que nous voulons. La mort de Maximilien a bouleversé tous nos calculs; et c'est à peine si l'on peut résoudre quelque chose. » Le spectacle de tous ces mouvements, pour l'élection d'un empereur, excitait l'humeur satirique d'Érasme. Il répétait, mais en grec, le mot d'Horace: Insensés les rois et les peuples!

Depuis quelques mois, il négligeait un peu la cour d'Angleterre, qui n'avait pas voulu lui garantir solidement ce qu'elle lui promettait. Il avait écrit au cardinal Campége sans écrire au tout-puissant Wolsey. Averti par ses amis, il se ravisa et lui envoya la seconde édition du Nouveau Testament. Il s'excusa de n'avoir pas encore rendu visite à ses éminents Mécè-

nes d'Angleterre, depuis son retour de Bâle. Deux causes l'en avaient empêché : sa santé d'abord, et puis des travaux accablants. Il succombait presque à la peine. C'étaient sans cesse de nouveaux fardeaux qui s'ajoutaient aux anciens, ou, comme disait Ovide, la vague succédant à la vague. S'il n'avait pas écrit au cardinal, c'est qu'il n'avait pas voulu le distraire des grands intérêts de l'État et de l'Église. Mais, ayant entendu les voyageurs venus d'Angleterre, célébrer d'une commune voix le zèle et le succès avec lesquels le cardinal s'efforçait de transformer une Angleterre d'airain en une Angleterre d'or, il ne pouvait s'empêcher de le féliciter et avec lui tout le royaume. « Vous venez, disait-il, de sceller une paix définitive avec les principaux monarques du monde, tandis que le pape Léon ne poursuivait qu'une trève de cinq ans; vous délivrez l'Angleterre des brigands et des vagabonds oisifs; vous tranchez les difficultés les plus épineuses, comme Alexandre coupait le nœud *gordien;* vous apaisez les dissensions des grands; vous rendez les monastères à l'ancienne discipline; vous accomplissez la réforme du clergé tout entier; vous restaurez les études en décadence; vous soutenez de votre faveur les lettres polies en lutte avec les défenseurs de l'ancienne ignorance, et vous appelez par des salaires magnifiques les professeurs les plus savants. Vous rassemblez les plus riches bibliothèques et vous faites revivre les langues, sans lesquelles toute science est incomplète, car le bienfait accordé à l'école d'Oxford s'étend à toute l'Angleterre (1). »

Érasme espérait qu'un si noble exemple éveillerait l'émulation des autres princes. « Je vois, poursuivait-il, je vois naître un second âge d'or, pourvu que vos sentiments entrent dans le cœur d'un bon nombre d'entre eux. Celui sous les auspices duquel ces choses paraissent s'accomplir vous récompensera justement de vos vertueux efforts, et la postérité ne sera pas ingrate. Les lettres consacreront par des monu-

(1) Wolsey fonda plusieurs chaires à Oxford.

ments immortels le souvenir de vos bienfaits et célébreront un cœur né pour le bonheur du monde. »

« Heureux de la félicité publique, il voyait avec joie son nom obscurci par l'éclat des hommes nouveaux qui surgissaient de toutes parts. C'était assez d'honneur pour lui, si toutefois il pouvait s'en flatter, que d'avoir été au nombre de ceux qui s'étaient efforcés de dissiper la grossière et honteuse barbarie reprochée par les Italiens aux autres peuples. Il ne savait pas jusqu'à quel point ses efforts avaient été heureux; mais ce n'était pas sans avoir encouru les haines qui s'attachent d'ordinaire aux nobles entreprises.

« Il se déclarait étranger à la cause de Luther comme à celle de Reuchlin. C'était faussement qu'on lui attribuait en Angleterre, ainsi que dans les Pays-Bas, tous les écrits satiriques qui voyaient le jour. Il mettait son nom en tête de tous ses ouvrages. Il s'était appliqué à ne rien écrire qui pût souiller la jeunesse, nuire à la piété, exciter la sédition ou blesser la réputation de quelqu'un. Il n'avait eu d'autre but que le progrès des lettres et de la piété chrétienne. Il consacrait tout ce qu'il avait de talent et d'éloquence à la gloire du Christ, à l'Eglise catholique et aux études sacrées. Quiconque étudierait de près ses sentiments en serait convaincu. On le calomniait auprès du cardinal; mais il se reposait en sa rare sagesse. Au besoin, il saurait montrer son dévouement au Saint-Siége et surtout à Léon X. »

Trois jours auparavant, il avait écrit au roi Henri VIII. « De même que ce monde inférieur, lui disait-il, dépend des corps célestes, de même l'état des peuples et des affaires publiques dépend surtout des plus grands princes. Réconciliée enfin avec la terre, la divinité inspire aux plus éminents monarques l'amour de la paix et de la piété. C'est sous les auspices, par les exhortations et grâce à la sagesse de Henri VIII que la paix, vœu constant de son âme, a été conclue. O cœur vraiment royal! O âme élevée et digne surtout d'un monarque chrétien! Comme il sait rendre la paix féconde pour les arts

et pour la vertu!... Non content d'exhorter et d'ordonner, il est l'exemple vivant de tout ce qu'il ordonne et recommande aux autres. Qui donc, même parmi les particuliers, observe plus exactement les lois, est plus incorruptible, plus attaché aux conventions, plus constant dans l'amitié, plus ami de l'équité et du droit? Quelle maison privée offre l'exemple plus manifeste d'un mariage chaste et uni? Où trouver une épouse qui rivalise mieux avec un époux excellent?... L'Angleterre sous Henri VIII renaît, pour ainsi dire, surpassant l'antique Marseille par les mœurs, Rome par la piété, pouvant par ses lettrés exciter la jalousie de l'Italie elle-même, si les lettres pouvaient être jalouses, possédant enfin un prince qui peut servir de modèle à tous les rois à venir. »

On sait que Henri VIII se piquait de science et surtout de science théologique. Dans une discussion qu'il avait engagée pour son divertissement, il avait soutenu qu'on ne pouvait exiger des laïques, à la messe, que la prière mentale. A l'occasion de ce paradoxe, Érasme vantait la finesse de son esprit, la force de ses raisonnements, la grâce de son élocution. « Dans ces lettres, auxquelles, disait-il, votre enfance auguste s'essaya si heureusement, vous avez fait tant de progrès, sans beaucoup d'étude peut-être, mais grâce à la richesse inouïe de votre nature, que la sûreté et la finesse de votre esprit paraissent merveilleuses, même aux théologiens les plus instruits. L'éloquence grecque et l'éloquence latine raconteront éternellement qu'il a existé en Angleterre un roi nommé Henri VIII, qui a réuni en sa personne l'amour de Ptolémée Philadelphe pour les bonnes lettres, le bonheur d'Alexandre le Grand, l'affabilité de Philippe, la force d'âme invincible de César, le bon sens d'Auguste, la douceur de Trajan, l'intégrité d'Alexandre Sévère, la science de Marc-Aurèle, la piété de Théodose. » Ici l'adulation aboutissait au ridicule. Toutefois, au milieu de ces louanges emphatiques se trouvaient des pensées qui ne manquaient ni d'élévation ni d'à-propos. Malheureusement les princes ainsi flattés finissent

par se persuader qu'ils possèdent toutes ces éminentes qualités dont on les gratifie.

Horriblement fatigué par le carême, Érasme voulut changer d'air et de nourriture. Il se rendit à Anvers. Après des maladies si graves, il crut devoir faire quelques sacrifices à sa santé qui avait besoin de se raffermir. A Louvain, il ne prenait pas même le temps d'être malade. Il avait, pendant l'hiver, perdu quelques jours à Malines, où il se vit forcé de faire sa cour aux évêques d'Utrecht et de Liége, ainsi qu'à d'autres grands personnages, parmi lesquels se trouvait le prince de Weere, toujours bienveillant comme dans son enfance. Un jeune prélat, Guillaume de Croy, archevêque de Tolède et cardinal, montrait également pour lui la plus grande faveur. Tous les dons de la nature se trouvaient réunis en sa personne. Il avait la pensée pénétrante, l'esprit vif et plein de séve. Il s'exerçait à parler et à écrire. Un espagnol, distingué par le talent et le savoir, Louis Vivès, était son précepteur.

Pour répondre au désir du jeune cardinal, Érasme lui adressa une lettre, le priant d'occuper la première place parmi les Guillaume, ses protecteurs. Il mêlait aux louanges de sages conseils. Il l'engageait à s'entourer de bons amis et de bons livres. « Les amis, disait-il, sont des conseillers utiles, mais les livres sont des conseillers plus utiles encore. » Parmi les sciences, il lui recommandait particulièrement celles qui pouvaient développer les qualités supérieures d'un prince. G. de Croy voulut qu'Érasme se dît, non pas son serviteur, mais son maître. Une discussion s'engagea entre eux par lettres au sujet de la morale péripatéticienne, que le jeune cardinal préférait à la morale platonicienne. Érasme laissa voir qu'il soupçonnait Vivès d'avoir inspiré son élève. « Si je ne savais, lui écrivait-il, que votre esprit peut se plier à tout, je croirais que quelque sophiste vous a aidé de ses conseils, tant vous avez d'adresse pour détourner le sens des choses. » Il applaudissait à son amour pour les lettres et l'estimait

plus heureux à ce titre que par son chapeau de cardinal.

Pendant que G. de Croy provoquait et recevait ses avis, il était sérieusement question de le choisir pour précepteur de Ferdinand, frère du roi Charles. Érasme n'accepta point cette mission, tout en reconnaissant qu'on ne pouvait désirer un prince meilleur et plus docile; car il s'entretenait souvent avec lui. Il proposa Vivès; mais il craignait que le cardinal ne voulût pas se séparer d'un maître tendrement aimé. Il s'étonnait qu'on négligeât de donner au jeune prince un précepteur digne de lui. Il citait l'exemple de l'Angleterre, où la cour ressemblait à une académie, et où l'on avait imposé *silence à ces langues qui ne savaient que médire.* En Brabant, les ennemis des lettres se déchaînaient encore. Ils semblaient pourtant s'adoucir peu à peu et se *remettre comme après le délire d'une grande fièvre.*

Au milieu de ces débats orageux, il avait reçu une lettre de Martin Luther. Quelque temps auparavant, Mélanchthon lui avait écrit : « Martin Luther, tout dévoué à votre nom, désire être approuvé de vous en toutes choses. » Le père du protestantisme ne maniait pas la langue latine avec autant d'élégance que le prince des lettres. Son style laissait voir la rouille scolastique; mais sous cette enveloppe un peu barbare circulait une séve riche. On y sentait une pensée originale et forte sous une forme saisissante.

Cette lettre, datée du 31 mars 1519, était ainsi conçue :

« *Martin Luther à Érasme, de Rotterdam, salut :*

« Voilà bien des fois que nous nous entretenons ensemble, vous et moi, ô Érasme, notre ornement et notre espérance, et pourtant nous ne nous connaissons pas encore. N'est-ce pas une chose étrange? Mais, tout étrange qu'elle paraisse, elle se reproduit tous les jours. Quel est l'homme dont Érasme n'occupe pas le sanctuaire le plus intime, qu'Érasme n'instruit pas, en qui Érasme ne règne pas? Je parle de ceux qui ai-

ment véritablement les lettres; car je ne me réjouis pas moins que, parmi les autres dons du Christ, on puisse vous attribuer celui de déplaire à bien des gens : c'est à ce signe que je discerne d'ordinaire les dons du Dieu clément et les dons du Dieu irrité. Je vous félicite donc de ce que, plaisant souverainement à tous les gens de bien, vous ne déplaisez pas moins à ceux qui veulent être seuls les premiers de tous et plaire souverainement. Mais c'est sottise à moi d'aborder sans façon et sans formules de respect et d'honneur un personnage de votre mérite, comme l'ami le plus intime, tandis que c'est un inconnu qui s'adresse à un inconnu. Mais votre bonté pardonnera ce tort à mon amour ou à mon ignorance; car ayant passé ma vie parmi les sophistes, je n'ai pas acquis assez de savoir pour écrire à un homme lettré. Autrement, de combien de lettres ne vous aurais-je pas fatigué depuis longtemps? et je n'aurais pas souffert que vous fussiez toujours seul à me parler dans ma chambre.

« Maintenant, instruit par l'excellent Fabricius Capiton que ces riens touchant les *indulgences* vous ont fait connaître mon nom, et par votre dernière préface du Manuel, que vous avez non-seulement vu, mais accueilli mon bavardage, je suis forcé de rendre hommage même par la lettre la plus barbare à votre excellent esprit qui m'a prêté, comme à tous, ses richesses. Toutefois, je le sais bien, vous compterez assurément pour peu de chose que je vous témoigne dans une lettre mon amour et ma reconnaissance; car il vous suffit que le cœur brûle pour vous devant Dieu d'une gratitude et d'une affection secrète, comme c'est assez pour nous aussi de posséder à votre insu votre cœur et vos bienfaits dans vos écrits, sans lettre reçue de vous et sans la présence de votre personne. Cependant un sentiment intime de pudeur et d'honnêteté ne me laisse pas libre de ne point me montrer reconnaissant en paroles, lorsque surtout mon nom commence à être connu, de peur que mon silence ne paraisse à quelqu'un de mauvaise nature, et même de la pire espèce.

« Ainsi, ô mon cher Érasme, ô homme aimable, si vous le trouvez bon, reconnaissez un pauvre frère en Christ, assurément plein de zèle et d'amour pour vous, mais n'ayant mérité par son ignorance que de rester caché dans un coin obscur, inconnu même au ciel et au soleil, communs à tous; ce que j'ai toujours ardemment désiré, ayant parfaitement conscience de ce que valait mon bagage; et je ne sais par quelle destinée la chose a tourné autrement, en sorte que me voilà forcé de souffrir avec une grande honte que mes misères et ma malheureuse ignorance soient exposées et étalées même devant les doctes.

« Philippe Mélanchthon va bien; mais tous ensemble nous pouvons à peine l'empêcher d'accélérer la ruine de sa santé par un amour excessif et insensé pour les lettres. Dans la chaleur de son âge, il brûle d'être tout et de faire tout pour tous. Vous remplirez un bon office, si dans une lettre vous l'avertissez de se conserver pour nous et pour les bonnes études. S'il vit, nous nous promettons je ne sais quoi de plus grand que l'espérance. André Carlostadt vous salue, vénérant de tout son cœur le Christ en vous. Que le Seigneur Jésus lui-même vous conserve pour l'éternité, excellent Érasme; ainsi soit-il.

« J'ai été verbeux; mais vous songerez qu'il ne faut pas lire toujours des lettres savamment écrites. Il faut quelquefois devenir faible avec les faibles. »

Il y avait dans cette lettre un singulier mélange d'humilité et d'orgueil que recouvrait un voile de haute mysticité. Elle frappa vivement l'esprit d'Érasme. Il répondit, le 30 mai 1519 :

« Mon très cher frère en Jésus-Christ, votre lettre m'a été fort agréable. Elle montre un esprit plein de finesse et respire une âme chrétienne. Je ne pourrais jamais exprimer par des paroles quelles tragédies vos petits livres ont excitées en ce pays.

« On ne peut même à présent arracher de l'esprit de ces hommes l'opinion très fausse que vos ouvrages ont été composés avec mon aide, et que je suis, comme ils disent, le chef de cette faction. Quelques-uns croyaient avoir trouvé l'occasion d'étouffer les bonnes lettres qu'ils détestent mortellement comme devant nuire à la majesté théologique, préférable pour beaucoup de gens au Christ lui-même, et de m'accabler du même coup; car ils m'attribuent quelque influence pour exciter les études. Tout s'est passé en clameurs, en actes téméraires, en artifices, en attaques haineuses, en calomnies; et si, présent, je n'avais pas été spectateur et même victime, je n'aurais jamais cru celui qui eût prêté à des théologiens un tel délire. Vous eussiez dit que c'était un fléau fatal, et cependant ce mal contagieux, parti d'un petit nombre, s'est propagé chez une foule de personnes, et une grande partie de cette Université assez nombreuse, comme atteinte de l'épidémie, s'est livrée à des transports frénétiques. J'ai attesté que vous m'étiez tout à fait inconnu, que je n'avais pas encore lu vos livres; que, par suite, je ne désapprouvais ni n'approuvais aucun article. J'ai averti seulement ces hommes qu'ils ne devaient pas se répandre en clameurs odieuses devant le peuple avant d'avoir lu vos livres, qu'il y allait de leur propre intérêt, car leur jugement devait être plein de gravité. Il fallait aussi examiner s'il était utile de porter devant une multitude confuse des points qui seraient plus convenablement réfutés dans des livres, ou discutés entre les hommes instruits, lorsque surtout la vie de l'auteur était louée d'un commun accord. Rien n'y a fait, tant ils aiment avec délire les discussions obliques ou plutôt diffamatoires.

« Que de fois la paix a été convenue entre nous! Que de fois, sur un léger soupçon, témérairement conçu, ils ont excité de nouveaux tumultes! Et avec une telle conduite, ils se croient des théologiens! Cette classe d'hommes est ici presque odieuse aux gens de cour. C'est moi aussi, disent-ils,

qui en suis la cause. Comme tous les évêques me sont assez favorables, il ne mettent aucune confiance dans les livres. Ils placent tout l'espoir de la victoire dans les calomnies seules, que je méprise, fort de ma conscience. Ils deviennent un peu plus doux pour vous; ils redoutent peut-être les plumes savantes, peu rassurés qu'ils sont par leur sentiment intérieur. Certes, je les peindrais au naturel avec les couleurs dont ils sont dignes, si la doctrine, comme l'exemple du Christ, ne me dictait une autre conduite. Les bêtes sauvages s'adoucissent par les bons offices; les bienfaits rendent ces hommes furieux.

« En Angleterre, il y a des personnages qui pensent très favorablement de vos écrits, et ce sont les plus grands. Ici même vous avez des partisans, et parmi eux un homme éminent. Pour moi, je reste libre, ce qui m'est permis, afin de mieux servir les bonnes lettres, et il me semble qu'on avance plus par une douce modération que par l'impétuosité. C'est ainsi que le Christ attira le monde sous ses lois. C'est ainsi que saint Paul abrogea la loi judaïque, en ramenant tout à des figures. Il vaut mieux réclamer contre ceux qui abusent de l'autorité des papes que contre les papes eux-mêmes. Je pense que l'on doit faire de même à l'égard des rois. Il faut moins couvrir de mépris les écoles que les rappeler à des études plus saines. Sur les choses trop reçues pour être sur-le-champ extirpées des âmes, il faut discuter par des arguments serrés et concluants plutôt qu'affirmer dogmatiquement. Il est plus utile de dédaigner que de repousser certaines attaques violentes. En toute circonstance, on doit prendre garde de rien dire ou de rien faire qui sente l'arrogance ou la faction. Ainsi le veut, selon moi, l'esprit du Christ.

« En attendant, il importe de garder son âme, pour qu'elle ne soit pas corrompue par la colère, la haine, la vanité, car celle-ci nous tend ordinairement des piéges, même au milieu de notre zèle pour la piété. Si je rappelle tout cela, ce n'est

pas pour vous dire de le faire, mais pour que vous fassiez toujours ce que vous faites déjà.

« J'ai commencé à lire vos *Commentaires sur les Psaumes.* Ils me plaisent beaucoup, et j'espère qu'ils seront d'une grande utilité. A Anvers se trouve un religieux prieur, de son monastère, homme sincèrement chrétien, qui vous aime tout particulièrement. Il a été autrefois votre élève, à ce qu'il dit publiquement. Presque seul entre tous, il prêche le Christ ; les autres prêchent des fables inventées par les hommes au profit de leur cupidité. J'ai écrit à Mélanchton. Que le Seigneur Jésus vous communique son esprit plus abondamment de jour en jour, pour sa gloire et pour l'utilité publique. »

Cette lettre devait rester secrète. Publiée quelques mois plus tard par l'indiscrétion des Allemands, elle excita la plus violente tempête.

CHAPITRE XX

Hutten et le cardinal de Mayence. — Élection impériale. — Frédéric le Sage. — Jonas. — Lettre à Léon X. — Mort de Colet. — Louis Vivès, médiateur entre Érasme et Budé. — Lettre de Longueil au doyen d'Orléans.

Ce qui préoccupait surtout les esprits en ce moment, c'était l'élection d'un empereur. Le jeune archevêque de Mayence, Albert de Brandebourg, cardinal et primat de la Germanie, devait y présider, comme grand chancelier de l'empire. C'était un personnage brillant, mais cupide jusqu'au cynisme, faisant profession de protéger les lettres et en même temps dirigeant la vente des *indulgences*. Grand admirateur d'Érasme, il avait à sa cour le principal auteur des *Lettres des hommes obscurs*, Ulric de Hutten, un chevalier qui maniait aussi bien l'épée que la plume. Érasme aimait son esprit vif et mordant, sans approuver ses témérités licencieuses. Hutten avait obtenu du prince le paiement de sa solde partout où il serait. Érasme n'était pas étranger à cette faveur. En vantant dans ses *annotations* du Nouveau Testament le patronage dont l'archevêque entourait Hutten, il avait stimulé le zèle du cardinal pour les bonnes lettres. Il avait annoncé l'intention de lui dédier son petit livre sur la *Méthode de la vraie théologie*. « Il vous aime merveilleusement, écrivait Hutten à son maître; vous devez cet avantage à vos éminentes qualités. Toutefois c'est contre la coutume des princes allemands. »

La verve enjouée de Hutten n'était pas oisive à la cour de l'électeur. Pendant une année entière, il s'était occupé de badinage. Il avait déjà envoyé à Érasme d'autres écrits. Il lui fit parvenir alors la *Fièvre* et le *Phalarisme*. « Je le sais, lui disait-il, vous blâmerez mon audace plus que vous n'approuverez mon courage. » Une expédition se préparait contre le duc de Wurtemberg. Hutten devait y prendre part. S'il périssait dans cette lutte contre un brigand, il priait Érasme de faire connaître à la postérité son nom et son zèle pour lui. Le *Triomphe de Reuchlin*, son œuvre, venait de paraître et excitait de grands murmures chez les théologiens.

Érasme lui répondit : « J'ai lu votre petit livre, intitulé *la Cour;* il m'a plu infiniment. Quelle chose en effet, venant de Hutten, ne me plairait pas? La vente de la *Fièvre* et du *Phalarisme* a été interdite à Louvain, mais à Louvain seulement, car la tyrannie de cette Université ne s'étend pas plus loin. Certains demi-dieux s'y trouvent attaqués... Mais qu'est-ce que j'entends? Hutten tout armé de fer combattra sur un champ de bataille! Je vois bien que vous êtes né pour la guerre, vous qui luttez, non-seulement avec la plume et la langue, mais aussi avec les armes de Mars. Je loue votre courage; mais si vous m'écoutez, vous conserverez Hutten aux Muses. S'il vous arrivait malheur, le ciel nous en préserve! comment remplacer un tel génie? Vous savez que Mars est inconstant et peu favorable aux beaux talents, car c'est le plus stupide des dieux. »

Quelques semaines après, écrivant à l'archevêque de Mayence, il lui parlait de la protection que la famille royale, les deux cardinaux et presque tous les évêques d'Angleterre accordaient aux lettres, et engageait par là délicatement l'électeur à suivre un si bel exemple. Enfin il recommandait Hutten, cet unique ornement de l'Allemagne. « Ici, disait-il, tout le monde aime de plus en plus le génie de Hutten. Votre Altesse, en lui accordant si franchement sa faveur, s'attire les éloges et même la reconnaissance de tous les lettrés. » Le

cardinal, tout occupé de l'élection impériale, sut trouver un moment pour lire la lettre d'Érasme; rien en effet ne pouvait l'empêches de lire ses lettres élégantes, en quelque temps, en quelque lieu qu'elles lui fussent remises; chacune d'elles *le faisait tressaillir de joie.* « Continuez, lui écrivait-il, à enrichir par vos études admirables les lettres sacrées et la science divine. » Il aimait Hutten, parce que Hutten était aimé d'Érasme. Par suite d'un malentendu, le livre qui lui était destiné avait été dédié à un autre; mais satisfait de son intention, il allait lui envoyer un faible présent.

Une faveur si empressée remplit Érasme de joie. C'était, disait-il, non-seulement un aiguillon, mais une force. Il aurait voulu dignement remercier le prince d'une bonté si rare envers un homme de si humble condition; mais il aimait mieux féliciter le monde d'avoir pour empereur, grâce surtout à l'archevêque et aux plus sages princes, Charles V, seul capable en ce moment de porter un si grand poids. L'empereur qui, depuis quelques siècles, avait plus de droits que de pouvoir réel, allait posséder une puissance égale à ses prérogatives et exercer sa suprématie sur le monde en fait comme en droit. Par son âge, par ses possessions, Charles devait être plus que tout autre redoutable aux barbares ennemis du Christianisme. « Heureux le monde, ajoutait-il, si le nouvel empereur, fidèle au beau caractère qui se montre en lui, fait partout régner la paix, fleurir les lettres et la religion, ou tourne, au besoin, les armes des princes unis contre les adversaires du nom chrétien! Ce qui relève sa gloire, c'est d'avoir eu pour compétiteur le roi de France, un si grand prince, et d'avoir obtenu l'empire sans l'avoir ambitionné, sans l'avoir acheté. »

Sur ce dernier article, Albert de Brandebourg savait à quoi s'en tenir. « J'ai honte de sa honte, disait de lui un agent de la maison d'Autriche (1). » Au fond, Érasme avait moins

(1) Voir un article de M. Mignet. *Revue des Deux-Mondes*, 1854, t. I, p. 224.

d'enthousiasme pour l'élection du nouvel empereur qu'il n'affectait de le dire. « On nous a imposé, écrivait-il, le lourd fardeau d'un grand nom. Fasse le ciel que ce soit pour le bonheur du monde chrétien ! » Dans les Pays-Bas, la joie fut sans mesure. La multitude, presque toujours aveugle, applaudissait à la grandeur de son prince, sans voir que cette puissance préparait la ruine des anciennes libertés. L'électeur de Saxe, Frédéric, avait refusé l'empire avec noblesse, la veille du jour où Charles fut élu. Comme on lui demandait ensuite qui devait être choisi, il dit que nul n'était plus capable que le roi catholique de soutenir un si grand fardeau. Il refusa avec beaucoup de fermeté trente mille florins qui lui étaient offerts de la part de ce prince; et comme on le pressait de permettre qu'on en donnât au moins dix mille à ses serviteurs : « Qu'ils reçoivent, s'ils veulent, dit-il, mais demain aucun de ceux qui auront reçu seulement un écu d'or, ne restera chez moi. » Le lendemain, montant à cheval, il se déroba, sans plus de retard, à ces importunes instances.

R. Pace, l'ambassadeur d'Angleterre, parlait de lui avec admiration. Gravité, prudence, intégrité, science, tout lui avait paru digne d'un grand prince. Érasme disait : « A mon avis, il a refusé l'empire avec plus de gloire que d'autres ne l'ont recherché, et cependant nul ne tient mieux les rênes du gouvernement que celui qui en connaît bien le poids. »

Il le remercia de la protection qu'il accordait aux lettres contre les défenseurs de l'antique ignorance. Il s'était formé autour du prince une sorte d'association composée d'amis des bonnes études, qui étaient en même temps les partisans et les soutiens de Luther. C'est à elle qu'Érasme écrivait : *Amat victoria curam* (1). C'était la devise de la prudence aussi bien que du zèle; c'était sa propre devise.

Il avait des amis et des admirateurs dans toute l'Allemagne. Tous voulaient avoir une lettre de lui, grande ou

(1) *Littéralement :* La victoire aime le soin.

petite. Un jeune homme appelé Dracon s'apprêtait à célébrer ses louanges, repoussant d'avance tout soupçon de flatterie. Érasme répondit qu'il ne voyait pas pourquoi on le flatterait. Il n'avait rien à donner. Deux autres allemands, Gaspard Schalbus et Jodocus Jonas, ne se contentèrent pas de lui écrire. Ils se rendirent ensemble à Louvain pour le voir, comme avait fait Eobanus, sans craindre les brigands et la peste qui désolaient les lieux par où ils devaient passer. Ils étaient prêts à chercher celui qu'ils admiraient non-seulement en Belgique et en France, mais jusqu'aux extrémités du monde. Sa conversation les charma. Ils n'auraient pas voulu donner leur voyage pour des monceaux d'or, mais ils désiraient surtout emporter une lettre d'Érasme.

Jonas ayant obtenu cette faveur, son compagnon réclama la même grâce. Cet empressement embarrassait un homme désireux de paraître modeste et interrompait ses études. Cependant il finissait par s'y prêter. Jonas, que nous retrouverons à Worms, à côté de Luther, lui plut tout particulièrement. Il lui semblait destiné à relever la gloire du Christ par la prédication de sa doctrine. Dans une lettre assez longue, Érasme lui traça les principaux devoirs du prédicateur évangélique. Il écrivit plus brièvement à Schalbus : « L'amour, disait-il, celui d'un allemand surtout, est de soi-même impérieux et irrésistible. » Toutefois il espérait que son visiteur se contenterait d'une courte lettre, par pitié pour lui et dans l'intérêt des études. C'était Eobanus qui lui avait adressé les deux visiteurs. Il s'en plaignit doucement : « De telles entrevues, ajoutait-il, diminuent toujours l'idée qu'on avait de moi. » Eobanus avait écrit en vers son itinéraire; il plut beaucoup à Érasme qui le fit réimprimer.

Sa renommée s'étendait plus loin que l'Allemagne, en Hongrie, en Bohême, en Pologne. L'évêque de Breslau, Jean Thurzon, lui écrivit de sa propre main une longue lettre où il lui annonçait un présent et l'intention de lui rendre visite. Érasme répondit qu'il ne conseillait pas au prélat de faire un

si grand voyage pour voir un homme si chétif; il n'était pas Tite-Live, et l'évêque n'était pas un barbare de Gadès. Thurzon avait près de lui un lettré, appelé Gaspard Velius, qui avait chanté Érasme dans un poème latin. « En lisant ces vers, disait celui-ci, je crois entendre la trompette de Lucain. Velius doit chanter les grands rois et non Érasme. » Heureux de posséder enfin une lettre autographe de celui qu'il proclamait l'unique restaurateur et le second père des bonnes lettres, ainsi que de la vraie théologie, l'évêque de Breslau lui envoya un bonnet d'hermine, quatre horloges à sablier et quatre parcelles d'or pur, extrait des mines de ce diocèse, et dont *l'éclat inaltérable était l'image de sa gloire.*

Un personnage considérable de la Bohême, Jean Schlectas, qui avait passé à la cour du roi Ladislas seize années pour s'instruire, lui adressa une lettre qui était un véritable panégyrique. Il l'invitait à venir à Prague. Là aussi Érasme avait des partisans et des adversaires. Un chanoine y avait répandu le bruit qu'il avait été brûlé avec ses ouvrages à Cologne. Il répondit à son admirateur qu'il n'avait aucune envie de visiter un pays où les voyageurs avaient besoin de se faire escorter pour être en sûreté, mais qu'il entretiendrait volontiers un commerce de lettres avec un ami tel que Schlectas.

Il supportait impatiemment ces fausses rumeurs par lesquelles ses ennemis le faisaient mourir en impie et le mettaient en terre tout vivant. « Que peut-on leur souhaiter, disait-il, sinon des sentiments meilleurs, afin qu'ils ne vivent plus dans la mort? Comment, en effet, appeler vivants des hommes animés d'une telle haine contre leur prochain qui ne leur fait point de mal et qui s'applique à être utile à tout le monde. Affligés de le voir vivre, ils l'enterrent de temps en temps. Ne pouvant jouir de la réalité, ils se repaissent d'une vaine image et se font un cruel plaisir de la douleur de ceux que leurs récits plongent dans l'affliction. » Une fois, il reçut une élégie inspirée par un autre sentiment. On y déplorait sa

mort et on le plaçait au ciel. Cette louange, pour ainsi dire posthume, ne lui fut pas désagréable. « L'éloge qui s'adresse à un homme vivant, disait-il, est toujours suspect de flatterie. »

Tandis qu'il trouvait de chauds partisans dans les contrées les plus lointaines, on continuait de l'attaquer avec violence dans son pays. Lée menaçait de publier un livre où il relevait plus de cent passages erronés dans la nouvelle édition du Nouveau Testament. Les moines le proclamaient mille fois plus savant que son adversaire. Ils ajoutaient que les théologiens de Louvain allaient, par une décision unanime, expulser Érasme de leur école. En apprenant ces graves nouvelles, ses amis s'alarmaient. Un chanoine d'Aix-la-Chapelle, l'exhortant au courage, l'invitait à imiter saint Jérôme terrassant Ruffin, à préparer contre *ce Goliath* étranger la fronde de David, c'est-à-dire la parole de Dieu et la doctrine du Christ. Des amis plus sages l'engageaient à dédaigner son adversaire, car il ne manquerait pas de gens qui accableraient, sans lui, ce jeune homme *perdu par la soif de la renommée.*

Érasme n'écouta pas cet avis. Ce qui l'inquiétait et l'exaspérait tout à la fois, c'est qu'il croyait voir dans Lée, comme dans Latomus, l'instrument de certains théologiens qui ne cherchaient qu'une occasion. Quelques-uns même prétendaient que son livre n'était qu'un centon et un assemblage de calomnies diverses. Presque calmé d'abord, Lée s'était irrité de nouveau en voyant Érasme écrire au commencement de sa réponse à Latomus qu'il y avait un homme pétri de fard et de mensonge qui se livrait contre lui à toute sorte de manœuvres. En effet, Lée mettait en avant un petit livre, mais il ne le montrait qu'aux gens malintentionnés pour son adversaire, qui n'avait pu lui-même obtenir de le voir. Érasme lui écrivit pour se plaindre de sa conduite. Ce qu'il lui reprochait, ce n'était pas d'être en désaccord avec lui, mais d'être devenu tout à coup son ennemi, d'avoir écrit contre lui en son absence, d'avoir attaqué la première édition du Nouveau

Testament, lorsqu'une nouvelle allait paraître; d'avoir communiqué le livre à ses détracteurs et non à lui-même, de l'avoir rempli d'injures violentes et même de mensonges. Il le rappelait à la gravité chrétienne. « Pourquoi ne publiez-vous pas ce livre, disait-il, si vous voulez être utile? Pourquoi ne faites-vous pas admirer cette science prodigieuse acquise en quelques mois? Peut-être le pape, admirant votre génie, vous confiera-t-il la censure du monde entier? Aussi bien, dit-on que, trois jours après avoir commencé l'hébreu, vous avez prétendu en remontrer à Reuchlin et à Capiton.

« On suppose que vous attendez ma mort pour publier votre livre et triompher sans contradiction comme sans gloire... Jeune, vous pouvez vous faire pardonner un amour excessif de la renommée; mais la postérité condamnera hautement la voie suivie par un homme qui se donne, non-seulement pour un théologien et un honnête homme, mais même pour un petit saint. Vous continuez, depuis près deux ans déjà, cette comédie, et vous la trouvez si agréable, que vous semblez vouloir y persévérer jusqu'à la fin.

« Je ne vous veux pas de mal; je ne désire vous attirer aucune inimitié; mais, grâce aux émissaires de certains hommes, cette affaire est connue partout. J'ai en tous lieux quelques amis que je me suis faits par mes ouvrages. J'en ai en Allemagne de bien plus ardents que je ne voudrais. Les hommes de cette nation sont violents de leur nature. Les lettres n'ont pas encore adouci leur rudesse native. Vous pouvez voir par quels mordants libelles ils accablent ceux qui ont osé les provoquer. Jusqu'ici j'ai retenu leur plume par mes lettres et par mes paroles. Je continuerai de le faire autant que je le pourrai. Mais j'apprends que certains hommes menacent de mettre au jour des écrits d'une grande violence. Si ces craintes sont fondées, c'est à vous de prévenir par votre prudence un malheur qui, en vous accablant, laisserait peser sur moi un injuste soupçon de connivence. »

On voit qu'il cherchait à intimider son adversaire. Il écri-

vait à l'évêque de Rochester qui avait essayé vainement d'apaiser la querelle :

« L'Allemagne est absolument folle contre Lée ; tant est grand le nombre des libelles qui surgissent de tous côtés. Quoiqu'il soit digne de tout mal, je souhaiterais pourtant les voir rester tranquilles. Ils m'écrivent ouvertement qu'ils ne m'obéiront que pour s'abstenir d'outrager la nation anglaise. Je les ai menacés d'être Français à l'avenir, s'ils ne cessaient de m'aimer d'une façon si désagréable. » Il était plus franc avec Hutten. « Ici, disait-il, on use des plus basses calomnies avec une habileté qui dépasse mes forces ; il faut bien que je l'avoue. Si quelqu'un parmi vous veut apprendre l'art de calomnier, je lui indiquerai un maître merveilleux qui semble né tout à fait pour une telle profession. Cicéron est un orateur moins habile que ce calomniateur. Il n'est pas temps encore ; mais bientôt je vous recommanderai l'homme, pour qu'il soit célébré par la plume de tous les lettrés. C'est l'honneur dont il est digne et qu'il ambitionne ardemment. »

Il n'était pas sans redouter la fâcheuse influence que les trames de Lée pouvaient exercer sur les prélats d'Angleterre. On avait même essayé d'indisposer Fisher contre lui, sous prétexte qu'Érasme ne le nommait que très rarement dans ses ouvrages. L'évêque de Durham se montrait toujours bienveillant. Érasme lui avait dédié la Paraphrase de l'*Epître aux Galates* qui venait de paraître. « Avec la marche du temps, lui disait-il, la vérité triomphera. » Moins bien disposé, l'évêque de Winchester écoutait les accusations de ses ennemis. Érasme lui écrivait : « Si Lée croit ses opinions plus vraies que les miennes, il n'a qu'à procéder démonstrativement ; le soin de sa réputation le lui commande. La vérité peut être en souffrance, mais elle est invincible. »

Mal protégé par les brefs de Léon X, il désirait une intervention plus efficace du pontife pour faire cesser des luttes funestes à son repos comme à la paix publique. Il prit le parti

de lui écrire : il parlait d'abord de la seconde édition du Nouveau Testament, préparée par des labeurs incalculables. Elle avait paru, à ce qu'il semblait, sous d'heureux auspices, recommandée non-seulement par le nom d'un pape, mais encore par celui de Léon X, de tous les noms le plus doux au monde chrétien. Auparavant, tous ceux qui avaient une véritable piété, vénéraient cet ouvrage qui lui était consacré comme à une divinité. Ils le recevaient avec plus d'empressement encore, maintenant qu'il était approuvé par l'oracle de l'évêque suprême. Ne serait-ce pas, en effet, le comble de la démence pour un faible mortel que de condamner par un jugement privé ce qu'approuvait le souverain interpréte de la pensée divine, à l'autorité duquel nous devons même de croire à l'Évangile. Ceux que la nouveauté de la première édition avait choqués prenaient un autre sentiment et reconnaissaient leur méprise. Tous étaient enflammés d'amour pour les *Ecritures sacrées;* et c'était à Léon X qu'en revenait l'honneur. Ceux qui jusque-là puisaient en quelque sorte une théologie froide et toute troublée à des mares fangeuses, préféraient maintenant puiser aux sources très pures du Christ et des Apôtres.

Tous approuvaient l'édition nouvelle, excepté un fort petit nombre d'hommes trop bornés pour être convaincus par de bonnes raisons, ou trop superbes pour vouloir apprendre une science meilleure, ou trop opiniâtres pour ne pas rougir d'être peu constants dans une mauvaise entreprise, ou enfin trop avancés en âge pour espérer quelque profit de leurs efforts. Condamnant pour la plupart sans avoir lu, ils s'efforçaient de persuader aux esprits grossiers et ignorants que la connaissance des langues et des bonnes lettres était contraire à l'étude de la théologie, tandis qu'elle lui prêtait en réalité autant de secours que d'ornement. Ils avaient placé leur plus grand espoir de victoire dans leurs calomnies et leurs clameurs devant la foule ignorante à laquelle il était très facile d'en imposer au nom du zèle religieux qu'ils savaient mer-

veilleusement simuler. Ils mettaient en avant les noms affreux d'hérésie et d'anté-Christ, l'intérêt de la religion menacée et en péril.

« A ces maux si effrayants, poursuivait Érasme, ils mêlent les langues et les lettres polies. Ils prétendent que ces horreurs viennent de la poésie; car sous ce nom, ils décrient toute science un peu ornée, c'est-à-dire tout ce qu'ils n'ont pas appris eux-mêmes. Ils n'ont pas honte de débiter ces sottises même en chaire, eux qui veulent être regardés comme les hérauts de la doctrine évangélique. Ils abusent aussi des noms du pontife et du Saint-Siége, sacrés pour tous. Il n'y a point de trame qu'ils n'aient ourdie, point de calomnie qu'ils n'aient essayée contre ceux dont ils voient les ouvrages contribuer au progrès des études.

« Parmi eux, ils me comptent aussi, moi qui ne sais quelle a été l'influence de mes travaux, mais qui du moins ai fait de grands efforts pour rappeler les hommes de ces stériles subtilités à l'amour ardent d'une théologie plus pure et en même temps plus austère, et je comprends que mes efforts n'ont pas été entièrement perdus, quand je considère avec quelle fureur me poursuivent certains hommes chagrins de voir en honneur ce qu'ils ne peuvent enseigner, et rougissent d'apprendre... Mais satisfait d'avoir pour témoin le Christ à qui surtout sont consacrées mes veilles littéraires, fort du jugement de Votre Sainteté et aussi de ma conscience, appuyé enfin du suffrage de tant de personnes illustres, j'ai toujours dédaigné ces furieuses clameurs. »

Il aurait pu, en traitant d'autres sujets, s'élever aux richesses, aux dignités. Il avait mieux aimé servir la gloire du Christ, en lui consacrant son talent, si faible qu'il fût.

Il avait toujours pris soin de ne rien écrire d'impie, d'obscène ou de séditieux. Si dans sa jeunesse il s'était joué quelquefois avec trop de licence, il n'avait jamais noirci personne par sa plume. Nul n'avait été rendu moins pieux par ses écrits; nul trouble n'avait éclaté et n'éclaterait jamais à cause

de lui. Aucune méchanceté de ses détracteurs ne pourrait le faire sortir de cette ferme résolution. Ce que d'autres écrivaient ne le regardait pas.

Toutefois il voyait avec affliction que les controverses amères de certains hommes ébranlaient fort sérieusement le calme des études et de l'Église chrétienne. Déjà l'on ne s'en tenait plus aux arguments; le combat s'envenimait par de violentes injures, par des libelles mordants, et, grâce aux invectives réciproques, le tumulte dégénérait en une véritable fureur. « Il n'est personne, disait-il, qui ne manque en quelque chose, excepté celui qui n'est pas homme; mais ces manquements humains, s'ils sont de telle nature qu'on ne puisse fermer les yeux, doivent être corrigés avec une douceur chrétienne. Maintenant on défigure et l'on corrompt ce qui a été bien dit, et souvent ce qu'on ne comprend pas. On aigrit par des paroles violentes ceux que l'on pouvait guérir par la mansuétude chrétienne. On éloigne par la rigueur ceux que l'on pouvait retenir par la bonté...

« Ces désordres, partis quelquefois de faibles commencements, produisent souvent un très vaste incendie; et un mal, d'abord négligé comme de nulle importance, grandissant peu à peu, éclate enfin et devient un grand péril pour la paix chrétienne.

« En cette circonstance, on doit beaucoup d'éloges aux excellents monarques qui, par leur autorité, ont calmé ces dissensions dès leur naissance, comme Henri VIII en Angleterre, François Ier en France. En Allemagne, pays partagé entre plusieurs souverains, il n'en peut être de même. Chez nous, qui avons commencé tout dernièrement à posséder un prince très bon et très grand, mais séparé de nous par une immense distance, quelques hommes s'agitent impunément. Ainsi Votre Sainteté me paraît devoir faire une chose très agréable au Christ, si elle impose silence aux luttes de ce genre, faisant pour le monde entier ce que les rois de France et d'Angleterre ont fait pour leurs royaumes. Votre piété

ramène à la concorde les plus grands monarques; cette même piété doit rendre aussi le calme aux études; ce qui sera, si, par votre ordre, ces hommes qui ne peuvent parler cessent de murmurer contre les lettres polies, et si, muets pour bénir, ils s'abstiennent de médire de ceux qui étudient les langues; si enfin chacun maintient avec fermeté ce qu'il enseigne, sans outrager l'enseignement d'autrui. »

Ces paroles pleines de prévoyance ne furent pas entendues. Plus tard, Sadolet lui-même reconnaissait avec douleur les fautes commises par Léon X. Le pontife, plus occupé de politique, de littérature et de fêtes que de religion, ne sortit de son insouciance que pour user de rigueurs inopportunes qui aggravèrent le mal au lieu de le guérir (1).

En attendant, Érasme continuait ses travaux pour le progrès des études. Il avait résolu de donner au monde Saint Cyprien, purifié des fautes qui l'altéraient, et débarrassé des ouvrages qui lui étaient faussement attribués. Il dédia cette édition au cardinal Pucci. Il voulait montrer sa reconnaissance pour les services signalés que le cardinal et le nonce, son neveu, lui avaient rendus.

Quoiqu'il donnât la plus grande partie de son temps aux auteurs sacrés, il revenait quelquefois aux auteurs profanes, et ce n'était pas sans bonheur. « Ceux qui ont été piqués par les scorpions, disait-il, demandent à ces mêmes animaux le remède de leur piqûre. Moi aussi, fatigué de corps et d'esprit par des études trop austères, je cherche encore mon délassement dans les études, mais dans des études plus riantes. Les hommes véritablement studieux ne font pas autre chose durant toute leur vie, autant qu'il leur est permis de gouverner leur existence à leur gré, et ils interrompent moins souvent leurs études qu'ils ne détendent quelquefois leur esprit pour le ranimer. Ils ne sont jamais oisifs. Leurs vacances, leur repos même sont plus féconds que les occupa-

(1) Pallavicini dit : *Suo plane officio defuit.*

tions les plus actives de certaines gens. C'est ainsi qu'un bon soldat, même dans ses jeux, s'exerce à la guerre. »

Harassé par des travaux excessifs, voulant récréer son corps et son esprit, il quitta Louvain et voyagea dans quelques villes du Brabant et de la Flandre, pour se tenir quelque temps éloigné de ses livres, comme pour jouir de la présence et des entretiens de quelques doctes amis. Cependant il ne put se séparer de sa chère bibliothèque sans emporter un ou deux livres, comme des compagnons de route avec lesquels il pourrait s'entretenir et tromper le temps, s'il n'avait personne pour causer agréablement. Il prit donc avec lui les *Offices* de Cicéron, *Lélius* et *Caton*, avec les *Paradoxes* des stoïciens. La petitesse du volume, commode pour le voyage, l'avait séduit. Il recueillit un double fruit de cette lecture. Elle lui rappela le souvenir délicieux de son ami Tutor, à qui le volume était dédié. En second lieu, elle l'enflamma tout entier de l'amour de l'honnête et de la vertu. Depuis longtemps il n'avait rien ressenti de semblable en lisant certains auteurs modernes qui étaient chrétiens et qui discutaient les mêmes questions avec beaucoup de subtilité, à ce qu'il trouvait, mais avec non moins de froideur. Il ne pouvait contenir son admiration en voyant une telle morale dans une bouche profane et païenne.

« Dépeignez à nos Satrapes, disait-il, un prince ou un magistrat tel que le peint Cicéron, que je meure, si avec son portrait il ne prête à rire, comme un insensé!... Où trouver, parmi les chrétiens, deux amis qui ressemblent à l'image tracée par ce païen, des vieillards qui supportent avec une âme si ferme les incommodités de l'âge ou qui s'entretiennent si chastement avec des jeunes gens? Et cependant il y a des esprits assez grossiers pour détourner les hommes d'étudier ces livres comme poétiques et nuisibles à la pureté des mœurs! » Erasme, au contraire, pensait que les maîtres devaient les expliquer à la jeunesse, que les vieillards devaient

les lire et les relire. Il en fit donc une nouvelle édition qu'il dédia de nouveau au savant jurisconsulte. Il y ajouta des notes courtes, mais selon lui assez utiles, où il s'attachait principalement à rabattre la superstition de certains hommes en fait de diction. Il préludait ainsi au cicéronien.

Rentré à Louvain, il ne tarda pas à faire la paix avec les théologiens qui la demandèrent eux-mêmes, après avoir, dit-il, tout tenté pour le perdre. Atensis, qui avait été l'instigateur de Martin Dorpius, passait pour avoir suscité cet orage. Ce fut lui aussi qui proposa la réconciliation. Après des négociations assez laborieuses, le traité fut conclu et signé au *Collége du Faucon*. On promit d'oublier tout ce qui s'était passé. Les théologiens devaient réparer autant que possible le tort fait à la réputation d'Erasme, et celui-ci retenir la plume de ses amis. Dorpius publia même un petit livre où il déclarait avoir changé de sentiment. Érasme déposa les armes, bien résolu à ne pas violer la paix, mais à se tenir constamment en garde. « Je sais, écrivait-il à Tunstall, que vous n'approuvez pas mes *Apologies*, mais il a fallu se conformer au temps. Vous loueriez plutôt ma douceur, si vous connaissiez la violence de l'attaque. »

Lée ne fut pas compris dans le traité. La paix ainsi faite avec les théologiens, Érasme pria l'évêque de Liége de le réconcilier avec les princes de Bergues et le comte de Hochstraten, que leurs accusations lui avaient un peu aliénés. Le prélat l'avait invité instamment à venir le voir. Érasme remettait toujours ce voyage. Enfin il allait partir, quand un brouillard affreux l'arrêta encore.

Le vieux prince de Bergues envoyait le dernier né de ses enfants compléter son éducation en Angleterre, dans *cette cour unique pour la pureté des mœurs, pour la science, la vertu, la sagesse*. Érasme recommanda ce jeune homme de belle espérance aux personnages illustres de ce royaume, et profita de l'occasion pour se rappeler au souvenir de ses amis d'outre-mer. Il avait vu à Bruges le cardinal Campége et avait dîné chez

lui. Les manières de ce personnage, franches et sans fard, lui avaient beaucoup plu. Le cardinal lui avait dit que Wolsey avait accueilli sa dernière lettre avec un visage bienveillant et joyeux. Mais ni le roi ni le tout-puissant ministre ne lui répondaient. Ce silence lui semblait étrange. Il s'en ouvrait à R. Pace. Il exprimait à Wolsey lui-même son ardent désir de recevoir une réponse, il imputait ce retard au flot des affaires. « Une lettre de Votre Éminence, lui disait-il, serait pour moi la plus grande des faveurs, si je la méritais. »

L'Angleterre venait de faire une grande perte. Colet était mort, enlevé par une hydropisie. Érasme paraît avoir vivement regretté son bienfaiteur et son ami. Voici ce qu'il écrivait à un certain Lupsetus, qui était l'élève et comme l'enfant du doyen de Saint-Paul : « Depuis dix ans, aucune mort n'a été plus cruelle pour moi. Je suis très désireux de consacrer sa mémoire à la postérité. »

Il le pria de lui fournir tous les renseignements qui pouvaient lui être inconnus. « Malheureux que nous sommes, disait-il, on pleure l'argent perdu avec des larmes vraies. Comment ne pas pleurer une telle perte avec les larmes les plus amères?... Mais que servent les sanglots et les lamentations? Il ne peut être rappelé, et nous le suivrons bientôt. Cependant il faut féliciter Colet, qui jouit déjà avec sécurité du Christ, objet de son amour, du Christ qu'il avait toujours sur les lèvres et dans le cœur. » Il écrivait encore à R. Pace, qui avait succédé à sa fortune, comme doyen de Saint-Paul : « Il me semble que je suis privé de la moitié de ma vie depuis la mort de Colet. Quel homme a perdu l'Angleterre! Quel ami j'ai perdu moi-même ! »

Il fut fidèle à sa mémoire. Il raconta sa vie dans une lettre adressée à Jonas d'Erfurt. Il y joignit celle d'un religieux franciscain appelé Vitrarius, qu'il avait connu à Saint-Omer. « J'avoue, disait-il, mon très cher Jonas, que j'ai été lié avec beaucoup d'hommes dont j'estimais fort la vertu, mais, à mes

yeux, tous dans leurs mœurs laissaient désirer je ne sais quoi sous le rapport de la pureté chrétienne, par comparaison avec la vertu de ces deux hommes. Dans Colet, cependant, il y avait certaines choses qui rappelaient l'humanité. Dans Vitrarius, je n'ai jamais rien vu qui trahît en quelque manière le sentiment humain. »

Le silence de Wolsey l'inquiétait d'autant plus que la négociation engagée avec la France n'avait pas avancé depuis quelques mois. Vers le milieu de juin, Nicolas Béraud lui avait annoncé que l'archevêque de Sens allait lui écrire sur des affaires très importantes. Érasme avait répondu qu'il tenait peu à une grande fortune accompagnée d'une charge égale. Il ajoutait : « Mon cœur a toujours été amoureux de repos et de liberté, plein d'aversion pour le tumulte des affaires. » Le 2 octobre, la lettre annoncée n'était pas encore arrivée. Érasme profita d'une occasion pour se rappeler au souvenir du prélat, lui exprimer sa reconnaissance et lui donner des nouvelles de sa santé ébranlée par un temps malsain et par les agitations violentes qu'avait excitées la conspiration de ses ennemis. Malgré ces assauts effroyables, il croyait avoir gardé son équilibre et être resté fidèle à la modération chrétiene.

Sa correspondance avec Budé était toujours pleine d'ombrages. En dépit des protestations d'amitié, les cœurs gardaient un fond d'amertume secrète. Aux lettres interminables avaient succédé des billets laconiques. Entre les deux savants mutuellement aigris, un espagnol, leur admirateur, Louis Vivès, essaya d'intervenir. Il était allé à Paris, où l'Université l'avait accueilli avec franchise et bonté, quoiqu'il fût l'ennemi de la dialectique subtile. Il vit deux fois Budé et lui fit l'éloge d'Érasme. D'un autre côté, écrivant à celui qu'il appelait son maître, il donna les plus grandes louanges au savant français. Érasme lui répondit : « Budé ne s'aliénera jamais Érasme, quand même il écrirait contre moi les plus violentes invectives. » A son tour, Budé voyait dans

Vivès un médiateur aimable qui ferait disparaître tout nuage. « Pour ce qui me regarde, disait-il, je n'ai éprouvé jusqu'ici ni ressentiment ni défiance, et je n'avouerais pas le contraire au prêtre même qui reçoit les confidences de mon âme. » D'un caractère un peu rude, il n'aimait pas les hommages complaisants et les amitiés assaisonnées de mutuelles flatteries. Ami de la plaisanterie jusqu'à l'excès, il savait la supporter dans les autres, lors même qu'elle était à deux tranchants. Il s'étonnait qu'Érasme n'eût pas répondu à sa dernière lettre agressive.

Cette réponse arriva enfin, écrite en grec. Elle commençait à peu près ainsi : « Si je n'ai pas répondu, l'unique motif, c'est que, mettant votre amitié à un haut prix ou plutôt la prisant au-dessus de tout, je souhaitais qu'elle parût à tous ce qu'elle était véritablement à mes yeux, c'est-à-dire pure et franche. Je pensais que notre bonne intelligence avait besoin pour se maintenir non de L. Vivès, servant de lien entre nous, mais d'un commerce de lettres plus aimable et plus mesuré dans son enjouement. Il ne s'inquiétait pas de ses propres injures, mais il craignait pour la réputation de son ami qu'il regardait comme sienne. Vivès lui-même, qui avait vu la lettre, ne pouvait croire qu'elle eût été écrite par Budé. Celui-ci ne faisait-il pas entendre que les louanges données à Érasme n'étaient ni sérieuses ni sincères? « Au reste, ajoutait-il, je ne m'y suis jamais trompé. Sous l'éloge, j'ai vu les détours et la moquerie. Mais à parler sans feinte, très illustre Budé, si je me réjouis d'être loué par un homme digne de louange, privé en quelque sorte de vos éloges, je ne m'en affligerai ni ne m'en plaindrai. Si donc vous regrettez votre bienfait ou plutôt votre excès de bonté, je n'hésiterai pas à vous rendre votre don tout entier. »

Il se voyait accusé d'ingratitude, parce qu'à des promesses incertaines et vagues comme des songes, il n'avait pas fait de réponse positive. Budé disait fièrement : « Érasme qui s'accoutume à badiner avec moi. » N'était-ce pas le langage

d'un roi ou d'un Satrape parlant à un esclave acheté, plutôt que celui d'un ami, d'un esprit plein de tact, d'un initié des Grâces? « Puisque c'est contre moi seul que vous plaisantez ainsi, disait-il en finissant, il faut que vous m'aimiez d'une manière bien intime, ou bien l'on croira tout autre chose. Il me semble donc, ô le plus sage des hommes, que le mieux sera de laisser tout à fait de côté ces plaisanteries toutes françaises, mêlées de fiel et à double sens, pour ne nous écrire désormais que des choses dignes des Muses et des Grâces, de l'amitié et de la science. Jetons l'oubli sur tout ce qui a été dit et fait jusqu'à présent. »

La lettre d'Érasme prenait à partie, pour ainsi dire, chaque expression de Budé. Celui-ci répondit sur-le-champ dans la même langue : « Il avait éprouvé beaucoup de plaisir en recevant une lettre attendue depuis longtemps, mais le contenu ne lui avait pas été aussi agréable. D'abord, voyant le commencement écrit en grec, cette nouveauté l'avait surpris. Dans son empressement, il s'était mis à parcourir la lettre avec rapidité, et, pendant cette lecture, rougissant, pâlissant, souriant, grinçant les dents, s'impatientant et jugeant froidement tour à tour, s'épanouissant de joie, se resserrant de tristesse, tantôt il voulait cesser la lutte, tantôt il avait envie de guerroyer encore. Enfin, après avoir tout pesé dans la balance, il s'était arrêté à une résolution agréable et sage. Se rattachant à une amitié si chère, il s'était rappelé qu'il devait moins tenir compte des reproches d'Érasme qu'apprécier la bienveillance et l'affection de son cœur. Il avait songé aussi aux fautes qu'il avait pu commettre contre le Dieu protecteur de l'amitié, et il devait les racheter par un grand sacrifice. Il acceptait de grand cœur la loi d'oubli proposée par Érasme. Il demandait seulement la permission d'attester avec serment, devant amis et ennemis, que tout ce qu'il avait pu dire ou écrire était l'effet d'une certaine ardeur de controverse et non d'une opposition chagrine et malveillante. Il regrettait seulement qu'Érasme eût jugé à propos de revenir

sur le passé, car s'il voulait s'opiniâtrer à son tour et se laisser aller à la chaleur de son âme, la querelle serait sans fin. Mais, s'apercevant qu'il recommençait des récriminations inopportunes, il disait avec raison : « Celui qui a regret de s'être laissé aller aux contestations, s'il ne sort pas tout à fait de ce champ de dispute, n'évitera pas de retomber. »

Cette fois Budé avait à peu près tenu parole. Sa lettre fut bientôt suivie d'une autre, écrite, non plus en grec seulement, mais dans un latin mêlé de grec. Celle-ci était beaucoup moins conciliante. Érasme lui avait reproché un langage à double sens. « Si vous voulez vous-même être sincère, lui répond Budé, vous reconnaîtrez ce langage à double sens dans ce que vous avez écrit le premier à mon sujet sous forme d'éloge. J'ai montré à Vivès une lettre d'un homme au jugement fin, qui me faisait remarquer divers passages de vos écrits très mordants pour moi. J'en ai vu une autre, écrite par un italien, qui allait au même but. »

Érasme trouva cette lettre beaucoup trop guerroyante, tout en déclarant qu'il ne s'en offensait pas. Il n'avait pas même été satisfait de la précédente, car Budé avait mis en balance les torts de l'un et de l'autre. Il désavoua la sienne doublement fautive, et comme parlant en mauvais grec, et comme ayant paru impertinente à son ami. Il s'applaudissait néanmoins qu'elle lui eût fait écrire deux lettres aussi pleines de savoir que de faconde. La première, d'un atticisme parfait dans toute son étendue, semblait avoir été écrite à Athènes plutôt qu'à Paris. Il n'y répondait pas, Budé le lui avait défendu. « A quoi bon, du reste, disait-il, confesser mes fautes, lorsque vous avez fait la confession de tous deux et surtout la mienne. Comment ne céderais-je pas volontiers la palme du génie, de la science, de l'éloquence grecque et latine à Budé, le Milon du siècle dans la palestre littéraire ? Mais je ne lui céderai pas aussi volontiers la palme de la candeur et de la bienveillance. Sur ce terrain, je veux être tenu au moins pour son égal. Toutefois, vous arrachez aussi

de force cette palme, tant il est vrai que vous êtes invincible en tout, ô noble lutteur! »

Quant au langage à double sens, Érasme protestait pour son compte contre une telle imputation. Il défiait n'importe qui de l'avoir entendu parler de Budé autrement qu'il avait fait dans ses écrits, pas même au milieu des entretiens les plus libres, pas même à table où échappe souvent ce qui sied et ce qui ne sied pas. Jamais il n'avait souffert qu'un ami en sa présence le mît au niveau ou au-dessus de Budé, encore moins qu'il se fît le détracteur de sa gloire. « Je ne sais, ajoutait-il, de quel prix est pour vous cet italien au regard pénétrant, qui s'est donné le soin de vous montrer, comme à un homme peu clairvoyant, des passages écrits par moi à double sens. Quant à moi, nul assurément n'obtiendra ma reconnaissance pour de tels offices... Portez-vous bien, ô grand protecteur, ô ami incomparable. »

L'ironie ne se faisait que trop sentir dans cette lettre. Budé la reçut à minuit. Il répondit dès le matin. Reproduisant presque l'exorde du *discours de la couronne,* il commençait ainsi : « D'abord, homme très cher, je demande avec prière à tous ceux et à toutes celles qui habitent le ciel, que la bienveillance dont je suis toujours plein pour vous, je l'obtienne de vous-même aussi grande; ensuite, que ce qui est le plus dans notre intérêt et à l'avantage de notre piété et de notre gloire, la divinité nous le suggère. Or, ceci consiste non-seulement à nourrir l'un pour l'autre une bienveillance mutuelle, mais à rester fidèles à la loi d'oubli posée entre nous. » Après ce préambule favorable, Budé annonçait la ferme résolution d'observer cette loi, revêtue à ses yeux de la plus haute sanction légale. Aussi ne répondait-il pas à ce qui lui était objecté. C'était le seul moyen d'en finir avec ce monstre sans cesse renaissant. Seulement, il niait ce langage à double sens qu'Érasme lui avait reproché de ne pas nier. Il n'était pas responsable des paroles inconsidérées et médisantes de ses partisans. Il prêterait désormais une oreille moins facile aux

dénonciations et aux faux rapports. Souvent il s'était laissé tromper par un excès de candeur. Cette palme de la science qu'Érasme lui cédait, il ne l'acceptait pas. Jamais il ne s'engagerait dans une lutte de cette nature. Et pourtant ce soupçon, il n'en pouvait douter, avait pénétré une fois dans le cœur d'Érasme qui n'avait pas craint de dire : « Que veut donc Budé ? Je lui ai déjà cédé la place et je lui abandonne encore le premier rang dans la science. Veut-il que je devienne même son parasite? — Moi, disait Budé, en être venu à ce degré d'insolence ! Moi, avoir conçu une telle pensée ! Non certes, quand même j'aurais été votre supérieur et l'auteur de votre fortune. Vous avez cru légèrement là-dessus les colporteurs de nouvelles. Nous devons purger notre âme de ces petites défiances. Tel est mon avis. »

Les deux rivaux croyaient avoir mis un terme à leurs querelles. En effet le débat finit pour un temps, mais l'union des cœurs était devenue à peu près impossible.

Érasme entretenait avec d'autres français distingués un commerce de lettres moins actif, mais plus calme. Ruzé, en mission à Liége, l'avait pressé vivement de se rendre en France. Érasme lui répondait : « La société de personnages tels que de Loin, Ruzé et Budé, me séduirait plus que les offres d'un roi d'ailleurs très généreux. Mais le vent présent ne me permet ni de rester en place ni de naviguer. » Il félicitait la France et les bonnes études cultivées et honorées dans son sein, grâce à la faveur du monarque. Pour lui, il était content de sa fortune, telle quelle. Il n'ambitionnait pas la renommée, dont il était rassasié jusqu'au dégoût. Sans intérêt personnel, il favorisait les lettres et ceux qui les cultivaient. « Mais qu'est-ce que j'entends, très cher Ruzé ? disait-il avec un peu d'ironie. Moi, j'ajouterais quelque éclat à votre France qui brille de tant de pierres précieuses, de tant d'astres, et qui, sans parler de votre triumvirat, possède Lefebvre, G. Copus, Paul Émile, Germain de Brie, N. Béraud. Mais, insensé, voilà que je me mets à compter le sable de la

mer! Parmi tant de lumières éclatantes, pourrais-je ne pas être obscurci? Et pourtant, il me plairait d'être éclipsé de la sorte, si je pouvais jouir de ceux qui paraissent m'éclipser. »

Au milieu des hommages flatteurs que la France lui prodiguait, deux étrangers avaient élevé la voix dans son sein, l'un pour le dénigrer, l'autre pour revendiquer la prééminence en faveur de Budé. Le premier était l'évêque Giustiniani, qui le diffamait à Paris pendant qu'Érasme vantait la loyauté de cet italien dans le Brabant; l'autre était Christophe Longueil, son compatriote. Écrivant de Rome à Jacques Lucas, doyen d'Orléans, il osa contester la royauté littéraire d'Érasme. Mettant sa suprême ambition à égaler un jour l'éloquence d'un si grand homme, ou du moins à s'en approcher le plus possible, il demandait cependant pourquoi la France, toujours indifférente pour les Français, dédaignant pour la première fois les Italiens, recherchait avec tant d'empressement les savants de l'Allemagne, pourquoi François Ier préférait Érasme à Budé, un allemand à un français, un étranger à un citoyen, un inconnu à un lettré qu'il connaissait intimement.

Quant à la science, il ne voyait pas en quoi Budé le cédait à Érasme, soit dans les lettres polies, soit dans les lettres chrétiennes. Pour l'éloquence, il la trouvait égale de part et d'autre, quoique d'un genre différent. Suivait un long parallèle des deux écrivains, où Longueil se faisait l'organe des critiques, sans se prononcer lui-même. Il concluait ainsi : « D'illustres orateurs ont reconnu pour juge, en fait d'éloquence, le peuple et non les critiques. On peut dire qu'Érasme s'adresse à tout le monde, que Budé se contente de parler à un petit nombre. En tout cas, leurs qualités compensent largement leurs défauts, et ils méritent bien plus souvent l'admiration que l'indulgence. »

Depuis longtemps Érasme connaissait Longueil, le seul homme d'au-delà des Alpes à qui les Italiens accordèrent le

nom de cicéronien. Il avait conçu une idée assez avantageuse de son talent, d'après un panégyrique de saint Louis, ouvrage de sa première jeunesse. Ruzé lui communiqua la lettre écrite au doyen d'Orléans. Il fut profondément blessé. Pour le moment, il sut contenir son dépit, qui devait éclater plus tard. Il écrivit à Longueil que sa lettre lui avait été agréable à divers titres ; il ne s'offensait nullement de la préférence accordée à Budé ; la lettre lui semblait presque avare d'éloges pour ce grand homme, et prodigue de louanges pour Érasme. « Lorsque je contemple, disait-il, les dons presque divins de Budé, je crois voir quelque chose de plus grand que toute l'éloquence humaine. Pour ce qui me regarde, vous m'accordez plus que je me reconnais et plus que je ne demande. C'est pour moi un triomphe assez beau que d'être comparé à un homme de tout point incomparable, et vous ne pouviez, à mon avis, mieux relever la réputation d'Érasme qu'en le plaçant après Budé, mais assez près de lui. »

On ne saurait dire si Longueil sentit cette fine ironie. Érasme ajoutait : « Au reste, j'ai lu avec plus de plaisir l'éloge de Budé que le mien, car non-seulement d'après le principe pythagoricien, mais d'après une convention formelle, tout est commun entre nous, et la gloire de Budé m'est plus chère que celle de tout autre. » En second lieu, il ne se reconnaissait pas tout entier dans le portrait que Longueil avait tracé. Toutefois il se réjouissait d'avoir été peint par la main d'Apelles. Quant aux critiques, elles lui avaient été aussi utiles qu'agréables. Peut-être cependant contesterait-il quelques points, s'il avait une confiance moins absolue dans le jugement de Longueil. « Il n'est pas étonnant, disait-il, que le langage soit humble chez un homme en qui tout est humble, le corps, l'esprit, la fortune. Le roi de France n'a pas préféré Érasme à Budé, mais il a voulu les réunir. Si je m'étais rendu dans ce royaume, je n'aurais pris la place de personne, encore moins celle de Budé. » Quelques mois plus

tard, Longueil, revenu de Rome, visitait l'Angleterre. A son retour, il alla voir Érasme qui lui fit bon accueil. « Il est fort savant, écrivait celui-ci à Budé, et m'est très agréable à beaucoup de titres. » Il parlait plus froidement de cette visite à son ami Nesenus : « J'ai donné près de trois jours entiers à Longueil. Il m'a plu de toute façon, à part qu'il est trop français, bien qu'il soit notre compatriote. » A Tunstall, il se contentait d'écrire : « Longueil m'a pris deux jours entiers. »

CHAPITRE XXI

Lettre à l'archevêque de Mayence. — Livre de Lée. — Érasme à Calais. — Bulle de Léon X contre Luther. — Érasme dénoncé à Rome. — Nicolas d'Egmond.

La paix avec les théologiens de Louvain ne fut pas de longue durée. Très peu de temps après sa conclusion, on apporta en Brabant un recueil de lettres choisies par des Allemands plus zélés que sages. Il s'y trouva quelques lignes qui blessèrent les théologiens, surtout le carme Nicolas d'Egmond. Aussitôt éclata une tempête plus furieuse que les précédentes, et pourtant le volume avait paru à Bâle avant qu'il fût question de paix. Mais ce qui excita encore plus leur colère, ce fut la lettre écrite à Luther, que ses partisans venaient de publier.

L'orage commençait à gronder, lorsqu'Érasme reçut du cardinal de Mayence le présent annoncé depuis longtemps. C'était une coupe d'or. Il lui écrivit pour le remercier, disant avec modestie : « Le verre et l'argile me conviennent mieux que l'or ciselé. » Hutten, porteur de ce présent, le lui avait rendu plus précieux encore, en lui apprenant que cette coupe, formée de deux parties qui se joignaient ensemble, était appelée coupe d'amour, et que ceux qui s'en servaient étaient unis par l'affection la plus constante. Voulant en faire l'expérience, Érasme l'avait présentée au jeune cardinal de Croy qui visitait sa bibliothèque, et ils avaient bu tous deux à la santé l'un de l'autre. Il regrettait de n'avoir pas reçu plus tôt cette coupe merveilleuse. « Si j'avais pu, disait-il, la faire paraître au repas qui a scellé ma réconciliation avec les théologiens, peut-être la paix eût-elle été conclue sous de meilleurs auspices, car voilà que sur je ne sais quelle lettre mal comprise et plus mal interprétée, la concorde a été rompue de nouveau. C'est sans doute l'œuvre de Satan, cet ennemi de la paix chrétienne, qui, pour mieux nuire, se couvre du masque de la piété. »

A ce sujet, il croyait devoir entrer dans quelques explications qui avaient de l'importance pour lui et peut-être aussi pour le cardinal, qui en avaient surtout pour les bonnes lettres, si dignes de l'intérêt de tous les hommes de bien. D'abord, l'affaire de Luther comme celle de Reuchlin lui étaient complétement étrangères. La *Cabale* et le *Talmud* ne lui avaient jamais souri. « Quant à Luther, poursuivait-il, s'il a bien écrit, il ne m'en revient aucun mérite, s'il a mal écrit, on ne peut rien m'imputer. Je vois que les hommes les meilleurs ne sont nullement choqués de ses écrits, non pas assurément qu'ils approuvent tout, mais ils le lisent avec le même sentiment que nous lisons saint Cyprien, saint Jérôme et même Pierre Lombard, en fermant les yeux sur beaucoup de choses.

« Pour moi, je regrettai la publication de ses écrits, et tout

d'abord, quand on commença de montrer je ne sais quels petits livres, je m'opposai de toutes mes forces à ce qu'ils fussent publiés, parce que je craignais d'en voir sortir quelques troubles. Luther m'avait écrit une lettre parfaitement chrétienne, au moins d'après mon jugement. Dans ma réponse, je l'ai averti en passant de ne rien écrire de séditieux ou de trop violent contre le pontife romain, d'éviter l'arrogance et la colère; enfin de prêcher la doctrine évangélique dans sa pureté et en toute douceur. Je l'ai fait avec ménagement pour obtenir plus de succès. J'ai ajouté qu'il y avait ici des hommes qui lui étaient favorables, afin qu'il se conformât davantage à leur jugement : ce que certaines gens ont interprété fort sottement, comme si je favorisais Luther, et pourtant aucun d'eux ne l'a encore averti, tandis que seul je l'ai fait. Je ne suis ni son accusateur, ni son défenseur, ni son juge.

« Je n'ose prononcer sur l'esprit qui l'inspire. Un pareil jugement est toujours trop difficile à porter, surtout pour condamner. Mais si j'étais favorable à Luther comme homme de bien, car ses ennemis même le reconnaissent tel, comme accusé, comme victime des ennemis masqués des bonnes lettres, où serait le crime ? C'est agir en chrétien, que d'être favorable à Luther, s'il est innocent, pour l'empêcher de succomber sous les trames des méchants conjurés; s'il est dans l'erreur, il faut le guérir et non le perdre; c'est plus conforme à l'exemple du Christ. Pour moi, je souhaiterais que ce cœur, qui semble contenir des étincelles très brillantes de la doctrine évangélique, fût, non pas étouffé, mais corrigé et rappelé à la prédication de la gloire du Christ.

« Au lieu de l'avertir et de l'instruire, des théologiens, qui ne l'ont ni compris ni lu, le dénoncent au peuple avec des clameurs insensées et le déchirent par les plus violentes attaques, n'ayant à la bouche que les mots d'hérésie, d'hérétiques, d'hérésiarques, de schisme et d'anté-Christ. On condamne comme hérétique, dans Luther, ce qu'on trouve

orthodoxe et même pieux dans saint Bernard et saint Augustin. Dès le commencement, j'ai conseillé à ces hommes de ne pas s'abandonner à ces clameurs, mais d'écrire et de discuter, comme il convenait à des théologiens luttant contre un adversaire dont la vie était universellement approuvée. Il n'est peut-être pas sûr de traiter de pareils sujets devant la multitude, où se trouvent beaucoup de gens à qui déplaît la confession des fautes secrètes. S'ils entendent dire que des théologiens nient la nécessité de confesser tous les péchés, ne s'empresseront-ils pas d'embrasser une opinion perverse?

« Aussitôt, pour reconnaître ces avis bienveillants, on a soupçonné que les livres de Luther étaient en grande partie mon œuvre et qu'ils avaient pris naissance à Louvain, tandis qu'il n'y a pas un seul article qui soit de moi ou qui ait été publié de mon aveu ou de mon gré. Sans demander aucune explication, on a excité sur-le-champ les plus furieux orages qu'on ait jamais vus. Un grand nombre de théologiens, oubliant que leur mission est d'enseigner, ne parlent que de contraindre, que d'exterminer, que d'anéantir; et pourtant saint Augusin n'approuvait pas, même contre les Donatistes, non-seulement hérétiques, mais brigands forcénés, ceux qui se bornaient à contraindre sans instruire. Des hommes, à qui surtout convient la douceur, n'aspirent qu'à voir Luther pris et anéanti. Mais c'est se conduire en bourreau et non en théologien! Doit-on punir un homme pour avoir mis en discussion des points débattus en tout temps dans les écoles, accabler celui qui demande à être instruit, qui se soumet au jugement du Saint-Siége et des universités? Faut-il s'étonner qu'il refuse de se livrer aux mains de ceux qui veulent le voir détruit plutôt qu'honnête? »

On devait avant tout considérer la source du mal. Érasme retraçait avec force les abus qui, à ses yeux, menaçaient d'étouffer la dernière étincelle de la piété chrétienne. Puis il continuait ainsi :

« Ce sont sans doute ces excès qui ont touché l'âme de Luther et lui ont donné le courage de s'opposer à l'insupportable effronterie de certains hommes. Peut-on soupçonner un autre motif chez celui qui n'ambitionne pas les honneurs et ne convoite pas l'argent? S'il a manqué de mesure dans ses écrits, il ne faut en accuser qu'un état de choses où tout respire le lucre, la flatterie, l'ambition, le mensonge, l'imposture. Tout homme favorable à la doctrine évangélique est favorable au pontife romain qui, le premier, est chargé de la proclamer, comme tous les autres évêques. Ils tiennent tous la place du Christ; toutefois, parmi eux, la prééminence appartient à l'évêque de Rome. Mais, dans l'opinion qu'on se forme de lui, il ne faut consulter aucun autre intérêt plus que celui du Christ, dont il se glorifie d'être le ministre. C'est lui rendre un mauvais service que de lui accorder par adulation plus qu'il ne s'attribue lui-même et plus qu'il n'est utile au peuple chrétien. Au reste, quelques-uns de ceux qui font naître ces tragédies n'agissent point par zèle pour le pape, mais ils se servent de son pouvoir pour le lucre et la tyrannie. Nous avons, je pense, un pontife pieux; mais dans ce tourbillon d'affaires si diverses, il y a bien des choses qu'il ignore, il en est certaines qu'il ne peut obtenir, quoiqu'il veuille. Comme dit Virgile, le conducteur est emporté par les chevaux, et le char n'entend plus la voix du frein.

« Aussi les plus grands princes doivent-ils plutôt consulter sa volonté permanente que sa condescendance aux obsessions de la méchanceté. Parmi ceux qui excitent le pape contre Luther, il en est qui n'ont en vue que le gain, la gloire, la vengeance, qui voient avec chagrin les bonnes lettres refleurir, et qui veulent les étouffer en confondant ensemble Reuchlin, Érasme et Luther. Tout ce qui ne leur plaît pas, tout ce qu'ils ne comprennent pas, est, à leurs yeux, hérésie; savoir le grec, hérésie! parler avec élégance, hérésie! C'est une accusation grave que celle d'avoir altéré la foi; mais il ne faut pas tourner tout en question de foi, et ceux

qui ont mission d'en connaître doivent être exempts de toute apparence d'ambition, de cupidité, de haine et de vengeance. Si on lâche la bride à la tyrannie de ces hommes, bientôt les têtes les plus augustes seront menacées; les évêques et le pontife lui-même ne seront pas à l'abri de leurs attaques. »

Érasme avait soin, à plusieurs reprises, de séparer sa cause de celle de Luther. Il terminait ainsi : « L'affaire de Reuchlin a été déférée au pape, celle de Luther aux universités. Quelle que soit leur décision, elle ne peut m'intéresser personnellement. Jamais, sciemment, je n'ai été un maître d'erreur ou un promoteur de sédition, résolu à tout souffrir plutôt que d'exciter la révolte. Je ne prétends pas donner des conseils à Votre Altesse ni dicter sa conduite, mais si les ennemis des bonnes lettres essaient de se couvrir du prestige de votre dignité, j'ai voulu vous mettre en garde et éclairer votre jugement. Rester le plus possible étranger à cette afffaire, c'est le meilleur moyen d'assurer votre tranquillité. »

Cette lettre, datée du 1er novembre 1519, était confidentielle. Elle fut publiée, grâce à l'indiscrétion déloyale de Hutten, à qui Érasme l'avait adressée, en le laissant libre de la remettre au cardinal ou de la tenir secrète, comme il lui semblerait préférable. On l'imprima même avant qu'elle ne fût remise à l'archevêque. Il est facile de concevoir l'émotion qu'elle dut produire au milieu des querelles ardentes qui agitaient l'Allemagne. Sans tout approuver dans Luther, Érasme parlait de lui avec une faveur marquée et attaquait ses adversaires avec une grande violence. Tout en reconnaissant la prééminence pontificale, il ne ménageait pas les agents de la cour romaine. Enfin, il engageait le cardinal de Mayence à ne point prêter son concours aux rigueurs contre le moine révolté. Les partisans de Luther furent comblés de joie, se flattant qu'Érasme passerait bientôt dans leur camp ; ses adversaires, indignés, éclatèrent en plaintes et en

clameurs. « Ils sentiront, disait-il, que je favorise non pas Luther, mais la paix chrétienne. De quelque manière que ce théologien ait écrit, ce tumulte ne plaît à aucun homme de sens; ils excitent, à son occasion, une tragédie funeste et insensée. »

Ces attaques sans cesse renouvelées le préoccupaient fortement. Il écrivait à Montjoy : « Pendant que vous êtes heureux à tant de titres, il faut que je lutte ici, non contre des hommes, mais contre les monstres les plus exécrables. J'essaierais volontiers contre eux ce que peut l'éloquence; mais la modération chrétienne, comme *la Pallas* d'Homère, me saisissant par les cheveux, m'arrête, quand déjà ma main est sur la garde de mon épée. » Il regrettait de ne pas avoir accepté les offres que la bonté du roi Henri VIII, l'obligeance du cardinal d'York, l'amitié fidèle et prévoyante de Montjoy lui avaient faites quelques années auparavant. « Je reconnais encore là, disait-il, l'inimitié de la fortune; mon esprit était aveugle, et mes oreilles sourdes à toutes les paroles. Je savais qu'il n'y avait point au monde de cour plus pure. Mais qui pouvait deviner que le palais d'un prince deviendrait la demeure des Muses? Maintenant il faut suivre le conseil que me donnent mon âge et ma santé. En attendant, je vous félicite de votre bonheur, puisqu'il ne servirait de rien de déplorer mon infortune. »

Parfois il paraissait dégoûté du monde : « Je suis rassasié, lisons-nous dans une lettre, de tout ce que je vois s'accomplir par une sorte de fatalité. » Apprenant que ses amis Volzius, Œcolampade, Wimpheling, fatigués des agitations humaines, songeaient à la retraite et regardaient le port, il écrivait au premier : « Je suis abandonné seul au milieu des flots; Colet a pris les devants; le Christ a attaché à mes pas un démon d'élite, né pour le trouble, et qui, laissant tout le reste, est uniquement occupé à soulever le monde contre moi; et, en attendant, je dois faire tous mes efforts pour l'empêcher d'être lapidé! Je n'aurais jamais cru que tant de

venin fût contenu dans des cœurs mortels. Il menace de perdre tous ceux qui oseront bien parler d'Érasme. » Toutefois, malgré ces défaillances momentanées, persuadé qu'il fallait chercher la paix dans son âme, il continuait de marcher dans la voie qu'il s'était tracée, poursuivant ses travaux et résolu de mourir à l'œuvre.

Un libelle anonyme ayant circulé contre lui, un certain Hagius, accusé d'en être l'auteur, s'en défendit avec serment. Érasme soupçonnait Lée d'y avoir eu part. « La chose me touche peu, disait-il, fort que je suis de ma conscience; mais si je puis connaître d'une manière certaine le coupable, on fera en sorte qu'il serve d'exemple à d'autres, quel que soit cet instrument de Satan. »

Il croyait que ses amis d'Angleterre empêchaient Lée de publier son livre. Loin de s'en montrer reconnaissant, il le regrettait, craignant que l'ouvrage ne fût publié plus complet après sa mort. Cet homme n'y renonçait pas; il le refondait au contraire tous les jours, et jamais il ne s'en était plus occupé. Érasme avait conçu quelques soupçons au sujet de Fisher lui-même. « Je n'ai aucun doute, écrivait-il à Tunstall, sur les sentiments de l'évêque de Rochester; mais pourtant il n'est rien de plus fourbe et de plus méchant que ce calomniateur. » Le prélat possédait une copie de l'ouvrage. Érasme lui écrivit, le suppliant, au nom de son amour pour les saintes études, au nom de leur amitié, s'il ne voulait pas lui donner communication du livre entier, de noter au moins ce qu'il jugeait avoir quelque importance, ou de confier ce soin à Morus, s'il n'en avait pas lui-même le temps.

Il s'adressa pour le même objet à un Anglais, son ancien élève : « Si vous voulez, lui disait-il, m'obliger par un service immortel, trouvez un moyen quelconque pour faire parvenir ce livre jusqu'à moi. Trois ou quatre personnes en ont chez vous une copie... Si vous me rendez ce service, demandez-moi en retour ce que vous voudrez, rien ne vous sera refusé. »

Toutes ses démarches furent inutiles. Le bruit s'étant répandu en Angleterre qu'Érasme et ses amis usaient d'intimidation pour empêcher le livre de paraître, il réclama vivement : « Rien, disait-il, n'est plus impudent que cette rumeur. J'ai tout intérêt à la prompte publication d'un ouvrage qui ne peut manquer d'être imprimé un jour. Lée, au contraire, est intéressé à la différer, car les absents ou les morts ne rendent pas morsure pour morsure. »

Dans une entrevue qu'il avait eue avec lui dans l'église de Saint-Pierre de Louvain, à son retour de Bâle, il lui avait proposé un de ces trois partis, ou de lui communiquer ses critiques pour qu'il pût en profiter, promettant de le citer avec honneur, ou bien de vider l'affaire de vive voix et volumes en main, ou enfin de livrer au public son ouvrage. Il se chargeait même du soin et des frais de l'impression, en donnant toutes garanties à l'auteur pour en assurer l'exactitude. Il avait engagé Thierry Martens et deux imprimeurs d'Anvers à entreprendre cette publication. Ayant entendu dire que l'ouvrage avait été envoyé à Cologne, Érasme avait écrit à deux amis, afin qu'on le laissât imprimer. A la nouvelle que Lée avait traité avec un libraire d'Anvers qui hésitait seulement par crainte de lui déplaire, il avait fait savoir que l'affaire avait son approbation et qu'ils n'avaient qu'à se hâter. On avait parlé de menaces. « Mais, disait-il, quiconque me connaît n'ignore pas combien je suis ennemi de la violence et de la diffamation. Averti que des amis ardents préparaient contre Lée de violents libelles et menaçaient même d'employer le bâton, j'ai fait mes efforts pour prévenir ces excès. J'ai même donné à mon adversaire l'avis de se tenir en garde; mais cet avertissement a été pris comme une menace et non comme une démarche amicale. »

Fatigué de toutes ces disputes sans terme et sans frein, il était presque résolu, après avoir achevé les *Paraphrases* de saint Paul dans les mois d'hiver, *à chanter désormais*

pour lui et pour les Muses, ou plutôt pour le Christ. « Descende qui voudra dans l'arène, disait-il ; pour moi, je crois avoir assez lutté contre de tels monstres. Il est bon quelquefois de céder à la méchanceté incurable, lorsqu'il n'y a aucun fruit à espérer de ses bons offices, et qu'en irritant les méchants, on s'expose à de plus graves blessures. » Il songeait même à quitter Louvain. Il écrivait à François Chiregati, protographe apostolique à Rome : « Je ne sais si je resterai plus longtemps ici, car je suis appelé en France. » Un peu plus loin, il ajoutait : « Peut-être dans peu de mois je serai à Rome. Il annonçait la même intention au cardinal Campége : « J'espère bientôt revoir cette Rome que j'ai tant aimée autrefois, à moins que le retour de notre prince Charles ne change mes desseins. »

Vers le mois de février, il avait achevé les *Paraphrases* de saint Paul, l'Épître aux Hébreux exceptée, lorsqu'il apprit que le livre de Lée allait être publié. S'il faut en croire ses paroles, il était sans crainte ; ce livre, tant vanté, devait, comme la montagne, enfanter une souris. « Au sujet du Nouveau Testament, écrivait-il à l'évêque de Rochester, soyez sans inquiétude ; le bruit répandu chez les moines et les ignorants n'a rien qui doive surprendre. Né pour la calomnie, Lée ne s'occupe pas d'autre chose. Les moines sont ses agents. Mais le monde n'est pas assez fou pour se laisser troubler par le jugement de Lée. »

Le livre parut enfin. Dans une lettre écrite le 15 mars à Chiregati, il disait : « Ce livre est plein d'injures ; Lée me diffame, mais il se diffame encore plus lui-même. » Il annonçait à tous ses amis sa ferme résolution d'être modéré en répondant, dût-on prendre sa modération pour de la lâcheté, de la peur ou toute autre chose. » Un peu plus tard il écrivait : « Déjà une partie de ma réponse a paru. On y verra assurément que je triomphe de Lée par la modération de l'âme plus que par la science. » Son *Apologie* remplit trois petits livres.

Cependant Lée ne paraissait pas encore satisfait. On disait qu'il avait préparé un autre écrit plus violent et qu'il l'avait envoyé à Paris pour y être imprimé. Érasme eut recours à l'intervention de l'évêque de Winchester. « Lée, disait-il au prélat, n'écoute point les conseils sensés de ses amis, et il ne paraît pas devoir en finir, s'il n'est retenu par votre autorité ; et plût à Dieu que cela eût été fait avant que l'incendie fît explosion. Il a suborné à Londres un chartreux ignorant, mais vaniteux jusqu'au délire. Si votre intervention arrache Lée à cette agitation furieuse, elle assurera la tranquillité de nos études troublées maintenant par lui... Ni les lettres de tant d'amis, ni mes avertissements multipliés n'ont pu l'empêcher de souiller sa réputation, en voulant ternir la mienne. Le livre a paru sous de mauvais auspices, non sans dommage pour mon nom, mais il a fait beaucoup plus de tort au sien. »

Écrivant à R. Pace, il était moins mesuré : « Ce que trame contre moi ce scélérat de Lée ne me concerne pas seul, mais cela regarde peut-être aussi toute votre Angleterre, quelque peu intéressée à l'honnêteté de son panégyriste. Je sais que mes travaux ont ajouté fort peu à sa gloire, mais ce peu, Lée le lui envie. » Il s'adressa aussi au cardinal d'York. Il lui représenta l'Allemagne frémissant de fureur et lançant contre son adversaire des centaines de libelles. « J'ai beau réclamer dans mes lettres, disait-il, ces hommes se refusent à l'épargner, tout en consentant à épargner la nation anglaise. Lée agira donc sagement s'il apaise par un écrit ceux qu'il a irrités par ses injures contre moi. De mon côté, je m'efforcerai de mettre fin à cette tragédie. » Il écrivit au roi lui-même, à ce *protecteur incomparable des lettres et des études chrétiennes*. Il lui dénonça la conjuration d'un petit nombre d'hommes qui, trop accoutumés au *vin aigre*, n'aimaient pas *son vin doux*. Il lui envoya son *Apologie*. Il avait perdu à la faire environ quarante jours qui *auraient été bien mieux employés à célébrer les vertus du roi ou à servir les intérêts*

du Christ. « Plût à Dieu, ajoutait-il, que Lée eût écrit autrement ou qu'il ne fût pas anglais! Je ne lui dois rien, mais, dans un sentiment chrétien, je suis plus bienveillant pour lui qu'il ne l'est lui-même. Je dois à l'Angleterre plus qu'à aucun autre pays... Je lui réponds, mais sans injures; il y renoncera lui-même s'il prend soin de son honneur. Quant aux raisons, je pense qu'il n'y répondra jamais. »

Érasme cherchait à mettre en jeu l'honneur de l'Angleterre, connaissant bien le caractère de la nation. Au reste, l'exaspération des Allemands était grande. « J'ai lu, écrivait Bilibald Pirckheimer, ou plutôt j'ai vu l'invective très insipide d'Édouard Lée. En effet, qui pourrait lire ce livre sans esprit, sans pudeur, sans littérature, sans aucune qualité humaine? J'ai lu aussi votre *Apologie.* Vous désirez connaître mon sentiment? J'aurais préféré le silence ou une réponse digne de l'agresseur. » Suivant lui, Érasme aurait dû accabler de tous les traits de son éloquence le misérable qui avait osé le souiller de ses outrages immondes et de son venin infernal.

Cette lettre pleine de violence, écrite par un personnage grave et considéré, montre quelle passion enflammait l'Allemagne. Érasme lui répondit : « Bien d'autres, mon très cher Bilibald, me donnaient le conseil que vous me donnez maintenant avec sagesse et amitié... Mais à Dieu ne plaise que la violence de quelqu'un, arrachant mon âme à son assiette, me fasse lâcher la bride à la médisance, pour me déchaîner contre la réputation d'autrui! Que serait-ce, en effet, sinon partager le délire d'un insensé, et se venger de la méchanceté en devenant méchant soi-même? Puissé-je, au contraire, conformément à la doctrine apostolique, rendre avec usure le bien pour le mal! » Il avait répondu à Lée de manière à le priver de la renommée qu'il ambitionnait, tout en conservant son ancienne modération. Trop de violence n'aurait fait qu'aigrir une situation déjà pleine d'emportements. Il ne voulait à aucun prix renoncer à la gloire de n'avoir noirci personne par

ses écrits. D'un autre côté, s'il n'avait pas répondu, il y avait danger pour lui de perdre pendant quelques mois, avec l'estime de beaucoup de gens, une partie du fruit qu'il avait cherché par tant de veilles. Il avait reçu de ses amis d'Allemagne des lettres où son adversaire était mis en pièces. Il ne les avait fait lire à personne, car il désirait mettre fin à cette lutte et ne pas augmenter l'importance du personnage. Bilibald avait annoncé que l'Allemagne lui préparait des *panégyriques* annuels. Il souhaitait que ce ne fût qu'un badinage. « Autrement, disait-il, Lée se prendrait pour un Dieu. »

Un autre Allemand, Hermann Buschius, n'était pas plus modéré dans son langage que Bilibald, il regardait Lée comme le plus léger, ou plutôt comme le plus méchant des hommes : « C'était le scarabée s'attaquant à l'aigle, un vaurien, un bourreau. » Il aurait voulu pouvoir venger son ami; mais Érasme n'avait pas besoin de son secours pour terrasser cet Anglais, et avec lui toute la faction des barbares.

En lui répondant, le prince des lettrés se départait quelque peu de cette modération dont il faisait parade. Il appréciait ainsi l'ouvrage de Lée : « Parmi tant de livres futiles que les imprimeries vomissent sur le monde, que je meure, s'il a paru quelque chose où il y ait plus d'ignorance, plus de sottise, plus de venin ! Cet homme a mécontenté tout le monde, ses partisans comme ses ennemis. Toutefois, il est content du bruit qu'il a fait. Il a mis tout en œuvre pour saper ma réputation en Angleterre; mais il n'a pas réussi. Tous les gens de bien sont pour moi dans cette île. »

Les épigrammes n'épargnèrent pas son adversaire. Érasme désapprouva ces injures : « Qu'il soit digne de la corde, disait-il, je le veux; mais j'aimerais mieux le voir attaqué avec des arguments qu'avec des injures de cette espèce. » Il empêcha aussi la publication des lettres écrites contre Lée. Sa conduite était dictée moins par la modération que par des motifs de prudence, et par la crainte de ranger dans quelque parti celui que les ennemis mêmes des lettres refusaient de

reconnaître. A Louvain, le livre de Lée fut enlevé de la bibliothèque des Franciscains, et après avoir été souillé d'ordures immondes, il fut remis à sa place. Pendant quelques jours on ignora la cause de la puanteur qui remplissait la bibliothèque. On découvrit enfin le livre souillé intérieurement. Le prieur entra dans une grande colère. Il menaça d'excommunication l'auteur du méfait. Érasme condamna hautement ces excès auxquels des amis plus zélés que sages se laissaient emporter (1).

Parmi les partisans que Lée comptait en Angleterre, se faisait remarquer Standicius, d'abord frère mineur, puis théologien, enfin évêque. C'était un adversaire opiniâtre d'Érasme qui s'en vengeait en le couvrant de ridicule. Un jour, prêchant dans le cimetière de Saint-Paul, à Londres, il se déchaînait contre les traducteurs du Nouveau Testament. Il déclarait que la religion était menacée d'une ruine complète, si l'on ne faisait disparaître toutes les traductions nouvelles. Il accusait Érasme d'avoir altéré *l'évangile* de saint Jean, en substituant le mot *sermo* au mot *verbum* de la Vulgate. « Ce petit grec, disait-il, ne comprend pas les motifs de la préférence donnée par saint Augustin au mot *verbum*. » Il supplia le maire de Londres et les autres magistrats présents de venir au secours du christianisme en péril.

Érasme écrivit au cardinal Wolsey au sujet de ce sermon de Standicius. Il se plaignait de l'acharnement des moines mendiants contre les lettres. « Ils attaquent, disait-il, sans l'avoir lu, un ouvrage approuvé par le pape et par tant de personnages éminents. » Il composa une *Apologie* où il justifia l'orthodoxie de sa traduction relativement au mot censuré.

Il avait commencé la *Paraphrase* des Épîtres de saint

(1) Après avoir rempli une mission diplomatique en Espagne, Lée devint aumônier du roi, puis archevêque d'York en 1532. Attaché de cœur à la cause du pape, il reconnut cependant Henri VIII comme chef souverain des Églises du royaume, ce que Tunstall, évêque de Durham, refusa de faire. Je ne parle pas de Thomas Morus et de l'évêque de Rochester, tout à la fois ami d'Érasme et de Reuchlin.

Pierre. D'autres travaux l'occupaient encore, lorsqu'il tomba malade, mais il se rétablit peu à peu. Les *Paraphrases* de saint Pierre et de saint Jude furent livrées au public.

Il espérait que le retour de l'empereur, annoncé depuis longtemps, calmerait les agitations tumultueuses de ses ennemis. On l'attendait de jour en jour. En même temps une entrevue entre le roi de France et le roi d'Angleterre se préparait à Calais, avec une pompe merveilleuse. L'archevêque de Cantorbéry avait engagé Érasme à ne pas manquer de s'y rendre. Morus avait joint ses instances à celles du prélat. L'empereur arriva enfin, mais, en habile politique, il rendit visite au roi d'Angleterre. Morus écrivait à son ami : « Aujourd'hui l'empereur débarque. Demain, au point du jour, ou peut-être même cette nuit, le roi s'avancera au-devant de lui. Vous ne sauriez croire quelle a été la joie, je ne dis pas du prince et des grands, mais aussi du peuple, quand on a reçu la nouvelle que Charles V débarquait ici. »

Il est certain qu'Érasme se rendit à Calais, mais les détails font défaut. Il y passa plusieurs jours. Il aurait voulu entretenir longuement le cardinal. C'était le but principal de son voyage, comme il le lui écrivait, mais les affaires d'État s'y opposèrent. Il se contenta de le saluer, sans oser solliciter un entretien. Il lui écrivit donc et lui demanda la continuation d'une faveur dont les bonnes études profitaient. Il désirait depuis longtemps lui témoigner sa reconnaissance par quelque monument capable de durer, mais jusque-là l'occasion avait manqué. Quelque temps auparavant, il lui avait exprimé le regret de ne pouvoir lui dédier les *Paraphrases* de saint Paul, ouvrage destiné à vivre, à ce qu'il semblait, et approuvé même de ceux qui n'aimaient aucun écrit d'Érasme. Mais les diverses parties de cette œuvre, exécutée à diverses reprises et non d'une seule haleine, avaient été dédiées à divers personnages.

En ce moment Thomas Morus possédait toute la faveur de son souverain; sans l'avoir désiré, sans l'avoir recherché,

il fut nommé chevalier et reçut la charge de trésorier, qui était aussi honorable que lucrative. Jusque-là il était seulement conseiller du roi. Ce fut alors qu'il entra en relation avec trois amis d'Érasme, en vertu du principe pythagoricien sur la communauté. Ces trois hommes étaient Louis Vivès, François Craneveld, Conrad Goclenius.

Un jeune homme lui fit voir quelques écrits de Vivès. Il en fut ravi. Ce savoir encyclopédique, si vaste, si achevé, si profond, le frappa tellement, qu'il se prit à rougir de lui-même. Érasme lui répondait : « Vivès est un de ceux qui doivent obscurcir mon nom, et cependant je n'ai pour aucun lettré plus de faveur. La bienveillance si franche que vous lui montrez ajoute encore à mon affection pour vous. Vivès a une âme merveilleusement philosophique. Il méprise avec héroïsme cette souveraine à laquelle tant de gens sacrifient. Toutefois la fortune ne peut manquer à un tel talent, à un tel savoir. Nul n'est plus capable de mettre en déroute les phalanges des sophistes. Il a longtemps servi dans leur camp. »

Craneveld était de Bruges. Érasme n'aimait pas les mœurs des Flamands, mais il faisait une exception pour Craneveld. Il le présenta donc à Morus qui l'accueillit avec sa candeur ordinaire. Pleinement satisfaits l'un de l'autre, tous deux le remercièrent du nouvel ami qu'il leur avait donné. Morus plaçait dans l'amitié le principal charme de la vie. Le plaisir que d'autres prenaient au jeu, à la chasse, à la musique, il le cherchait dans la libre causerie d'amis doctes et bien nés. Un caractère si franc et si aimable était fait pour en avoir beaucoup, mais avare en ce point, il n'était pas homme à refuser les acquisitions nouvelles.

Érasme lui parla de Conrad Goclenius, professeur de langue latine au collége de Louvain, qui se recommandait par son intégrité morale, son caractère affable, son esprit fin et pénétrant, sa plaisanterie attique, son talent de conteur aimable, ses poésies pleines d'agrément. N'ayant point de passion trop vive, étranger à l'envie, il semblait vraiment né

pour l'amitié. L'affection d'Érasme pour ce professeur fut constante. « Heureuse, disait-il, la jeunesse de nos jours qui a de tels maîtres. Je lui porterais envie, si je ne favorisais de tout mon cœur l'intérêt public. Plus les grenouilles coassent, plus s'accroît l'ardeur des jeunes gens pour les bonnes études, ainsi que leur dédain pour les lettres barbares. » Il engageait Goclenius à ne point perdre son temps à disputer contre ces esprits chagrins et envieux qui voyaient avec peine les progrès de la véritable science. La plus belle manière de se venger, c'était de leur montrer un homme irréprochable dans ses mœurs, sage dans son enseignement. « Que penseront, en effet, les gens sensés, disait-il, lorsqu'ils apprendront qu'à Louvain le professeur d'éloquence et de poésie sait éviter l'obscénité et la médisance, tandis que les leçons de théologie et même les sermons sont viciés par les mensonges et les injures les plus révoltantes ? » Goclenius devint le confident le plus intime de ses sentiments et de ses pensées.

La santé d'Érasme s'étant trouvée fatiguée par les études et la chaleur, quelques jours passés à la campagne la rétablirent. Il écrivait à un ami : « Je pensais auparavant que les anciens n'avaient tant vanté la vie des champs qu'en vue du plaisir, mais l'expérience m'a appris qu'elle est encore moins agréable que salutaire. J'avais presque perdu la vie dans les villes. Mon estomac était pris d'une nausée continuelle. J'avais déjà affaire à plusieurs médecins. On m'avait prescrit potions, pilules, poudres, drogues, bains, emplâtres et le reste. Cependant je n'avais pas le temps d'être malade. Rassemblant donc mes bagages, je monte à cheval. Mon domestique me demande où je vais. Je réponds : « Partout où me sourira un air doux et sain. » A peine avais-je passé ici deux jours, que la fièvre avait disparu. L'estomac se portait bien. Il semble que, dans cette campagne, j'ai tout à fait rajeuni. Il n'est rien que ne digère mon estomac auparavant si faible. » Érasme se donna beaucoup de mouvement cette année-là. Nous le verrons plus tard à Cologne.

Cependant l'affaire de Luther touchait à une crise décisive. L'orage devenait de plus en plus menaçant pour ce théologien en révolte. Le docteur d'Eck avait argumenté contre lui. Hochstrate avait promis je ne sais quels raisonnements auxquels tous devaient être contraints de céder. Les théologiens de Louvain discutaient et même écrivaient. Deux Universités avaient déjà condamné Luther. On attendait la décision de la *Faculté* de Paris. « Mais voilà que tout à coup, disait Érasme avec son ironie habituelle, l'affaire sembla se résoudre en bulle et en fumée. » En effet, une bulle formidable avait été imprimée, mais le pontife avait défendu de la publier. Érasme s'en alarmait dans l'intérêt de Luther et des bonnes lettres. « Je crains terriblement, disait-il, pour le malheureux Luther, tant de tous côtés est ardente la conjuration, tant on irrite contre lui de toutes parts les princes et surtout le pape Léon ! Plût à Dieu qu'il eût suivi mon conseil et se fût abstenu de ces violences séditieuses et intolérables ! Il aurait recueilli plus de fruit et moins de haine. Ce serait peu de chose que la perte d'un homme, mais s'ils réussissent dans cette affaire, personne ne pourra souffrir leur insolence. Ils ne se tiendront pas en repos jusqu'à ce qu'ils aient anéanti entièrement *les langues et les bonnes lettres*. Déjà ils attaquent de nouveau Reuchlin en haine seulement de Luther, qui, malgré mon conseil, mêlant à son affaire le nom de ce savant, l'a compromis, sans avoir servi sa propre cause. »

Il n'était pas moins inquiet pour la paix de l'Église. Son esprit clairvoyant avait pressenti ce que pouvait avoir de redoutable le mouvement dont Luther avait donné le signal. « Je crains, disait-il, que le débat ne dégénère en une sédition grave. Ceux qui conseillent ainsi le pape lui donnent, à mon sens, un conseil plus ou moins pieux, mais assurément plein de péril. Cette affaire a jailli des sources les plus mauvaises. Puis les moyens les plus pernicieux l'ont poussée au point où elle est. Cette tragédie a sa première origine dans

la haine des bonnes lettres et dans la sottise des moines. Ensuite, de grandes injures, de malicieux complots l'ont amenée à ce délire que nous voyons. Leur but n'est douteux pour personne. Ils veulent étouffer les lettres qu'ils ne connaissent pas, afin de régner impunément avec leur barbarie. Quant à moi, je ne me mêle pas de cette pièce. Autrement un évêché même est tout prêt, si je voulais écrire contre Luther. Je vois avec douleur qu'on étouffe ainsi la doctrine évangélique, et que l'on nous contraigne seulement, au lieu de nous instruire. »

C'était en ces termes qu'Érasme exposait sa pensée à Gérard de Nimègue, chapelain de l'évêque d'Utrecht. Il désapprouvait les violences de Luther et s'abstenait de juger sa doctrine, mais il souhaitait que ce théologien ne fût pas sacrifié à la haine de ses adversaires. Il écrivit à Œcolampade : « Les livres de Luther étaient sur le point d'être brûlés en Angleterre, et c'était sans remède. Un ami, de condition humble, mais vigilant à propos, y a remédié. Je ne suis pas capable de prononcer sur ses écrits, mais la tyrannie présente ne me plaît en aucune façon. »

Luther avait pour appui principal l'électeur de Saxe. Ce prince montrait aussi beaucoup de faveur pour Érasme. Il lui avait envoyé deux médailles à son effigie, l'une en or, l'autre en argent. Ce don, s'il faut l'en croire, lui avait fait plus de plaisir qu'un talent attique. « L'électeur, disait-il, m'a envoyé son image en or et en argent. A mon tour, je lui envoie la mienne en airain. La matière est digne de l'un et de l'autre. Qu'y a-t-il en effet dans ce prince qui ne soit d'or? » Il louait la sagesse de son administration qui enrichissait ses états, sans faire tort à ses voisins, la création d'une école florissante, enfin cette modération qui fermait la bouche même aux défenseurs de l'ancienne science. « Si les lettres ne sont pas tout à fait ingrates, ajoutait-il, elles consacreront les bienfaits de leur glorieux protecteur par des monuments immortels. » Pour lui, il aspirait au bonheur de voir cet

illustre prince et l'université de Wittemberg. Se proposant de voyager en Allemagne au prochain automne, il voulait aller visiter ses amis de Saxe, s'il pouvait le faire sûrement.

Le duc George, qui ne devait pas suivre son cousin dans la voie de la réforme, rivalisait cependant avec Frédéric pour faire fleurir les bonnes études. L'université de Leipzig était l'émule de celle de Wittemberg. Sous ses auspices et grâce à sa munificence, cette université avait joint l'étude des lettres polies et des langues aux anciennes sciences qui, depuis longtemps, l'avaient illustrée. Malheureusement la discorde y régnait. Érasme écrivait au duc : « Ainsi le veut la destinée, il n'y a rien de si parfaitement heureux qui ne soit souillé de quelque tache... Il appartient à votre sagesse de calmer ces dissensions des études, et le moyen, c'est que chacun recommande son enseignement sans outrager celui des autres. » Le prince lui avait fait remettre trois petits fragments d'argent brut extrait de ses mines. Érasme reçut ce présent comme un objet curieux qui l'intéressait par sa nouveauté. Peut-être eût-il préféré un argent moins brut. « J'aurais regardé comme très précieux, disait-il, tout ce qui m'aurait été apporté de la part d'un tel prince. » Le porteur du présent était un jeune homme qui le séduisit par des dehors brillants. Il se nommait Henri Epphendorp. On le retrouvera plus loin, et il deviendra son mortel ennemi.

Érasme se plaignait beaucoup du zèle inconsidéré de certains Allemands, zèle qui lui était plus nuisible que la haine de ses ennemis. Ils avaient mis au jour des lettres qui auraient dû rester secrètes. « Nos ennemis sont plus sages, écrivait-il. Ils cachent tout et conspirent en secret. Nous, au contraire, nous ne cachons rien. Je prépare une nouvelle édition de toutes les lettres, afin que personne ne les imprime de nouveau comme elles ont été publiées. Nous rejetterons certains endroits, nous en adoucirons d'autres. La lettre écrite à Luther et publiée chez vous a été déférée à Léon X.

D'autres passages ont été mis sous les yeux de diverses personnes pour les exciter contre moi. Qui donc a enseigné à ces mauvais génies l'art de conspirer? »

Il ouvrait son cœur plus à fond dans une lettre adressée à Rhenanus : « Je m'étonne que les Allemands me demandent précisément ce qui excite contre moi les haines. Vous savez sous quels auspices parurent les premières lettres, publiées d'abord par vos soins. Mais combien plus fâcheuse fut la publication qui suivit! J'avais cédé en partie aux instances de mes amis, en partie à la nécessité elle-même, car je voyais des gens prêts à publier malgré moi celles de mes lettres qu'ils avaient entre les mains. »

Lorsqu'il était à Sienne, Jacques Pison, ambassadeur du roi de Hongrie, avait vu étalé chez un libraire un recueil de lettres d'Érasme. Il l'avait acheté et le lui avait fait parvenir. Quoiqu'il y eût là beaucoup de choses qui pouvaient ne point paraître indignes d'être conservées, Érasme, troublé par un accident si imprévu, avait condamné le recueil tout entier aux flammes. Aux raisons générales et communes à tous, qui le détournaient de publier ses lettres, s'ajoutaient des motifs particuliers. Sa fortune ayant toujours été non-seulement humble, mais constamment malheureuse, et la suite de sa vie n'ayant pas été telle qu'il voulût ou qu'il pût se dire exempt de tout reproche, il n'avait pas lieu de souhaiter qu'il restât des traces nombreuses de ses fautes et de ses infortunes. Il songeait aussi que ceux à qui l'on écrit voient souvent avec peine leurs sentiments intimes dévoilés au public et exposés à de mauvaises interprétations.

De retour dans son pays, il sut que beaucoup de personnes possédaient des recueils semblables à celui que Pison avait trouvé. Tous ceux qu'il put rencontrer furent livrés au feu, mais il avait affaire à *l'Hydre de Lerne*. Il laissa donc imprimer quelques lettres, espérant qu'on cesserait de lui demander les autres, ou du moins qu'on renoncerait à une publication dont il s'était chargé lui-même. Il revit le recueil, éclair-

cit quelques points mal interprétés, retrancha certains détails qui avaient offensé des esprits chatouilleux et irritables à l'excès; il en adoucit d'autres; mais telle était la nature de l'époque présente, qu'il se repentit bientôt de sa résolution. Au milieu de la haine que les défenseurs des langues et des bonnes lettres inspiraient à certaines gens, la tragédie de Luther, éclatant tout à coup, avait tellement échauffé les esprits, qu'on ne pouvait plus ni parler ni se taire sans péril.

Érasme, rendu circonspect, écrivit à Froben d'une manière pressante, afin qu'il supprimât pour toujours cet ouvrage ou qu'il le réservât pour un temps plus calme. Mais en cette circonstance comme en beaucoup d'autres, Froben, mal inspiré pour ses intérêts, hâta l'impression des lettres, à son insu, et, arrivé presque à la fin, il n'attendait plus que la *Préface* et l'*Épilogue*, prêt à livrer le volume au public, quand même Érasme refuserait d'y rien ajouter, ne voulant pas supporter la perte d'une si grosse dépense. Informé de ces dispositions, il se résigna, mais il invoqua la loyauté de Rhenanus pour écarter du moins tout ce qui pouvait exciter des haines trop fortes. Son ami devait se montrer un autre lui-même, sans reculer devant la dépense; Érasme offrait de la supporter entièrement. « Je crois, lui disait-il, qu'il y a profit, quand, par une perte d'argent, on assure sa réputation. » Quoique le zèle de Rhenanus fût sincère, l'ouvrage excita des colères tout à fait tragiques. Érasme prépara donc une nouvelle édition où il voulait tâcher de ménager davantage la susceptibilité ombrageuse de certains lecteurs.

Les ennemis des nouvelles études s'efforçaient d'associer Érasme et Reuchlin à Luther. Érasme protestait hautement contre cette confusion; mais, à dire vrai, si on poursuivait en lui le lettré et le novateur, lui, de son côté, dissimulait le novateur sous le masque du lettré. Il crut nécessaire de prémunir le pape contre les accusations de ses adversaires. « Il se reposait assurément sur la bonté de Léon X, qui ne vou-

drait pas faire du mal à un innocent; sur sa sagesse, qui refuserait de croire aux calomnies des méchants. Toutefois, voyant les occupations sans nombre qui absorbaient l'esprit si pénétrant du pontife, les trames continuelles des ennemis conjurés des bonnes lettres, il n'était pas tout à fait sans crainte. Il ne connaissait pas Luther; il n'avait lu de lui que dix ou douze pages, et encore par fragments détachés. D'après ce qu'il avait alors entrevu, cet homme lui avait paru très propre à expliquer les lettres sacrées à la manière des anciens. « J'ai favorisé en lui le bien, disait-il, et non le mal, ou plutôt j'ai favorisé en lui la gloire du Christ. J'ai soupçonné, presque le premier de tous, qu'il y avait danger que l'affaire n'aboutît à la sédition, ce que j'ai toujours eu en horreur, autant que personne. »

« Il avait écrit souvent à ses amis, les priant d'engager Luther à ne point perdre de vue, dans ses écrits, la douceur chrétienne et la paix de l'Église. C'était dans le même sens qu'il avait répondu à sa lettre écrite deux ans auparavant. Cette réponse, pleine d'avis affectueux, avait été précisément dénoncée au pontife, et pourtant elle était faite pour lui concilier sa faveur. Quel avertissement épargnait-il à Luther? Il parlait sans doute avec modération, mais on avançait plus ainsi que par l'âpreté.

« On incriminait surtout deux passages, l'un où se trouvaient ces paroles : « J'écris ceci, non pour vous avertir de le faire, mais pour que vous fassiez toujours ce que vous faites. » L'autre, où il disait : « Beaucoup de personnes vous sont ici favorables. » C'était la vérité. On était favorable, tout comme Érasme lui-même, à ce qu'il y avait de bien en lui; mais pour conserver cette faveur, Luther devait écrire avec la modération qu'il prescrivait et non en séditieux. Dans la lettre telle qu'elle avait paru à Leipzig, le nom de l'évêque de Liége avait été mêlé à cette affaire. Il s'en étonnait et regrettait la publication d'une lettre secrète. Le texte, imprimé à Bâle, n'en faisait pas mention. Ce qu'il y avait de

certain, c'est que l'évêque avait toujours été, comme lui, étranger à la cause de Luther. Au reste, la lettre avait été écrite près de deux ans auparavant, lorsque l'affaire n'en était pas venue encore à ce degré de violence, et lorsqu'on provoquait la discussion. Il défiait que personne, même à table, l'eût entendu défendre les opinions de Luther.

« On lui reprochait de n'avoir pas écrit contre cet homme; mais il ne le pouvait pas avant d'avoir lu attentivement ses écrits une ou deux fois, et il n'avait pas le temps. D'ailleurs, l'affaire dépassait la faible mesure de son esprit et de sa science. Il ne voulait pas non plus ravir cette gloire aux universités qui s'étaient emparées du débat. « Je ne suis pas assez insensé, ajoutait-il, pour oser quelque chose contre le suprême vicaire du Christ, moi qui ne voudrais même pas me porter l'adversaire de mon évêque particulier. Je ne suis pas assez ingrat pour ne point m'efforcer de répondre à votre bonté plus que paternelle. Mon talent, si faible qu'il soit, servira toujours la cause du Christ et la paix du peuple chrétien. Quiconque y fera obstacle m'aura pour adversaire. »

« Il ne défendait pas Luther, même quand il était permis, jusqu'à un certain point, de lui être favorable. Seulement il désapprouvait la manière dont on l'attaquait, et il servait non les intérêts de Luther, mais l'autorité des théologiens. Il voyait qu'on traitait cette affaire avec des haines violentes et des clameurs séditieuses devant le peuple, ce qui ne faisait que donner du lustre aux ouvrages de Luther et exciter dans la foule le désir de les lire. « Si d'abord, disait-il, on l'avait réfuté, si on l'avait effacé de l'esprit des hommes et qu'ensuite on eût brûlé ses livres, on aurait pu anéantir Luther tout entier sans trouble dans le monde, s'il mérite véritablement d'être traité comme ces hommes le disent hautement. Les esprits libres et généreux aiment à être enseignés, mais ils ne veulent pas être contraints. »

Cette lettre était habile et hardie. Toutefois, Érasme se

défendait faiblement au sujet de l'indiscrétion commise envers l'évêque de Liége, et il manquait de sincérité quand il exposait les raisons qui l'avaient empêché d'écrire contre Luther. En finissant, il faisait part à Léon X du projet qu'il avait formé d'aller passer l'hiver à Rome pour consulter sur quelques points la bibliothèque de Sa Sainteté. Mais les congrès des princes l'avaient forcé de remettre ce voyage à l'hiver suivant.

Dans une autre lettre écrite à François Chiregati (1), il parlait aussi de ce projet comme d'une résolution arrêtée, pourvu qu'il fût en vie et en santé. Au sujet de Luther, il s'exprimait ainsi : « Peu de personnes s'affligent autant que moi de cette sédition. Que n'ai-je pu, dès le commencement, l'empêcher d'éclater, ou que ne puis-je à présent l'apaiser? Mais toute cette affaire, qui est née malheureusement par la faute de certains moines agissant dans leur propre intérêt, en est venue par un progrès funeste jusqu'à ce degré de rage où nous la voyons. Ce serait être impie que de n'être pas favorable à la dignité du pontife romain. Mais plaise à Dieu qu'il sache combien lui nuisent certaines gens *qui s'imaginent la défendre admirablement!* Croyez-moi... rien n'a plus recommandé Luther à l'affection du peuple que les clameurs insensées de ces hommes devant la foule; et cependant aucun d'eux ne le réfute dans des livres publiés : ce à quoi je les ai toujours exhortés, car je voyais que c'était le seul moyen de l'accabler, s'il était vraiment tel qu'on l'accusait d'être. Ceux qui jusqu'à présent ont écrit contre lui ne satisfont pas même les personnes les plus mal disposées à son égard...

« Que n'ai-je auprès du pontife un ascendant égal à la sincérité de mon zèle? Je lui aurais donné un conseil plus utile à lui-même et plus salutaire au monde. Les cris et la terreur pourront comprimer le mal pour un temps; mais bientôt il

(1) Chiregati, alors protographe apostolique, fut plus tard évêque de Terni. Adrien VI le chargea d'une mission en Allemagne.

éclatera plus pernicieux encore. De tels moyens ne feront pas que Luther ait moins de partisans, ou que l'on ait de meilleurs sentiments à l'égard du pontife romain. Mais l'on dissimulera avec plus de circonspection. Jusqu'ici, du moins, nous avons vu que ces clameurs et ces menaces n'ont servi qu'à irriter et à rendre plus favorables à Luther ceux qui auparavant ne le soutenaient qu'avec froideur, ou même à mettre de son côté ceux qui d'abord lui étaient plutôt contraires.

« Pour ce qui me concerne, il n'y a rien à craindre. Jamais je ne serai un maître d'erreur ou un chef de sédition; et pourtant vous croiriez à peine toutes les tentatives qu'on a faites pour m'engager à me mêler un tant soit peu de cette affaire, qui serait dans un état bien différent, si j'avais voulu donner quelque espoir à ce sujet. Mais qu'une telle pensée n'approche jamais du cœur d'Érasme! Jusqu'ici j'ai prêché le calme et la concorde. Jusqu'ici j'ai travaillé pour le Christ. Voici que le terme de ma vie approche. Je ne déserterai pas la voie où je suis entré, et je ne perdrai pas la couronne. J'abandonnerai au jugement du souverain Maître ces déclamateurs, opprobre de leur ordre, qui du reste se font plus de mal à eux-mêmes qu'à moi, tellement partout le peuple s'éloigne d'eux.

« Nous publions maintenant toutes les œuvres de saint Augustin. Ce travail achevé, je ferai connaître combien les factieux me déplaisent, combien je suis dévoué à la chaire romaine, quoiqu'elle n'ait pas besoin de l'appui d'un vermisseau tel que moi. Tous les gens de bien embrasseront sa cause avec plus de zèle encore, si lui-même soutient sincèrement les intérêts du Christ, car son vicaire suprême ne doit pas briller d'autres ornements que ceux mêmes qui se trouvaient dans le Christ à un degré éminent. »

Érasme, dans cette lettre, établissait assez nettement sa position au milieu des débats soulevés par Luther. Il désapprouvait hautement la manière dont on le combattait; mais

en même temps il refusait de faire cause commune avec lui. Il voulait rester uni à l'Église de Rome; mais il souhaitait que le pape, renonçant à une ambition mondaine, satisfît par de sages réformes au désir des gens de bien. Il voyait avec perspicacité l'étendue et la profondeur du mouvement qui agitait le monde, comme aussi l'impuissance des moyens violents pour l'étouffer. Fatigué des injures et des menaces dont il était assailli, il faisait assez clairement entendre qu'il était imprudent de le pousser à bout, et tout en protestant de son aversion pour le schisme et l'hérésie, il voulait qu'à Rome on songeât de quel poids serait son nom dans la grave dissension qui avait éclaté.

Dès que la bulle ordonnant de prêcher contre Luther avait paru, quelques religieux mendiants avaient décidé qu'il fallait attaquer en même temps Érasme devant le peuple. Deux dominicains se déchaînèrent contre lui d'une manière si violente, à Louvain, que l'affaire menaçait de tourner à la sédition. Le même fait eut lieu à Anvers et à Bruges. Un frère mineur, suffragant de l'évêque de Tournai, lança pendant des heures entières force injures contre Luther et contre Érasme, les appelant bêtes, ânes, grues, bûches, mais ne réfutant rien. Dans un autre sermon, il dit ouvertement qu'il y avait dans les livres d'Érasme des articles hérétiques. Un magistrat instruit alla le trouver et lui demanda quels étaient ces articles. Il répondit : « Je n'ai pas lu les livres d'Erasme; j'ai voulu lire ses *Paraphrases;* mais elles sont d'une latinité trop haute pour moi. Je crains donc qu'il ne puisse tomber dans quelque hérésie à cause de cette haute latinité. »

Mais le plus violent de tous était le carme Nicolas d'Egmond. Quelqu'un ayant dit qu'Érasme et Luther n'étaient pas d'accord, il répondit : « Il n'y a jamais accord entre les hérétiques. » Le jour de Saint-Denys, dans l'église de Saint-Pierre, au milieu d'un sermon sur la charité, il abandonna tout à coup son sujet pour attaquer Érasme qui était survenu par hasard. Il l'accusa particulièrement d'avoir favorisé Luther et

d'avoir même employé tous ses efforts à le défendre. Un autre jour, le désignant sans obscurité, il s'écria : « Attachez-vous aux anciens; fuyez les nouveautés; restez fidèles à l'ancien Évangile. » Il continua longtemps sur ce ton avec colère. Le dimanche suivant, il revint sur le même sujet et ajouta ce complément : « Ceux-là aussi seront un jour attachés au poteau, s'ils ne s'arrêtent pas. »

Érasme écrivit au recteur de l'Université, Godschalc Rosemond, pour se plaindre de ces excès de langage. « N. d'Egmond, lui disait-il, a reçu la mission de parler contre Luther et non contre Érasme. Cependant il a presque plus accusé le second que le premier. C'est agir contre les intentions du pontife qui désire gagner ceux qui ont été jusqu'à présent du parti de Luther. A plus forte raison ne veut-il pas envelopper dans sa ruine ceux qui sont étrangers à sa cause. Votre autorité doit donc réprimer cette langue effrénée qui donne le plus détestable exemple et déshonore l'ordre entier des théologiens, ainsi que la très célèbre université de Louvain. Toute sorte de motifs doivent engager cette école à imposer silence à des clameurs insensées; mais si elle ne veut pas, ou si elle ne peut pas le faire, j'aurai alors recours à un autre remède. »

Le recteur répondit que si Érasme voulait entendre d'Egmond s'expliquer en sa présence, l'affaire pourrait peut-être s'arranger. Il y consentit, quoique bien persuadé, dit-il, qu'il ne sortirait aucune parole sensée de la bouche de son adversaire. Il a fait lui-même le récit comique de cette entrevue, dans une lettre adressée à Thomas Morus. Le recteur prit place, ayant Érasme à sa droite et d'Egmond à sa gauche. Ce n'était pas sans intention qu'il avait rangé ainsi les deux adversaires. Il connaissait le caractère du carme et il s'était persuadé qu'Érasme pouvait s'irriter. Il s'était donc assis au milieu pour séparer les combattants, si, la dispute s'échauffant, on en venait aux coups de poing. Il exposa l'affaire en peu de mots.

D'Egmond, prenant un air singulièrement grave, commença ainsi : « Je n'ai injurié personne dans mes discours sacrés. Si Érasme se croit blessé, qu'il s'explique, je suis prêt à lui répondre. » Érasme lui demanda si ce n'était pas la plus grave des injures, que de dénigrer un homme innocent par des mensonges dans un discours public. Aussitôt d'Egmond prit feu : « Et pourquoi vous-même, dit-il, nous dénigrez-vous dans vos livres sacrés? — Dans mes livres, répondit Érasme, votre nom ne se trouve nulle part. — Ni dans mes discours, répliqua d'Egmond, jamais on n'a entendu votre nom. » Érasme dit que ses livres n'étaient pas sacrés, qu'il y racontait quelquefois ses rêves, qu'il y insérait des bagatelles frivoles. Il ajouta qu'il avait traité d'Egmond comme celui-ci le méritait, pour l'avoir calomnié publiquement en l'accusant de favoriser Luther. Alors le carme, passant de la colère à la fureur, s'écria : « Vous êtes l'auteur de tout cela; vous êtes un caméléon et un fin matois. » Là-dessus il vomit un torrent d'injures.

La colère montait au cœur d'Érasme, et déjà un mot peu mesuré et assez mal sonnant était sorti de sa bouche. Mais il se contint sur-le-champ, voulant ménager sa santé et celle du recteur, également chancelante, rougissant aussi de rivaliser avec un furieux. Souriant donc, il se tourna vers le recteur et dit : « Je pourrais rendre injures pour injures. Il m'appelle caméléon; je pourrais l'appeler renard ;... mais trêve d'injures qui ne sont pas dignes d'hommes, et qui conviennent à peine à des femmes; raisonnons : supposez que j'aie... » D'Egmond l'interrompit sur-le-champ de sa voix tonnante : « Je ne suppose rien ; je ne veux rien supposer. Ceci est votre affaire, à vous poètes, de supposer et de mentir en toutes choses. »

Érasme s'étant exprimé d'une autre façon, d'Egmond l'arrêta de nouveau plusieurs fois, et le recteur obtint avec peine qu'il le laissât parler. « Quand même il serait vrai, dit Érasme, qu'il y a dans mes livres des choses déplacées, vous n'avez pas cependant le droit d'abuser, pour satisfaire votre ven-

geance, du lieu saint, de l'autorité de la parole sacrée, de la crédulité d'un peuple simple. Vous pouviez à votre tour écrire contre moi, m'appeler en justice. » Au lieu de répondre, d'Egmond détourna la discussion. « Oui, dit-il, vous souhaiteriez bien avoir une semblable autorité. — Laquelle? — L'autorité de la prédication. — J'ai prêché anciennement, reprit Érasme, et je crois être capable de parler mieux que je ne vous entends le faire quelquefois. — Pourquoi donc ne le faites-vous pas? — Parce que je crois faire une chose plus utile en écrivant des livres. »

Dans sa lettre au recteur, Érasme s'était donné pour un homme bien méritant. « Comment avez-vous bien mérité, demanda le carme? — La plupart conviennent, répondit Érasme, que j'ai bien mérité des bonnes lettres. — Oui, dit son adversaire, c'est ainsi que vous les appelez; c'est mauvaises lettres qu'il faut dire. — Mais, reprit Érasme, j'ai aussi rectifié beaucoup de choses dans les livres sacrés. — Dites plutôt que vous en avez altéré beaucoup. — Érasme se couvrit de l'approbation pontificale. D'Egmond parut mettre en doute l'authenticité de cette approbation; et comme Érasme disait l'avoir montrée aux théologiens Atensis et Dorpius, il allait décocher quelque injure contre ce dernier, mais le visage sévère du recteur l'arrêta. Érasme, pour le convaincre, ayant offert de la lui montrer à lui-même : « Je ne veux rien voir de vous, dit-il sèchement. — Pourquoi, reprit Érasme, l'autorité du pontife a-t-elle tant de poids, quand elle condamne Luther, et si peu, quand elle approuve mes ouvrages?... D'Egmond ne répondit pas; mais ayant recours au pathétique, il rappela les honneurs dont les théologiens de Louvain l'avaient comblé avant d'être attaqués dans ses écrits. Toutefois il se garda bien de parler des violentes diatribes par lesquelles ils l'avaient déchiré, même avant qu'il allât s'établir à Louvain. « J'ai senti, répondit Érasme, combien vous pouviez faire de mal; mais je n'ai pas éprouvé vos bienfaits. »

Il y avait eu une première réconciliation avec Nicolas d'Egmond; mais celui-ci, qui était l'offenseur, lui avait gardé rancune. Il nia cette réconciliation. « Mais, dit Érasme, n'avons-nous pas bu splendidement au collége du Faucon? Là, n'y a-t-il pas eu promesse d'oubli réciproque? » — Le moine osa nier ce qui s'était passé devant tant de témoins.

Le recteur, pour modérer le débat, prétendit qu'il y avait eu réconciliation chrétienne, mais non une paix complète. Erasme, souriant, demanda combien il fallait de rasades pour rendre parfaite la paix théologique.

Aussitôt d'Egmond s'empara de ces mots : « Vous faites bien de me le rappeler, dit-il; vous nous poursuivez de vos sarcasmes, vous nous accusez d'ivrognerie. » En effet, Érasme avait écrit que d'Egmond, qu'il désignait sans le nommer, était sorti d'un grand dîner légèrement pris de vin. Dans son exaltation, celui-ci avait dit qu'Érasme et Lefebvre, qui maintenant luttaient entre eux, combattraient un jour au fond de l'enfer. Il nia d'abord le fait, mais il n'osa soutenir sa dénégation et se tut.

Bientôt, changeant de terrain, il déclara qu'il ne cesserait jamais de poursuivre Luther à grands cris, jusqu'à ce qu'il l'eût accablé. « Je ne vous empêche pas, répondit Érasme, de crier jusqu'à vous rompre le poumon, pourvu que ce ne soit pas contre moi. Toutefois vous n'y gagnerez que d'être la risée des gens de bien, car, à ce sermon, j'ai vu tout le monde rire. — Oui, reprit d'Egmond, c'étaient vos amis. — Je ne sais jusqu'à quel point ils sont mes amis, la plupart ne me sont pas même connus de visage. » — D'Egmond l'accusa de supposer des lettres de personnages illustres qui faisaient son éloge, et comme Érasme, pour justifier ses plaintes contre les théologiens, rappelait les imputations calomnieuses de Standicius en Angleterre, sur la résurrection, le mariage et l'eucharistie (1) : « Tout cela est peut-être vrai, » dit le carme.

(1) *V.* la note J, à la fin du volume.

Érasme sentit bouillonner son indignation, mais il réussit à se contenir. D'Egmond attaquait surtout ces mots dans la lettre à Luther : « *Je vous avertis de continuer à faire ce qie vous faites déjà.* » Érasme ayant allégué la civilité oratoire : « Vous avez raison, répliqua-t-il, c'est bien le propre des rhéteurs, de tout farder, de semer partout la fiction et le mensonge. »

La dispute continuait, et les deux adversaires ne pouvaient tomber d'accord sur aucun point. Si Érasme disait qu'il avait consulté la dignité des théologiens : « Laissez-nous ce soin, répliquait d'Egmond, nous y veillerons. » S'il faisait observer qu'en arrachant Luther des bibliothèques on ne l'arrachait pas des esprits : « C'est vous qui l'y avez mis, » répondait son adversaire.

Le recteur, interrompant enfin cette longue altercation, dit que tout cela n'était pas digne de théologiens, qu'il écouterait plus volontiers ce qui serait proposé pour rétablir la concorde. Érasme demanda ce qu'il fallait faire pour rendre la paix parfaite. « Réparer le tort fait par vous à notre réputation, » dit enfin d'Egmond, pressé par les instances du recteur... « Où donc vous ai-je fait tort, répondit Érasme? est-ce dans mes lettres? — D'Egmond fit un signe d'assentiment. — Ce que vous demandez, reprit Érasme, ne dépend pas de moi, ces lettres ayant été livrées au public. Au reste, elles ne blessent la réputation de personne. — Rétractez-vous, alors. — Comment? — Écrivez qu'à Louvain il y a des théologiens sincères et honnêtes. — Je ne l'ai jamais nié. Mais si ceux que j'ai critiqués me donnent occasion de les louer, je le ferai en termes magnifiques. » D'Egmond, irrité, répliqua : « Et nous de même, si vous nous donnez occasion de bien parler de vous, nous le ferons. Vous avez la plume, nous avons la langue. Vous nous accusez d'aboyer par derrière, j'ose vous parler en face. — Ce n'est pas étonnant, dit Érasme, vos mœurs sont telles que vous oseriez même cracher au visage d'un honnête homme. »

Le recteur ayant rappelé qu'il s'agissait surtout de Luther : « Eh bien! dit Nicolas d'Egmond, vous avez écrit en faveur de Luther, écrivez maintenant contre lui. » Érasme s'en défendit, alléguant son peu de loisir, son insuffisance, la crainte de paraître cruel en attaquant un homme terrassé et vaincu. « C'est cela, reprit d'Egmond, écrivez que Luther a été vaincu par nous. » Érasme répondit qu'il ne manquerait pas de gens qui proclameraient leur victoire sans lui. Il était plus convenable qu'elle fût célébrée par ceux qui l'avaient remportée. Pour lui, il n'était pas certain qu'ils eussent vaincu Luther, car leurs livres n'étaient pas encore publiés. Alors d'Egmond, se tournant vers le recteur : « Ne vous ai-je pas annoncé d'avance, lui dit-il, que nous ne ferions rien? Tant qu'il refusera d'écrire contre Luther, nous le regarderons comme un luthérien. »

Il prit congé du recteur, mais non d'Érasme, et se retira. Le recteur, racontant l'entrevue à ses amis, non sans en rire, disait : « Je n'aurais jamais cru qu'Érasme eût tant de modération. »

CHAPITRE XXII

Voyage à Cologne. — Entrevue d'Érasme avec Frédéric. — Aléandre. — Le dominicain Faber. — *La Captivité de Babylone.* — Diète de Worms. — Érasme prend la résolution de quitter les Pays-Bas. — Stunica et Caranza. — Le livre de Henri VIII. — Départ d'Érasme pour Bâle.

Depuis longtemps Érasme annonçait le projet d'un voyage en Allemagne. « Plusieurs fois déjà, écrivait-il au cardinal de Mayence, j'ai mis mes ailes en mouvement pour m'envoler vers vous ; mais toujours il s'élève quelque obstacle qui m'enchaîne ici. » Il partit enfin, mais il ne paraît pas être allé plus loin que Cologne. Il passa dans cette ville environ trois semaines. De là il écrivit à Œcolampade et à Reuchlin. Le cardinal de Sion avait annoncé la mort de ce dernier, mais bientôt des nouvelles meilleures arrivèrent. Œcolampade s'était fait moine. Érasme avait prévu cette résolution d'après une de ses lettres. Bilibald lui apprit qu'il était entré au monastère du *Sauveur*, près d'Augsbourg. C'était un couvent de l'ordre de Sainte-Brigitte, où le gouvernement appartenait aux femmes.

« Plût à Dieu, disait Bilibald, qu'il eût mieux consulté ses intérêts ! — Qu'il ait agi avec jugement ou par une maladie de l'âme, avait répondu Érasme, puisque nous ne pouvons y rien changer, il nous reste à demander au ciel que cette résolution tourne à bien pour lui et pour nous. » Il écrivit à Œcolampade lui-même : « Dieu veuille que vous trouviez ce

que vous désirez. Si je savais qu'il en fût ainsi, vous m'auriez bientôt pour compagnon. Mais je crains que l'ennui ne vous suive dans cette retraite. C'est à son âme qu'il faut demander le repos. Votre mauvaise santé peut se rétablir, puisque vous êtes à la fleur de l'âge. Pour moi, je dois mourir au milieu de ces travaux. Ah ! si un peu de bonheur avait favorisé l'ardeur de mon âme, ces hommes, que je ne veux pas autrement qualifier, n'en imposeraient pas ainsi impunément au monde ! Je n'aime pas la sédition. J'accomplirai le reste dans la mesure de mes forces. Je suis fatigué de ces chrétiens ou plutôt de ces pharisiens. J'aimerais mieux être un publicain mécontent de lui-même. »

Blessé de ces paroles, Œcolampade lui adressa une longue lettre, ou, pour mieux dire, un petit livre avec un billet scellé auquel Érasme répondit de Cologne en quelques mots : « A Dieu ne plaise, mon frère, que je cherche jamais à détourner quelqu'un d'une vie sainte, encore moins vous qui êtes d'un âge à vous connaître, et à qui ce genre de vie n'était pas inconnu ! Je souhaitais seulement, au fond de mon cœur, que votre résolution fût heureuse, car, d'après votre lettre, je l'avais devinée ; maintenant je vous félicite du succès. O philosophie vraiment fortunée, vraiment évangélique ! Méditer sérieusement comment notre âme, dégagée de toutes les passions de ce monde, libre et pure, pourra s'envoler à l'appel du Christ !... Ne parlons pas des pharisiens. Je désignais ceux qui, sous prétexte de religion, attaquent la la piété véritable, et qui, par des trames étranges, nous suscitent d'odieuses affaires. Dégoûté de pareils hommes, je voudrais pouvoir me retirer dans quelque désert. Je le ferais, si la faiblesse de mon frêle corps ne m'en empêchait. Rejetez donc de votre âme ce soupçon, car je ne doute pas que votre sagesse n'ait choisi une communauté pure et vertueuse. Capiton est tout entier à la cour, et il y réussit ; mais je crains un peu que ce siècle pervers, s'il en fut jamais, ne l'amorce. En attendant, nous ne pouvons souhaiter que ce qu'il y a de

meilleur. » On verra bientôt Œcolampade et Capiton parmi les chefs de la Réforme.

Érasme se trouvait à Cologne lorsque Jérôme Aléandre y arriva. Délégué par le pape contre Luther, il avait commencé par brûler à Louvain quelques livres de ce moine. Bientôt il avait agi de même à Liége. « Il prépare la même opération pour demain à Cologne, écrivait Érasme à Jonas. Ils ne sont pas moins en colère contre moi que contre Luther lui-même; car ils croient que, seul, j'empêche qu'il ne soit partout anéanti; et cependant, pour plusieurs motifs, je ne me suis jamais mêlé à sa cause. Je favorise les bonnes études. Je favorise la vérité évangélique. Je le ferai en secret, si je ne puis le faire ouvertement. Le Christ donnera un jour des temps plus calmes. »

Charles V, chassé par la peste d'Aix-la-Chapelle où il avait été couronné, s'était rendu à Cologne. Il s'y tint une grande diète, à laquelle Érasme assista en qualité de conseiller de l'empereur. Le légat pontifical demandait que les écrits de Luther fussent brûlés, et qu'il fût lui-même livré au supplice ou remis entre les mains du pape. L'électeur Frédéric, un peu ébranlé, voulut prendre conseil d'Érasme. L'entrevue eut lieu le 7 novembre 1520, en présence de Spalatin, chapelain du prince, qui servit d'interprète; car l'électeur, bien que très instruit, n'était pas habitué à parler latin. Frédéric était debout devant le foyer. Après les premiers compliments, il dit tout à coup à Érasme : « Que pensez-vous de Luther? » Son visiteur, surpris et embarrassé, chercha d'abord à éluder la question. Mais l'électeur, ouvrant de grands yeux, comme il avait coutume de le faire quand il voulait avoir une réponse précise, fixa sur lui des regards perçants. Érasme alors répondit : « Luther a péché en deux points : il a touché à la couronne du pape et aux ventres des moines (1). »

(1) *Lutherus peccavit in duobus : tetigit coronam pontificis et ventres monachorum.*

L'électeur sourit; mais il fit comprendre à son interlocuteur qu'il parlait sérieusement.

Selon l'historien protestant Seckendorf (1), qui prétend reproduire le récit laissé par Spalatin, Érasme exprima sa pensée à peu près ainsi : « La source de toute cette dispute, c'est la haine des moines contre les bonnes lettres et la crainte qu'ils ont de voir finir leur tyrannie. Qu'ont-ils opposé à Luther? Des clameurs, des cabales, des accusations haineuses, des libelles... Plus un homme est vertueux et attaché à la doctrine évangélique, moins il est contraire à ce théologien. La dureté de la bulle a excité l'indignation de tous les gens de bien, et personne n'a pu y reconnaître la douceur d'un vicaire de Jésus-Christ. Parmi tant d'universités, deux seulement ont condamné Luther. Encore l'ont-elles condamné et non convaincu... Inaugurer le règne de Charles V par un acte aussi odieux que son emprisonnement, serait d'un triste présage. Le monde a soif de la vérité évangélique. Gardons-nous de lui opposer une résistance coupable. Qu'on fasse examiner l'affaire par des hommes graves et d'un jugement sain. C'est ce qu'il y a de plus convenable pour la dignité du pape lui-même. »

Rentré chez le comte du Nouvel-Aigle, son hôte, Érasme écrivit le résumé de ce qu'il avait dit au prince, et le remit à Spalatin. Mais bientôt la peur d'Aléandre le prit, et quand Spalatin vint au nom de l'électeur, le lendemain matin, lui offrir comme présent une riche étoffe de damas, il redemanda son écrit, de crainte qu'il ne tombât entre les mains du nonce déjà mal disposé à son égard. Frédéric, fort de son opinion, parla d'une manière plus décidée à l'empereur. Tel est, en somme, le récit de l'historien protestant qui cherche visiblement à présenter sous un aspect ridicule et comique l'hésitation et la timidité d'Érasme.

Celui-ci, dans sa réponse à Hutten, raconte que chez Fré-

(1) *V.* la note K, à la fin du volume.

déric, devant Spalatin, lorsque *la Captivité de Babylone* n'avait pas encore paru, il s'était plaint des emportements satiriques et de l'arrogance apparente de Luther. On répondit qu'il était plein de douceur dans ses sermons et dans ses leçons. « Je témoignai, dit Érasme, ma joie et mon approbation, en ajoutant qu'il fallait surtout montrer cette douceur dans les écrits qui circulaient dans le monde entier, tandis que la voix n'était entendue que d'un petit nombre. »

Ce qui est certain, c'est qu'il était résolu à demeurer spectateur de la lutte. Il écrivait à Reuchlin, en le félicitant sur la fausse nouvelle de sa mort : « Vous voyez la tragédie fatale qui se joue. Quel sera le dénoûment? Rien de plus incertain. Quel qu'il doive être, je demande au ciel qu'il tourne à la gloire du Christ et à l'avantage de la vérité évangélique. J'aime mieux être spectateur qu'acteur dans cette pièce, non que je refuse de courir quelque danger pour la cause du maître, mais je vois clairement que cette affaire dépasse ma faiblesse. Que ne puis-je faire ce qu'il y a de mieux, comme je le désire? »

Mais, quoique décidé à rester neutre entre Luther et ses adversaires, il ne refusait pas de travailler au rétablissement de la concorde. Dans des conférences tenues pendant la nuit, comme autrefois celles de Nicodème, il s'efforçait de persuader aux conseillers de Charles V qu'il fallait agir avec mesure et douceur. De concert avec un dominicain appelé Jean Faber (1), il cherchait le moyen d'apaiser cette tempête, sans que le monde fût ébranlé par une violente secousse. Il avait conçu pour ce religieux une grande estime. Il vantait sa science profonde, son esprit vif et souple, son jugement fin, ses mœurs aimables et franches, son âme intègre. Il s'étonnait quelque peu de ressentir tant d'amitié pour un dominicain. « Où sont maintenant, disait-il, ceux qui ne cessent

(1) Il faut distinguer le dominicain Jean Faber de Jean Faber, vicaire de l'évêque de Constance, et plus tard évêque de Vienne. Ce que Burigny n'a pas fait.

de s'écrier qu'Érasme est peu favorable à cet ordre. De tels sentiments, une telle science, de telles mœurs me plaisent beaucoup sous quelque manteau qu'on les trouve. » Leur amitié, comme on le verra, ne dura pas longtemps.

Mais alors leur manière de voir sur l'affaire de Luther ne différait pas tellement. Tous deux voyaient avec chagrin le premier acte de cette tragédie qui menaçait d'amener, si l'on n'y prenait garde, un dénoûment très périlleux pour le christianisme. Ils regrettaient que l'affaire eût été poussée aussi loin ; mais ils croyaient que le mal pouvait encore être réparé. Ils étaient d'avis que la décision devait être déléguée à des juges doctes et intègres, à l'abri de tout soupçon ; ils ne prétendaient pas pour cela enlever au pape sa souveraineté et le soumettre à l'autorité d'autrui ; mais ils pensaient que sa piété ferait d'elle-même et volontairement ce qui lui serait montré comme utile à la paix de la religion chrétienne.

Érasme écrivit en ce sens à Conrad Peutinger, conseiller influent de l'empereur, et lui fit part du plan de pacification que Faber devait lui exposer complétement. « Si, disait-il, vous l'approuvez, il appartient à votre sagesse de faire adopter dans la prochaine diète, à Worms, quelque mesure qui obtienne l'assentiment de tous les gens de bien. »

Ses sentiments vrais se révèlent dans plusieurs lettres écrites vers le même temps. Il parlait ainsi au cardinal de Mayence : « Je vois que la tyrannie de certaines gens a trop de succès, et je ne puis que prier pour que l'affaire tourne à l'avantage du Christ, de quelque manière qu'elle doive tourner pour moi. » Il exprimait la même crainte à l'évêque de Liége : « Si je me réjouis de voir supprimer la licence extrême de quelques hommes, je crains que ce succès n'excite les ennemis des lettres à étouffer les bonnes études, je ne veux pas dire la doctrine évangélique. »

Il tenait un langage encore plus libre au cardinal Campége : « Il appartient aux théologiens d'enseigner, aux tyrans de

contraindre seulement. » Protestant contre l'accusation qui le représentait comme le collaborateur de Luther, il justifiait longuement les deux lettres dont on lui faisait un crime. « Souvent, disait-il, un avertissement doux et civil, donné à propos, sauve ceux que perdrait une réprimande sévère et intempestive. » Par sa lettre au cardinal de Mayence, il demandait seulement que Luther ne fût pas écrasé par la force, et sans que sa cause eût été entendue. Il voulait son amendement et non sa perte. Il ne se prononçait ni pour ni contre lui. Il laissait à ses juges la décision. « De même que mes éloges, ajoutait-il, ne lui seraient d'aucun secours, je ne voudrais pas que le mal que je puis penser de lui rendît sa situation plus grave. »

Ses hardis avertissements lui avaient aliéné un grand nombre de personnes en Allemagne. A sa conduite, il comparait celle de certains théologiens qui se contentaient de déclamer contre l'hérétique et d'annoncer la venue prochaine de l'anté-Christ. On ne devait pas récompenser l'adulation par la mitre, la franchise par la persécution. Il terminait en ces termes : « La bulle pontificale a paru à tous plus rigoureuse qu'on ne l'attendait de la douceur de Léon X, et ceux qui sont chargés de l'exécution ont ajouté beaucoup à ses rigueurs. Nul cependant n'a vu Érasme inquiet ou plus triste que de coutume. Si les mœurs corrompues de la cour pontificale réclament un remède énergique, ce n'est point mon affaire, ni celle des gens qui me ressemblent. Que d'autres aspirent au martyre. Je ne me crois pas digne de cet honneur. Je sais que je suis odieux à certaines gens, mais non parce que je suis luthérien; car, ce qui les met en colère, c'est précisément que je ne sois pas luthérien. »

Cependant les accusations violentes de ses ennemis ne laissaient pas que de l'inquiéter vivement. Il invoqua de nouveau l'autorité du recteur de Louvain. « Je ne suis pas luthérien, lui écrivait-il, à moins que Luther ne serve les intérêts du Christ. Je sais que ma langue est trop libre; nul cependant

ne m'a entendu approuver sa doctrine. J'ai toujours montré la plus grande faveur pour vos discussions orales, mais encore plus pour vos écrits; et l'on m'appelle luthérien! » Le recteur lui avait fait espérer que N. d'Egmond garderait à l'avenir le silence. Malgré cette promesse, les attaques redoublaient. Un dominicain, Frison, qui avait déjà interprété à sa manière l'*Eloge de la folie*, s'en prenait maintenant au livre des *Anti-Barbares*, qui avait été enfin publié. Il se répandait en injures de toute espèce, croyant user de représailles légitimes contre un homme qui n'avait pas ménagé les moines. « J'imagine, disait Érasme, que certaines gens se réjouissent de mon chagrin. Pour moi, j'ai supporté de plus grandes injures, et ma patience n'est pas épuisée. Je mentirais pourtant, si je disais que je suis insensible à ces choses. Si un mulet ou un fou me heurtait, je le souffrirais avec moins de peine; cependant j'aimerais mieux ne pas être frappé. Il est maître de la réputation, comme de la vie d'autrui, celui qui fait bon marché de la sienne. Blesser est facile à qui le veut; et Dieu me préserve de vouloir essayer à mon tour ce que je puis en ce genre. »

Comptant peu sur l'intervention efficace du recteur, il se plaignit au prieur des dominicains. Celui-ci déclara ne pas savoir ce que le prédicateur avait dit; mais son air, son geste, ses paroles semblaient annoncer que tout se faisait à son gré. Le lendemain, le prédicateur se rendit auprès d'Érasme pour se justifier. C'était un jeune homme singulièrement présomptueux. Il lui déclara que, le jour de Sainte-Catherine, il en avait plus dit qu'on ne lui en avait rapporté.

Parmi les détracteurs acharnés d'Érasme, se faisait remarquer un religieux du même ordre, nommé Vincent de Harlem. Cependant, lorsqu'il le rencontrait, il lui prodiguait les caresses et les marques d'amitié. Un jour, après un grand dîner chez les Augustins, il lui demanda très amicalement ses commissions pour la Hollande. « Je vous recommande, lui répondit Érasme, la charité fraternelle, trop négligée par

vous jusqu'ici. » Cet avertissement ne le corrigea pas. Érasme alla le trouver dans sa chambre et l'avertit de ne pas censurer des livres qu'il ne comprenait pas, et de mieux employer son temps en apprenant la grammaire et les bonnes lettres, afin de ne pas tomber dans des méprises que des enfants ne commettraient pas.

Quand parut la bulle contre Luther, Vincent l'accusa de la repousser. Érasme se rendit une seconde fois dans sa cellule, et, seul avec lui, il se plaignit de ses clameurs avec un peu plus de liberté qu'auparavant, mais toujours avec amitié. Vincent nia d'abord le fait et parla de la lettre au cardinal de Mayence, qu'il avoua n'avoir pas lue. Peu de jours après, admonesté par Jean Faber, il fit les promesses les plus solennelles pour l'avenir; mais il recommença bientôt ses attaques. A Dordrecht, une sédition éclata, à la suite d'un sermon qu'il avait prêché. Peu empressé de donner sa vie pour sa foi, il se réfugia promptement à Louvain. Il attribuait tout haut sa mésaventure à Érasme, qui déclarait ne connaître personne à Dordrecht et n'avoir rien écrit à son sujet ni en bien ni en mal. Il croyait lui faire injure en l'appelant orateur et poète. En commençant l'explication de saint Paul, il avait demandé à Dieu de convertir Érasme et Luther, comme il avait fait de Saul, son persécuteur, un apôtre de son Évangile.

Dans un grand dîner, à Anvers, un autre dominicain affirmait qu'il n'y avait pas dans ces contrées d'hérétique plus impie qu'Érasme. Vincent avait dit lui-même: « Ce pernicieux Luther, et cet Érasme plus pernicieux encore; car celui-là a sucé tout son venin aux mamelles de celui-ci. »

Érasme s'étonnait de voir un ordre, qui avait sa faveur plus que les autres comme étant moins chargé de pratiques, se plaire à de semblables tragédies. Épargnant toujours les personnes et les ordres, il prétendait n'avoir jamais fait de mal aux dominicains. Il avait calmé Reuchlin et le comte du *Nouvel-Aigle*. Il avait agi de même auprès de Buschius, qui pré-

parait contre eux un livre satirique. « Ils aiment mieux, disait-il, se rendre redoutables que de se faire aimer, et ils ne remarquent pas assez que la crainte assure mal l'avenir. » Il accusait les théologiens de Louvain de fermer les yeux sur ces excès, ou même d'en être les instigateurs. A plusieurs reprises, il sollicita l'appui du recteur et fit appel à toute sa sévérité disciplinaire, se plaignant d'une douceur qui était cruauté à son égard. Mais il avait beau se plaindre et faire redouter des représailles, de nouveaux assaillants prenaient la place de ceux qui étaient écartés de la lice. Il avait affaire, non à tel ou tel religieux, mais à tout un peuple de moines.

De plus en plus aigri par ces attaques violentes, il déplorait la conduite séditieuse et folle du parti contraire. Sourd à tous les avis, Luther ne mettait aucun frein à ses emportements. Il avait publié *la Captivité de Babylone*, et, par représailles, avait brûlé à Wittemberg la bulle du pape avec les *Décrétales* et les livres du droit canonique. Hutten s'était précipité dans la sédition. Excommunié par le pape et mis au ban de l'empire, il interceptait les chemins avec une bande d'aventuriers qui arrêtaient les prêtres, les moines et tous les agents de la cour romaine. Érasme regrettait son génie enjoué. « L'orage de Luther, disait-il tristement, l'a enlevé aux Muses. »

Mélanchthon venait de prendre femme et voulait ensuite connaître le sentiment de ses amis. Celui qui écrivit à Érasme dans ce but, ne put obtenir de lui que cette réponse digne du nom d'Ulysse qu'il lui avait donné : « Si Philippe s'est marié, il ne reste plus qu'à lui souhaiter bonheur; car ce qui est fait ne saurait être abrogé. A quoi bon maintenant recueillir les avis? »

Au sujet de Luther lui-même, il s'exprimait ainsi dans une lettre : « Je ne suis ni son conseiller, ni son patron, ni son agent, ni son juge. Si je ne me trompe, nous n'avons pas écrit les mêmes choses ni de la même manière. Vous m'exhortez à me joindre à lui; ce sera facile, si je le vois du

parti de l'Église catholique. Que si l'on en vient à une confusion extrême, de telle sorte que l'Église penche également des deux côtés, je me fixerai, en attendant, comme sur un rocher solide, jusqu'uà ce que l'orage étant apaisé, on voie clairement où est l'Église; et alors Érasme sera là où se trouvera la paix évangélique. »

La réserve qu'il gardait lui-même, il la recommandait à ses amis. Il écrivait au professeur Goclenius, le plus cher de tous : « Celui-là est sage, qui sait l'être comme le veut le temps présent. Fiez-vous à peine à vous-même. — Si la pièce qui se joue réussit, disait-il encore, je ne réclame aucune gloire. Si elle échoue, je ne serai pas répréhensible. Les destins sauront trouver leur voie. » Il avait donc, pour ainsi dire, planté sa tente entre les deux camps ennemis, et, sourd aux exhortations contraires qui cherchaient à le faire sortir de sa neutralité, il s'y maintenait inébranlable à la fin de l'année 1520.

Travaillant sans relâche dans l'intérêt des études, il achevait les Paraphrases des épîtres apostoliques, sur les instances de ses doctes amis. Il avait renoncé à donner une édition complète de Saint Augustin, craignant d'envenimer encore une situation qui n'était que trop uleérée. Il se contenta d'écrire une préface pour *la Cité de Dieu*, commentée par Louis Vivès. En même temps il animait par ses lettres le zèle de ses amis et des autres disciples de la science qui lui écrivaient des contrées les plus lointaines. Quelquefois ils n'obtenaient pas de réponse; mais ils ne se rebutaient point, et enfin la réponse désirée arrivait.

Les soucis que lui causaient les accusations passionnées de ses adversaires, joints à l'insalubrité de l'air, aux fatigues de l'étude et au régime du carême, influèrent sur sa santé qui se maintenait avec peine. « Je suis lapidé tous les jours, écrivait-il à N. Béraud, par les injures des dominicains; et si je souffrais tout cela pour la cause de la foi, je ne céderais pas la palme à saint Étienne lui-même. »

Invité à se rendre à Worms, comme conseiller de l'empe-

reur, il avait décliné l'invitation. Il craignait la peste et se défiait de sa langue. D'ailleurs, il ne voulait se déclarer ni pour ni contre Luther. Enfin il connaissait les dispositions hostiles du nonce Aléandre.

Lié d'une manière intime avec lui à Venise, il l'avait recommandé à ses amis de France, lorsque Louis XII l'avait appelé à Paris. Aléandre y avait répandu le goût pour l'étude du grec. Devenu recteur de l'Université, il avait passé bientôt au service de l'évêque de Liége qui l'avait pourvu d'une prébende et l'avait nommé son chancelier. Érasme s'en était réjoui sincèrement. Quelque temps après, Aléandre quitta Liége pour se rendre à Rome où Léon X le fit conservateur de la bibliothèque du Vatican. Il fut choqué de la lettre écrite par Érasme à Luther. Ses anciens sentiments d'amitié firent place à une malveillance secrète que la jalousie augmentait peut-être, et que, d'ordinaire, il dissimulait. Elle se manifesta dans une lettre écrite de Rome à l'évêque de Liége. Érasme, qui en eut connaissance, conçut dès lors à son égard une défiance incurable.

Éminent par l'éloquence, comme par la science des langues, remarquable par la dignité de la vie et par une intégrité incorruptible, Aléandre était hautain, porté à la jalousie, plein de mépris pour les barbares et surtout pour les Allemands, dissimulé avec une apparence de franchise (1). Érasme disait de lui : « C'est un homme né pour la tragédie présente. » Le choix d'un tel personnage pour la promulgation de la bulle pontificale était heureux, si l'on voulait intimider et entraîner; il était funeste, si l'on désirait calmer et concilier. En remettant la bulle à Charles V dans les Pays-Bas, il lui dit : « Le pape, qui est venu à bout de tant et de si puissants princes, saura mettre à la raison trois grammairiens. » Il parlait de l'électeur de Saxe avec un ton menaçant : « Nous saurons bien, disait-il, trouver votre duc Frédéric. »

(1) *V.* la note L, à la fin du volume.

Avant d'arriver en Brabant, il avait été excité à Liége contre Erasme par la langue la plus venimeuse. Aussi parut-il d'abord éviter une entrevue avec lui, soupçonnant je ne sais quoi. Enfin, certaines paroles peu bienveillantes qu'il avait laissé échapper se répandirent à Louvain. De retour dans la ville où il avait puisé son venin, le même aspic versa dans son cœur un nouveau poison. A Cologne, on rapportait de tous côtés à Érasme que le nonce avait tenu sur son compte devant les grands et dans les repas les propos les plus hostiles. Cependant il ne pouvait savoir où Aléandre était logé; car telle était en Allemagne la violence des passions qu'un légat apostolique se voyait contraint de se cacher. Enfin, ayant découvert sa demeure, il lui fit savoir qu'il désirait lui parler.

Aléandre, joyeux, lui envoya une invitation à dîner. Érasme s'excusa pour le dîner, redoutant, dit-il, le poison. Mais il se rendit chez le nonce qui le reçut avec la plus grande bienveillance. Ils eurent une conversation de quelques heures. Des explications furent échangées; car on avait aussi rapporté au légat qu'Érasme avait parlé de lui d'une manière peu amicale; ce qui n'était pas entièrement faux. En se quittant, ils s'embrassèrent comme d'anciens amis.

Mais pendant la diète de Worms, après la mort du prince de Chièvres, Érasme fut informé par des personnages de la cour, et principalement par Capiton, qu'Aléandre ourdissait contre lui quelque trame sinistre. Il lui envoya un messager avec une lettre assez libre pour se plaindre. Le nonce lui répondit et se justifia. Après la dissolution de la diète, lorsqu'il fut de retour à Bruxelles, Érasme alla le trouver. L'entretien dura cinq heures environ. Ayant le cœur ouvert et la langue libre, il ne lui fit pas mystère de ses sentiments. Le nonce lui reprochait d'avoir fait courir le bruit qu'il était d'origine juive. « Si les langues médisantes, disait Érasme plus tard, m'avaient permis d'entretenir une amitié constante avec Aléandre, l'affaire de Luther aurait pu être traitée d'une manière

moins violente, et l'on n'aurait pas renouvelé la flamme et la fumée dans tant de villes ; ce qui ne faisait qu'irriter les esprits. »

Le nonce, ayant changé de sentiment, écarta le péril qui le menaçait, comme auparavant il avait travaillé à sa perte; il le lui jura formellement à Bruxelles, et c'était la vérité. De retour en Allemagne, Érasme s'en convainquit par le témoignage de Capiton qui s'attribuait l'honneur de ce changement, et par celui d'autres personnages présents à l'affaire.

A la nouvelle de l'orage qui le menaçait à Worms, il ne se contenta pas d'écrire au légat. Il chercha prudemment à détruire auprès du chancelier Gattinara les préventions défavorables qu'on cherchait à faire naître dans son esprit. Le chancelier accueillit cette justification avec beaucoup de faveur. « Je n'ai jamais cru, disait-il dans sa réponse, que vous ayez pu vous écarter en rien des dogmes de l'orthodoxie à laquelle vous avez consacré tous vos travaux et même toute votre vie. Ce qui a fait naître cette pensée, c'est le style de certains écrits anonymes, qui ressemble beaucoup au vôtre. Mais les gens de bien ne vous ont pas soupçonné, et je travaillerai moi-même à dissiper toute défiance. »

A Worms se trouvait avec le chancelier un homme modéré d'esprit et dévoué sincèrement à Érasme. C'était Marlianus, évêque de Tuda. Étant encore en Espagne, il lui avait fait écrire par leur ami commun, Barbirius, pour l'engager à ne pas compromettre sa gloire éprouvée dans des luttes quotidiennes où les vaincus pouvaient se glorifier de leur défaite même. A son retour, il vit Érasme à Bruxelles et le conjura de n'avoir rien de commun avec Luther. Il ne se faisait pas illusion sur l'orage fatal qui devenait tous les jours plus menaçant. Le mal s'enracinait dans beaucoup d'esprits, et le nombre de ceux qui étaient infectés par la contagion n'était pas inférieur au nombre de ceux qui semblaient pouvoir l'être encore : ainsi parlait le prélat. En homme sage, il désapprouvait la manière dont le moine rebelle avait été combattu par

ses adversaires. « Leurs remèdes, disait-il, l'ont forcé au délire, il fallait l'attaquer par une autre voie. »

Ces paroles sont remarquables dans la bouche d'un évêque dont l'orthodoxie n'avait rien d'équivoque, et qui voyait avec une douleur profonde les progrès du luthéranisme. Condamner la cause en épargnant l'homme, sauver l'État et la religion sans perdre celui qui les mettait en péril, tel était, à ses yeux, le but à poursuivre. Si Érasme, de son côté, pouvait faire quelque chose pour apaiser ces troubles séditieux, il ne devait pas être avare de son crédit et de son autorité. C'était le moyen d'atteindre sûrement cette immortalité qu'il cherchait et que lui promettaient ses ouvrages.

Érasme remercia Marlianus de son affection pleine de sollicitude. Il devait assurément, disait-il, se conformer aux avis de celui que l'empereur lui-même s'applaudissait d'écouter. Il ne pouvait s'empêcher d'imputer à la fatalité le malheur de l'époque présente, et il n'apercevait pas de remède, à moins qu'*un Dieu* n'apparût pour donner à la pièce un heureux dénoûment. Il voyait par les lettres de ses amis qu'il n'avait pas à s'inquiéter des défiances excitées contre lui à Worms. On avait seulement suspecté un discours en tête duquel on lisait le nom de Didyme Faventinus. L'éclat du style et le sel des plaisanteries qui s'y trouvaient mêlées, avaient inspiré de légers soupçons à quelques personnes. Ce discours lui avait été envoyé. Le vrai surnom de l'auteur se trouvait à la fin, mais en grec. Au reste, le nom eût-il été absent, l'auteur ne lui aurait pas échappé (1).

Il s'exprimait avec réserve sur le plan proposé au conseiller Peutinger. « On m'a encore averti, disait-il, qu'il avait paru à Cologne un plan de pacification qui laissait au pape la gloire de la clémence et à Luther celle de la soumission. Plusieurs me l'ont attribué. Il me fut communiqué, en effet, lorsque l'empereur était à Cologne, écrit à la main et avant la publi-

(1) C'était Mélanchton.

cation des derniers livres de Luther, qui ont détaché de cet homme un très grand nombre d'esprits. A parler franchement, il ne me déplut pas alors. Que si les princes aiment mieux terminer tout par la rigueur, je demande au ciel que la résolution qui leur sourit davantage soit aussi la plus heureuse, je dis la plus heureuse pour le christianisme, et non pour les intérêts de certains hommes qui ont à cœur les choses de ce monde. »

Cependant Luther avait paru à l'assemblée de Worms. Plus heureux que Jean Huss, il quitta sain et sauf cette diète, où il avait eu l'audace de se présenter. Le bruit courut pourtant qu'il avait été surpris par des gens embusqués sur la route et qu'il avait péri. Il n'en était rien. On l'avait seulement mis en sûreté dans la forteresse de Wartbourg, d'où il inonda l'Allemagne de ses écrits. A Worms, on avait tout essayé, les menaces, les caresses, pour qu'il soumît ses livres à la majesté impériale. Quand on vit qu'on ne pouvait l'y résoudre, il dut être ramené à Wittemberg par le héraut de l'empereur, sous la foi publique, et l'on accorda pour cela un espace de vingt jours. Bientôt, par ordre de Charles V vivement irrité, ses livres furent brûlés à Worms. On imprima aussi à Louvain un édit terrible contre ceux qui n'obéiraient pas à la volonté de César.

Lorsqu'Érasme vit les espérances de pacification s'évanouir à peu près devant l'opiniâtreté de Luther, il s'en affligea vivement, et, par une lettre adressée à Jonas, il tenta sans grand espoir un dernier effort en faveur de la concorde. Il voulait en même temps séparer nettement sa cause de celle de Luther. « Depuis longtemps, disait-il, c'est un bruit accrédité ici, mon très cher Jonas, que vous avez assisté avec une courageuse constance Martin Luther à Worms, et je ne doute pas que votre piété n'ait agi comme j'aurais agi moi-même, si j'avais eu le bonheur d'être présent, c'est-à-dire n'ait tout fait pour que cette tragédie fût assoupie par des moyens modérés, de telle sorte qu'elle ne pût éclater dans la suite avec

un plus grand dommage pour le monde. Je m'étonne qu'il n'en ait pas été ainsi, lorsque des hommes excellents prenaient vivement à cœur, en vrais chrétiens, la tranquillité de l'Église qui, privée de l'union et de la concorde, perd le nom d'Eglise. Qu'est-ce, en effet, que notre religion, sinon la paix dans l'Esprit-Saint? »

Il reconnaissait la nécessité d'une réforme; mais il condamnait les emportements séditieux de Luther. Il repoussait des remèdes qui envenimaient le mal au lieu de le guérir. Loin de détruire la tyrannie, Luther en avait doublé le poids en la rendant plus ombrageuse. Cette sédition avait fait aux bonnes lettres le plus grand tort. Il fallait donc s'efforcer de la calmer. En tout cas, il désirait que Jonas ne fût pas mêlé à cette affaire, et que ses belles facultés fussent consacrées uniquement à la prédication évangélique. « Plus j'aimais, disait-il, l'heureux génie de Hutten, plus je vois avec douleur qu'il nous ait été ravi par ces troubles. Qui ne serait cruellement affligé dans son âme, si Philippe Mélanchthon, ce jeune homme orné des plus éminentes qualités, était enlevé par cette tempête fatale aux vœux universels des gens instruits?... Avant tout je suis d'avis que l'on doit éviter un schisme qui serait funeste à tous les gens de bien. Il faut s'accomoder au temps avec une sainte adresse, sans trahir toutefois le trésor de la vérité évangélique où la corruption des mœurs peut trouver un remède. Peut-être quelqu'un demandera si mes anciens sentiments à l'égard de Luther sont changés. Nullement : ils sont toujours les mêmes. J'ai toujours désiré que, changeant certaines choses qui me déplaisaient, il exposât dans sa pureté la philosophie évangélique. J'ai toujours souhaité le voir corrigé plutôt qu'anéanti, tel enfin qu'on pût l'aimer ouvertement et sans péril; et je n'ai pas d'autres sentiments à l'égard de mes accusateurs. Pourvu qu'ils prêchent le Christ avec autant de piété qu'ils ont mis d'acharnement à déclamer contre moi, j'oublierai ce qu'ils m'ont fait, et j'aimerai sans réserve leur zèle pour l'Evangile. »

Par cette lettre, Érasme enlevait aux luthériens tout espoir de l'attirer dans leur camp. On pouvait attribuer sa détermination à la peur. Quelques passages de ses lettres sembleraient appuyer cette supposition. « Luther, disait-il, n'écoutant aucun conseil, a mis une telle violence dans ses écrits, que l'affaire ne pouvait avoir une heureuse issue, quand même ses livres n'auraient rien contenu qui ne fût vrai. Beaucoup de ses avis sont excellents; et plût à Dieu qu'il n'eût pas gâté par des défauts intolérables le bien qui était en lui. Mais n'eût-il rien écrit que de pieux, je n'avais pas cependant l'intention d'exposer ma vie pour la vérité. Tous les hommes n'ont pas la force d'aller au martyre, et je crains que, s'il y a quelque tumulte, il ne m'arrive d'imiter saint Pierre. Quand le pape et l'empereur décident bien, je m'attache à leur décision, et cette conduite est pieuse. Lorsqu'ils décident mal, je supporte leurs décrets, et cette conduite est sûre. Je pense qu'elle est permise même aux gens de bien, s'ils ne peuvent espérer aucun profit d'une conduite contraire. »

Les âmes généreuses ressentiront peu de sympathie pour la faiblesse qui se montre dans ces paroles. C'était une défaillance, mais passagère. Érasme n'avait pas assurément l'héroïsme de l'apostolat. Il croyait qu'on pouvait se taire, quand on n'avait rien à gagner en parlant; mais sa faiblesse n'alla jamais jusqu'à professer une doctrine contraire à ses sentiments. A vrai dire, dans sa lettre à Jonas, il ne s'écartait pas du plan de conduite qu'il s'était tracé dès le principe. Seulement, à mesure que Luther marchait en avant, il montrait pour son parti un éloignement plus décidé. Il s'agissait maintenant de savoir, non pas s'il se rangerait du côté des luthériens, mais s'il tournerait sa plume contre eux.

Il reprochait à leur chef d'avoir fourni aux ennemis acharnés des lettres une arme si désirée pour accabler avec elles les gens de bien qui, avec simplicité de cœur, favorisaient la doctrine évangélique. Il écrivait à Louis Berus :

« Ou je me trompe, ou cet homme ne conduit pas très bien une excellente pièce. C'est un beau défenseur de la liberté évangélique, celui qui en a fait un usage tel que nous avons à craindre de voir notre joug une fois plus pesant, comme les prisonniers qui, pour avoir tenté maladroitement de forcer leur prison, voient leurs chaînes doublées, ou comme ces malades qui, ayant pris un remède peu convenable, aggravent leur maladie; et peut-être est-il lui-même en sûreté; mais il y a ici des monstres furieux qui n'en poursuivent qu'avec plus de violence des hommes excellents; car ils rangent dans le parti de Luther quiconque a favorisé la philosophie évangélique et les lettres polies. »

Il avait contre les luthériens des griefs plus personnels encore. « En vérité, écrivait-il à Bilibald, je me demande avec étonnement quel mauvais génie a dirigé l'esprit de Luther; et lorsque tant d'amis le détournaient de provoquer le pontife, l'a poussé à écrire avec une violence toujours croissante; mais je suis plus étonné encore du zèle malicieux de certains individus qui se sont efforcés d'entraîner quelques hommes bon gré, mal gré, à leur sentiment, comme s'ils désiraient périr en bonne compagnie. Qu'ont-ils en effet cherché par de tels libelles, sinon leur perte? Ceux qui écrivaient et menaçaient de la sorte auraient dû avoir des forces toutes prêtes, s'ils voulaient être sauvés... Voyez le beau succès. On nous demandait de la prudence et de la sagesse; et voilà que nous, Allemands, qui d'ordinaire sommes redoutables par les armes, nous nous voyons méprisés, comme n'ayant ni raison ni armes. Une immense dissension s'est élevée dans le monde, qui durera peut-être beaucoup d'années, et qui s'envenimera toujours davantage. Quelques nobles menacent ici les richesses des prêtres, comme si c'était là que doit aboutir la tragédie de Luther. De cette façon, ils rendent tout le clergé favorable au parti contraire. »

On lit dans une autre lettre : « Je l'avoue, je suis porté de cœur pour l'Allemagne. On ne saurait dire combien de beaux

talents s'y épanouissent de jour en jour. Elle me témoigne plus d'attachement et de zèle que je n'en mérite ou que je n'en demanderais. Mais je voudrais que l'amitié de certains hommes eût été quelquefois plus heureusement inspirée. L'Angleterre a mauvaise réputation en fait de bonne foi; mais j'ai trouvé dans cette île des amis si constants, si fidèles, si prudemment dévoués, que je n'aurais pu en souhaiter de meilleurs. »

Il s'exprimait avec Capiton en termes plus amers. « En certains Allemands, disait-il, auxquels je me fiais de tout cœur, j'ai trouvé très peu de loyauté. » On avait recueilli çà et là dans ses écrits des passages que l'on avait publiés pour le rendre odieux aux catholiques et à l'empereur. Toutes les fois qu'on parlait aux adeptes, on le censurait comme un homme pusillanime ou vénal; et en public on le représentait comme le chef du parti. « Je le dis avec franchise, écrivait Capiton qui, dès lors attaché de cœur au luthéranisme, voulait peut-être intimider son âme faible, cette conduite m'a irrité... Ils font tout avec trop d'insolence et de fureur. Ils saisissent avec les dents n'importe qui. Ils vomissent l'injure à la face de chacun avec une barbare impudence. Il méprisent ouvertement tout le monde, excepté eux. Depuis longtemps je suis intervenu; je les ai priés de ne pas se laisser emporter ainsi et de ne pas défendre leur cause par l'injure. J'espère qu'ils parleront de vous en termes plus mesurés. »

Érasme était persuadé que les luthériens avaient voulu l'attirer de force dans leur parti. « Projet inconsidéré, disait-il; c'était plutôt le moyen de m'éloigner d'eux; et de quel secours aurais-je pu être à Luther, si je m'étais associé à son danger? Deux hommes auraient péri au lieu d'un seul, voilà tout. »

Tandis que le parti luthérien tenait à son égard une conduite déloyale et perfide, certains catholiques ardents continuaient de l'attaquer avez acharnement. Dans un sermon prêché devant le roi de France, un moine avait annoncé

l'approche de l'anté-Christ qui avait eu déjà quatre précurseurs, je ne sais quel frère mineur en Italie, Luther en Allemagne, Lefebvre en France, Érasme en Brabant. Le suffragant de Tournai accusait ce dernier d'hérésie devant le peuple. L'évêque, qui ne partageait pas les sentiments de son coadjuteur, l'avertit d'être plus mesuré à l'avenir. Il écrivit une lettre pleine de bienveillance à Érasme qui lui répondit avec une douce ironie : « Je m'endurcis à ces injures, car elles sont journalières. »

Ce qui l'inquiétait surtout en ce moment, c'était la crainte de voir les ennemis de Luther abuser de leur victoire. Il écrivait à Barbirius, devenu chapelain du cardinal Adrien : « La tragédie de Luther a eu son dénoûment parmi nous; et plût à Dieu qu'elle n'eût jamais paru sur la scène ! Quelques-uns craignent seulement qu'on n'use de cette victoire plus cruellement qu'il ne convient à l'intérêt du Christ. Ici je suis lapidé chaque jour, et il y a péril que je ne sois enfin écrasé par tant de pierres qui volent vers moi. » Il croyait que les théologiens de Louvain, ses ennemis personnels, avaient trouvé dans Aléandre un instrument merveilleusement propre à les seconder. « Cet homme, disait-il, est assez furieux de sa nature, sans qu'on l'excite ; mais à présent il a des instigateurs qui pourraient pousser au délire même l'esprit le plus modéré. De tous côtés circulent des petits livres très violents. Aléandre me les attribue tous, quoiqu'il y en ait plusieurs dont j'ignorais l'existence avant qu'il me la fît connaître. »

Luther avait reconnu ses écrits devant l'empereur. On n'en imputait pas moins à Érasme *la Captivité de Babylone*. Un jour, dans un grand repas, quelqu'un lui demanda comment ce petit livre commençait. Il fut très embarrassé pour répondre ; et comme il voulut savoir pourquoi cette question lui était faite, on lui dit que certaines gens l'avaient soupçonné d'être l'auteur de l'ouvrage, parce que les premiers mots, *que je veuille ou ne veuille pas*, rappelaient assez le commen-

cement du *Panégyrique* de Philippe le Beau, *que tu veuilles ou ne veuilles pas.* Aléandre l'informa qu'on lui attribuait deux petits livres intitulés : l'un, *Eubule*, et l'autre, *les Lamentations de Pierre.* Érasme n'en connaissait pas même le titre. Il était assez maltraité dans le second. On tâchait de faire croire que la révolte avait pris naissance en Brabant, ce qu'il niait avec force.

Quoique jusque-là on n'eût rien tenté contre lui ouvertement, son irritation égalait son inquiétude. Il se plaignait de ces accusations passionnées avec une hardiesse d'expression qui touchait au blasphème. « Je voudrais, disait-il, que Luther n'eût pas écrit certaines choses, ou les eût écrites autrement. Maintenant je crains qu'en évitant cette *Scylla*, nous ne tombions dans une *Charybde* beaucoup plus funeste. Si ceux qui osent tout dans l'intérêt de leur ventre et de leur domination réussissent dans leur entreprise, il ne reste qu'à écrire *l'épitaphe du Christ* qui ne ressuscitera plus. C'en est fait de cette étincelle de la doctrine évangélique ; c'en est fait de cette veine de la doctrine céleste, tant ces hommes flattent bassement les princes et ceux dont ils espèrent quelque avantage, au grand préjudice de la vérité chrétienne. »

Plusieurs personnages d'un rang élevé le défendaient avec zèle. Parmi eux se faisait remarquer Louis de Prat, préfet de Gand. Érasme lui écrivait : « Jadis, selon les apologues, les membres conspirèrent contre le ventre. Maintenant, au contraire, ce sont des ventres conjurés contre le reste du corps. Certes, si je voulais à ces hommes le plus grand mal, je ne pourrais leur souhaiter autre chose que les sentiments qui les animent. Plus ils déclament contre les bonnes lettres, plus elles deviennent florissantes. Nul ne vient plus en aide à Luther que ceux qui l'attaquent par toute sorte de machines de guerre. Tandis qu'ils le poursuivent d'étrange façon et avec la plus grande violence, ils recommandent leur ennemi à l'affection du peuple et s'attirent la haine générale. Que si Luther ne se perçait lui-même de ses propres traits par la

violence de plus en plus croissante de ses écrits, il serait extrêmement redevable à la sottise de ses adversaires. »

C'est ainsi qu'Érasme rendait à ses ennemis injures pour injures; mais au milieu de ces emportements jaillissaient des vérités qui peuvent jeter un grand jour sur l'histoire des révolutions humaines. Sur la fin du printemps, malade et fatigué, il quitta Louvain et alla s'établir à Anderlac, près de Bruxelles, chez le chanoine Wichman, son ami, pour respirer l'air des champs. Ce séjour à la campagne, pendant l'été, le ranima. « J'étais mort, disait-il, si je n'avais laissé la puanteur des villes. Je me voyais déjà entre les mains des médecins. Consultés séparément, ils m'avaient prescrit des remèdes divers. Si je ne les ai pas pris, c'est que je n'avais pas le temps d'être malade, de nouvelles affaires surgissant toujours. » Un peu plus tard, il écrivait à Budé : « Invité par votre exemple, nous avons commencé nous-même à vivre à la campagne. Je m'en suis bien trouvé; et désormais, chaque année, je recommencerai. Puissé-je avoir aussi le moyen de bâtir, comme vous! »

Poursuivi jusque dans Anderlac par les attaques de ses ennemis, craignant de se voir contraint d'écrire contre Luther, s'il ne voulait pas s'exposer au plus grand péril, il songeait sérieusement à quitter un pays où son repos et sa sûreté même se trouvaient menacés. Il n'avait jamais pu entretenir avec les théologiens de Louvain une liaison durable. « Porté à l'amitié, disait-il, persévérant dans mes affections, mais naturellement franc et sincère, j'aime mes amis plus que je ne les cultive. Dans l'occasion, pourtant, il n'est pas de service que je ne sois prêt à leur rendre; mais il y a des hommes dont l'amitié est plus difficile à ménager que celle des monarques les plus puissants. » Il convenait, du reste, que sa langue était trop peu discrète et qu'il aimait la plaisanterie outre mesure. Il était fatigué à l'excès de toutes ces accusations qui s'acharnaient à le confondre avec Luther. « Mieux vaudrait, écrivait-il, vivre au milieu des nations les plus sauvages. Des

retraites monastiques, cette fureur a passé aux cours des rois. Dans tous les repas, on dispute avec passion au sujet de Luther. Puis on en vient à Erasme. Ceux qui ne comprennent rien à l'affaire sont ceux qui crient le plus fort. »

Les chefs de cette lutte ardente étaient Latomus et Vincent. Le premier lui imputait le plan anonyme de Cologne; le second lui reprochait la lettre au cardinal de Mayence. Érasme prit le parti d'écrire au corps même des théologiens, pour voir si ces débats pourraient enfin avoir un terme. « Blesser la réputation d'un homme, leur disait-il, c'est une espèce d'homicide... Mes amis sont nombreux; et si je voulais user de représailles avec la plume, la lutte deviendrait fureur. Nous devons prendre garde qu'en nous déchirant mutuellement, nous ne finissions par nous dévorer les uns les autres... Veut-on détruire Luther, on aura plus de chances pour réussir, en ne mêlant pas Érasme à sa cause. Si j'avais voulu me joindre à lui, ses affaires seraient en meilleur état, mais je ne veux être que chrétien. Si je n'ai pas écrit contre lui, j'ai eu plusieurs motifs pour m'abstenir. Au reste, après les condamnations de trois universités, après les foudres pontificales, après l'édit de l'empereur, la censure d'Érasme, d'un petit vermisseau, serait d'un faible poids. Cependant je ne manquerai, dans la mesure de mes forces, ni à la paix de l'Eglise catholique, ni à la vérité chrétienne, ni à la dignité du pontife, lorsque je le pourrai; et peut-être produirai-je plus d'effet que ceux qui croient pouvoir terminer cette affaire par des violences tumultueuses... Si vous avez quelque grief contre moi, n'ayez pas recours aux injures, comme Vincent le fait sans cesse, et je vous satisferai sur tout. Si vous voulez rivaliser avec moi de bons offices, je ne me laisserai pas vaincre. S'il y en a qui préfèrent lutter, je ne me piquerai pas de remporter la victoire en ce genre; mais je m'efforcerai de défendre mon innocence, et je crois que l'appui du Christ et celui des gens de bien ne me feront pas défaut. »

Ce n'était pas seulement dans les Pays-Bas que l'on se plai-

gnait de son attitude équivoque dans l'affaire de Luther. Un soupçon pareil s'était propagé en Espagne. Cependant Barbirius lui annonça que cette rumeur s'était apaisée. Érasme s'étonnait qu'elle eût pu naître. « Plût à Dieu, lui écrivait-il, que je fusse exempt de tout vice, comme je suis étranger à cette affaire! Je ne craindrais pas de mourir sans confession. Si Luther a pris certaines choses dans mes livres, je ne suis pas responsable de l'abus qui en a été fait. Réservé dans mes affirmations, j'ai mieux aimé avertir que dogmatiser. Ce que j'ai dit avec mesure et opportunité, Luther le présente avec une exagération insupportable. Si jusqu'à ce jour je n'ai rien écrit contre lui, deux motifs m'en ont empêché, le manque de loisir et le sentiment de mon insuffisance. »

Toutefois, après avoir achevé ce qu'il avait en main, il se proposait d'écrire quelque chose, non pas tant contre Luther que pour apaiser cette dissension. Il aspirait au rôle de médiateur, mais il craignait que sa médiation ne fût prématurée, tant les phalanges conjurées serraient leurs rangs sans vouloir reculer. «Le Christ seul, ajoutait-il, a le pouvoir de calmer une tempête si funeste. Que si l'on appelle seulement luthériens ceux qui approuvent et défendent tout ce que Luther a écrit, je ne pense pas qu'il y ait un seul homme d'un esprit si extravagant. Si l'on est orthodoxe du moment que l'on dit du mal de Luther, il faut féliciter le monde chrétien; mais je crains qu'il n'y en ait beaucoup qui se répandent en injures contre lui, et qui ne croient pas à l'immortalité de l'âme. »

En Angleterre comme en Espagne, on avait fait courir un bruit sinistre. On disait qu'Érasme était non-seulement le partisan, mais l'aide et en quelque sorte l'âme de la faction luthérienne. Montjoy s'était alarmé d'une rumeur qui, en compromettant son ami, le touchait lui-même. Il l'exhorta donc à se justifier en publiant un livre contre Luther. Érasme lui répondit : « Plus votre affection pour moi est sincère, plus je m'afflige de ne pas être pour vous un ami aussi heureux que le méritait la candeur de votre âme. Mais l'accusation est

aussi mensongère que si l'on disait : Érasme a des ailes. Ce qui est plus certain qu'un oracle de la Sybille, c'est que jamais je n'ai conclu de *pacte secret avec Luther ni avec aucun luthérien.* »

Justifiant son silence, il ajoutait : « C'est ainsi que le Christ se tut devant Hérode... Vous écrivez qu'il dépend de moi de calmer tout ce tumulte. Plût à Dieu que votre seigneurie dît vrai! Cette tragédie n'aurait pas même pris naissance. On répète ici tout haut que je n'ai point de plume. J'ai bien une plume, mais des motifs sans nombre me retiennent. Appeler Luther un champignon est très facile ; défendre la cause de la foi par de bons arguments est très difficile, pour moi du moins. Jusqu'ici d'autres ont réussi assez mal, et pourtant je mettrais plus volontiers la main à cette affaire, si j'étais sûr que certains hommes qui, sous prétexte de la foi, plaident la cause du monde, useront de leur victoire à l'avantage du christianisme. Pour finir, mon excellent Mécène, vous n'avez pas lieu de douter de votre Érasme. Ni la piété, ni la morale, ni la paix publique ne seront jamais blessées par mes écrits. Je suis maître de mon innocence, mais non des langues des hommes. »

On trouve, dans une lettre à l'archevêque de Cantorbéry, ces remarquables paroles qui expliquent toute sa conduite dans l'affaire du luthéranisme. « Je vois s'élever une tempête très périlleuse dans laquelle je sens que je dois modérer ma course, de manière à ne pas abandonner les intérêts du Christ en flattant les hommes, et à ne pas me jeter sans fruit dans quelque danger. Luther a lancé une pomme de discorde dans le monde dont il n'est aucune partie que je ne voie troublée. »

Ses amis de Rome ne s'étonnaient pas moins de son silence que ses amis d'Angleterre. Bombasio se fit l'interprète du sentiment commun : « Dans une cause si juste et si sainte où il s'agissait de défendre la vérité contre des hérésies renouvelées des temps anciens, pourquoi ne prenait-il par les armes

avec son habileté accoutumée ? La Providence semblait l'avoir prédestiné à la destruction de ces doctrines monstrueuses, en lui assurant une gloire immortelle. Auprès d'une telle œuvre, tous ses autres travaux paraîtraient de peu de prix. On pouvait deviner aisément les motifs qui le retenaient. Ce n'était pas la crainte des inimitiés périlleuses que cette lutte lui susciterait, c'était plutôt l'exagération téméraire de certains défenseurs de la bonne cause qu'ils discréditaient et compromettaient par leur zèle insensé. Mais leurs stupides fureurs ne devaient pas l'empêcher de remplir son rôle. Comme lui, bien des gens à Rome et ailleurs étaient d'avis que cette affaire devait se traiter par d'autres hommes et par d'autres moyens. » Bombasio lui rappelait, en terminant, ce qu'il devait à l'affection éprouvée de Léon X.

Érasme essaya de justifier sa conduite : « Dans la cause de Léon, disait-il, je me suis tû moins que vous ne croyez. » Expliquant pourquoi il n'avait pas combattu Luther par des livres imprimés, il ajoutait : « Vous voyez combien sa plume est féconde, et il n'est pas seul; il a cent mains. Je suis plus exercé dans une autre carrière. Après tant de livres publiés, n'ai-je pas droit au repos que semble me commander le poids croissant de l'âge? Cette affaire est telle, que si je m'y engage une fois, je devrai y vouer ma vie entière. O mon cher Bombasio, il est aisé de dire : écrivez contre Luther; mais pour cela il faut plus de choses que pour construire un char, comme parle Hésiode. Je vois combien les jugements des hommes sont fâcheux et divers, surtout de notre temps. Il est fort difficile de régler sa plume de manière à garder la dignité des hommes, sans blesser la gloire du Christ. Si le mal peut être étouffé par une guerre de plume, de jour en jour s'élèvent des essaims de petits livres, et il n'est nullement besoin d'Érasme. S'il faut des cris, les *Stentors* ne manquent pas. Partout on a vu les bûchers se dresser en abondance. On n'a rien oublié dans les édits pour inspirer la terreur... Aucun pays n'est plus dévoué à la dignité pontificale que le

nôtre ; mais le patronage odieux de certains hommes lui a été fort nuisible. Sans leur délire, l'affaire n'en serait pas venue au point où elle est. Je dis plus : si maintenant encore ils se taisaient pendant trois mois seulement, Luther avec tous ses petits livres n'exciterait que l'indifférence, et rien absolument ne serait changé à cause de lui dans les affaires humaines.

« Je suis tout entier à revoir l'ouvrage du Nouveau Testament et quelques autres de mes écrits. Mais j'espère avoir bientôt un peu plus de loisir. J'ai toujours favorisé sincèrement la paix publique, et fort peu de personnes lui ont été plus sincèrement dévouées. Je sacrifierais la vie même pour affermir la vérité évangélique, et je n'ignore pas combien je dois personnellement à la bonté inouïe du souverain pontife. Si j'ai le bonheur de vivre encore trois ou quatre ans, ou je mourrai au milieu de mes efforts, ou je ferai en sorte qu'il ne m'accuse pas d'être tout à fait ingrat ; si la nature me refuse l'éloquence, mon cœur et la chaleur de mon âme y suppléeront. Il y en a qui croient servir convenablement ses intérêts, en le faisant craindre autant que possible. Pour moi, je m'efforcerai plutôt de faire aimer Léon X de l'univers. Mais j'ai besoin de sa protection pour ne pas succomber sous les attaques des conspirateurs exécrables qui me poursuivent sans relâche et vont même jusqu'à me menacer du poignard et du poison. J'appelle les imprécations de tous sur ma tête, s'il est vrai que j'aie lu d'un bout à l'autre un seul des petits livres de Luther, si dans les écrits attribués à cet homme ou qui prennent sa défense, une seule syllabe a été tracée ou autorisée par moi, si jamais enfin je me suis efforcé de défendre quelqu'une de ses opinions. »

Il pria Bombasio d'obtenir du pape un bref qui lui permît de lire sans péril les livres de Luther, car le pontife seul pouvait donner cette permission. « Je ne veux pas, disait-il, fournir une occasion aux méchants qui ne demanderaient pas mieux. »

Malgré tant d'accusations, il conservait à Rome beaucoup d'admirateurs et de partisans. Léon X avait répondu à sa dernière lettre de la manière la plus flatteuse, déclarant qu'il avait eu quelques doutes sur ses sentiments et que cette considération l'avait détourné de récompenser ses services; mais sa lettre avait effacé toutes ces mauvaises impressions. Il ne doutait pas de son attachement au Saint-Siége et à la foi de l'Église. Il l'exhortait à écrire contre la faction luthérienne et lui donnait l'assurance qu'il le verrait avec joie arriver à Rome.

Lorsqu'on montrait au pontife quelque lettre d'Érasme, il la lisait avec empressement et la louait sans réserve. Une fois même, après avoir lu une de ses lettres, qui était adressée à Bombasio, il la redemanda et la fit voir à Sadolet et à d'autres personnages instruits. Un espagnol s'étant déchaîné avec violence contre l'ouvrage du *Nouveau Testament*, Léon X l'avait averti de ne rien publier de semblable à l'avenir et de défendre la vérité avec mesure, sans haine et sans envie.

Cet Espagnol était un théologien d'Alcala, nommé Jacques Lopis de Stunica. Noble de naissance, il avait beaucoup d'instruction. Érasme dit qu'il n'était guère plus savant que Lée, mais qu'il avait moins de venin. Stunica, de son côté, refusait à son adversaire l'esprit, la mémoire, le jugement, l'érudition, la lecture intelligente des livres sacrés, la science des langues et de la grammaire. C'était une compensation des éloges immodérés que d'autres lui donnaient. « Ceux-là, disait le prince des lettrés, font d'une mouche un éléphant; Stunica fait d'un pygmée un moucheron. » Le cardinal Ximénès avait conseillé à ce théologien d'envoyer son travail à Érasme avant de le publier, lui faisant observer que si la réponse n'était pas satisfaisante, il pourrait le livrer au public sous de bons auspices. Stunica ne goûta pas cet avis, et, aussitôt après la mort du cardinal, il remit son manuscrit aux imprimeurs. Non content d'avoir publié cet ouvrage, il en prépara un autre beaucoup plus violent et se rendit à Rome pour le faire imprimer.

Mais Léon X arrêta la publication de ce libelle intitulé *Blasphèmes*.

Ce fut vers la fin de l'été 1521 qu'Érasme répondit au premier écrit de Stunica. Cette apologie, composée en sept jours, était courte et relativement modérée, non pas, disait-il, que son adversaire méritât des égards; mais il n'avait pas voulu renoncer au mérite de la modération qu'il avait su garder jusque-là, il le croyait du moins. « Au premier abord, écrivait-il à Bombasio, le livre de Stunica jette beaucoup de fumée et s'annonce avec une grande ostentation. Mais à l'examiner de près, on voit que ce ne sont que de vaines vapeurs. Cet ouvrage a déplu même au nonce Aléandre, quoiqu'il lui eût souri quelque peu au commencement. Il ne peut nuire à ma réputation, du moins auprès des gens équitables et instruits. »

Bientôt après, un autre théologien d'Alcala vint au secours de son compatriote. Sanctius Caranza releva trois ou quatre points dans les *Annotations*, comme favorisant l'*arianisme* et la doctrine de Luther sur le mariage (1). Cette attaque, bien que très modérée dans la forme, blessa vivement Érasme qui en sentait la gravité. Dans sa réponse, tout en affectant beaucoup de modération et d'urbanité, il laissa voir en plusieurs endroits une irritation secrète. Il y eut pourtant réconciliation entre les deux adversaires, et plus tard Caranza prit la défense d'Érasme contre les moines espagnols.

En attendant, les déclamations violentes contre les langues et les lettres polies redoublaient de fureur dans les Pays-Bas. N. d'Egmond lançait à tout propos l'accusation d'hérésie. Érasme désirait vivement le retour du cardinal Adrien (2), espérant qu'il réprimerait cette fougue insensée. « Je ne vois pas, disait-il, ce que ces hommes se sont proposé; car s'ils cherchent à faire comprendre au peuple qu'il y a dans leurs ordres des hommes médisants jusqu'à l'impudence, le peu-

(1) Cet écrit parut à Rome, après la mort de Léon X, pendant l'interrègne. Il s'en fallut peu que l'auteur ne fût mis en prison. *V.* Burigny, t. II, p. 176.

(2) Adrien d'Utrecht, évêque de Tortose, était alors vice-roi d'Espagne.

ple en est convaincu plus qu'il ne convient à leurs intérêts. S'ils prétendent attirer à l'étude de leur théologie les jeunes gens étrangers aux bonnes lettres, rien n'est plus capable de les en détourner. A Paris, à Cambridge, la théologie est plus florissante que partout ailleurs. Pourquoi? c'est que l'on s'y conforme au goût nouveau du temps, et qu'au lieu de repousser les bonnes lettres comme des ennemies, on les accueille de bonne grâce comme des hôtes. Si les études théologiques sont peu florissantes à Louvain, comme quelques-uns s'en plaignent, on ne peut m'en rendre responsable, car je n'ai jamais détourné personne de ces études. » Il approuvait qu'on eût opposé aux libelles diffamatoires l'édit de l'empereur; mais il se plaignait de la licence donnée aux langues médisantes et aux libelles plus que diffamatoires, imprimés coup sur coup à Cologne par Pfeffercorn, sans qu'il fût permis aux honnêtes gens de défendre leur honneur par des livres publiés.

Voyant son repos et sa sûreté de plus en plus compromis, il avait pris la résolution de quitter le Brabant, malgré les liens qui l'y attachaient. Le climat de Louvain lui plaisait beaucoup; nulle part, on ne pouvait étudier avec plus de calme; il aimait les heureux talents qui s'y trouvaient rassemblés; il entourait de son patronage zélé le collége des trois langues; mais là il se voyait au milieu de ses implacables ennemis. C'étaient sans cesse de nouveaux orages. Il voulait s'y dérober, si c'était possible. Quelquefois il regrettait de ne pas avoir accepté les propositions séduisantes de la France où il avait passé tant d'années de sa jeunesse, non sans agrément, et où il comptait d'illustres amis. D'autres fois, il songeait à l'Italie où l'avaient appelé des offres plus brillantes encore et où les savants étaient aussi libres qu'honorés. Il écrivait à Bombasio : « J'ai le dessein de me transporter tout entier à Rome pour y passer le reste de mes jours au milieu des hommes les plus doctes et des bibliothèques les plus riches du monde. J'avais déjà commencé à me mettre en marche;

mais la guerre, augmentant tous les jours de violence, m'a détourné de partir; cependant mon âme le désire encore, et peut-être oserai-je me risquer. »

On doit croire qu'en parlant de la sorte, il voulait plaire aux Italiens. Mais à Rome aurait-il joui de cette pleine indépendance de la pensée qu'il prétendait garder à tout prix? Aurait-il pu se maintenir dans cette neutralité philosophique dont il s'était fait une loi? Il est certain cependant qu'il désirait revoir l'Italie et les nombreux amis qu'il y possédait encore, mais que la mort éclaircissait tous les jours. Elle lui enleva le savant Pyrrhus qu'il connaissait depuis son enfance. C'était en partie pour le voir qu'il avait souhaité se rendre à Milan. Pyrrhus l'avait averti qu'il possédait un écrit complétement oublié d'Érasme. Celui-ci désirait le ressaisir pour le détruire. Il craignait l'indiscrétion des Allemands qui publiaient tout, sans égard pour la réputation d'autrui.

Mais avant tout il voulait se rendre à Bâle, afin de présider lui-même à la troisième édition du *Nouveau Testament* et à d'autres publications qu'il avait préparées. Cela fait, il devait prendre conseil des circonstances. Il chargea néanmoins ses amis Goclenius et Dorpius de louer pour lui à Louvain une maison convenable, ne voulant pas ressembler à un vagabond sans domicile, ni donner à croire qu'il ne reviendrait pas dans les Pays-Bas.

Vers le milieu d'août, il alla passer quelques jours à Bruges. Il prit place dans le cortége de l'empereur. Ce qui lui fut surtout agréable, ce fut de voir et de saluer beaucoup d'amis puissants, et en particulier le *grand*, l'*obligeant*, l'*aimable* et tout à la fois *vénérable* cardinal d'York, ambassadeur de Henri VIII auprès de Charles V, qui le reçut avec des honneurs royaux. Tunstall, Morus et Montjoy étaient présents. Érasme logea chez le doyen de Saint-Donatien, Marcus Laurinus, un de ses meilleurs amis. Toujours plein d'aversion pour la guerre, il avait vu avec joie le cardinal arriver à Bruges. Il avait espéré que sa prudence et son autorité rétabliraient la paix entre

François Ier et Charles V. Ses espérances furent trompées. Wolsey, vendu à l'empereur, conclut avec lui une ligue au nom de son maître.

Le roi de Danemark, Christiern, beau-frère de Charles V, chassé de ses États par la révolte de ses sujets, s'était rendu à Bruges pour engager ce prince à le rétablir sur le trône. Érasme fut témoin de son entrevue avec l'empereur. Il dîna même avec le monarque déchu et les autres grands personnages qui lui témoignèrent la faveur la plus marquée. Toutefois, comme Christiern, odieux par ses cruautés, avait embrassé la cause de Luther, pour éviter tout mauvais soupçon, il refusa prudemment l'entretien secret que le prince lui avait demandé. Chez le doyen lui-même, il se trouvait tous les jours avec les principaux seigneurs de la cour et s'asseyait à table avec eux.

C'est à Bruges qu'il vit pour la première fois le livre publié par Henri VIII pour la défense de la foi catholique. Il causait dans l'antichambre du cardinal Wolsey avec de grands personnages, attendant l'occasion de lui faire sa cour, lorsque Marinus Caraccioli, collègue d'Aléandre, comme nonce pontifical, s'avança tenant un petit livre à la main. Érasme demanda s'il était permis de l'ouvrir. Il lut seulement le titre et ce que le roi avait écrit de sa main au bas de la première page. Puis il rendit le livre et dit en souriant : « J'envie à Luther un tel adversaire. » Le nonce d'abord contractait son visage plutôt qu'il ne riait, mais Érasme s'étant expliqué plus clairement, il répondit : « Et moi, je félicite le pontife romain d'avoir un tel défenseur. »

Érasme désirait vivement lire ce livre. « Autrefois, disait-il, un prince était censé faire preuve d'une piété admirable, quand il défendait avec ses troupes et ses armes les chrétiens contre les attaques de leurs ennemis. Henri VIII combat pour l'épouse du Christ avec la plume et les armes de l'esprit, *montrant ce qu'il ferait si la guerre devenait nécessaire.* Mais, en attendant, ce qu'il fait étant, à mes

yeux, beaucoup plus difficile, lui assurera une gloire plus solide et plus personnelle. Nous tous qui aimons et cultivons les bonnes lettres, nous serions très ingrats, si nous ne vénérions et n'aimions un génie qui honore et recommande merveilleusement nos études. J'ai pleine confiance qu'un exemple si beau et si rare excitera beaucoup de princes à l'imiter. Désormais les prêtres, les moines, les évêques ne rougiront-ils pas d'ignorer la théologie, quand ils verront qu'un roi si grand, si jeune, distrait par tant d'affaires, a poussé assez loin l'étude des lettres sacrées pour secourir la religion chrétienne en péril par des livres? Et je ne doute pas qu'il n'ait réussi un peu mieux que certains hommes qui, avant lui, avaient fait l'essai de leurs forces dans la même carrière. »

Son amour-propre de lettré devait être singulièrement flatté de voir un roi publier un livre. Quelle que fût la part qui lui revenait dans la composition de l'ouvrage, il était censé, aux yeux du monde, avoir tenu la plume. Un exemplaire de ce livre avait été promis à Érasme par le cardinal; mais il ne lui fut pas remis alors. « C'est ainsi qu'en agissent les rois, » disait-il avec une intention épigrammatique à l'égard de Wolsey qui tranchait du souverain. Il ne reçut cet exemplaire que plusieurs mois après. Le monarque y avait écrit de sa main ces mots : pour D. Érasme. On lit dans une lettre adressée plus tard à Cochlœus (1) : « Je n'ai jamais pu découvrir si le roi d'Angleterre a été aidé par un collaborateur. C'est bien son style. Son génie peut se prêter à tout; et pourtant, s'il avait voulu emprunter le secours d'hommes instruits, sa cour est pleine de personnages savants et diserts. » Beaucoup de luthériens attribuèrent ce livre à la plume d'Érasme, et ne virent dans le nom de Henri VIII qu'un moyen d'accabler Luther. De grands princes, des amis

(1) Cochlœus, auteur de plusieurs écrits contre Luther et d'une *Histoire des Hussites.*

doctes, lui écrivirent pour tâcher de surprendre la vérité. Il repoussa victorieusement un tel soupçon, peu jaloux de subir les représailles de ce fougueux adversaire. Le duc George ayant loué dans une lettre le petit livre de Henri VIII, Érasme renchérit d'éloges, déclarant qu'il était, à ses yeux, l'œuvre du génie et de la plume du roi, que, dans son enfance, le prince s'était exercé soigneusement à écrire, et qu'il se plaisait à lire les théologiens scholastiques; toutefois il avait pu être aidé en quelques endroits (1).

De retour à Anderlac, Érasme y resta jusqu'à la fin de septembre et peut-être même au-delà. Depuis plusieurs mois, il faisait ostensiblement les préparatifs de son voyage. Il voulait apporter le plus grand soin à la nouvelle édition du *Nouveau Testament* qui, dans sa pensée, devait être la dernière. Il tenait à ce *travail non moins que le roi de France à sa domination sur le Milanais*. Tel était le motif qu'il mettait en avant; mais ce n'était ni le seul, ni le principal. Le séjour de la campagne l'avait en quelque sorte rajeuni, il se sentait de force à tout oser.

Attendant un cortége sûr, il passa six jours entiers à Louvain dans l'hôtel très fréquenté de *l'Homme-Sauvage*. Aléandre s'y trouvait aussi. Ils vécurent ensemble fort agréablement, prolongeant quelque fois jusqu'au milieu de la nuit leurs causeries savantes. Ils convinrent même de partir de compagnie, s'ils pouvaient le faire sûrement. Le jour de *saint Simon et saint Jude*, anniversaire de sa naissance, Érasme s'étant rendu à l'église de *Saint-Pierre*, afin d'assister à la grand'messe, un homme d'esprit, ancien élève de cette Université, lui demanda comment il s'était fait qu'il se trouvât à l'église de si bon matin, c'est-à-dire à sept heures, contrairement à son habitude. « Comment si bon matin? répondit Érasme. — Oui, dit-il, vous étiez au sermon. » Érasme comprit et se mit à rire. Un dominicain, le même qui avait

(1) *V.* la note M.

interprété *l'Eloge de la Folie* (1), s'était déchaîné près d'une heure entière contre lui, mêlant son nom à celui de Luther et l'accusant surtout de vouloir corriger saint Augustin qu'il ne comprenait pas. Le prédicateur avait promis d'en dire davantage après dîner. A son retour de l'Église, Érasme trouva le nonce qui se promenait. Il s'était plaint souvent de ces indécentes attaques; mais Aléandre n'avait pas voulu y croire. Pour le convaincre, il le pria d'envoyer quelqu'un de son entourage au sermon d'une heure. Le nonce, au nom du pape, ordonna au prédicateur de n'attaquer la réputation de personne, mais d'enseigner l'Évangile.

Ce jour même, après un léger dîner, Érasme, montant à cheval, se dirigea vers Tirlemont. Il y trouva une grande quantité de fantassins et de cavaliers qui escortaient le butin, les boiteux et les blessés. Il fit route avec eux jusqu'à Spire. Là, il passa le Rhin et les laissa sur sa gauche. Il voulait hâter son voyage et se dérober à l'hospitalité prévenante de la Société *rhénane*, hospitalité agréable, quand on avait le temps, mais importune quand on était fatigué ou pressé. A Coblentz, malgré son désir de rester inconnu, il fut accueilli par l'official, homme aussi vertueux que savant, qui, par hasard ayant su son arrivée, l'entraîna chez lui, bon gré, mal gré. L'évêque désirait beaucoup le voir, mais en ce moment, il ne se trouvait pas dans la ville. Avant d'arriver à Mayence, Érasme apprit l'absence de l'archevêque. Il fit demander un entretien au seul Capiton qui était aussi absent. Un jeune homme noble de Mayence lui offrit des serviteurs armés pour l'accompagner. Il refusa; car il savait que souvent on attire ainsi les brigands. A Worms, pendant qu'on préparait le dîner, il essaya de voir Hermann Buschius. Pendant qu'on le cherchait en vain, il resta trop longtemps dans le poêle, pour son malheur. Il s'était jusque-là très bien

(1) C'était un certain Laurent Frisius, et non Vincent, comme le dit Burigny.

porté. Mais il sentit que sa santé s'altérait plutôt par l'effet de l'odeur que de la chaleur ; « tant il est vrai, disait-il, que je m'accommode mal des poêles de l'Allemagne, moi qui m'accommode si bien des hommes de ce pays. Je les féliciterais d'une chose bonne à tant d'égards, si je pouvais en user avec eux. Le mouvement du cheval dissipa cette première atteinte de la maladie. Nous volions vers Spire plutôt que nous ne chevauchions ; et j'avais de véritables *pégases*, qui maintenant dévorent leur maître. »

A Spire, où il arriva fort tard, il alla droit avec ses chevaux débarquer chez le doyen de cette église. Il se rendait à son invitation réitérée, et il redoutait les auberges toutes pleines de soldats, plus terribles en ces lieux qu'à la guerre, *en braves gens qu'ils étaient*. Ayant trouvé chez le doyen quelques chanoines à table, il s'assit avec eux. C'était aussi un poêle chauffé, quoique sans mauvaise odeur. Aussitôt il ressentit une nouvelle atteinte de ce mal qui ne lui était que trop connu, et qui lui avait fait prendre la résolution de s'abstenir entièrement des *délices* de l'Allemagne. Après deux jours de repos, il partit pour Strasbourg. Il avait la ferme intention de ne pas s'y arrêter; mais Jacques Spiegel, secrétaire de l'empereur, homme instruit, cœur loyal, se trouvait dans cette ville. Il n'osa point passer outre sans le saluer. Spiegel révéla sa présence aux membres de la Société *rhénane*. Érasme leur donna un jour et puis encore un autre. Ensuite il se rendit à Schelestadt, escorté de quelques amis, au nombre desquels était Barthélemy Latome, jeune luxembourgeois, très heureusement doué du côté de l'esprit, qui fut plus tard professeur au Collége de France. De Schelestadt, il gagna Colmar. Quelques amis l'accompagnèrent encore. Parmi eux se trouvait Rhenanus qui, le lendemain, alla jusqu'à Bâle avec lui.

L'évêque, le meilleur et le plus saint des vieillards, le félicita de son retour et lui fit des présents. Le magistrat de la cité, les principaux personnages de l'Église et de la science,

lui adressèrent des félicitations non moins vives. Ils auraient multiplié leurs démonstrations affectueuses, mais Érasme faisait connaître partout qu'il n'était nullement sensible à ces hommages. Il raconta lui-même en détail son voyage, dans une lettre écrite à son ami Laurinus, pour montrer qu'il n'avait pas fui, qu'il ne s'était pas caché, comme on osait le dire en Brabant. La haute Allemagne avait été instruite de sa venue un certain nombre de jours avant son arrivée. « Et cependant, disait-il, ces imposteurs annonçaient avec emphase que je m'étais transporté à Wittemberg. Est-il, en effet, une monstruosité qui les fasse rougir? »

C'est à Bâle que les premiers bruits de la mort de Léon X parvinrent jusqu'à lui. Le pontife avait été, à ce qu'il paraît, un peu ébranlé par le nouveau libelle de Stunica. « Ma cause était en danger, écrivait Érasme, quand Léon mourut. »

Au commencement de la même année, il avait perdu un de ses plus puissants amis, le *premier de ses Guillaume*, le jeune cardinal de Tolède. « Guillaume de Croy, dit-il dans une lettre, a été moissonné par la main des Parques, comme une tendre fleur à peine éclose. La fortune lui avait tout donné, une famille d'une très ancienne noblesse, un oncle tout-puissant, un corps plein de vigueur et de santé, une merveilleuse amabilité de mœurs, une candeur rare. Il n'avait pas encore dépassé vingt-trois ans. Il favorisait de toute son âme les bonnes études et ne haïssait pas Érasme. » Il exprima ses regrets dans plusieurs de ses lettres. Ce jeu de la fortune avait frappé son esprit et lui avait fait sentir qu'il n'y a rien de solide dans les grandeurs soumises au caprice du sort.

Un autre prélat, son ami, Jean Thurzon, évêque de Breslau, était mort aussi avant le temps. Il avait un frère appelé Stanislas, évêque d'Olmutz, qui offrit à Érasme son amitié et ses services. Le prince des lettrés lui répondit peu de temps après son arrivée à Bâle. « Jamais, disait-il, je n'ai eu plus besoin de faveur et de bienveillance pour résister à la conju-

ration odieuse qui s'est formée contre les bonnes lettres et contre l'antique et vraie théologie s'efforçant de renaître. » Un poète de cour, dont nous avons déjà parlé, Gaspard Velius, avait apporté à Bâle la lettre du prélat avec un présent qui n'avait pas une grande valeur; mais l'ambassadeur en fit valoir tout le prix. Il plut à Érasme. « Son esprit, écrivait-il, sa belle tenue, sa bonne mine et plus encore l'urbanité de ses mœurs, m'ont charmé d'autant plus que les gens de cette espèce n'ont pas, d'ordinaire, le sens commun. »

CHAPITRE XXIII

Érasme à Bâle. — Maladie. — Perplexité morale. — Trames de ses ennemis. — Paraphrase de Saint Mathieu. — Glapion. — Le président du conseil de Malines. — Voyage à Constance. — Le vin de Bourgogne. — Érasme est appelé en France et à Rome.

Érasme allait vivre à Bâle, dans une ville libre, entre la France et l'Allemagne, présidant à la publication de ses ouvrages qui se suivaient sans interruption. Là il pouvait plus facilement maintenir sa neutralité entre les monarques belligérants, comme aussi entre les luthériens et leurs adversaires. Un nouveau pape était sur le point de monter sur le trône de saint Pierre. Il fallait prévenir tout orage qui pouvait surgir de ce côté. Quelques espagnols l'inquiétaient. Il voulait éviter l'accusation d'hérésie, sans écrire contre Luther : situa-

tion difficile et périlleuse; car le monde avait les yeux fixés sur lui, comme s'il avait dû, en se prononçant, faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Reconnu encore comme le prince des lettrés et l'arbitre de l'opinion, il semblait menacé dans son influence souveraine. Ami de la paix, il voyait les monarques troublant la chrétienté de leurs luttes sanglantes, les partis opposés en religion prêts à déchirer l'unité de l'Église en arrêtant ce magnifique mouvement de renaissance qui, dans l'espace de quelques années, avait changé l'état intellectuel de l'Europe.

A toutes ces causes d'inquiétude venait se joindre une santé chancelante, pour ne pas dire ruinée. Il écrivait à un ami : « Votre Érasme est entièrement perdu, si c'est être perdu que de s'avancer vers la mort. » Il n'alla pas trop mal tant qu'on ne chauffa pas les appartements; mais voyant que le froid devenait déjà insupportable pour les autres, il les laissa chauffer modérément. Cette complaisance lui coûta cher. Une affection pituiteuse, vraiment pestilentielle, se déclara bientôt. La nature triompha encore du mal. Mais s'étant exposé une troisième fois à cette odeur pernicieuse, il fit une maladie mortelle qui dura plusieurs mois. Elle fut accompagnée et suivie d'une atteinte de la gravelle qui empira de plus en plus. Le mal revenait si fréquemment qu'il ne passait pas de jour sans être, comme il disait, en travail d'enfantement, ou sans être malade des suites. Sa vie se trouvait souvent en grand péril. Les douleurs étaient si violentes qu'elles lui avaient ôté la crainte de la mort et qu'il enviait le sort des pestiférés ou des malades atteints de la fièvre quarte. « Il y a quinze jours, écrivait-il à son ami Barbirius, j'ai failli périr dans un de ces enfantements. La pierre était énorme. Mon estomac, tombé tout à fait en défaillance, ne peut, même à présent, se remettre. Il ne reste d'Érasme que la peau et les os. » L'abstinence de nourriture lui était naturellement mortelle, et ces enfantements douloureux, qui duraient quelquefois deux jours, ne souffraient rien moins que des aliments. « Mes maux étaient si

affreux, ajoutait-il, que N. d'Egmond lui-même les eût trouvés suffisants. »

Toutefois, s'il faut l'en croire, les souffrances du corps étaient la moindre partie de ses douleurs. « J'ai devant les yeux, disait-il, une époque monstrueuse, au point que je ne sais à quel parti m'attacher. Ceux qui agissent sous le nom du pape travaillent à resserrer les liens de l'antique esclavage plutôt qu'à les relâcher; quant à ceux qui, sous le nom de Luther, revendiquent la liberté évangélique, j'ignore quel esprit les inspire; je vois beaucoup de gens équivoques se mêler à eux. En attendant, l'union chrétienne est rompue; les consciences sont en suspens; les livres de Luther servent de prétexte à la licence; les gens sages et modérés hésitent. Où cette crise doit-elle aboutir?... Pour moi, calomnié, poursuivi par la haine des théologiens, je ne puis rien tenter d'utile. Menacé par les luthériens de libelles diffamatoires, regardé presque par l'empereur comme le chef et la source de cette faction, je suis en péril des deux côtés, moi qui ai servi tout le monde... J'avais résolu de publier un écrit, non contre Luther, mais touchant la concorde. Je vois les partis si ardents que j'aime mieux me taire. Plût à Dieu que les luthériens eussent écrit contre moi, il y a deux ans! Ils m'auraient affranchi d'odieux soupçons. »

Il épanchait ainsi dans le sein de B. Pirckheimer la douloureuse incertitude et les sinistres pressentiments de son âme. La même disposition d'esprit et aussi la ferme intention de rester à l'écart du grand débat qui agitait la chrétienté, étaient marquées plus fortement encore dans une lettre écrite cinq mois plus tard à George, duc de Saxe. Il rappelait la faveur pour ainsi dire universelle qui avait accueilli les débuts de Luther; mais la violence de cet homme avait tout perdu. Maintenant une haine à mort séparait les deux partis, et il y avait à craindre qu'avec Luther accablé ne périssent beaucoup de choses dont la perte serait regrettable. Exposant à sa manière les motifs de son abstention, il ajoutait : « Il me

semble tout à fait insensé de provoquer ceux qu'on ne saurait vaincre. »

Malgré ses souffrances physiques et ses préoccupations morales, son ardeur studieuse ne se refroidissait pas. Sans compter beaucoup d'autres travaux, en deux mois il entreprit et acheva la Paraphrase de saint Mathieu. Il se hâta de l'envoyer à l'empereur qu'on avait presque réussi à indisposer contre lui. Elle lui rendit la faveur de ce prince et fut très bien accueillie de toute la cour. Avant son départ et depuis, on avait multiplié les trames secrètes pour le perdre; on avait semé les rumeurs les plus étranges. Louis Vivès, qui lui était sincèrement dévoué, lui écrivait : « Il est certain qu'on vous tient ici pour luthérien. Les auteurs de ce bruit sont les mêmes hommes qui vous ont toujours calomnié. Ils veulent vous confondre avec Luther pour ternir votre gloire; ils sont peu nombreux, mais toujours en action, procédant par des voies détournées... Il y a aussi à la cour des théologiens de Paris. Ils se bornent à dire qu'Érasme s'est toujours prononcé d'une manière ambiguë au sujet de Luther. Mais ils consentent à le laisser tranquille, pourvu que Luther soit étouffé. Un augustin d'Anvers vient d'être mis en jugement à Bruxelles. N. d'Egmond et son collègue (1) y sont accourus. Ils se sont répandus en injures contre vous. »

On disait aussi en Brabant que le duc d'Albe, fort puissant auprès de l'empereur, était irrité contre Érasme, parce qu'il avait écrit à Barbirius que les Espagnols étaient favorables à Luther, afin d'être tenus pour chrétiens. On l'accusait encore d'avoir dit à un libraire d'Anvers de vendre les livres de Luther sans crainte. De son côté, celui-ci, pressé de se rétracter, avait, disait-on, répondu qu'il n'était pas libre de le faire sans consulter ceux qui l'avaient excité et poussé à son

(1) N. d'Egmond et François Hulstus avaient été délégués comme inquisiteurs contre les luthériens.

entreprise. On supposait qu'Érasme avait été nommé le premier de tous.

« Au reste, ajoutait Vivès, ces bruits n'ont pas changé l'opinion de ceux qui, auparavant, vous regardaient comme un chrétien indépendant de toute secte. » C'était seulement un nuage que le lointain faisait paraître plus grand. Érasme, avant son départ, avait pu voir presque tout de ses yeux. Les mêmes hommes qui le faisaient passer pour luthérien à Louvain le représentaient en Allemagne comme un ennemi des luthériens. On changeait de masque en changeant de théâtre pour le rendre odieux.

Au milieu de ces trames et de ces rumeurs, quelle était la conduite d'Aléandre? Dans une première lettre, Vivès parlait de lui favorablement. « C'est, disait-il, un cœur ouvert et qui ne cache rien ni sur lui-même ni sur les autres. Il se plaint de vous et vous accuse d'avoir des torts à son égard ; mais il n'a pas dépouillé son ancienne affection. » Un peu plus tard, Vivès paraît avoir changé d'opinion au sujet d'Aléandre et partagé le sentiment d'Érasme. Celui-ci se croyait en butte à la haine jalouse du nonce. Il écrivait à Bilibald : « Cet homme fier, hautain, irritable, vaniteux, égaré qu'il est par d'odieux mensonges, est acharné à ma perte; et pourtant il jure que nul ne m'est plus attaché. » En apprenant l'élection d'Adrien VI, il était accouru auprès du nouveau pape; mais il avait laissé auprès de l'évêque de Liége son frère, plus malfaisant que lui-même; car les sentiments d'Aléandre finissaient par éclater, tandis que son frère était capable de tout dissimuler. Érasme ayant porté plainte au cardinal de Sion contre la conduite hostile du nonce, le cardinal montra sa lettre à un dominicain italien qui se contenta de dire : « Érasme s'excuse, quand personne ne l'accuse, et se plaint d'Aléandre qui a toujours parlé de lui dans les termes les plus honorables, et a écrit au pape une lettre pleine de bienveillance pour sa personne. »

Convaincu du contraire, il écrivait à Barbirius, chapelain

d'Adrien VI : « Il en est un autre qui me déchire d'une manière plus couverte, mais aussi plus nuisible. Vous le jugez d'après ses anciennes mœurs; elles me plaisaient aussi, lorsqu'il était encore dans une humble position. Mais depuis que la fortune l'a élevé, son cœur s'est enflé au point de se rendre odieux non-seulement à tous les hommes sans fard, mais même à certains théologiens. »

Ses amis l'engageaient à revenir en Brabant avant le départ de l'empereur. Il se mit en route et s'avança jusqu'à Schelestadt, c'est-à-dire à deux jours de marche, sans avoir probablement l'intention sérieuse d'aller plus loin. Il paraît, du reste, que la fièvre produite par la chaleur le força de retourner à Bâle. Il ne put y arriver qu'avec peine, après être resté quatre jours chez B. Rhenanus. Il dut se contenter de traiter son affaire par lettres. Il écrivit coup sur coup à Glapion, confesseur de Charles V, à l'évêque de Palencia, au chancelier Gattinara, à l'évêque de Liége, à l'archevêque de Palerme. Glapion, en qui, selon l'expression de Vivès, *on avait foi non moins que dans le Christ*, était un franciscain d'une rare finesse. Les luthériens lui attribuaient même une prodigieuse rouerie et l'accusaient d'avoir beaucoup fait contre Luther. Érasme n'eut jamais pour lui des sentiments d'inimitié. Plusieurs fois Glapion se montra son ami zélé auprès de l'empereur. Cependant il n'osait pas se fier à lui pleinement et de tout cœur. Il se moquait de Hutten qui, après un seul entretien, prétendait faire un portrait achevé de cet homme. « Pour moi, disait-il, autant que j'ai pu deviner son caractère, d'après les rapports de ceux qui le connaissaient et d'après les lettres qu'il m'a écrites lui-même, je pense que Hutten ne l'aurait pas connu à fond, après avoir vécu dix ans avec lui. »

Érasme l'avait salué une fois seulement en trois mots, le rencontrant par hasard à Bruxelles après la diète de Worms. Il lui écrivit de Bâle, félicitant le monarque d'avoir pour conseiller un tel homme qui, exempt des passions de ce monde,

n'avait en vue que l'intérêt public de l'univers et la gloire du Christ. Il aurait volé avec empressement dans les Pays-Bas, sans se laisser arrêter par aucun obstacle, s'il avait eu l'espoir de trouver encore l'empereur; mais on disait que depuis longtemps Charles V n'attendait plus que les vents favorables qui seuls ne reconnaissaient pas le pouvoir de César. Il était disposé à tout faire pour servir la dignité de son prince et la religion du Christ. Il avait déjà entrepris un tout petit écrit sur les moyens de terminer l'affaire de Luther; mais la maladie avait interrompu tous ses travaux. Il rappelait ses efforts pour modérer les partisans de cet homme, les lettres imprimées où il se séparait de sa cause, la haine des luthériens qui l'appelaient *pélagien*, flatteur des princes, déserteur de la doctrine évangélique, et lançaient même contre lui des écrits diffamatoires. Il protestait de sa soumission à l'Eglise et de la sincérité de sa foi chrétienne. Mais il se plaignait de deux ou trois hommes, ses ennemis jurés, qui le déchiraient de leurs calomnies, en sorte qu'il ne pouvait vivre en sûreté ni dans le Brabant à cause d'eux, ni en Allemagne à cause des luthériens qui préparaient, disait-on, de grands troubles.

Glapion avait parlé de sa veine divine : cette veine était fort pauvre; mais, telle quelle, il la consacrait au service du Christ et ensuite à celui de son prince. Il pourrait peut-être continuer ses travaux encore quelques années, si on lui ménageait un loisir sûr et tranquille. Ceux qui voulaient l'entraîner dans le camp de Luther n'y réussiraient jamais. Ils pourraient le tuer, mais non le corrompre. Le Brabant lui souriait fort et surtout la campagne d'Anderlac, si la bonté de l'empereur voulait rendre sa pension perpétuelle et le protéger contre ses ennemis qui couvraient du prétexte de la religion leur ressentiment privé. Glapion avait écrit qu'il se fiait, non aux paroles, mais aux actes. Érasme promettait de le satisfaire; sinon, il consentait à passer pour le plus impudent des menteurs.

Dans la lettre qu'il écrivit à l'évêque de Palencia, il com-

parait le sort de ceux qui publiaient des livres à celui des anciens histrions; pauvres gens qui se donnaient beaucoup de peine pour plaire au peuple, monstre aux têtes innombrables, jugeant d'ordinaire d'après sa passion. Les faiseurs de livres ne s'adressaient pas à un public moins passionné, moins difficile, moins divers dans ses jugements, sans compter que les histrions recevaient un salaire, tandis que les auteurs travaillaient à leurs frais. Ceux-là, en cas de chute, n'étaient que ridicules; ceux-ci devenaient hérétiques. Pour lui, il avait toujours cherché moins à plaire qu'à être utile; et il réussissait assez bien sans cette tragédie du nouvel Évangile, commencée aux applaudissements du monde émerveillé, mais d'acte en acte empirant toujours et aboutissant à un dénoûment tumultueux et insensé. Il comptait sur la docte sagesse et l'intégrité austère du nouveau pontife autant que sur l'autorité intelligente de l'empereur pour extirper ce fléau sans retour. Pour cela, il fallait couper le mal à ses racines : or, l'une de ces racines, c'était la haine contre la cour de Rome dont la cupidité et la tyrannie étaient devenues intolérables. Il y avait aussi quelques lois ecclésiastiques qui semblaient trop pesantes pour la liberté du peuple chrétien. Pour lui, il ne manquerait à son devoir ni dans le présent ni dans l'avenir.

L'archevêque de Palerme, Carondilet, était chancelier de Bourgogne et de Flandre. Érasme eut recours à lui, pour que sa pension restât saine et sauve pendant son absence. En même temps, il le pria de défendre sa cause contre d'impudents calomniateurs. Cloué à Bâle par l'impression de ses ouvrages plus encore que par la maladie et le peu de sûreté des routes, il promettait de retourner en Brabant vers la fin d'août, pour peu qu'il eût de santé.

Un espagnol, Louis Coronelli, théologien consommé et habile mathématicien, avait élevé quelques objections au sujet de la paraphrase de Saint Mathieu et de la préface où l'auteur recommandait aux laïques la lecture des livres sacrés.

Érasme, averti, eut hâte de se justifier. Il reconnaissait que la préface était son œuvre ; mais il l'avait faite avec négligence, seulement pour remplir un vide et satisfaire l'imprimeur. « C'est mon enfant, disait-il, mais un enfant avorton. Au reste, il ne faut pas que l'horreur des hérésies nous empêche de faire les observations qui sont justes. Les laïques peuvent lire sans danger les livres sacrés, s'ils les lisent comme je prescris de le faire. » Il avait entrepris cette paraphrase d'après les exhortations du cardinal de Sion. Si Coronelli préférait celles des Épîtres, le sujet en était la cause et non Érasme. Il le remerciait d'ailleurs de ses avis pleins de candeur et de bienveillance. Il demandait sa faveur et sa protection. Elles ne lui manquèrent pas. Plus tard, Coronelli le défendit contre les moines espagnols qui attaquaient le *Manuel du chrétien*. Il comparait Érasme à saint Jérôme et à saint Augustin. Il déclarait ses écrits très purs et très chrétiens, se disant prêt à les défendre, comme l'Évangile. « Quels sont donc ceux qui l'attaquent comme luthérien, demanda Vivès? Ceux qui pensent ainsi, répondit le théologien, n'ont pas le sens commun. »

Par ses lettres insinuantes et habiles, où il déclarait sa soumission et son attachement à l'Eglise, sans prendre l'engagement positif d'écrire contre Luther, Érasme détourna l'orage qui s'était formé contre lui à la cour de l'empereur. Charles V, Gattinara, l'évêque de Palencia, l'archevêque de Palerme l'exhortèrent dans les termes les plus bienveillants à continuer ses études pour le progrès des lettres. Un jour que l'empereur dînait chez le roi d'Angleterre, la conversation étant tombée sur Érasme, le prince parla de lui avec honneur et recommanda expressément ses travaux.

Il n'avait de péril à redouter que de la part de quelques moines. A leur tête marchait Nicolas d'Egmond. L'empereur parti, il avait commencé, ainsi qu'Érasme l'avait prévu, à exercer sa tyrannie. A Malines, dans un sermon public, il avait averti le peuple de se mettre en garde contre l'hérésie

de Luther et d'Érasme. Dans les repas, il répétait sans cesse qu'Érasme était un hérétique pire que Luther, et lançait contre lui de terribles menaces, s'il osait se présenter dans les Pays-Bas. Il poursuivait avec rigueur ses amis qui étaient en même temps les amis des bonnes études. Il venait de sévir durement contre deux hommes d'une honnêteté reconnue, mais accusés de luthéranisme. Érasme, tout en louant l'esprit religieux de Charles V, regrettait que ce prince, n'étant pas suffisamment instruit de toute l'affaire, eût confié une mission si importante à des fous furieux, comme d'Edgmond et son collègue François Hulstus. Le président du conseil de Malines, Jodocus, grand jurisconsulte, mais peu favorable aux nouvelles études, avait été revêtu d'une autorité suprême dans l'affaire de Luther. Érasme invoqua sa justice en faveur des lettrés honnêtes et bien méritants. Il se plaignit de N. d'Edgmond, esprit opiniâtre, âme vindicative, qui nourrissait contre lui une vieille haine à cause des bonnes lettres. Cet homme ne pouvait supporter qu'Érasme eût réfuté ses calomnies, sans pourtant le nommer. Il criait à l'hérésie au sujet de certains passages des *Colloques* qui avaient paru depuis peu, et affectait en toute occasion de le confondre avec Luther. « Si j'étais favorable à Luther, disait Érasme, les protecteurs ne m'auraient pas manqué. Il y a ici plus de cent mille hommes qui détestent le *siége de Rome* et approuvent Luther en grande partie; tant il s'en faut que les esprits soient changés et que le sentiment en sa faveur soit éteint. Il l'est moins qu'on ne pense... Veut-on me pousser dans son parti? On n'y réussira pas. Mais est-il utile de m'y pousser? Rien ne saurait être plus agréable aux luthériens. Il ne faut pas se jouer sans raison contre les livres d'autrui. Il y a des milliers d'hommes, en nombre infini, qui ne haïssent pas Érasme, parce qu'ils ont profité en lisant mes ouvrages, et je pourrais troubler le monde, si je voulais. Mais que je meure, plutôt que d'être l'auteur d'une nouvelle sédition! » Il ajoutait quelques mots en faveur des deux lettrés dont on vient de

parler. « A mon avis, disait-il en finissant, ces hommes feront bien de se contenter de leur victoire, sans faire naître de nouvelles tragédies. Le monde souffrira jusqu'à un certain point qu'on lui enlève Luther; mais il ne se laissera pas enlever les langues et les bonnes lettres. »

Ce langage était hardi, presque menaçant. On peut croire qu'il fit impression. On sentit sans doute qu'il ne fallait pas pousser à bout un homme dont la plume pouvait être pour Luther un secours plus puissant qu'une armée. Les théologiens des Pays-Bas, ses ennemis, devinrent plus modérés. Le pape Adrien était leur ancre dernière. Voyant qu'elle leur avait manqué, ils perdirent courage. Ils accusaient de ce mécompte un théologien qui aimait Érasme, sans le connaître personnellement, et qui, disait-on, avait tout pouvoir sur l'esprit du pontife. Le collége des cardinaux ne lui était pas moins favorable; il avait d'abord interdit l'impression du libelle de Stunica (1), intitulé *Blasphèmes et impiétés d'Érasme;* ce livre ayant été imprimé secrètement, il en avait défendu la vente. Le cardinal de Mayence lui écrivait souvent dans les termes les plus affectueux et les plus flatteurs. George, duc de Saxe, le chef du parti catholique en Allemagne, lui envoyait des présents. L'évêque d'Olmutz, Stanislas Thurzon, se trouvait heureux d'avoir succédé à son frère dans l'amitié du grand Érasme, et lui faisait parvenir un nouveau don. Les principaux personnages de la Suisse recherchaient l'honneur d'être comptés au nombre de ses amis. Le premier magistrat de Berne, Nicolas de Wattenville, était venu le voir et l'avait invité à visiter cette ville. Il ne paraît pas s'y être rendu; mais vers la fin de l'été il fit un voyage à Constance. Il nous en a laissé le piquant récit dans une lettre écrite au doyen de Saint-Donatien de Bruges.

(1) Érasme répondit au libelle de Stunica. Cette réponse est datée de Bâle, 13 juin 1522. A Rome, Stunica fut menacé du bâton, s'il faut en croire Érasme. Le cardinal de Sion surtout fit à cet espagnol les plus grandes menaces, si son livre paraissait.

Outre son *aimable* et *cher* Rhenanus, il avait pour compagnon de route un jeune saxon, dont on a déjà parlé, Henri Epphendorp, qui se donnait pour noble, sans l'être. Érasme fut sa dupe. Il trouvait son caractère charmant, son instruction remarquable; il ne tarda pas à regretter amèrement la confiance qu'il avait mise en cet homme avec une étrange étourderie.

« Nous reçûmes, dit-il, l'hospitalité chez un personnage de grande distinction, Jean Botzemus, chanoine de cette ville, le plus poli et le plus franc des hommes. Il semble né pour les Muses et pour les Grâces. Son humeur est si enjouée qu'il pourrait, en quelque sorte, égayer un mort. On dirait que sa maison est la demeure des vierges de l'Hélicon. Elle montre partout une sorte d'éclat et d'élégance. De tous côtés, des peintures parlantes attirent et captivent les yeux. Dans la salle d'été, qu'il avait préparée pour moi, on voyait saint Paul enseignant le peuple ; en face était le Christ assis sur la montagne et instruisant ses disciples. Près de là, les apôtres partaient à travers les montagnes pour aller annoncer la bonne nouvelle. Plus loin, les scribes et les pharisiens conspiraient avec les anciens contre l'Évangile naissant. Ailleurs étaient les Grâces nues, symbole de la bienveillance naïve et de la franche amitié.

« Mais pourquoi m'efforcer de peindre dans une lettre toute cette demeure, dont on pourrait à peine, en dix jours, passer en revue les brillantes parures? Toutefois, dans cette maison si élégamment parée de toutes parts, le plus grand ornement, c'est l'hôte lui-même. Les Muses et les Grâces sont dans son cœur plus encore que sur ses murailles. » Dès son arrivée, Érasme avait prié le chanoine de n'inviter personne. Par nature, il aimait les réunions peu nombreuses; et alors il était si souffrant, qu'il ne pouvait qu'être à charge, bien loin de pouvoir s'égayer en nombreuse compagnie. La route l'avait fatigué; et, en outre, il était sur le point d'avoir un de ces enfantements douloureux dont on a parlé. Il pouvait les prévoir par

une triste science. Ce qui augmentait ses regrets en ce moment, c'était la présence de l'évêque de Constance, personnage d'une urbanité exquise, d'une franchise sans fard et sans morgue. Il voulut aussitôt inviter Érasme; mais Botzemus le pria d'attendre que la santé de son hôte lui permît d'accepter l'invitation. L'évêque, en homme plein de délicatesse, sans s'offenser du refus, envoya son intendant offrir au malade quelques perdreaux et mit à sa disposition tout ce que renfermait le palais épiscopal.

Au bout de quelques jours, Érasme fut débarrassé; mais jamais il ne souffrit plus cruellement. Il était languissant, à charge à lui-même, comme aux autres, au sein de cette hospitalité si douce : bon gîte, aimable amphitryon, spirituelle compagnie, brillant apparat, causeries, lectures, chants, rien n'y manquait. « O table et festins dignes des dieux ! disait-il. Je n'aurais pas envié aux divinités des poètes leur nectar et leur ambroisie, si ma santé avait été un peu meilleure. Le site même du lieu est charmant. Le lac de Constance est tout près. Remarquablement vaste, il s'étend sur une longueur et une largeur de plusieurs milles; il n'est pas pour cela moins riant. Ce qui ajoute à l'agrément, ce sont des montagnes couvertes de bois, s'étalant de tous côtés, quelques-unes au loin, quelques autres tout près ; car le Rhin, pour ainsi dire, lassé dans les gorges âpres et abruptes des Alpes, se repose là comme dans une délicieuse hôtellerie. Coulant doucement au milieu du lac, il reprend son lit et son nom à Constance. On dit que ce lac est poissonneux et d'une profondeur à peine croyable, au point qu'elle est en quelques endroits de cent coudées. Le supérieur des Dominicains, homme très vertueux et d'un savoir solide, mais surtout d'une admirable éloquence, nous offrit une truite énorme, prise dans ses eaux, présent digne d'un roi, s'il avait été fait chez nous. »

« Le Rhin, laissant le lac à sa droite et côtoyant la ville de Constance, forme, pour ainsi dire en se jouant, une île où se trouve un remarquable monastère de vierges. Bientôt réu-

nissant ses eaux, il donne naissance à un lac plus petit. De là il roule dans un lit resserré, tourbillonnant presque partout, mais tant bien que mal navigable jusqu'à Schaffhouse, ainsi nommée sans doute, parce qu'on y passait le fleuve en bateau, avant qu'il y eût un pont. Non loin de là sont des cataractes à travers lesquelles le Rhin se précipite avec grand fracas. Au reste, son cours est coupé fréquemment par des chutes semblables, embarrassé par des rochers; et il est peu propre à la navigation jusqu'à Bâle. » Quant à la ville même, elle n'avait de remarquable qu'une église très ancienne; mais elle rappelait à Érasme le concile où assista l'empereur, et surtout le bûcher de Jean Huss.

De tous côtés, même de lieux fort distants, on envoyait sans cesse des présents d'hospitalité. C'étaient quelque vin rare, des oiseaux, des poissons ou autre chose encore. Le magistrat, pour souhaiter la bien venue, offrit le vin d'honneur. Pendant plusieurs jours, des musiciens publics se firent entendre dans le voisinage. C'était aussi un hommage qu'on rendait aux hôtes distingués. Ayant repris un peu de force, Érasme put donner une petite heure aux visiteurs d'élite; car il ne pouvait se prêter à l'empressement de tous. L'évêque désirait le combler d'honneur; mais Botzemus avertit secrètement le prélat que son hôte mangeait peu ou plutôt ne mangeait rien, et qu'il n'aimait pas les festins bruyants. Il le pria de n'inviter personne et de ne rien ajouter à son ordinaire. L'évêque obéit et reçut seulement à dîner tous les compagnons d'Érasme.

Celui-ci alla voir ensuite le nonce apostolique, Ennius, évêque de Véroli. Des lettres échangées avaient déjà établi entre eux une amitié mutuelle. Le nonce vint à la rencontre de son visiteur avec l'empressement qu'il aurait fait paraître pour un personnage du plus haut rang. Ils s'assirent seuls et conversèrent sur divers sujets. Ennius était un homme fort éclairé et doué d'un sens rare qu'avait mûri la longue pratique des affaires. Ils avaient le même âge et une maladie

commune ; le nonce, en effet, avait été aussi atteint de la gravelle. La même cause avait produit chez lui le même mal. C'étaient les vins du pays. Depuis qu'il avait changé de vin, la maladie avait cessé ou du moins avait beaucoup diminué. Il se préparait à partir pour l'Italie et n'attendait qu'un bref pontifical qui devait arriver au premier moment. Il souhaitait avoir Érasme pour compagnon de voyage; celui-ci exprimait le même désir. Trente n'était qu'à six jours de marche; car il fallait passer par cette ville à cause de la guerre entre les Français et les impériaux. « C'est ainsi, disait Érasme, que les monarques font notre bonheur maintenant. » Les Alpes, si proches, semblaient lui sourire et l'inviter. Cependant ses amis le détournaient de son dessein. Mais c'eût été vainement, écrivait-il, si un *orateur impérieux*, la gravelle, ne lui avait persuadé de regagner Bâle et de revoler à son nid.

Il avait l'intention d'aller en bateau jusqu'à Schaffhouse, ne croyant pas pouvoir supporter le mouvement du cheval. Mais les bateliers lui manquèrent de parole. De son côté, Botzemus imaginait toute sorte de prétextes pour le retenir. C'est ainsi qu'il passa près de trois semaines à Constance. Enfin, las des mensonges des bateliers, il s'arma de force et, montant à cheval, il atteignit Schaffhouse en moins de trois heures, tant la marche fut rapide.

De retour à Bâle, il eut la fantaisie de goûter le vin de Bourgogne que Nicolas Diesbach, évêque désigné et coadjuteur de cette église, l'avait forcé d'accepter, malgré ses refus, assez longtemps auparavant. « Au premier abord, dit Érasme, il ne plaisait pas beaucoup au palais ; mais la nuit révélait sa vertu : car mon estomac se trouva si bien rétabli qu'il me semblait être ressuscité et devenu un autre homme. Assurément j'avais toujours imputé ce mal à certains vins, qui, la plupart du temps verts, âcres, durs, et par suite contraires à l'estomac, pénètrent cependant avec facilité dans les reins et y portent avec eux une matière pierreuse. En outre, comme s'ils

étaient trop peu malfaisants par eux-mêmes, on les altère encore par des drogues nuisibles, de la chaux, de l'alun, de la résine, du soufre, du sel. Car pour l'eau qu'on y ajoute en abondance, c'est la moindre partie du mal. En un mot la plupart de ces vins sont dignes d'être bus par des hérétiques; et je croirais un tel supplice suffisant pour punir un méfait quelconque. Cependant il se trouve des gens qui ne dédaignent pas de s'enivrer avec des vins si misérables.

« J'avais goûté aussi auparavant certains vins de Bourgogne, mais pleins de feu et d'âpreté. Celui-ci était d'une couleur très agréable. On eût dit du pyrope. Le goût n'en était ni doux, ni âpre, mais délicieux. Il n'était ni froid ni brûlant mais humectant et inoffensif, si favorable à l'estomac que, même pris en grande abondance, il n'incommodait pas beaucoup; et ce qui est rare dans les vins rouges, il relâchait le ventre modérément. O heureuse Bourgogne, bien digne à ce titre seul d'être appelée la mère des hommes, puisqu'elle a un pareil lait dans ses entrailles. Il n'est pas étonnant que les premiers mortels aient honoré comme des dieux ceux qui par leur industrie ont procuré à leurs semblables quelque grand avantage. Celui qui fit connaître, qui donna un tel vin, quoique ce fût assez de l'avoir fait connaître, ce n'est pas du vin qu'il a donné, c'est la vie. »

Dès lors il fit tout au monde pour se procurer ce vin salutaire; mais souvent il était bu ou altéré en route, à son grand mécontentement. « Ceux qui dérobent un écu, disait-il, sont pendus; et ceux qui nous enlèvent à la fois notre bien et notre vie, se jouent impunément de nous. » Il était presque résolu à se rendre en Bourgogne, s'il ne pouvait se faire envoyer à Bâle du vin de cette contrée. Il parla de son projet à l'archevêque d'Embrun, ambassadeur de France en Suisse. Ce prélat, de concert avec Budé, Nicolas Béraud et Germain de Brie, obtint une lettre patente du roi qui appelait Érasme dans son royaume. Cette lettre lui fut très agréable; mais elle l'aurait été davantage, si le roi l'avait signée de sa pro-

pre main. Toutefois il se reconnaissait fort redevable au cardinal de Lorraine, mais surtout au monarque français qui, plein de joie, avait dit à Budé : Érasme sera bientôt en France. « J'attends seulement, écrivait-il, qu'un léger souffle de paix s'élève sous l'influence du nouveau pontife pour me rendre en ce pays avec tout mon bagage. »

Il ne devait pas plus aller en France qu'en Italie. Il était cependant appelé à Rome par les lettres pressantes de ses amis et en particulier par celles du cardinal de Sion. Indépendamment de sa faveur et de toute sorte d'espérances, ce cardinal lui offrait de son bien cinq cents ducats par an, non compris des frais de voyage assez considérables. Silvestre de Prierio, maître du sacré palais, dans une lettre pleine de bienveillance, lui avait adressé une semblable invitation. Érasme, en apparence du moins, se montrait assez disposé à se rendre à cet appel, pourvu que la gravelle, son tyran, voulût lui donner congé. Beaucoup de raisons l'y engageaient, l'abondance des livres et des savants, la présence de tant d'amis anciens ou nouveaux, sans parler des cardinaux qui étaient merveilleusement portés pour lui. A la jalousie de ses compatriotes, il opposait la candeur italienne qui savait rendre justice aux talents étrangers. Toutefois il reprochait à Rome d'avoir supporté Stunica, *espèce de fou méchant qui étalait en public son délire.* Il avait appris avec indignation que le *cardinal de la Croix,* espagnol de nation, le couvrait de sa faveur et lui donnait place dans sa maison. « Je juge par là, disait-il, quelle est l'intégrité de certains hommes. Je me plais à mieux augurer du nouveau pontife. Il y a des gens, je le sais, qui, dans leur haine, trouvent que Stunica n'a pas fait encore assez. Trois furies ont excité cet orage contre moi, Hochstrate, Vincent et N. d'Egmond. A ceux-là on peut en ajouter un quatrième d'autant plus malfaisant qu'il agit toujours dans l'ombre et se sert ou plutôt abuse de la folie des autres. » C'était Aléandre qu'il désignait ainsi. Il n'épargnait pas à Stunica les témoignages de son mépris. Un

théologien distingué, qui se faisait appeler Landavus Bavarus, et dont le vrai nom était Ziegler, allemand d'origine, mais vivant à Rome, avait composé contre cet espagnol un petit livre qu'il lui envoya manuscrit. Érasme, tout en lui sachant gré de son zèle, lui conseilla d'exercer son talent sur un autre sujet, et surtout de ne pas souiller du nom de Stunica l'ouvrage qu'il avait entrepris sur la *concordance* des quatre Évangiles. Écrire contre lui, c'était encourager un frelon désireux de se faire un nom par les ouvrages d'autrui. Il fallait l'abandonner à son incurable et monstrueux délire. Voilà comment Érasme, blessé au vif, traitait ses adversaires, même ceux qui ne manquaient ni de talent ni de science.

Il fut encore invité à visiter Fribourg par Conrad Heresbach, savant distingué qui aspirait au bonheur *merveilleux* d'être son hôte. Heresbach enviait le sort de Constance et des autres villes qui avaient eu l'insigne faveur de sa visite. Cette admiration naïve le faisait sourire. Il répondait avec une gracieuse modestie : « Il manque assurément bien peu de chose à votre bonheur, très docte Conrad, si une faveur si légère peut vous rendre heureux. Pour moi, j'ai le malheur, partout où je vais, d'incommoder par ma mauvaise santé ceux même auxquels je désire le plus être agréable. »

Il avait d'abord logé chez Froben. Au bout de dix mois, il s'établit dans une maison particulière, accommodée à son usage, vivant pour son compte en chef de famille, comme il disait, mais toujours ami de Froben. Pour les dix mois passés chez lui, il lui compta cent cinquante pièces d'or.

CHAPITRE XXIV

Adrien VI. — Plan de pacification religieuse. — Paraphrase de Saint Jean. — Accusations des luthériens. — Libelle de Hutten. — L'*Éponge*.

Érasme avait craint, dans Adrien VI, le théologien rigide, timoré, défiant, opiniâtre dans son sentiment ; mais il rendait hommage à ses intentions droites, à ses mœurs pures, à son équité. Dès qu'il avait appris son élection, il lui avait écrit, et, comme gage de son dévouement, il lui avait envoyé les *Commentaires d'Arnobe sur les Psaumes*, imprimés au moment même où l'heureuse nouvelle était arrivée à Bâle. Il ne le félicitait pas, disait-il, de son élévation à la plus haute dignité de ce monde, car le pontife n'avait accepté qu'en gémissant une charge qui lui avait été confiée contre toute attente et par une volonté particulière du Christ. C'était un lourd fardeau en tout temps, mais surtout à une époque où le corps entier du monde chrétien se trouvait accablé de si grands maux dans les deux parties qui le constituaient, sans parler des menaces des Turcs qui ne se contentaient même pas de menacer. Mais s'il ne félicitait pas Adrien lui-même, il félicitait avec effusion la chrétienté. La tempête qui agitait les affaires humaines réclamait un tel pilote ; car tout faisait espérer qu'il n'userait du pouvoir reçu de Dieu que dans l'intérêt du Christ et de son troupeau.

Pour ce qui le regardait personnellement, il avait pleine

confiance dans l'intégrité de sa propre conscience et dans l'équité prudente du pontife. « Mais, ajoutait-il, voyant ce que peuvent en ce temps-ci les langues médisantes, j'ai voulu prémunir Votre Sainteté comme d'un antidote contre la violence de leur venin, afin que si on lui fait quelque dénonciation contre Érasme, elle la repousse absolument, ou que du moins, si elle a quelque doute, elle suspende son jugement jusqu'à ce qu'elle ait entendu ma réponse. Jusqu'ici j'ai montré des sentiments dignes d'un chrétien orthodoxe. Je serai toujours le même jusqu'au dernier jour de ma vie; et si je ne puis obtenir l'approbation d'aucun des deux partis, j'ai confiance que mon âme obtiendra celle du Christ. »

La préface d'Arnobe servait de complément à cette lettre. Satisfait d'avoir tiré ce livre de l'obscurité, il ne demandait rien pour lui-même. Son humble fortune lui suffisait. Mais il croyait que, sous les auspices d'Adrien VI, l'ouvrage produirait des fruits plus abondants de piété. Disciple jadis de son enseignement théologique et admirateur de sa vertu, il n'avait pas voulu rester muet au milieu des acclamations du monde. Homme chétif, il se comparait à Zachée montant sur un sycomore pour voir Jésus. Personnellement heureux de son élection, comme appartenant à la même patrie et au même diocèse, il ne sollicitait aucune dignité. Il désirait seulement que la chrétienté eût enfin un pape qui voulût la gloire du Maître et qui fît voir dans sa vie et dans ses actes la présence de l'esprit céleste. « Le troupeau du Christ, disait-il, écoutera la parole du pontife, dès qu'il entendra retentir au Vatican une voix apostolique. »

Adrien se trouvait en Espagne, lorsqu'il fut élu par le conclave. Il attendit le retour de Charles V pour avoir une conférence avec lui, et n'arriva qu'à l'automne dans la capitale du monde chrétien. Il répondit à Érasme le 1er décembre. « Vous, ne devez pas, lui disait-il, vous inquiéter des soupçons qu'on a pu chercher à m'inspirer au sujet de vos sentiments pour la faction luthérienne ; vous avez été dénoncé

par une ou deux personnes peu bienveillantes. Mais je ne me presse pas d'écouter les délations contre les hommes éminents et, par là, plus exposés à l'envie. » Il l'exhortait à tourner contre Luther sa plume incomparable. La gloire de combattre ces nouvelles hérésies lui semblait réservée par la Providence. Il devait se servir de la force de son génie, de son érudition variée, de sa facilité à écrire, facilité rare ou plutôt unique en ce siècle, enfin de son ascendant sur les peuples où le mal avait commencé, pour défendre la cause de l'Église et de la foi. C'était le moyen d'imposer silence à ceux qui s'efforçaient de le rendre suspect ; c'était, en un mot, couronner glorieusement et pieusement les beaux travaux de sa vie. L'hérésie de Luther était aussi grossière que pernicieuse. Il n'avait qu'à suivre l'exemple des Jérôme et des Augustin pour la confondre avec les lumières du raisonnement et les autorités de l'Écriture sainte. Il ne pouvait alléguer son insuffisance. « Vous serez, disait-il, soutenu par Dieu et par la foi de son Église invincible qu'il punit de ses prévarications par cette tempête. Mais le Christ n'abandonnera pas l'épouse acquise au prix de son sang et confondra ses orgueilleux adversaires, pareils aux cèdres du Liban... Levez-vous donc, et marchez au secours de la cause de Dieu. Servez-vous pour son honneur, comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour, des talents supérieurs qu'il vous a départis. » Luther et les siens ne pouvaient manquer d'être écrasés; mais le pontife répugnait aux mesures violentes. Il aimait mieux guérir que punir. Érasme avait pu s'en convaincre dès le temps qu'ils avaient passé ensemble à Louvain dans la douce culture des lettres.

Adrien l'invitait, s'il voulait mettre le comble à son contentement, à venir à Rome, dès que l'hiver serait passé, ainsi que l'influence pestilentielle qui sévissait depuis quelques mois. « Venez, lui disait-il, le plus tôt possible, mais sain et sauf, mais joyeux. Pour accomplir votre œuvre, vous pourrez consulter les riches trésors des bibliothèques romaines et vous concerter avec moi et d'autres personnages à la fois doctes et

pieux. Je ferai en sorte que vous n'ayez pas à vous repentir de votre voyage ou de votre sainte entreprise. Jean Faber, votre ami dévoué et votre ardent panégyriste, vous exposera tout de vive voix. Vous pouvez vous en rapporter à lui, comme à moi-même. »

Érasme n'avait pas encore reçu la lettre d'Adrien, lorsque, profitant du courrier public de la ville de Bâle, il fit un nouvel envoi de son livre. Il craignait que le premier ne fût point parvenu au pontife. « Nous sommes, lui disait-il, dans un temps plein de trouble et de confusion. Vous êtes attendu de tous comme celui qui doit faire renaître la sérénité. Si vous le voulez, dans une lettre confidentielle, je vous ouvrirai ma pensée sur les moyens de guérir le mal radicalement et sans retour. Réprimé par la violence, il fera bientôt explosion avec plus de force et de péril. Mon conseil peut ne pas être sage, mais il part d'un cœur fidèle. Dans la tempête, le pilote ne dédaigne aucun avis. En tout cas, il n'y a danger pour personne, l'ouverture restant secrète entre vous et moi. Nous autres, hommes d'humble condition, nous voyons et entendons peut-être certaines choses qui échappent aux grands personnages. Il faut surtout, je crois, prendre garde que les haines particulières ne nuisent au bien public et que la défense de l'autorité des hommes ne nous fasse pas trahir l'autorité du Christ... Jadis je me suis joué un peu trop librement dans quelques écrits; la tranquillité des temps le comportait; nous ne pouvions deviner l'époque présente. Maintenant, comme je vois la chrétienté en grand péril, on doit veiller de toute manière et ne donner absolument rien aux passions privées. Je ne voudrais pas faire de mauvais pronostic; cependant le monde me semble menacé d'un danger plus grand que je ne voudrais. » Il se déclarait d'ailleurs prêt à obéir à tous les ordres du pontife.

La joie d'Adrien fut grande, quand il vit l'empressement pieux d'Érasme. Heureux de trouver en lui tant d'amour et de soumission pour le Saint-Siége, il se hâta de lui répondre :

il lui demandait une communication rapide et complète de son plan; rapide, au nom du péril des âmes, secrète, en vue du danger qu'elle pouvait attirer sur celui dont la vie lui était plus chère que la sienne. Il renouvelait ses instances pour l'engager à se rendre à Rome, à moins qu'il ne fût tout à fait évident pour lui qu'en restant où il était, il se conformait mieux à la volonté de Dieu et pouvait être plus utile à son église.

Quel était ce plan mystérieux que le pontife était si impatient de connaître? Érasme n'hésita pas à le lui communiquer : Un messager suffisamment sûr, ou du moins paraissant tel, s'était offert à lui après dîner, contre son attente, devant se mettre en route le lendemain au point du jour. Il avait donc été obligé d'écrire sans préparation à un si grand prince sur une affaire si épineuse, ou de ne rien écrire. Il s'était décidé cependant pour obéir aux ordres du pontife, avec l'intention d'écrire plus longuement, quand il aurait du loisir et un messager parfaitement sûr. Il eût mieux valu sans doute traiter l'affaire de vive voix; mais il en était empêché par la gravelle. Il commençait par protester de sa sincérité et de sa bonne foi. « Personne, disait-il, ne lira cette lettre, excepté nous deux. Si le conseil vous plaît, usez-en; sinon, regardez la lettre comme non avenue. Je voudrais bien avoir les forces que vous me prêtez pour étouffer ce schisme. Je n'hésiterais pas à remédier aux maux publics, même en faisant le sacrifice de ma vie. Mais ma plume est inférieure à celle de beaucoup d'autres; et d'ailleurs cette affaire ne se traite pas avec la plume. Ma science est bien au-dessous de la moyenne. Puisée dans les vieux auteurs, elle est plus propre au discours public qu'au combat. »

Quel ascendant pouvait avoir Érasme auprès de ceux qui dédaignaient l'autorité de tant d'universités, de tant de princes, du souverain pontife lui-même? Le peu de crédit qu'il avait eu était affaibli ou perdu, ou même changé en haine. Lui qui, auparavant, dans des milliers de lettres, était

représenté comme un demi-dieu trois fois très grand, comme le prince des lettrés, l'astre de l'Allemagne, le soleil des études, le maître suprême des bonnes lettres, le restaurateur de la pure théologie, il était maintenant passé sous silence ou représenté sous des couleurs bien différentes; mais peu lui importaient ces vains titres qui n'étaient qu'un fardeau accablant. A ces hommages avaient succédé les injures, les libelles satiriques, les menaces même de mort, s'il osait remuer. D'autre part, on l'accusait d'être d'accord avec Luther, de ne point écrire contre lui, tandis que les luthériens frémissants lui reprochaient d'attaquer leur chef trop souvent et avec trop d'amertume. Luther lui-même s'en plaignait dans ses lettres à ses amis. « L'Allemagne, disait Érasme, est fort grande et abonde en esprits supérieurs. Ce n'est pas le seul pays affecté de cette disposition. Je n'oserais écrire en combien de contrées et combien profondément la faveur pour Luther et la haine du pouvoir pontifical sont gravées dans le cœur des peuples. Les esprits montrent une opiniâtreté incroyable qu'ils appellent constance. Une partie de ceux qui aiment les lettres polies n'est pas éloignée du même sentiment. C'est avec douleur et gémissement que je le dis; et plût à Dieu que ce ne fût pas vrai! J'avais d'étroites liaisons avec tous les lettrés : c'était ma joie, ma seule richesse, j'aurais mieux aimé mourir que de renoncer à tant d'amitiés, en excitant contre moi la haine du monde presque entier. J'ai tout sacrifié pour ne point paraître factieux, et je ne m'en repens pas encore. Je ne dirai pas ici quelle tragédie peut-être irrémédiable j'aurais pu faire naître, si je m'étais prêté aux passions de certains hommes. J'aime mieux perdre mon droit à la gratitude que de trahir un secret. Je ne me fais pas un mérite de m'être abstenu de mal agir, quelque nom que le parti contraire donne à ma piété. »

Si, présentant pour excuse sa vieillesse et sa santé, il s'était contenté de se tenir tranquille dans cette affaire, il aurait cru encore mériter la reconnaissance. Maintenant que dans tant

de lettres publiées il avait attesté hautement être tout à fait étranger à la cause luthérienne, il avait enlevé à cette faction tout espoir de son concours, et il n'avait pas souffert qu'on se couvrît de son nom auprès du peuple. Cependant le parti contraire l'attaquait publiquement avec la tolérance des autorités. A Rome, on imprimait contre lui des libelles furieux et plus que faussaires. En Brabant, non plus seulement dans les repas et dans les voitures, mais dans les sermons et les leçons publiques, on le traitait d'hérétique, de schismatique, d'imposteur.

« Le Saint-Siége, disait-il, a des défenseurs imprudents et insensés qui perdent la cause de la foi et de la papauté. J'ai écrit jadis, il est vrai, bien des choses que je n'écrirais pas maintenant. J'ai toujours précipité mes œuvres. Mais toujours je me suis soumis au jugement des gens instruits et surtout à celui de l'Eglise. Aucune université, aucun évêque ne m'a censuré. Ceux qui jadis ne trouvaient rien à reprendre, condamnent tout, maintenant que Luther a paru. Tout leur est suspect. Pour eux, le scorpion se cache sous toute pierre. Je reste inébranlable au milieu de toutes ces injures capables d'entraîner l'homme le plus patient. C'est ainsi pourtant que Tertullien et Arius ont été poussés à l'hérésie. Au lieu de chercher à rappeler ceux qui sont égarés, de raffermir ceux qui chancellent, ces Atlas de la foi en péril font tout le contraire. »

Il déplorait le sort de sa vieillesse tombée au milieu d'une pareille époque. Luther en avait élevé et enrichi beaucoup. Mais lui, il avait déplu aux deux partis en voulant être utile à tout le monde. Pour aller à Rome, il lui manquait la jeunesse et la santé. Il était prêt assurément à faire, même au péril de sa vie, tout ce qu'il croirait utile à la chose publique. Mais il n'y avait aucun espoir de succès. Pourquoi remuer en pure perte, et seulement pour l'envenimer, un mal endormi? Il demandait au pontife la permission de parler avec toute franchise. De quelle utilité pouvait être son séjour à Rome? Son âme

n'avait rien à craindre des luthériens. Il n'avait aucun rapport avec eux. Pour les ramener, il était mieux placé à Bâle qu'à Rome. Dès que le bruit s'était répandu qu'il y était appelé, un frémissement soudain s'était fait entendre. On avait répété qu'il courait après une proie. Quelle autorité pourrait avoir ce qu'il écrirait de Rome, corrompu par les dons, comme on ne manquerait pas de le dire? Là il pourrait vivre et écrire avec plus de sûreté; mais c'était songer à son intérêt et non à celui de la cause. Ecrire contre Luther avec modération ne paraîtrait qu'un jeu; imiter sa plume et déclarer la guerre au luthériens, ce serait irriter des frelons.

Mais jusqu'ici le pontife ne verrait dans sa lettre que des plaintes. Il y avait là pourtant une partie du conseil qu'il avait à donner. Il désapprouvait la rigueur comme devant être funeste. « Je crains, disait-il, qu'on n'en vienne à une sanglante boucherie. Je recherche, non ce que ces hommes méritent, mais ce qui importe à l'intérêt public. Le mal s'est trop propagé pour être guéri par le fer ou le feu. Ainsi assurément a été étouffée chez les Anglais la faction de Wiclef; mais elle a été plutôt comprimée qu'éteinte. Ce qu'a pu un roi absolu, ne peut se faire dans un pays aussi vaste que l'Allemagne et partagé entre tant de princes. En tout cas, si l'on veut recourir aux rigueurs et aux supplices, on n'a pas besoin de mon conseil. Mais Votre Sainteté préfère les voies de la douceur. Elle aime mieux guérir que punir. Ce ne serait pas extrêmement difficile, si, à l'exemple du pontife, tous voulaient dépouiller les passions privées pour ne songer qu'à la gloire du Christ et au salut du peuple chrétien. Des concessions mutuelles sont nécessaires, la foi demeurant intacte.

« On devrait d'abord chercher les sources du mal tant de fois renaissant et les faire disparaître. Il faudrait amnistier le passé, comme étant l'effet d'une sorte d'entraînement fatal. Le vicaire du Christ peut pardonner, comme Dieu lui-même pardonne. En attendant, les magistrats et les princes répri-

meraient les nouveautés qui importent fort peu à la piété et favorisent la sédition. Il serait aussi à souhaiter qu'on pût arrêter les publications licencieuses. Il faudrait en outre donner au monde l'espoir de voir changer certaines choses dont le poids excite ses plaintes légitimes. Au doux nom de la liberté, tous les cœurs respireront. Il faut de toute manière assurer cette liberté autant qu'on le peut, sans blesser la piété.

« Mais en dégageant les consciences, il ne faut pas moins veiller à la dignité des princes et des évêques. Toutefois on doit placer cette dignité, tout comme la liberté du peuple, là où elle réside véritablement. Votre Sainteté dira : Quelles sont ces sources du mal? Quels sont ces changements à faire? Pour l'examen de ces objets, je pense qu'il faut appeler de chaque pays des hommes vertueux, graves, doux, considérés, calmes et sans passion, dont l'avis... »

La lettre d'Érasme est interrompue. L'avons-nous telle qu'elle fut envoyée ou bien a-t-elle été tronquée accidentellement ou avec intention ? Il est assez difficile de le dire. Écrivant plus tard à Bilibald, il lui disait : « Comme j'avais fait connaître au pape Adrien une partie de mon plan, prié que j'en étais par une lettre secrète, je m'aperçus bientôt du changement de deux personnages. » Érasme s'en prenait aux machinations de ses ennemis. Mais son plan ne pouvait que déplaire au pontife. Adrien VI désirait assurément la réforme des abus, mais il dut être douloureusement surpris, quand il vit Érasme s'étendre si longuement sur ses griefs personnels et réclamer l'affranchissement des consciences au nom de la liberté évangélique. Il ne répondit pas.

Érasme s'étonnait et s'inquiétait de son silence. Il aurait voulu croire à la sagesse habile d'Adrien, comme il croyait à sa vertu. Il avait une connaissance en quelque sorte domestique de son caractère et de ses mœurs. Il pensait qu'Adrien réformerait beaucoup de choses dans l'Église, l'abus immodéré des dispenses, le cumul scandaleux des charges ecclé-

siastiques, qu'il prescrirait aux clercs un costume convenable, qu'il ne souffrirait pas les pécheurs publics, qu'il imposerait l'obligation de célébrer fréquemment la messe. « Ces choses, disait Érasme, contribuent sans doute aux dehors de la religion; je ne sais pas cependant si elles constituent le fond de la piété véritable. — Adrien, ajoutait-il, trouvera tout le monde obéissant, grâce à l'autorité de l'empereur, à l'avantage duquel il exercera en tout le souverain pontificat. Les cardinaux, même ceux qui dans le cœur lui sont contraires, le supporteront, pendant qu'il raffermira le trône ébranlé de la papauté. Ensuite, le successeur de ce pape, qui ne vivra pas longtemps, gouvernera à son gré... Certes, je ne suis pas d'avis d'abolir la primauté de ce siége, mais je souhaiterais qu'il se réglât de manière à servir de flambeau à tous ceux qui s'efforcent de marcher vers la piété évangélique, comme, depuis quelques siècles déjà, il a ouvertement enseigné par son exemple des choses assurément contraires à la doctrine du Christ. »

Ces paroles font voir quelles réformes il attendait du nouveau pape. Il en demandait de plus profondes. Barbirius lui avait fait un tableau magnifique des saintes intentions d'Adrien VI. « J'ai lu avec un grand plaisir cette partie de votre lettre, disait Érasme dans sa réponse, je publierai bientôt une exhortation pour détourner les esprits de ces luttes impies et les porter à la concorde chrétienne. Dans cet écrit, je dépeindrai le pieux et sincère dessein du pontife, de telle manière que cette recommandation n'aura pas une médiocre influence pour la conclusion de l'affaire, surtout si les Allemands s'aperçoivent que le pape n'est pas éloigné d'écarter ce qui pèse lourdement, même sur les hommes pieux, et enchaîne la conscience de tous pour le gain d'un petit nombre; s'ils sentent enfin qu'Adrien ne sera pas pour Luther un juge impitoyable; car, pour ce que cet homme écrit de la tyrannie, de la cupidité et de la corruption de la cour romaine, plût à Dieu, mon cher Barbirius, que ce fût moins vrai! Je crains

encore terriblement que l'affaire ne dégénère en révolte. Il faut avant tout prendre garde que le désordre ne commence une fois, comme j'entends dire qu'il est arrivé à Erfurt, où tous les jours il y a quelques hommes tués. Chez nous, quoique certaines personnes aient été indignement traitées par la rigueur insensée de N. d'Egmond et de son collègue, je me réjouis cependant qu'on n'en soit pas venu aux mains; autrement cette boucherie mutuelle n'a pas de fin. » Il souhaitait donc que le pape enlevât à d'Egmond et à ses pareils des armes dangereuses dans leurs mains. Armer ce carme d'une autorité si grande, c'était remettre le glaive à un furieux : pour lui, il se montrerait constant dans sa conduite. L'événement ferait voir qu'il n'avait en vue que la gloire du Christ et l'utilité publique. Il avait écrit au pape précipitamment, avec une grande franchise et peut-être avec témérité, mais avec des intentions pures. « J'avais à peine, disait-il, le temps de relire ce que j'avais écrit. J'ai l'espoir que sa bonté approuvera cette franche confiance de mon âme. »

Il sut bientôt à quoi s'en tenir. Adrien VI se déclara pour le parti de la rigueur. Jean d'Eck annonça de Rome que son plan avait plu très fort et qu'il avait lui-même une très grande influence auprès du pontife. Érasme, découragé, écrivait à son ami Pirckheimer : « Pour moi, je me mets à l'écart de ces débats et je me tourne vers des travaux plus paisibles. En traitant les *Paraphrases*, il me semble que je deviens meilleur, et personne n'est blessé. »

Après la paraphrase de Saint Mathieu, il avait entrepris celle de Saint Jean. Il offrit ce travail au prince Ferdinand, qui en accepta la dédicace avec plaisir et fit remettre à l'auteur cent florins. Un peu auparavant, il avait donné une édition de Saint Hilaire, dont il avait corrigé le texte avec des efforts inouïs. Il dédia cette œuvre au chancelier des Pays-Bas. Dans la même année, il reprit en main le traité sur la *Méthode de la vraie théologie*. Ce petit ouvrage, d'abord informe, était plutôt un recueil de notes qu'un livre. Comme en cet

état inculte, il avait trouvé des lecteurs, Érasme l'avait paré un peu et avait placé de nouveau assez heureusement *cette fille de son esprit*, comme il disait, grâce au nom de l'archevêque de Mayence qui fut à la fois sa dot et son bon génie (1). Enfin, après deux éditions couronnées de succès, il refondit ce petit ouvrage avec tant soin, qu'il pouvait presque dès lors prendre place parmi les livres.

La *Méthode de la vraie théologie* avait excité des murmures. A cette occasion, Érasme déplorait la fâcheuse destinée de ceux qui donnaient le jour à des enfants de cette espèce. « Dans l'ordre de l'esprit, comme dans l'ordre de la chair, disait-il, la virginité est bien préférable. Souvent le nom seul de l'auteur suffit pour faire rejeter un ouvrage ; les partis sont si tranchés maintenant, que ce qui plaît à celui-ci, ne peut manquer de déplaire à celui-là. Je ne sais jusqu'à point l'époque présente peut sourire à d'autres. Quant à moi, elle me déplaît souverainement... Partout des disputes et des querelles ; une passion effrénée ; la liberté et la douceur des études anéanties, les bons auteurs eux-mêmes négligés : quel désastre pour la concorde chrétienne ! Des conjurés, on en trouve partout ; des amis, nulle part ; et cependant, qu'est-ce que la religion sans la paix ? C'est le monde sans soleil. J'aimerais mieux être un pauvre jardinier, jouissant de la paix chrétienne et satisfait dans la simplicité de l'esprit évangélique, que le théologien trois et quatre fois le plus grand de la terre, enveloppé dans ces divisions. » Une grande maladie, née d'un rien, augmenta encore le dégoût et l'ennui qu'il éprouvait. « Je sentais en mon âme, écrivait-il, une certaine volupté, en songeant que j'allais sortir de ce monde tumultueux pour aller au sein du Christ. »

Du côté des luthériens, l'orage, qui depuis longtemps le menaçait, était près d'éclater. On faisait courir les bruits les plus sinistres, tant en Allemagne que dans les Pays-Bas. On

(1) *V.* la note N, à la fin du volume.

disait qu'il se cachait, qu'il ne trouvait de refuge nulle part. Depuis longtemps on avait répandu au loin la fausse nouvelle que ses livres avaient été brûlés en Brabant par Jacques Hochstrate : c'était une manœuvre des luthériens pour le brouiller avec ce dominicain et le précipiter dans leur camp comme dans un asile.

A cette rumeur en avait bientôt succédé une autre plus sinistre encore. Une prétendue lettre, venue de Rome, avait annoncé que ses ouvrages avaient été condamnés publiquement à Rome par la voix du souverain pontife. On voulait le pousser à une attaque violente contre le pape, pour ne lui laisser de refuge que dans le parti luthérien. Le bref récent d'Adrien VI démentait cette imposture. Érasme savait d'ailleurs, par une lettre d'un grand personnage au service du pontife, que le pape avait dicté lui-même la plupart des termes du bref, trouvant trop faible ce que son secrétaire avait préparé avec un excès de réserve. La même lettre lui offrait un bénéfice considérable dont le titulaire voulait bien se dessaisir en sa faveur.

Une troisième rumeur, plus impudente que les deux autres, avait couru ensuite. On disait que le pape avait écrit je ne sais quel petit livre contre Érasme et que plusieurs l'avaient vu. C'était encore une ruse pour le porter à quelque éclat de langue et de plume.

Le parti contraire, qui servait si mal les intérêts de la papauté, semait aussi ses contes. Il avait répandu le bruit que les luthériens affluaient à Bâle pour consulter Érasme, et que Luther y était caché. « Plût à Dieu, disait-il, qu'il en fût ainsi, et que les deux partis accourussent vers nous pour prendre conseil et voulussent obéir à nos avis! Les affaires du monde iraient, je pense, un peu mieux. » Des gens suspects de luthéranisme, il en convenait, étaient venus à Bâle, mais il ne les avait pas appelés et il avait vu le fait avec peine. Hutten y avait passé quelques jours, mais sans avoir d'entretien avec lui. « Au reste, disait-il, je ne repousse

de mon amitié ni les partisans de Luther, ni ses adversaires les plus violents ; je ne refuserais pas un entretien même à Luther, pour lui donner un conseil amical. C'est déjà un peu tard, mais la charité chrétienne ne désespère jamais. »

Tandis que les catholiques ardents le déclaraient suspect de connivence avec ce moine révolté, certains luthériens l'accusaient en frémissant de *papisme*, d'adulation à l'égard des princes, l'appelaient déserteur de la vérité, suppôt de Rome, attribuant sa conduite à la timidité de son âme. Ce qui exaspérait un grand nombre d'entre eux, c'était le faux soupçon qui imputait à sa plume le livre de Henri VIII contre Luther. On incriminait aussi une lettre où il louait les sentiments de ce monarque. On lui reprochait de ne pas s'être retiré de la scène quatre ans auparavant. Son œuvre, disait-on, était achevée. Il avait consacré la science des langues à la théologie. Il avait mis en déroute, dans les écoles, les *grenouilles sophistiques*. Dédaignant les cérémonies, il avait rappelé les hommes aux sources de l'Écriture sainte. C'était là sa gloire et sa récompense. Il devait s'en contenter. Érasme répondait qu'il ne pouvait quitter la scène sans le congé de son chef. Il laissait, d'ailleurs, les rôles sublimes aux Roscius et aux Esopes. Il avait pour le comique plus de goût que pour le tragique. Il savait mesurer l'étendue de sa voix, de ses forces, de son art.

On l'accusait encore de faire obstacle à ceux qui devaient achever la pièce, de tenir grand compte de l'Église romaine et de la reconnaître, de vouloir que le pape fût respecté, d'écrire qu'aucun homme de bien ne s'était jamais soustrait à son autorité.

La dernière et la plus grave accusation des luthériens, c'est qu'il accordait une toute petite place au libre arbitre de l'homme, à l'exemple d'Origène et de saint Jérôme, ou, pour mieux dire, de tous les théologiens anciens et modernes.

Après avoir couvé longtemps, l'orage éclata enfin. Des paroles injurieuses, on passa aux libelles satiriques et diffamatoires. Le premier fut publié par cet Ulric de Hutten qu'il avait tant vanté dans ses lettres. Il avait cherché à prévenir cet éclat. Henri Epphendorp le trahissait sous l'apparence d'une amitié sincère. Tout entier dévoué à Hutten, il lui avait fait entendre que son ancien protégé avait à son égard des dispositions peu amicales et qu'il préparait même contre lui je ne sais quel écrit mordant.

Depuis longtemps, Hutten avait un fond de rancune contre Érasme. Il s'était offensé de voir son éloge retranché dans la préface de la *Méthode théologique*. Il lui avait fait dire qu'il renoncerait à son amitié, s'il écrivait contre Luther. Mais ce qui l'avait surtout irrité, c'est qu'Érasme avait refusé de le voir lors de son passage à Bâle. Celui-ci lui écrivit pour lui témoigner sa surprise. Ses sentiments de vive amitié n'avaient pas changé, quoique la fortune eût interrompu momentanément leurs anciennes relations ; il cherchait à justifier sa conduite. « Je n'ai pas refusé, disait-il, d'avoir une entrevue avec vous, lorsque vous étiez ici ; mais, dans les termes les plus amicaux, je vous ai fait prier de vous en dispenser, si c'était seulement une visite à cause des préventions haineuses qui me poursuivaient depuis longtemps jusqu'au point de mettre ma vie en péril... Quant à moi, si j'avais été Hutten et dans le même état que vous, de moi-même j'aurais prié franchement Érasme de ne pas s'exposer aux haines en pure perte; et cependant, j'ai dit à Epphendorp que si vous pouviez vous tenir hors des poêles, car je ne puis les supporter en aucune façon, une entrevue avec vous ne me serait pas désagréable. Peut-être n'ai-je point de bons offices à vous rappeler, et j'en aurais qu'il serait encore maladroit de le faire. Ce que je puis dire hautement avec vérité, c'est que j'ai toujours été très fidèle à mon ancienne affection, et que Hutten n'a jamais été blessé par moi, ni en paroles ni en actions. Mes sentiments sont tels qu'un parricide même pour-

rait à peine rompre une amitié si grande, scellée entre nous par les bonnes lettres...

« Il en est peut-être qui vous excitent contre moi. Ils prétendent abuser de votre plume pour assouvir leur haine personnelle. Si vous agissez de la sorte, sachez d'abord que vous agirez contre un homme innocent qui vous a, je ne dirai pas rendu service, mais montré toujours de la bienveillance. Ensuite vous ferez la chose la plus agréable du monde à Jacques Hochstrate, à N. d'Egmond et à une foule d'autres gens que vous tenez pour vos ennemis mortels. Comme ces monstres vont rajeunir, s'ils apprennent que Hutten s'apprête à tourner contre Érasme la veine de son génie tant aimé d'Érasme, sa plume tant célébrée par Érasme ! Il appartient donc à votre sagesse, avant que les étendards soient dressés, avant que le son bruyant du clairon retentisse, avant que la trompette fasse entendre le terrible signal de la guerre, *tara*, *tantara*, de m'envoyer en guise de héraut et de fécial une lettre secrète où vous exposerez avec franchise et amitié ce qu'on vous a rapporté contre moi, en un mot ce qui aigrit votre cœur. Pour moi, je ne puis le deviner. Je ne doute pas que je ne puisse vous satisfaire en tout, à moins que vous ne soyez devenu tout autre que vous étiez.

« Plût à Dieu, mon cher Hutten, que vous n'eussiez pas d'autres ennemis qu'Érasme ! Plût à Dieu que vous eussiez tout ce que votre prétendu ennemi vous souhaite !... Songez que ceci n'intéresse pas médiocrement votre réputation, qui, en effet, ne regrettera de ne point trouver dans Hutten une délicatesse digne de sa naissance, digne des lettres, si, n'étant provoqué par aucune injure, il dégaîne contre son ami un fer teint d'un poison mortel? Peut-être même il ne manquera pas de gens qui, considérant l'état présent de vos affaires, supposeront que par ces expédients vous cherchez une proie, n'importe où ; et il est à craindre que cette conjecture ne prenne racine dans beaucoup d'esprits, surtout à l'égard d'un homme fugitif, chargé de dettes, réduit à la der-

nière indigence. Vous n'ignorez pas les propos que l'on tient sur vous et vous savez aussi la cause de la colère et des menaces du comte Palatin qui a puni de mort votre domestique. Je ne voudrais donc pas que vous pussiez attribuer mes avis à la crainte ou au sentiment d'une conscience coupable plutôt qu'à mon amour pour vous, ou croire que j'agis dans mon intérêt plus que dans le vôtre. Quelque odieux que puisse être votre écrit, d'abord vous attaquerez un homme qui n'est pas inaccoutumé à ces maux, et qui d'ailleurs n'est pas muet ; ensuite, quand même je me tairais, vous blesseriez plus gravement votre réputation que la mienne. Ainsi, mon cher Hutten, je vous prie et vous prie encore de consulter votre sagesse plutôt que de condescendre à la passion de gens très inconsidérés. »

Cette lettre éloquente n'empêcha pas Hutten de publier son libelle. Il fut imprimé à Strasbourg par un certain Scott. L'auteur y avait rassemblé toutes les accusations qu'on peut imaginer contre un homme. Il représentait Érasme comme un apostat qui s'était laissé corrompre pour faire la guerre à l'Évangile. Il lui reprochait son amour immodéré de la gloire, sa jalousie à l'égard de Reuchlin et de Luther. « Ce libelle est si absurde, écrivait Érasme au magistrat de Strasbourg, qu'il a déplu souverainement même à Luther et à Mélanchthon. »

Cependant il en fut profondément affecté. Ses sentiments se révèlent dans une lettre écrite à Bilibald. « Que je meure, lui disait-il, si jamais j'ai pu croire qu'il y eût dans tous les Allemands autant de grossièreté, d'impudence, de fausseté, de venin, qu'il y en a dans le seul libelle de Hutten; et pourtant je lui ai donné tant d'attestations honorables! Je l'ai recommandé tant de fois à son cardinal et aux autres princes! Je ne jugeais personne, je ne parlais de personne avec plus de candeur. Jamais je ne l'ai effleuré d'une parole. Bien au contraire, lorsqu'il était ici, je lui ai proposé une entrevue, s'il avait quelque chose de sérieux à me dire. J'ai offert de

lui rendre service, si je le pouvais. Je n'attendais rien moins que cet assaut de sa part. Je suis amené par beaucoup de conjectures à croire qu'Epphendorp est l'auteur de cette tragédie, tant il est devenu tout à coup partisan de Hutten. Toutefois, je ne cesserai point d'être semblable à moi-même. Je n'ai pas encore décidé si je lui répondrai. Il est en délire et il n'a rien à perdre. Il est fugitif et il se tient caché maintenant en Suisse, non sans péril. Zwingle, à Zurich, le protége, mais en secret. »

Il eut bientôt préparé sa réponse, mais avec tant de mystère que Froben et Rhenanus eux-mêmes n'en savaient rien. Il la composa en six jours. Il était presque résolu à ne pas la publier; mais, cédant à l'avis de ces deux amis, il la laissa paraître sous le nom d'*Éponge*. Elle fut dédié à Zwingle. Cependant Hutten, errant de retraite en retraite, mourut le 29 août 1523, dans une île du lac de Zurich. Cette mort calma entièrement la colère d'Érasme. « Elle a fait perdre à l'*Éponge* une grande partie de son prix, » écrivait-il à Goclenius. Mais son ressentiment se reporta tout entier sur Epphendorp qu'il accusait d'une insigne perfidie. On verra plus loin les suites de ce démêlé qui fut pour Érasme la source des plus douloureuses épreuves.

CHAPITRE XXV

Lettre de Tunstall. — Paraphrase de Saint Luc. — Clément VII. — Lettre secrète à Goclenius. — Voyage à Besançon. — Le duc George. — Lettre de Luther. — *Traité du libre arbitre.*

Érasme était de jour en jour plus vivement pressé d'écrire contre Luther. Il était difficile qu'il pût s'abstenir jusqu'au bout. Les luthériens l'ayant attaqué les premiers, il pouvait combattre dans Luther ce qui lui paraissait faux et dangereux, sans manquer aux égards de l'amitié, sans démentir ses principes de modération et de réforme évangélique.

Il ne s'y décida pourtant qu'avec beaucoup de peine. Ce n'était pas d'Angleterre que lui venaient les exhortations les moins véhémentes. L'exaspération de la cour anglaise contre Luther était fort grande. On avait soupçonné un moment Érasme d'avoir eu quelque part à son livre contre le roi; mais ces soupçons n'avaient pas pris beaucoup de consistance. Il suffisait de lire cet écrit pour voir que de telles injures ne pouvaient venir que de la plume de Luther. Toutefois, les lettres d'Érasme dissipèrent toute défiance et causèrent une vive satisfaction.

Tunstall, évêque de Londres, se fit l'interprète du sentiment commun. « Je vois avec joie, lui disait-il, que vous n'êtes nullement d'accord avec Luther, et que vous vous préparez à le combattre. Vos amis attendent impatiemment que vous engagiez la lutte contre ce *protée*, ou, pour mieux dire, contre cet impie; car il fait de Dieu l'auteur du mal, par son

système fataliste... Vous devez répondre à l'invitation du pape et à l'appel de votre patrie que menace la contagion, si l'on n'en arrête les progrès au plus vite... En vous mettant au nombre des leurs, les luthériens veulent vous priver du fruit de tant de travaux entrepris pour l'utilité de l'Eglise, tandis que, de leur côté, des catholiques jaloux vous accusent d'être du parti de Luther. Il faut faire taire les uns et les autres...

« A la troupe immense des hérésies de Wiclef, viennent s'ajouter des armes nouvelles, les injures, les outrages, les grossières invectives, les langues venimeuses... on sape toutes les institutions de l'Eglise, sans être d'accord sur ce qu'il faut mettre à la place. Le sacerdoce est méconnu, la licence sans borne. On déclare tous les chrétiens, hommes et femmes, également propres aux fonctions sacerdotales. On s'apprête aussi à représenter tous les hommes comme également rois. C'est là que doit aboutir cette liberté chrétienne qui prétend ne se soumettre à aucune loi humaine. Une anarchie générale se propage, quoique les princes d'Allemagne ne s'en aperçoivent pas encore. On a cependant, pour s'éclairer, l'exemple des *wiclefites* contre lesquels on dut livrer bataille au temps passé.

« Luther a osé publier un petit livre sur l'abolition de la messe qu'il ne comprit jamais. Que lui reste-t-il à faire, sinon à supprimer le Christ? La Vierge est déjà livrée en dérision à ses disciples. Tant d'impiété n'est plus tolérable... en n'agissant pas, vous vous chargez d'une terrible responsabilité. Vous ne pouvez tromper l'espoir qu'a fait naître un écrit récemment publié. Il faut repousser dans son antre ce nouveau Cerbère qui insulte de ses aboiements l'ordre ecclésiastique tout entier. »

Pour calmer un peu l'impatience des Anglais, Érasme offrit au roi la Paraphrase de saint Luc, qu'il venait d'achever. En même temps il annonça qu'il préparait quelque chose contre les nouvelles doctrines. Un peu plus tard, il envoya la première ébauche d'un petit *Traité sur le libre arbitre* contre

Luther. « L'ouvrage, disait-il, n'est pas encore achevé; et même c'est à peine, si la maladie qui m'a conduit au seuil de la mort, et les autres travaux que j'avais en main, m'ont permis de faire ce que j'ai fait. Si cet échantillon a l'approbation de votre majesté et celle des autres personnes doctes, je terminerai l'ouvrage et je le ferai imprimer ailleurs; car ici aucun imprimeur, je pense, n'oserait imprimer le moindre mot qui atteigne Luther. Mais contre le pape, il est permis d'écrire ce que l'on veut. Tel est l'état présent de la Suisse et de l'Allemagne. »

On peut croire qu'il exagérait un peu, afin de faire valoir son courage et de montrer la nécessité de la modération. Mais, à vrai dire, la crise devenait de plus en plus menaçante. De grands mouvements se préparaient. Les esprits étaient divisés par la politique non moins que par la religion. Les uns travaillaient sourdement pour l'empereur, les autres pour le roi de France. De leur côté, les luthériens semblaient avoir redoublé d'audace, tandis que les princes sévissaient avec rigueur. Ferdinand, lieutenant-général de l'empire, déployait la plus grande sévérité. Il avait appelé à sa cour Jean Faber, vicaire de l'évêque de Constance. Érasme n'approuvait pas les luthériens, mais il repoussait la contrainte et il croyait voir dans le triomphe de leurs ennemis la consécration d'abus intolérables. « J'espère, disait-il, que Faber usera avec mesure de son autorité, de manière à ne pas livrer le Christ aux pharisiens, aux scribes et aux pontifes. »

Ami passionné de la paix dont il avait écrit la *plainte* éloquente, il ne laissait échapper aucune occasion de plaider sa cause. Il osait dire à Henri VIII, qui s'engageait dans une nouvelle guerre : « A la vue de ces discordes si longues et si sanglantes, je suis quelquefois dégoûté, non-seulement des études, mais même de la vie. » Sujet et conseiller de Charles V, il jugeait librement sa politique ambitieuse. Il écrivait au professeur Goclenius : « Cet hiver, je l'espère, mettra un terme à nos maux. Je fais des vœux pour mon prince; mais

je ne vois pas de fin, si l'empire continue de s'étendre. »

Tristement préoccupé des maux publics, il ne l'était pas moins de ses intérêts et de ses dangers personnels. Pendant que l'*Éponge* faisait murmurer en Allemagne les partisans de Luther, à Rome, Stunica et ses protecteurs s'agitaient. Après la mort d'Adrien, cet espagnol, profitant de l'interrègne, était revenu *à sa tragédie* et avait publié un troisième libelle intitulé *Conclusions*. Érasme ne consacra qu'un jour à sa réponse. Il ne voyait pas, sans inquiétude, les menées de ses ennemis. « Ce qui aura lieu à Rome, écrivait-il à Bilibald, je le devine suffisamment. Il y a là des hommes qui, avec une rage de gladiateur, trament sûrement ma perte; et déjà ils avaient presque réussi avant la mort d'Adrien. Dans le Brabant, le glaive a été remis à des furieux qui me détestent plus que Luther. Ici les luthériens sont frémissants. »

D'autre part, la maladie ne lui laissait aucun repos. Vers les fêtes de Noël, la gravelle, jointe à une violente affection d'entrailles, faillit l'arracher aux maux de ce monde. Le 9 janvier, il était encore si affaibli qu'il ne pouvait achever la Paraphrase des *Actes des apôtres*. « Je ne crains pas la mort, écrivait-il; car j'ai assez vécu. Mais je souhaiterais un genre de mort plus doux. Que de morts dans l'enfantement d'une seule pierre, et que de fois il faut de nouveau savourer la mort! » Quand il écrivait ces mots, sa main était encore toute tremblante. Quelques jours après, son humeur enjouée était revenue. L'évêque de Trente l'avait invité à venir habiter avec lui. Il répondit que son âge et sa santé le rendaient impropre à toute vie commune. Énumérant avec complaisance les invitations royales qui lui étaient adressées, il ajoutait en se jouant : « Le roi de France (1) me promet des *monts d'or;* mais je crains que le roi *la Pierre* ne m'envoie bientôt dans l'autre monde. Si pourtant je vis jusqu'à Pâques, j'essaierai de supporter la fatigue d'un départ. Si cet essai me

(1) Érasme lui avait dédié la Paraphrase de saint Marc.

réussit, je désire de revoir l'Italie, et en passant je visiterai votre royaume. »

En attendant, il s'efforça de conjurer par ses lettres l'orage qui le menaçait dans la capitale du monde chrétien. Il écrivait au cardinal de Sion (1) : « Tandis qu'en Allemagne je combats contre les luthériens, comme Hercule contre l'hydre aux cent têtes, à Rome un être rampant s'attache à mon pied et me mord à belles dents. Stunica, malgré la défense si souvent répétée, publie ses libelles, et fait d'Érasme, bon gré, malgré, un luthérien. Je suis fort à plaindre, si je dois être ainsi mis en pièces par les deux partis... Rien ne peut être plus agréable à la faction luthérienne que de voir Stunica persuader au monde qu'Érasme pense en tout comme Luther, ce qui est complétement faux : il n'y a pas un seul article où je sois d'accord avec cet homme. »

Quelques semaines plus tard, il adressa une lettre au nouveau pape, Clément VII : il protestait de la pureté de ses intentions et de la sincérité de sa conduite dans l'affaire de Luther. Poursuivi par le ressentiment et les menaces des Allemands, il ne méritait pas les attaques si souvent renouvelées avec impunité par Stunica dans des libelles furieux et diffamatoires qui déshonoraient Rome et jetaient de l'odieux sur le souverain pontificat ; car cet homme mettait partout en avant le nom de la ville sainte ; et pourtant il était reconnu qu'il agissait contre les édits des cardinaux et les défenses des papes Léon et Adrien. Ceux qui poussaient sur *la scène cet histrion* (2), artisan de calomnies, consultaient mal les intérêts de la papauté et de la paix publique. Ils abusaient de la démence d'autrui pour assouvir leurs haines personnelles. Stunica avait recueilli dans ses livres, publiés avant l'apparition de Luther, certaines *bribes* qu'il dénaturait ou interprétait dans le plus mauvais sens avec une impudence

(1) *V.* la note O, à la fin du volume.
(2) C'étaient surtout les dominicains.

révoltante. « Je n'ai jamais rien écrit d'impie, disait Érasme. J'ai seulement laissé échapper des choses dont les méchants peuvent abuser. J'aurais été plus circonspect, si j'avais pu prévoir Luther. » Aussi avait-il fait, deux années auparavant, de nombreuses corrections dans des éditions nouvelles, tout prêt à opérer les autres changements qui lui seraient indiqués et à se soumettre au jugement de l'Église romaine; car il aimait mieux subir une sentence même injuste que d'être séditieux.

Il envoyait au pontife, comme gage de ses sentiments, la Paraphrase des *Actes*, imprimée en ce moment même et destinée au cardinal d'York; mais il avait changé de dessein, et il voulait lui dédier le *Traité du libre arbitre*, qu'il écrivait contre Luther. Invité par le roi de France, rappelé en Brabant par l'empereur, rien ne pourrait l'empêcher de se rendre à Rome, excepté la mort, ou la gravelle, plus cruelle que la mort, si seulement Clément VII, dans son équité, le protégeait contre les calomniateurs.

La lettre avait un *post-scriptum;* c'était là qu'Érasme traitait le point le plus délicat : « Croyez-moi, disait-il, Votre Sainteté surpassera la gloire de tous les pontifes, si elle pacifie toutes ces agitations de guerres et d'opinions. Elle rétablira la paix entre les princes, si elle se montre impartiale pour tous; elle ramènera la paix dans les esprits, si elle fait espérer qu'elle changera certaines choses qui peuvent être changées sans dommage pour la piété. »

Clément VII reçut avec joie la Paraphrase et fit remettre à Érasme deux cents florins, comme présent d'honneur. A ce don, il ajouta un bref flatteur et de magnifiques promesses pour l'avenir. Il imposa silence à Stunica qui ne cessait de remuer sourdement. « Seul, il écrit à Rome, disait Érasme; mais dans le seul Stunica il y a plusieurs monstres. »

Du côté des Pays-Bas, la situation n'avait pas changé. L'archevêque de Palerme et la princesse Marguerite lui avaient écrit pour le presser de revenir en Brabant. Il pro-

mettait ; mais sous divers prétextes, il reculait son retour. Il renouvela ses instances auprès du chancelier pour obtenir le paiement de sa pension. Il avait parlé des offres brillantes de François Ier ; mais il paraît qu'à la cour de Bruxelles, on affectait de les considérer comme une *pure fumée*. Érasme affirma qu'elles étaient sérieuses et rappela les anciennes propositions de l'évêque de Paris. Le roi de France lui avait fait savoir par un messager le motif pour lequel il l'avait tant de fois appelé. Il avait résolu d'instituer à Paris un collége des trois langues, comme celui de Louvain, et il voulait le mettre à la tête de cet établissement. « J'ai décliné son invitation, disait Érasme ; car je n'ai pas oublié les haines et les orages que la fondation du collége de Buslidius souleva contre moi ; et pourtant mon domestique, revenu de France, m'a donné la preuve qu'une trésorerie de mille livres était prête pour moi. »

Il n'avait pas encore épuisé beaucoup les coffres de son prince, car sa pension ne lui avait été payée qu'une fois. La vie était chère à Bâle, surtout à cause de ses maladies ; et d'ailleurs il n'était pas bon ménager de son argent. Déjà il avait contracté d'assez fortes dettes, et lors même que sa santé le laisserait partir, ses créanciers peut-être ne le lui permettraient pas. « Au reste, ajoutait-il, avec ou sans pension, je serai toujours à l'empereur, et je ne dois pas vous importuner souvent. Bien des fois, cette année, la gravelle, mon bourreau, m'a torturé au point que je désirais mourir et désespérais de vivre ; et pourtant ces tragédies de Luther me sont encore plus douloureuses que la gravelle. J'oserai répandre toute ma pensée dans le cœur d'un ami. L'état présent des affaires m'a un peu dissuadé de revenir. »

Il parlait alors de N. d'Egmond et de son collègue, de leurs poursuites arbitraires et ténébreuses que l'innocent même devait souffrir, pour ne diminuer en rien leur autorité. Puis, quand on avait fait fausse route, on se contentait de dire : il faut protéger la foi. Cette considération ne l'empêchait pas de

revenir; mais elle refroidissait son empressement; car en l'absence de l'empereur, il n'y avait pas de protection à espérer de la cour. De plus, le cardinal Campége, délégué par le souverain pontife pour la pacification religieuse de l'Allemagne, l'appelait auprès de lui à Nuremberg et demandait son concours dans les termes les plus affectueux.

La nouvelle de cette mission avait fait naître de grandes espérances. On annonçait aussi que les princes avaient imploré le secours du pape contre Luther. On espérait donc que tout serait bientôt terminé. Érasme ne partageait pas cette illusion, et il ne voyait pas en quoi il pourrait être utile. Il reconnaissait la science et les qualités aimables du légat; mais dans l'état où il voyait les affaires en Allemagne, il ne croyait guère au succès de sa mission. Si l'on avait recours à la rigueur, il y avait à craindre que les villes ne fissent entre elles une confédération; si l'on essayait de terminer le différend par une transaction modérée, on ne pouvait pas espérer que l'un ou l'autre des deux partis voulût se relâcher tant soit peu de ce qu'il regardait comme son droit. On ne faisait rien avec des livres contre les luthériens; car personne en Allemagne n'osait imprimer les écrits dirigés contre Luther; et nul ne lisait ceux imprimés ailleurs. En conséquence Érasme allégua des prétextes plus ou moins spécieux et même quelque peu contradictoires pour ne pas répondre à l'invitation du cardinal.

Un peu plus tard, Ferdinand étant venu à Brisach et à Fribourg, Jean Faber le pressa instamment de se rendre auprès du prince, disant que c'était pour lui d'un grand intérêt; Érasme s'excusa de même. « Ils désirent, écrivait-il à Bilibald, partager l'odieux avec moi. Dès que je verrai l'un et l'autre parti disposés à la concorde, je ne manquerai pas à mon devoir. »

Cependant, les luthériens, irrités qu'il eût osé repousser les accusations injurieuses de Hutten, poursuivaient contre lui une guerre de plume et de diffamation. « Le nouvel Évan-

gile, disait-il, a certains défenseurs si stupides et si extravagants, que Luther lui-même et Mélanchthon sont forcés d'écrire contre eux. Ils ne respectent pas leurs évêques, et ils ont pour les nôtres le plus étrange mépris. Ici il n'est point d'être si bas et si abject qui n'ose lancer avec licence l'injure contre les hommes les meilleurs. Ils sont sans pudeur comme sans crainte. » Désormais il n'avait plus à espérer de leur part ni repos ni trève. A Hutten avait succédé un autre adversaire qui avait plus d'ignorance et plus de rage. Il se nommait Othon de Brunsfeld. Érasme ne lui répondit pas, croyant qu'il était plus sage de le dédaigner, car beaucoup d'autres étaient prêts à publier contre lui des libelles semblables.

Il écrivit cependant au premier magistrat de Strasbourg pour se plaindre de l'imprimeur Scott qui réimprimait secrètement le libelle de Hutten avec une nouvelle invective, *sortie d'une cervelle peu sage*. « Cette invective, disait-il, ne peut que faire grand tort aux bonnes lettres et à l'affaire de l'Évangile, dont les magistrats de Strasbourg sont les zélés promoteurs... Moi aussi j'ai travaillé pendant bien des années à cette œuvre sainte; seulement j'ai suivi une voie différente; mais il faut prendre garde de laisser compromettre la cause de l'Évangile par l'immixtion de gens qui attaquent l'ordre public par la licence. La cité de Strasbourg ne peut fermer les yeux sur ces excès sans courir de graves dangers. » Comme Érasme l'avait prévu, de grands troubles ne tardèrent pas à éclater dans cette ville et jusque dans le Sénat lui-même.

Il parlait d'une manière plus explicite dans une *lettre très secrète* (1), écrite à son confident Goclenius. En tête se trouvait cette recommandation en grec : lisez seul et en secret. Puis il s'exprimait ainsi : « Reste le dernier acte de la pièce. Pour

(1) *Œuvres d'Érasme*, t. I. Cette lettre est datée du samedi après Pâques. L'année manque; mais elle est suffisamment indiquée par le contenu même.

l'achever, j'ai besoin d'un Pylade, c'est-à-dire de quelqu'un qui vous ressemble. Je serais venu moi-même; mais la route est longue, peu sûre, et je crois ce messager assez digne de confiance.

« Henri Epphendorp, que vous connaissez, est un pendard né pour toute espèce de fourberie et de méchanceté. Je l'ai admis, il y a déjà longtemps, dans mon intimité qu'il avoue lui-même avoir été fructueuse pour lui. C'est d'abord certainement sur ma recommandation que le duc George lui donna cent florins pour terminer ses études. Après avoir couru beaucoup de pays, il vint à Fribourg. Là il mangea bravement son avoir, et fit tant de dettes qu'il ne peut encore à présent y retourner. Il passa de Fribourg à Bâle et s'insinua auprès de nous. Aucun étranger ne venait me voir sans qu'il s'introduisît avec lui. Lorsque je me rendis à Constance, il s'imposa lui-même pour compagnon de voyage. Il affectait une amitié véritable et intime. Il tramait cependant quelque chose de tragique. En effet, dès lors chez Botzemus, où, à cause de moi, il fut traité de la manière la plus obligeante pendant un grand nombre de jours, il répandit secrètement une partie de son venin. Ici j'étais averti confidentiellement par des amis du peu de bienveillance qu'il montrait quelquefois en parlant d'Érasme.

« Sur ces entrefaites, Hutten arriva. Beaucoup de luthériens l'excitèrent contre moi; mais ce fut Epphendorp qui fournit quelques accusations calomnieuses et fit perdre à Hutten tout respect pour ma personne. Il est d'ailleurs si stupide que, regardé ici par tous comme l'auteur de la pièce, il s'étonnait pourtant qu'on pût le soupçonner. En apparence, personne au monde n'aimait plus tendrement Érasme. Enfin on fit circuler une lettre railleuse, où j'étais mis en pièces et qui cependant n'arriva pas jusqu'à moi. Lorsque Hutten fut parti de Bâle pour aller à Mulhouse où Epphendorp l'avait accompagné, celui-ci, de retour, annonça que cet homme écrivait je ne sais quoi et fit semblant d'en être fort affligé. Il agissait

ainsi en vue d'extorquer de l'argent à mes amis pour empêcher le libelle de paraître. Quant à moi, pensant, comme c'était la vérité, que l'argent une fois extorqué, on ferait paraître un libelle plus venimeux encore, j'engageai mes amis à ne rien donner.

« Ils étaient l'un et l'autre dans une misérable indigence, comme sont d'ordinaire ces sortes de gens. Hutten reçut l'ordre de quitter ce pays. A Mulhouse, il était si odieux à tout le monde que, s'il n'était point parti, les habitants menaçaient de forcer le monastère des Augustins où il se trouvait caché. On le fit sortir au milieu de la nuit, et il se retira secrètement à Zurich, ville très attachée à la doctrine de Zwingle, que Luther condamne maintenant, commençant un peu tard à se souvenir de la modération que je lui ai si souvent recommandée. Il y resta caché plusieurs jours, puis il en passa quelques autres hors de la ville chez un prêtre. Partout il mettait ses amis à contribution. Enfin, il se retira dans une île du lac de Zurich où il mourut.

« Mais, avant sa mort, la lettre avait été envoyée au loin en Allemagne, parce qu'on ne pouvait trouver d'imprimeur; et ils n'en auraient pas trouvé, en effet, si le scélérat d'Epphendorp, ne pouvant vivre ici plus longtemps à cause de ses dettes et des défiances des habitants, sous prétexte d'aller aux bains de Baden, ne s'était rendu à Strasbourg. Là, il put avec beaucoup de peine persuader à un imprimeur qu'il n'y avait dans ce libelle rien de trop satirique. Enfin, parut la *Réclamation* du calomniateur, pleine de tous les mensonges que chaque luthérien lui avait suggérés dans la conversation.

« Comme cependant nous nous écrivions fréquemment, Hutten et moi, il arriva une lettre qui trahissait ouvertement la perfidie d'Epphendorp. Se voyant sous le poids du soupçon, il obtint une lettre de Hutten, attestant qu'il l'avait toujours détourné de rien écrire contre Érasme. Mais Hutten disait cela si froidement, qu'il chargeait plutôt celui qu'il voulait justifier. Pour moi, dissimulant, je le traitai avec civilité

dans mon *Eponge*. Pourtant, notre fanfaron fut blessé du nom d'*Achate* que je lui avais donné, et, l'*Eponge* publiée, il réclama par une lettre, simulant un attachement merveilleux pour moi, tandis qu'il jouait une pièce pleine de scélératesse; et pour que vous voyiez à fond sa méchanceté, il reçut à Bâle, grâce à moi, cinquante pièces d'or.

« On disait que le duc de Saxe m'avait envoyé un présent royal qui ne parvint pas jusqu'à moi. Je soupçonnai Epphendorp de l'avoir arrêté au passage, car il voulait faire croire que son domestique avait péri en route, pour le cas où j'aurais connaissance de l'argent qui m'avait été envoyé. Je n'ai pu encore savoir ce qui en est. Je sais seulement qu'il n'y a rien de plus pervers que cet homme. Il a partout des affidés, de façon que je ne puis rien faire dont il ne soit instruit... Tâchez de vous conserver pur de cette faction... Si j'avais connu le caractère et la perfidie des Allemands, je me serais retiré chez les Turcs plutôt qu'ici. Je soupçonne fort Capiton de s'être laissé tromper par les fumées d'Epphendorp, et de lui avoir *communiqué nos secrets;* car il se justifie de manière à augmenter mes soupçons. Le but des luthériens était de m'intimider par leurs menaces pour m'empêcher de rien publier contre Luther qui, maintenant, écrit contre lui-même, voyant que l'affaire tourne contrairement à sa pensée, et qu'il s'élève un peuple, non point évangélique, mais diabolique, sur les ruines de toutes les bonnes études.

« Mais en voilà assez et même trop sur ces choses. Je suis décidé à transporter ma résidence ailleurs. On m'invite à me rendre en France avec un merveilleux empressement et de grandes promesses; mais ce printemps m'effraie, parce que je crains qu'il n'enfante pour les Français un sanglant désastre, tellement implacable est l'âme de l'empereur, en laquelle est profondément gravée cette maxime : Toujours en avant.

« Le pape m'est favorable ainsi que ceux qui ont le plus d'influence auprès de lui; mais j'évite l'arène des gladiateurs,

et je ne vois pas ce qui pourrait être sûr pour moi là où règne Aléandre, quelle que soit sa dissimulation. Je désirerais passer l'hiver à Padoue et à Venise ; mais de là je serais appelé à Rome. Nous resterons ici encore huit jours. Ensuite nous nous déciderons ; dans l'intervalle, on verra de quel côté pencheront les choses.

« Mais comme ma vie se trouve en danger de temps en temps, il me reste à vous recommander, comme au plus sincère de mes amis, ce que j'ai de plus cher, ma mémoire qui, je le conjecture, sera exposée à beaucoup de calomnies. Je vous envoie un *abrégé de toute ma vie*, c'est-à-dire une *Iliade* de maux ; car jamais être ne fut plus infortuné. S'il m'arrivait malheur, je veux que, sur l'argent déposé chez vous, vous ayez quatre cents florins d'or, que trois cents *Renés* (1) reviennent à Jacques Ceratinus, cent trente *Philippes* à Melchior Viandulus, cinquante florins et quarante-six *Renés* et demi à Corneille Graphée, qui, je le soupçonne, est dans le besoin, homme digne d'une meilleure fortune. Pour ce que je laisse ailleurs, vous connaîtrez par d'autres ce que j'aurai décidé ; car là aussi je me souviendrai de vous, assuré que mes bienfaits, quels qu'ils soient, seront bien placés chez un homme plein de mémoire et de gratitude.

« Il faut que vous teniez cela secret, de manière à ne le confier à personne, de peur que celui à qui vous l'aurez confié ne le confie à un autre, et qu'ainsi la chose ne circule parmi un grand nombre. Il en résulterait deux inconvénients. D'abord mes anciens confrères se jetteraient sur l'argent, et leur caractère est avide. Ensuite, si j'ai besoin de cet argent avant ma mort, comme il arrivera peut-être, car je vois d'étranges vicissitudes, ceux qui verraient leur espérance déçue, seraient alors affligés... D'ailleurs, le bienfait sera plus agréable, s'il arrive sans être attendu. Néanmoins, je vous armerai d'un autre écrit contre les harpies, si par hasard elles flai-

(1) *Renenses*, *Philippici*.

raient la proie... Voyez combien j'ai confiance en vous, car vous pourriez me tromper, mais je ne crains rien de semblable.

« Vous demanderez quel office je réclame de vous... Je ne vous chargerai ni de récitations de psaumes (1), ni d'anniversaires, mais je demande instamment que, vous étant partagé le travail, vous passiez en revue tous mes manuscrits, et qu'après les avoir rangés en ordre et les avoir corrigés, vous les livriez à Froben pour être imprimés. Au reste, je sais que vous le feriez de vous-même, par attachement pour moi... Je ne vous exhorterai pas, mon cher Goclenius, à répondre à mon affection vraiment paternelle, vous qui déjà, en toute occasion, avez montré pour moi une piété filiale...

« Quant à ma situation, sachez qu'elle est assez embarrassante. J'ai affaire ici à des désespérés, à de véritables furies, depuis que Hutten a rompu la glace en se livrant à son délire contre moi. Luther condamne ce qui a été fait; Mélanchthon déteste singulièrement Hutten, et pourtant ces insensés vantent cet acte comme un beau trait... Si je vais en Italie, les évangéliques furieux me poursuivront de mille libelles, répétant sur tous les tons que je me suis laissé corrompre pour déserter l'Évangile, moi qui n'ai jamais professé cet Évangile. Si je vais en France, où je suis singulièrement aimé, on m'accusera calomnieusement de m'être réfugié chez l'ennemi de l'empereur, et *je soupçonne que la cour du roi penche pour Luther*. Dans le Brabant, vous savez à quels monstres le glaive a été remis. Vous connaîtrez bientôt ma résolution... Si je me retire en France et que j'aie occasion de vous recommander, je vous le ferai savoir. D'un autre côté, vous m'écrirez quels sont vos sentiments à l'égard de la France. »

Érasme parlait ensuite avec un intérêt affectueux de ses domestiques anciens et nouveaux, déclarant son intention

(1) *Psalteriis.*

de faire du bien à tous, même à ceux dont il avait à se plaindre. Il ajoutait dans un *post-scriptum :* « Je ne doute nullement de votre bonne foi, mais à cause des accidents inattendus, il sera bon de m'envoyer un écrit attestant que cet acte sur la distribution de mon argent n'est pas valable de mon vivant. »

Cette lettre, d'une importance capitale, révèle le dessein arrêté chez Erasme de quitter Bâle, les chagrins et les craintes que lui causaient les trames des luthériens, le vrai motif qui l'empêchait de se rendre à Rome, malgré son désir de revoir l'Italie ; enfin le projet sérieux de se transporter en France et les raisons qui le faisaient hésiter. On voit aussi qu'il n'était pas dans la pénurie d'argent, comme il voulait le faire croire à la cour de Bruxelles. D'un autre côté, les dispositions qu'il prend au sujet de son avoir et la manière dont il parle de ses domestiques, font honneur à ses sentiments.

Averti par l'exemple de Strasbourg, le magistrat de Bâle favorisa les luthériens avec plus de réserve. Érasme renonça pour le moment à changer de résidence. Cependant, après avoir été si longtemps sédentaire et renfermé, il sentait le besoin de se donner du mouvement et de changer d'air. Il alla passer quelques jours en Bourgogne. Feri Carondilet, frère du chancelier des Pays-Bas, archidiacre de Besançon, l'avait souvent invité par ses lettres à venir le visiter et même habiter avec lui. Séduit par le beau temps et l'aspect printanier de la nature, il monte à cheval et se rend d'abord à Porentruy pour saluer en passant le vénérable et saint évêque de Bâle. Il ne lui donna qu'un jour. Arrivé à Besançon, il apprit que l'archidiacre était allé à son abbaye, mais qu'il avait ordonné, si Érasme arrivait, de mettre toute sa maison à la disposition de son visiteur, jusqu'à ce qu'il pût accourir lui-même. On le fit avertir sur-le-champ, ainsi que l'official de l'archevêque qui se trouvait aussi absent. Ils arrivèrent au plus vite.

Dès que la présence d'Érasme fut connue, le magistrat, pour lui faire honneur, envoya une grande quantité de vin et d'avoine. A plusieurs reprises, on apporta de superbes poissons et du vin hippocratique, présents d'hospitalité fort inutiles pour lui. On passa deux ou trois jours sans manger ailleurs que chez l'archidiacre ou chez l'official. Les convives étaient de plus en plus nombreux. Érasme avait beau répéter qu'il n'y avait de salut pour lui que dans des repas très courts et très simples. Il fallut se prêter un peu au désir de ses hôtes, et il sentit les atteintes d'un mal qui lui était bien connu. Le magistrat désirait donner à son intention un festin splendide; mais Érasme réclama pour sa santé sérieusement compromise.

Les chanoines le comblaient d'honneur. Ils ne cessaient de faire briller à ses yeux une double prébende, une maison et un peu d'argent. Le magistrat lui offrait une pension annuelle de cent couronnes. Érasme les remercia, disant qu'il n'était venu à Besançon que pour visiter son ami l'archidiacre, que devant même vivre en ce lieu, il aimerait mieux jouir de leur affection que de leurs bienfaits; il était satisfait de sa modeste fortune, et la liberté lui était plus chère que l'argent. On fit venir deux fois les enfants de chœur et les autres chantres pour le distraire. Cependant sa maladie s'aggravait. Il fallut renoncer à tous les festins. Pendant trois ou quatre jours, il mangea dans sa chambre, dînant avec un œuf et un peu de jeune poule hachée. Au lieu de vin, il buvait de l'eau bouillie avec du sucre. Il cessa même toute conversation avec l'archidiacre.

Enfin, lorsque la fièvre qui s'était déclarée fut un peu calmée, il prépara son départ, afin de ne pas être à charge à des étrangers, car il savait par expérience que sa maladie serait longue. Il fit appeler ses principaux amis et les remercia. Certaines affaires avaient éloigné l'archidiacre, mais en partant il avait donné ordre que tout dans sa maison fût mis au service de son hôte.

Le lendemain matin, Érasme fit apprêter ses chevaux et recommanda en même temps qu'on lui épargnât la fatigue d'un concours nombreux. En sortant de sa chambre, il trouva trois ou quatre personnes venues pour le saluer. Quelques autres l'attendaient à la porte de la maison. Plus loin, il rencontra l'official et le trésorier montés sur des mules. Malgré ses instances, tous deux voulurent l'accompagner au milieu de la cité, et ils lui firent cortége jusqu'à la distance de deux milles. Érasme montait un cheval commode, mais peu élégant. L'official le pressa vivement de prendre sa mule avec un domestique qui la ramènerait de Bâle.

C'est ainsi qu'il fut reçu à Besançon. Il n'offensa personne et personne ne l'offensa. Cependant certaines rumeurs suivirent son départ. Un homme de Montbéliard écrivit au curé de Porentruy qu'Érasme avait laissé à Besançon tout le monde mécontent de lui. Celui-ci, étonné, fit prendre des informations. On apprit que des luthériens vagabonds, comme il s'en trouvait partout, étaient dans cette ville en même temps que lui. Irrités contre Érasme à cause de l'*Éponge*, ils avaient tenu sur son compte des propos malveillants, de là cette fausse rumeur.

Peu de temps après, le curé de Porentruy se rendit à Besançon pour une affaire. Sur la recommandation d'Érasme, l'archevêque fit droit à sa demande sans difficulté. De retour à Bâle, il raconta qu'il n'y avait de vrai dans cette rumeur que certaines paroles d'un ou deux luthériens infimes. Les compagnons de voyage et les domestiques interrogés déclarèrent qu'ils n'avaient eu de démêlé avec personne, sinon avec ces luthériens vagabonds et de bas étage.

Le bruit courut aussi en Bourgogne qu'Érasme était luthérien, et ses amis furent obligés de le défendre. Ce bruit fut porté jusqu'à Paris, et le syndic de la Sorbonne, Bedda, y fit allusion dans une lettre. Pour démentir cette rumeur, Érasme lui adressa le récit de tout son voyage.

Voici ce qui avait pu y donner lieu. Malade, fatigué, ne pouvant supporter le poisson, il avait dit quelquefois en plaisantant : « Mon estomac est luthérien, mais mon âme est chrétienne. » Il y eut encore une autre parole qui fut mal interprétée. Un jour qu'il dînait chez l'official, le domestique dit les grâces, mais si longues qu'elles pouvaient sembler une courte messe. Il paraissait avoir fini et l'on avait répondu *amen*. Érasme s'était même tourné vers son hôte pour le remercier, lorsque, contre son attente, le domestique ajouta : *Et beata viscera virginis Mariæ*. Un peu confus, il dit en souriant : « En effet, cela manquait encore, *beata viscera*. » Il avouait plus tard que la plaisanterie pouvait être déplacée, mais il y avait critique d'une prière trop longue et non mépris de la Vierge. En témoignage de sa piété pour elle, il citait deux prières composées en son honneur et la messe nouvelle récemment publiée et approuvée par l'archevêque de Besançon.

Tandis qu'on le faisait passer pour luthérien en Bourgogne, les publications satiriques et diffamatoires continuaient. Une lettre, qu'il trouvait la plus stupide du monde, parut sous le nom d'Érasme Alberus, maître d'école en Saxe. Il ne doutait pas qu'elle ne fût l'œuvre de Buschius, qui avait déguisé son style. Cet homme, toujours traité par lui avec amitié, n'avait jamais été effleuré, même d'une parole. « Les mouches de cette espèce, disait Érasme, gâtent le parfum du nouvel Évangile. »

L'imprimeur Scott, arrêté dans la réimpression du libelle furieux d'Othon, avait publié les lettres de cet homme, où les Évangiles même étaient révoqués en doute. On y avait ajouté une peinture séditieuse et diffamatoire où, sous le nom de prophètes de Baal, on avait représenté les évêques avec la mître, la robe de lin, le sommet de la tête rasé, les cheveux coupés tout autour. On avait peint aussi Érasme, le bonnet rattaché sous le menton, le surtout de soie sur les épaules, le bras sortant du manteau, en un mot dans la

tenue et le costume qu'il avait particulièrement dans son intérieur et dans lesquels Othon l'avait vu.

Capiton et Gaspard Hédion étaient, à Strasbourg, avec Bucer, les chefs du nouvel Évangile. Érasme les soupçonnait de n'être pas étrangers à ce qui se faisait contre lui. La conduite de Capiton surtout lui était suspecte, car il connaissait sa dissimulation et sa rouerie. Il avait plus de confiance dans la loyauté d'Hédion, et pourtant elle s'était trouvée en défaut.

C'était à lui qu'il avait adressé la lettre pour le magistrat comme à un ami éprouvé. Il lui avait recommandé de tenir la chose secrète, voulant rester libre de prendre telle résolution qu'il lui plairait. Hédion n'avait pas été discret, et, de plus, il était venu en aide à l'imprimeur pour empêcher qu'il ne fût puni. Érasme reconnaissait la pureté de ses intentions ainsi que sa douceur chrétienne; mais cette douceur devenait cruauté pour lui : épargner les brigands et les assassins, c'était exposer les honnêtes gens à la mort. Le pardon était dû seulement au coupable repentant et converti. Puni pour avoir publié les calomnies de Hutten, Scott n'aurait pas ajouté à son premier méfait de nouveaux actes de délire.

« Scott a une femme et des enfants en bas âge, disait Hédion. — Belle excuse, répondait Érasme. A-t-il pour cela le droit de forcer mon coffre-fort et de voler mon argent? Ma réputation m'est-elle moins précieuse que mon or?... Scott se révolterait à l'idée de prostituer sa femme, et pourtant la loi punit de mort celui qui publie un livre diffamatoire et non celui qui vend sa femme. »

Parlant ensuite d'Othon et d'Epphendorp, qu'il désignait sans les nommer, il s'exprimait avec la plus grande véhémence : « Vous autres, évangéliques, vous applaudissez à cet homme qui, semblable à un dragon depuis longtemps plein de rage, s'est élancé de son antre, et, ivre de licence, s'imagine que tout cédera à ses furieuses menaces. Ceux qui portèrent les premiers l'Évangile au monde n'auraient pas même

daigné parler à de tels pendards. Capiton, l'évêque du nouvel Évangile, ne trouve en rien de plus grandes délices que dans le commerce de ce dissipateur perdu sans ressource, pour ne rien dire de plus. » Il ajoutait avec plus de ménagement : « Je ne soupçonne aucune malveillance de la part de Capiton que j'ai toujours regardé, dogmes à part, comme un excellent ami, et pourtant il en est qui ne le croient pas étranger à cette tragédie. Il n'est pas assez simple pour ne pas avoir compris les ruses du dissipateur et les fureurs de l'écrivain. » En effet, tandis que le monstre grandissait, Capiton avait gardé le silence et l'avait rompu à la fin pour chercher à Érasme de pauvres chicanes. « Ce que je fais pour l'Évangile, disait celui-ci en finissant, je ne voudrais pas que les premiers venus en fussent instruits. Des hommes prêts à se précipiter dans tous les attentats, m'accusent faussement de timidité. Si ma conscience me parlait un langage ferme, si j'apercevais des faits évangéliques, on verrait que je ne suis pas timide. »

Malgré ses réclamations et celles de ses amis, Scott imprima le même libelle revu et enrichi. Alors Érasme adressa une nouvelle plainte au Sénat de Strasbourg lui-même. Rappelant les outrages dont il était assailli, la condamnation de ces excès par Luther et Mélanchthon, enfin tous ses titres à la bienveillance des évangéliques et les motifs qui l'empêchaient de se joindre à eux, il invoquait la sagesse du Sénat contre une licence qui mettait en péril la paix publique et compromettait l'affaire de l'Évangile. « Ce n'est pas une imputation légère, disait-il, que d'accuser quelqu'un de trahir pour de l'argent la cause du Christ... Laisser les coupables impunis, ce serait rendre la cité de Strasbourg odieuse aux gens de bien et aux princes dont le plus grand nombre ne regarde pas Érasme avec défaveur. »

Ces libelles et ces outrages des luthériens ne pouvaient lui servir de bouclier contre les attaques des catholiques ardents. En Hollande, un docteur en droit ecclésiastique et civil avait

composé contre lui un écrit en langue vulgaire, sans se nommer, mais le contenu en faisait aisément reconnaître l'auteur qui était N. d'Egmond. L'ouvrage n'était pas encore imprimé, mais on en avait apporté une copie à Bâle. « J'ai ri de notre d'Egmond, écrivait Érasme. Il joue vraiment le rôle d'un fou. » Il jugea cependant opportun de répondre dans une lettre adressée à Nicolas Évérard, gouverneur de la Hollande. « L'auteur, disait-il, a écrit en hollandais, afin de pouvoir me calomnier devant la foule sans s'exposer au péril d'une réponse. Il n'a pas mis son nom sur le livre, afin d'en recueillir la gloire sans en avoir l'odieux. » Il ajoutait : « Je conseille à ces théologiens ignorants de faire retraite devant une époque privilégiée où les femmes même savent le latin. »

Bientôt il apprit la disgrâce de N. d'Egmond et de François Hulstus, son collègue. Le premier reçut son congé de l'empereur et du pape. Le second n'échappa qu'avec peine au supplice capital. Les nouvelles de Rome touchant Stunica étaient moins bonnes. On venait d'y imprimer clandestinement deux nouveaux écrits de cet espagnol. Dans l'un, il justifiait le traducteur latin du Nouveau Testament au sujet des *solécismes* qu'Érasme lui reprochait; dans le second, il citait les endroits que celui-ci avait corrigés dans ses *Annotations*, sans le nommer. Érasme répondait fièrement qu'il n'avait pas voulu souiller son ouvrage du nom de Stunica. « A Rome, disait-il, tout le monde se moque de lui, et pourtant il s'applaudit lui-même. Il promet de ne pas se tenir tranquille jusqu'à ce qu'Érasme reconnaisse que Stunica est son maître, non-seulement dans les lettres sacrées, mais même dans les lettres profanes. Le pape a défendu d'imprimer ces écrits et cependant on ose les vendre. » Il ajoutait en plaisantant : « Cet homme rivalise tout à fait avec Pasquin, et c'est vraiment un luthérien. Il nous enseigne en fait que les constitutions pontificales n'ont aucun poids, lui qui, malgré tant de défenses, n'en poursuit pas moins sa pièce. Désormais, je suis

résolu à laisser cet homme et ses chansons. » Il avait répondu à ses trois premiers écrits.

Tandis que son attitude indécise irritait à la fois les catholiques et les luthériens, sa réputation d'érudit et d'écrivain était attaquée, particulièrement en Italie. On lui reprochait ses conjectures téméraires, ses erreurs d'érudition. On l'appelait dérisoirement *Errasmus*. Les Italiens ne lui pardonnaient pas d'avoir comparé le français Budé aux Hermolaüs et aux Politien, de l'avoir proclamé le premier de tous peut-être pour écrire en grec. Parmi eux, deux lettrés qu'il ne connaissait nullement, Ange Colicius et Casalius, s'étaient faits ses détracteurs. Le premier l'avait attaqué par une véritable invective, le second l'accusait d'avoir mal interprété les *Adages*. Érasme avouait qu'il avait pu se tromper dans une matière obscure et difficile, mais il se justifiait au sujet de quelques critiques.

« Au reste, disait-il, je ne prétends pas réunir toutes les qualités. Il me suffit de faire mieux que mes devanciers sur un sujet donné. J'ai toujours rendu justice aux Italiens, et je n'en ai dédaigné aucun, sans croire pourtant à leur infaillibilité. Je ne m'offense nullement de ce qu'en Italie on a déclaré Aléandre mon supérieur en tout. J'estime moi-même beaucoup son mérite, surtout dans les lettres. Que j'aie en cet homme un ami ou un ennemi, je suis heureux de ses talents, et j'espère que le monde sera mis un jour en possession de ses riches trésors de science. On m'accuse aussi de ne pas être orthodoxe, parce qu'à l'exemple de saint Jérôme et de saint Cyprien, je reprends quelque chose dans les évêques. Appartient-il aux Italiens de reprocher à Érasme son défaut de piété, lorsque plusieurs d'entre eux sont moins chrétiens que les païens sur lesquels ils pâlissent? »

Il attribuait à Jérôme Aléandre une partie de ces critiques injustes et passionnées. Il résolut de lui écrire avec toute franchise pour s'en plaindre et l'inviter en même temps à l'oubli mutuel du passé. » Je ne dispute à personne la palme

de la science, lui disait-il, je revendique seulement l'honneur d'avoir fait avancer chez les barbares assez heureusement et à une époque peu favorable les bonnes lettres qui vous doivent aussi beaucoup et qui, en revanche, vous ont beaucoup servi. Certes, nous étions faits pour nous entendre, s'il nous avait été permis de vivre ensemble. Que vous me soyez supérieur en tout, même en théologie, je n'en éprouve aucune peine. Je me trouve au contraire honoré d'être mis en parallèle avec vous. »

Cependant sa lenteur et son hésitation à entrer en lice contre Luther commençaient à lasser la patience même des catholiques modérés et bienveillants. Une exhortation véhémente lui arriva de la Saxe. Bien différent de l'électeur Frédéric, le duc George ne ménageait pas les luthériens. Dans son rude langage, il n'épargnait pas Érasme lui-même. « Vous vous repentez, lui disait-il, d'avoir donné des louanges outrées à qui ne les méritait pas. Ce regret est légitime, mais sans ces éloges il y a longtemps que vous auriez subi les indignités dont vous vous plaignez maintenant. Voilà les œuvres de la charité qu'enseignent Luther et d'autres qui se donnent pompeusement le nom d'évangéliques... Voilà leur loyauté et leur intégrité plus que germanique. »

Il avait peu de confiance dans les doctrines comme dans les vertus luthériennes. Si les chefs se conduisaient si indignement, que fallait-il attendre des autres?... « Plût à Dieu, disait le prince, que le ciel vous eût inspiré, il y a trois ans, la pensée de vous séparer de la faction luthérienne et de témoigner hautement, en publiant quelque écrit contre ces hommes, que vous n'aviez absolument rien de commun avec eux!... Combien il eût été plus facile d'étouffer alors une flamme naissante, que maintenant d'éteindre un immense incendie. Pour dire ce que je pense, le poids de cette faute retombe principalement sur vous. Si dès lors vous étiez franchement entré en lice, si vous aviez pris le rôle d'un combattant sérieux, on n'en serait pas venu à la crise présente.

Mais jusqu'ici vous n'avez jamais déclaré à Luther une guerre ouverte. Vous ne l'avez attaqué que d'une manière indirecte, avec douceur et ménagement, comme quelqu'un qui ne veut pas frapper. De là sont nées deux opinions contraires : les uns vous ont regardé comme un ennemi déclaré de Luther, d'autres vous ont cru de connivence avec lui. Il est temps de vous montrer au grand jour pour dissiper cette illusion et d'attaquer cet homme à front découvert pour délivrer l'Église d'une exécrable hérésie. Sinon, la voix commune vous déclarera déserteur de l'Église catholique, du véritable Évangile et de votre propre devoir. »

Tandis que le duc de Saxe le sommait, pour ainsi dire, d'en venir à une prompte et éclatante rupture avec Luther, Louis Vivès, le savant commentateur de la *Cité de Dieu*, lui conseillait la temporisation. Il lui écrivait :

« Quant à ces hommes contre lesquels vos amis vous pressent d'écrire, c'est un mal désespéré, mais nécessaire peut-être dans ces temps où la corruption a gagné toutes choses. C'est l'œuvre de la Providence. Si vous ne faites pas ce qui ne convient nullement, vous ne ferez rien ; et si vous le faites, vous gâterez le bien qui se trouve dans le mal même : grande perplexité où vous place votre renommée. Vous ne semblez pas pouvoir vous dispenser d'intervenir publiquement dans une affaire d'intérêt général, et, quelque mesure que vous y mettiez, vous devez blesser l'un ou l'autre parti, peut-être tous les deux. Souvenez-vous des vers d'Ennius sur *Fabius Cunctator*. »

De leur côté, les chefs du parti luthérien, par respect pour la vieillesse d'Érasme ou par crainte de son ascendant, auraient voulu éviter une lutte ouverte avec lui. Luther lui fit parvenir la lettre que voici : « Grâce et paix au nom de N. S. J.-C. Je me suis tu assez longtemps ; j'attendais que vous, mon aîné, vous rompissiez le premier le silence ; mais après avoir attendu si longtemps en vain, la charité elle-même, je pense, me force à commencer. D'abord je ne me

plains nullement que vous ayez montré des dispositions hostiles à notre égard pour rendre votre cause meilleure et plus sûre auprès de mes ennemis les papistes. Enfin, j'ai supporté sans beaucoup de peine, que dans certains passages de petits livres donnés au public, pour rechercher leur bienveillance ou adoucir leur fureur, vous nous ayez effleuré de quelques traits assez mordants, car nous voyons que le Seigneur ne vous a pas encore donné le courage ni même la pensée de vous joindre à nous pour marcher avec liberté et confiance contre nos monstrueux adversaires; et certes *nous n'oserions exiger de vous ce qui dépasse mes forces et ma mesure.* Bien loin de là, nous avons supporté et respecté en vous une faiblesse que je partage et la mesure du don de Dieu, qui vous a été départie. Car l'univers entier ne peut nier que si les lettres par lesquelles on arrive à la vraie lecture de la Bible fleurissent et règnent, c'est par un beau et magnifique don de Dieu en vous, duquel on a dû rendre grâces. Aussi, pour ma part, n'ai-je jamais souhaité vous voir abandonner ou mettre en oubli votre mesure et vous mêler à notre camp. Vous pouviez sans doute être fort utile à cette cause par votre génie et votre éloquence; toutefois, puisque le cœur vous a fait défaut, il était plus sûr de la servir dans le don qui vous est propre. Ma seule crainte était que vous ne fussiez amené un jour par nos adversaires à combattre nos dogmes par des écrits publiés et que la nécessité ne nous contraignît alors à vous résister en face. Nous avons assurément arrêté quelques hommes qui, par des livres déjà prêts à paraître, voulaient vous entraîner dans l'arène, et c'est pour cette raison que j'ai regretté la publication de la *Réclamation* de Hutten et encore plus celle de votre *Éponge*, où, si je ne me trompe, vous sentez déjà vous-même qu'il est facile d'écrire sur la modération et d'accuser Luther d'en manquer; mais qu'il est très difficile ou plutôt impossible de la garder sans un don extraordinaire de l'Esprit. Que vous le croyiez donc ou que vous ne le croyiez pas, le Christ m'est

témoin que je suis sincèrement affligé de voir les haines ou les passions de tant et de si grands personnages excitées contre vous.

« Que vous n'en soyez pas ému, votre force humaine étant impuissante contre de si grands assauts, je ne puis le croire ; et cependant peut-être une légitime ardeur les anime, et ils se croient indignement provoqués par vous.

« A parler franchement, puisqu'il y a des hommes qui, dans leur faiblesse, ne peuvent supporter cette amertume et cette dissimulation que vous voulez faire passer pour de la modération et de la prudence, ils ont assurément lieu de s'indigner à juste titre; et pourtant ils n'en feraient rien, si leurs âmes étaient plus fortes. Pour moi, quoique irritable à l'excès, et bien que souvent j'aie été excité par les attaques à écrire avec une grande amertume, je ne l'ai pas fait, excepté contre les gens opiniâtres et indomptables. Au reste, ma clémence et ma douceur envers les pécheurs et les impies, quelque iniques et insensés qu'ils fussent, serait, je pense, assez attestée, non-seulement par le témoignage de ma conscience, mais aussi par l'expérience d'un grand nombre. Jusqu'ici j'ai retenu ma plume, en dépit de vos piqûres, et je continuerai de le faire, comme je l'ai écrit à mes amis dans des lettres qui vous ont été lues, tant que vous n'entrerez pas ouvertement en lice; car bien que vous ne pensiez pas comme nous, et que vous condamniez ou teniez en suspens par impiété ou par feinte la plupart des principaux points de la piété, je ne puis ni ne veux cependant vous accuser d'opiniâtreté.

« Mais maintenant que faire? Des deux côtés la chose est fort aigrie : je souhaiterais, si je pouvais devenir médiateur, voir ces hommes cesser de vous attaquer avec tant d'ardeur, et laisser votre vieillesse se reposer en paix dans le Seigneur. Ils le feraient certainement, à mon avis, s'ils tenaient compte de votre faiblesse et s'ils considéraient la grandeur d'une cause qui déjà depuis longtemps a dépassé votre petite mesure, maintenant surtout que l'affaire en est venue à un

point où notre cause a peu à craindre, quand même Érasme l'attaquerait de toutes ses forces et ne se contenterait pas de semer quelquefois ses traits mordants.

« Vous, à votre tour, mon cher Érasme, vous ferez bien de songer à leur faiblesse et de vous abstenir de ces figures amères et piquantes de votre rhétorique; car si ces hommes supportent trop impatiemment vos coups de dent, ce n'est pas sans cause, vous en conviendrez; c'est que l'humaine faiblesse considère et redoute terriblement le nom d'Érasme. Être mordu une seule fois par lui est cent fois pire que d'être broyé par tous les papistes ensemble. J'ai voulu vous dire ceci, excellent Érasme, en témoignage de mes sentiments sincères pour vous. Mon cœur souhaite que le Seigneur vous donne l'Esprit que mérite votre nom; mais si le Seigneur diffère cette grâce, je demande, en attendant, si vous ne pouvez pas faire mieux, que vous ne joigniez pas vos forces à celles de nos adversaires et surtout que vous n'alliez pas publier de petits livres contre moi, comme je n'en publierai pas contre vous. Ensuite, songez que ceux qui se plaignent d'être attaqués par vous sous le nom de luthériens sont des hommes semblables à vous et à moi. Il faut donc les épargner, leur pardonner, et, comme dit Paul, « porter les fardeaux les uns des autres. » On s'est assez mordu. Il faut voir que nous ne nous dévorions pas mutuellement. Ce serait un spectacle d'autant plus digne de pitié, que très certainement aucun des deux partis n'est dans son cœur ennemi de la vraie piété et que chacun tient à son sentiment sans opiniâtreté. Pardonnez à l'inhabileté de ma parole et portez-vous bien dans le Seigneur. »

Que Luther, en écrivant cette lettre dédaigneuse et hautaine, ait cru rester humble et modéré, on ne doit pas en être surpris; mais ce qui étonne, c'est qu'Érasme n'en ait pas été vivement blessé. Dans une lettre écrite à Bilibald, il en parle ainsi : « M. Luther m'a écrit assez obligeamment. Je n'ai pas osé lui répondre avec une obligeance égale, à cause des

calomniateurs. Je lui ai écrit cependant en peu de mots (1). »

La démarche de Luther n'arrêta pas la publication du *Traité du libre arbitre*. L'ouvrage était achevé. Le bruit s'en étant répandu sourdement, Érasme pensa que le mieux était de le publier, pour empêcher qu'on n'y soupçonnât plus de violence qu'il n'y en avait. « Je traite, disait-il, la matière avec tant de modération, que Luther, je le sais, ne s'en indignera pas. » Il se trompait; Luther ne souffrait pas la contradiction, quelque timide qu'elle pût être.

Ce livre si impatiemment attendu par les catholiques parut enfin sous le titre modeste de *Dissertation* ou de *Conférence sur le libre arbitre*. On voit Érasme l'adresser presque le même jour à Thierry Hetzius, ancien secrétaire d'Adrien VI, au cardinal Wolsey, au roi Henri VIII, aux évêques de Londres et de Rochester, à l'archevêque de Cantorbéry, au duc de Saxe, à Mathieu Giberti, dataire du pape.

« Je savais, écrivait-il à Hetzius, combien peu j'étais sur mon terrain et quelle tempête je soulevais contre moi, mais j'ai voulu montrer du moins que la volonté ne me faisait pas défaut. La faveur pour Luther s'étend tous les jours de plus en plus. Dejà certains français sont plus en délire que tous les allemands. Ils ont à la bouche cinq mots : Évangile, Parole de Dieu, Foi, Christ, Esprit, et pourtant j'en vois ici beaucoup qui ne peuvent être poussés que par l'esprit de Satan. Fasse le ciel que cette sédition, excitée par Luther comme un remède violent, nous donne un peu de santé ! Si j'avais eu le temps, je vous aurais retracé la longue histoire de ce qui est fait ici par des luthériens, comme ils s'appellent, quoique indignes même de ce nom. »

Il avait eu la pensée de dédier son petit livre au cardinal

(1) Il disait à Luther : « Peut-être qu'Érasme, en écrivant contre vous, sera plus utile à l'Évangile que quelques insensés qui écrivent pour vous et qui ne me permettent plus d'être simple spectateur de cette tragédie. »

(V. *Unschuldige Nachricht*, p. 545, et Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réforme.*)

Wolsey. On l'y avait même engagé secrètement. Mais, réflexion faite, il crut plus sage de ne le dédier à personne. « Ces gens-là, disait-il au cardinal, n'auraient pas manqué de s'écrier aussitôt que j'étais acheté, que j'écrivais ainsi pour plaire aux princes. Je n'aurais donc fait que les irriter davantage, et j'aurais enlevé à l'ouvrage toute autorité. Je n'ai pas cru qu'il fallût offrir l'occasion de médire aux méchants qui le font même sans occasion. » Wolsey lui avait promis un présent. Érasme le remerciant, ajoutait : « C'est d'après votre exhortation et celle du roi sérénissime que j'ai achevé et publié ce petit livre, acte hardi en Allemagne dans l'état présent des affaires. Je me suis abstenu de toute injure pour ne donner à mes adversaires aucun droit de s'offenser. Mais s'ils répondent outrageusement, comme c'est leur coutume, ils ne feront tort qu'à eux-mêmes. »

Il écrivait au duc de Saxe : « J'envoie à Votre Altesse le petit *Traité du libre arbitre.* J'ai vu, il y a déjà longtemps, votre lettre si éloquente sur ce sujet. Le roi d'Angleterre et Clément VII m'ont donné aussi un coup d'éperon; mais ce qui m'a aiguillonné bien plus vivement encore, c'est la perversité de certains hommes méprisables qui, s'ils ne sont réprimés, sont capables de perdre tout ensemble, l'Évangile et les bonnes lettres. Je désirais voir la tyrannie des pharisiens supprimée et non pas changée seulement. Mais s'il faut être esclave, je préfère les pontifes et les évêques à ces bas Phalaris plus insupportables que tous les autres. »

Il avait adressé au dataire du pape une lettre confidentielle sur l'état de l'Allemagne, que devait lui remettre le nonce Ennius. Quoiqu'il n'eût aucun doute sur la bonne foi et l'exactitude d'un tel personnage, il profita d'un messager sûr pour écrire de nouveau et envoyer une copie de sa première lettre. Parlant de son petit livre, il s'exprimait ainsi : « Je n'ignore pas quelles colères j'attire sur ma tête en publiant mon *Traité du libre arbitre.* Je quitte les jardins des Muses pour l'arène des gladiateurs. Ceux que j'attaque ont

imaginé un nouveau dogme, c'est qu'il faut écraser les adversaires de l'Évangile par des libelles pleins de fureur et de mensonge, publiés sous le voile de l'anonyme ou sous des noms empruntés. Ils ont leurs imprimeurs, leurs distributeurs affidés. Je crains moins leurs poignards que leurs libelles. Rien de plus facile que d'imaginer contre un homme une accusation quelconque, et, en ce temps-ci, il n'est pas d'invention si impudente qui ne trouve un grand nombre de gens empressés d'applaudir au milieu des passions insensées des partis. Ni l'autorité du pontife, ni la puissance de l'empereur ne peuvent nous défendre contre ces emportements. D'ailleurs mon âge et ma santé sont tels que ni le pape ni l'empereur ne sauraient me rendre heureux. En effet, celui qui me donnerait un évêché ou une dignité quelconque ne ferait qu'imposer une charge à un homme qui va bientôt mourir. Aussi dois-je redoubler d'efforts pour conserver ma conscience pure dans une affaire où je ne faillirai pas sciemment. »

« Le sort en est jeté, disait-il à Tunstall, le *Traité du libre arbitre* a paru. Il est écrit avec la plus grande modération; mais, si je ne me trompe, il excitera les orages les plus violents. Déjà quelques libelles ont volé sur ma tête; mais pourtant ils ont peur. *Libre à eux de haïr, pourvu qu'ils craignent.* J'ai refondu la plus grande partie de mon œuvre. »

L'évêque de Rochester, dangereusement malade, lui avait écrit : « Plaise à Dieu que votre livre me trouve vivant! » Après l'avoir lu, il le félicita de ses triomphes. « Je ne sais, lui répondit Érasme, jusqu'à quel point je triomphe, mais je soutiens une triple lutte, d'abord contre les païens de Rome aussi misérablement jaloux de moi que follement idolâtres des lettres profanes, ensuite contre certains théologiens et certains moines qui mettent tout en mouvement pour me perdre; enfin contre certains luthériens qui m'accusent en frémissant de retarder leur triomphe; et je retarde leur triomphe, en ne voulant pas professer, au péril de ma vie

et contre ma conscience, toute la doctrine de Luther... Quand je vois les mœurs dépravées de certains hommes qui ont toujours à la bouche le nom de l'Évangile, mon âme présage une catastrophe lugubre et sanglante. La faction grandit de jour en jour. Elle s'est propagée dans la Savoie, la Lorraine, la France et même jusqu'à Milan. La Bourgogne, qui nous touche, est toute troublée par les sourdes menées d'un français appelé Farel, qui, s'étant enfui de France, s'est rendu ici. C'est un déclamateur dont la langue et la plume ne connaissent pas de frein. Il nous a quittés, et je pense qu'il ne reviendra pas, car il s'est conduit comme font d'ordinaire ces prédicateurs de l'Évangile. »

CHAPITRE XXVI

Lettre à Mélanchthon. — Érasme se plaint des nouveaux évangéliques. — Œcolampade. — Farel. — Propositions de la cour de France. — Guerre des paysans de la Souabe. — Sécularisation des monastères. — N. d'Egmond et Latomus. — Livre du dominicain Vincent. — Sutor et Bedda. — L'italien Cœlius, auteur d'un *Petit Traité sur le libre arbitre*. — Lettre à Marguerite de Navarre. — Épitaphe de Dorpius. — Portrait d'Érasme par Albert Dürer.

Après s'être mis en règle avec les catholiques, Érasme tourna ses regards du côté de Wittemberg. Il se demandait, non sans inquiétude, comment on y recevrait sa déclaration de guerre, toute modérée qu'elle était. Pour calmer un peu l'irritation que son livre avait pu faire naître, il résolut d'écrire, non à l'impétueux Luther, mais au sage Mélanchthon qui, du reste, avait pris les devants, car il avait adressé à son ami Pélican (1) une lettre qui semblait avoir été écrite pour être lue d'Érasme. En outre, celui-ci avait su que Mélanchthon, ayant visité son pays natal, avait eu le dessein de venir le voir à Bâle, s'il n'avait pas craint de le compromettre. « Pour moi, mon cher Mélanchthon, disait Érasme, j'aurais facilement bravé ce péril. Lorsque je me refusais à une entrevue avec Hutten, ce n'était pas seulement par crainte de me mettre en danger, j'avais un autre motif dont je n'ai point parlé dans l'*Éponge*. Indigent et dénué de tout, Hutten cherchait un asile pour y mourir. Il fallait recevoir chez soi ce

(1) Conrad Pélican avait été d'abord franciscain.

soldat fanfaron avec sa hideuse maladie et en même temps tout ce chœur d'évangéliques qui n'avaient rien d'évangélique, excepté le nom. A Schelestadt, Hutten avait mis à contribution tous ses amis. Il demanda sans pudeur de l'argent à Zwingle qui me l'écrivit. La raillerie amère et la jactance de cet homme étaient devenues insupportables même aux plus patients.

« Loin d'être arrêté par une vaine crainte, sans la grande distance, je me serais moi-même rendu à Wittemberg pour conférer avec Luther et avec vous. Si je n'ai pas écrit, c'est que je me rappelais le grand péril où m'avait jeté la publication de ma première lettre à Luther... Voyant que ses partisans publiaient tout ce qui tombait dans leurs mains, j'ai cru plus sage de retenir ma plume. Une copie de la lettre que Luther m'a envoyée par Joachim se trouve à Strasbourg, et je ne doute pas qu'elle ne soit bientôt imprimée. On a publié, en haine de moi, *votre jugement* et aussi deux lettres de Luther. Des imprimeurs bas et avides cherchent à faire argent de tout. Ils ont ajouté une lettre écrite par moi plus que précipitamment à Jean Faber, et qui pourtant montre combien je suis loin d'exciter quelqu'un à user de rigueur ou à trahir l'Évangile.

« J'ai lu avec attention tous vos *lieux théologiques*. Cette lecture a augmenté encore mon amour et mon admiration pour votre heureux et pur génie. Cependant je suis arrêté par quelques difficultés sur lesquelles j'eusse voulu pouvoir conférer de vive voix avec vous. Je vois une armée de principes rangés en bon ordre de bataille contre la tyrannie pharisaïque; mais il en est quelques-uns que je déclare franchement ne pas entendre, d'autres que ma conscience m'empêcherait de professer, quand même je le pourrais sans péril, d'autres enfin qui me semblent sans utilité. »

Il se plaignait de l'intolérance de certains luthériens qui murmuraient contre lui, parce qu'il ne voulait pas exposer sa vie et celle de ses amis au plus grand danger, pour professer

des dogmes qu'il désapprouvait. Mais alors pourquoi ne les avait-il pas attaqués dès le principe? C'est qu'il voulait favoriser la restauration de la liberté évangélique. Il espérait que Luther deviendrait plus modéré. Aussi avait-il étouffé, tant qu'il avait pu, les clameurs des théologiens, arrêté les rigueurs des princes; ce que du reste il faisait encore. Il avait toujours cherché le moyen de servir l'intérêt de l'Évangile, sans trouble ou du moins sans désordre grave. Auprès de l'empereur et d'autres princes, il avait rempli le rôle d'une sorte de *Gamaliel*. Il avait adressé une lettre fort libre au pape Adrien qui dès lors avait cessé de le protéger. Le péril ne l'avait pas empêché d'écrire assez librement à Clément VII et au cardinal Campége.

« Je ne sais, poursuivait-il, quelle est votre église, mais certes elle a des membres capables, je le crains, de tout bouleverser et de forcer les princes à réprimer par la force les bons et les méchants... Chassons-nous donc *nos seigneurs* les pontifes et les évêques pour supporter de plus durs tyrans, des Othon couverts de lèpre ou des Farel pleins de rage? Vous direz : Jadis l'Évangile avait ses faux apôtres qui, sous prétexte de religion, faisaient l'affaire de leur ventre... Mais les chefs actuels de l'Évangile choient ces hommes tendrement. Capiton a protégé un bouffon immonde et l'a sauvé du châtiment... Œcolampade est un peu plus modéré que les autres, et pourtant il y a en lui quelque chose où je ne trouve pas la pureté évangélique. Est-il rien de plus séditieux que la conduite de Zwingle? et je ne veux pas parler des autres. Ils ne sont pas d'accord avec nous, ils ne sont pas d'accord entre eux, et ils demandent que, nous appuyant sur leur autorité, nous nous séparions de tous les pères orthodoxes et de tous les conciles! Vous enseignez que ceux-là sont dans l'erreur, qui rejettent les images comme une chose impie. Que de troubles Zwingle n'a-t-il pas excités au sujet des images? Vous enseignez que le costume importe peu : ici, un très grand nombre enseignent qu'il faut absolument rejeter le

froc. Vous enseignez qu'il faut supporter les évêques et les constitutions épiscopales, à moins qu'elles ne conduisent à l'impiété ; ceux-ci enseignent qu'elles sont toutes impies et antichrétiennes. »

Revenant à des griefs plus personnels, il retraçait la conduite que Buschius, Capiton et même Hédion avaient tenue à son égard. Zwingle, averti amicalement, avait répondu avec un superbe dédain : « Ce que vous savez ne nous sert pas; ce que nous savons ne vous convient pas. » Comme si cet homme, ravi avec saint Paul au troisième ciel, avait appris certains mystères qui échappaient aux simples mortels.

« J'ai connu, ajoutait Érasme, des hommes excellents qui, grâce à cette affaire, sont devenus moins bons, sans parler de ces gens perdus, comme vous les appelez, qui n'ont rien de commun avec l'Évangile... J'en vois beaucoup qui sont tels, surtout ici, et quand même j'approuverais tout ce que Luther écrit, je ne voudrais pas m'enrôler dans cette faction. Il faudrait être leur esclave et de temps en temps leur donner de l'argent, car la seule chose qu'ils ont d'évangélique, c'est l'indigence où sont toujours la plupart d'entre eux. »

« Autrefois, ajoutait-il, l'Évangile rendait doux ceux qui étaient violents, pacifiques ceux qui étaient querelleurs, charitables ceux qui étaient médisants. Ceux-ci deviennent furieux. Ils ravissent par fraude le bien d'autrui. Ils excitent partout des désordres. Ils médisent même des hommes les plus méritants. Je vois de nouveaux hypocrites, de nouveaux tyrans, mais pas la moindre étincelle d'esprit évangélique. Si j'étais tout à fait dévoué à Luther, je haïrais ces hommes encore plus que je ne les hais, à cause de l'Évangile que leurs mœurs rendent odieux, à cause des bonnes lettres qu'ils étouffent... Ces pères de la nouvelle église ont formé une conjuration pour écraser Érasme sous leurs libelles. Si je répondais, il faudrait s'attendre à une belle mêlée où de bas et famélíques imprimeurs trouveraient leur compte. Que d'impiétés, que de mensonges dans le libelle d'*Alberus!* Il m'accuse de

prohiber le mariage, d'avoir passé aux *papistes*, d'être complice du *Voleur*, de faire la guerre à l'Évangile. »

Après ce long préambule et ces plaintes véhémentes, Érasme abordait le point délicat et expliquait, non sans quelque embarras, pourquoi il avait publié son petit livre. Au reste, il avait traité la matière avec la plus grande modération, mais il n'avait rien écrit contre sa pensée, tout prêt d'ailleurs à changer d'avis, si on lui montrait qu'il avait tort. Le cardinal Campége, personnage d'une bonté rare et incontestée, lui avait envoyé quelqu'un pour traiter avec lui de certaines choses, et, entre autres, des moyens d'appeler Mélanchthon dans une autre voie. Érasme avait répondu qu'il désirait voir un tel génie s'affranchir de ces disputes, mais qu'il n'espérait pas de sa part une rétractation.

« Plein de confiance en votre caractère, disait-il en terminant, j'ai épanché tout ceci dans votre sein. Je laisse à votre candeur le soin d'empêcher que les méchants n'en soient instruits. Lorsque Joachim était ici, j'étais si languissant des suites de ma maladie, que je pouvais à peine supporter quelque conversation, à cause de la faiblesse de mon estomac; et par une rencontre fâcheuse, j'avais en ce moment sur les épaules un baron polonais dont le nom a augmenté mon catalogue. Si Joachim avait voulu rester, nous aurions causé plus longuement; mais à vous, si vous étiez venu, j'aurais tout dit. »

Cette lettre confidentielle étalait avec éloquence les misères morales de la réforme. Mélanchthon répondit ainsi : « Ce n'est pas sans raison, mon cher Érasme, que vous vous plaignez des mœurs de ceux qui, en ce temps-ci, professent l'Évangile : car ceux qui ont invectivé contre votre personne si digne de respect, me paraissent avoir déposé tout sentiment de civilité et de religion. On devait plus de reconnaissance à un homme de votre âge, qui avait si bien mérité du public, et si quelques hommes dans les églises, ameutant la multitude par des discours séditieux, se déchaînent contre les lettres et

même ébranlent la constitution de la société tout entière, c'est qu'ils veulent régner; ils n'enseignent pas le Christ. Luther ne leur ressemble nullement; et souvent il déplore que les passions privées se couvrent du nom de la religion chez ceux qui veulent paraître faire la guerre à la royauté pharisaïque du pape. Mais quoiqu'il soit vivement touché de ces maux, jugeant que ces scandales sont excités par le diable pour étouffer n'importe comment l'Evangile, il dit qu'il ne doit pas revenir en arrière ni déserter la cause publique. Vous, au contraire, vous paraissez tellement vous offenser des vices de certains individus pervers, que vous vous irritez aussi contre la cause et contre la doctrine. Peut-être votre manière de voir est-elle solidement établie à vos yeux, mais je crains qu'elle ne mette en péril l'Évangile...

« En définitive, toutes les controverses de Luther se rapportent en partie à la question du *libre arbitre*, en partie à l'usage des cérémonies. Depuis longtemps déjà j'ai remarqué votre dissentiment sur le premier article; mais, sur le second, vous êtes en grande partie d'accord avec lui; et comme, à vos yeux, c'est une portion de la doctrine évangélique, vous devez prendre garde de ne pas la laisser étouffer. Un philosophe avait coutume de dire qu'il donnait ses préceptes de la main droite et que ses disciples les recevaient de la main gauche. C'est beaucoup plus vrai encore en théologie... On peut juger des sentiments de Luther par sa conduite, car, pour ne point parler de la cause du pape, certes il montre maintenant combien il a de la répugnance pour les conseils séditieux, en s'opposant à une nouvelle faction de docteurs sanguinaires. Vous dressez un catalogue où vous rassemblez les plus méchantes créatures pour les associer à Œcolampade et à ceux qui lui ressemblent. A quoi bon, je vous prie? Pour moi, en bonne conscience, je ne puis condamner les principes de Luther, prêt à le faire courageusement si les livres sacrés m'y forçaient. Que d'autres appellent cela superstition

ou sottise, peu m'importe... Assurément, ni l'autorité des hommes ni les scandales ne seront capables de me détacher de ce sentiment.

« Quant au *Traité du libre arbitre*, il a été reçu ici avec les dispositions les plus bienveillantes. Ce serait une tyrannie, que d'empêcher quelqu'un de dire sa pensée sur la religion. C'est une liberté qui doit être laissée entière à tous, pourvu qu'il ne s'y mêle pas de passions privées. Votre modération a beaucoup plu, bien qu'en certains endroits vous ayez semé des traits amers (1). Mais Luther n'est pas tellement irritable qu'il ne puisse dévorer quelque chose. Aussi promet-il d'user dans sa réponse d'une modération égale. Il sera peut-être utile pour beaucoup de personnes que la question du libre arbitre soit discutée avec soin... Vous pouvez me confier sans danger tout ce que vous voudrez m'écrire. J'aimerais mieux mourir que de tromper la confiance... »

Dans un post-scriptum, il ajoutait ce vœu où l'on retrouve l'amant passionné des lettres : « Plaise à Dieu qu'on puisse obtenir de vous la traduction des deux discours opposés d'Eschine et de Démosthène ! »

La lettre de Mélanchthon ne changea pas les dispositions d'Érasme à l'égard des nouveaux évangéliques. Au mois de décembre de la même année, il lui écrivait : « Si vous étiez ici, mon cher Philippe, et que présent vous fussiez spectateur de la tragédie, vous proclameriez encore mieux la justice des plaintes que j'élève contre les mœurs de certains hommes qui font du désordre au nom de l'Évangile. Je ne m'inquiète pas beaucoup des sentiments que Luther peut avoir pour moi, surtout dans une affaire où il n'est pas permis de sacrifier aux affections privées... Souffrez donc qu'il réponde à sa manière. Si en cette circonstance il se montre fort différent de lui-même, les calomniateurs s'écrieront que c'est un jeu entre nous, que nous agissons de concert... S'il y a dans

(1) *Salem nigrum.*

mon livre des traits un peu trop amers, comme il vous paraît, ils s'adressent à Farel et à ses pareils. C'est même ce que je déclare quelque part... »

« Ici, ajoutait-il, nous voyons pleinement quelles orgueilleuses prétentions élèvent certains hommes, s'ils ont le moindre succès. Pourvu que ma conscience soit d'accord avec moi-même, je ne crains rien pour moi, tout pusillanime que je suis, comme ils le proclament. Ni empereur, ni pape ne peuvent m'enlever ma vieillesse et ma mauvaise santé. J'ai de quoi nourrir ce corps chétif. Je ne brigue pas plus les dignités et les richesses qu'un cheval épuisé ne demande la charge. Depuis longtemps je suis rassasié de gloire, si la gloire est vraiment quelque chose. Les périls ne m'ont pas manqué non plus, et des périls qui auraient pu épouvanter un homme même audacieux; et celui qui méprise tout cela est appelé pusillanime! »

Il n'avait aucun doute sur la loyauté de Mélanchthon, bien que trompé si souvent par des amis auxquels il eût confié dix fois sa vie. Mais il y avait à craindre les accidents, les perfidies des messagers. De vive voix il en aurait dit davantage. Quant à traduire en latin les discours d'Eschine et de Démosthène, nul homme actuellement vivant n'était plus à la hauteur de cette œuvre que Mélanchthon. Elle allait mieux à son âge, et d'ailleurs il avait lui-même d'autres travaux en main.

Parmi les chefs du nouvel Évangile, celui qu'Érasme estimait le plus après Mélanchthon, c'était Œcolampade. Il avait cependant plus d'un grief contre lui. Cet homme, qui se déclarait son ami le plus sincère, non seulement l'avait effleuré de quelque paroles dans ses entretiens et dans ses sermons, mais même dans de petits livres, il l'attaquait parfois indirectement et tout à fait sans motif. Érasme n'avait pu le voir sans un grand déplaisir écrire dans une préface. « Le grand Érasme, notre ami. » Il sentait combien ces paroles pouvaient le compromettre. En second lieu, Œcolampade, atta-

quant les pélagiens dans ses sermons, l'avait désigné d'une manière visible à tous. Enfin il était lié avec Farel. Érasme se plaignit de cette manière d'agir. « Je ne prononce pas sur vous, lui disait-il, mais je songe à ce que pensent de vous l'empereur, le pape, Ferdinand, le roi d'Angleterre, l'évêque de Rochester, le cardinal d'York et tant d'autres dont il est peu sûr de mépriser l'autorité, peu utile de dédaigner la faveur, sans parler des moines et des théologiens qui, même pour un léger prétexte, renouvellent leurs tragédies. Eux qui vous traitent, vous le savez, d'hérésiarque et de schismatique, que vont-ils dire en lisant dans votre préface : *le grand Érasme*, notre ami, lorsque surtout le sujet ne vous fournissait aucune occasion de me nommer? Si Érasme eût écrit sur Isaïe ou Œcolampade sur le libre arbitre, à la bonne heure! » Il ne manquerait pas de gens qui lui prêteraient des intentions peu franches et l'accuseraient de vouloir se servir du faux soupçon des princes et des peuples pour consolider sa cause ou pour se venger d'Érasme par ces détours artificieux. Pour lui, il ne supposait pas tant de méchanceté dans Œcolampade, mais il eût désiré en lui plus de prudence. Dans les circonstances présentes, le mieux était de s'abstenir de tout éloge, comme de tout blâme; sinon, mieux valait le blâme que l'éloge, et surtout qu'une qualification pareille.

Les évangéliques se plaisaient à dire : Érasme se refuse au martyre. Il leur répondait par de vives paroles : « Des hommes stupides prétendent que je pense comme Luther et que je dissimule par peur. En vérité, je serais un étrange martyr, si j'allais, au péril de ma tête, mentir pour plaire à ces misérables bouffons. Si j'avais prévu que Luther aurait de tels disciples, dès le principe je me serais ouvertement déclaré l'ennemi de cette faction... Ici, parmi nous, l'Évangile nouveau engendre une race d'hommes opiniâtres, impudents, faux, médisants, menteurs, calomniateurs, divisés entre eux, ne plaisant à personne, désagréables à tous, sédi-

tieux, furieux, déclamateurs. Ils me sont odieux à tel point, que si je connaissais une cité affranchie de cette engeance, je m'y transporterais. »

De tous ces évangéliques, celui qu'il détestait le plus était Farel, qui régnait à Montbéliard.

Il écrivait à Vivès : « Je ne vois pas bien quel est le nouvel adversaire dont vous faites mention, à moins que ce ne soit Othon de Brunsfeld, et pourtant Farel est encore plus insensé. »

On lit dans une autre lettre : « Ce que cet homme enseigne, ce qu'il fait à Montbéliard, je l'ignore. Il professe l'Évangile. Plût à Dieu qu'il se montrât digne d'une telle mission ! Mais je n'ai jamais vu d'homme plus présomptueusement arrogant, de diffamateur plus enragé, d'imposteur plus impudent; je l'ai trouvé tel en peu de temps, que je ne voudrais être ni l'ami ni l'ennemi de tels hommes. Les luthériens eux-mêmes ne peuvent supporter son insolence sans frein. Œcolampade et Pélican l'ont réprimandé, même par lettres. Ils n'ont rien fait, tant est grande la violence de la maladie ! »

Érasme n'avait échangé avec lui qu'une dizaine de mots. Il avait voulu lui demander une explication au sujet du nom de Balaam que cet homme lui donnait partout. C'était un marchand appelé Blet, qui avait le premier lancé le mot. Il sourit tellement à Farel, qu'il le répétait sans cesse. A l'occasion de cette entrevue, il écrivit à ses amis les lettres les plus vaniteuses et les plus mensongères. « Si je l'avais connu tel qu'il était, disait Érasme, je n'aurais pas daigné lui adresser la parole. Il y a des hommes tellement sinistres, que c'est une calamité de les rencontrer seulement. »

On rapportait quelques apophthègmes de Farel ; celui-ci, par exemple : « La femme de Froben sait plus de théologie qu'Érasme. » Et cet autre : « J'aimerais mieux mourir un jour on l'autre avec les martyrs, que de ne pas nuire à la réputation d'Érasme, partout où je le pourrai. » Sa colère

venait d'un passage de l'*Éponge* où l'auteur exprimait des doutes sur l'*esprit* qui inspirait Luther. Il lui en voulait encore d'avoir écrit que *certains hommes bas et impurs se couvraient pompeusement du nom de l'Évangile.* Il lui reprochait enfin d'avoir promis au pape Adrien un plan pour étouffer l'incendie allumé par Luther. Érasme répondait que le pontife lui avait offert un *décanat,* mais qu'il l'avait franchement refusé. Adrien avait voulu lui envoyer de l'argent; il avait déclaré qu'il n'accepterait pas une obole. Farel professait un dogme nouveau, c'est qu'il fallait diffamer ceux qui s'opposaient à l'Évangile. « Je favorise l'Évangile, disait Érasme, bien loin de vouloir l'étouffer; mais jamais je ne m'associerai au leur, à moins que je n'aperçoive d'autres évangélistes et un peuple différent de celui que je vois ici... Bientôt ils porteront la main sur les coffres et diront : « C'est ainsi que les Israélites ont dépouillé les Egyptiens; » et, après leur attentat, ils inventeront un dogme nouveau pour le justifier. Si Luther connaissait Farel, je ne doute pas qu'il ne dirigeât sa plume contre lui; et voilà ceux qui nous vantent l'esprit évangélique!... Les magistrats ont réprimé leurs emportements; autrement ils se seraient déchaînés contre moi avec la dernière violence. » En partant, Farel avait laissé à Bâle un livre singulièrement bouffon; il n'y avait pas mis son nom, mais tout le monde l'en proclamait l'auteur. On disait qu'il en avait écrit un autre en français, dirigé contre Érasme et répandu en cachette parmi les conjurés.

On ne se contentait pas de l'attaquer par des libelles diffamatoires, on continuait de faire courir sur son compte les rumeurs les plus mensongères. On ne cessait de célébrer ses funérailles. Un prêtre français avait annoncé à son ami Volzius qu'il avait marché sur son tombeau. L'abbé avait prié pour le repos de son âme. A Heidelberg, un anglais avait assuré qu'il avait assisté à son enterrement, et que son corps avait été déposé dans le tombeau qui renfermait les restes du beau-père de Froben. Trois ans auparavant, on l'avait fait

mourir d'une chute de cheval, de la fièvre, d'une attaque d'apoplexie, et jamais il ne s'était mieux porté. Dernièrement encore, l'on voulait faire croire qu'il avait été brûlé à Rome, en effigie, avec ses livres.

Voyant dans les deux camps ennemis des hommes que la victoire devait rendre insupportables, il se confirmait de plus en plus dans la résolution de ne se lier à aucun parti. Il se tenait donc à l'écart, non plus seulement par prudence, mais même par un scrupule religieux, tout en appliquant son zèle à faire sortir de l'orage un peu de sérénité. Cette froideur, qui ressemblait trop à une indifférence égoïste ou sceptique, devait déplaire aux catholiques. Malgré son *Traité du libre arbitre*, il avait toujours, pour ainsi dire, un pied dans les deux camps : de là ce nom d'*amphibie* qu'on lui donnait par dérision. Il se contentait de répondre : « Que je sois *amphibie* pour les factions, pourvu que je ne le sois pas pour le Christ! »

Volzius avait pris, en lui écrivant, le titre d'*ex-abbé*. Depuis longtemps, en effet, les ennuis de sa charge lui avaient donné l'envie de la déposer. « Combien j'ai été plus sage que vous, lui répondit Érasme, moi qui ai toujours bravement méprisé ces dignités pesantes tant de fois offertes! Maintenant me voilà même *ex-conseiller* de l'empereur, puisque de ma pension je ne reçois que de belles paroles, depuis mon départ du Brabant; et pourtant, grâce au ciel, rien ne me manque. »

Il n'avait pas plus à se louer que par le passé de la munificence du tout-puissant Wolsey. Le présent qui lui avait été promis se faisait attendre. Le roi et la reine d'Angleterre avaient lu avec empressement et faveur le *Traité du libre arbitre*. Henri VIII avait surtout goûté le passage où l'auteur conseillait de ne pas trop creuser des questions insolubles pour l'intelligence humaine; mais il ne lui envoyait aucun don. Érasme s'en plaignait ainsi à Vivès, devenu précepteur de la jeune princesse Marie, et fort en crédit à la cour an-

glaise : « Être loué par un si grand roi et une si grande reine est très agréable, mais cela ne donne pas à manger. Je discute bel et bien, mais ici la cuisine coûte cher. » Ces paroles vulgaires, pour ne pas dire plus, font mal au cœur, surtout quand on songe à la gloire de celui qui les laissait échapper sous sa plume. Il avouait lui-même qu'il ne manquait de rien.

Mais si le roi et le cardinal se montraient avares de leurs largesses, il n'avait pas à se plaindre de ses autres amis d'Angleterre. Tunstall, dont il avait éprouvé plus d'une fois la générosité, lui rendait beaucoup de petits services. « Je serais importun, lui écrivait Érasme, si je vous adressais des remerciements aussi souvent que vous y avez droit. » Il lui offrit à son tour un petit bloc d'or naturel. « Je ne vous envoie pas de l'or, lui disait-il, car je sais que vous en possédez chez vous en grande abondance, mais une curiosité. Si j'étais venu à mourir, elle était perdue. Maintenant, je l'ai mise en sûreté. »

L'archevêque de Cantorbéry témoignait pour la conservation de ses jours la plus tendre sollicitude. Toutes les fois qu'il apprenait que son existence était en danger, il éprouvait, disait-il, une profonde secousse. Il avait augmenté sa pension et lui avait envoyé un cheval. Mais, soit erreur ou fraude, ce cheval ne lui plut pas. Il avait perdu beaucoup en route par l'incurie de son domestique. Voici le portrait qu'Érasme en faisait lui-même au prélat, avec plus d'esprit que de convenance : « Il n'est pas bien beau, mais il est bon. Il est exempt de tous les péchés capitaux, à part la gourmandise et la paresse, et il a toutes les vertus d'un bon confesseur : pieux, sage, humble, pudique, sobre, chaste et paisible; jamais il ne mord personne, jamais il ne rue. » Au reste, il avait cessé d'être cavalier et avait même songé à vendre ses chevaux. Il annonçait le projet d'un voyage en Angleterre pour le printemps, si Dieu lui prêtait vie. Déjà précédemment le bruit avait couru qu'il avait le dessein positif d'aller se fixer

dans ce royaume, s'il y était appelé. Mais il ne semble pas que ce projet fût bien sérieux. « Je ne sais pas pourquoi, disait-il, mais il ne me plaît pas de vivre en ce pays. »

Les bonnes dispositions des princes et des grands relevaient son courage. Il écrivait à l'archevêque de Cantorbéry : « Clément VII m'a envoyé un bref avec un présent de *cent angelots*, et il impose silence à Stunica. Le roi de France raffole de moi. Ferdinand, qui m'aime et me protége, m'écrit souvent; il m'a fait remettre tout récemment cent pièces d'or. La Pologne est à moi; et même chez les Espagnols, par une faveur du destin, je commence à être en crédit. »

Mais en ce moment c'était de la France qu'il recevait les offres les plus engageantes. « Je suis attendu, écrivait-il à l'évêque de Londres. La *trésorerie* de Tours est prête pour moi. Elle donne au moins cinq cents couronnes. J'ai envoyé devant moi mon domestique Hilaire; mais réfléchissant que le roi est tout entier à la guerre, que l'hiver approche, que ma santé, bien que meilleure, peut être aisément mise en péril à la première occasion, j'ai à peu près résolu de passer ici l'hiver. A ces raisons s'en ajoute une autre, c'est que si je changeais en ce moment de résidence, les luthériens s'écrieraient tous que je me suis retiré par crainte. Il vaut mieux assister au premier frémissement. » Il venait alors de publier son *Traité du libre arbitre;* mais, chose remarquable, écrivant en même temps à François Molin, évêque désigné de Condom, il ne lui parlait ni de son livre ni des luthériens; c'est qu'il soupçonnait la cour française d'être favorable à Luther. « Plût à Dieu, lui disait-il, que je fusse un rocher, comme vous l'écrivez. Je me laisserais rouler vers le pays où vous êtes, quand ce ne serait que pour jouir de votre incomparable candeur. Maintenant je suis tout de verre ou d'une matière plus fragile encore. Je ne tiens pas aux charges que Sa Majesté me promet. Elles absorberaient l'argent comptant que je possède en assez petite quantité. Elles me feraient contracter des dettes, m'imposeraient des soins acca-

blants et m'enlèveraient cette liberté sans laquelle je ne vivrais pas trois jours. » Il voyait l'hiver, la guerre, l'évêque de Condom obligé de suivre le roi. Il voulait donc attendre le retour de l'hirondelle. L'hiver, il l'espérait du moins, apaiserait les bouillonnements de la guerre; et il pourrait au printemps, *comme l'alcyon, aller faire son nid en France.*

Un peu plus tard, l'évêque de Condom renouvela ses instances et annonça même l'intention d'aller le chercher à Bâle. Mais Érasme détourna son admirateur de faire un voyage si fatigant et si dispendieux. Quant à lui, voyager en hiver, c'était se résoudre à mourir; il ne pouvait rien promettre de certain, même pour le printemps; la guerre redoublait de fureur; il ne savait pas ce qu'il adviendrait de sa santé, sans parler d'autres événements imprévus qui pourraient changer ses projets. Il déguisait à peine son refus de se rendre en France. « Le bœuf ne supporte pas le bât, » écrivait-il à Volzius. Il semblait d'ailleurs mal augurer de la fortune de François Ier. Il pensait aussi, sans doute, qu'il faudrait rabattre quelque chose des cinq cents couronnes qui lui étaient promises. D'un autre côté, sujet et conseiller de Charles V, il ne voulait pas donner à ses ennemis un nouveau prétexte d'accusation. Enfin, il craignait qu'on ne cherchât à l'entraîner dans des débats qui lui répugnaient.

Les travaux d'érudition étaient un champ neutre qui avait toute sa prédilection. Il avait en vue une œuvre immense pour laquelle il demanda le concours de Vivès : c'était une édition complète de *Saint Augustin.* « Malgré ma lassitude, lui disait-il, nous ne manquerons pas à notre devoir. » L'Allemagne n'achetait plus guère que les écrits luthériens ou anti-luthériens. Toutefois les ouvrages qui portaient le nom d'Érasme étaient toujours en faveur. Ce que montrait bien la jalousie des imprimeurs, rivaux de Froben.

Les querelles de religion lui avaient enlevé la plupart de ses amis d'Allemagne. Dans ses écrits, il leur avait donné des

éloges dictés par l'affection plus que par le jugement. Bien peu cependant lui étaient restés fidèles. Il se plaignait de la fierté allemande. « Je trouve, disait-il, plus de fierté dans un seul ouvrier imprimeur d'Allemagne qu'en dix évêques de France ou d'Angleterre. » Mais s'il perdait des amis, il en acquérait de nouveaux. Un moine de Cluny, appelé Eustache, avait recherché son amitié avec le plus grand empressement. En recevant ce moine lettré au nombre de ses amis, Érasme le comparait à Ixion croyant embrasser Junon et n'embrassant qu'une ombre. Un jeune baron allemand, Christophe Truchsès, qui eut un frère cardinal d'Augsbourg et un neveu archevêque de Cologne, montrait les plus heureuses dispositions pour les lettres. Érasme, ravi du portrait qu'on lui en avait tracé, écrivit au jeune gentilhomme, le félicitant d'être du nombre de ceux qui ne comptaient la noblesse de naissance que comme le moindre titre de gloire. « La vertu, disait-il, est belle en elle-même ; toutefois, elle a quelque chose de plus imposant, quand elle est rehaussée par les biens de la fortune. »

De tous ces amis nouveaux, le plus illustre, non par la naissance, mais par le talent et le caractère, était Jacques Sadolet, évêque de Carpentras et secrétaire de Clément VII. Erasme lui avait écrit le premier. Sadolet se félicita de l'occasion qui avait ménagé ce commerce épistolaire ; il n'avait pas encore lu le nouveau livre d'Érasme, mais il ne doutait pas que cet ouvrage ne fût digne de ses autres écrits qui lui assuraient l'immortalité. Il mettait à sa disposition le peu de crédit et d'autorité qu'il pouvait avoir. Le ton franc et affectueux de ces paroles frappa vivement Érasme. *Il y voyait, comme dans un miroir, l'image* de cette âme loyale qu'on lui avait vantée. Il le remercia d'avoir protégé le chanoine Botzemus, accusé de luthéranisme ; il semblait lui-même compromis dans sa cause, car c'était à lui qu'il avait adressé *le catalogue de tous ses travaux :* Botzemus était innocent ; nature ouverte et franche, il n'avait rien de caché pour Érasme. Jamais il n'é-

tait sorti de sa bouche une parole qui pût légitimer une telle accusation; seulement, il avait de vieilles relations avec quelques personnes excellentes, mais attachées à la doctrine de Luther; il restait lui-même étranger à la conjuration; il avait reçu quelquefois des luthériens, mais plus souvent encore des ennemis très violents de Luther. Dans l'état présent de l'Allemagne, ces rencontres étaient inévitables; grâce à une civilité semblable, Érasme avait ramené plus d'un luthérien; et de tous côtés arrivaient des lettres qui lui annonçaient de nombreuses conversions opérées par le *Traité du libre arbitre.* Jusque-là il n'avait pas été heureux avec les Jacques, avec Jacques Lefebvre, Jacques Latomus, Jacques Stunica; il espérait avoir plus de bonheur avec Jacques Sadolet.

Quelque temps après, le prélat lui envoya son commentaire sur le psaume L. L'éclat simple et aisé du style le charma. « Si Rome, disait-il, nous envoyait souvent de tels livres, la plupart des hommes, j'en suis sûr, auraient une opinion un peu meilleure de votre ville... Ses lettrés n'ont pas jusqu'à présent beaucoup servi la science théologique. » Il écrivait à l'imprimeur qui avait publié ce commentaire : « Je fais mes délices du petit livre de Sadolet; mais en considérant ce style qui coule comme un fleuve d'or, je vois combien mon humble ruisseau est trouble et desséché. Désormais je m'efforcerai d'accommoder mon style à ce modèle. »

Cependant la réforme luthérienne poursuivait sa marche. En Hollande, les religieuses quittaient leurs couvents, et, comme parlait Érasme, *prenaient époux au nom du Seigneur.* A Zurich, on avait banni des églises tous les saints; à Waldshut, on les avait chassés même des fenêtres des maisons privées. Carlostadt, exilé de Wittemberg, s'était rendu en Suisse où sa doctrine sur l'Eucharistie avait produit un grand scandale. « Il n'est personne, disait Érasme, qui ne trouve cela intolérable. Les simples fidèles s'indignent qu'on leur enlève leur Dieu... Les doctes sont émus par les paroles de l'É-

criture et par les décisions de l'Église. Cette affaire fera naître chez nous une grande tragédie, et pourtant nous en avions déjà plus qu'il ne faut. Dieu seul pourra empêcher une grande effusion de sang. » « Carlostadt est venu en ce pays, mais secrètement, lisons-nous dans une autre lettre. Il a publié six petits livres sur l'Eucharistie. A cette occasion, il y a eu des troubles graves à Berne. Ici deux imprimeurs qui ont imprimé ces livres, ont été jetés en prison la veille de la Conception de la Vierge. »

L'Allemagne presque entière se trouvait dans un état inexprimable. Des moines, après avoir jeté le froc, sans foyer et sans loi, couraient le monde, réduits à vivre d'expédients, dupant tous ceux qu'ils pouvaient duper; Érasme tout le premier, qui s'en plaignait amèrement; prenant enfin où ils trouvaient. Des mouvements tumultueux éclataient de tous côtés. « Ce qui s'accomplit chez vous, écrivait Érasme à Bilibald, s'accomplira bientôt partout, si le ciel n'y met point ordre. C'est absolument là que nous poussent les évangéliques, même malgré les réclamations de Luther. Certains d'entre eux tendent visiblement à la ruine de toutes les sciences et même de toutes choses... Ils méprisent ouvertement Luther, depuis qu'il a commencé d'être plus modéré... Déjà beaucoup ont répudié le baptême et remis en honneur la circoncision. Un très grand nombre ont la messe en horreur... Partout on dépose le voile et le froc. Ce ne sont que noces et mariages de religieuses et de moines. Vivre en ce lieu plus longtemps n'est pas sûr pour moi. Les mœurs de ceux qui enseignent ici me déplaisent encore plus que leurs dogmes. »

Bientôt éclata la révolte des paysans de la Souabe. « J'ai été surpris, écrivait Érasme à Sadolet, par cet orage soudain entre le couteau et la pierre du sacrifice, comme dit le proverbe; et ce n'est pas sans un grave danger. Que ne puis-je boire maintenant de l'eau du Tibre ! » On lit dans une autre lettre : « Les paysans accomplissent un drame sanglant et lamentable. Je ne sais quel en sera le dénoûment. » Ces scènes

de carnage remplissaient son âme des plus tristes pressentiments. Dans toutes ses lettres, c'étaient presque les mêmes termes avec leur lugubre concision. Ecrivant au français Louis de Berquin, il lui disait : « Nous nous tenons renfermé ici. Jusqu'à quel point sommes-nous en sûreté? Dieu le sait. Il circule des rumeurs qui promettent l'âge d'or; mais je ne vois pas encore de préludes satisfaisants; et je n'oserais écrire ce que présage mon esprit. »

Quand l'orage sembla s'être calmé, il prenait dans une lettre à Budé un ton plus enjoué et plus satirique : « Comme le ciel vous aime, très savant Budé, vous qui pouvez au milieu de ces tempêtes fatales conserver votre repos! La pièce a diverses parties qui marchent chacune par des personnages particuliers. Le premier trouble avait pour sujet les bonnes lettres. Là Reuchlin remplit son rôle; Érasme aussi quelque peu. Bientôt l'action roula sur l'affaire de la foi. Là Luther eut le premier rôle et fut le chef d'un drame où le sang devait couler. Les rois aussi ont eu leur tour et ont dansé. Celui de Danemarck est en exil, et le vôtre, ô douleur! est l'hôte de l'Espagne. Dernièrement, les nobles et les paysans ont paru en scène. L'action a été prodigieusement sanglante. » Mais bientôt sa plume reprenait de plus sombres couleurs : « Les paysans se précipitent à la mort. Chaque jour ont lieu des mêlées terribles entre les nobles et les campagnards, si près de nous que nous entendons le fracas des canons et des armes, et presque les gémissements de ceux qui tombent. » Cette lutte entre les nobles et les paysans était une guerre d'extermination. Une pluie torrentielle, qui dura un mois et demi sans interruption, ne calma point l'ardeur des combattants. « Trempés par la pluie céleste, disait Érasme, ils sont prêts à en venir aux mains et à se baigner dans le sang. » La répression fut terrible. « La saignée a calmé la fièvre, écrivait-il. Ici beaucoup plus de cent mille paysans ont été tués, et chaque jour des prêtres sont pris, décapités, pendus, brûlés. Que le remède soit nécessaire, bien que cruel, je ne

le nie pas; mais nous autres Allemands, nous aimons mieux punir le mal que de le prévenir. »

Il rappelait à son ami Bilibald les sages conseils qu'il avait donnés : « Toujours j'ai prêché la modération; mais, pour l'un des deux partis, c'était timidité; pour l'autre, connivence. Chacun a défendu opiniâtrément son terrain, sans vouloir rien sacrifier de son droit, empiétant même par-delà les bornes de l'ancien domaine. Aussi l'affaire en est-elle venue à un tel point que Dieu seul peut changer en sérénité cet orage du monde. Partout le mal se propage par une contagion rapide et fatale. Ici les nobles et les paysans sont de nouveau en armes, menaçant de s'exterminer mutuellement. Les Bâlois se sont efforcés, quand le calme a été rétabli, d'empêcher l'effusion du sang; mais leur peine a été perdue. Il est une ville de Brabant assez grande et assez peuplée; on l'appelle Bois-le-Duc. Là le peuple a chassé tous les frères mineurs et tous les dominicains. Elle est maintenant assiégée par Marguerite, tante de l'empereur. A Anvers, des individus ont osé prêcher hors de la ville, et le peuple n'a pas craint de se rendre en foule auprès d'eux, méprisant tous les édits de l'empereur, de Marguerite et des magistrats. Aussi toute cette ville est-elle dans une fermentation périlleuse. On y veille en armes nuit et jour. Je crains qu'après avoir châtié Bois-le-Duc, on n'attaque Anvers. Les deux villes sont riches; la grandeur du butin attirera les chefs dont l'avidité est toujours prête à saisir la moindre occasion. Chez mes compatriotes, les Hollandais, quelques-uns ont été condamnés pour hérésie; ils seront traités avec rigueur... La plus grande partie du peuple en Hollande, en Zélande, en Flandre, connaît la doctrine de Luther et déteste les moines. »

Aigri par les attaques de ses adversaires, Érasme ajoutait : « C'est pourtant en faveur de ces moines méchants que nous allons faire la guerre. S'ils triomphent, c'en est fait de tous les gens de bien : ils commencent maintenant à devenir fiers. » Plus loin il disait encore : « Je crains que cette sédi-

tion ne s'étende en Italie plus rapidement que le pape ne le croit... En beaucoup d'endroits les moines ont été traités durement; mais comme la plupart sont insupportables, ils ne pouvaient être corrigés par une autre voie, armés qu'ils sont de tant de priviléges, d'immunités, de phalanges. » Telles étaient les paroles cruelles que la passion dictait à Érasme, d'ordinaire si humain.

L'Angleterre presque seule était tranquille encore. La crainte y arrêtait l'essor des nouveautés. Mais en Allemagne et en Suisse, on pillait, on incendiait partout les couvents, on dispersait les moines, on violait les vierges sacrées. Les villes plus modérées prenaient les monastères sous leur sauvegarde. Mais les religieux devaient seulement nourrir ceux qui avaient fait profession dans le couvent et renvoyer les autres, ne pas recevoir de novices à l'insu du magistrat, laisser partir ceux qui voudraient ne point garder ce qu'ils avaient apporté en entrant et même donner quelque chose pour vivre à ceux qui n'avaient rien. Ils ne pouvaient plus faire voyager leurs colonies d'un lieu à un autre. Il n'était permis aux religieux de prêcher que dans leur monastère, et aux heures accoutumées. Il leur était défendu de pénétrer dans les couvents de vierges pour prendre soin de leur direction. L'entrée des villes était interdite aux vagabonds qui avaient coutume de courir le monde avec des lettres supposées de leurs supérieurs.

Les monastères dont tous les religieux voulaient changer de vie, en avaient la permission. Ceux qui ne voulaient pas, étaient cependant tenus de jurer obéissance au magistrat en ce qui regardait l'intérêt public. On espérait parvenir ainsi à ne plus avoir de moines, ou à n'avoir que des moines plus sages.

Les couvents déserts devaient être convertis en paroisses ou en écoles. On ne souffrait pas que personne fît des vœux perpétuels avant trente-six ans. Tous les soins étaient tournés au devoir de former de bons pasteurs. On devait laisser sub-

sister quelques monastères; mais seulement les monastères remarquables et hors de l'enceinte des villes, placés de préférence au loin dans les campagnes, où les moines pourraient s'exercer activement aux travaux manuels. On pensait qu'il fallait supprimer entièrement la variété des costumes. On ne tolérait pas non plus les *conventicules* annuels appelés *réunions capitulaires* ni les immunités dont les moines abusaient pour faire le mal impunément; mais ils devaient être soumis à leurs évêques et à leurs magistrats, comme les autres prêtres ou laïques.

Érasme ne semblait pas éloigné d'approuver, en partie du moins, ces réformes qui, pourtant, doivent paraître oppressives pour la liberté religieuse; peut-être même les avait-il conseillées. Toutefois, il s'exprimait avec une certaine réserve : « Ces réformes doivent-elles être approuvées? C'est ce que je ne discute pas en ce moment. Mais on réprimera ainsi avec moins de trouble la tyrannie des moines méchants; on veillera aux intérêts des bons, ou plutôt de tous les jeunes gens, afin que désormais ils ne se mettent point dans un tel esclavage. Ce qui s'accomplit dans un tumulte populaire a une issue malheureuse. Lorsque chacun, au gré de son caprice, change de genre de vie, les méchants en profitent pour mal faire. Si la réforme s'exécutait par l'autorité des princes et des évêques, tout serait pour le mieux. » A défaut de cette autorité, le parti le plus sage, c'était que le magistrat, empêchant le désordre, veillât à l'intérêt des bons sans donner aux méchants licence pour le mal. « Plût à Dieu, ajoutait-il, que nous fussions tous de vrais moines, c'est-à-dire morts au siècle ! Mais le monde ne paraît pas devoir supporter plus longtemps ces peuples de moines conjurés, ces foyers de discorde. Sans doute il doit paraître horrible que les paysans aient pillé certains monastères; mais la méchanceté des moines a provoqué ces excès. Étant de connivence entre eux, ils ne peuvent être corrigés par aucune loi. »

Ce qui ravivait la vieille haine d'Érasme contre les moines,

c'était de voir leurs attaques redoubler, tandis qu'il s'exposait à la colère des luthériens. Après la mort d'Adrien VI, N. d'Egmond avait recommencé la lutte contre lui avec plus de fureur que jamais. Érasme pria le prince Ferdinand d'écrire à sa tante Marguerite pour qu'elle imposât silence à ce carme implacable. Peu de temps après la publication du *Traité du libre arbitre*, il avait reçu du lieutenant-général de l'empire une lettre pleine d'affection : Ferdinand était charmé de lire ou d'entendre lire ses ouvrages; quand il pouvait dérober quelques moments aux affaires publiques, il aimait à les passer dans le commerce d'Érasme ; lui, du moins, ne parlait ni d'hérésies, ni de schismes, ni d'antechrist; il savait cependant, lorsqu'il le fallait, prendre le rôle de censeur pour rappeler les pontifes et les princes aux mœurs chrétiennes, se tenant à égale distance de la sédition et de la flatterie ; heureux imitateur des saints pères, il était injurié et calomnié comme eux; comme eux aussi, les célestes récompenses l'attendaient ; non-seulement il avait donné au monde les textes rétablis de quelques saints docteurs, adversaires des hérésiarques; mais il concourait avec un petit nombre d'hommes à guérir une époque troublée par des hérésies impures, séditieuses, indiquant en termes voilés, mais catholiques, ce qu'il pensait et ce qu'il y avait à faire; Ferdinand lui promettait sa bienveillance qu'il avait méritée par des services publics.

Érasme saisit l'occasion de la mettre à l'épreuve. « Il est cruel, lui disait-il, d'être lapidé par les deux partis. N. d'Egmond, sans parler des autres, homme stupide et furieux aux yeux de tout le monde, ne cesse d'invectiver contre moi. Les doctes rient; mais le peuple ne connaît pas sa maladie. L'empereur est loin ; mais vous pouvez écrire trois mots à la princesse Marguerite pour la prier de le faire taire, dans l'intérêt de la paix publique. Au reste, c'est un homme incorrigible; il ne se laisse émouvoir par aucune autorité; moqué, il ne sait pas rougir; averti, il dédaigne les avis; les

réprimandes le rendent plus fier; le bâton pourrait seul corriger ce caractère. » Ferdinand écrivit à la princesse ; mais sa lettre, remise à l'archevêque de Palerme, fut tenue secrète. Érasme comptait peu sur la cour de Brabant. Le chancelier était plus obligeant en paroles qu'en actes. Le comte Hochstraten paraissait bon et modéré ; mais sa femme était d'une dévotion qui la livrait à l'influence des moines. L'évêque de Liége était un ami peu sûr, auprès duquel Aléandre l'avait mal servi.

Après N. d'Egmond, Latomus, cet ancien adversaire, venait de l'attaquer de nouveau, sans le nommer, dans trois petits livres publiés à la fois contre Luther. Enfin, quatre dominicains s'étaient réunis pour mettre secrètement au jour un libelle plein d'injures plus que bouffonnes. Vincent, auteur principal de ce libelle, l'avait fait imprimer à Anvers sous le nom d'un anglais fugitif. Il s'était efforcé de le publier quelques années auparavant; mais il en avait été empêché par son *général.*

Érasme écrivit aux théologiens de Louvain pour se plaindre. Il s'adressait particulièrement à ceux dont l'équité était reconnue. « Vincent, disait-il, a publié son livre sous un nom supposé ; mais nul, excepté lui, n'eût pu écrire un livre si insensé et si plein d'ignorance... Il renferme des mensonges impudents, des accusations calomnieuses de luthéranisme. Il y règne une espèce d'ardeur fiévreuse... De tels hommes sont l'opprobre de leur ordre. Ils exposent l'université de Louvain au ridicule et à la haine publique. Ce sont des histrions de cette espèce qui, maintenant, font haïr partout les cours des princes et les universités. Les torts de quelques-uns retombent sur tous. L'université de Louvain montre une tolérance coupable... Elle donne libre carrière au délire d'un carme insensé. Elle laisse circuler dans son sein ce livre où Vincent de Harlem est loué comme un remarquable théologien... Je ne sais jusqu'à quel point vous vous croyez en sûreté ; mais moi, je crains fort que cette

tempête qui nous tourmente ici ne passe un jour chez vous. J'ai le pouvoir de vous nuire, si je voulais ; mais je ne ferai rien qui puisse charger ma conscience. Votre université se remplit d'hommes ignorants et insensés.... Et pourtant le pillage des monastères, l'anéantissement des études théologiques, la ruine des universités, le progrès croissant et pour ainsi dire fatal du fléau, devraient vous apprendre la sagesse. Quand même il y aurait quelque chose d'inconsidéré dans mes ouvrages, il serait plus prudent et plus civil de m'avertir fraternellement ou de fermer les yeux.

« Certains hommes désapprouvent mon écrit sur la confession ; mais il est plus désapprouvé encore des disciples d'Œcolampade. Du sein même de l'Angleterre, des personnages doctes m'ont félicité d'avoir raffermi la confession ébranlée. J'ai tenté ce que j'espérais pouvoir obtenir. J'ai écrit entre Zurich et Strasbourg, dans la ville où Œcolampade enseigne que la confession n'est pas nécessaire, et où quelques-uns prétendent qu'elle est pernicieuse. Si l'on connaissait bien l'état de ces régions, on trouverait qu'Érasme a écrit avec beaucoup de hardiesse, vu la situation présente. »

Sa colère éclatait plus violemment dans une autre lettre. « A Louvain, disait-il, certains dominicains ont leur *infâme repaire*. Vincent, homme né pour conduire des bœufs, devenu docteur en théologie, a publié son livre. On ne peut rien imaginer de plus barbare, de plus insipide, de plus ignorant, de plus mensonger, de plus imposteur. »

Un vieil ami, Corneille de Bergues, entendant dire qu'il était en fuite et qu'il se cachait, lui avait écrit avec une affectueuse sollicitude. « Que me dites-vous là ? répondit Érasme. Je suis invité par les plus magnifiques promesses. On m'offre des dignités, des charges d'évêque. Je serais vraiment roi, si j'étais jeune. Pouvez-vous croire ces exécrables frelons qui ne savent que médire ? Ils mentent si impudemment, que les gens sensés les croient en démence. Si je reviens au prin-

temps, comme je l'espère, nous boirons ensemble gaiement sous la protection du Christ. »

Jusqu'alors il avait trouvé en France peu d'hostilité; mais le temps était venu où les théologiens de Paris allaient lui livrer de rudes assauts. Dans cette capitale avait paru un livre de Pierre Sutor (1), jadis un des maîtres de la Sorbonne, devenu moine chartreux en Champagne. Ce théologien attaquait surtout *l'ouvrage du Nouveau Testament* et défendait la *Vulgate* contre les critiques de l'auteur. « Il est vraiment en délire, écrivait Érasme à un anglais, son ami. Je lui ai répondu, mais je regrette ma peine. Ils n'ont rien publié contre Luther, à part quelques courtes thèses; ils se déchaînent contre moi dans des livres, déclarant assez par là combien ils détestent les bonnes lettres plus que Luther. Telle est la reconnaissance que me valent les combats soutenus par moi au péril de ma vie. »

Ce qui l'avait ému surtout, c'est que le livre de Sutor, dédié à la Sorbonne, avait été imprimé avec l'approbation des théologiens de Paris. Ce n'était pas tout. Un dominicain saxon, appelé Lambertus Campester, avait altéré les Colloques, en y ajoutant une préface supposée où l'auteur s'accusait lui-même. Un imprimeur connu l'avait imprimée au milieu d'une université qui ne permettait pas d'imprimer les paraphrases d'Érasme (2).

Mais l'adversaire le plus redoutable et le plus dangereux qu'il devait rencontrer en France, était Noël Bedda, principal du collége de Montaigu et syndic de la Sorbonne. Ce théologien avait critiqué quelques passages de la *Paraphrase*

(1) Le Couturier.

(2) Un libraire allemand ayant voulu imprimer à Paris la Paraphrase de saint Luc, la Sorbonne, de qui l'affaire dépendait, ne le permit pas. Ses commissaires, parmi lesquels se trouvait Guillaume du Chesne, firent plus. Ils déclarèrent que la doctrine d'Érasme était erronée en plusieurs points, qu'elle attaquait impudemment les bonnes mœurs, qu'elle traitait avec indignité et impiété l'état sacré des religieux, et qu'à certains égards elle était schismatique. 7 avril 1525.

de saint Luc (1). Ces critiques étaient parvenues à Érasme par l'entremise de François de Loin, qui depuis était mort. Dans sa réponse, il affecta de ne pas en paraître choqué, exprimant le désir que Bedda étendît son examen aux autres paraphrases, et surtout aux *annotations* du *Nouveau Testament* dont il préparait une quatrième édition. Il ne souhaitait rien tant que d'ôter tout ce qui pouvait être une erreur ou une pierre d'achoppement. Il priait donc Bedda de lui indiquer ce qui pouvait blesser les hommes savants et pieux, l'assurant de sa reconnaissance qu'il attesterait même par un écrit. Si ses critiques étaient équitables et franches, il rendrait hommage à sa candeur chrétienne; si elles étaient acerbes et hostiles, il les prendrait en bonne part. Mais la modération était plus convenable dans l'intérêt des théologiens compromis par l'intolérance ombrageuse et médisante de certains hommes. Que pouvaient penser, en effet, les gens sensés et instruits du libelle de Sutor? Que d'attaques injurieuses! que d'arrogance! que d'ignorance et de sottise! On ne voyait partout dans ce livre que *théologastres, petits rhéteurs, demi-savants, hérésies, blasphèmes....*

Bedda lui écrivit assez sèchement que ce qu'il pouvait faire de mieux, c'était de ne plus rien publier; que ses ouvrages étaient forts dangereux, à moins d'être corrigés. Il reconnaissait en lui un génie divin, une façon rare de dire tout ce qu'il voulait; mais il lui reprochait de ne pas avoir assez lu les Scholastiques. Il promettait d'examiner ses autres livres. Érasme lui répondit le 15 juin 1525.

Quoique depuis un grand nombre d'années, il eût trouvé dans beaucoup de lettres une mention peu avantageuse de Bedda, il n'avait pas cessé de le tenir pour bon théologien et honnête homme. Il y avait bien dans ses paroles quelques traits peu favorables à Érasme, mais il ne s'en offensait pas,

(1) Bedda, nommé aussi Beda ou Bédier, avait extrait cinquante propositions. Il fit beaucoup de difficulté pour envoyer ses remarques. Elles étaient si mal écrites qu'on pouvait à peine les lire.

croyant son intention pure. Ce qui l'avait blessé, c'est que Bedda l'appelait souvent *son très cher frère*, et semblait reconnaître en lui un prêtre et non un théologien, titre que ne lui avait refusé ni Clément VII, ni Adrien VI, tout grand théologien qu'il était : « Vous paraissez, lui disait-il, avoir d'Érasme une idée mensongère, vous le figurant comme un homme avide de gloire mondaine, comme un esprit opiniâtre et indocile, tout occupé d'écrire des livres inutiles et ne songeant pas assez à la vie future. J'ai désiré la renommée dans ma jeunesse; maintenant j'en suis embarrassé et accablé; car j'ai trouvé en elle plus d'aloès que de miel. Je me console d'être privé des éloges exagérés qu'on me prodiguait jadis. Je n'ai pas voulu être le coryphée du nouvel Évangile qui a envahi tant de contrées et *tant de cours*. Ce n'est pas une prudence timide qui m'a dirigé. Je trouvais toute sûreté dans la faction; car *je savais ce que beaucoup de gens ignorent*.

« Vous m'engagez à lire Gerson et les auteurs qui lui ressemblent, pour apprendre l'humilité; mais la Scholastique n'a guère d'humble que le style. Elle étale avec pompe la philosophie d'Aristote et d'Averroës. Pour moi, je me sens plus humble en lisant les évangélistes et les apôtres, qu'en lisant les modernes. Depuis quelques années je me prépare sérieusement à la mort que j'attends avec une âme de plus en plus tranquille. La plupart de mes nouveaux écrits se rapportent à ce grave objet. Tels sont les traités sur la *miséricorde du Seigneur*, sur la *manière de prier*, sur la *retenue de la langue*, ainsi que les petits commentaires sur les psaumes. Songeant à me retirer peu à peu de la lice, je m'occupe de corriger mes écrits antérieurs, ceux principalement qui intéressent la foi et la piété. Je me suis toujours tenu à l'écart de la Scholastique, me défiant de mes lumières dans ces questions ardues. Ce que j'aurais pu faire sur ce terrain, je l'ignore. Ma nature m'a porté ailleurs.

« Vous regardez mes écrits comme dangereux pour la foi

chrétienne. Si je me suis trompé, c'est erreur de jugement et non malice d'intention. Je suis accusé de ne pas vouloir reconnaître les erreurs indiquées par Lée et Stunica, qui, selon vous, ne manquent ni par la langue, ni par la science, ni par l'esprit. Quoique ces deux hommes soient incompétents pour me juger à cause de leur vanité et de leur haine, j'ai cependant corrigé beaucoup d'endroits d'après leurs annotations. Je me suis même vu contraint d'effacer certaines choses que j'avais changées sur l'indication de Lée. J'ai pris dans Caranza et dans Stunica cette proposition que vous censurez : « Jésus ne devait obéissance à aucun mortel. »

Aux critiques passionnées des théologiens de Paris, il opposait l'approbation des évêques et des papes. Même après les critiques de Lée, le cardinal Adrien l'avait invité par l'entremise de son chapelain à faire le même travail sur l'Ancien Testament. « Averti de votre faute, disait Bedda, vous ne la reconnaissez pas. » Mais devait-il au premier avertissement s'écrier comme les enfants qu'on va frapper : « Pardonnez-moi, j'ai failli? »

« Le livre de Sutor, poursuivait-il, semble être l'ouvrage d'un homme qui a plus besoin d'un exorciste que d'un médecin. Cependant il a été imprimé avec l'approbation de la Sorbonne. Cette école se déconsidère en tolérant de tels libelles. Il y a, chez certains vieillards surtout, une haine profonde contre tout ce qui respire une littérature plus polie. Ces nouveaux Diogènes, plus superbes qu'Érasme, ne sont pas plus infaillibles dans leurs censures que lui dans ses écrits. En multipliant sans mesure les chefs d'hérésie, on ne supprime pas les hérésies. Quels orages pour un livre obscur de Reuchlin! Une intolérance ombrageuse n'est propre qu'à faire naître le schisme et la révolte. Le pape est plus sage, lui qui fait taire les Stunica et les Prierio...

« Ma conscience est parfaitement en repos au sujet de mes livres, pour ce qui regarde la morale et la pureté de la foi; mais je ne me prétends pas infaillible. Vous décorez du nom

de zèle la démence des calomniateurs. C'est sur eux que doit se reporter votre sollicitude. Vous m'engagez à ne plus écrire. En effet, mon âge, ma santé m'y invitent. Mais beaucoup de personnages probes, instruits, éminents en dignité, les cardinaux de Volaterra et d'York, les évêques de Lincoln et de Londres, l'archevêque de Cantorbéry, m'exhortent à poursuivre mon œuvre. Le roi d'Angleterre me demande instamment un commentaire sur les psaumes; la reine, un traité sur l'institution du mariage. L'évêque de Rochester, depuis longtemps, réclame un ouvrage sur la prédication avec une insistance qui ressemble à de la contrainte. Seul vous me conseillez le repos. Vous craignez que le zèle du chevalier de Berquin ne me soit préjudiciable. C'est à mon insu que ce gentilhomme traduit mes ouvrages. Les originaux existent. C'est d'après eux qu'on doit me juger. Le *Manuel du soldat chrétien* fut approuvé par Adrien, chef de son université. Nul n'y a trouvé à reprendre, excepté dernièrement en Espagne, quand on a voulu en imprimer une traduction en langue vulgaire.

« Je ne connais Louis de Berquin que par ses lettres qui semblent annoncer un homme sage et modéré. Je n'ai jamais cessé de l'exhorter à s'abstenir de toute controverse. S'il est arrivé malheur à l'évêque de Lodève (1), je m'en afflige profondément, car ce prélat m'avait paru digne d'être donné en exemple à beaucoup d'évêques. Vous craignez pour moi le sort de Lefebvre. A mon tour, je redoute pour les théologiens de Paris le sort des théologiens allemands, réduits à voir approuver tout ce qu'ils condamnent. Il y a une très grande différence entre Lefebvre et moi. Lefebvre affirme avec force. Je discute seulement, laissant à d'autres le soin de décider. Il est difficile d'échapper à la critique parmi tant de propositions condamnées, d'ombrages, de sectes, de schismes, de têtes extravagantes. J'ai pour moi la pureté de mes inten-

(1) Briçonnet, évêque de Lodève et de Meaux.

tions. On a tout fait pour me jeter dans le parti de Luther. J'ai résisté. Si je m'étais mis dans son camp, les choses seraient aujourd'hui en tel état, que les censures des théologiens n'auraient pas grand poids. Je sais que je parle fièrement; mais je pourrais dire quelque chose de plus fier encore, et pourtant très vrai. J'espère avec l'aide de Dieu persévérer dans les mêmes sentiments. Toutefois, si l'on continue, si l'on tolère ces attaques indécentes, on fera une chose très agréable à Luther, mais très désagréable à beaucoup de princes, d'évêques, et au pape lui-même. L'événement fera voir si c'est agir dans l'intérêt de l'ordre des théologiens. Si au contraire la Sorbonne tient à mon égard une conduite plus digne d'elle, je promets à mon tour de me montrer irréprochable, et comme chrétien, et comme homme de paix. Je me propose de relire les passages censurés par vous et de mettre à profit vos observations. De votre côté, vous devez empêcher vos disciples et vos partisans d'amener entre nous quelque fâcheux éclat. Vous trouverez toujours en moi intégrité et modération; mais je ne supporterai pas les *Sutor*. »

Il annonçait même le désir de se rendre à Paris pour avoir une conférence avec Bedda, parce qu'il n'avait rien plus à cœur que de mettre ses ouvrages en état d'être lus avec fruit par les gens de bien. Deux mois plus tard, il lui envoya un messager particulier pour chercher ses annotations. Il lui disait qu'il se procurerait Gerson qui n'était pas dans sa bibliothèque, car il était docile aux avis des hommes doctes. Il ajoutait : « J'ai poursuivi le même but que la Sorbonne, mais par une voie différente. La tempête de Luther a troublé le succès de mon œuvre. Je suis décidé à ne plus rien donner de nouveau, mais à corriger les ouvrages que j'ai publiés; je serai reconnaissant à quiconque voudra m'aider. Je m'exécuterai franchement et sans tergiversation. Je me crois catholique, non-seulement parce que je suis en paix avec le pape, l'empereur, le prince Ferdinand, les évêques, mais aussi

parce que je suis plus détesté que personne par la faction luthérienne (1). »

Bedda reçut à la fois les deux lettres. La seconde corrigeait ce que la première pouvait avoir de trop dur. En effet, elle blessa le syndic de la Sorbonne. Il dit publiquement qu'on voyait bien qu'elle avait été écrite dans un premier mouvement de colère, qu'elle était remplie d'orgueil, qu'on ne pouvait la lire sans s'apercevoir qu'Érasme se croyait au-dessus des astres. Il lui répondit qu'il serait fort aise d'avoir une conférence avec lui. Il avouait qu'il n'avait pas lu tous ses ouvrages, qu'il s'était contenté d'examiner les extraits qui lui avaient été présentés. Il ne voulait pas assurer que tous les articles relevés fussent absolument condamnables. Quelques-uns en effet pouvaient être justifiés (2).

Érasme protesta contre toute intention offensante. Sa lettre était écrite pour Bedda seul. Il avait voulu lui parler avec une entière franchise dont l'excès même devait trouver grâce auprès d'un homme si bienveillant. Il le remerciait des annotations qu'il lui avait envoyées, s'expliquait sur quelques articles et parlait encore de Sutor. Puisque Bedda avait tant d'ascendant sur cet homme, il aurait dû lui persuader de ne pas publier un tel livre, ou de ne le publier qu'après en avoir rendu le ton plus modéré. « Je n'ai rien lu, disait-il, qui dénote plus d'ignorance et de fureur. J'apprends que son livre est bafoué par les hommes instruits et honnêtes. »

On voit qu'Érasme aurait voulu éviter une lutte ouverte avec la Sorbonne. Peut-être aussi la tournure que les affaires prenaient en France pendant la captivité du roi, explique-t-elle, en partie du moins, la différence de son langage. En même temps il envoyait au président du Parlement, Jean de Selve, sa réponse à l'invective de Sutor, lui recommandant sa cause et celle des lettres. Il lui avait même dédié ce

(1) La suscription de cette lettre était : *Absolutissimo magistro N. Beddæ domino et amico plurimum observando.*

(2) *V.* Burigny.

petit livre d'après le conseil de N. Béraud. Il s'étonnait que de tels libelles fussent imprimés à Paris avec l'autorisation du Parlement. Il dénonçait aussi le faussaire qui avait altéré ses *Colloques*. « Ces excès monstrueux, disait-il, ont soulevé contre les moines la haine publique. Aussi, en Allemagne, travaille-t-on à abolir les couvents et à les convertir en paroisses. »

Il s'efforçait aussi de modérer le zèle d'amis inconsidérés; car il savait que rien n'est plus nuisible aux hommes comme aux institutions. Le chevalier de Berquin, gentilhomme de l'Artois, appelé dans son temps le plus savant des nobles et le plus noble des savants, traduisait à Paris ses petits livres en langue vulgaire (1). Érasme ne mettait pas en doute ses bonnes intentions; mais il lui représentait que c'était envenimer les haines qui le poursuivaient. « Ennemi des disputes par nature, disait-il, mon âge et ma santé me font désirer encore davantage le repos. Vous aussi, mon cher de Berquin, vous feriez mieux de ne pas renouveler une lutte assoupie. »

Il déplorait souvent la fatalité qui l'avait jeté au milieu de ces controverses. Il écrivait à Germain de Brie : « O trois et quatre fois heureux, celui qui, comme vous, s'est toujours renfermé dans les jardins des Muses et n'a jamais touché aux broussailles de la théologie! Comme j'envierais votre repos, si vous m'étiez moins cher, et si je ne regardais absolument vos avantages comme les miens propres! A notre époque, il est également peu sûr de composer de bons et de mauvais livres. Les maîtres de la doctrine ont formé entre eux une étrange conjuration. Ces hommes ne me proclament théologien que lorsqu'il me faut exposer à tout le poids des haines; mais quand il s'agit de partager la gloire, je suis retranché du catalogue des théologiens. « Au reste, ajoutait-il fièrement,

(1) Entre autres, l'*Éloge du mariage*, la *Manière de prier*, la *Plainte de la Paix*.

c'est une prérogative royale que d'être diffamé, même en faisant du bien à tous. »

Un italien appelé Cœlius Calcagnino avait composé un petit livre sur le libre arbitre. Une copie manuscrite de cet opuscule fut apportée à Érasme qui croyait avoir vu l'auteur chez Richard Pace, à Ferrare. Ce traité court, mais écrit avec art, annonçait un homme qui avait pénétré fort avant dans le sanctuaire de la philosophie. Il plut beaucoup à Érasme qui allait le livrer aux imprimeurs, lorsqu'un passage le fit hésiter. C'était celui où Cœlius semblait partager le soupçon de ceux qui, voyant Érasme contempler, en silence et les bras croisés, les ravages du *sanglier farouche acharné contre la vigne du Seigneur*, l'accusaient de se plaire à un tel spectacle. Trois mots changés pouvaient corriger ce passage ; mais il se fit scrupule de faire le moindre changement dans l'œuvre d'autrui sans l'agrément de l'auteur. Il se plaignait de l'animosité avec laquelle il était attaqué par certains italiens et en particulier par le prince de Carpi (1). Dans toutes les réunions, dans tous les repas, à ce qu'on écrivait, ce personnage proclamait qu'Érasme n'était ni un philosophe, ni un théologien, qu'il n'y avait en lui aucune science solide ; mais quand il s'agissait d'exciter la haine contre lui, on disait que seul avec sa plume, il aurait pu éteindre tout cet incendie.

Cœlius répondit avec modestie qu'il n'avait pas composé son petit livre pour qu'il vît le jour, encore moins pour qu'il vînt entre les mains d'Érasme. Il voulait seulement se montrer reconnaissant envers celui qui lui avait envoyé le *Traité du libre arbitre*. Il n'était pas moins ami d'Érasme qu'ennemi de Luther. L'arrogance de cet homme avait été nourrie par la faiblesse des attaques dirigées contre lui. Il fallait, ou le dédaigner, ou l'accabler tout d'abord par la force des écrits... Étrange était la folie de ceux qui voulaient assi-

(1) Albert Pio ou Pius, de la maison de Savoie, à qui le duc de Ferrare enleva la moitié de son état. Il se mit sous la protection de François Ier. Il alla d'abord à Rome, où il s'occupa de matières théologiques.

miler Érasme à Luther et en faire son précurseur. On l'avait soupçonné de rechercher les applaudissements des deux partis. Cœlius n'avait jamais partagé ces défiances injurieuses. Il autorisait Érasme à changer dans son livre tout ce qu'il voudrait. Ce qui était dit du prince de Carpi l'étonnait : car rien n'égalait l'obligeance et la modestie de ce personnage, porté même à louer quelque fois des gens indignes de louanges. Il engageait Érasme à ne pas croire aux faux rapports, et à dédaigner les envieux. « Si un âne se met à braire contre vous, lui disait-il, jugerez vous à propos de lui répondre? Vous ne devez à de tels adversaires que le silence et le mépris. »

Le soin de se défendre contre tant d'attaques ne lui faisait pas négliger des intérêts d'un ordre moins relevé. L'empereur avait donné ordre de payer sa pension; mais on s'en dispensait, sous prétexte des charges de la guerre. On promettait cependant de la payer avec les intérêts, à son retour en Brabant. Mais il ne comptait même pas sur l'exécution de cette promesse. Il appliquait à la cour des Pays-Bas ces mots du comique : « Bientôt; demain; pourquoi n'êtes-vous pas venu? » Au reste, il se reconnaissait mauvais solliciteur. On lui devait trois années, c'est-à-dire 600 florins. Une pareille somme pouvait à peine, s'il faut l'en croire, suffire à ses dépenses annuelles. Il avait un train de maison, trois domestiques, des chevaux, toujours quelqu'un en ambassade. Sa santé, qui dépérissait de plus en plus, augmentait encore ses dépenses. Il fit de nouveaux efforts pour obtenir le paiement de sa pension, mais sans beaucoup d'espoir. Il avait confié la poursuite de cette affaire à l'archevêque de Palerme et au flamand Craneveld, son ami dévoué. Il eut aussi recours à Maximilien Transsylvanus, un des premiers secrétaires de l'empereur. Il écrivit plusieurs fois à ce personnage dont l'amitié nouvelle se montrait aussi vive que sincère. « Je ne vois pas, lui disait-il, à quoi pourra me servir un paiement si longtemps différé, à moins que dans les Champs-Élysées on

n'ait besoin d'argent. » Il s'étendait longuement sur les causes vraies ou simulées qui l'avaient empêché de revenir dans les Pays-Bas. Ses démarches n'eurent aucun effet, malgré la bonne volonté de Maximilien. « Je ne suis pas tourmenté pour ma pension, écrivait-il. Je sais combien cette cour est toujours affamée, véritable tonneau sans fond. »

Ce qui ajoutait à son mécontentement, c'est que Barbirius avait fait brèche à la pension qui lui était payée pour la prébende de Courtrai. Cet ami peu loyal avait autorisé par une lettre Jean de Hondt à payer la moitié de l'année courante à un certain Molendino, sous prétexte que c'était une chose consentie par Érasme. Celui-ci ne goûta pas cette manière d'agir. « Vous m'écrivez, lui disait-il, que notre amitié sera éternelle. Amis jusqu'à l'autel, dit un vieux proverbe; amis jusqu'à la bourse, dit un adage plus vrai encore. Vit-on jamais rien de plus cruel? Dépouiller un homme nu! spolier quelqu'un déjà spolié ! Vous savez avec quelle confiante candeur j'ai remis toute cette affaire à votre loyauté. Je vous aurais livré ma vie même avec une égale confiance. Parmi les luthériens, beaucoup de ceux qui étaient mes amis à toute épreuve, sont devenus presque mes ennemis mortels. Mais si Barbirius me trompe, je ne veux plus me fier à personne.... L'amitié d'Érasme peut bien supporter cette perte, mais non sa fortune. » Barbirius se justifia de son mieux. Il était réduit par sa pauvreté à de tristes expédients. Il avait été forcé par elle à suivre en France le nonce Aléandre, devenu archevêque de Brindes.

Érasme n'était pas encore tout à fait apaisé quelques mois plus tard. Cependant son ton était bien radouci. Barbirius pouvait le servir ou lui nuire auprès d'Aléandre. « Vous paraissez, lui écrivait-il, vous refroidir dans votre amitié, puisque vous ne me répondez pas. Jamais la mienne pour vous ne s'éteindra. D'ordinaire vous me promettez des monceaux d'or ; tâchez au moins de ne pas me dépouiller de ma pension : ce que vous paraissez vouloir faire..... Je ne doute

nullement de votre loyauté; mais je crains que vous ne tombiez en faute par votre candeur même, comme il vous arrive trop souvent. J'aime et j'admire Aléandre; mais certaines gens l'excitent contre moi, en lui inspirant de fausses défiances. De loin il est tout autre que de près. Votre prudence devra donc prendre garde de ne lui rien dire qui ne soit digne de notre amitié ou qui puisse l'animer contre moi. Mon pauvre corps se dessèche et s'affaiblit de plus en plus. Je présage que le jour n'est pas loin où je rejetterai cette vieille enveloppe, et où mon âme prendra son essor, cigale nouvelle qui chantera plus heureusement les louanges du Christ, après s'être envolée dans un air plus pur et plus libre. Que la pension de Courtrai soit alors à vous : maintenant il serait trop cruel de réduire Érasme, votre protégé, à mourir de faim. » Peu de temps après, il lui écrivait encore, l'appelant son très grand Mécène. Barbirius lui avait souvent promis les *montagnes du Pérou*. « Envoyez seulement, lui disait-il, un petit bloc d'or; je sais que vous êtes un maître homme. Tâchez, par votre éloquence, d'assurer une amitié solide entre Aléandre et moi.... » Il ajoutait : « Faites que je vous voie tout cousu d'or, et recueillez assez de butin pour nous suffire à tous deux. »

Ce qu'il disait de sa santé n'était que trop vrai. Dès le commencement de cette année, la gravelle avait mis sa vie dans le plus grand péril. Les efforts pour rejeter le gravier durèrent dix jours. Il avait désespéré de sa guérison. La maladie prenait divers caractères et défiait tous les remèdes. Dans les premiers jours de février, il renaissait péniblement à la vie. Il écrivait au chanoine Jean de Hondt : « J'ai bien failli vous libérer de votre charge; et maintenant me voilà ressuscité avec peine, si toutefois c'est vivre que d'être réservé à de nouvelles tortures ou plutôt à de nouvelles morts. Le Seigneur soit béni, lui qui a voulu purifier Érasme, l'éprouvant ici-bas pour l'épargner dans l'éternité. » Un médecin, le seul qui eût sa confiance, Antoninus de Cassovie, était parti pour

la Hongrie. Il n'osait se confier à ceux de Bâle, vrais Suisses, pour ne pas dire plus. Pendant l'été il alla un peu mieux, grâce à l'usage qu'il faisait du vin de Bourgogne mêlé à l'eau de réglisse cuite.

Menacé par les agitations sans cesse renaissantes des évangéliques, il s'applaudissait pourtant d'avoir décliné les instances pressantes qui l'avaient appelé en France. Une répugnance secrète l'avait averti des grands malheurs qui se préparaient. Vers la fin d'août, on faisait courir à Bâle des rumeurs favorables. On disait qu'une amitié indissoluble allait désormais unir les monarques. Érasme souhaitait que ces nouvelles fussent vraies; mais il songeait au caractère de l'empereur, à celui de la nation espagnole, et la crainte faisait évanouir l'espérance.

A côté du roi surnommé par l'histoire le père des lettres, la maison royale de France possédait une princesse d'un esprit rare, Marguerite de Valois, la *Marguerite* des *Marguerites*. Elle protégeait les lettres, et l'on disait même qu'elle avait du penchant pour les nouveautés en religion. Au milieu du désastre qui avait frappé la France et son roi, Érasme saisit l'occasion d'écrire à cette princesse une lettre de consolation que nous traduisons ici :

« Les admirateurs de vos vertus m'ont plusieurs fois exhorté par leurs lettres à écrire quelque chose à Votre Altesse pour la consoler dans cette funeste tempête. Celui donc qui porte cette lettre s'étant contre toute attente offert à moi, comme allant droit en Espagne et devant en revenir bientôt, je me suis demandé avec hésitation, s'il valait mieux me taire entièrement, ou envoyer une lettre brève et sans art. Un sentiment extraordinaire d'amour a triomphé de ma retenue et de mon trouble. Depuis longtemps, en effet, j'ai admiré et aimé tous ces dons éclatants de Dieu en vous, une sagesse digne même d'un philosophe, la chasteté, la tempérance, la piété, une force d'âme inébranlable et un merveilleux dédain pour toutes les choses périssables. Comment

ne pas admirer dans la sœur d'un si grand roi, ce que l'on trouve à peine dans des prêtres et dans des moines? Je n'en parlerais pas, si je ne savais avec certitude que vous n'attribuez aucun de ces avantages à vos propres forces, mais que vous en rapportez toute la gloire au Seigneur, source de tout bien. Aussi avons-nous pris la plume pour vous féliciter plutôt que pour vous consoler.

« Je conviens que le malheur est immense; mais il n'y a rien dans les choses humaines de si affreux qui puisse abattre une âme vraiment appuyée sur ce rocher immobile qui est Jésus-Christ. Si vous demandez comment je puis vous connaître, vous que je n'ai jamais vue, je répondrai que Votre Altesse est connue par son portrait de beaucoup de gens qui n'ont jamais eu le bonheur de la voir. Quant à moi, des hommes honnêtes et instruits m'ont dépeint votre âme par leurs lettres beaucoup plus fidèlement qu'un peintre ne saurait représenter l'image de votre corps par la magie des couleurs.

« Au reste, vous ne pouvez mettre en doute la vérité de mes paroles; je loue et j'apprécie une princesse qui m'est connue, mais je ne flatte pas sa puissance, car je n'ambitionne qu'une réciprocité d'amour. Depuis longtemps j'aimais le roi très chrétien ou plutôt je rendais amour pour amour à un prince qui avait provoqué mon affection par de si nombreuses avances. Je dois à l'empereur mon dévouement zélé ou plutôt même mon culte pieux, d'abord parce que je suis né dans ses États, et ensuite parce que, depuis un certain nombre d'années, je suis son conseiller sous la foi du serment. Mais que n'a-t-il plus tôt remporté cette victoire sur les Turcs! Quel n'eût pas été le bonheur des peuples, si les deux premiers monarques du monde, unis de sentiments, avaient joint leurs armes contre les ennemis acharnés de la chrétienté!... Jusqu'ici je n'ai pu féliciter de toute mon âme l'empereur au sujet de sa victoire, quelque brillante qu'elle soit, mais j'ai bon espoir que bientôt cette tempête fatale,

quelle qu'en soit la cause, ne sera pas moins heureuse pour vous et pour la France que pour l'Empereur, tant est grand l'art de celui qui gouverne les choses humaines par des conseils mystérieux et qui souvent, quand tout paraît désespéré, fait aboutir les maux des hommes aux dénoûments les plus favorables. Cette espérance, je la puise surtout dans la clémence miséricordieuse de Dieu, qui, je pense, nous est déjà devenue propice, ensuite dans le caractère de l'Empereur, dont la mansuétude égale ou surpasse même la bonne fortune; enfin dans la merveilleuse habileté du roi très chrétien.

« Je dis plus, j'ai la confiance que déjà un accord solide et indissoluble s'est établi entre eux. Mon espoir se trouve confirmé par une lettre de Votre Altesse à l'illustre baron polonais Jean de Lasco, avant votre départ pour l'Espagne; car ce seigneur vit avec moi dans la même maison, et tout est commun entre nous de par le droit de l'amitié. Non-seulement votre lettre montrait en vous une âme invincible aux rigueurs du sort; mais, par quelques paroles de bon augure, elle calmait aussi notre inquiétude. Si cet espoir n'est pas trompé, nous adresserons nos félicitations, non-seulement à l'Empereur et à vous, mais à toute la chrétienté.

« J'ai maintenant à implorer votre indulgence à un double titre, d'abord pour avoir osé écrire le premier à une si auguste princesse, et ensuite pour lui avoir écrit une lettre improvisée, comme un simple particulier ose à peine se le permettre avec un ami de sa condition. Mais la confiance que m'inspire la bonté extraordinaire de votre cœur a dissipé tous mes scrupules. Que le Seigneur Jésus vous conserve la vie et la jouissance de tous les vrais biens en lui-même. »

La princesse ne répondit pas. Gâté par les caresses de tant de rois et de princes, Érasme s'en étonna. Ce Jean de Lasco dont il parlait à Marguerite, était un polonais de haute

naissance. « C'est un cœur pur comme la neige, disait-il, un esprit brillant comme l'or et le diamant... Grâce à son aimable compagnie, j'ai presque rajeuni, moi que les maladies, les travaux, le dégoût des envieux ont jeté dans une sorte de marasme. » Jean de Lasco avait un frère appelé Hieroslaw, qui avait visité Érasme à Bâle et qui, depuis, avait annoncé l'intention de lui envoyer un cheval. « Vous m'enverriez Cyllare ou Pégase, lui écrivait le prince des lettrés, vous ne sauriez faire d'un limaçon un cavalier. » Bientôt le jeune polonais partit pour la Pologne. Son départ l'affligea vivement, quoiqu'il eût prévu ce malheur et qu'il se défiât de toutes les faveurs de la fortune. La Pologne avait en ce moment un évêque tout à la fois théologien, orateur et poète : phénomène rare parmi les prélats du temps, surtout dans cette partie reculée de l'Europe. C'était André Critius, évêque de Plock. Érasme lui écrivit quelques mots et lui envoya un ouvrage de Tunstall, évêque de Londres. « Il espérait, disait-il, sous le patronage d'un tel homme, s'insinuer lui-même dans l'amitié de l'évêque polonais qui daignait lire les écrits d'un batave. »

Dans cette même année moururent plusieurs hommes distingués qui excitèrent ses regrets à des degrés divers. « Les généraux des Muses, écrivait-il à Germain de Brie, tombent de tous côtés : à Padoue, Longueil, dont j'ai chez moi un discours travaillé avec un art merveilleux; à Rome, Baptiste Casalius; en Angleterre, Linacer; chez vous, de Loin; à Louvain, Dorpius, qui osait déjà publiquement manifester sa faveur pour les bonnes études; et peut-être, ajoutait-il, est-ce la cause de sa mort? Nous avons fait mention de Fr. de Loin dans un petit livre qui sera bientôt porté chez vous, quoique vous ayez consacré à l'immortalité la mémoire de cet homme dans une pièce de vers très élégante. Quant à moi, ma vie est usée; je vous passe le flambeau, à vous dont l'âge est florissant. »

A ces morts illustres, il fallait ajouter Papillon, en France;

le médecin Ambroise Léon de Nole, en Italie; le jurisconsulte Antoine Sucquet, en Brabant.

Érasme composa l'épitaphe de Dorpius; elle était courte et faite d'improvisation, mais non sans art. « La mémoire de Dorpius est sacrée pour moi, écrivait-il à Goclenius; je ne la laisserai pas périr, si mes écrits ont quelque pouvoir. Je déplorerais cette mort prématurée, mais notre époque est telle qu'aucun homme de bien ne peut être heureux; et lors même que les temps seraient très fortunés, il n'est pas de bonheur comparable à celui de vivre avec le Christ. »

Voici l'épitaphe traduite :

DEPUIS QUE MARTIN DORPIUS A QUITTÉ LA TERRE,
LA HOLLANDE, SA MÈRE, PLEURE CE FILS PERDU.
L'ORDRE DES THÉOLOGIENS PORTE LE DEUIL DE SA GLOIRE ÉTEINTE.
LES TRISTES MUSES AVEC LES GRACES NAÏVES
REGRETTENT PAR LEURS LARMES UN SI GRAND DÉFENSEUR.
TOUTE L'ÉCOLE DE LOUVAIN EN PLEURS
REDEMANDE SON ASTRE RADIEUX EN DISANT : Ô MORT,
CRUELLE, IMPITOYABLE, BARBARE, INJUSTE, ENVIEUSE,
FAUT-IL QU'AVANT LE TEMPS, COUPANT L'ARBRE EN FLEURS,
TU PRIVES DE SI RICHES DONS ET DE TANT D'ESPÉRANCES
LES VŒUX COMMUNS EN SUSPENS?... RÉPRIMEZ VOS MURMURES IMPIES;
IL N'EST PAS MORT; IL VIT, ET MAINTENANT SES DONS,
IL LES POSSÈDE SUREMENT, RETIRÉ D'UN SIÈCLE DÉTESTABLE.
NOUS DEVONS PLEURER SUR NOTRE SORT ET FÉLICITER DORPIUS SUR LE SIEN.
CETTE TERRE GARDE SON CORPS, DE SON AME PIEUSE
FRAGILE HÔTELLERIE : A LA VOIX DE LA TROMPETTE RETENTISSANTE,
ELLE RENDRA FIDÈLEMENT LE DÉPÔT QUI LUI A ÉTÉ CONFIÉ.

Antoine Sucquet avait été le protecteur loyal d'Erasme et le défenseur persévérant des bonnes études. Dans une lettre adressée à Jean Sucquet, son frère, Érasme honora sa mémoire. Ainsi disparaissaient peu à peu ses anciens amis du Brabant. Névius avait été frappé d'apoplexie l'année précédente. Paludanus, son ancien hôte, mourut en 1526. Privé de tant d'amis, il s'attachait davantage à ceux qui lui restaient. Bilibald lui avait envoyé son image en bronze, puis son portrait peint par Albert Dürer. Érasme, plein de joie, en orna

les murailles de sa chambre. « Je veux, disait-il, que mes yeux, se tournant n'importe de quel côté, aient toujours devant eux mon cher Bilibald. »

Il désirait lui-même depuis quelque temps être peint par le célèbre maître de Nuremberg. Mais était-ce possible à distance? A Bruxelles, Dürer avait commencé de le dessiner au charbon; mais il avait sans doute oublié ses traits depuis longtemps. Le portrait fut exécuté, mais il ne se trouva pas ressemblant. « Il ne faut pas s'en étonner, disait Érasme, j'ai tant changé depuis cinq ans. » Il ajoutait : « Cet homme est digne d'une mémoire immortelle. »

Nul ne pratiqua mieux la maxime de cet empereur romain qui, mourant, disait encore : « Travaillons. » Malgré ses soufrances, malgré des dégoûts passagers, il poursuivait ses publications. Indépendamment d'une nouvelle édition des *Adages*, il donna *Pline l'Ancien*, corrigé avec soin d'après un très ancien manuscrit. En même temps il préparait une quatrième édition du *Nouveau Testament* et une seconde édition de *Sénèque* (1). Il s'occupait aussi de traduire quelques écrits de saint Chrysostome. Enfin il livra au public un petit traité sur la médisance, intitulé *Lingua*, la langue. Aussi disait-il en plaisantant : « Désormais, Érasme sera muet. » Ce petit ouvrage, dédié à Christophe de Schydlowietz, chancelier de Pologne, eut une très grande vogue. En moins d'un an, Froben le réimprima trois fois. Le chancelier, flatté de cet hommage, offrit à l'auteur, comme gage de ses sentiments, une cuiller et une fourchette d'or.

(1) Dès l'année précédente, il avait entrepris une édition complète de *Saint Jérôme*. Cette œuvre ne fut terminée qu'en 1526.

CHAPITRE XXVII

Insomnie de Mélanchthon. — Livre d'Œcolampade sur l'Eucharistie. — Mariage de Luther. — Son livre du *Serf arbitre*. — Pélican. — Assemblée de Baden. — Léon de Zurich. — Lettre à François Ier. — Vente des *Colloques* interdite en Angleterre. — Les théologiens de Louvain. — Les Cicéroniens. — *Saint Irénée*. — *Le Mariage chrétien*. — Explosion d'une poudrière à Bâle.

Luther avait préparé longuement sa réponse au *Traité du libre arbitre*, mais il ne la publiait pas. Érasme s'en étonnait : « J'ai provoqué contre moi, écrivait-il, ce sanglier que l'on dit si féroce. Il a un livre tout prêt pour me combattre; et je ne devine pas pourquoi il tarde si longtemps à le mettre au jour. » Dans une lettre à Germain de Brie, il disait encore : « En s'efforçant de tout renouveler, Luther renverse tout. » Seul parmi les chefs de la Réforme, Mélanchthon conservait son entière sympathie. Estimé de tous les partis, il avait reçu de l'électeur Frédéric mourant mille florins d'or. Il était alors malade assez dangereusement. Sa maladie était une insomnie opiniâtre. Était-elle produite par l'application d'études trop prolongées ou par les perplexités d'une âme un peu obstinée, mais sincère? on ne saurait le dire.

Ce qui de plus en plus éloignait Érasme de Luther, c'étaient ses disciples et les conséquences extrêmes où ils poussaient la Réforme. Othon de Brunsfeld, croyant que la réponse préparée contre Sutor était destinée à combattre son libelle, lui offrit la paix. Érasme lui témoigna une dédaigneuse indiffé-

rence : « Othon avait fait un rêve fantastique. Il ne préparait rien contre lui. Il avait instamment prié un de ses amis qui voulait lui répondre, de ne pas donner suite à son projet. Othon lui pardonnait généreusement tous ses torts ; il ne s'en reconnaissait aucun ; il l'avait même cru tout autre avant la publication de son libelle. Il lui conseillait de tempérer son humeur sauvage par la modération et la douceur chrétienne, car sa lettre de paix elle-même respirait la menace et même l'outrage. Il était difficile d'entretenir l'amitié avec des caractères si hautains et si intraitables. « Quant aux sentiments chrétiens que vous me promettez, disait-il en finissant, nous vous en féliciterons, si vous les montrez. Je ne recherche ni ne repousse vos bons offices. Vous serez mon ami, si vous savez l'être de vous-même. Vous ferez assez pour moi, si vous vous abstenez de blesser la réputation d'autrui ; c'est la seule chose qui soit en votre pouvoir ; et rien n'est plus facile, surtout en ce temps-ci. »

Un de ses griefs contre les disciples du nouvel Évangile, c'est qu'ils n'avaient aucun respect pour le secret des lettres, les arrêtant, les ouvrant, les supprimant, les divulguant à leur gré. « Voilà, disait-il, le fruit de la foi évangélique. » A tous ces motifs de mécontentement s'en ajoutait un dernier d'une espèce particulière. Il protégeait des lettrés qui, plus ou moins imbus des nouvelles opinions, manquaient à sa confiance et faisaient rougir leur protecteur. Le duc George lui avait demandé un professeur de grec, pur de tout luthéranisme, pour remplacer Pierre de la Moselle, qui était mort. Érasme avait songé à Ceratinus, ce savant modeste qu'il n'avait pas oublié dans sa *lettre secrète* à Goclenius ; il fit au duc un magnifique éloge de son protégé : « En grec Cératinus valait trois Mosellanus et bien au-delà. Non moins habile dans la langue latine, il n'était pas non plus étranger à la philosophie. Il allait ranimer à Leipzig les études languissantes depuis la mort de Pierre de la Moselle. En un mot, il devait si bien faire que les autres Universités en ressentiraient

de la jalousie, ou mieux encore une salutaire émulation. »

Érasme le recommanda de même aux personnes influentes de la cour du prince, afin qu'il pût obtenir ce qu'il désirait, et en particulier une indemnité honnête pour les frais de voyage. « J'avais à peine espéré, disait-il, que ce savant accepterait la position qui lui était offerte; car, à Louvain, on le demandait pour professer le grec au collége des trois langues. » Le protégé répondit mal à un si vif intérêt. Érasme s'en affligea. « Je craignais bien, écrivait-il à Bilibald, qu'il n'oubliât mes avis et ne fît honte à ma recommandation. Tels sont la plupart des professeurs, nouveaux évangéliques. Où doit aboutir cet évangile? Je ne sais; ce qui est certain, c'est qu'il a fait ma perte, pour ce qui touche au bonheur de ce monde. »

Mais, tout irrité qu'il était contre les évangéliques, il ne voulait pas sortir de l'attitude expectante et modérée qu'il avait prise dans le *Traité du libre arbitre.* Lorsque, vers la fin de l'été 1525, Œcolampade publia son livre sur l'Eucharistie, il envisagea avec douleur et même avec effroi la nécessité morale où il serait sans doute d'entrer en lice avec ce redoutable adversaire. Il sentait lui-même qu'il n'était pas fait pour de telles controverses. Ce livre d'Œcolampade l'avait singulièrement ému. Il croyait qu'il était très difficile de le réfuter. « L'auteur, disait-il souvent, a étayé son opinion de tant de témoignages, de tant de raisonnements, que les élus eux-mêmes sembleraient pouvoir être séduits, si Dieu ne l'empêchait. Au lieu de la cithare, il faut que je prenne la faulx, si je ne veux, par mon silence, avoir l'air d'approuver. » Carlostadt dès le début avait persuadé le plus grand nombre. « Cette erreur, écrivait Érasme à l'anglais Lupsetus, s'est emparée de tous les esprits avec une telle rapidité que la flamme se communique moins vite au naphte. » Zwingle l'avait appuyée par deux petits livres. Un hollandais, Corneille Hoën, quatre ans auparavant, avait traité le même sujet dans une lettre anonyme qui venait d'être publiée. Œcolampade, prê-

chant tous les jours sur cet article, avait mis en colère beaucoup de gens, même parmi ceux qui n'étaient pas ennemis de Luther. Enfin il avait publié ce livre séduisant et plein d'art. Cependant l'ouvrage n'avait pas été imprimé à Bâle et on ne le vendait pas publiquement. « Me voilà, disait Érasme, entraîné de force dans l'arène, moi né pour des études bien différentes. » On lit encore dans une lettre à Bedda : « Cette cité chancelle ; mais elle semble encore pouvoir être guérie. Si ce livre parvient jusqu'à vous, vous comprendrez qu'il faut déployer vos armes et procéder non-seulement par des définitions, mais aussi par des raisons persuasives. »

Telle était la disposition de son esprit, lorsqu'on apprit le mariage de Luther. On ajoutait quelques particularités, démenties plus tard par Érasme lui-même, mais qu'au premier moment il consigna dans une lettre adressée au président de Hollande, Nicolas Evérard.

« Très illustre président, lui disait-il, les agitations comiques finissent presque toujours par le mariage, et soudain le calme se rétablit de tous côtés. Mais à présent les tragédies des princes ont la plupart du temps un pareil dénoûment qui n'est pas bien agréable au peuple, mais qui est cependant préférable à la guerre ; car il aime mieux être pillé que vendu. La tragédie de Luther aura probablement une fin semblable. Ce moine a épousé une religieuse ; et pour que vous sachiez combien le mariage s'est fait sous d'heureux auspices, la nouvelle mariée a fait ses couches quatorze jours environ après le chant nuptial. Luther commence à devenir plus doux et sa plume a moins de violence. Il n'y a rien de si sauvage qu'une épouse n'apprivoise. » Ailleurs il disait avec une brièveté mordante : « Luther a épousé une fille merveilleusement belle de l'illustre famille de Bora, mais, dit-on, sans dot, et qui avait cessé d'être vestale depuis plusieurs années. De plus il a déposé lui-même le manteau et la barbe du philosophe. Les exhortations de ses frères l'y ont poussé. »

Le livre de Luther parut enfin, contrairement à l'attente

générale. Il avait pour titre : *Du serf arbitre* (1). Le fougueux théologien se surpassait lui-même par toute espèce d'insolence. Érasme en parlait ainsi à Jean Henekell, prédicateur de la reine de Hongrie. « Luther vient de répondre à mon livre civil par un écrit injurieux et bouffon ; mais je suis prêt à tout souffrir pour la religion chrétienne. Peu m'importe, pourvu que l'Évangile triomphe. » Dans une autre lettre, il se plaignait avec plus d'amertume : « Offensé par mon petit traité où la discussion est si modérée, Luther, a écrit contre moi un gros volume tel que personne n'en écrirait de pareil contre un turc. »

Ayant reçu le livre douze jours seulement avant la foire de Francfort, il se mit sur-le-champ à l'œuvre ; mais malgré sa diligence et sa prodigieuse facilité, il ne put donner qu'une partie de sa réponse. Il disait tristement au jeune polonais, Jean de Lasco : « Moi toujours ami de la paix et du repos, me voilà forcé de combattre contre des bêtes féroces. » Violence, bouffonnerie, méchanceté, tout se trouvait réuni dans cet écrit de Luther contre un homme qui s'était abstenu de toute parole injurieuse. « Tout ce que l'église de Wittemberg a pu trouver par la science et par l'injure, écrivait-il à l'évêque de Londres, a été mis dans ce livre. Le volume est d'une grosseur démesurée et on le traduit en allemand pour exciter contre moi les artisans et les laboureurs, car Érasme est muet pour eux. On avait pris un soin merveilleux pour que ce livre ne pût me parvenir avant la foire de Francfort. L'ouvrage étant ainsi répandu sans ma réponse, ils auraient triomphé impunément pendant quelques mois. Par hasard, un ami me l'a envoyé de Leipzig, mais si tard que pour le lire, répondre et imprimer la réponse, il m'est resté à peine douze jours. Je sais que vous ne le croirez pas ; mais ici on le croit, parce qu'on l'a vu. Nous répondrons au reste avec plus de soin. » Un peu plus loin, il ajoutait : « Je m'étonne de trou-

(1) *De servo arbitrio.*

ver dans Luther deux personnage si opposés. Il écrit certaines choses qui semblent respirer un cœur apostolique. D'un autre côté, dans ses railleries, dans ses sarcasmes, dans ses injures et ses plaisanteries amères, il n'est pas de bouffon qu'il ne surpasse. Il brave avec une grande audace empereurs et pontifes. Aux plus petits bourdonnements des hommes les moins graves et les plus méprisables, il se déchaîne avec fureur contre le premier venu, comme s'il oubliait la pièce qu'il joue et le rôle qu'il a pris. »

On trouve encore dans la correspondance ces paroles : « J'espérais qu'une épouse rendrait Luther moins sauvage; mais lui, contre l'attente universelle, a publié contre moi un livre travaillé, il est vrai, avec le plus grand soin, mais si violent qu'il n'a rien écrit de plus hostile contre personne. Où en est arrivé cet Érasme pacifique? A un âge où les gladiateurs obtiennent d'ordinaire leur congé, le voilà contraint de paraître dans l'arène en Mirmillon. Oh! que vous êtes heureux, vous à qui il est permis de gazouiller avec les Muses ! » — « J'avais écrit, disait-il au cardinal Wolsey, qu'il n'y avait rien de si indomptable qu'une épouse ne pût dompter. Je me suis bien trompé dans cette opinion. Au milieu de ses noces mêmes, Luther a écrit contre moi ce livre impitoyable. Il croit pourtant avoir tenu la plume avec tant de modération, qu'aussitôt après la publication de son livre, il m'a écrit une lettre où il me demande presque de le remercier, parce que, par égard pour notre amitié, il m'a ménagé en tant d'endroits. Il me jure et veut me persuader entièrement que Luther a pour Érasme des sentiments pleins de candeur. Voilà comment son épouse l'a apprivoisé !... Combattre cette faction, c'est avoir affaire à l'hydre de Lerne. »

Il répondit avec une véhémence contenue à cette étrange lettre de Luther. « Votre lettre, lui disait-il, m'a été remise trop tard; mais lors même qu'elle serait venue à temps, elle ne m'aurait nullement ébranlé. Je ne suis pas d'un caractère assez enfantin pour que, après avoir reçu tant de blessures

plus que mortelles, je me laisse apaiser par quelques douceurs et séduire par des caresses. Le monde sait déjà quel est votre caractère; quant à votre plume, vous l'avez si bien modérée que jusqu'ici vous n'avez écrit contre personne avec plus de rage, et même, ce qui est plus détestable, avec plus de malice déloyale. Ici apparemment vous vous rappelez que vous êtes un faible pécheur, lorsque vous demandez ailleurs à être tenu presque pour un dieu. Vous êtes, dites-vous, un homme doué d'un esprit ardent, et un sujet si relevé vous charme. Pourquoi donc ne répandiez-vous pas depuis longtemps cette admirable véhémence contre l'évêque de Rochester ou contre Cochlœus qui vous nomment expressément et vous provoquent de leur injures, tandis que mon traité discute avec civilité? Mais que font au sujet tant d'injures bouffonnes, tant de mensonges qui m'accusent d'être athée, épicurien, sceptique dans les choses de la foi chrétienne, blasphémateur enfin? Que ne suis-je pas, en effet, sans compter beaucoup d'autres articles que vous passez sous silence? Je supporte en vérité d'autant plus aisément ces accusations, qu'il n'est rien en elles sur quoi ma conscience éprouve quelques remords. Si je n'avais des sentiments chrétiens sur Dieu et les divines Écritures, je ne souhaiterais pas vivre un jour de plus...

« Si vous aviez plaidé votre cause avec la véhémence qui vous est ordinaire, mais sans injures furieuses, vous auriez provoqué moins de gens contre vous; mais il vous a plu de remplir avec elles plus du tiers du volume, tandis que vous obéissiez à l'impulsion de votre cœur. Le livre lui-même dit assez quelle déférence vous avez eue pour moi, vous qui m'adressez tant d'accusations manifestes, tandis que mon traité n'avait pas voulu attaquer ce que le monde même connaît. Vous vous imaginez sans doute qu'Érasme n'a point de partisans. Il en a plus que vous ne croyez. Mais peu importe ce qui nous attend tous deux, à moi surtout qui dois bientôt quitter cette terre, quand même le monde entier m'applau-

dirait. Ce qui afflige tous les gens de bien avec moi, c'est que grâce à votre caractère si arrogant, si provocateur, si factieux, vous ébranlez l'univers entier par une division funeste. Vous exposez les gens de bien et les amis des bonnes lettres à la haine furieuse de certains pharisiens. Vous armez pour la révolte les méchants et tous ceux qui désirent des bouleversements. En un mot, vous conduisez l'affaire de l'Évangile de manière à tout confondre, le sacré et le profane, comme si vous mettiez votre zèle à empêcher que cette tempête n'ait une fin heureuse : but vers lequel j'ai toujours dirigé mes efforts.

« Ce que vous me devez, de quel prix vous avez payé mes services, c'est ce que je ne veux pas examiner. Quoi qu'il en soit, c'est une affaire privée. Le malheur public, voilà ce qui m'afflige : cette confusion irrémédiable de toutes choses, que nous ne devons qu'à votre esprit emporté, rétif aux conseils de sages amis, docile à toutes les excitations de gens légers et fourbes. Quels hommes vous avez arrachés à la puissance des ténèbres, je l'ignore. Mais c'est contre ces ingrats que vous deviez diriger la pointe de votre plume plutôt que contre une discussion modérée. Je vous souhaiterais un meilleur esprit, si vous étiez moins satisfait du vôtre. Vous me souhaiterez ce que vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas votre esprit, à moins que le Seigneur ne l'ait changé. »

Ces vives paroles font voir que le temps des ménagements était passé. On lit dans une lettre intime : « Luther, à l'instigation de gens qui pourtant sont en désaccord avec lui sur l'Eucharistie, a écrit contre moi de manière à ne laisser aucune place à l'amitié. » Il soupçonnait Mélanchthon lui-même d'avoir manqué aux devoirs qu'elle impose; mais celui-ci réclama et fit admettre sa justification. Ce qui semblait certain, c'est que Luther avait d'abord résolu de garder le silence; il le déclarait lui-même. Mais lorsque Jérôme Emser eut traduit en allemand le *Traité du libre arbitre*, ses amis, outrés de la jactance de certains hommes, l'avaient excité par leurs

lettres à terrasser Érasme, s'il voulait que son parti pût se maintenir. Dès lors Luther, se livrant à toute sa violence, avait accusé son adversaire de ne croire ni à l'existence de Dieu, comme Lucien, ni à la Providence, comme Épicure, de tourner en dérision les Écritures sacrées, d'être l'ennemi déclaré de la religion chrétienne. Ce qui ne l'empêchait pas de trouver qu'il avait été bien modéré, contrairement à sa nature et à son habitude. Ses amis eux-mêmes s'étonnaient de la modération de sa réponse, alors qu'il avait été, selon eux, attaqué avec tant de violence.

Érasme croyait deviner, d'après certains passages que Pélican dans ses lettres lui avait communiqué quelque chose de leurs entretiens particuliers. Non content de cette indiscrétion inexcusable, Pélican avait répandu le bruit qu'Érasme pensait comme lui au sujet de l'Eucharistie. Celui-ci avait coutume, ainsi qu'il l'avouait, de discuter librement sur toutes choses avec des amis éclairés, surtout en l'absence des faibles, le plus souvent par amour de la libre recherche, quelquefois par manière d'essai ou pour examiner, d'autres fois encore par caprice d'humeur. Peut-être même en ceci poussait-il l'ingénuité au-delà des justes bornes; il en convenait. Mais jamais, ni sérieusement ni en plaisantant, il n'avait dit qu'il n'y eût que du pain et du vin dans l'Eucharistie, qu'il n'y eût pas le corps et le sang réels de Jésus-Christ. Jamais un pareil sentiment n'avait pris possession de son âme. Quelques doutes légers avaient pu effleurer son esprit, mais il les avait repoussés en considérant l'amour incompréhensible de Dieu pour nous, en pesant les paroles des divines Écritures qui avaient forcé l'assentiment de Luther lui-même, si prompt à rejeter les opinions professées par l'Église catholique.

Il écrivit à Pélican pour se plaindre de sa manière d'agir. « La force évangélique, lui disait-il, ne détruit pas les vertus morales, mais elle les porte à la perfection. C'est une chose contraire non-seulement à la vertu, mais à tout sentiment

humain, que de trahir les secrets de l'amitié. Vous avez fait pis encore. Vous avez communiqué mystérieusement à Jean de Lasco ce qu'Érasme n'a jamais dit ni pensé. Le trait était lancé, et cet excellent jeune homme allait l'emporter avec lui dans sa patrie, si le hasard n'avait fait tomber la conversation sur ce sujet. » — « Je sais, ajoutait-il, combien l'autorité des Conciles a peu de poids auprès de vous; pour moi, je ne méprise même pas celle de l'Église romaine, surtout quand elle est d'accord avec toutes les autres... C'est l'Église qui m'a persuadé de croire à l'Évangile; c'est elle aussi qui m'a enseigné à interpréter les paroles qu'il contient. Jusqu'ici, avec tous les chrétiens, j'ai adoré dans l'Eucharistie le Christ qui a souffert pour moi, et je ne vois pas encore de raison qui doive me faire abandonner cette croyance. Aucun raisonnement humain ne pourra me séparer du sentiment unanime de l'univers chrétien. Ces cinq paroles : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, » ont plus de valeur pour moi que tous les raisonnements d'Aristote et des autres philosophes pour démontrer l'éternité du monde. »

Pélican avait donc été non-seulement indiscret, mais imposteur. Il avait voulu abuser de son nom pour accréditer une opinion à laquelle il croyait lui-même depuis peu (1). « Jusqu'ici, ajoutait Érasme, je m'appuie fortement sur le consentement universel de l'Église. Je me laisserais mettre en pièces, membre par membre, plutôt que de professer votre opinion qui est contraire à ma conscience. Libre à vous de divulguer les épanchements de l'amitié et tous les propos sérieux ou plaisants échappés à l'abandon d'une causerie familière; mais moi, je ne souffrirai pas qu'on me représente comme l'auteur ou le sectateur d'un dogme qui n'a jamais été ni dans ma bouche ni dans mon cœur... »

Le nom de Pélican ne se trouvait pas dans cette lettre qui

(1) Farel avait glissé un mensonge semblable à l'oreille d'un anglais, disant qu'Érasme pensait bien, mais qu'il n'osait professer son opinion.

devait demeurer secrète; mais Berus et un certan Cantiuncula, docteur en droit civil et en droit canon, la montrèrent à quelques personnes. Elle fut lue à Bâle en plein sénat. Traduite en allemand, elle se répandit au loin. Érasme le regretta. Pélican répondit par plusieurs lettres verbeuses et pleines d'inconvenance. Il allait jusqu'à menacer son adversaire de la relégation. Érasme lui conseilla de mieux employer son temps et de ne pas troubler le repos d'autrui. « Vous êtes disert avec la langue, mais non avec la plume, lui disait-il; si vous avez quelque chose à me communiquer, dites-le-moi désormais en face. » Alors Pélican se rendit auprès de lui. Érasme lui demanda ce qu'il prétendait par ses lettres. Il répondit avec embarras. Son interlocuteur le pressa vivement. Enfin il avoua d'une manière telle quelle avoir dit qu'il pensait comme Érasme. Celui-ci voulut savoir quelle était cette pensée commune. Après beaucoup de tergiversations, il répondit : « C'est que le corps et le sang du Seigneur sont dans l'Eucharistie. Pensez-vous de même? — Oui, dit Érasme, et sans restriction. Croyez-vous qu'ils soient là seulement en signe? — Non, répliqua Pélican. Mais je pense que la vertu du Christ s'y trouve présente. » — Érasme poursuivit : « Ne croyez-vous pas que la substance du corps est là aussi présente? » Il déclara qu'il ne le croyait pas. Ensuite Érasme lui demanda si jamais il avait professé cette opinion devant lui. Pélican avoua que non et c'était vrai. Alors son interlocuteur le pria de dire si jamais il l'avait entendu lui-même exprimer ce sentiment. Pélican répondit que non; en effet, il l'avait souvent entendu manifester une opinion contraire, mais grâce à une équivoque, il croyait pouvoir dire qu'ils pensaient de même. Bientôt Pélican fut appelé à Zurich pour y enseigner les lettres hébraïques. « Ce sera, disait Érasme, le dernier des évangéliques auquel j'aurai confié quelque chose. »

Lorsque le livre d'Œcolampade avait paru, le sénat de Bâle, quelque peu troublé par cette opinion nouvelle, avait

consulté officieusement Érasme, Berus, Bon. Amerbach et Cantiuncula. Aussitôt Zwingle, Œcolampade, Capiton et Pélican, avaient pris fort à cœur l'affaire. Une lettre de Capiton avait dirigé son essor vers Bâle pour enlever toute autorité aux quatre personnages. Un libelle diffamatoire fut même préparé. « Tels sont, disait Érasme, les secours sur lesquels s'appuie l'Évangile. » Il n'avait été consulté que sur le point de savoir si le livre d'Œcolampade renfermait quelque chose qui dût en faire interdire la vente publique. Il avait répondu, sans rien dire d'injurieux pour Œcolampade.

Interrogé par le magistrat sur le fond même du débat, il avait déclaré qu'il ne croyait pas autre chose que ce que l'Église avait défini. Cette réponse avait mécontenté les nouveaux évangéliques qui voulaient faire triompher leur sentiment. Luther, avec quelques-uns de ses disciples, défendait à sa manière le dogme de la présence réelle, si vivement attaqué par le plus grand nombre des novateurs. De part et d'autre, la question était débattue dans des petits livres mordants. En Suisse, on décida qu'une discussion publique aurait lieu vers la Pentecôte, dans la ville de Baden, ainsi nommée à cause de ses bains. Érasme avait commencé un écrit sur l'Eucharistie, mais il avait interrompu son travail, dans la crainte de voir renaître à cette occasion la révolte qui avait éclaté l'année précédente. D'autres motifs encore le portaient à s'abstenir, comme on le verra bientôt. Œcolampade avait pour lui la plus grande partie du peuple et plusieurs sénateurs. L'assemblée convoquée à Baden se réunit. Érasme, malgré le désir de tous les Suisses et l'invitation du sénat de Bâle, n'y assista pas, mais il adressa une lettre à la nation assemblée. En voici la substance : Il espérait que l'esprit de Jésus inspirerait à leurs cœurs des conseils salutaires pour s'attacher d'un concert unanime à la doctrine de l'Église catholique. Il croyait devoir seulement leur donner un avis qui les intéressait non moins que lui-même. Quelques jours auparavant, on avait répandu un petit livre qui

avait pour titre : *Opinion de Luther et d'Érasme sur la cène du Seigneur*. Il était difficile de dire s'il y avait dans ce livre plus de sottise que de malice. Il portait un nom supposé (1). Sous la forme d'un éloge pompeux, Érasme recevait un éclatant outrage. L'auteur lui attribuait de la propension pour une opinion déjà anciennement condamnée par l'Église catholique. Il l'accusait de cacher par timidité sa pensée véritable. Il citait des passages de ses livres impudemment altérés pour autoriser ce soupçon. Érasme se proposait bientôt, peut-être en moins de six jours, d'étaler dans un écrit imprimé le délire de l'écrivain.

Pour éclairer les simples, il protestait d'avance qu'il n'avait rien écrit de contraire au dogme reconnu par l'Église catholique, d'après les livres sacrés. Il n'avait jamais approuvé ni de vive voix ni autrement l'opinion de Wiclef, renouvelée maintenant par quelques-uns. Cette déclaration lui suffisait devant les hommes, mais il appelait sur sa tête la colère de Dieu, si jamais de cœur il s'était séparé sur ce point de la doctrine catholique. C'était un triste courage que de n'oser signer ses livres et de troubler le monde par des écrits anonymes et des nouveautés. Pour lui, il ne suivait qu'une règle, sa conscience, sans autre crainte que celle de Dieu. Tels étaient ses sentiments sincères. A la justice de la nation helvétique, il appartenait de ne point permettre à des esprits légers et extravagants de se jouer ainsi impunément de la vie et de la réputation d'autrui, en compromettant les intérêts publics.

L'auteur du libelle était Léon de Zurich. Il le déclara lui-même dans un écrit en langue allemande, qui fut publié. Il ajouta une lettre manuscrite beaucoup plus violente où il provoquait Érasme à une lutte à outrance. Mais celui-ci préféra se taire. A vrai dire, sa croyance au sujet de l'Eucharistie ne fut pas toujours aussi nette et aussi ferme qu'il l'as-

(1) Le nom de *Léopold*.

surait. Dans ses annotations sur le Nouveau Testament, dans ses Paraphrases, il avait laissé échapper des paroles équivoques. Il écrivait à Bilibald : « Pour moi, le sentiment d'Œcolampade ne me déplairait pas, s'il n'avait contre lui la croyance universelle de l'Église, car je ne vois pas ce que fait un corps insensible et qui même sensible serait inutile, pourvu que la grâce spirituelle soit présente dans le signe; et pourtant je ne puis m'écarter de la croyance commune de l'Église, et je ne m'en suis jamais écarté. » Dans un post-scriptum d'une autre lettre, il disait : « Sur quelques points du dogme eucharistique, moi, homme peu instruit, j'aurais quelques doutes, si l'autorité de l'Église ne fortifiait pas ma foi. » Plus tard, nous le verrons affirmer sa croyance plus catégoriquement.

Bilibald avait composé sur cette matière un petit livre qui plaisait aux ennemis de Luther autant qu'il déplaisait aux partisans d'Œcolampade. Érasme voyait avec peine ce désaccord. « S'il blessait seulement les méchants, disait-il, ce serait supportable; maintenant, grâce à ce dissentiment, certaines gens qui ne veulent de bien à aucun homme vertueux, lèvent la tête; j'aurais voulu que cette discussion eût été remise à un autre temps, ou que l'on fût d'accord dans la vérité. » Ces paroles font voir qu'il ne désirait guère le triomphe du parti ecclésiastique, tant qu'une réforme pacifique ne pourrait pas être espérée, comme une garantie contre le retour du mal et contre les excès de la victoire.

Ce qui augmentait sa tiédeur, voisine de l'hostilité, c'étaient les accusations violentes des théologiens et des moines, qui ne cessaient pas. On l'attaquait partout, en France, en Angleterre, en Brabant, en Espagne, en Italie; mais en ce moment les coups les plus redoutables partaient de la France. En répondant aux critiques de Bedda, Érasme s'était efforcé vainement de garder la plus grande modération sur la plupart des articles. Ayant appris que le syndic de la Sorbonne s'était offensé de sa franchise, il envoya ses réponses à la

Faculté elle-même, pour qu'elles fussent examinées par des hommes exempts de haine et d'envie. S'ils y trouvaient quelque chose qui fût contraire à la pureté de la doctrine, il les priait de l'avertir fraternellement. Il corrigerait ou expliquerait d'une manière satisfaisante les points censurés.

Le fougueux syndic, de plus en plus choqué (1), publia un livre contre Érasme et Lefebvre, avec l'assentiment de la Faculté. Voyant l'orage qui le menaçait, Érasme invoqua la protection du Parlement. Au lieu d'attendre le jugement de ses collègues, Bedda, n'écoutant que sa haine, s'était hâté, disait-il, de lancer ses calomnies, au grand déshonneur d'une école célèbre et de l'ordre entier des théologiens, comme aussi à la grande joie des luthériens et de ceux qui étaient encore pires... Pour lui, il ne prétendait pas être infaillible, mais on n'avait pu encore faire voir dans ses livres une seule erreur condamnée. Il avait cru devoir donner des avertissements salutaires sur certains abus; mais il était ennemi du scandale et du schisme. Il avait mieux aimé se voir déchiré par les exagérés des deux partis que d'être en sûreté dans la faction. Il n'était pas juste qu'on imprimât à Paris les livres de Sutor et de Bedda, tandis qu'on interdisait les autres. Pourquoi pousser au luthéranisme ceux qui n'étaient pas pour Luther et qui, en lui donnant leur assentiment, pourraient renouveler la tragédie? Dans sa haine calomniatrice, Bedda n'avait tenu compte ni de ses réponses, ni des corrections de la dernière édition. Le parlement devait, dans l'intérêt de la paix publique, imposer un frein à cette rage de médire, ou permettre la libre circulation de ses réponses. Prêt à servir sous la même bannière avec les défenseurs de

(1) Ce qui paraît avoir augmenté la colère de Bedda, c'est qu'Érasme avait cherché à le tourner en ridicule, ainsi que G. du Chesne, dans son édition des *Colloques*, de 1526. « Que nous apportez-vous de nouveau de Paris? » dit un des interlocuteurs. — « Une chose incroyable, une bette dogmatise et un chêne prêche, *beta sapit et quercus concionatur*. — C'est un prodige. Il faut qu'ils n'aient pour auditeurs que des champignons. »

V. Burigny, t. II, p. 208.

la pureté de la foi chrétienne, il croyait tenir une conduite plus modérée, en demandant l'appui du Parlement, arbitre suprême du droit et de l'équité, qu'en répondant à la fureur par la fureur.

De son côté, Sutor, non content d'avoir publié le livre assez volumineux où il relevait des témérités, des hérésies, des blasphèmes sans nombre, lançait un nouvel écrit beaucoup plus violent que le premier. « Sous prétexte de défendre la religion, écrivait Érasme à Chiregati, ces hommes obéissent à leur haine contre les bonnes lettres. Ils se livrent à d'étranges menées pour blesser d'une manière quelconque ceux qui favorisent leurs progrès. Ils ne me laissent aucun loisir pour faire ce que mon âme désire et ce que votre piété me conseille. »

Il adressa au supérieur de la Grande-Chartreuse une lettre modérée où, tout en se plaignant de Sutor, il semblait avouer qu'il n'était pas à l'abri de tout blâme. Il était heureux, disait-il, d'apprendre qu'un religieux d'une piété si haute daignait lire ses écrits. Il le priait de lui dire ce qui pouvait l'avoir choqué. Peut-être avait-il été rendu trop confiant par les éloges universels qui retentissaient à ses oreilles. Deux ou trois critiques bienveillantes l'auraient beaucoup mieux servi.

Maintenant il se punissait lui-même de sa témérité. Il avait mis tant de soin au *Saint Jérôme*, qu'il ne voyait pas ce qu'un lecteur même ombrageux pouvait demander de plus. Il avait fait le même travail sur les *Adages*. Il avait commencé aussi à revoir les *Paraphrases* et se préparait à corriger de même tout le reste. Obligé de descendre dans l'arène malgré son âge, pour répondre au livre virulent de Luther, il essuyait en même temps les attaques du parti opposé. Pierre Sutor l'avait provoqué sans cause. Satisfait du lustre donné à son nom obscur, il avait opposé à l'*Apologie* d'Érasme une *Contre-Apologie* bouffonne et furieuse auprès de laquelle le livre précédent pouvait sembler honnête et sage. Il lui

refusait toute science théologique. Il l'accusait de blasphémer contre tous les saints et contre Dieu même. Comme preuve, il citait un passage de l'*Éloge de la Folie* où le hasard divinisé s'attribuait en grande partie l'invention des arts. Il n'avait pas craint d'attaquer l'ouvrage du *Nouveau Testament*, qui avait pour lui les plus augustes autorités, celle du pape, celle de tant d'évêques et de tant de théologiens. Bedda avait fait de vains efforts pour modérer sa plume dans le premier livre. Comme lui, beaucoup de théologiens désapprouvaient sa conduite et rougissaient de l'avoir pour collègue.

Dans cette lettre, Érasme avait su contenir sa colère. Nous la verrons éclater bientôt avec une singulière énergie. Louis de Berquin avait été de nouveau jeté en prison pour avoir traduit quelques-uns de ses opuscules, et l'on instruisait activement contre lui. La mère du roi avait écrit par deux fois aux délégués d'attendre le retour de François Ier, qui était prochain. Les délégués n'en avaient pas moins procédé contre le gentilhomme et l'avaient déclaré hérétique. Le roi, à son retour, ayant appris ce qui s'était passé, leur fit dire qu'il voulait connaître de cette affaire et qu'il leur demanderait compte de la vie et de la mort de Berquin (1). En attendant, le chevalier continuait dans sa prison de discuter avec les théologiens. Érasme n'approuvait pas sa téméraire hardiesse, mais il se réjouissait qu'il eût échappé. Il écrivait à François Molin : « Je me réjouis qu'*un Dieu*, paraissant à propos, ait mis un frein à ces furies conjurées pour la ruine des bonnes lettres et la perte de la vigueur évangélique. Ces pharisiens ne trouvent aucune cruauté suffisante. » Il avait reçu les articles condamnés qui, selon lui, révélaient seulement les plus impudentes calomnies et la plus grossière ignorance.

Certains amis le pressaient dans leurs lettres de féliciter le

(1) Par sa lettre au Parlement, datée d'Amboise, 9 avril 1526, François Ier avait fait savoir qu'il était mécontent de la vivacité avec laquelle certains docteurs agissaient contre Érasme.

V. Burigny, t. II, p. 217.

roi de France sur son heureux retour au milieu de son peuple. Érasme hésitait. C'était un sujet délicat. Il importait de ne blesser personne. Avant d'écrire, il voulut être renseigné sur le véritable état des choses. Pour le connaître, il eut recours à François Molin et à un ancien domestique, Hilaire Bertulphe, car il n'était pas sûr de se fier aux bruits populaires. Il voyait peu de personnes se féliciter d'une paix qui ne semblait pas devoir durer, parce que les conditions en étaient trop dures. « Mais, disait-il, j'espère que cette infortune sera heureuse pour le roi... A l'avenir, il ne se laissera pas si facilement aller à la guerre. Toutefois, j'aurais souhaité que cette sagesse lui eût coûté moins cher. » Molin ne répondit pas. Il avait péri d'une mort tragique (1).

Cependant, le 16 juin 1526, Érasme écrivit au roi la lettre qui est ici reproduite en grande partie : « Plus le malheur des temps passés nous a causé une longue et cruelle affliction, ô vous le plus chrétien des rois, plus la sérénité, revenue enfin, nous a donné de joie... Certes, j'avais le cœur serré en voyant que la fortune avait mal répondu à la magnanimité et aux vertus d'un monarque dont la bienveillance prononcée pour moi s'était fait pleinement voir par des preuves nombreuses... De même, je me réjouis de ce que, grâce à la faveur du ciel, la France a recouvré son roi, le monde, sa tranquillité, le chœur des gens de bien et des savants, son protecteur...

« Quoique cette paix semble à quelques-uns avoir été conclue à des conditions sévères, pour ne pas dire prop rigoureuses, j'ai pourtant confiance que le maître suprême du monde, dans ses conseils mystérieux et impénétrables, tournera toutes choses à une heureuse fin... Si une solide union s'établit entre les monarques chrétiens, les Turcs seront moins hardis. Ceux qui, flattant à leur convenance tantôt un roi, tantôt un autre, sont puissants par vos divisions, seront

(1) *V.* la note P, à la fin du volume.

remis à leur place. De cette façon, vous pourrez tout à la fois remédier au fâcheux état des bonnes études et aux maux, depuis longtemps intolérables, qui travaillent l'Église. Maintenant chacun des deux partis renferme quelques méchants déclamateurs, entêtés et sans jugement, qui, par leurs clameurs et leurs libelles furieux, attisent cet incendie. Il se trouve à Paris quelques esprits malheureux, nés pour haïr les bonnes lettres et la paix publique, dont les principaux sont Noël Bedda et Pierre Sutor, moine chartreux. Ces hommes, par des écrits pleins d'ignorance et de fausseté, se livrent eux-mêmes à la risée du monde, se répandent en injures plus que bouffonnes contre Lefebvre et contre moi. Les gens instruits et sensés se moquent d'eux ; mais ils blessent notre réputation auprès des ignorants et des simples. Ils corrompent le fruit que nous avons cherché au prix de tant de veilles. Lefebvre répondra pour son compte. Quant à ce qui me regarde, je puis montrer dans les censures de Bedda cent mensonges manifestes et des calomnies révoltantes ; et si l'affaire était traitée en langue vulgaire, les jardiniers et les cordonniers pourraient juger que ces hommes n'ont pas la tête saine.

« J'envoie quelques passages brièvement annotés ; et voilà ceux qui prononcent sur les questions d'hérésie, d'après les dénonciations desquels d'honnêtes gens sont traînés en prison et jetés dans les flammes ; car ils aiment mieux les faire périr à tout prix que de se voir eux-mêmes convaincus de calomnie. S'il leur est permis de mentir contre nous avec tant d'impudence, et cela dans des livres publiés, et si, par contre, il ne nous est pas permis à nous-mêmes de repousser la calomnie, que sera cette université jadis célèbre, sinon une caverne de brigands? Si ces pharisiens voient une telle audace impunie, aucun homme de bien ne sera en sûreté. Ils mettent en avant le prétexte de la foi; mais en réalité ils poursuivent un autre objet ; ils préparent sourdement leur domination même sur les princes : c'est là qu'ils tendent par

leurs ténébreuses menées. Si le prince n'obéit pas en tout à leur volonté, il sera accusé de favoriser les hérétiques et pourra être abandonné de ses sujets, à l'appel de l'Église, c'est-à-dire de quelques faux moines et de quelques faux théologiens conjurés ; qu'ils poursuivent ce but par des voies obscures, leurs écrits mêmes le déclarent. Il sera donc sage d'arrêter les commencements. Je ne parle pas de tous les moines et de tous les théologiens ; mais de certains d'entre eux dont la méchanceté ignorante a plus de pouvoir que la docte modération des autres.

« On m'a fait parvenir des articles recueillis par je ne sais quels délégués dans mes livres que Louis de Berquin a traduits. Ces censures ne sont pas beaucoup plus raisonnables que celles de Bedda. Pour ce fait, un homme se trouve en péril. La mort de Papillon a fait naître de graves soupçons d'empoisonnement : Fr. Molin et du Blet ont péri ; Michel d'Arande a été en danger. On a deux fois poursuivi L. de Berquin. On s'attaque maintenant à Lefebvre et à Érasme. On recueille dans mes livres des soupçons et des calomnies. On n'a pu encore montrer un seul passage renfermant une opinion contraire à la foi chrétienne. S'il est pieux d'écarter de l'Église les séditions et les doctrines perverses, il est impie d'accuser d'impiété ceux qui combattent pour la piété évangélique et de pousser dans le camp de l'ennemi ceux que nous voyons lutter pour nous contre cet ennemi même.

« Mais je montrerai une autre fois comment la tyrannie de ces hommes peut être réprimée, si votre Majesté très chrétienne veut que cette communication soit secrète ; car l'affaire réussira mieux ainsi. En attendant, je demande que votre royale autorité réprime les fureurs des Sutor et des Bedda, et les empêche de diffamer les gens de bien par de tels mensonges ou les force à souffrir que nos défenses soient imprimées et lues à Paris ; car il serait tout à fait injuste qu'il leur fût permis de répandre leurs poisons, et qu'il

ne nous fût pas permis à nous-mêmes de leur opposer nos antidotes. J'ai écrit un peu librement, ayant appris de plusieurs personnes que votre royale Grandeur aime un langage franc et sans fard. Je montrerai l'exacte vérité de ce que j'ai écrit et même, sans le secours de mes paroles, la chose parle assez d'elle-même... »

François Ier songeait à s'affranchir des funestes conditions du traité de Madrid. Il laissa le chevalier de Berquin discuter dans sa prison avec les théologiens et s'occupa de ses propres affaires. Lefebvre, se voyant menacé pour avoir traduit les Évangiles en français, avait pris la fuite. Il vécut quelque temps à Strasbourg, sous un faux nom, semblable, disait Érasme, à ce vieillard de la comédie qui était Chrémès à Athènes et Stilpon à Mégare. Bientôt il fut rappelé à la cour.

Tandis qu'en France on sévissait avec rigueur contre les hommes accusés de luthéranisme, en Angleterre on exerçait sur tous les livres une censure sévère. Le franciscain Standicius, devenu évêque, avait la haute main dans cette inquisition. La vente des *Colloques* avait été interdite ; ce qu'on n'avait osé faire ni à Louvain ni à Paris, où se trouvaient, selon Érasme, les ennemis les plus acharnés des lettres. Cependant il avait reçu du cardinal Wolsey une lettre non-seulement bienveillante, mais affectueuse. Il invoqua sa justice en faveur des *Colloques :* qu'on cherchât par toute sorte de moyens à réprimer un fléau croissant de jour en jour, il l'approuvait fort ; mais en arrachant l'ivraie, la sagesse des princes devait préserver le froment de tout dommage. Dans les *Colloques*, il n'y avait rien d'obscène, rien d'impie, rien de séditieux. Il s'y trouvait un grand nombre d'avis utiles à la jeunesse. Peut-être quelques mots trop gais ou trop hardis pouvaient-ils effaroucher certains lecteurs austères ou ombrageux ; mais on n'était jamais à l'abri des censures de telles gens. Peut-être aussi quelques personnes voyaient-elles dans ces dialogues une œuvre futile pour un vieillard; mais ne

louait-on pas les vieux maîtres qui s'abaissaient jusqu'à épeler avec les enfants pour leur apprendre à lire ?

Il priait le cardinal de confier l'examen des *Colloques*, non pas à Morus ou à Tunstall, ses amis, mais à un homme à peu près impartial. Si l'on y trouvait des impiétés, on pouvait les ôter des mains de la jeunesse ; mais si l'on était choqué de quelques passages trop légers, on pouvait, d'après le jugement d'hommes honnêtes, les corriger et laisser les jeunes gens tirer profit de ce livre.

L'évêque de Lincoln, Langland, son bienfaiteur, l'ayant invité dans une lettre à cesser d'écrire ces dialogues qui déplaisaient à beaucoup de gens, Érasme, tout en promettant de se rendre à ce conseil, fit observer au prélat que des amis sages et doctes aimaient fort cet ouvrage. « Il y a, disait-il, des esprits chagrins qui ne peuvent rien souffrir d'enjoué. Si Votre Grandeur a le temps de lire ce petit livre d'un bout à l'autre, elle comprendra que, sans parler de l'instruction, il y a là un grand nombre de choses qui intéressent la bonne éducation de la jeunesse. On y a joint l'attrait du plaisir pour amorcer un âge qui se laisse prendre à l'agréable plus qu'à l'utile. »

Il avait toujours à Louvain d'ardents ennemis. On avait cherché à le brouiller avec l'archevêque de Palerme. Dans son *Catalogue*, parlant des grands personnages de qui il n'avait rien reçu, il avait dit : Ce prélat m'a donné ce que je cherchais auprès de lui, c'est-à-dire sa faveur et sa bienveillance. Il avait fait une mention pareille de l'évêque de Liége. Mais il avait ajouté : Si je rappelle cela, ce n'est pas que je me plaigne de la générosité des princes. Les largesses qu'ils ont faites aux bonnes études, je les tiens comme faites à moi-même. On avait pourtant insinué au chancelier des Pays-Bas qu'Érasme l'accusait d'avarice. Peut-être n'était-il pas tout à fait innocent d'intention ; mais il se disculpa de son mieux : il représentait la nécessité où il s'était vu de répondre aux calomnies des luthériens qui l'accusaient de vénalité.

Au fond, il était fort mécontent de cette cour. « Si l'empereur, disait-il, avait connu les circonstances de toute cette affaire, non-seulement il jugerait que je ne mérite pas d'être privé de ma pension ; mais, de lui-même, il m'accorderait de très grandes récompenses. Les frémissements et les libelles des luthériens le déclarent et Luther lui-même l'avoue franchement : nul n'a plus brisé l'audace et les forces de la faction que moi, homme chétif, vieux, valétudinaire ; et cela dans la partie de l'Allemagne où elle règne principalement. Vos gens du Brabant ne l'ignorent pas ; mais tandis que je livre bataille à des troupes aguerries, non sans un grand péril, ces hommes me frappent par derrière. » Le pape leur avait imposé silence à deux reprises. Le recteur, au nom de toute l'Université, avait commencé d'exécuter l'ordre du pontife. Mais bientôt l'affaire fut étouffée. On écrivit en secret au dataire du pape qui approuva ce qui s'était fait et promit le silence. L'empereur était intervenu par un édit très sévère ; mais on avait obtenu du président du tribunal de Malines, Jodocus, ennemi juré des lettres, une interprétation de cet édit, qui l'annulait en réalité.

D'autre part, voyant les vaines promesses dont on le payait, Érasme déclarait qu'il ne ferait pas de grands efforts pour se traîner en Brabant. « Au reste, disait-il, si j'avais la santé, les pensions ne me manqueraient pas. Partout les plus grands personnages m'invitent et m'envoient des présents comme gages de leurs promesses. Mais je décline leurs offres, voulant continuer d'appartenir à l'empereur et de le servir dans une affaire où je puis quelque chose. Le temps fera mieux connaître mes sentiments et les passions mauvaises de ceux qui s'efforcent de me priver de sa libérale bienveillance. Il se plaignit, mais avec mesure, au dataire, Mathieu Giberti : ce qu'il avait fait, disait-il, contre la faction luthérienne, il laissait à d'autres le soin de le dire ; mais le livre de Luther l'attestait assez. Cependant il se voyait attaqué par le parti contraire qui poursuivait en lui les lettres elles-mêmes. C'é-

tait par là qu'avait commencé la tragédie ; elle revenait à son point de départ. Lecteurs empressés du livre que le chef de la faction venait de publier contre lui, ces hommes applaudissaient à tout libelle bouffon où il était diffamé. En même temps ils se montraient disposés à calomnier tout écrit venant de sa plume, quelque pieux qu'il pût être. Où puisaient-ils cette confiance? il l'ignorait. Eût-il manqué de circonspection en quelques endroits, il valait mieux remettre ces questions à un autre temps et donner ses soins à l'affaire présente.

Erasme n'était pas moins irrité contre les ennemis qui s'efforçaient à Rome de le perdre. On avait présenté à Clément VII un livre plein d'accusations furieuses; il était intitulé *Racha*. L'auteur ne s'était pas nommé; mais il n'était nullement douteux; c'était Jérôme Aléandre. « Il révèle, disait Érasme, des mystères de conséquence puisés dans le Talmud. Il s'étonne que l'Allemagne ait égorgé tant de milliers d'hommes pour cause d'impiété et qu'on laisse vivre Érasme qui a donné de tels enseignements à l'Allemagne. Il ajoute : « les Luthériens eux-mêmes, tout impies qu'ils sont, ne peuvent supporter l'impiété d'un homme qui a dépouillé de sa virginité la mère de Jésus, Marie, et de sa divinité le fils de Dieu; qui appelle le pape débauché, entremetteur, antéchrist. » Albert Pius avait aussi composé contre lui un petit livre qui n'était pas encore imprimé. Seul et désarmé, Érasme ne pouvait opposer à ses puissants adversaires que l'appui de la cour pontificale, appui, disait-il, aussi fragile que *le bois du figuier*.

L'Espagne lui était assez favorable. Le goût des nouvelles études s'y répandait. De jeunes gentilshommes ne dédaignaient pas d'ajouter à l'illustration de la naissance la gloire des lettres. Érasme saluait avec joie ces heureux progrès. Il espérait que l'Espagne, jadis rivale de l'Italie en génie, en instruction, en éloquence, aurait bientôt triomphé de la barbarie gothique. On l'avait invité à se rendre dans ce pays. « Mais, disait-il, si mon âme peut voyager dans tout l'univers, mon corps, qui

s'affaiblit tous les jours, ne peut faire de même. » Caranza, franchement réconcilié avec lui, le louait avec enthousiasme. Érasme pria ce théologien de mettre plus de modération dans ses éloges. Seuls, les moines lui étaient contraires. Mais leur puissance était fort grande; ceux de Salamanque s'étaient émus plus que les autres et avaient fait paraître une tumultueuse hostilité.

Il en était de même en Pologne et en Hongrie. On disait que Bâle était pour lui un lieu d'asile. Il répondait : « Bâle, pour moi un lieu d'asile ! Propos de moines; qu'un d'eux vienne donc et ose contre Luther ce que j'ose, moi. En sûreté derrière leurs retranchements, ils lancent de loin des injures; et moi, c'est dans le camp même des ennemis que j'en viens aux mains avec eux. »

Il ne redoutait pas moins les libelles des luthériens que les attaques des théologiens et des moines. Il craignait surtout la plume de Luther. Il voyait avec chagrin Jean Faber le combler d'éloges, en vue d'effrayer les partisans des nouvelles sectes : c'était irriter des guêpes assez furieuses d'elles-mêmes; c'était provoquer contre un homme nu et désarmé une faction puissante, redoutable surtout par les écrits diffamatoires. « Luther, disait-il, a travaillé son livre si hostile avec le plus grand soin pour le rendre immortel et faire vivre avec lui ses accusations calomnieuses. Ce livre a été déjà imprimé dix fois. Érasme n'est ni assez puissant, ni assez pur dans sa vie pour dédaigner de telles attaques, redoutées même des premiers dignitaires de l'Église... J'ai affaire à des calomniateurs séduisants, habiles, effrontés, sûrs d'être applaudis par la faction. Il reste toujours quelque chose des grandes accusations, et une calomnie obtient créance en raison même de son énormité et de son effronterie... Pour ces hommes, point de salut, sinon dans la persévérance et la ferme résolution d'aller jusqu'au bout; aussi ne reculeront-ils devant aucun moyen pour se maintenir... D'ailleurs, quoiqu'ils conduisent eux-mêmes leur affaire, comme s'ils ne voulaient pas triom-

pher, nous voyons cette contagion se propager tous les jours, et en tous pays, au point que s'il me fallait fuir d'ici, je ne vois nulle part de retraite sûre. »

Poursuivi à outrance par les luthériens comme par les catholiques ardents, il avait encore affaire à une troisième secte, née en Italie. Là certains lettrés s'épuisaient en efforts pour écarter du catalogue des hommes doctes tous ceux qui ne reproduisaient pas le style cicéronien. En ce moment, on vendait à Bâle les ouvrages publiés de Longueil et de Leonicus (1). Érasme regrettait la mort prématurée de Longueil ; mais il le trouvait injuste à son égard et cela sans motif. Toujours il l'avait jugé favorablement et avait fait son éloge. Il écrivait à Budé : « Rome possède une secte de lettrés qui supporte à peine le nom des Allemands et des Français. Ils ont pour chef et pour instigateur un homme qui ne vous est pas inconnu. Insatiable de renommée, il ne permet de louer ni Dieu ni homme, excepté lui... mais moins ces gens là nous sont favorables, plus nous devons resserrer les liens de notre amitié. »

Beaucoup de personnes accusaient Budé lui-même de juger Érasme avec peu de candeur. Celui-ci désirait voir disparaître ce soupçon dans leur intérêt commun, et plus encore dans l'intérêt général des lettres. Dans ses *annotations* sur le Nouveau Testament, il avait fait mention de Budé en termes très honorables. « Je sais, lui disait-il avec une pointe d'ironie, que ce n'est qu'une étincelle de lumière ajoutée au soleil de votre gloire. Je ne demande pas en retour le même office, je souhaiterais seulement obtenir de vous, non pas des éloges, mais un témoignage de bienveillance dans vos écrits, surtout dans ceux qui vous semblent devoir être immortels. On disait que Budé avait enfin entrepris de publier ses observations sur les langues latine et grecque. Érasme, qui l'y avait souvent engagé, l'en félicita, déclarant que cet ouvrage serait de la plus grande utilité pour les hommes d'étude.

(1) Cicéronien dont Érasme estimait beaucoup le talent et le caractère.

Budé répondit, modestement cette fois, qu'Érasme exagérait l'importance de son travail, et que Jacques Tussanus, leur ami commun, en avait surfait le mérite. Au reste, il n'y était guère question que de grec; et il espérait peu que son ouvrage remplît l'attente de la jeunesse studieuse. Traitant ensuite une matière plus délicate, il poursuivait en ces termes : « Ils se trompent ceux qui croient que Budé nourrit à votre égard des sentiments équivoques. Souvent, il est vrai, je me suis plaint devant mes amis de ce que, dans l'occasion, vous accusiez les Français d'être lents, stupides, légers, dénués de sens commun; mais je suis prêt à vous pardonner ces traits satiriques, pourvu qu'il n'y ait point de propos délibéré. Vous paraissez avoir savouré avec délices ce que l'Apôtre, dans son épître aux Galates, disait contre eux, comme si c'était contre les Gaulois d'aujourd'hui. Je ne vois là et ailleurs qu'un amour excessif de la plaisanterie et de la satire. Mais d'autres croient y voir un parti pris de dénigrer les Français. Vous avez voulu aussi consacrer dans les monuments de votre génie le bel éloge que saint Jérôme, parlant de saint Hilaire, fait des Gaulois. Vous avez cru sans doute que les Français avaient l'esprit assez obtus pour ne pas découvrir le fond de votre pensée. Autrement vous ne les auriez pas provoqués à plaisir, d'autres nations vous donnent assez affaire.

« Au reste, si je me suis plaint, c'est au nom du public plutôt qu'en mon propre nom. J'ai assez appris à supporter votre ironie et votre verve caustique; toutefois mes sentiments ont toujours été aussi bienveillants, quoique vous ayez cru le contraire. Il y a deux ans, je vous ai écrit deux lettres grecques pour vous appeler en France. J'ai réclamé moi-même cette mission plutôt que je ne me suis acquitté des ordres du roi; vous avez répondu à cette démarche par l'ingratitude et la défiance, au point que j'ai connu vos intentions par d'autres et et non par vous-même. Vous m'avez traité comme un rival jaloux. A parler franchement, vos feintes et vos grimaces ne devaient-elles pas être prises pour une rupture de notre ami-

tié? Était-ce le fait d'un envieux que de vous offrir un rôle supérieur ou tout au moins égal au mien? Vous vous êtes pourtant défié de moi comme d'un ami peu fidèle ou peu discret. Vous devez penser que les rumeurs circulent d'un côté comme de l'autre, et qu'elles ne sont pas moins fâcheuses à Paris qu'à Bâle. »

Budé affirmait qu'il parlait sans rancune, mais seulement avec une franchise et une sincérité toute française, qu'il serait toujours le même à l'égard d'Érasme, comme il espérait qu'Érasme serait toujours le même envers lui; mais sa lettre n'était pas faite pour cicatriser d'anciennes blessures.

Érasme ne se contentait pas d'exciter le zèle d'autrui pour les travaux savants. Il continuait lui-même ses utiles études. Après avoir mis la dernière main au *Saint Jérôme*, il donna au public *Saint Irénée*. Jean Faber lui avait procuré le manuscrit et lui avait imposé l'obligation de dédier cette édition à l'évêque de Trente. Érasme fit pour Saint Irénée ce qu'il avait fait pour les autres pères déjà publiés. Il raconta sa vie et ses travaux dans la préface adressée à l'évêque. Il présentait au monde, disait-il, sous les auspices d'un prélat intègre et pacifique, un grand défenseur de l'Eglise et en même temps un apôtre zélé de la paix chrétienne, dont son nom était le symbole (1).

Depuis plus d'un an, la reine d'Angleterre lui demandait un traité sur le mariage. Pour satisfaire son désir, il publia le *Mariage chrétien* ou l'*Institution du Mariage;* mais il était à peu près décidé à s'abstenir désormais de tous sujets semblables. Il disait en plaisantant : « Moi qui parle sur le mariage, je ressemble assez au philosophe qui discutait sur la guerre devant Annibal. »

Un anglais, son ami, lui avait envoyé un manuscrit grec de saint Chrysostome; mais au lieu d'un trésor, il crut ne *trouver que du charbon*, comme dit le proverbe. L'ouvrage lui parut

(1) Εἰρήνη, paix; Εἰρηναῖος, pacifique.

apocryphe. Il se plaignait beaucoup de l'édition de Galien, donnée par Asulanus qui négligeait ses intérêts non moins que sa réputation. Il avait traduit en latin quelques pages ; mais il avait été arrêté par des fautes sans nombre. Le fils de Froben s'étant rendu en Italie pour y chercher de vieux manuscrits, il pria B. Egnazio et d'autres amis de lui prêter un concours actif. « Argent, prières, larcin, rapt à force ouverte, disait-il, peu lui importe, pourvu que la chasse lui soit heureuse. »

On avait entrepris une nouvelle édition du *Nouveau Testament*. Supposant que la bibliothèque de Besançon pouvait contenir d'anciens manuscrits, il écrivit à Féri Carondilet avec prière de les lui envoyer. Il s'adressa aussi à deux particuliers qui avaient en leur possession un précieux trésor de ce genre. Il invoqua leur amour pour les lettres et promit l'immortalité à leur nom, si toutefois ses ouvrages parvenaient à la postérité.

Il ne refusait ni son patronage, ni ses conseils aux jeunes lettrés qui avaient recours à son expérience. Il se comparait à ceux qui, après s'être ruinés, ne pouvaient servir les autres que par de sages avis. Sachant par lui-même combien était funeste la manie d'écrire, il engageait les jeunes gens à passer quelques années à lire et à relire les bons auteurs, à mûrir leur style, avant d'affronter le goût dédaigneux du public. De cette façon, on arrivait plus tard à la renommée, mais elle était plus solide et plus durable.

L'amour désintéressé des lettres était aussi vif en lui qu'aux jours de sa jeunesse. On lit dans une lettre : « Plus cette époque, la plus tumultueuse qui fût jamais, menace les bonnes études d'un grave désastre, plus grands doivent être les efforts de ceux qui savent que, sans l'assaisonnement des langues et des lettres, les autres sciences sont froides, muettes, presque aveugles; que, sans elles, les États ne peuvent être florissants; que, sans elles enfin, l'homme est à peine homme. »

Son exemple ne démentait pas ses paroles, malgré le mauvais état de sa santé qui dépérissait de plus en plus. Un mal nouveau se déclara, comme par surprise, au mois de juillet 1526. C'était un flux violent de matière liquide, ayant l'apparence du plâtre, mais sans grande douleur. Après un ou deux jours, une cuisante souffrance se fit sentir, comme s'il y avait eu dans la vessie une pierre qui ne pouvait être expulsée. Érasme effrayé consulta les médecins du pays, dignes d'un peuple qui ne vivait pas plus selon les lois de l'hygiène que selon les règles de la modération. Ils ne lui donnèrent aucun espoir. Un d'eux lui conseilla les bains de Baden. Chacun faisait sa conjecture. Érasme les congédia et mit sa confiance en Dieu. Il écrivit cependant à G. Copus, médecin du roi de France. Il le supplia de venir à son secours par une lettre. Il se croyait près de la mort et recommandait sa mémoire à ses amis. Ce mal l'inquiétait d'autant plus qu'il était mystérieux.

Il allait souvent, après midi, se récréer dans un jardin assez grand et assez joli que Froben avait acheté à son intention.

Lorsque la douceur du temps l'y engageait, il aimait à y passer quelques heures. Il s'y était rendu, un jour du mois de septembre, et, après une courte promenade, il était monté dans le pavillon. Il s'était mis à traduire un écrit de saint Chrysostome. Cependant des éclairs frappaient les vitres, mais doucement et sans bruit. Il crut d'abord que c'était une erreur de ses yeux, mais l'éclair ayant brillé de nouveau une ou deux fois, étonné, il regarda dehors si le ciel avait changé d'aspect. Voyant qu'il n'y avait rien à craindre, il reprit son livre. Bientôt il entendit un bruit sourd. « C'est ainsi, disait-il, que Jupiter, selon les poètes, se joue quand il est en gaieté. Bien différent était le tonnerre qui renversa les masses entassées par les Géants et précipita Salmonée et Ixion dans le Tartare. » Tout à coup un éclair plus fort brilla, un fracas horrible se fit entendre, pareil à peu près au craquement qui accompagne la foudre quand elle s'abat avec violence sur quelque chose de résistant.

Jadis, à Florence, dans le temps où Jules II, ce Jupiter terrestre, lançait le tonnerre et la foudre contre Bologne, il éclatait de fréquents et terribles orages. Un jour que, se promenant en compagnie, Érasme s'était retiré un instant à l'écart, un épouvantable fracas retentit. Il se sauva, effrayé, et alla retrouver ses compagnons. « Ou je me trompe, leur dit-il, ou vous apprendrez quelque mauvaise nouvelle. » Bientôt après arriva un chirurgien annonçant que trois religieuses avaient été frappées mortellement.

Entendant un bruit semblable, Érasme se leva et regarda l'aspect du ciel; à gauche, il était serein; à droite, s'élevait un nuage étrange, de couleur presque cendrée, et dont le sommet semblait incliné et pendant. On eût dit un rocher dont la cîme était suspendue sur la mer. Plus il regardait avec attention, moins il reconnaissait une nuée véritable. Pendant qu'il considérait avec étonnement le phénomène, un de ses domestiques arriva hors d'haleine, l'avertissant de se retirer chez lui en toute hâte. C'était en effet la coutume, dans cette cité, lorsqu'un incendie éclatait, d'accourir sur le champ en armes pour garder les portes et les murailles ; et il n'était pas sans danger de se rencontrer avec ces hommes armés : « Car, disait Érasme, le fer rend les âmes belliqueuses, surtout quand il n'y a point de péril à craindre. » Il retourna chez lui, non sans rencontrer beaucoup de gens en armes.

Peu de jours auparavant, on avait transporté quelques tonneaux pleins de poudre dans une des tours qui, de distance en distance, flanquaient les murailles. Le magistrat avait ordonné de les mettre dans la pièce la plus haute de la tour. Par incurie, on les laissa dans la pièce la plus basse. La foudre y pénétra et atteignit la poudre. En un instant, tous les tonneaux prirent feu. « D'abord, dit Érasme, la force de l'incendie essaya de soulever toute la masse. On vit la tour s'ouvrir une ou deux fois par en bas, mais se refermer sur elle-même. Quand le feu sentit son effort impuissant à

soulever la masse entière, il partagea la tour en quatre parts avec un fracas horrible, mais d'une manière si égale que le compas géométrique n'eût pas mieux fait. Les débris furent dispersés dans les airs. La poudre enflammée se dirigea vers le ciel; et quand la flamme fut éteinte, elle présenta l'apparence d'un nuage de cendres... L'explosion fut si forte et si soudaine que les voisins crurent que le monde allait s'abîmer. Dans les campagnes, plusieurs personnes furent écrasées par les débris qui retombèrent sur elles; d'autres, horriblement mutilées, offraient un spectacle lamentable. » Il y en avait qui regardaient cet événement comme un présage funeste pour l'avenir; mais Érasme n'y voyait que l'effet de l'incurie et un accident qui n'était pas extrêmement rare.

CHAPITRE XXVIII

La peste à Bâle. — Les moines espagnols. — Lettre de Charles V. — La Sorbonne. — Le franciscain Gache en Savoie. — Second livre de la *Défense* contre Luther. — Lettre au roi de Pologne.— Édition de *Saint Ambroise* et de *Saint Augustin*.—Mort de Froben.— Budé. — Vivès. — Le caractère anglais.

Pendant l'automne de l'année 1526, la peste fit à Bâle d'épouvantables ravages, elle tourna autour de la maison d'Érasme, mais sans y pénétrer. L'année suivante le fléau se montra plus clément; mais la température fut bizarre, on eut un véritable hiver au milieu de l'été. Érasme éprouva des douleurs de dents insupportables ; il ne pouvait parler, tant l'impression de l'air le faisait souffrir. La gravelle, comme on l'a dit, avait changé de nature, le nouveau mal était sans remède et d'une incommodité continuelle; mais les douleurs étaient moins violentes. « Sans cela, disait-il, Érasme serait à l'abri des tumultes de ce monde. »

La mort l'avait délivré coup sur coup de N. d'Egmond et de Vincent. Non-seulement ces deux ennemis n'étaient plus; mais ils avaient eu une fin terrible ; Vincent enlevé par une tympanite; d'Egmont suffoqué dans un vomissement. Malheureusement pour lui, de nouveaux adversaires prenaient la place de ceux qui succombaient. Peu de temps après la mort de N. d'Egmont, il apprit qu'un franciscain, dans ses leçons publiques, décochait contre lui des traits hostiles. A Malines, un carme se déchaînait dans ses sermons contre l'étude des

lettres et des langues. Il attaquait surtout le collége de Buslidius. Érasme invoqua la protection de l'archevêque de Palerme. On objectait que Mélanchthon et d'autres savants, habiles en grec et en hébreu, avaient soutenu la faction condamnée. Il répondait que c'était la faute des hommes et non des études; plus nombreux étaient ceux qui combattaient Luther; et parmi ses partisans, ceux qui ne savaient ni le latin ni le grec, formaient l'immense majorité : en tout cas, il n'y avait à Louvain aucun professeur qui ne fût tout à fait étranger à la secte.

« L'affaire, ajoutait-il, a plus d'importance qu'on ne croit. Les lettres sont en faveur dans tout l'univers. Elles ont de grands protecteurs. Les moines doivent se contenter de leur première victoire, s'ils ne veulent pas faire naître des troubles qui dépasseraient toute prévision. Condamne-t-on les langues et les lettres pour la faute de quelques hommes, il faut aussi condamner la théologie et le monachisme; car beaucoup de théologiens et d'innombrables moines se sont rangés sous la bannière de Luther. »

Il écrivit en même temps au franciscain qui le déchirait dans ses leçons. Il lui représenta la dignité de son institut, la désapprobation formelle du pape et de l'empereur, l'inopportunité de ces attaques contre un homme qui bravait tant de périls pour la cause de la foi, qui n'était l'ennemi d'aucun ordre, et encore moins de celui des franciscains, plus pur dans ses mœurs que les autres. « Si vous voulez, disait-il, reconquérir la faveur du monde, vous devez employer les mêmes moyens que jadis, c'est-à-dire les vertus chrétiennes, et non pas les conjurations. Je puis vous faire plus de mal que vous ne pensez; mais j'ai le Christ devant les yeux. Mes livres sont bannis de vos bibliothèques où trouvent place les plus virulentes calomnies. Une telle manière d'agir peut vous être funeste. »

Il envoya au chancelier des Pays-Bas les lettres qu'il avait reçues de Gattinara, de l'archevêque de Tolède, du cardinal

Campége et de l'empereur lui-même, pour montrer que sa conduite avait l'approbation des plus grands personnages des deux ordres. Il ajoutait : « Je ne plaide pas ma cause, que je regarde comme perdue en Brabant, mais celle des bonnes études. »

En Espagne, Édouard Lée, chargé d'une mission diplomatique, ourdissait contre lui des trames ténébreuses. Érasme l'avait rencontré à Calais après la publication de son livre. Ils s'étaient donné la main, mais sans déposer leur haine. Plus tard, un ami commun avait essayé vainement de les réconcilier. Les blessures étaient trop profondes pour êtres guéries. Ambassadeur du roi d'Angleterre pour la négociation de la paix, Lée, passant en France, y avait répandu son venin. Pour se venger de la réponse méprisante d'Érasme, il avait préparé sourdement un livre où il avait inséré des accusations nouvelles à l'insu de ses amis d'Angleterre. Arrivé en Espagne, il avait montré ce livre aux moines et avait fait semblant de vouloir le publier, sans en avoir réellement l'intention. Érasme y était accusé d'attaquer la sainte Trinité, la divinité du Christ et celle du Saint-Esprit. Les moines, depuis longtemps irrités contre lui, saisirent l'occasion d'éclater. D'abord les franciscains l'attaquèrent devant le peuple avec de grandes clameurs. Ce tumulte fut calmé avec peine par les évêques. Alors parut Pierre de Victoria, prédicateur dominicain à Burgos. Il excita un orage effroyable. Les moines juraient de n'écouter ni empereur ni évêques, disant qu'ils devaient obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Pour empêcher la sédition, l'archevêque de Séville, grand inquisiteur, fut chargé, avec des hommes instruits et non suspects, de juger les articles déférés. C'étaient des accusations empruntées au livre dont il a été question. Érasme écrivait au prélat de Cantorbéry : « Les moines, pour leur malheur, enveniment la tragédie présente ; votre compatriote se donne aussi beaucoup de mouvement en Espagne et oublie sa mission. C'est un méchant esprit et un mauvais cœur. »

— « Celui que vous savez, disait-il dans une autre lettre, est l'auteur de toutes ces tragédies, de celle qui a été excitée à Paris, comme de celle qui fermente ou plutôt qui bouillonne en Espagne, homme vraiment né pour de telles pièces et n'ayant de célébrité dans le monde que par là. »

Dans la conjuration étaient entrés sept ordres de moines. Pendant le carême, il y eut conseil et délibération. Deux bénédictins et un augustin parlèrent en faveur d'Érasme. Un frère mineur émit un avis intermédiaire. Les moines avaient ouvert la lutte avec un grand acharnement. Leur but était de faire interdire en Espagne la lecture de ses livres. Pendant quelques jours, dans les monastères, on imposa publiquement à chacun l'obligation d'y découvrir quelque article sujet à la censure. On en présenta quelques-uns comme hérétiques et schismatiques. Le théologien Coronelli, l'évêque des Canaries, et d'autres encore, défendaient Érasme. Les amis des lettres se taisaient avec douleur, craignant de se jeter dans quelque péril, s'ils osaient parler. Ils tremblaient devant la tyrannie de l'inquisition.

L'archevêque de Séville avait retenu pendant quelque temps l'ardeur des moines; mais il ne pouvait satisfaire tout le monde. Les religieux les moins hostiles étaient ceux qui s'éloignaient le plus des ordres mendiants. L'affaire se poursuivait du reste avec beaucoup de bienveillance pour Érasme. L'archevêque de Tolède, Fonseca, avait pris entièrement sa défense. L'empereur, les magistrats étaient pour lui. Un franciscain de noble naissance et de mœurs pures, Alphonse Vervesius, contre lequel il avait eu d'abord des préventions, plaida sa cause de très bonne foi et par là s'attira de violentes haines. Il adressa même à un frère mineur fort considéré une lettre en langue espagnole qui eut beaucoup de succès. Les *érasmiens* demandaient qu'on examinât les livres de Scot et de saint Thomas, pour voir s'ils ne contenaient rien de contraire aux livres sacrés et aux anciens pères. Les débats furent orageux; mais enfin la peste dispersa l'assemblée.

Pour écarter le coup dont il était menacé, Érasme, dès le principe, avait écrit à Gattinara. Selon sa coutume, il avait exprimé dans sa lettre ses vœux ardents pour l'apaisement des divisions qui désolaient le monde. Le chancelier, répondant par des vœux analogues, assurait que rien ne manquerait au bonheur de la chrétienté, si tous les monarques et même les pontifes avaient des sentiments semblables à ceux de l'empereur. Il connaissait la malice de l'envie, les complots des méchants contre les bons, des barbares contre les lettrés; mais que pouvait craindre Érasme, tant qu'il continuait de faire avancer les bonnes études et la vraie piété? Deux de ses plus fougueux adversaires venaient de succomber, preuve que Dieu le favorisait. Il n'avait pas entendu parler du livre de Lée, mais il savait que depuis longtemps cet homme préparait contre lui je ne sais quelle accusation calomnieuse. Au reste, son livre ne serait imprimé en Espagne qu'après avoir été mûrement examiné. « Car, ajoutait-il, chez les Espagnols on veille avec zèle à ce qu'il ne soit permis à personne d'imprimer ses rêves. Plût à Dieu qu'il en fût de même en Allemagne! »

Encouragé par cette réponse, Érasme insista auprès du chancelier. « Ce que je vois clairement, lui écrivait-il, c'est que si l'autorité des princes n'arrête pas la sottise et l'orgueil de certains hommes, ils exciteront au milieu de nous une nouvelle tempête, lorsque la première commençait à se calmer. Cette race d'hommes ne craint personne, et si quelque danger les menace, ils changent de résidence et sont en sûreté. Je ne sais pas ce qui sera permis à Lée en Espagne, mais très certainement sa conduite mécontente beaucoup son roi, ainsi que le cardinal d'York et une foule innombrable d'évêques, de grands et de savants d'Angleterre. Pour l'honneur de ce pays, le monde doit ignorer que cet homme, ennemi des Grâces, y a vu le jour. » Il ajoutait avec adresse : « J'aurais voulu en dire davantage, mais il faut reprendre les armes du combat et répondre à Luther. »

Il écrivit aussi à l'archevêque de Tolède pour le remercier de son assistance qu'il demandait de nouveau. Le prélat répondit avec bonté, déclarant son zèle pour la cause des lettres et sa faveur toute particulière pour Érasme. « Depuis assez longtemps, disait-il, on a fait un certain bruit au sujet de vos livres ; mais ce n'est rien de sérieux. C'est simplement un écho des dissensions bruyantes qui agitent le reste du monde. La province de Tolède était restée d'abord étrangère à ce tumulte ; mais enfin la discorde y a pénétré. Toutefois, avec le secours de Dieu, grâce à l'équité de l'empereur et à l'accord de tous les gens de bien, j'espère voir ces funestes tentatives déjouées et le calme rétabli. » Il demandait à Érasme une fermeté et une modération dignes de ses éminentes facultés ; sans doute, il était révoltant de se voir accusé pour des études qui devaient produire les fruits les plus heureux ; mais c'était la destinée inévitable du mérite supérieur d'être méconnu sur la terre.

Érasme avait auprès de Fonseca un ami dévoué, Jean Vergara, qui devait le tenir au courant de l'affaire. « Tout ce qu'il vous écrira, disait l'archevêque, c'est comme si c'était écrit par moi-même, et nous ferons encore plus. » Charmé de trouver dans le prélat une si grande bienveillance, le prince des lettrés lui répondit : « J'ai éprouvé, par ma propre expérience, la pleine vérité de ce que l'apôtre Paul écrit aux Corinthiens ; c'est que Dieu, qui tant de fois dans les Écritures promet son appui aux hommes fixant en lui l'ancre sacrée de leur espérance, est fidèle à sa parole et donne ce qu'il a promis. Comment ma faible voix, comment mon corps, naturellement délicat, maintenant brisé par la vieillesse, par les maladies et, ce qui est le comble des maux, par l'ennui, pourraient-ils résister à tant de mouvements tumultueux, à tant d'assauts, si la divine bonté ne soulageait par de fréquentes consolations l'infirmité défaillante de l'humaine nature ? » Il déplorait ensuite la conduite des moines : « La religion et les lettres commençaient à fleurir en Espagne,

lorsque ces agitations désordonnées sont venues compromettre la félicité publique. Je crains qu'elles ne soient le prélude d'une guerre sanglante ; car le démon n'est jamais plus dangereux que lorsqu'il prend la forme d'un ange de lumière et attaque la concorde sous le masque de la religion. Mais je me rassure, quand je vois tant et de si grands personnages prendre à cœur la cause du Christ et de la vraie piété. » Il énumérait avec complaisance les princes et les prélats qui lui donnaient des marques éclatantes de leur faveur et de leur affection. Enfin il remerciait l'archevêque des offres qu'il lui faisait par l'entremise du jeune théologien Vergara.

Il avait envoyé au grand inquisiteur sa réponse imprimée, mais non publiée, l'autorisant à la livrer au public, s'il le trouvait à propos. Voyant que les délégués, pour bien juger, avaient besoin d'un certain nombre de copies, et n'ayant pas assez de copistes pour les écrire, il avait eu recours à l'impression. Il avait fait tous ses efforts pour modérer sa plume, ne nommant personne et s'abstenant d'injures. « Toutefois, disait-il, cette apologie, toute modérée qu'elle est, paraîtra sans doute trop mordante à certains hommes qui ne trouvent jamais qu'on ait pour eux assez d'égards. »

Peu rassuré sur le dénoûment, il résolut de solliciter la protection de l'empereur lui-même. Il lui adressa donc une lettre ainsi conçue : « J'avoue, très invincible empereur, que je dois à Votre Majesté beaucoup de reconnaissance, en mon nom autant qu'au nom des bonnes études, parce qu'elle a daigné me soutenir avec bonté de sa faveur ; mais je souhaiterais que votre force, qui dompte et subjugue les rois les plus puissants, eût une égale efficacité pour comprimer les agitations tumultueuses de certains hommes pervers. Comptant sur l'appui des princes et des pontifes, mais avant tout sur celui de Votre Majesté, j'ai soulevé contre moi, non sans un grand péril pour ma vie, toute la faction luthérienne dont les ramifications sont plus étendues que je ne voudrais. Si

quelqu'un désire en avoir la preuve, il la trouvera dans le livre de Luther, écrit contre moi avec une violente hostilité. Maintenant que le luthéranisme commence à décliner, grâce en partie à mes efforts, certains hommes en Espagne s'élèvent de concert contre moi, sous prétexte de religion, mais en réalité dans l'intérêt de leur corruption et de leur tyrannie. Ils troublent de leurs mouvements séditieux l'Espagne si heureuse à tant de titres. De semblables préludes, nous voyons sortir quelquefois les plus violentes tempêtes. Assurément l'affaire de Luther est née de causes beaucoup plus futiles. Pour ce qui me regarde, je ne cesserai jusqu'à mon dernier souffle de défendre les intérêts de la piété chrétienne ; mais il sera digne de Votre Majesté de soutenir constamment et toujours ceux qui défendent avec sincérité et courage l'Église de Dieu. Je combats sous les étendards du Christ, qui sont les vôtres ; je mourrai sous les mêmes étendards ; mais je mourrai plus résigné, s'il m'est permis de voir, grâce à votre puissance, à votre sagesse et à votre bonheur, la paix rendue à l'Église et à toute la chrétienté. »

Cette lettre contenait à la fois une plainte et une prière sous une forme brève, noble et mesurée. Charles V lui répondit de sa ville de Burgos, le 13 décembre 1527. La lettre portait cette suscription : à l'honorable, docte, religieux et aimé de nous, D. Érasme de Rotterdam, notre conseiller. — « Honorable, pieux et cher Érasme, disait l'empereur, votre lettre nous a été très agréable à un double titre, d'abord, parce qu'elle venait de vous, et ensuite, parce que nous avons appris par elle que la démence des luthériens penche vers son déclin. De ces deux choses, vous devez attribuer l'une à notre bienveillance pour vous. Quant à l'autre, nous vous en sommes redevable, et avec nous toute la chrétienté ; car elle a obtenu par vous seul ce qu'elle n'avait pu obtenir jusqu'ici par les empereurs, les papes, les princes, les universités, enfin par tant de personnages très savants. Vous en recueillerez une louange immortelle parmi les hommes et une gloire

éternelle dans le ciel. Il vous reste à poursuivre jusqu'à la fin de toutes vos forces une mission si heureusement entreprise. Pour ce qui nous concerne, notre secours et notre faveur ne feront jamais défaut à vos saints efforts.

« Quant à ce que vous écrivez sur ce qui a été commencé chez nous pour l'examen de vos écrits, nous l'avons vu avec beaucoup de peine ; car vous paraissez en quelque sorte vous défier de nos sentiments et de notre bonne volonté pour vous, comme si quelque chose pouvait être statué en notre présence contre Érasme, dont nous connaissons à fond les sentiments chrétiens. L'information que nous avons permise sur vos livres est sans péril. Seulement, s'il s'y trouve quelque faute échappée à la faiblesse humaine, averti amicalement, vous pourrez vous-même la corriger, ou donner des explications qui ne laissent aux faibles aucune pierre d'achoppement. De cette façon, vous assurerez à vos écrits l'immortalité et vous fermerez la bouche à vos détracteurs. Si, au contraire, on ne trouve rien qui soit digne de censure, vous voyez quelle gloire vous obtiendrez pour vous-même et pour vos écrits.

« Ayez donc bon courage, et soyez persuadé que nous aurons toujours le plus grand soin de votre honneur et de votre considération. Que nous ayons fait avec énergie dans l'intérêt de la tranquillité publique tout ce qui était en notre pouvoir, nul n'a sujet d'en douter. Ce que nous faisons dans le présent, ce que nous ferons dans l'avenir, nous aimons mieux le montrer par des actes. Nous vous demandons seulement d'appeler sans cesse, par vos prières, sur toutes nos actions, le secours du Christ très bon et très grand. Adieu. »

Érasme pouvait être satisfait des sentiments exprimés par l'empereur; mais il n'en restait pas moins soumis au jugement de l'Inquisition. « En bravant tous les périls, disait-il, je me suis reposé avec confiance sur l'appui de l'empereur; et voilà que je suis presque livré aux bêtes. » Les moines continuèrent de se donner beaucoup de mouvement. Ni l'em-

pereur, ni les archevêques de Séville et de Tolède ne purent les contenir. « Race indépendante, écrivait Érasme, qui ne sait obéir ni aux lois sacrées ni aux lois profanes. » Dans une lettre adressée au prélat de Cantorbéry, nous lisons encore : « En beaucoup de pays à la fois, ils luttent de toutes leurs forces pour arracher mes livres des mains des hommes ; mais partout de puissants personnages s'opposent à leurs tentatives furieuses. J'ai sous les yeux tout ce qu'ils ont censuré dans mes écrits, et je me réjouis que leur haine n'ait pu trouver un plus grand nombre d'articles à reprendre. Accordons qu'il y ait dans mes livres certaines choses qui auraient pu être dites avec plus de prudence ; ils ne peuvent du moins rien montrer qui soit impie. »

Les moines redoutaient surtout les traductions en langue vulgaire que l'on faisait de ses ouvrages. « Ceux qui impriment mes livres traduits en espagnol, disait-il, me rendent un très mauvais service. Le même fait a excité en France un violent orage. En traduisant les *Colloques*, celui de mes écrits auquel on se montre le plus hostile, Louis de Berquin a compromis ma cause. Avant qu'on pût lire le *Manuel* en espagnol, mon nom était moins connu et moins applaudi chez vous ; mais j'étais en butte à moins de haines. Souvent mes amis me font plus de mal en me louant que mes ennemis en me déchirant. » C'était un archidiacre, appelé Alcoranus, qui avait écrit la traduction espagnole du *Manuel*. Érasme désirait qu'on traduisît de même le petit livre sur la *Miséricorde du Seigneur*, les *Commentaires sur quatre psaumes*, le *Mariage chrétien* et les *Paraphrases*, ouvrages qui ne traitaient pas des matières à controverse. Mais certains de ses écrits étaient destinés seulement aux gens instruits ; et ceux-là ne devaient pas être publiés en langue vulgaire. Il s'en expliqua dans une lettre adressée à l'archidiacre.

Pendant qu'il attendait le dénoûment de la tragédie excitée en Espagne avec tant de violence, il avait à soutenir une lutte plus grave encore avec la Sorbonne. « Bedda, écrivait-

il, fait tous ses efforts pour ne point paraître honnête homme.» Le roi avait défendu par un édit la vente de son livre qui néanmoins fut répandu en cachette. De plus, Bedda s'étant rendu à la cour pour quelque affaire au nom de la Faculté, avait reçu l'ordre d'y rester jusqu'à ce qu'il eût rendu raison de ce qu'il avait écrit. Il ne fut renvoyé que le lendemain à la condition de se présenter quand il serait appelé. L. de Berquin avait extrait de son livre douze propositions, les avait traduites en Français avec la réponse d'Érasme et les avait montrées au roi. Il poursuivait en même temps devant des juges, délégués par le souverain, le syndic de la Sorbonne et trois prieurs, ses complices, comme ayant prononcé contre un innocent une sentence définitive d'hérésie. D'accusé devenu accusateur, il se promettait une victoire certaine; mais Érasme ne partageait pas sa confiance.

Il sentait la gravité de l'orage qui le menaçait lui-même. On l'avait averti que Bedda préparait sa condamnation en Sorbonne. Pour conjurer le péril, si c'était possible, il eut recours à sa plume, son arme de combat. Il écrivit à la Faculté, au Parlement, à Bedda lui-même, au cardinal de Lorraine et à d'autres personnages encore. Ces lettres, qu'il avait confiées à un Suisse, furent trouvées à Thann dans une auberge, et remises au sénat de la ville qui les envoya au préfet. Celui-ci les fit passer à l'assemblée d'Ensisheim. Érasme fut très mécontent de cette façon d'agir, injurieuse pour celui qui les avait écrites, comme pour les personnages à qui elles étaient adressées.

Sa lettre à la Sorbonne, tout à la fois mesurée, insinuante et hardie, s'attachait surtout à mettre la Faculté hors de cause, en faisant retomber sur Bedda toutes ses plaintes. Elle commençait ainsi : « Illustres pères, si un bruit parvenu jusqu'à moi est fondé, je vous prie de lire attentivement l'écrit que je vous envoie. D'abord, je suis ennemi de toute impiété et de toute faction hétérodoxe. Ma conduite et mes ouvrages en sont la preuve. Il peut se faire qu'il me soit échappé quel-

que chose d'impie ; mais le cœur y est étranger et je suis prêt à tout immoler à la pureté de la foi. » Il déclarait que sa réponse à Bedda ne s'adressait pas à la Faculté de Paris, la *première du monde par l'autorité ;* tous les jours cet homme ajoutait des calomnies nouvelles; il voulait associer à son entreprise honteuse la Sorbonne qui saurait modérer ses fureurs. « Je suis sûr de ma conscience, disait Érasme ; mais je m'afflige d'être une occasion de discorde entre des chrétiens. Ma mort est proche, et je m'y prépare tous les jours. Dieu sans doute veut m'éprouver et en même temps faire connaître au monde la méchanceté de certains hommes, afin qu'il soit permis d'y porter remède plus facilement. »

Il ne pensait pas que pour faire plaisir aux Bedda, aux Sutor, à de faux moines, la Sorbonne voulût condamner une foule d'articles, sans en faire un examen réfléchi, sans lire la réponse de l'auteur attaqué ; quand même les théologiens auraient le droit d'en agir ainsi, la charité chrétienne le leur défendrait. On pouvait voir quelle mansuétude saint Augustin recommandait même envers les hérétiques... Les théologiens de Paris avaient mieux à faire que d'attaquer des pensées sans importance et qui ne différaient peut-être de leurs opinions que dans la forme. « Érasme est faible, poursuivait-il, mais la vérité est puissante, invincible. Les juges ne peuvent rien contre elle, leur décision ne saurait changer l'acier en or. Au sein de la Sorbonne, il y a des hommes qui, par ignorance du langage, comme Bedda, ne comprennent pas le sens de ce qui est écrit. On ne peut d'ailleurs prononcer sur une proposition détachée, sans examiner le reste. Il est possible de trouver dans saint Paul lui-même des pensées qui, prises séparément, ressembleraient à des impiétés... On espère étouffer sous les clameurs un homme isolé, ne pouvant quelque chose qu'en langue latine (1). Je ne crois pas

(1) Bedda avait traduit en français quelques articles et les avait envoyés à la cour pour exciter les grands, les femmes, toute la France, contre Érasme. Son livre avait été répandu jusqu'en Allemagne.

la Sorbonne capable d'une telle iniquité; mais j'ai voulu l'avertir de ne pas écouter les méchants... Gerson a donné au pape de sages avis sur l'abus de l'anathème. La Faculté doit maintenir son autorité par la justice de ses décisions. L'époque présente n'est que trop portée à mépriser l'autorité humaine. »

Il était prêt à corriger ce qui serait véritablement impie dans ses ouvrages; mais si la Sorbonne confirmait les censures *iniques*, *aveugles*, *ineptes* de Bedda, il regarderait la sentence comme le jugement d'une cabale. Il n'était pas hérétique et il ne voulait pas l'être; il tâcherait de ne point passer pour tel... Au lieu de chercher dans ses écrits des points de conformité avec Luther, il fallait plutôt voir ce qui était en opposition avec la doctrine de cet homme. Il demandait enfin que l'affaire fût traitée sans éclat et par des avertissements fraternels, ou tout au moins qu'on mît à part toute passion privée. « La violence, ajoutait-il, réussit mal même aux rois. Je n'ai pas manqué à mon devoir. S'il s'élève quelque tumulte, ce sera la faute d'autrui. »

Par sa lettre d'Amboise, François Ier avait ordonné au Parlement de mander les députés de la Sorbonne « et leur défendez, disait le roi, qu'ils n'aient en général ni en particulier à écrire ni composer et imprimer choses quelconques, qu'elles n'aient premièrement été vues et approuvées par vous ou vos commis et en pleine cour délibérées. »

Érasme invoqua l'appui de ce corps judiciaire et politique, ennemi des nouveautés en religion, mais très ombrageux à l'égard du clergé. Il n'aurait pas troublé une si auguste compagnie dans ses graves occupations, s'il n'avait été question que de sa misérable personne; mais la paix des études et de la religion, la dignité de la Sorbonne étaient en jeu. Il s'adressait donc à l'autorité du Parlement, qui était comme l'ancre sacrée de la justice. Il rappelait que le roi avait défendu la vente du livre violent et diffamatoire de Bedda. Il n'accusait pas la Faculté qui en avait permis l'impression,

car il ne doutait pas que ce théologien n'eût, après l'autorisation et à l'insu de ses collègues, ajouté beaucoup de choses qui lui étaient dictées par la haine. Bien des fois il l'avait invité, par les lettres les plus amicales, à régler cette affaire avec une modération chrétienne, promettant de faire ce qui était digne d'un homme zélé pour la religion et la concorde.

Maintenant Bedda cherchait sa vengeance par une autre voie. Au lieu de répondre sur certains points où la calomnie était palpable, il avait recours à la violence. Il excitait la Faculté et voulait accabler son adversaire sous le nombre des articles par les suffrages et l'autorité. « Je ne crains pas, disait Érasme, les décisions de la Sorbonne; je les ai réclamées avec instance; mais si l'on persiste à vouloir écraser, non pas moi, qui ne suis rien, mais la vérité et la piété, comme autrefois les juifs accablèrent Jésus, je tâcherai de faire comprendre au monde que ces choses, condamnées comme impies, appartiennent à la piété chrétienne et qu'elles ont été mal comprises ou méchamment altérées. J'exposerai la vérité d'une manière si simple et si grossière, qu'elle éclatera même aux yeux des artisans des deux sexes. Nul homme pieux ne doit accepter le reproche d'impiété, surtout quand cette opinion peut entraîner ou confirmer autrui dans l'erreur. »

Afin de rendre plus facile aux membres du Parlement la connaissance de toute l'affaire, il leur envoyait ses brèves réponses sur quelques articles qui se trouvaient, disait-on, déjà menacés par la Sorbonne. Il leur faisait passer en même temps le livre par lequel il repoussait les calomnies de Bedda (1). Il terminait sa lettre par ces paroles : « Si l'autorité du Parlement arrête ces agitations désordonnées, je m'en réjouirai; mais si mes adversaires méprisent cette autorité, je représenterai avec la plus grande exactitude et sous ses véritables couleurs cette odieuse diffamation, et j'enverrai

(1) *V.* la note Q, à la fin du volume.

cette peinture au roi très chrétien, ami de la vraie piété et ennemi des divisions. Ce monarque trouvera sans doute le moyen d'imposer silence à des hommes qui, sous le masque de la religion et de la piété, se conduisent en véritables ennemis de la religion et de la piété. »

Ce langage habile et ferme, plein d'une chaleur contenue, pouvait frapper les membres du Parlement. En écrivant à Bedda, Érasme donna pleine carrière à toute sa véhémence : il espérait peu le succès de sa démarche, mais elle lui était inspirée par la charité chrétienne, par le caractère du prêtre et du théologien, commun à tous deux. Pourquoi donc, en faveur de Lée et en vue de satisfaire son propre ressentiment, Bedda s'obstinait-il à compromettre sa compagnie? Après tant de calomnies flagrantes, de mensonges manifestes, d'invectives effrontées, comment osait-il paraître en public et même recevoir dans sa bouche l'hostie sacrée de paix? Son crime était pire que celui de l'homicide et de l'empoisonneur. Il faisait plus encore; il accusait le roi d'empêcher l'administration de la justice, lui qui méritait la peine du calomniateur! « Mon frère, disait Érasme avec une éloquence qui fait penser à l'auteur des *Provinciales*, je crains terriblement pour le salut de votre âme, et, quoique vous vous figuriez que je suis votre ennemi, cependant j'en atteste le Christ, vous mon ennemi déclaré, vous, tel que vous êtes, vous me faites pitié! Rentrez en vous-même, mon frère; repentez-vous. Il vaut mieux revenir en arrière que de se précipiter dans l'abîme. Si vous méprisez les jugements des hommes, si vous ne tenez pas compte de mon inquiète sollicitude pour votre salut, craignez du moins Dieu qui sonde les cœurs et punit les trames criminelles. »

Il lui reprochait d'avoir prêté son aide à Édouard Lée. Ce n'était pas l'esprit de Dieu qui inspirait de si révoltantes impostures. Mais Bedda pouvait encore se repentir; la miséricorde du Seigneur était grande. « Vous obéissez, ajoutait-il, aux passions, mauvaises conseillères. Quelle tempête ne

pourrais-je pas faire naître si, vaincu par tant d'injures, je passais au parti opposé? Je serais puissamment secondé par la haine que l'on porte au pape et à la théologie scholastique. Assurément je n'épargnerai rien pour n'être ni la cause ni l'occasion d'un si grand mal; mais si vous continuez d'attiser cet incendie, fort de mon innocence, je repousserai énergiquement l'accusation d'impiété. Je ne serai pas responsable des conséquences. Cette lettre m'affranchira devant Dieu et devant les hommes. En attendant, je demanderai au Seigneur de vous inspirer de meilleures pensées, et si Dieu exauce ma prière, oubliant mes griefs, je réparerai le tort que j'ai pu vous faire. ».

Il y avait à la Sorbonne un Espagnol, frère de Pierre de Victoria. Il passait pour avoir l'esprit conciliant et modéré. Érasme le pria d'intervenir auprès de Bedda et de son frère dans l'intérêt de la concorde. « Dieu, lui écrivait-il, déjoue les machinations des méchants et les fait retomber sur leur tête. Les faux moines, depuis longtemps mes ennemis, m'accusent d'avois mis en péril leur autorité. Ils ont secrètement sollicité le secours de la Sorbonne pour m'accabler sous leurs forces réunies. » Il montrait l'imprudence d'une telle conduite. « Il ne faut plus, disait-il, compter sur la simplicité populaire. Il est passé le temps où il suffisait de dire : la Faculté décide ainsi. Maintenant on n'écoute même pas la raison et les Écritures. On dira peut-être : avec de tels hommes, il faut employer, non pas des arguments, mais des fagots. La loi humaine l'ordonne peut-être ainsi ; mais la loi de charité commande autre chose. Elle ne désespère facilement de personne. Beaucoup sont dans l'erreur de bonne foi ; beaucoup sont si légèrement infectés qu'ils pourraient être aisément guéris. Quand même les chefs seraient incurables, il faudrait les réfuter par des preuves évidentes et irréfragables, par les témoignages convaincants des Écritures. »

Il regrettait de voir l'autorité du pape déchue. Ceux qui *l'avaient exagérée l'avaient compromise*. En demandant au-

delà de ce qui était juste, ils s'étaient vu enlever ce qui était légitime. « Le monde, ajoutait-il, attend des théologiens de Paris quelque chose d'extraordinaire et de surhumain. La circonstance est solennelle. Il ne faut pas perdre son temps à des bagatelles. La Sorbonne doit combattre pour le Christ contre ceux qui attaquent ouvertement ses dogmes et non contre celui qui les défend. Loin d'être accablé, Luther règne encore sur un très grand nombre d'âmes... La présence et l'autorité de Bedda font tache à la Faculté. Dans toute société, il se trouve des gens qui, par leur audace, imposent aux autres leur volonté, souvent mauvaise. Les bons sont laissés à l'écart; on règle tout d'avance, puis on commence par faire appel à la concorde; les méchants dominent et intimident les autres en laissant tomber de leur bouche cette menace : ici on verra ceux qui sont du parti de Luther. Si quelqu'un émet un avis plus équitable, on lui jette avec fureur ces mots : pire que Luther! Les hommes modérés aiment mieux se taire que de disputer avec ces furieux. D'autres font bon marché de leurs sentiments par des considérations privées; d'autres encore ne comprennent pas ce qui est en question; d'autres enfin partagent les passions aveugles de Bedda, ou sont entraînés par l'ivresse violente de leurs confrères. Puis, en promulguant la décision ainsi extorquée, les chefs y ajoutent leurs passions ; et voilà ce qu'on appelle un décret de la Faculté!... Pour moi, je ne manquerai à aucun de mes devoirs de chrétien ; mais je ne supporterai pas des calomnies perfides, quand même six pontifes romains souscriraient à votre décision; car ni l'autorité des papes, ni la vôtre ne doivent avoir la force d'étouffer l'innocence et la vérité. »

Comptant peu sur le succès de ses démarches auprès de la Sorbonne, il désirait s'assurer la protection du monarque. Dans ce but, il écrivit au cardinal Jean de Lorraine, personnage renommé par ses talents diplomatiques : il se plaignait des sourdes menées de Bedda ; irrité de voir son livre sup-

primé, supportant avec peine qu'Érasme dans sa réponse eût exposé, comme dans un miroir, et sa propre innocence et l'impudence de son adversaire, cet homme préparait une vengeance de gladiateur, reproduisant sous une autre forme les mêmes calomnies. Il attaquait Érasme et non Lefebvre ; mais au fond il en voulait à tous deux. Il avait réuni plusieurs centaines de propositions extraites des *Paraphrases*, ouvrage qui excitait à la piété un grand nombre de personnes; il déférait ces propositions à la Faculté ; et l'on avait déjà prononcé sur quelques-unes, à ce qu'on disait. En homme habile, il omettait ce qui expliquait l'article incriminé; il présentait comme avancé par Érasme actuellement ce qui était dit par les Évangélistes ou les Apôtres et ce qui appartenait aux commencements de l'Église. De cette manière, il condamnait sous son nom ce que le Christ et saint Paul avaient enseigné ; il ne tenait aucun compte de ses réponses péremptoires; par ces artifices, il en imposait aux gens intègres et instruits ; il espérait ainsi faire interdire les livres de son adversaire et se *donner lui-même* pour un Dieu.

« La source de tous ces mystères, disait Érasme, c'est la haine des faux moines contre les lettres; mais ces trames coupables peuvent causer un mal immense. L'arbre est mauvais dans ses racines, dans ses branches et dans ses fruits. Il appartient au roi de mettre un frein à ces méchantes cabales, si l'on veut assurer la paix du royaume, des études et de l'Église. La Sorbonne doit déployer ses forces contre ses ennemis déclarés et non contre ses compagnons d'armes ; guérir ceux qui peuvent être guéris, et non aliéner ceux qui sont sains. Il ne faut pas condamner un livre, dès qu'on y découvre quelque erreur. Il y a des fautes qui échappent à la faiblesse humaine et sur lesquelles il convient de fermer les yeux pour éviter un plus grand mal. » Le cardinal pouvait s'instruire de toute l'affaire auprès du théologien Gervaise dont la science égalait l'intégrité.

Tous les efforts d'Érasme, toute son éloquence n'empê-

chèrent pas la Sorbonne de condamner les propositions qui lui avaient été présentées par Bedda. Elle rendit, le 16 ou 17 décembre 1527, un jugement doctrinal en trente-deux articles ; mais, pendant quatre années, le gouvernement du roi refusa de permettre que cette censure fût imprimée.

Au milieu des guerres et des dissensions qui troublaient l'Europe, la Savoie était restée jusque-là exempte de ces fléaux. Cependant un moine franciscain, appelé Jean Gache, doué d'ailleurs d'éminentes qualités pour la prédication évangélique, se déchaînait contre Érasme, sans fin et sans mesure, non-seulement dans les repas et les entretiens, mais même dans les sermons devant le peuple. Averti par de nombreuses lettres, Érasme écrivit au duc de Savoie pour appeler son attention sur des emportements qui pouvaient troubler la paix publique. « Saint François, disait-il, est devenu grand devant Dieu et devant les hommes, non par la médisance, mais par la vertu... On ne l'imite point, parce qu'on a les pieds nus, une ceinture de chanvre et un vêtement de bure. En tout cas, ceux qui attaquent Érasme montrent plus de zèle que de prudence... J'ai combattu les abus et les préjugés partout où ils se trouvaient; mais je n'ai jamais attaqué aucun ordre. J'ai seulement poursuivi les exagérations judaïques de certains moines qui avaient plus de respect pour la règle de saint François que pour l'Évangile du Christ. Quand même j'aurais manqué de mesure, doit-on abuser de la chaire évangélique pour invectiver contre moi en profanant le saint lieu? mes ouvrages ont été loués par trois papes... Comment ose-t-on souiller les oreilles du peuple par de telles calomnies? On met en péril la paix et l'autorité de l'Église. »

Il priait le prince d'interposer son pouvoir et de forcer le prédicateur à respecter le ministère sacré qu'il remplissait. C'étaient deux frères, Amblard et Louis Alardet qui l'avaient engagé à cette démarche; ils lui avaient conseillé en même temps d'écrire au prédicateur. Érasme suivit cet avis, après

une certaine hésitation. Il craignait de rendre son adversaire plus fier ou de l'irriter encore davantage.

Dans presque toutes les contrées de l'Europe, il était l'objet de pareilles attaques. A Londres, un théologien, du haut de la chaire appelée vulgairement *la Croix de saint Paul*, l'avait accusé de faux et d'impiété pour avoir traduit un passage de saint Jean (1), autrement que la Vulgate, disant que sa traduction mettait en grand péril la divinité du Saint-Esprit. Érasme répondit que le sens orthodoxe était expliqué dans ses *Annotations*. La leçon qu'il avait suivie se trouvait dans saint Chrysostome et Théophylacte, adversaires des ariens. « Quel serpent, ajoutait-il, quel aspic, quelle vipère a un venin plus mortel que la langue du calomniateur, *enflammée*, selon la parole de saint Jacques, par *le feu de l'enfer?* O malheureux homme! nous frissonnons, nous faisons le signe de la croix, quand on nomme le diable devant nous; mais celui qui par de semblables calomnies déchire son prochain, souille la conscience de ses auditeurs, éteint la charité fraternelle, c'est un véritable démon; il est même pire; car il fait précisément ce qui a valu au diable son nom. » Il désirait savoir comment ce calomniateur s'appelait; il voulait dresser un catalogue de quelques noms de cette espèce pour les vouer à l'immortalité de l'opprobre, oubliant dans sa colère que si l'Évangile condamne la calomnie, il interdit la vengeance.

Tandis qu'il était harcelé par ces attaques des moines et des théologiens, Luther voyant qu'il n'achevait pas sa réponse, publiait avec jactance qu'il ne répondait point, comme s'il n'avait pas déjà répondu. Les luthériens triomphaient. Pressé par les exhortations de ses amis, Érasme essaya de remplir sa promesse et de terminer *sa Défense*. Mais il ne travaillait à cette œuvre qu'avec froideur. Il voyait le mal si étendu et si enraciné qu'il le regardait comme incurable. A ses yeux, ni

(1) *Nondum enim erat spiritus sanctus*, au lieu de : *Nondum enim erat spiritus datus.* (Évangile selon saint Jean, chap. VII.)

livres, ni rigueurs ne pouvaient avoir aucune efficacité. Il écrivait à Cochlœus qui allait en Danemark remplir une mission religieuse : « Si les évêques combattaient pour le règne du Christ et non pour le leur, nous entrerions avec plus d'ardeur en campagne. Cependant il faut comprimer la séditieuse audace des méchants, jusqu'à ce que Dieu inspire l'âme des princes. Ces désordres n'auront jamais de fin, si l'on ne change certaines choses; mais ces changements sont de telle nature qu'il n'y a point espoir de les faire accepter. Aussi ne puis-je rien vous conseiller en cette affaire, si non de considérer moins l'intérêt des hommes que celui du Christ, et de vous montrer plus attentif à sauver les individus qu'à les punir. Je n'ai pas le temps d'en dire davantage dans une lettre; et d'ailleurs ce ne serait pas sans danger. »

George, duc de Saxe, ne cessait d'animer sa tiédeur. Après la publication du petit livre sur le libre arbitre, il avait repris confiance et lui avait envoyé une coupe magnifique, comme témoignage de sa vive satisfaction. Érasme, en le remerciant, déclarait qu'il ne manquerait pas à la cause de l'unité catholique, à laquelle il devait sacrifier sa vie même. « La conspiration des moines, disait-il, et surtout une maladie regardée par les médecins comme sans remède, ont seules retardé la publication de la seconde partie de *ma Défense.* »

Ce livre, si longtemps attendu, parut vers la fin d'août 1527. Pour le composer, Érasme avait lu avec soin les écrits de Luther. Il y avait trouvé tant de railleries, de sarcasmes, d'injures, de vanteries, d'impertinences, d'ovations, de triomphes, que cette lecture l'avait fait presque mourir d'ennui. Il avait senti là ce langage amer dont parlait le proverbe. Nulle absinthe n'en surpassait l'âcreté. Envoyant son livre au duc de Saxe, il lui écrivait : « Je vous laisse à juger si j'ai traité Luther comme il le mérite. Je n'ignore pas quels frémissements je vais exciter chez ses partisans avec ce livre, pour avoir osé le publier dans leur propre royaume. Si donc les princes ne me soutiennent pas de leur faveur, je crains de

ne pouvoir résister, non pas tant à cause des luthériens qu'à cause de certains *anti-luthériens* de nom, mais très luthériens en réalité. Ils s'efforcent d'attirer à eux une victoire qui doit appartenir au Christ. »

Ce livre publié, il regardait sa tâche comme remplie et annonçait la résolution de ne plus intervenir dans le débat. « Je vois, disait-il, qu'il ne nous reste plus rien à faire, sinon des vœux. » Il s'abandonnait aux pressentiments les plus sombres; la licence l'effrayait. Il écrivait à Bilibald Pirckheimer : « Je crois facilement ce que vous me dites ; car je vois s'élever un peuple pour lequel mon cœur éprouve la plus vive répulsion. Je crains beaucoup pour le dénoûment. La concorde, la charité, la bonne foi, les sciences, les mœurs, la civilité même, tout périt. » — Il voyait les luthériens s'emparer partout des bonnes lettres pour fortifier leur parti ; mais il était persuadé qu'ils finiraient aussi par étouffer ces études.

Bucer, un des chefs de la nouvelle église de Strasbourg, lui avait écrit pour justifier Capiton. Son habile plaidoyer ne put dissiper les défiances d'Érasme, fondées sur des indices positifs. Sans parler d'autres griefs, il reprochait à Capiton sa conduite à l'égard d'Epphendorp qui ne cessait de lui susciter quelque affaire. « Je ne mêlerai point Capiton à la pièce, disait-il, à moins qu'il ne s'y mêle lui-même de nouveau. Qu'il ne me croie pas assez stupide pour ne point voir ce qui se passe. » Il déplorait les emportements et les excès qui avaient compromis une entreprise accueillie au début avec espérance, non-seulement parce que l'affaire mal conduite aurait des conséquences encore plus funestes, mais aussi parce qu'il craignait d'en être enfin lui-même la victime; car certains hommes attribuaient à l'influence de ses ouvrages le mépris où étaient tombés les théologiens scholastiques, les moines, les cérémonies, l'autorité du pontife romain.

Plusieurs de ses amis s'affligeaient de le voir s'épuiser en apologies. Bilibald lui conseilla de renoncer à ce travail sans

fin. Tout en reconnaissant la sagesse de cet avis, Érasme essaya de justifier sa manière d'agir. « J'ai, disait-il, gardé le silence plus souvent que je n'ai répondu. Je me suis toujours repenti d'avoir écrit mon apologie contre Sutor; pourtant j'ai suivi le conseil d'un homme de poids. J'ai fini par triompher de Dorpius. Je n'ai pas dédaigné les accusations de Lée et de Stunica, parce qu'ils les avaient portées à Rome. Les princes ne m'ont pas permis de me tenir en repos à l'égard de Luther. Mes amis me félicitent de ce que les théologiens de Paris ont éclaté avant ma mort. Au reste, je perds bien plus de temps à écrire des lettres sans plaisir comme sans nécessité. »

Malgré les accusations de ses ennemis, les princes continuaient de lui être favorables. Ferdinand, devenu roi de Bohême et de Hongrie, lui écrivait dans les termes les plus affectueux. En Pologne, le roi et la reine montraient pour lui la faveur la plus marquée. L'évêque de Plock l'invitait même à se retirer dans ce royaume, comme dans un port tranquille, loin des flots orageux de l'Allemagne. Jean de Lasco l'avait engagé plusieurs fois à écrire au monarque. Érasme hésita longtemps; mais enfin il se décida. « Je savais, disait-il, qu'on doit aborder les grands potentats, non-seulement à propos, mais avec une crainte religieuse. Je me faisais scrupule de troubler un prince occupé de si grandes affaires et tout entier au soin de réconcilier les souverains. Mais votre bonté, vos vertus, et surtout le désir immense de la paix si lente à se faire, ont enfin triomphé de mon hésitation. Comme le vieillard Siméon, je mourrais content, si je voyais la tranquillité rétablie dans le monde. » Il apprenait que le roi de Pologne, pour atteindre ce but, faisait les efforts les plus actifs et les plus sages; il voulait exciter encore son zèle, si c'était possible; il espérait que Sigismond serait l'homme destiné par la Providence à calmer cet affreux orage. « On ne peut voir, poursuivait-il, sans une profonde douleur de si grandes discordes entre les princes; les guerres entre chrétiens sont plus

que des guerres civiles ; ce sont des luttes vraiment fratricides ; elles ont ouvert la chrétienté aux Turcs ; elles leur ont permis de prendre Rhodes et d'envahir la Hongrie. Mais ce qui est plus déplorable encore, c'est qu'au milieu de ces divisions des princes, la religion chrétienne périt de fond en comble, et le monde se trouve menacé d'un bouleversement social. Ceux qui doivent obéir veulent commander. »

Monarque glorieux et brave, mais surtout pacifique, toujours prêt à sacrifier ses sentiments au bonheur de son peuple, après avoir soutenu des guerres heureuses, Sigismond avait usé avec modération de ses avantages, malgré l'avis des grands et du peuple. Après l'expulsion de Christiern, il avait refusé le trône de Suède et de Norwége. Tout dernièrement encore, il n'avait point cherché à faire valoir ses droits sur la Bohême et la Hongrie. Au contraire, il avait offert sa médiation à Ferdinand et à son compétiteur. Avec une rare élévation de sentiments, il comprenait qu'une paix même désavantageuse valait mieux que la guerre. « Pourquoi, ajoutait Érasme, cette manière d'agir n'est-elle pas imitée par les autres princes chrétiens? Il y en a qui cherchent à exploiter à leur profit le malheur public. Ne voulant rien relâcher de leur droit, ils ont recours à la guerre, légitime seulement quand elle est un devoir. Les traités conclus sous la dictée de la colère et de l'ambition sont éphémères et enfantent de nouvelles luttes. »

Sans vouloir rien ôter à l'autorité du pape, Érasme exprimait le désir qu'il ne fît aucune alliance particulière avec les monarques, mais qu'il se montrât également le père de tous les fidèles. « Que d'alliances, disait-il, que de traités faits et rompus, repris et déchirés encore, depuis une vingtaine d'années, par les papes, tantôt avec un prince, tantôt avec un autre ! Que de guerres sans cesse renaissantes ! » Le temps n'était pas bien éloigné, où les pontifes devaient renoncer à leur intervention militante dans la politique, mais les monarques n'étaient pas près de cesser leurs guerres sanglantes.

La paix universelle, ce rêve des nobles âmes, ne devait pas se réaliser de sitôt.

La plupart des princes qui régnaient alors étaient jeunes. Le roi polonais, d'un âge avancé, semblait appelé à donner aux autres souverains des conseils salutaires qui devaient tourner à l'avantage des peuples. Malheureusement, les inspirations séduisantes de l'ambition prévalurent contre les sages avis de l'équité. Les efforts de Sigismond et de son chancelier Schydlovietz échouèrent. Érasme s'en affligea. Il rappelait ces paroles d'Homère : « L'homme se rassasie de manger, de boire, de chanter, de danser, de toutes choses en un mot. Il n'y a que la guerre, la plus triste de toutes, dont il soit insatiable. »

Sa lettre plut beaucoup au roi et aux grands de la cour. Elle fut imprimée avec une préface et des vers à sa louange. Érasme vit avec peine ces éloges qui devaient exciter l'envie. On lui ménageait l'envoi d'un riche présent. Sans le refuser, il disait avec délicatesse : « J'ai obtenu depuis longtemps ce que j'ambitionnais, si ma lettre a plu, et si elle fait aimer davantage la paix. » On avait traduit en polonais le *Colloque des funérailles*, où les moines étaient assez mal traités. Il désapprouva cette traduction qui pouvait compromettre ses amis, en irritant ses adversaires.

Un médecin habile et dévoué qu'il avait connu à Bâle, le hongrois Antoninus, servait avec zèle ses intérêts en Pologne. Au milieu des troubles de la Hongrie, ce médecin l'avait consulté sur la conduite à tenir. Fidèle à son caractère, Érasme lui avait conseillé de ne prendre chaleureusement le parti de personne et d'attendre les événements. C'était dans le même esprit de prudence méticuleuse qu'il écrivait : « Il ne faut pas se fier aux faux amis ; mais il faut les ménager, quand ce ne serait que pour les rendre moins hostiles. » Le prédicateur de la reine de Hongrie, Jean Henckell, venait de refuser l'épiscopat. Erasme n'approuvait pas ce refus. « Par le temps qui court, il vaut mieux, disait-il, être porcher que pourceau. »

De tous les polonais, celui à l'amitié duquel il attachait le plus de prix, était Jean de Lasco. Il lui savait gré de vouloir faire connaître à tous qu'il était son disciple et son admirateur : *exemple rare dans un temps où il n'y avait d'amis que ceux qui conspiraient ensemble.* Mais, tout reconnaissant qu'il était de son zèle, il lui recommandait la prudence. « C'est une habileté peu commune, lui écrivait-il, que de savoir user des méchants et tirer parti des êtres nuisibles. J'ai certains amis qui m'aiment avec passion ; ce qui produit quelquefois un grand mal ; je préfère ceux qui m'aiment avec sagesse. »

Un oncle de Jean de Lasco, portant le même nom, était archevêque de Gnesne. C'est à lui qu'Érasme dédia son édition de Saint Ambroise. Dans la lettre dédicatoire, il entremêlait l'éloge de l'oncle et du neveu, qui *paraissait être la vivante image du prélat.* Les quelques mois qu'il avait passés avec lui étaient, disait-il, un des rares bonheurs de sa vie. Vieux, il avait appris d'un jeune homme la sobriété, la tempérance, la retenue de la langue, la modestie, la pudeur. « O nation vraiment née pour la piété! ajoutait-il avec enthousiasme. Son roi, son archevêque, semblent prédestinés à calmer les discordes fatales et à restaurer les mœurs corrompues de la chrétienté. Depuis longtemps, j'attends un nouvel Ambroise pour rendre la paix au monde catholique. Une mission si difficile demande l'intégrité morale, unie à la douceur et à la fermeté, la sagesse jointe à l'éloquence. »

La même année, il fit imprimer le *Babylas* de saint Chrysostome. Il offrit ce petit livre à Nicolas de Marveille, président du collége de Buslidius. Il savait que c'était une goutte d'eau envoyée à la source des langues : Mais, disait-il, selon le précepte de l'Évangile, il faut donner à celui qui abonde, afin qu'il soit dans une abondance encore plus grande. Une rare éloquence et une remarquable piété se trouvent réunies dans ce petit livre dont le sujet lui-même n'est ni varié, ni vaste, ni brillant. »

Il profita de l'occasion pour adresser aux professeurs de

sages conseils sous forme d'éloges. Il se réjouissait de voir que leur enseignement, grâce à une continuelle vigilance, ne donnait nullement prise aux ennemis des langues. « Les lettres, disait-il, sont souvent compromises par les témérités de certains hommes, surtout par celles des Allemands. C'est pour avoir évité ces excès que le collège de Louvain est florissant... Du haut du ciel, l'âme de Buslidius peut jouir du succès. »

Ces conseils ne manquaient pas d'à-propos : le professeur de grec s'était marié. Ce mariage faillit lui faire perdre sa chaire. Érasme, averti, para le coup; mais le professeur fut profondément blessé; il chercha querelle aux exécuteurs testamentaires et leur écrivit une lettre qui sentait la dispute et la chicane. Érasme s'efforça de le calmer; il lui fit sentir que le mariage refroidissait le zèle de l'enseignement, créait d'autres soucis et le séparait de la vie commune du collége; peut-être avait-il pris femme sans consulter les exécuteurs testamentaires; il devait donc redoubler d'efforts pour répondre à leur confiance, tâcher d'augmenter son auditoire déjà nombreux, rivaliser avec Goclenius et avec lui-même; il valait mieux lutter avec les ennemis des Muses qu'avec des hommes très bienveillants qui certainement ne lui enlèveraient pas sa chaire sans un motif très grave; il se devait au collége qui avait fait sa réputation.

Outre le *Babylas*, dont il avait seulement donné le texte grec, Érasme publia la traduction latine de quelques écrits de saint Chrysostome et d'un fragment d'Origène sur saint Mathieu. En même temps, il excitait par ses encouragements l'activité de Germain de Brie, qui s'occupait de traduire des ouvrages grecs en latin.

Après saint Ambroise, saint Augustin eut son tour. L'édition devait être complète et fort belle; mais l'exécution de cette œuvre immense fut troublée par la mort de Froben. Une attaque d'apoplexie l'enleva. Elle avait été annoncée par quelques symptômes avant-coureurs; mais cet homme trop

courageux aurait eu honte d'être malade. Son fils Jérôme lui succéda dans la direction de l'imprimerie. Érasme ressentit vivement cette perte. « Froben, dit-il, semblait né pour l'ornement des études. » Toutefois, au milieu d'une époque si orageuse, il était tenté de le féliciter de sa délivrance plutôt que de le plaindre d'une mort si soudaine. Il composa son épitaphe en latin et en grec. Nous traduisons ici l'épitaphe latine :

CETTE PIERRE COUVRE LES OSSEMENTS INANIMÉS DE JEAN FROBEN ;
SA RENOMMÉE FLEURIT DANS TOUT L'UNIVERS ; ELLE NE SAURAIT MOURIR.
IL LA MÉRITA PAR DES MŒURS PLEINES DE CANDEUR
ET PAR L'AIDE PRÊTÉE AUX ÉTUDES
QUI, MAINTENANT TRISTES, LANGUISSENT PRIVÉES DE LEUR PÈRE.
IL NOUS RENDIT ET PARA LES MONUMENTS DES ANCIENS SAGES
PAR SON ART, SA MAIN, SES SOINS, SON ARGENT, SON CRÉDIT,
SON DÉVOUEMENT.
JUSTES PUISSANCES DU CIEL, DONNEZ-LUI LA-HAUT UNE VIE ÉTERNELLE.
PAR NOUS, IL AURA ICI-BAS UNE IMMORTELLE RENOMMÉE.

Non content de cet hommage, il voulut consacrer dans une lettre la mémoire du grand imprimeur. Elle était adressée à un chartreux aussi vertueux que savant, appelé Emstedius. « La mort inopinée de Froben, lui disait-il, m'a accablé en dépit de toute ma philosophie : ma douleur ne fait que s'accroître avec le temps. Les liens de l'amitié, je le vois, sont plus forts que ceux du sang. Je suis honteux de ma faiblesse. J'ai supporté avec résignation la mort d'un frère et je ne puis supporter la perte de Froben. J'aimais en lui le promoteur des études non moins que l'ami loyal et dévoué. Sa candeur était extrême ; sa générosité incomparable, au point d'étendre ses bienfaits même sur des gens qui en étaient indignes. Sa joie n'était jamais plus vive que lorsqu'il pouvait faire une magnifique édition d'un grand auteur. Quand il montrait à ses amis les premières pages imprimées, son visage était rayonnant. C'était de l'allégresse, un véritable triomphe. Que de splendides éditions en peu d'années ! » Il

s'était abstenu de publier des livres de polémique religieuse, malgré le profit qu'il aurait pu en tirer, pour ne pas exposer les lettres et les sciences à de fâcheuses préventions. C'était malgré ses amis qu'il avait entrepris une édition complète de Saint Augustin. Il désirait vivre seulement assez pour achever ce grand travail; mais il ne vit que deux volumes imprimés.

Vers le même temps mourut Jacques Hochstrate qui avait si malheureusement commencé contre Reuchlin la grande tragédie du XVIe siècle. Le bruit courut que, sur le point de mourir à Cologne, il avait laissé échapper quelques paroles qui n'annonçaient pas une conscience bien pure.

La mort, depuis quelque temps, avait moissonné plusieurs ennemis acharnés d'Érasme; mais un nouvel orage le menaçait. Sa correspondance avec le prince des lettrés français devenait de plus en plus aigre. A la lettre dont nous avons parlé plus haut, Érasme répondit par certains traits qui pouvaient paraître blessants pour Budé. « J'attends avec impatience, lui disait-il, vos observations sur la langue grecque, bien que je me voie frustré de la moitié de mon espérance. On a du reste apporté à Bâle des commentaires sur le même sujet; on en fait l'éloge; je crains que vos manuscrits n'aient été pillés. Il s'est élevé aussi une discussion au sujet d'un petit livre publié par Léonard Portius de Vicence, *sur les poids et les mesures*. Il a tant de conformité avec votre livre *sur les monnaies*, que tout le monde croit que l'un des deux a commis un plagiat.

Passant aux reproches de Budé, il se défendait d'avoir dénigré les Français. Il citait comme preuve le *Panégyrique* de Philippe le Beau (1), où se trouvait un bel éloge de la France. C'était, d'ailleurs, un penchant plutôt qu'une prédilection refléchie; car nulle nation n'avait été pour lui plus

(1) *V.* aussi la *Plainte de la Paix*, l'épitre dédicatoire de la Paraphrase de saint Marc, l'*Apologie* contre Sutor et plusieurs lettres.

stérile, à part l'obligeance de ses amis. Au sujet des Galates, il avait été très bref et avait adouci le mot d'*insensés*, qui se trouvait dans Saint Jérôme. Il n'aurait jamais cru offenser par là un philosophe tel que Budé. Il était reconnaissant des services sans nombre que son ami se plaisait à énumérer; mais il n'avait jamais eu l'intention d'aller s'établir en France (1). Il ne comprenait pas ce que Budé voulait dire en parlant de grimaces ; en tout cas, elles n'avaient porté préjudice à personne : il avait assez clairement indiqué son intention ; on ne voulait pas le croire. Au surplus, il n'aurait jamais voulu faire intervenir Budé dans des affaires si humbles, toutes relevées qu'elles paraissaient à la foule. Il n'était pas assez inconsidéré pour changer de sentiments à l'égard de tels amis sur les rapports des premiers venus. Pourtant un personnage, dont Budé ne récuserait pas la franchise et la sincérité, l'avait entendu dans un repas laisser échapper devant un grand nombre de personnes certaines marques de ressentiment contre Érasme. Il se voyait accusé d'inconstance dans ses amitiés; cette accusation était injuste; il était plus fidèle que personne à l'amitié, quelque fois même à son détriment.

De légers nuages s'élevaient aussi de temps en temps entre Érasme et Vivès. Celui-ci avait les délicatesses de l'homme de lettres ; mais il n'avait pas la prétention de se donner comme le rival de celui qu'il appelait son maître et son père. Il réclamait ses conseils et ses critiques, prêt à les écouter comme les paroles d'un oracle. Après un long silence, Érasme lui répondit enfin d'une manière assez piquante : « J'estime beaucoup vos écrits ; je vous reprocherai seulement de chercher l'improvisation qui, du reste, vous réussit aussi bien qu'à d'autres le soin le plus scrupuleux. Vous vous montrez fort dur pour les femmes; vous êtes sans doute plus doux avec la vôtre. Si vous faites volontiers mention de vos

(1) Ceci n'est pas très exact. V. *Lettre secrète à Goclenius.*

enfants, vous avez cela de commun avec Cicéron; mais la race humaine est envieuse et supporte plus facilement les éloges que l'on donne à autrui. Tel est mon jugement que vous pouvez juger à votre tour. »

Vivès sentit les traits de cette ironie. Il avait eu deux torts vis-à-vis d'Érasme qui s'en vengeait. Il lui avait demandé de donner une édition complète de ses ouvrages, afin que l'on pût se reconnaître dans cette multitude innombrable et confuse de ses écrits. En second lieu, il s'était fait l'écho de ceux qui le blâmaient d'avoir introduit dans les *Colloques* des controverses théologiques. Érasme s'étonnait qu'un si grand avocat ne trouvât pas des raisons même dans la plus mauvaise cause. « Maintenant, disait-il, de telles questions sont débattues entre des enfants. Tout ce que je dis est enfantin. D'ailleurs les enfants grandissent; et, devenus grands, des choses plus sérieuses leur conviennent; mais à parler franchement, nous avons *perdu notre libre arbitre*. Là l'esprit me dictait une chose et la plume en écrivait une autre. » Vivès répliqua : « Il y a longtemps que je me suis répondu à moi-même, comme à beaucoup d'autres : « Érasme ne peut avoir agi comme il a fait sans avoir de bonnes raisons, bien que je ne les aperçoive pas. »

Il regrettait de ne pas le voir retourner en Brabant, dans l'intérêt du repos de sa vieillesse qui, joyeuse et satisfaite, pouvait être fort utile aux lettres et à la piété, tandis qu'elle le serait fort peu, si elle était inquiète et troublée. Érasme se contenta de répondre : « Je vous trouve heureux, mon cher Vivès, de vivre à Bruges (1), dans la compagnie des Laurinus, pendant que moi-même je vieillis ou meurs plutôt dans ce travail forcé. Je songe pourtant quelquefois à prendre la fuite. » Ces Laurinus, dont le commerce lui semblait si doux, avaient un défaut commun avec la cour de Brabant. Ils fai-

(1) Précepteur de la princesse d'Angleterre, Vivès passait souvent sur le continent pour voir sa femme qui habitait Bruges.

saient tout avec lenteur et négligence. Jean de Hondt ayant remis à l'un d'eux l'argent dû pour la prébende de Courtrai, le dépositaire le garda trop longtemps entre ses mains. Dans l'intervalle le prix de la monnaie ayant changé, Érasme éprouva une forte perte. Il fut très mécontent et pria le chanoine de confier désormais l'argent à un certain Érasme Schetus, homme parlant assez mal en latin, mais d'une parfaite probité.

Barbirius était son débiteur pour d'assez fortes sommes ; après avoir passé tant d'années dans les cours à une *époque où la terre et les fleuves donnaient de l'or*, il était revenu dénué de tout. L'empereur avait deux fois ordonné de payer sa pension. « Mais, disait Érasme, on lui obéit plus facilement quand il commande une levée d'impôts que lorsqu'il ordonne le paiement d'une dette. »

Il avait à son service un jeune homme, appelé Cannius, qui lui était très utile pour copier du grec. Il le traitait en ami plutôt qu'en domestique. L'ayant envoyé en Angleterre, il lui donna quelques avis avec beaucoup d'enjouement : « Vous devez, lui écrivait-il, redouter les voleurs et les matelots; ce qui est tout un... Vous pouvez retirer un grand fruit de votre voyage en Angleterre. Les grands ne pensent pas toujours au fond de leur cœur ce que le visage exprime. Il faut leur parler avec une crainte religieuse, comme jadis on parlait aux dieux. C'est du reste une nation très libérale, tandis que les Brabançons le sont fort peu. Savoir refuser un présent est un art difficile. Vous devez ne vous montrer jamais avide et prendre exemple sur Érasme lui-même. Vous vous trouverez aisément en bons rapports, à la condition d'imiter le polype : découvrez votre tête; donnez votre main ; cédez la place; souriez aux premiers venus... Gardez-vous surtout de condamner ou de mépriser quelque chose de cette nation, car elle est merveilleusement amoureuse d'elle-même. »

CHAPITRE XXIX

Démêlé avec Epphendorp. — Mariage d'Œcolampade. — Mélanchthon.— Lettre de Henri VIII.— Offres de Ferdinand et de l'évêque de Brixino. — Le *Cicéronien*. — Les *Colloques* et la Sorbonne. — Lettres à Clément VII et à Sadolet. — Le sac de Rome. — Pantalabus. — Réponse au prince de Carpi. — *La veuve chrétienne*. — Révolution à Bâle. — Érasme se décide à quitter cette ville.

Le parti évangélique devenait à Bâle de plus en plus menaçant. Au milieu de cette fermentation des esprits, Érasme avait renoncé à combattre Œcolampade. « J'avais commencé, disait-il, mais j'ai senti aussitôt que je n'aboutirais à rien, sinon à soulever ici une tempête; les choses ne sont déjà que trop ulcérées. Dès à présent je songe à fuir, mais je ne sais où. »

Il était fort mécontent de ses amis, même de ceux qui lui avaient paru jusque-là les plus fidèles. Il écrivait à Bilibald : « Désenchanté des hommes, je mets ma confiance dans le Christ qui ne veut et ne peut tromper; mais les mortels ne savent que feindre. Lors même que leur amitié est sincère, elle ne dure qu'un temps prodigieusement court et, à la plus légère occasion, elle se change en haine. Que de ténacité dans le souvenir d'une offense! quel profond oubli des bienfaits! Il y en a qui, voulant servir, ne le peuvent pas, mais tous ont le pouvoir de nuire. D'autres cherchent étourdiment à rendre service et font le plus grand mal. Vous m'avertissez avec sagesse d'être indulgent pour les mœurs des hommes, à moins que je ne préfère me retirer dans quelque désert. Je pardonne très facilement les défauts de la nature humaine. Quant aux

perfidies odieuses de ceux que j'ai comblés de mes bienfaits, je les dévore, sans doute, mais ce n'est pas sans ennui. Dieu me préserve de soupçonner de votre part quelque chose de semblable! et pourtant je connais certains hommes nés pour rompre l'amitié des gens de bien. »

Cette noire misanthropie s'explique par ce qui va être raconté. On avait imposé à sa faiblesse un acte humiliant. Henri Epphendorp, prétendant avoir été diffamé par lui, était venu à Bâle et avait annoncé l'intention de le citer en justice. « Gladiateur avec les Bedda et les Sutor, disait Érasme, je vais devenir plaideur et passer d'Hercule à Mercure. » Epphendorp alléguait contre lui plusieurs sujets de plainte. On avait apporté à Bâle une lettre attribuée à Mélanchthon et dont l'auteur s'étonnait de ne pas voir encore pendu un homme qu'il avait connu douze ans auparavant. Cet homme n'était pas nommé; mais on avait donné à entendre qu'il s'agissait d'Epphendorp. Érasme avait envoyé une copie de cette lettre à Hédion, pour le mettre sur ses gardes, en ajoutant les initiales du prénom et du nom d'Epphendorp. Hédion l'avait montrée à Capiton; celui-ci, à ce qu'il paraît, l'avait communiquée au *soldat fanfaron* qui était entré en fureur. Il ne parlait de rien moins que d'égorger ou d'étrangler Érasme.

Mais le grief principal, c'était une lettre qui, disait-il, avait changé le duc George, son ami très bienveillant, en ennemi acharné, et lui avait fait perdre une très belle fortune de trois mille florins au moins; il voulait sans doute parler d'un mariage. Cette lettre contenait le récit de ce qu'il avait fait à Fribourg, à Bâle, à Strasbourg. Ecrite par une main étrangère, sans date, sans adresse, sans cachet, elle était confidentielle et devait rester secrète. Mais le chevalier Othon, ami d'Epphendorp, la fit passer sous les yeux de la cour. Elle fut livrée au dissipateur qui saisit l'occasion de se venger d'Érasme et de se faire donner de l'argent. Il lui avait écrit plusieurs fois en termes pleins de menaces. Il avait même ébauché un libelle diffamatoire qui *devait renouveler toute la tra-*

gédie de Hutten. Il mettait en avant le nom respecté de Bilibald, qui lui avait dit, à ce qu'il assurait : défendez votre honneur ; prenez la plume contre Érasme.

Ayant rencontré B. Rhenanus, il épancha sa colère devant lui. Rhenanus, trop honnête pour croire à la méchanceté d'autrui, ami du repos, bienveillant pour les deux adversaires, lui conseilla de s'aboucher avec Érasme avant de prendre un parti violent. Louis Berus et Boniface Amerbach, professeur de droit impérial, s'entremirent également pour ménager une réconciliation. Érasme, qui n'avait jamais paru devant les tribunaux, se rendit à leur conseil. Malade, accablé de travaux utiles au progrès des lettres, il redoutait les hasards d'un procès où il faudrait plaider en allemand, avec des avocats, dans un temps orageux où l'être le plus infime pouvait nuire. Il était cependant persuadé, s'il faut l'en croire, qu'Epphendorp ne tiendrait pas ses promesses.

Rhenanus et Amerbach furent pris pour arbitres. Comme réparation du tort fait à sa réputation, Epphendorp demandait une préface pour un petit livre qui lui serait dédié, une lettre adressée au duc George et à sa cour, laquelle serait lue par lui avant d'être envoyée, enfin cent ducats pour les pauvres de Fribourg, autant pour ceux de Bâle, deux cents pour ceux de Strasbourg. Il voulait porter lui-même cette dernière somme et la distribuer à sa volonté. Érasme refusa de reconnaître la lettre qui lui était présentée et déclara qu'il n'avait écrit au duc de Saxe que pour l'engager à confier quelque fonction honorable à un jeune homme bien doué par la nature, mais vivant depuis nombre d'années dans les plaisirs, et qui ne cessait de troubler son repos. Il consentit aux deux premières demandes sous quelques réserves ; mais il repoussa la troisième, faisant néanmoins entendre qu'Epphendorp n'aurait pas à se plaindre de sa générosité, s'il montrait des sentiments convenables. La sentence, dressée par les arbitres, portait : Érasme, pour éviter des ennuis, exécutera les deux premiers articles, comme il l'a offert par écrit;

quant au troisième, dans le même sentiment, il ne refusera pas de donner pour le soulagement des pauvres une vingtaine de florins dont nous disposerons à notre gré. Nous entendons que ceci aura lieu sans déshonneur pour l'un ou pour l'autre. De son côté, H. Epphendorp s'abstiendra de mettre au jour ce qu'il peut avoir écrit. Nous les laissons libres l'un et l'autre de se donner réciproquement quelque marque de bienveillance ou de se contenter plutôt d'une affection mutuelle. »

Les deux parties approuvèrent cette sentence, d'abord de vive voix et ensuite de leur signature. En signe d'amitié, elles rompirent le pain qui fut apporté, se donnèrent la main et burent dans la même coupe, présent du duc George. Le lendemain, Érasme reçut tout le monde à souper. Après le repas, Epphendorp réclama impérieusement la lettre pour le prince. Non content d'avoir obligé un vieillard malade à l'écrire pendant la nuit, il voulut la lire et exigea qu'elle fût scellée en sa présence. Violant la promesse d'oubli mutuel, il accabla d'injures le secrétaire qu'il accusait d'avoir écrit la lettre, objet de sa plainte. Il demanda aussi avec insistance la préface promise. Quoique son exigence fût non-seulement illégitime, mais même déraisonnable et déplacée, Érasme, d'après le conseil d'Amerbach, s'y prêta encore. Dans toute cette affaire, il montra, disons-le, une faiblesse honteuse. Ni la charité chrétienne ni l'amour de la paix ne pouvaient justifier un tel oubli de sa dignité ; c'était acheter son repos trop cher. Cette faiblesse eut la récompense qu'elle méritait.

Epphendorp, à l'approche de la foire de Francfort, envoya son domestique répandre le bruit qu'Érasme avait été condamné aux conditions les plus dures, à écrire un livre et une lettre contre lui-même, à donner de l'argent, enfin qu'il avait été contraint de souscrire à des clauses auxquelles Epphendorp n'aurait pas voulu consentir lui-même pour trois mille pièces d'or. Un peu plus tard, un autre bruit succéda au premier. On disait qu'Epphendorp, de vive voix

et par écrit, accusait Érasme de perfidie pour n'avoir pas fait le livre convenu, qu'il se répandait en injures contre lui durant des repas entiers, qu'il lisait à ses hôtes un libelle diffamatoire, et qu'il écrivait des lettres hostiles, comme par le passé.

Les évangéliques étaient triomphants. « Je le prévoyais, écrivait Érasme à Bilibald; mais je n'ai pu faire comprendre ni à Berus ni à Rhenanus à quel maître fourbe j'avais affaire; j'étais d'ailleurs occupé plus que je ne pourrais le dire. Étrange étourderie des Allemands! Tous les évangéliques voyaient avec transport l'autorité d'Érasme anéantie et *livrée aux corbeaux*. Mes amis étaient pleins de crainte... et ces pièces sont conduites par un *évangéliste* de Strasbourg, qui fait semblant d'être mon ami dévoué et s'imagine que je ne vois rien. Pour moi, je suis forcé de dissimuler. J'ai toujours détourné les princes de la rigueur, et ce zèle a excité contre moi la colère de certains d'entre eux. Désormais je ne les retiendrai ni ne les exciterai; mais je les laisserai à leur naturel; car je vois qu'il n'y aura pas de fin, sinon par la rigueur. Il est sans doute déplorable de la voir s'étendre à beaucoup; mais j'abandonnerai cette affaire au Christ. »

On voit qu'il rougissait de sa faiblesse. Il consulta ses amis sur la conduite à tenir : « J'ai promis, disait-il, de dédier un petit livre à Epphendorp; mais, redevenu mon ami et au nom de l'amitié seule, aucune limite de temps n'a été fixée. » Quelques jours après, il adressa encore à Bilibald une longue lettre pour répondre aux diffamateurs, qui, *après avoir satisfait leur gourmandise et des appétits plus bas encore, ne s'occupaient qu'à médire de tout le monde et jouissaient ainsi de la liberté évangélique.* « Quand même, ajoutait-il, ce qu'on publie serait vrai, est-ce une conduite digne d'hommes qui ont toujours à la bouche les mots de paix et de grâce? Ne devraient-ils pas plutôt féliciter deux adversaires de leur réconciliation? Souvent les gens de bien renoncent à leur droit plutôt que d'aller devant les tribunaux. Ils achètent quelque fois à prix d'argent le silence des calomniateurs. » Il excusait

avec les ressources de sa rhétorique une défaillance impardonnable.

Il se vengeait des évangéliques par ses épigrammes. Œcolampade venait à son tour de se marier. « Il a épousé, écrivait Érasme, une jeune fille assez jolie ; il veut sans doute mortifier sa chair. » Sa verve satirique ne respectait guère que Mélanchthon. Il s'était imaginé d'abord que ce théologien lettré avait eu beaucoup de part au livre de Luther, et il avait donné des signes manifestes de son ressentiment dans le premier livre de *sa Défense*. Averti de son erreur, il lui écrivit la lettre la plus amicale. Mélanchthon, qui craignait d'avoir perdu son amitié, fut rempli de joie. Il répondit sur le champ : « Ceux dont nous admirons le génie et les travaux ne peuvent que nous être très chers. Aussi les dons supérieurs de votre esprit me ravissent; et ils me raviraient, quand même je résisterais à mon entraînement. Ne croyez donc pas qu'un amour excessif pour qui que ce soit me porte jamais à devenir votre ennemi. » Il le priait de bannir tout soupçon. Il n'avait pas coutume de cacher sa pensée sur ce débat ; mais il n'avait jamais aimé Luther jusqu'à fournir des armes à sa véhémence. « Plût à Dieu, ajoutait-il, qu'un si violent combat ne se fût pas engagé entre vous ! Car, d'un côté, Luther n'a peut-être pas eu assez égard à votre dignité; et, à votre tour, vous l'avez étrangement défiguré. Pour moi, je le crois meilleur homme qu'il ne paraît à celui qui ne le juge que d'après la violence de ses écrits. Les travaux de l'un et de l'autre auraient été plus utiles à l'Église, s'ils s'étaient appliqués à guérir ces divisions. »

Voyant qu'il serait, bon gré, mal gré, contraint de quitter Bâle, Érasme avait chargé un domestique fidèle de voir avec R. Pace, Thomas Morus et ses autres amis, s'il pourrait trouver en Angleterre un asile convenable. Warham l'avait invité de nouveau à se retirer auprès de lui. Le roi lui-même avait rappelé dans une lettre affectueuse qu'il s'était choisi jadis ce royaume pour être comme le port de sa vieillesse. « Nous

avons appris avec beaucoup de peine, disait Henri VIII, ce que l'archevêque de Cantorbéry nous a rapporté sur l'état fâcheux où vous vous trouvez, à cause de quelques hommes pleins d'impiété, qui, par des trames étranges, menacent votre vie... Dans les tendres années où nous vous avons connu, nous avons ressenti pour vous une propension extraordinaire... Mais à présent que vous avez porté au comble cette constance opiniâtre et infatigable de votre âme pour propager et éclairer la foi chrétienne par vos innombrables travaux, notre amour a grandi tellement qu'il ne saurait, ce me semble, croître davantage.

« Bien plus, nous désirons avec une ardeur incroyable prêter secours et appui, autant que nous le pourrons, à vos efforts si pieux et si saints, pour rétablir la foi et la religion du Christ dans leur ancienne dignité, dissiper et terrasser les impostures des hérétiques, enfin pour favoriser le pur et libre essor de la parole de Dieu... Et c'est à cause de cela que nous sommes plein de sollicitude pour votre conservation, craignant que si Érasme est une fois enlevé de ce monde, les ténèbres de l'hérésie ne se répandent encore davantage parmi les nations... Comment obvier à ces maux? Selon nous, le moyen le meilleur, c'est que, renonçant à l'Italie et à votre Allemagne, vous consentiez à vous retirer dans notre royaume; et si ce parti est agréé par vous, non-seulement votre venue nous sera très agréable, mais vous serez chez nous à d'excellentes conditions que vous jugerez vous-même assez amples et assez belles... Nous regarderons comme un grand avantage de jouir de votre commerce si doux et de votre sagesse si prudente... De cette manière, la conservation de votre vie et la tranquillité de vos études seront parfaitement assurées. Enfin l'Évangile du Christ sera beaucoup mieux défendu, grâce à nos efforts et à nos moyens réunis.

« Si vous tenez aux amis, nous vous procurerons facilement l'amitié des personnages les plus grands de notre royaume. Si la liberté est ce qui vous touche, nous ne vous demande-

rons absolument aucun service; et vous pourrez vivre avec la plus grande liberté partout où vous voudrez. Pour abréger, tout ce que vous désirerez dans l'intérêt du repos de votre vie ou du calme de vos études, vous trouverez notre faveur prête à vous l'accorder. »

Henri VIII songeait sérieusement au divorce. Il ne désirait sans doute la présence d'Érasme en Angleterre que pour avoir son avis et son aide dans cette affaire. Mais le prince des lettrés était bien résolu à ne pas s'en mêler. D'autre part, cette *collaboration*, à laquelle il était convié par le monarque, pouvait flatter sa vanité, mais elle devait peu sourire à son humeur indépendante, et elle s'accordait mal avec l'attitude qu'il avait prise dans les débats du luthéranisme. De plus, quelques-uns de ses écrits, surtout les *Colloques*, avaient mécontenté certaines gens et même des personnages très considérables, comme le cardinal d'York et l'évêque de Lincoln; ce dernier l'avait même exhorté à corriger ses ouvrages, à l'exemple de saint Augustin. Enfin, la lettre du roi ne contenait que des offres vagues auxquelles il était peu sûr de se fier.

Toutefois, avant de répondre à la lettre royale, il voulut sonder le terrain. « Maintenant, écrivait-il à Morus, il me faut chercher un lieu pour mon tombeau, ou du moins pour être tranquille après ma mort; car, à ce que je vois, je n'aurai jamais ce bonheur, de mon vivant. Tout le monde présage que de grands mouvements nous menacent. L'hérésie des anabaptistes cherche à faire explosion, et elle est plus répandue qu'on ne pense. » Trois mois après, il répondit au monarque : « Votre lettre, en m'offrant un port tranquille au milieu du naufrage, m'avait d'abord redonné la force et la gaieté. Je m'efforçais de croire que je pourrais me rendre à vos vœux et faire quelque chose pour votre service. Mais mon courage s'est bientôt évanoui. Malgré mon ardent désir de me retirer en Angleterre, j'ai reculé, en considérant ma vieillesse de plus en plus pesante, ma santé plus fragile que le verre, la longueur du voyage, la crainte des brigands et

de la mer, enfin les rumeurs sinistres de guerre. Il y a encore quelques autres motifs qui ne peuvent être confiés à une lettre... Il ne me reste donc qu'à remercier Votre Majesté et à la prier de ne pas s'offenser de mon refus. Je n'ai pas écrit plus tôt, ne voulant rien dire d'ambigu. » Dans sa lettre se trouvaient ces mots dignes d'être remarqués : « *Quand même tout serait tranquille en Angleterre...* » Il voyait poindre dans cette île des orages divers.

Henri VIII n'était pas le seul prince qui lui offrît une magnifique hospitalité. Le roi Ferdinand l'invitait dans les termes les plus honorables à se rendre à Vienne pour y vivre avec un salaire de quatre cents florins. Mais Érasme n'avait nulle envie d'aller dans un monde nouveau. « Vous savez, écrivait-il à Jean Faber, ce que c'est que de transplanter un vieil arbre. Vous m'appelez à Vienne?... Là aussi je trouverais sans doute des théologiens opiniâtres et des moines méchants qui n'écoutent ni pontifes ni princes. La conscience seule m'éloigne des luthériens; autrement je montrerais à ces furies ce qu'elles sont... Près de quitter ce monde, je me mets peu en peine des émoluments. Quand même rien ne me détournerait d'aller à Vienne, comment m'y transporter? Avec cette maladie de vessie, le mouvement, c'est la mort. D'ailleurs, que ferais-je dans Vienne, ville magnifique d'après ce que j'entends dire, et tout à fait allemande? Ma santé n'est pas même en état de recevoir les visites des hommes instruits. Enfin, peu importe le lieu où je dois déposer ce pauvre corps. »

Un jeune prélat, uni par le sang à Charles V, Maximilien, évêque désigné de Brixino dans le Tyrol, généreux promoteur des études, l'engageait aussi à venir dans son diocèse. Érasme déclina cette invitation; sa santé lui interdisait un long voyage, et la situation alpestre de Brixino l'effrayait; se trouvant très bien des vins légers de Bourgogne, il craignait de n'avoir dans le Tyrol que des vins contraires à sa gravelle.

L'évêque d'Augsbourg, Christophe de Stadio, aussi remarquable par sa vertu que par sa modération, avait pour lui beaucoup d'estime. Il lui écrivit de sa propre main une lettre où se révélaient la candeur et la piété de son âme ; il l'invita même à partager son palais. Le roi de Pologne, Sigismond, l'appelait également dans ses états. Il répondit à sa lettre de la façon la plus bienveillante et lui envoya un présent d'honneur assez considérable. Les premiers personnages du royaume montraient pour lui la plus grande faveur ; l'évêque de Cracovie lui faisait parvenir soixante ducats, comme gage de son affection ; celui de Plock lui écrivait des lettres pleines d'amitié ; un de ses neveux vivait à Bâle avec lui, couchant sous le même toit, mangeant à la même table. « Ce sont les hommes, écrivait Érasme au prélat, et non les astres qui nous sont funestes. Il faudrait un *Astrolabe* qui nous permît de distinguer les bons et les méchants. » Il s'applaudissait du zèle des Polonais pour sa cause qui était en même temps celle des bonnes études et de la religion chrétienne.

A la cour de Ferdinand, on s'était beaucoup choqué de le voir, dans sa lettre à Sigismond, donner le titre de roi à Jean Zapoly. Il y avait aussi des gens qui s'irritaient de ses perpétuelles exhortations à la paix et de ses plaintes contre la guerre. « En effet, disait Érasme, il ne manquait plus à nos maux que de ne pouvoir même gémir au milieu de si grandes calamités. »

Toujours plein de zèle pour le progrès des lettres, il continuait de prêter un concours actif à l'imprimerie de Froben. Vers le commencement de l'année 1528, il publia deux dialogues qui méritent de fixer notre attention, le *Petit Traité sur la Prononciation* et *le Cicéronien*. C'est dans le premier qu'il voulut s'acquitter envers le grand peintre de Nuremberg ; le passage qu'il lui avait consacré était fort court ; mais il n'avait pas d'autre occasion, et il croyait que ce petit livre, tel quel, serait reçu du public avec beaucoup de faveur. Il se trompait : le *Traité de la prononciation* eut peu de succès, du

vivant d'Érasme. Sur ces entrefaites, Albert Dürer mourut. Il regretta sa fin prématurée. « Mais à quoi bon déplorer sa mort, disait-il, puisque nous devons tous mourir? Une épitaphe lui a été préparée dans mon petit livre. »

Le Cicéronien eut beaucoup de lecteurs; mais il excita des haines implacables. En écrivant ce dialogue, Érasme s'était proposé de critiquer le travers de ceux qui prétendaient reproduire exactement le langage et le style de Cicéron. Il voulait en même temps, on peut le croire, se venger de Longueil et de certains italiens qui lui reprochaient de ne pas être, dans ses écrits, assez cicéronien. A la fin du dialogue, pour confirmer sa thèse, il passait en revue une grande partie des auteurs morts ou vivants, appréciait leur mérite en quelques mots et refusait à presque tous le nom de cicéronien; cette partie de son livre excita surtout un grand mécontentement... On trouva que les uns avaient été omis avec injustice, que d'autres avaient été mal appréciés, quelques-uns trop vantés, d'autres pas assez. Érasme répondait que son but n'était pas d'énumérer les auteurs ni d'apprécier leur mérite, qu'il n'avait omis personne par haine ou par oubli. « Je connais, ajoutait-il, des savants d'une modestie toute virginale qui ne veulent pas voir leur nom produit sur la scène du monde; d'autres d'une telle susceptibilité, qu'on ne sait comment les prendre; d'autres enfin d'une humeur si fière et si morose, qu'ils regimbent à toute sorte de caresses. D'ailleurs, je ne pouvais tout louer sans perdre le fruit que la jeunesse devait retirer de mon livre. Toutefois, j'ai été si peu avare de louanges, que j'en ai donné même à mes ennemis déclarés, à Hutten et à Stunica. »

Ces explications plus ou moins sincères ne calmèrent pas ceux que *le Cicéronien* avait irrités. Érasme, de plus en plus surpris, disait au poète Velius, *historiographe* du roi de Hongrie : « Je vois que le plus sûr est de ne rien écrire; vous m'annonciez d'un air triomphant que vous aviez reçu la charge d'historiographe. Nulle syllabe de votre part ne m'a-

vait fait savoir que vous vouliez tenir la chose secrète. Cependant vous déplorez qu'on ait divulgué ce que vous désiriez cacher... Je n'ai pas entrepris de louer les auteurs nommés dans mon dialogue, quoique je leur aie donné en passant quelques éloges... J'avais traité Rhenanus très honorablement, comme il le mérite. Cependant, je ne voulus rien publier avant de lui avoir montré le passage. Il vint plus tard vers moi, comme pour me demander s'il lui était avantageux d'être nommé. Je répondis que je ferais comme il aimerait mieux lui-même. « Peut-être, dit-il, vaudrait-il mieux ne pas faire mention de moi. » — « Il en sera ainsi, » répondis-je, et il s'en alla. Il en est que je ne voudrais pas même effleurer sans leur agrément. Parmi eux, je range presque Vivès.... Pour certains, cependant, j'ai donné quelque chose à l'affection. »

Ce fut surtout en France que les murmures éclatèrent; on s'indigna de voir Érasme comparer ou plutôt préférer l'imprimeur Badius à Budé. Germain de Brie, assez ému lui-même, l'en avertit : Budé était respecté chez les Français à l'égal d'une divinité; on vénérait en lui la bonne foi, la probité, l'âge, le génie, la science universelle; en un mot il était pour eux ce qu'Érasme était pour les Allemands; de là leur colère. Germain de Brie reconnaissait que Badius n'était pas sans littérature, mais il ne comptait point parmi les doctes; il visait au gain et non à l'éloquence... Comparer Budé à Badius, c'était comparer Achille à Thersite. Érasme aurait mieux fait de ne pas le nommer. Il devait donc tenir compte de l'opinion, changer le passage, ou ajouter un appendice, ou bien encore écrire et publier une lettre pour montrer qu'il n'était pas jaloux de Budé, comme il ne pouvait l'être, étant son égal. Ainsi parlait Germain de Brie.

L'affaire fut portée à la connaissance de François Ier. Comme le monarque voulait savoir la cause du démêlé, on lui dit que Budé avait attaqué Érasme dans un endroit de ses écrits, et que celui-ci s'en était vengé en le comparant à

Badius. On répétait partout : « Érasme est jaloux de Budé. » L. de Berquin lui-même ne pouvait comprendre un tel rapprochement. « Ils n'ont de semblable, disait-il, que quelques lettres de leur nom. » Jean Lascaris, nommé honorablement dans ce dialogue, composa contre l'auteur une pièce de vers satiriques, où ne brillait pas un atticisme de bon goût. Jacques Tussanus, qui devait à Budé son savoir en grec et qui fut deux ans plus tard appelé comme professeur au collége de France, improvisa dans le feu de la colère un distique mordant contre Érasme dont il était pourtant l'admirateur (1).

Ce distique ne devait pas être livré au public. Il le fut par l'indiscrétion d'un ami. On l'imprima même à la suite des vers de Lascaris. Au milieu de ce déchaînement des Français, Budé, quoique sérieusement blessé, fit paraître une remarquable modération. « Telle est sa sagesse, telle est sa grandeur, disait Germain de Brie, qu'il cherche sa récompense dans le sentiment intérieur et non dans l'ostentation. »

Un nouvel orage s'était donc élevé. Aux guerres politiques, au schisme religieux, venait s'ajouter un déchirement littéraire. Érasme essaya de se justifier en disant qu'il avait toujours parlé de Budé avec le plus grand honneur. Dans *le Cicéronien*, il ne l'avait comparé à Badius qu'en une chose qu'il enseignait à mépriser et que Budé lui-même dédaignait ouvertement. Il avait même pris soin d'ajouter : quoique Budé doive être admiré pour d'autres qualités nombreuses et éminentes. « Voilà, disait-il, l'outrage que les Français, et avec eux Jean Lascaris, prétendent venger par des épigrammes satiriques!.. qui aurait jamais cru à tant de sottise? » Se conformant au conseil de ses amis, il écrivit au savant offensé. « Voyez, lui disait-il, la haute opinion que j'ai de votre équité.

(1) *Desine mirari quare postponat Erasmus*
Budæum Badio : plus favet ille pari.

(Cessez de vous étonner pourquoi Érasme préfère Badius à Budé; il a plus de faveur pour celui dont il est l'égal.)

Je ne veux avoir dans la cause présente d'autre défenseur que celui envers qui je suis censé être coupable. Mon cœur a été si loin de nourrir de la jalousie ou de la malveillance à votre égard, qu'en apprenant la publication de l'ouvrage, fruit de vos veilles, j'ai félicité les lettres en général, et moi-même en particulier et vous aussi; car c'est sous vos auspices et sous votre bannière que les lettres grecques et latines commencent à fleurir si heureusement chez les Français. Votre sagesse n'en mettra que plus de soin à empêcher que le fléau de la discorde, venant à naître, ne trouble ce bonheur... J'ai confiance que si elle ne croit pas devoir accorder à notre amitié que ce je demande, elle ne le refusera pas à la tranquillité générale des études. Mais telle est votre bonté que vous voudrez à ces deux titres mériter ma reconnaissance. »

Il voulut s'expliquer à fond dans une longue lettre adressée à Germain de Brie : « Si Budé et Badius sont nommés ensemble, disait-il, c'est que tous deux appartiennent à la France et vivent à Paris. Mon but est de montrer que les plus célèbres écrivains sont les moins semblables à Cicéron. Les éloges que j'ai donnés à Budé surpassent ceux des Français eux-mêmes. Où sont donc les signes de jalousie ? Je ne crois pas encore à son ressentiment; on n'est pas jaloux de ceux qu'on n'espère pas surpasser. » Il soupçonnait qu'il y avait à Paris des étrangers mécontents de ce qu'il condamnait dans l'éloquence tout ce qui n'était pas chrétien. Ils cherchaient sans doute à se venger par la plume d'autrui, en excitant des divisions. « Je connais, ajoutait-il, certains promoteurs du paganisme qui seront reçus comme ils le méritent, s'ils me mettent en colère. Ils sentiront que pour la cause du Christ, je ne suis pas timide. » — « L'Italie nous a envoyé cette fièvre, disait-il dans une autre lettre, pour que rien dans le monde ne soit à l'abri des discordes. Chassés violemment de Rome, ces hommes répandent la contagion en France, et sans doute, au lieu d'une hérésie, nous en aurons plusieurs. J'ai donc résolu de donner congé aux études après Pâques, d'autant plus

que Froben est mort... J'ai peine à croire que Jacques Tussanus ait l'esprit assez sot et assez grossier pour vouloir, à propos de rien, se déchaîner dans des vers satiriques contre un homme qui ne l'a jamais blessé du moindre mot; mais le grec m'étonne bien d'avantage, si les vers qu'on lui attribue sont de lui. »

S'il était difficile de justifier la comparaison de Budé et de Badius, l'omission du nom de Vivès n'était guère plus excusable. Érasme le pria de pardonner cet oubli en considération de son âge et de ses travaux précipités. Vivès lui répondit : « Il n'est pas étonnant que vous m'ayez oublié, occupé que vous étiez de rassembler tant de noms de tout ordre et de toute classe, au point qu'en les parcourant, il m'est venu à l'esprit ce qu'Atticus disait à Cicéron faisant la revue des orateurs (1). Je ne croyais pas cependant avoir échappé à votre mémoire; mais j'attribuais votre manière d'agir à un autre motif. » Il avouait qu'il lui eût été extrêmement agréable d'être nommé dans *le Cicéronien;* mais il n'avait point de rancune, persuadé qu'Érasme n'avait pas omis son nom dans une intention malveillante. Il ajoutait : « Je m'étonne que Budé, ou tout autre connaissant l'art des dialogues, ait été offensé de ce que vous avez dit; toutefois cette mésintelligence n'est pas nouvelle entre vous, à ce que je pense... Comprimée quelque temps et couverte d'un voile par un ami étranger, elle profite de l'occasion pour éclater... Guerres entre les princes, divisions dans les lettres, rage universelle parmi les hommes, schisme dans l'unité de la religion, haine et barbarie au sein de la charité chrétienne, que de maux! »

Les murmures contre *le Cicéronien* continuèrent. Érasme donna une nouvelle édition de ce dialogue, corrigea un très petit nombre de passages et ajouta quelques noms. Lorsque ce petit livre avait été imprimé pour la première fois, un ca-

(1) *V.* le *Brutus*, LXIX.

lomniateur fanfaron (1), disait-il, avait distrait son attention et interrompu son travail.

La France était devenue le principal foyer d'hostilité contre lui. Il écrivait à Montjoy : « Voilà que la faction de Budé se livre contre moi à de stupides attaques. Ils ne savent pas eux-mêmes pourquoi ils sont en colère. Tout ce que jusqu'ici j'ai pu avoir de talent, de savoir, d'éloquence, de jugement, je suis forcé d'y renoncer. Cependant la plupart aiment mieux être privés de la vie que de la gloire. Pour moi, je me verrais avec une parfaite résignation dépouillé de la gloire, si j'en ai quelque peu. Mais se voir conspué par tous les êtres les plus abjects, se voir souffleté et souillé presque d'ordures, n'est-ce pas un sort plus dur que la mort? »

Toutefois les lettrés n'étaient pas les adversaires les plus redoutables qu'il trouvait alors en France. La Sorbonne était plus à craindre. Ses ennemis avaient obtenu un édit qui interdisait aux écoliers la lecture des *Colloques*. « Ils veulent absolument, disait-il, que les enfants soient toujours enfants et ne fassent que répéter les chansons de leurs nourrices. Ils ont pour eux une si tendre sollicitude qu'ils aiment mieux leur voir lire les *Facéties* du Pogge, que mes *Colloques*, où ils peuvent puiser des idées plus saines sur la morale et la religion. Puissé-je être un faux prophète ! mais *je prévois dans l'avenir une tragédie plus terrible que celle de Luther*, si l'autorité des princes ne modère la tyrannie de certains hommes qui, dès à présent, avec une rage de gladiateurs, se mettent en marche contre les bonnes lettres et contre ceux qui les cultivent. »

Il n'ignorait pas que le parti de Bedda se préparait à le frapper sans merci. Dans un acte public, ce théologien qui *tout seul était comme trois mille moines*, lui avait accordé *une mention d'honneur* à côté de Luther et de Lefebvre. Certains de ses amis, et entre autres Louis de Berquin, l'engageaient à

(1) Epphendorp.

répondre et à prendre corps à corps la Faculté, sans rien ménager. Tel n'était pas l'avis d'Érasme. Lors même que le temps ne lui aurait pas fait défaut, il croyait plus sage de garder le silence, tant que la Sorbonne n'ajouterait rien à l'édit. « J'aimerais mieux, disait-il, la voir mettre dans ses décisions une mesure qui commanderait à la foi de tous, que de ruiner cette foi, quand même je le pourrais. Je commence à rougir de tant d'*apologies*. Je préférerais triompher de cette hydre en publiant des livres capables de vivre dans la postérité. » La présence du pape à Nice l'inquiétait. Il craignait l'esprit passionné du cardinal Duprat et l'ascendant qu'avaient sur lui les théologiens et les moines. Il redoutait aussi l'influence du prince de Carpi à la cour de François Ier. Il écrivait au comte du *Nouvel-Aigle* : « Les moines règnent chez nous ; ils ont aussi triomphé en France par la faveur de la reine-mère et du chancelier devenu cardinal. »

Il y avait à Paris un prédicateur appelé Nicolas des Clercs, qui le déchirait dans ses sermons, comme un hérétique pire que Luther. « C'est un nouveau genre de prédication, disait Érasme, et pourtant on assure qu'il est regardé comme un homme honnête et grave entre tous. » Dans une lettre qu'il lui adressa, il lui reprocha de suivre l'exemple de Guillaume du Chesne, *d'heureuse mémoire*. « C'est dans le bien, disait-il, et non dans le mal qu'il faut rivaliser ; je n'en doute pas, si vous aviez lu mes ouvrages et que vous eussiez vécu avec moi, votre opinion et votre langage seraient différents. Si vous voyiez seulement combien j'ai à souffrir des sectes, vous jugeriez que cette fermeté, cette patience, ou, si vous voulez, ce malheur est digne de quelques égards. L'Église du Christ a coutume de vaincre, non par les injures et les calomnies, mais par la vérité. Elle demande, non la perte des pécheurs, mais leur guérison. »

Un peu plus tard, il écrivait à un chartreux : « Je m'indigne contre Sutor, non pas tant pour moi que pour la religion chrétienne qui s'appuie sur de tels bouffons. » Mais, malgré

son irritation croissante, il désapprouvait le zèle exagéré de certains amis qui le compromettaient, en s'exposant eux mêmes à de grands périls. Après sa première victoire, L. de Berquin n'avait pas voulu se tenir tranquille et vivre en parfaite sécurité. Érasme, qui le voyait courir à sa perte, ne cessait de lui adresser de sages conseils. « Vous vous donnez beaucoup de mal, lui écrivait-il, et vous ne faites rien. » Le chevalier s'étant plaint de ces paroles, Érasme lui répondit : « Je l'ai écrit, je l'avoue, mais ce n'est pas sans douleur. Plût à Dieu qu'il me fût permis de parler autrement!.... Un ami m'annonce que vous lancez quelques paroles, comme pour menacer les théologiens en mon nom. Si vous le faites, quelles que soient vos intentions, vous attirez sur moi de grandes haines... Quant à la traduction de mes livres, les théologiens diront qu'ils sont lus avec moins de danger par les gens instruits que par les ignorants. Peut-être aussi vous objectent-ils autre chose. J'applaudis à votre confiance dans la victoire ; mais je vois avec peine qu'elle vous trompe tant de fois. Le pape est ressuscité. Il a des cardinaux puissants et dévoués. Les dominicains et les franciscains commencent à procéder partout avec énergie, et j'entends dire que les juges qui vous ont condamné ont été réintégrés dans leur juridiction. »

Quelque temps après, il lui écrivait encore : « En vérité, mon cher de Berquin, je ne puis ne pas répondre à la grande affection que vous avez pour moi; mais cet amour me compromet d'une façon intolérable. Vous étalez mes lettres où je vous communique à l'oreille ce qu'il faut taire comme ce qu'il faut dire. Vous annoncez hautement que je ne serai pas muet. Croyez-moi; il n'y avait nul besoin d'irriter davantage ces hommes, ils étaient assez enflammés d'eux-mêmes. J'aimerais la confiance de votre âme, si je ne la voyais pas si malheureuse. Jusqu'ici toutes vos démarches ont tourné en sens contraire. Vous avez célébré votre victoire, malgré mes conseils; voyez comme cela vous a réussi. Par vos vers que vous regardiez comme l'unique moyen de calmer les préventions,

qu'avez-vous obtenu? je vous le demande. Un seul évêque a commencé à me juger un peu plus favorablement. Qu'avez-vous gagné par votre lettre, par les douze propositions que vous avez présentées? Vous avez pourtant des raisons bonnes et solides, mais peu propices à tous deux. Vous avez préféré une victoire éclatante à une victoire rapide. Je fais des vœux pour votre confiante audace, mais elle vous trompera, ou mes prévisions me tromperont moi-même. Je pressens, d'après les lettres de mes amis, que la cabale de Bedda ourdit quelque trame terrible. » Mais le chevalier aimait mieux suivre l'impulsion de son courage téméraire que les conseils de la prudence.

Un autre ami d'Érasme le défendait dans les Pays-Bas contre ses détracteurs, disant qu'il fallait les livrer à la risée publique. Le chef des lettrés lui conseilla de ne pas lutter contre eux. « Je suis, ajoutait-il, plein d'aversion pour ces disputes. » Il se plaignit cependant à l'archevêque de Palerme et au cardinal de Liége. Il leur disait : « La méchanceté de ces hommes abuse de votre douceur... Obligé de quitter Bâle, je préférerais le Brabant à tout autre pays, je ne dis pas pour y vieillir, c'est déjà fait, mais pour m'y reposer. Malheureusement, je ne vois point là de salaire à espérer, malgré tant de promesses que l'on m'a faites, et trop de licence est donnée à certains moines et à certains théologiens qui, sous prétexte de la foi catholique, font la guerre aux bonnes lettres et à leurs adeptes. Quelques-uns la font même à l'Évangile. La cour ferme les yeux sur leurs emportements. Ils feignent de douter encore si je suis sincèrement dans le parti catholique. Pourtant ils ont pu le connaître à ce signe, c'est que toutes les sectes nourrissent contre moi une haine mortelle. »

Il savait depuis longtemps qu'on cherchait à le perdre dans l'esprit de Clément VII. Certaines paroles du pontife, recueillies par des ambassadeurs, montraient que ces tentatives n'étaient pas restées sans effet. « Je ne comprends pas, écrivait-il,

dans quelles vues Albert Pius fait circuler son petit livre. Il plaide contre moi avec une argumentation pleine d'effronterie, et il procède avec animosité, s'efforçant de faire voir que j'ai été l'occasion, la cause, l'auteur et le chef de la tragédie présente. Aléandre poursuit le même but dans son *Racha*, et je n'ignore pas qu'il est intimement lié avec Albert Pius. »

Comme on l'a dit plus haut, le prince lui avait envoyé une copie de son ouvrage. Érasme avait déjà ébauché une réponse, lorsque le bruit de la chute de Rome frappa de stupeur toutes les âmes. Il courut diverses rumeurs sur Albert Pius. Enfin Érasme apprit qu'il remplissait une mission auprès du roi très chrétien, et que son livre allait être publié. « Je me serais depuis longtemps chargé moi-même de ce soin, lui écrivait-il, pensant que peut-être l'autorité de votre nom, la modération de la controverse, le charme du style, pourraient, comme par une sorte de magie, inspirer de meilleurs sentiments, si vous ne me poursuiviez moi-même avec tant de violence et d'opiniâtreté ; car, du moment que l'accusation est capitale, peu importe la civilité du discours... et plût à Dieu que vous m'eussiez appelé sur un terrain où il me fût permis de ne lutter avec vous que de génie et d'éloquence ! C'eût été, à mes yeux, une assez grande gloire que de m'être mesuré avec Albert Pius, quand même j'aurais dû me retirer vaincu. Maintenant vous m'engagez dans un débat embarrassant. Si je me tais, je reconnais une accusation capitale, et si je réponds, je me vois forcé d'ébranler une voûte qu'il vaudrait mieux ne pas toucher. » Il lui conseillait de ne pas précipiter la publication de son livre, ou, s'il ne voulait pas perdre le fruit de son travail, d'adoucir la partie qui le concernait. « S'il m'était possible, disait-il en finissant, de vous parler en face, et si vous viviez dans ces régions, ou mon opinion m'abuse étrangement sur votre compte, ou vous penseriez que vous devez soutenir Érasme de votre faveur et non l'accabler de calomnies empruntées à d'autres. »

Le pape, assiégé dans le château Saint-Ange par les sol-

dats de Charles V, n'avait échappé à la captivité qu'en payant une grosse rançon. Érasme, ayant appris qu'il s'était retiré à Nice, lui écrivit pour se justifier des accusations de ses ennemis. Après avoir exprimé en deux mots ses sentiments sur le malheur de Rome, il parlait de ce qui lui était personnel ; il savait presque certainement qu'il avait été accusé auprès du pape de favoriser en secret l'entreprise de Luther, ou tout au moins d'y avoir donné occasion ; les injures du moine rebelle et les réponses d'Érasme prouvaient la fausseté du premier point; à Bâle, il se trouvait en butte à la haine et aux embûches des factieux ; il désirait être irréprochable aux yeux du pontife, comme il espérait l'être devant le Christ! Il souhaitait seulement que la victoire fût profitable, non aux passions de tels ou tels, mais à la vraie piété.

« Sur le second point, il serait, disait-il, trop long de répondre. Je ne pourrais me défendre, sans blesser autrui, et je craindrais de renouveler un incendie déjà un peu assoupi. Si j'avais donné occasion au mal présent, les luthériens n'auraient pas manqué de m'en faire un grief, eux qui me font un grief de tout. Ce soupçon est né seulement dans la tête de quelques moines et de quelques prêtres, ennemis des lettres autant que de Luther. La tempête présente est une calamité fatale, une punition de Dieu. L'amendement de tous et la charité chrétienne, tels sont les vrais remèdes. Mais si Votre Sainteté lâche la bride à ceux qui servent leurs passions privées sous une apparence de zèle, je crains que l'ulcère, mal guéri, ne fasse irruption d'un autre côté avec des périls plus grands encore pour la paix publique. » Il finissait en déclarant qu'il avait parlé avec une entière franchise, et qu'il était prêt à obéir aux ordres du pontife.

Mais si Érasme avait parmi les Italiens des adversaires, il comptait parmi eux de nombreux amis. Les plus illustres dans la science étaient Bembo, Sadolet, Alciat. Il leur adressa des lettres de condoléance à l'occasion des malheurs de l'Italie. Bembo s'était retiré à Padoue longtemps avant la tem-

pête et y jouissait, comme dans un port tranquille, du plus honorable et du plus doux repos dans le commerce des Muses. Alciat avait personnellement souffert; mais au milieu de son infortune, il avait montré une fermeté stoïque : « J'admire et je loue la force de votre âme, disait Érasme, mais j'aimerais mieux louer votre modération dans la prospérité qu'admirer votre courage dans les revers. »

Sadolet avait perdu tout ce qu'il possédait et en particulier sa bibliothèque. Dans la lettre qu'il lui écrivit, Érasme déplorait cette catastrophe dans un langage plein d'éloquence : « Nous avons vu Rome saccagée plus cruellement qu'elle ne le fut jadis par les Gaulois et par les Goths. Nous avons vu le chef de l'Église, Clément, traité de la manière la plus impitoyable, et nous voyons encore les deux plus puissants monarques de l'univers divisés par des haines implacables, et, s'il faut en croire une rumeur, se défiant l'un l'autre en combat singulier. Au milieu de ce grand fracas d'événements, nous craignions terriblement pour vous ainsi que pour Bembo; car en vous deux surtout, en vous presque seuls paraissent, à mes yeux, se conserver l'antique candeur et la piété savante dans toute leur pureté. J'ai toujours aimé les dons rares de l'un et de l'autre...

« J'apprends que vous avez perdu une bonne partie de vous-même, je veux dire votre bibliothèque, riche des monuments les plus précieux des deux littératures. O barbarie sans exemple! Les Scythes, les Quades, les Vandales, les Huns, les Goths, ne se montrèrent jamais si sauvages. Quoi! ne pas se contenter de piller tout ce qu'il y avait de richesses! Fallait-il encore abandonner aux flammes des livres, un trésor si sacré? Et ici nous ne plaignons pas plus le malheur d'un ami que le nôtre. C'est à nous, c'est à tous les hommes d'étude qu'a été enlevé, ce me semble, tout ce qui a péri en cette circonstance. De même aussi le malheur de Rome est devenu celui de toutes les nations; car elle n'est pas seulement le centre de la religion chrétienne, la nourrice des talents et, pour

ainsi dire, la demeure très paisible des Muses ; elle est la mère commune de toutes les nations. Était-il un mortel, même né dans un autre monde, qui ne fût reçu, encouragé, formé par elle dans son sein? Quel homme, parti du coin le plus reculé de l'univers, s'y trouvait étranger? Je dis plus : pour combien d'étrangers elle fut une demeure plus agréable et même plus heureuse que la patrie? S'est-il rencontré un naturel si farouche qu'elle ne nous l'ait renvoyé plus doux et plus traitable? Quel est celui qui, ayant vécu quelque temps dans cette ville, ne l'a pas quittée avec regret, n'a pas saisi avec plaisir, recherché avec empressement l'occasion de la revoir? En un mot, c'est la chute du monde plutôt que la chute d'une cité. » On aime à trouver sous la plume d'Érasme ce magnifique hommage rendu à la ville pontificale, surtout quand on se rappelle la joie sauvage de Luther et la froide indifférence de Mélanchthon. Il y avait quelque noblesse à flétrir un acte que Charles V n'osait pas avouer, parce qu'il le déshonorait.

L'évêque de Carpentras fut touché de cette lettre aussi aftueuse qu'éloquente. Après l'avoir remercié, il ajoutait : « Pour ce qui me regarde, j'ai dû mon salut à une merveilleuse faveur du ciel; car vingt jours seulement avant que cet affreux désastre fondît sur la ville de Rome, je suis sorti de cette cité pour aller au sein de mon église. Déjà auparavant, j'avais fait serment devant Dieu de partir pour mon diocèse et d'y résider pendant le reste de ma vie en laissant tout autre soin. Cette bonne résolution a été sans doute la seule chose en moi qui ait pu obtenir de Dieu ma conservation... J'ai perdu, il est vrai, ma bibliothèque, et de toutes mes pertes, la seule sensible pour moi est celle que vous jugez grave... Le désastre de Rome ne pouvait, je pense, être dignement déploré que par votre éloquence. On ne saurait croire combien la ruine de cette ville est préjudiciable et funeste à tout le genre humain. S'il y avait en elle quelques vices, la vertu cependant y était en général dominante. Cette

cité du moins fut toujours le siége de la politesse, de l'hospitalité, de tout savoir et de toute sagesse. Si quelques-uns se sont réjouis de sa chute, il faut les regarder, non comme des hommes, mais comme des monstres sauvages et cruels. »

Cette rupture entre le pape et l'empereur avait frappé vivement Érasme. Il écrivait à Germain de Brie : « Quelle éclipse entre le soleil romain et la lune espagnole ! » Au milieu des vagues orageuses qui troublaient le monde, il n'apercevait de port d'aucun côté. Il marquait à l'évêque de Carpentras ce qui était à désirer plutôt que ce qu'il espérait. Comme lui, Sadolet ne voyait aucun moyen de rétablir la concorde et n'avait d'espoir qu'en Dieu. « Toutefois, disait-il, les hommes doctes, loin de se décourager, doivent redoubler d'efforts pour servir les intérêts de la religion et de la paix. C'est ce que vous faites avec un éclat de gloire qui exclut toute rivalité; car ce qui demande aux autres un long travail et reste cependant bien éloigné de la perfection, sort en très peu de temps aussi parfait que facile de votre génie fécond et brillant. Il ne faut donc pas vous étonner d'avoir des détracteurs et des envieux. Mais vous devez les dédaigner et ne vous émouvoir en aucune façon de leur méchanceté. Pour ce qui me regarde, ma faveur sera toujours acquise à vos éminentes vertus, à votre dignité et à votre nom. »

Les moines espagnols s'agitaient encore. Cependant la tempête de l'année précédente semblait se calmer peu à peu. « Ils n'aboutissent, écrivait Érasme, qu'à se rendre ridicules et odieux. » Le chef de cette levée de boucliers l'avait accusé de vanter la théologie allemande, n'ayant pas compris le sens de ces mots *germana theologia*, la vraie et pure théologie. « Voilà, disait-il, les hommes qui, ne sachant ni grec ni latin, se font les juges des livres d'Érasme. » Fonseca, toujours bienveillant, le félicita de la modération qu'il avait su garder *en général* dans son *Apologie*, certains hommes ne lui permettant pas de dire qu'il l'avait gardée en tout. Il l'engagea vivement à poursuivre ses travaux si utiles aux études et

à la religion. Contrairement à sa volonté, l'*Apologie* avait été répandue dans le public. Érasme le regretta ; car l'archevêque de Séville, qui avait modéré le déchaînement impétueux des moines, avait paru désirer qu'elle restât secrète. Son propre intérêt ne le demandait pas moins, cette publication ne devant servir qu'à irriter ses adversaires.

Il comptait parmi les espagnols de nombreux amis, à la tête desquels il plaçait les deux frères Valdès et les trois frères Vergara. Il écrivait à Jean Valdès : « Je vous félicite, vous et vos pareils, qui appliquez tout votre zèle et tous vos efforts à unir la pureté de la piété chrétienne à l'élégance des lettres, ce qui est assez rare en Italie. En effet, qu'est-ce que la science sans la piété? » Il priait Jean Vergara de ne pas se compromettre pour lui. Il faisait des vœux pour sa grandeur future, gage de sûreté et d'indépendance. Il regrettait d'avoir lui-même repoussé toute dignité par amour du repos, non qu'une condition humble lui déplût. « Mais, disait-il, en ces temps-ci, il n'est point d'homme si bas et si abject qui n'ose conspuer Érasme. Une dignité même ordinaire m'aurait préservé de cet affront. Au milieu de tant de maux, je sens défaillir mon courage ; et ce n'est pas surprenant ; car saint Paul lui-même eut des moments de tristesse ; mais, malgré un découragement passager, je reste ferme à mon poste. »

Il pouvait craindre que l'édit porté à Paris contre les *Colloques* ne produisît un fâcheux effet en Espagne. Écrivant à Alphonse Valdès, il s'efforçait d'affaiblir la portée de cette interdiction. « Un certain Colines, disait-il, avait imprimé vingt-quatre mille exemplaires de l'ouvrage, en forme de manuel, mais avec élégance. Le bruit s'était répandu que la vente de ce livre serait interdite. Peut-être avait-il été semé par l'imprimeur lui-même. En tout cas, il avait excité l'empressement des acheteurs. Alors Bedda, ayant trouvé un recteur semblable à lui, a fait dresser cet édit qui regarde les leçons ordinaires des colléges, par lesquelles on arrive aux grades scolastiques. Cet édit ne fait du reste aucune mention d'hé-

résie. Peut-être le latin des *Colloques* leur déplaît-il, et ne veulent-ils pas que des auteurs, plus dignes d'être étudiés, soient remplacés par cet ouvrage. Un bruit plus sinistre a été colporté en Saxe. On disait que six évêques avaient été désignés en France pour prononcer sur les livres hérétiques et que les ouvrages d'Érasme, condamnés par eux, avaient été brûlés sur la place publique ; enfin que le prix des exemplaires détruits se montait à cinquante mille couronnes. En Angleterre, la décision dans l'affaire des *Colloques* a été confiée à Tunstall, évêque de Londres, mon ami. De même, en France, la connaissance de ces sortes de causes a été déférée à des personnages éminents pour arrêter la fureur brouillonne de Bedda et de ses associés. »

Un franciscain espagnol appelé Carvajal avait composé un petit livre où il défendait l'ordre hiérarchique et toutes les pratiques pieuses dont, suivant lui, Érasme était l'adversaire. Publié à Paris sans nom d'imprimeur, ce livre avait été traduit chez les Espagnols en langue vulgaire. L'auteur avait la fièvre quand il l'écrivait. « Dans cet écrit *fiévreux*, disait Érasme, il y a tant de sottise et de bouffonnerie, que l'ordre des franciscains n'en peut retirer que beaucoup d'opprobre. » Il repondit pourtant, mais en peu de mots. « J'ai à soutenir, écrivait-il, une lutte perpétuelle avec des phalanges innombrables de faux moines et de faux théologiens ; à tel point, qu'Hercule eut moins de peine pour lutter contre Cacus, Cerbère, le lion de Némée et l'hydre de Lerne. »

Le livre de Carvajal avait paru sous le nom de *Pantalabus*. Dans l'édition de France, on avait ajouté une préface adressée au cardinal Duprat, chef de l'ordre, et l'on avait retranché certains passages qui pouvaient déplaire aux Français. Dans l'édition espagnole, l'auteur accusait Érasme d'avoir dit dans sa lettre à François Ier que l'empereur était injuste, et d'avoir engagé le roi de France à manquer aux conventions. Pantalabus lui reprochait encore d'avoir écrit dans ses *Colloques* : « L'empereur travaille à fonder une nou-

velle monarchie embrassant tout l'univers. » La censure portait sur le mot *nouvelle*. Pantalabus disait : « Ce que le soleil est dans le ciel, César l'est sur la terre. — Mais, répondait Érasme, selon les juriste, c'est le pape qui est le soleil et l'empereur qui est la lune. » Le moine prétendait aussi que le Christ avait consacré l'autorité de l'empereur sur l'univers par ces paroles : Rendez à César ce qui est à César. C'était par de telles billevesées qu'il voulait établir la légitimité de la monarchie universelle. Érasme, écrivant à Valdès, secrétaire du chancelier Gattinara, ne se prononçait pas sur le fond de la question, mais il faisait voir la sotte futilité des raisonnements du franciscain. « J'ai ri, ajoutait-il, en apprenant qu'on avait mis le livre en croix; ils seront vaincus par ces moyens plutôt que par des apologies. »

De son côté, Albert Pius avait fait imprimer son livre à Paris, avant d'avoir reçu la lettre dont on a parlé. Il avait ajouté les citations de l'Écriture avec le secours des théologiens de la Sorbonne, comme on pouvait s'en convaincre en comparant la copie envoyée à Bâle avec le texte imprimé. Érasme apprit cette publication le 9 février 1529. Il se hâta d'écrire sa réponse, voulant qu'elle fût prête pour la foire de Francfort qui devait se tenir le 22 du même mois. « Le prince, disait-il, aurait mieux consulté l'intérêt de sa réputation, s'il n'avait pas publié ce livre. Nous lui avons répondu en six jours. Ce jeu se change en rage. » Albert Pius réfutait la doctrine de Luther, mais par des raisons si faibles qu'il semblait avoir peu réfléchi sur ces matières.

Les écrits de polémique interrompaient à peine des travaux d'un autre genre. Au commencement du mois de septembre 1528, une grande partie du *Saint Augustin* était déjà imprimée. La correction des textes imposait à Érasme un labeur accablant; car il avait sur les bras tous les ouvrages de ce père. Il écrivait à ses amis : « Vous m'appelez en plaisantant *hiéronymien*; sachez qu'en ce moment je suis plutôt *augustinien*. Je voulais cet hiver changer de résidence; mais je suis re-

tenu par *Saint Augustin* qui est pour moi le mont Athos ou le mont Etna. » Six ou sept presses étaient en mouvement. On imprimait pour la seconde fois saint Irénée. En même temps paraissait une nouvelle édition des Adages notablement augmentés. Érasme donna aussi un sermon ébauché à la hâte sur le psaume LXXXV; il écrivit encore dans l'hiver de 1529 le petit livre de *la Veuve chrétienne* pour la reine de Hongrie, Marie, sœur de Charles V. Ce fut à la demande de Jean Henckell, prédicateur de la princesse, qu'il le composa. Le sujet lui plaisait peu et un tel livre convenait médiocrement à une femme qui semblait réservée à un nouveau mariage. Enfin il publiait une seconde édition de Sénèque. Il avait à cœur de réparer le tort que la première avait fait à son nom. A ces travaux accablants, il faut joindre la correspondance, besogne sans cesse renaissante, souvent désagréable et ingrate. « Vous écrivez, disait-il, que je suis très occupé ; c'est écrasé qu'il fallait dire ; et pourtant les travaux studieux sont la moindre cause de ma lassitude. Je suis harassé par des êtres ténébreux que les évangéliques suscitent sans cesse contre moi... Il n'est point de chien si abject qui ne puisse blesser dans l'état d'irritation où sont les esprits. J'aimerais mieux lutter avec la Sorbonne tout entière qu'avec ces êtres ignobles... J'ai affaire à beaucoup de monstres; tous soufflent un venin mortel, ayant non pas sept, mais sept mille têtes. »

Il était par moments fatigué de la vie. « Peu m'importent les remèdes, écrivait-il ; j'ai assez vécu, pour ne pas dire trop... Il faut avoir un désir insatiable de vivre pour refuser de quitter un monde rempli de troubles, lorsque nous avons bon espoir de passer dans un séjour plus fortuné. » Ce qui le consolait un peu, c'était de voir que les personnages les plus grands et les plus vertueux lui étaient favorables, témoignant leur estime et leur bienveillance, non-seulement par des lettres, mais par des offres magnifiques et des présents d'honneur. Les lettrés presque partout étaient pour lui, excepté ceux qui s'attachaient ardemment aux factions nouvelles et qui

se laissaient conduire, non par le jugement, mais par la passion.

Il vivait à Bâle dans la société de quelques amis peu nombreux, mais sincères : c'étaient Rhenanus, Amerbach, Glaréanus, qui formaient, disait-il, comme un heureux triumvirat. Ils nourrissaient et récréaient sa vieillesse de leurs entretiens. Quelques jeunes gens de belle espérance partageaient également sa table. Un jeune frison, appelé Caminga, ayant sollicité la même faveur, Érasme lui fit connaître sa manière de vivre : « Vous aurez, disait-il, une table assaisonnée de doctes entretiens plus que de mets délicats. Elle est si éloignée de la somptuosité qu'elle n'est guère mieux servie que celle de Pythagore ou de Diogène. Vous direz que vous êtes venu à l'école de la frugalité ou aux repas publics des Lacédémoniens. A mes yeux, nul ne vit avec plus d'agrément et de délicatesse que celui qui, toujours sobre, l'âme tranquille et le corps sain, quitte une table où il a trouvé plus d'entretiens agréables que de mets somptueux. Après avoir apaisé sa faim, il n'est pas incommodé par les plaintes du ventre affamé, et il n'a point le corps surchargé d'une nourriture qui appesantirait son esprit, en le rendant incapable de toute étude et de toute occupation. Qu'y a-t-il en effet de plus déplaisant que ces repas, ou, pour parler avec plus de vérité, que ces orgies où tout retentit d'un tumulte désordonné, où un convive est forcé de boire autant qu'il lui est prescrit et où chacun se fait du mal à lui-même pour entraîner autrui au mal? » Bien différente, la table d'Érasme était une table philosophique, ou plutôt hygiénique, où jamais personne n'était tombé malade, où plusieurs étaient devenus mieux portants.

Le célèbre Pierre Duchâtel, qui eut une grande part dans la fondation du collége de France, passa quelque temps avec lui corrigeant les épreuves de ses éditions grecques et latines. Érasme goûta fort son esprit et sa science (1). Il augura pour

(1) Burigny a confondu Pierre Duchâtel, *Petrus Castellanus*, avec un autre personnage appelé *Petrus a Castello*, qui envoyait à Érasme des perdrix. Ce dernier était beaucoup plus jeune. — *V.* la correspondance.

lui un brillant avenir qui, en effet, ne lui manqua pas. Sa santé avait été un peu meilleure pendant l'hiver de 1528; mais au printemps il était redevenu dangereusement malade. Il traînait dans sa maison une triste vie qui n'était plus qu'une agonie perpétuelle. La pierre de la vessie avait emporté Feri Carondilet, archidiacre de Besançon. Cette mort avait fait une vive impression sur son esprit.

Germain de Brie avait annoncé l'intention de venir le visiter. Il lui répondit : « Je le crains, même après avoir vu Érasme, vous nierez l'avoir vu. » Il nourrissait un vague désir de revoir la France avant de mourir. Le neveu de l'évêque, de Plock, ayant fait un voyage à Paris, annonça bientôt son retour. Érasme en fut surpris. « Paris, lui écrivait-il, plaît d'ordinaire de plus en plus à ses hôtes, dès qu'une fois il leur a fait respirer ses parfums. »

Ne perdant jamais de vue l'intérêt des études, il ne cessait d'exciter l'ardeur des hommes instruits pour les travaux utiles. Germain de Brie semblait découragé en voyant les dispositions malveillantes de son temps pour les lettrés. Érasme releva son courage. « Né sous une étoile plus heureuse, lui écrivait-il, vous travaillerez sous de meilleurs auspices, rendu plus circonspect par notre exemple même. Vous n'avez rien à craindre, si vous vous renfermez dans les bosquets des Muses. Que n'ai-je fait ainsi! Lazare Baïf nous a dotés d'*un délicieux petit livre* sur les diverses espèces de vêtements. Bientôt il donnera les *vases de cuisine*. Ceux qui maintenant exercent leur tyrannie par leurs censures, n'ont aucun pouvoir sur ces matières, mais de tels ouvrages ont beaucoup d'agrément et d'utilité. »

Vers le commencement de l'hiver 1529, Bâle avait vu éclater dans son sein une révolution annoncée depuis longtemps par des signes avant-coureurs. Un changement complet s'opéra dans cette ville; un grand trouble y régnait. Érasme ne craignait rien du magistrat; mais des hommes de la dernière lie du peuple s'étaient mêlés aux habitants de cette cité. Il avait

beaucoup d'ennemis; il comptait aussi quelques amis; mais leur autorité avait peu de poids dans l'état présent des affaires; il résolut de quitter Bâle; il hésitait sur le choix de sa nouvelle résidence. Il eût préféré Spire; mais en ce moment il y avait une assemblée de princes. Il redoutait tout ce bruit pour sa misérable santé, sans parler d'autres raisons encore plus graves. Fribourg était tout près; mais la ville était petite, et le peuple, disait-on, fort superstitieux. Depuis longtemps il était brouillé avec la race des poissons, et il ne pouvait en manger sans péril. Malgré un motif si légitime, malgré la dispense du pape qui n'admettait aucune exception, la foule ignorante, pensait-il, ne manquerait pas de murmurer, aussi fautive dans sa superstition que le parti opposé dans sa révolte.

Afin de quitter Bâle avec plus de sûreté, il désirait que le roi Ferdinand le rappelât comme s'il avait besoin de ses services. Ce prince s'était mis en possession des deux royaumes de Bohême et de Hongrie, sans grande effusion de sang. Érasme lui avait écrit pour le féliciter de ses succès et lui donner en même temps des conseils de paix et d'humanité. En ce moment, Ferdinand présidait la Diète qui était très nombreuse. Il voulait prendre des mesures énergiques pour rétablir la paix troublée depuis si longtemps en Allemagne; mais Érasme ne pensait pas que cette assemblée eût le pouvoir d'apaiser les discordes.

Pour lui personnellement, il avait affaire à deux évangéliques, Epphendorp et Carinus, *deux monstres, l'un déjà près de la potence, l'autre transformé par le nouvel évangile d'agneau en vipère* ou *quelque chose de pire.* Apprenant qu'Epphendorp ne cessait de médire contre sa personne, et le menaçait même d'un procès, il lui écrivit pour lui rappeler la foi jurée; il n'avait pas besoin, disait-il, de son amitié, mais les vermisseaux et les scarabées avaient le pouvoir de nuire; si Epphendorp cherchait la renommée, il y avait des moyens plus honnêtes pour l'atteindre; si c'était de l'argent qu'il

voulait, Érasme en donnerait plutôt à un ami qu'à un ennemi menaçant; Epphendorp l'accusait de manquer à sa parole en ne publiant pas le petit livre qu'il avait promis ; mais les livres nouveaux ne naissaient pas aussi facilement qu'on le pensait, et tout sujet ne convenait pas à Epphendorp. Saint Augustin, Sénèque, la *Veuve chrétienne*, d'autres travaux commencés l'avaient tellement accablé, que ses amis criaient au suicide. Le traité, d'ailleurs, ne fixait point de temps et mettait pour condition une amitié sincère chez Epphendorp. Toutefois, sans tenir compte des torts passés, il était décidé à le satisfaire pour la foire prochaine; mais si ce que tant de gens racontaient se trouvait exact, il ne savait plus à quoi se résoudre, car on accuserait Epphendorp d'avoir fait violence à Érasme; on accuserait Érasme d'avoir obéi par faiblesse : il voulait donc avant tout être informé de ses sentiments par une lettre.

Cette lettre ne se fit pas attendre. Epphendorp s'étonnait qu'il n'eût pas reçu celle où il lui rappelait sa promesse et le traité. « Vous reconnaissez vous-même, disait-il, qu'il ne peut être violé sans la plus grande perfidie. Vous n'avez pas besoin de mon amitié, je le sais. Vous n'avez fait que trop valoir le prix de la vôtre, et votre prodigieuse habileté pour décrier les honnêtes gens. Je ne vous ai jamais blessé, quoique vous vous soyez efforcé de me perdre traitreusement dans ma vie et mon honneur. Je désire si peu l'argent d'autrui que je suis prodigue du mien. Ce que vous avez fait était imposé par le traité. Est-ce bien honorable pour vous? Je m'en rapporte à vous-même. Moi, du moins, je n'aurais pas voulu m'y soumettre pour plusieurs milliers de pièces d'or bien sonnantes ; car je n'ai rien de plus cher que ma réputation. Votre fécondité n'est pas épuisée. Vous pouvez dédier à d'autres vos saints et austères écrits ; je n'ai rien de commun avec les veuves. Il y a mauvaise grâce à me reprocher par insinuation de ne pas faire honneur à mes dettes. Qui donc n'ai-je pas payé au jour de l'échéance? J'ai des dettes, sans doute;

mais il n'y a là rien d'infamant. Les rois et les empereurs les plus grands n'en ont-ils pas? Mais vous ne pouvez vous empêcher de mordre et de déchirer, en vous jouant. Je suis prêt, du reste, à contracter avec vous une amitié éternelle, si toutefois vous me le permettez, sans prendre souci de la malignité de l'époque et des langues médisantes. »

Érasme n'était pas moins tourmenté par Carinus, un des apôtres du nouvel Évangile. Quelques personnes l'avaient invité à se rendre à Besançon. Il envoya un messager particulier pour s'informer auprès de ses amis s'il pourrait se diriger vers cette ville. On répondit que les circonstances n'étaient pas favorables, parce qu'il y avait une certaine mésintelligence entre le magistrat et le clergé. Carinus, qui se cachait à Besançon, après avoir quitté Dôle où il commençait à être dépisté, répandit en secret beaucoup de venin contre Érasme, particulièrement dans l'esprit du magistrat. Le messager, homme barbu et ivrogne, appelé Polyphème et digne de ce nom, se prit de querelle avec lui au sujet de son maître; puis il partit pour Dôle. Carinus agit sourdement pour le faire mettre en prison à son retour; et on l'y eût mis, si Polyphème ne s'était donné hautement pour un soldat de la garde de Ferdinand. Voyant sa trame déjouée, Carinus se rendit à Bâle à la tombée de la nuit. Érasme en ayant été informé, devina aussitôt son intention et fit partir Polyphème le lendemain matin. Vers neuf heures, au moment où il venait de s'esquiver, deux appariteurs se présentèrent pour le faire comparaître devant le tribun. Celui qui était à la tête de l'affaire menaçait même un peu son maître. « Voilà, disait Érasme, comme l'Évangile devient violent... Je vois croître une autre race de moines, pire que la première. Des deux côtés, c'est un étrange et furieux délire. »

Ces préludes menaçants l'avertissaient de ne plus différer son départ. Louis Berus l'avait engagé à venir le joindre à Fribourg. Érasme envoya quelqu'un pour examiner la maison que le Consul lui avait offerte. Elle avait été bâtie pour l'em-

pereur Maximilien. Elle était magnifique, mais inachevée. « J'aime les maisons bâties, disait Érasme, et non les maisons à bâtir. » Il ne se décidait à quitter Bâle qu'avec beaucoup de peine. Mais voyant toutes les églises remises à la faction par l'autorité publique, les autels enlevés, les statues et les images proscrites, la sédition toujours menaçante, il n'hésita plus. Les exhortations du roi Ferdinand l'engageaient également à partir. Il fut retenu quelque temps par diverses causes, surtout par des travaux à terminer et aussi par la crainte de mettre en péril sa vie, s'il abandonnait *son nid* par un ciel d'hiver.

« Nous vivons ici, écrivait-il à l'espagnol François Vergara, non comme nous voulons, mais comme nous pouvons, et je crains qu'on ne voie de plus grands excès. Si l'on en vient aux armes, comme jusqu'ici tous les préludes semblent l'annoncer, chaque parti a confiance dans ses forces, mais les événements de la guerre sont chanceux. » Il s'étendait plus longuement sur ce sujet dans une autre lettre : « Au milieu des froids de l'hiver, on a montré ici une singulière chaleur à faire la guerre aux images... La messe a été entièrement abolie, ainsi que toutes les cérémonies du culte. Il y a seulement un sermon de temps en temps. Ensuite les femmes avec les enfants chantent un psaume arrangé en vers allemands; et de temps à autre on donne le pain, symbole du corps du Seigneur. Les religieux et les religieuses sont forcés de déposer le froc ou d'émigrer ailleurs. Jusqu'ici pourtant on n'a fait irruption dans aucune demeure privée et l'on n'a point versé de sang. Puisse-t-il en être toujours ainsi! car tant de cités d'Allemagne et de Suisse sont entrées dans cette ligue, que si l'on a recours au fer, j'aime mieux être à distance. La puissance des princes est grande sans doute; mais où trouverez-vous des soldats disposés à combattre pour le droit des prêtres?... En attendant, il est nécessaire que je quitte Bâle... Rester ici plus longtemps, ce serait, aux yeux du peuple, professer ce qui se pratique déjà publiquement,

et je ne doute pas que la rumeur n'ajoute encore beaucoup à la vérité.

Il prenait son parti, mais à regret. Il écrivait à l'archevêque de Tolède : « Nous agirons comme doit agir un homme orthodoxe. Nous ferons passer la piété avant le soin de notre conservation. »

A Pâques, il était encore à Bâle. Il félicitait *du fond du cœur L. Berus, cet ami si vrai*, de pouvoir célébrer la résurrection du Seigneur par des joies spirituelles. « Ici, ajoutait-il, nous faisons la Pâque sans *alleluia*, sans festin joyeux, mais non sans laitues sauvages... Nous sommes attaché en ce lieu par le corps seulement; par l'esprit, nous sommes avec vous. J'espérais qu'on pourrait répondre à ceux qui m'auraient cherché ce que les anges répondaient aux femmes pieuses : il est ressuscité; il n'est point ici. Mais vers les ides de mars, sans cause visible, j'ai été pris d'un rhume extrêmement opiniâtre, accompagné de fièvre, au point que pendant quelques jours j'ai été en grand danger d'être suffoqué par l'humeur visqueuse. Je suis à peine suffisamment remis de mon indisposition; et comme nous attendons d'un moment à l'autre Jérôme Froben, qui est allé à la foire de Francfort, j'ai cru plus sage de rester encore quelques jours, car, grâce à lui, nous pourrons partir avec plus de sûreté. Il peut d'ailleurs se faire qu'il apporte soit de la cour de Brabant, soit de l'assemblée de Spire, des lettres qui me forcent à me rendre ailleurs qu'à Fribourg; et il vaut mieux, je pense, ne se déplacer qu'une fois. En attendant, notre chambre nous sert d'église, jusqu'à ce qu'il nous soit permis, avec les Hébreux rendus à la liberté du désert, d'offrir le saint sacrifice; et, je l'espère, ce sera bientôt. »

Sur ces entrefaites, il reçut les propositions les plus libérales d'un riche banquier d'Augsbourg, Antoine Fugger, surnommé *le roi des écus*, qui lui offrait cent florins d'or pour le voyage avec une pension annuelle; il lui envoyait en même temps une coupe en vermeil d'une admirable beauté. Ce pré-

sent et ces offres lui furent agréables; mais Érasme, qui n'avait pas voulu vendre sa liberté aux rois et aux princes, n'avait nulle envie de la sacrifier à un banquier d'Augsbourg, quelque riche et généreux qu'il pût être. Enfin il était prêt à déployer ses ailes, comme il disait, et à s'élancer de son nid. « Si ce voyage me réussit, ajoutait-il, j'oserai peut-être reprendre mon essor pour aller plus loin, car devant quitter Bâle, je préfère m'en éloigner davantage. »

CHAPITRE XXX

Érasme à Fribourg. — Mort de Louis de Berquin. — Sages conseils de Sadolet. — Diète de Spire. — Siége de Vienne. — Lettre à Marguerite Roper. — Travaux d'Érasme. — Lettre d'Alciat. — Suite des débats soulevés par *le Cicéronien*.

Ce fut le 13 avril 1529, qu'Érasme quitta Bâle. Il avait préparé son départ sans rien dire, craignant qu'on n'y mît obstacle. Il avait fait partir secrètement devant lui son argent, ses bagues, ses vases précieux, qui devaient surtout attirer le voleur. Quelque temps après, on avait chargé publiquement deux chariots de caisses et de lits. Au milieu de ces préparatifs, il fut averti que le chef de la nouvelle Église et ses ministres étaient irrités contre lui pour deux motifs plus que futiles; le premier, c'est qu'en allant au jardin de Froben, Érasme les ayant aperçus, s'était détourné et avait même couvert son visage, comme pour marquer son horreur. La

vérité était qu'il avait couvert son visage pour garantir ses dents contre l'impression de l'air; il avait pris à droite, selon sa coutume, parce que l'autre route était étroite et pleine d'odeurs fétides. La seconde cause de leur mécontentement, c'est que, dans le *Colloque du Cyclope*, il avait représenté un individu, au nez très long, qui *avait une brebis sur la tête et un renard dans le cœur*. Ce badinage s'adressait à un de ses secrétaires, qui avait un long nez et faisait usage d'une peau de mouton. On avait supposé qu'il avait en vue Œcolampade.

Redoutant les conséquences de cette affaire, Érasme lui écrivit pour se justifier. En même temps, il lui proposa une entrevue dans le jardin de Froben, s'il voulait y venir accompagné d'une personne. La proposition fut acceptée avec empressement; ils conversèrent longtemps ensemble, mais sans contestation. Œcolampade assura qu'il n'avait pas été offensé. Il offrit à Érasme sa bienveillance sincère, que celui-ci ne refusa pas, pourvu qu'il lui permît de penser autrement sur certains dogmes. Enfin il se mit à le détourner de quitter Bâle. Érasme répondit qu'il s'éloignait à regret d'une cité qui lui était très chère à beaucoup de titres, mais qu'il ne pouvait donner lieu plus longtemps aux suppositions les plus malveillantes, car il paraîtrait approuver ce qui s'y faisait par autorité publique. Comme Œcolampade le pressait, il lui déclara que c'était peine perdue, puisque déjà tout son bagage était à Fribourg. Œcolampade insistait pour qu'il promît au moins de revenir. « Je resterai quelques mois à Fribourg, lui dit Érasme, et de là j'irai où Dieu m'appellera. » Ils se donnèrent la main et chacun se retira de son côté.

Œcolampade communiqua cette conversation au tribun du peuple. C'était un homme avisé et d'un esprit calme. Il employa beaucoup de raisonnements auprès de Rhenanus pour empêcher ce départ. Au moment où Érasme allait s'embarquer, on éleva je ne sais quelles difficultés pour les bagages de sa servante. Il désirait que le bateau partît du port le plus

retiré, pour ne pas être en spectacle au peuple. Après une délibération qui dura plus de deux heures, le Sénat le défendit expressément, bien que jusque-là on eût toujours été libre de partir d'un port quelconque. Érasme obéit et s'embarqua auprès du pont : c'était l'endroit le plus fréquenté de la ville. Il était accompagné de quelques amis ; aucun mot hostile ne fut entendu ; ceux même qui étaient favorables au nouvel ordre de choses, le virent partir avec le plus grand regret. « J'ai mieux aimé m'en aller ainsi, disait-il, qu'au milieu de la joie presque générale. » Bâle était devenue pour lui une seconde patrie. En effet, depuis son enfance, il n'avait vécu plus longtemps dans aucune ville. Il n'avait pas été pour elle un hôte fâcheux, il le croyait du moins. Avant de partir, il se rendit lui-même ce témoignage dans deux distiques qui furent recueillis par Boniface Amerbach et que nous traduisons ici.

Adieu Bâle, adieu, ville qui durant de nombreuses années,
M'as donné l'hospitalité la plus agréable.
Aussi je te souhaite toute sorte de bonheurs et en même temps celui
De ne recevoir dans ton sein aucun hôte plus fâcheux qu'Érasme.

Il se porta mieux à la suite de son voyage. « Ce départ, écrivait-il, a mieux réussi que je ne l'espérais. » Comme la ville de Fribourg est presque entourée de montagnes qui la dominent de très près, et comme l'horizon ne s'étend librement que du côté de l'ouest, il avait craint qu'elle n'eût une mauvaise influence sur sa trop fragile santé : mais nulle part il n'avait trouvé jusque-là un air plus favorable. En quittant Bâle, il avait perdu, il est vrai, beaucoup de commodités. Ce déplacement ne s'était pas fait sans de grandes dépenses, mais il s'en consolait. « Ce petit voyage, écrivait-il, a secoué la torpeur d'un long repos. La perte d'argent peut se réparer ; la santé est d'un prix inestimable. Je ne suis heureux qu'en un point, c'est que je n'ai aucune dette. »

Le magistrat de Fribourg, bien disposé de lui-même et sti-

mulé encore par une lettre du roi Ferdinand, avait voulu lui préparer une réception solennelle, des présents d'hospitalité, des banquets. Mais Glareanus, qui l'avait précédé dans cette ville, fit connaître qu'il désirait formellement qu'on s'abstînt de ces hommages. Enfin il se trouvait si bien dans sa nouvelle résidence, qu'il croyait presque rajeunir. Fribourg n'avait qu'un inconvénient, l'extrême cherté de toutes choses. « Mais, disait-il en plaisantant, je m'en mets peu en peine, étant riche et philosophe. Aussi ai-je l'espoir que pour moi Fribourg sera toujours digne de son nom, c'est-à-dire une ville libre. Pourtant, il me serait plus agréable de vivre dans une cité populeuse. Comme les aveugles, dit-on, sont surtout épris des avantages de ceux qui voient, ainsi moi, homme chétif, j'ai toujours aimé les grandes maisons; et quoique je mette rarement le pied hors de ma chambre, je me plais pourtant à vivre dans des villes très peuplées. C'est un sentiment naturel, mais qui n'est pas tout à fait sans raison. On y trouve moins de traces de la campagne et une plus facile abondance de bonnes choses. Enfin, dans une grande foule d'hommes, il est plus aisé de se faire des amis honnêtes. »

Il était résolu à passer une année au moins dans ce séjour si favorable à sa santé, à moins qu'il n'en fût chassé par la guerre, ce qu'il redoutait beaucoup. « Un grand nombre d'émigrants viennent de Bâle, écrivait-il, et l'on dit que tout le collége des chanoines va se transporter à Fribourg. Cette circonstance attirera de ce côté la fureur de l'ennemi. Ici tout le monde me voit avec plaisir. » Bientôt on annonça que ceux de Zurich étaient en armes; d'un autre côté, la partie de la Suisse qui ne voulait pas changer son ancienne religion avait, disait-on, contracté alliance avec Ferdinand. On courut aux armes avec une très grande ardeur. Les combattants, armés de fer et pourvus de canons, n'étaient séparés que par un très petit espace. On portait leur nombre à vingt mille; mais il ne coula pas une goutte de sang. « Il n'a point péri une mouche,

écrivait Érasme à Bilibald; il y a eu seulement un grand carnage de cerises. »

Fribourg possédait une université bien constituée, mais peu nombreuse. La science du droit y était principalement florissante. Érasme y trouva le jurisconsulte Zazius qui, bien des années auparavant, lui avait rendu toute sorte de bons offices. « Je n'ai encore rien vu en Allemagne, disait-il, que j'aie admiré à l'égal de cet homme. Ce n'est pas un ami plein de candeur, c'est la candeur même. Son corps vieillit, mais on ne saurait croire combien tout son esprit est encore vigoureux. Il n'a rien perdu de son jugement ni de sa mémoire. Sa parole, pleine d'expressions élégantes et de pensées choisies, coule, non sans grâce, avec une facilité d'improvisation que je n'ai rencontrée encore dans aucun italien. Joignez à cela une pureté de mœurs vraiment chrétienne. Nul ne sort de son entretien sans être plus enflammé pour la piété. Certaines personnes, qui ne servent qu'à faire nombre, surpassent les corneilles par la longueur de leur vie. Cet homme est digne assurément de ne jamais mourir. Mais une raison m'empêche de jouir plus souvent de sa compagnie si désirée, c'est qu'il est un peu sourd et que j'ai la voix grêle. »

Érasme était à peine arrivé à Fribourg, lorsqu'il apprit la fin tragique de Louis de Berquin. Cette catastrophe l'émut vivement. Il écrivait à un ami commun : « Louis de Berquin avait promis de vous écrire; n'attendez pas en vain cette lettre. Le 21 avril, il a passé de vie à trépas, brûlé à Paris, en Grève. Je n'ai rien pu apprendre de certain sur le procès. J'ai entendu dire seulement que le pouvoir de prononcer avait été délégué à douze juges. Comme le jour du jugement approchait, il fut mis en prison. C'était un augure peu favorable. La sentence portait que les livres seraient brûlés, les articles rétractés; qu'ensuite il aurait la langue percée avec le fer et serait renfermé dans une prison perpétuelle. Lui, contrairement à son espoir, ayant entendu cette sentence cruelle, en appela au roi et au pape. Les juges, s'indi-

dignant à ce mot d'appel, lui dirent : « Si vous ne vous soumettez pas à cette sentence, nous ferons en sorte qu'à l'avenir vous n'adressiez d'appel à personne; » et le lendemain, ils le condamnèrent à être brûlé (1). Par le premier article, il était accusé, dit-on, d'avoir écrit qu'il importait à la piété que les livres sacrés, traduits en langue vulgaire, fussent lus du peuple, ce que le Parlement avait défendu.

« Six cents gardes armés furent chargés de réprimer le tumulte, s'il y en avait. Conduit sur un char au lieu du supplice, le chevalier ne laissa voir ni sur son visage ni dans aucun mouvement de son corps le moindre signe d'une âme troublée. On eût dit qu'il était dans une bibliothèque, occupé d'études, ou dans un temple, méditant sur les choses célestes. Même pendant que le bourreau proclamait d'une voix terrible le crime et le supplice, la fermeté de son visage ne parut se démentir en rien. Ayant reçu l'ordre de descendre du char, il descendit sans hésiter et allégrement. Il n'y avait rien en lui de l'audace ou de l'orgueil que la férocité engendre quelquefois dans les criminels. Le calme d'une bonne conscience se montrait dans toute sa personne. Avant de mourir, il parla au peuple; mais on ne put rien entendre, tant était grand le bruit que faisaient les gardes, à dessein, croyait-on. Lorsque, attaché au poteau, il expirait étouffé, nul dans la foule ne fit entendre le nom de Jésus, comme l'on fait d'ordinaire pour les parricides et les sacriléges, tellement tous les esprits avaient été excités contre lui par ces hommes qui sont présents partout et qui ont tout pouvoir sur les simples et les ignorants. Quant à sa cause, comme elle m'est tout à fait inconnue, je n'ai point à me prononcer. S'il n'a pas mérité son supplice, je m'en afflige; s'il l'a mérité, je m'en afflige doublement; car il vaut mieux mourir innocent que coupable. Il est une chose dont je ne doute pas, c'est qu'il était persuadé que ce qu'il soutenait était pieux. De là cette sérénité de vi-

(1) *V.* la note R, à la fin du volume.

sage ; mais, comme vous le savez, je n'ai jamais jugé un homme au visage. » Un peu plus loin, il ajoutait : « Si Louis de Berquin est mort avec une bonne conscience, comme je l'espère fermement, qu'y a-t-il de plus heureux que lui ? Être condamné, mis en pièces, pendu, brûlé, décapité, est chose commune aux hommes pieux et aux impies. Condamner, mettre en pièces, décapiter, élever en croix, est chose commune aux juges honnêtes, aux pirates et aux tyrans. Les jugements sont divers. Celui-là est heureux, qui est absous au jugement de Dieu. »

En écrivant ce simple et pathétique récit, Érasme faisait sans doute un retour sur lui-même. Il devait s'applaudir de n'avoir pas accepté l'invitation pressante d'un roi qui laissait ainsi périr ses amis. Sa haine contre les théologiens et les moines arrogants et cruels s'en accrut encore. « Jamais, disait-il, Bedda et ses satellites n'ont plus complétement triomphé. » Il écrivait à Étienne Broderic, évêque élu, qui avait demandé une place dans le catalogue de ses amis. « Le vulgaire des théologiens soumet toute l'Écriture au contrôle de certains dogmes scholastiques qui lui servent comme d'équerre. Elle accorde fort peu aux anciens docteurs de l'Église. Puisse le Seigneur envoyer quelque Edras pour rétablir le temple de Jérusalem ! »

Ses ennemis croyaient se venger en faisant courir de temps en temps le bruit de sa mort. Une rumeur de cette nature avait circulé en Pologne et en Italie. « O étrange cruauté ! écrivait-il à l'évêque de Plock. Ils égorgent tant de fois un tout petit homme, lorsque les Juifs n'ont mis le Christ à mort qu'une fois. Je ne m'étonne pas que vous dédaigniez ces vipères ; car votre mérite et votre dignité vous mettent à l'abri des traits de l'envie ; mais moi, être chétif et rampant à terre, les pous et les punaises osent sucer mon sang ! » Dans une lettre adressée à un italien qui avait traduit le *Manuel du Chrétien* en langage toscan, nous lisons encore : « Les dominicains et les franciscains ne mentent pas entièrement, quand ils publient que je suis mort. De temps en temps, j'ai à lutter

contre la gravelle, satellite de la mort, sans parler du poids de la vieillesse, sans compter les travaux excessifs ds l'étude et mes luttes continuelles avec tant de monstres. Est-ce là réellement vivre? Je ne sais. » Pour diminuer les préventions que le *Manuel* traduit en langue vulgaire pouvait exciter, il engageait le traducteur à supprimer la lettre à Volzius, à éclaircir quelques endroits équivoques, à mitiger quelques passages trop durs.

Jusque-là il avait eu surtout affaire aux dominicains et aux carmes. Maintenant c'étaient les religieux de Saint-François, particulièrement ceux appelés *observants*, qui montraient le plus d'animosité. Un d'entre eux, appelé Pierre le Cornu, lança un mot qui eut beaucoup de succès : *Conculcabis leonem et draconem*, tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. Le lion, c'était Luther, et le dragon, Érasme. Celui-ci rétorqua le verset tout entier contre les quatre ordres mendiants : « Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, c'est-à-dire sur le carme pervers et sur l'augustin plus pervers encore; tu fouleras aux pieds le lion et le dragon, c'est-à-dire le fier dominicain et l'astucieux franciscain. »

Un homme modéré, sage, bienveillant, Sadolet, regrettait de le voir censurer dans ses écrits les ordres et les personnages éminents en dignité. Il répondit qu'il n'avait jamais eu l'intention de blesser aucune nation ni aucun ordre; car ce n'était pas blesser un ordre que de lui rappeler ce qui devait augmenter sa dignité et son influence. Peut-être ses censures étaient-elles trop fréquentes et trop acerbes; cependant il avait toujours surpassé ses adversaires en modération et en patience; tout jeune, il aimait beaucoup Ovide dont la plume ne s'était jamais trempée de sang, et il avait résolu de l'imiter; il avait été fidèle à sa résolution jusqu'au moment où l'on avait calomnié sa foi; il rendait hommage à l'habile circonspection de Sadolet, à la modération de son langage, privilége de son heureux génie; toutefois une admonestation douce et mesurée, pleine de charme pour un

lecteur instruit, n'avait pas le même pouvoir pour réveiller les méchants plongés dans le sommeil profond de leurs vices; il avouait d'ailleurs qu'il avait abusé du calme de l'époque; il avait cédé au goût et à l'applaudissement de ses amis : « Plût à Dieu, disait-il, qu'il me fût permis de tout refaire entièrement! »

Un peu plus tard, Sadolet insista, l'invitant à laisser toute controverse et à ne pas écrire certaines choses qui, sans être contraires à la vraie piété, heurtaient des opinions enracinées dans le peuple et des pratiques chères à certains hommes, ou même à des ordres entiers, pratiques pieuses en elles-mêmes et dont on pouvait seulement blâmer l'excès. « Sans doute, disait le prélat, il est mieux d'attacher principalement sa pensée au Christ; mais toutes les âmes ne peuvent s'élever à cette hauteur. Consommé en toute science, vous devez dédaigner le bavardage importun d'hommes ineptes. Vous trouvez une carrière assez vaste dans le champ des lettres sacrées, ouvert devant vous. Sur ce terrain, on ne vous cherchera pas querelle. On ne pourra que vous admirer. »

Érasme se justifia longuement. Sans prétendre être à l'abri de tout reproche, il rappelait avec amertume les attaques violentes qui l'avaient assailli du côté des catholiques comme du côté des luthériens; les deux partis ne s'étaient unis que pour le déchirer; des Italiens avaient cherché à le perdre auprès de Charles V et de Clément VII. Ce n'était pas leur faute si Érasme n'avait point péri; leurs calomnies avaient empêché le pape de lui conférer un brillant bénéfice en Allemagne. « Si le souverain pontife, disait-il, savait tout ce que j'ai fait et tout ce que j'ai souffert, il serait plus porté pour moi que pour mes bruyants ennemis. Ceux qui me dénigrent auprès de Clément VII sont mes obligés. L'un d'eux a partagé mon toit, ma table, ma chambre et mon lit. Je l'ai même un peu aidé dans sa détresse (1). » Pour se défendre, il n'avait que sa plume. Il

(1) Aléandre.

s'en était servi à contre cœur et avec modération, plutôt comme d'un bouclier que comme d'un glaive; il n'avait manqué de mesure qu'envers Sutor; ce qui lui était conseillé par Sadolet lui était également recommandé par Tunstall, évêque de Londres; mais ni l'un ni l'autre n'avaient lu les attaques et les apologies. Quant à l'invocation des saints et au culte des images, il en critiquait seulement l'abus, souhaitant qu'on ne vît rien dans les Églises qui ne fût digne du saint lieu. Il remerciait le prélat de ses avis sincères, mais trop réservés et trop doux. « Tunstall, disait-il, me censure bien plus librement, parce qu'il connaît mieux mon caractère et mes mœurs intimes. »

Comme Sadolet, il voyait avec douleur l'Église tomber en ruine de tout côté. Il ne savait ce que produirait l'arrivée de l'empereur, qui était annoncée. Dieu, par la force de sa volonté, pouvait changer la face des choses humaines; autrement il fallait s'attendre à des troubles sanglants en Allemagne; la plus grande partie du peuple des villes et des campagnes était pour Luther, en haine des prêtres; les ecclésiastiques les plus sages ne craignaient pas moins les princes et les soldats que les hérétiques, sans compter que le faux nom d'évangéliques cachait des hommes de la dernière perversité, prêts à tous les crimes; pourtant deux choses pouvaient donner quelque espoir : la fortune singulièrement heureuse de l'empereur et la division qui s'était mise dans les sectes.

Dans une autre lettre écrite à Pierre de Morny, abbé de Saint-Sulpice, Érasme exprimait encore ses tristes pressentiments : « Il est très vrai, comme vous l'écrivez, que le ciel est sombre et orageux en Allemagne. Je vois à peine quelque part la sérénité, et je crains que ces nuages ne produisent chez nous quelque orage plus terrible. »

D'un autre côté, les troubles de la Hongrie avaient repris une gravité inquiétante. L'usurpateur Jean Zapoly, avec lequel Ferdinand refusait de partager le royaume, ne voulait

pas se contenter de son ancienne dignité. Il comptait sur le secours des Turcs. Déjà une première fois, après la prise de Rhodes, ces barbares avaient ravagé la Hongrie et tué son roi; ils la menaçaient de nouveau. A la diète de Spire, on proposa de recueillir de l'argent pour aider Ferdinand contre les Turcs; mais le monde, tant de fois déçu par de vains prétextes, refusait de croire aux besoins même les plus réels. « Il est étrange, écrivait Érasme, comme l'Allemagne a l'oreille dure, quand on parle de donner. En attendant, voici ce qui arrive : tandis que chacun tranquille et oisif regarde les malheurs d'autrui, l'incendie étend ses ravages sur tous. »

Le démêlé de François Ier et de Charles V semblait interminable. On avait cru que le nom de l'empereur arrêterait par son autorité les mouvements des autres princes; mais la grandeur de ses États ne servait qu'à répandre les calamités de la guerre sur un plus vaste espace. La Flandre, avec les pays si florissants qui s'y rattachaient, était privée de son prince et ravagée depuis un grand nombre d'années par ceux de la Gueldre. Elle ne pouvait avoir des relations sûres de commerce ni avec les Anglais, ni avec les Français, ses voisins. Les exactions, démesurément lourdes pour tous, étaient surtout fâcheuses pour les Pays-Bas, car l'argent qu'on en retirait passait en Allemagne et en Espagne. « Autrement, disait Érasme, le bœuf qui mange l'herbe engraisse le champ de son fumier et répare le dommage qu'il a causé, selon l'adage des paysans. Peut-on rien voir de plus misérable que l'Italie qui, depuis longtemps, était la partie la plus florissante du monde? Que dire de Rome, cette mère des nations? Le monde se remplit de soldats qui n'épargnent ni amis ni ennemis, luthériens ou juifs en grande partie, ou plutôt ne croyant absolument à rien. C'est à de tels monstres que l'Europe est livrée, que les biens des citoyens sont abandonnés, sans parler de la ruine des études et de la religion. O terribles châtiments d'un Dieu justement irrité! Puisse la clémence du Seigneur détourner

le malheur que votre sagesse nous annonce! Fasse le ciel que vous vous trompiez en prédisant que les Turcs et les sectes révoltées étoufferont la tyrannie des princes et l'audace de ceux qui, au nom du pontife romain, font ce qui leur plaît! Je ne voudrais pas un médecin si cruel; il vaut mieux tomber entre les mains de Dieu qu'entre les mains des hommes. »

Il déplorait les haines implacables qui divisaient les deux plus grands monarques du monde. Il écrivait à Bilibald : « Où en serions-nous, si Dieu, le vrai souverain, une fois offensé, ne savait pas calmer sa colère?... Peut-être ces mouvements tumultueux ne sont pas sans fruit pour les soldats de l'Espagne. Mais que faire? Telle est la nature des choses humaines. C'est un flux et un reflux qui bouleverse tout. »

Enfin la nouvelle de la paix se répandit jusqu'à Fribourg. Érasme tressaillit de joie, mais il n'osait croire à tant de bonheur. En vain l'heureuse rumeur persistait sans se démentir; en vain de nombreuses lettres la confirmaient, il semblait encore que c'était un songe. « Il en est toujours ainsi, disait-il, lorsqu'après une grande douleur il survient brusquement une heureuse péripétie, comme dans une pièce tragique, par l'intervention soudaine d'un Dieu. » En cette circonstance, le Dieu; c'était le *très invincible* roi d'Angleterre. *Avec une parfaite sagesse et une fermeté égale, il n'avait pas eu de repos jusqu'à ce qu'il eût ramené à un accord désiré de tous une mésintelligence qui semblait incurable.* Érasme annonçait à Morus son vif désir de consacrer par quelque monument le souvenir d'une médiation si pieuse et si chrétienne.

Il avait fort à cœur les intérêts du roi Ferdinand qui lui témoignait l'amitié la plus sincère et la plus dévouée. Tout récemment, il avait recommandé en trois mots un ivrogne au cardinal de Trente pour le faire admettre parmi les gardes à cheval du prince. Ferdinand avait aussitôt donné une place à cet homme, en disant : « Que ne ferais-je pas pour Érasme, mon maître? » Mais en ce moment il n'était pas favorisé de la

fortune. La diète de Spire lui avait accordé une somme d'argent si faible, qu'il avait mieux aimé la refuser que de lui être redevable pour un tel don.

L'empereur s'était embarqué à Barcelone avec une puissante flotte. Outre le cortége royal, elle portait la fleur de la jeunesse espagnole et environ vingt mille marins choisis dans toute la péninsule. Elle était arrivée à Gênes le 7 avril, et le 9, l'empereur avait débarqué. Mais tandis qu'il faisait gronder le canon en Italie, les Turcs envahirent pour la seconde fois la Hongrie et la ravagèrent, menaçant l'Autriche, la Pologne et l'Italie elle-même. La reine Marie, ne se croyant pas en sûreté à Vienne, chercha un refuge en Moravie. « Le Turc, disait Érasme, redoute la puissance de jour en jour plus grande de l'empereur, et il eût mieux aimé avoir pour voisin le roi Jean que Ferdinand. » Un peu plus tard, il écrivait encore : « Plût à Dieu que l'empereur, arrangeant plus tôt son différend avec le roi de France, eût assisté son frère en temps opportun ! Je crains qu'il ne soit retenu trop longtemps par l'Italie et par son entrevue filiale avec le pape auquel je ne doute pas que, dans sa religion, il ne rende l'honneur dû par un fils à son père. Mais Dieu veuille que le pontife rapporte au Christ la gloire qui lui est donnée par les hommes à cause du Christ. »

Les prévisions d'Érasme sur le séjour de Charles V en Italie se vérifièrent. Vers le milieu de décembre, il écrivait : « L'empereur triomphe en Italie ; Ferdinand est dans le deuil. » Les Turcs avaient, en effet, paru tout à coup devant Vienne. Velius Ursinus, cet ami dévoué d'Érasme, qui venait de se marier, s'était vu, le lendemain de ses noces, obligé de faire partir de grand matin sa femme avec ses proches, et ne les avait rejoints qu'avec beaucoup de peine trois jours après. L'ennemi mettait tout à feu et à sang. Après la levée du siége, Velius, de retour à Vienne, trouva ses biens et ceux de sa femme non moins endommagés au dedans par les défenseurs de la ville qu'au dehors par l'ennemi. La cruauté des Turcs

n'avait pas plus ravagé la campagne que l'avidité, l'insolence et la barbarie incroyable des soldats chrétiens n'avaient dévasté l'intérieur de la cité. Aussi turbulents et aussi emportés à l'égard des leurs que lâches et poltrons devant l'ennemi, enivrés de pillage et de vin, ils avaient violé toutes les lois divines et humaines. Une toute petite troupe d'Espagnols avait acquis plus de véritable gloire que ces belles cohortes envoyées à Vienne du fond de l'Allemagne. Au milieu de ces périls, Ferdinand montrait une âme invincible, mais il était dépourvu du nerf de la guerre. « Ce prince, disait Érasme, semble né pour toutes les vertus. »

La reine Marie excitait aussi son admiration. Henckell lui avait écrit avec quel plaisir elle avait reçu, avec quel empressement elle avait lu le petit livre de la *Veuve chrétienne*. Charmé de cette lettre, Érasme voulut l'envoyer à Marguerite, fille aînée de Morus. Il pensait que Marguerite et ses sœurs regretteraient moins le temps donné aux études, en voyant une princesse illustre s'appliquer avec tant d'ardeur aux bonnes lettres. « Elle éprouve, lui écrivait-il, combien Cicéron a dit avec vérité que les lettres sont un ornement dans la prospérité, une consolation dans les revers; et pourtant elle était digne entre tous de jouir d'un bonheur inaltérable..... Il faut donc armer son âme des secours de la philosophie contre toutes les vicissitudes de la fortune. »

En rappelant les paroles de Cicéron, Érasme ne pouvait prévoir qu'elles seraient d'une application si prompte pour la fille de Morus. Il avait contemplé avec attendrissement le tableau où le peintre Holbein avait représenté cette noble famille. Il écrivait à Marguerite : « Je pourrais à peine exprimer par la parole, ô vous l'ornement de votre Angleterre, quelle jouissance j'ai ressentie dans mon âme, lorsque le peintre Holbein m'a montré toute votre famille si heureusement reproduite, que présent je ne l'aurais pas vue beaucoup mieux. Je fais souvent, à part moi, des vœux pour qu'il me soit donné de voir encore une fois, avant le jour fatal, des per-

sonnes si chères, auxquelles je dois une bonne partie de ma fortune ou de ma gloire, telle quelle; et il n'est aucun mortel à qui je sois redevable plus volontiers. Le pinceau du peintre a réalisé pour moi la plus grande partie de mon souhait. Je vous ai tous reconnus; mais je n'ai reconnu personne mieux que vous-même. Il me semblait voir resplendir dans la plus belle demeure une âme beaucoup plus belle encore. Je vous félicite tous de votre bonheur, mais surtout votre père excellent. Que le Seigneur vous conserve en bonne santé et qu'il daigne, par sa faveur puissante, vous faire prospérer en toutes choses. »

Il se réjouissait en voyant que l'amour des lettres s'insinuait de plus en plus dans le cœur des femmes. La reine de Hongrie aimait les livres avec passion. Sa jeune sœur Élisabeth faisait saluer Érasme. « Il est charmant, disait-il, de voir ce sexe revendiquer les exemples antiques. La reine d'Angleterre est remarquablement instruite, et sa fille Marie écrit des lettres en bon latin. La maison de Morus est vraiment la demeure des Muses. La face du monde est retournée. Les moines ne savent pas lire et les femmes s'adonnent aux livres: » Jusque-là non-seulement les princesses, mais la plupart des princes étaient élevés dans l'ignorance, surtout en Allemagne où il semblait prodigieux qu'un prince sût lire. Aussi l'étonnement avait-il été extrême, quand on avait vu Henri VIII écrire un livre et deux lettres contre Luther.

Durant les derniers mois de son séjour à Bâle, Érasme avait poursuivi très activement l'impression de *Saint Augustin*. Toutefois, elle n'avait pu être achevée pour la foire de Francfort, comme on l'avait espéré. Un complot artificieux et opiniâtre des ouvriers en fut la cause. Après quelque hésitation, il dédia cette œuvre à l'archevêque de Tolède. Le prélat lui avait envoyé deux cents ducats, disant avec délicatesse qu'il faisait ce présent, non à Érasme, mais à saint Augustin. Il partagea cet argent avec quelques hommes instruits qui l'avaient aidé à collationner les textes. Un travail si absorbant

et si prolongé avait épuisé ses forces avec sa vie. Pendant l'impression, il avait appris que Fonseca était atteint d'une maladie regardée comme désespérée. Il ne voulut pas cependant changer la dédicace, réservant à sa mémoire ce qu'il avait destiné à sa personne. A vrai dire, la générosité de l'archevêque ne répondit pas à l'attente d'Érasme.

La nouvelle édition de *Sénèque* avait enfin paru sous les auspices de l'évêque de Cracovie. Contrairement à sa coutume, il dédia cette seconde édition à un nouveau personnage, afin de montrer à tous que la première n'était pas son œuvre. Sa conduite, en fait de dédicaces, fut toujours désintéressée. On en voyait qui dédiaient à plusieurs le même livre ou les diverses parties d'un même ouvrage. Érasme agit tout autrement avec l'archevêque de Cantorbéry et avec Montjoy. Il publia même beaucoup d'écrits qui ne furent dédiés à personne.

Presque en même temps, il fit imprimer quelques opuscules de saint Chrysostome, en grec. Il donna aussi une édition du petit traité de Lactance sur *l'Œuvre de Dieu ou la formation de l'homme.* « C'est un essai de jeune homme que j'ai entrepris là, disait-il. Puisse un travail semblable être fait sur tous les bons écrivains par ceux que le loisir, l'âge, la vigueur de l'esprit, des lectures variées et approfondies rendent plus capables d'en tirer profit! »

Cochlœus lui avait conseillé de laisser à d'autres la correction des anciens auteurs et d'écrire lui-même sur les matières de la science, que nul ne pouvait traiter avec un égal bonheur. « Je ne doute pas, lui répondit-il, qu'il n'y ait des hommes capables de faire pour la correction des textes ce que je fais; mais je n'en vois pas qui veuillent dévorer tant d'ennui. Au reste, vous me persuaderez que je puis ce que nul autre ne pourrait, quand vous m'aurez persuadé que j'ai des plumes de paon. »

Le jeune duc de Clèves et de Juliers montrait d'heureuses dispositions pour les études et la piété. Son précepteur, Con-

rad Heresbach, homme d'un grand savoir, avait demandé instamment à Érasme d'adresser au jeune prince quelque monument littéraire pour animer encore son ardeur studieuse et exciter chez les autres jeunes gens d'illustre naissance une salutaire émulation. Quelques années se passèrent sans qu'il pût trouver un sujet convenable. Honteux de ne pas tenir sa promesse, il résolut d'imiter ces débiteurs qui, ne pouvant payer une somme immense, cherchent à faire prendre patience à leurs créanciers, en leur envoyant quelques présents de leur jardin. En Italie, il avait ébauché l'ouvrage de l'*Abondance*. Il y avait joint l'exemple d'un même sujet traité d'abord aussi brièvement que possible et ensuite exposé avec de longs développements. Celui qui, à Rome, avait été chargé de copier l'ouvrage rendit cette dernière partie toute mutilée. Plus tard Érasme fut invité par ses amis à compléter cet écrit dans l'intérêt des études qui déjà commençaient à languir. Malgré sa répugnance, il reprit son œuvre et l'acheva. Il pria le jeune prince de l'accepter, comme il accepterait un présent de cerises. Il y avait ajouté deux petits livres attribués à saint Ambroise et qui n'avaient pas été encore imprimés : l'*Apologie de David* et la *Plainte de Job*.

A ces publications, il faut joindre une nouvelle édition des *Lettres* et du *Petit Traité de la prononciation*, enfin l'explication morale de quelques psaumes. « Abusant, disait-il, de la facilité de mon caractère, on m'impose les plus obscurs travaux. Je me suis échappé de Bâle ; mais les affaires de l'imprimerie m'ont suivi à Fribourg, comme l'ombre suit le corps. »

Sa nouvelle résidence lui avait beaucoup souri pendant l'été ; mais il redoutait l'automne et ses brouillards. Il fut en effet malade, au commencement de septembre, d'un abcès aux dents, accompagné de fièvre. Il vivait à Fribourg comme à Bâle. Son aversion naturelle pour la foule, son âge et sa santé de jour en jour plus mauvaise, lui imposaient la loi de ne recevoir que très peu de personnes. « Je suis pour tous un

Seythe, » écrivait-il à un médecin envers lequel il croyait avoir manqué de civilité. Il admettait à sa table deux ou trois convives, mais de choix et seulement pour *ne pas manger comme un loup;* car, pendant le repas, il aimait à égayer un peu par la conversation son esprit fatigué. Un jeune brabançon, d'une distinction rare, aspirait à devenir son commensal. C'était le fils d'un homme qui s'était montré l'ami d'Érasme et des bonnes études. Charles Suequet voulait joindre à la science approfondie du droit la connaissance des lettres grecques et latines qui devaient en être l'ornement. Il pensait que sans elles la jurisprudence ne pouvait que balbutier. Il ne voulait pas ressembler au président du conseil de Malines, Jodocus, qui se déchaînait sans cesse contre les langues et les lettres, refusant à quiconque était habile dans ces études la faculté de comprendre un seul principe de droit. « Possédant en sa mémoire un grand nombre de textes de loi, disait Érasme, cet homme manque de jugement naturel, comme il arrive souvent à ceux qui n'ont appris que cette science : ils s'écartent de la raison à tout propos. »

Il accueillit avec empressement la demande que lui adressait son jeune admirateur; mais il le pria de consulter avant tout l'intérêt de son instruction. Charles Suequet était alors étudiant à Dôle. Érasme l'engagea vivement à ne pas se commettre avec les *Carcinus* (1) et les *Planodorp,* ni avec les oiseaux sinistres. « Quand ils veulent, disait-il, de pies, de geais, de huppes qu'ils semblaient être, ils se transforment en vipères, en loups, en lions. N'irritez pas les frelons contre vous. Cherchez votre plaisir dans le commerce des Muses et des Grâces; et s'il vous prend envie de rire des agitations tumultueuses de ces hommes, riez, mais en vous-même. »

Parmi ses nouveaux amis se faisait remarquer l'opulent banquier d'Augsbourg. Immensément riche, Antoine Fugger usait libéralement de sa fortune en faveur des lettres et de

(1) Carinus, Epphendorp, les moines mendiants.

ceux qui les cultivaient. Érasme avait refusé ses offres, ne voulant pas enchaîner sa liberté. Loin de s'offenser d'un tel refus, Antoine Fugger lui avait envoyé un présent magnifique, l'engageant à user de tous les droits de l'amitié et à requérir hardiment ses services. Érasme lui dédia sa traduction latine du petit ouvrage de Xénophon, intitulé *Hiéron.*

Il avait à Augsbourg un autre ami, Jean Cholerus, prévôt de Coire, qui avait beaucoup vanté les sentiments et la générosité de Fugger. Il lui répondit : « Quand vous dites avoir découvert dans les monuments de mon esprit que ma nature est avide de liberté et de loisir, vous ne vous êtes pas trompé dans votre conjecture. C'est cette maîtresse que j'ai toujours aimée d'un amour exclusif. C'est à elle que je me suis attaché opiniâtrément, à tel point que j'ai souvent sacrifié toutes mes nippes à mon indépendance. Plus d'une fois de vastes espérances ont brillé à mes yeux, mais lorsque je calculais, à part moi, qu'il fallait renoncer à une dignité ou faire divorce avec l'indépendance, j'ai mieux aimé divorcer avec la première. »

Les avis que Sadolet lui avait adressés, tout bienveillants qu'ils étaient, avaient légèrement blessé son âme ombrageuse; mais la franche candeur et la cordiale amitié du prélat triomphèrent de ses défiances. Il avait soumis à son jugement le commentaire qu'il avait écrit sur le psaume XCIII. Après l'avoir lu tout d'un trait, Érasme lui écrivit : « Cette lecture m'a rendu plus dispos, plus ferme contre les agitations des méchants, plus enflammé d'amour pour la piété... En voyant surgir de tels évêques, j'ai bon espoir pour la restauration de l'Église. » Ces louanges, *venant d'un homme si docte et si grand*, lui furent très agréables; mais sa modestie ne voulut y voir que l'effet d'une merveilleuse obligeance et le signe d'une supériorité qui ne craignait pas de rival. Il avait goûté extrêmement le petit travail d'Érasme sur le psaume LXXXV. « Quand je compare ma manière à la vôtre, lui répondit Érasme, je vois clairement que je rampe à terre et que j'expose trop familièrement des *mystères di-*

vins que vous rendez plus augustes. » Cet éloge pompeux cachait une fine critique. Sadolet n'eut pas l'air de s'en apercevoir; il continua de lui écrire dans les termes les plus affectueux. « Soyez persuadé, mon cher Érasme, lisons-nous dans une de ses lettres, que malgré la faiblesse de mes ressources et les grandes pertes dont la fortune m'a frappé, je n'ai rien cependant que je ne veuille partager avec vous : comme aussi pour conserver intactes votre dignité et votre réputation, je suis prêt à vous montrer toujours toute la fidélité et toute la bienveillance de l'amitié. » Ce langage plein d'effusion toucha le cœur d'Érasme. « Toutes les fois que je relis ce passage, écrivait-il au prélat, je répète les paroles du vieillard de la comédie : « Comme je me réjouis, quand je vois qu'il reste encore des hommes de cette espèce ! Ah ! j'ai plaisir de vivre encore. » — « Pour moi, ajoutait-il, je me crois suffisamment enrichi par vous, puisqu'il m'est permis de jouir de votre inestimable amitié. Mon avoir est extrêmement borné; mais les petits oiseaux n'ont pas besoin de beaucoup de plumes. Je me contente de fort peu; et si quelque chose me manque, il se trouve des hommes qui s'empressent gaiement de me le procurer. Croyez-moi, je prise plus votre lettre qu'un grand talent d'or. »

De même que Sadolet, Bembo lui avait offert la communauté de tous ses biens. Érasme se trouvait heureux qu'un homme si éminent, unique à beaucoup d'égards, eût agréé la lettre d'un batave. Il n'avait envoyé que des grains de verre; il avait reçu en retour des pierres précieuses. Il souhaitait que Padoue, cette Athènes de l'Italie, fût toujours pour son ami un port tranquille et agréable. Lui, au contraire, se voyait forcé de combattre dans l'arène, au lieu d'achever paisiblement sa vie dans les études sacrées, comme il le désirait.

Il était aussi en correspondance avec un autre italien d'un esprit plus indépendant et plus hardi. Réfugié à Bourges, Alciat avait supporté en philosophe la perte de sa fortune. Au lieu de le consoler, Érasme le félicita. Il avait, disait-il,

deviné l'élévation de son âme, en voyant qu'il n'y avait dans ses écrits aucune trace d'envie et d'amertume. Il se réjouissait de sa réconciliation avec Budé, quels que fussent les sentiments de ce dernier pour lui-même. Il déplorait la mort de Longueil. « Toutefois, ajoutait-il, ses écrits ne sont pas d'une grande utilité pour les études. Longueil m'a nommé quelquefois avec mépris; mais je m'en inquiète peu... J'admire la science chez beaucoup d'hommes; je trouve la candeur chez peu de personnes; je l'aime en vous, mon cher Alciat; car en vous elle est extrême. »

Le jurisconsulte lui répondit : « La mauvaise fortune élève les âmes qu'elle semble abaisser et les rend meilleures. Moi, j'ai éprouvé la brutalité de la soldatesque; vous, les invectives amères et violentes de certains hommes d'étude. Mais vous avez l'avantage de tenir la vengeance au bout de votre plume.» Comme beaucoup d'autres, Alciat trouvait qu'il s'affectait outre mesure de ces attaques. « Toutes vos lettres, disait-il, manifestent cette préoccupation exagérée, sans parler de tant d'apologies naissant les unes sur les autres, comme les fruits dans le jardin d'Alcinoüs. L'événement a montré l'inutilité de ces répliques pour imposer silence à des envieux... Il faut plutôt imiter Scipion refusant de répondre à ses accusateurs... Tous les jours, ne triomphez-vous pas d'eux par tant de volumes remarquables, livrés au public? Pourquoi descendre encore dans la lice et se mettre à la discrétion du premier venu? Ne vaut-il pas mieux laisser la polémique et goûter le repos dû à la vieillesse ou traiter d'autres sujets plus utiles?... Les anciens docteurs ne répondaient pas aux attaques personnelles. Il faut laisser les anti-Caton aux païens; les gens éclairés ne doutent pas de l'orthodoxie d'Érasme... Vous avez montré ce que vous pouviez dans la polémique; vous devez maintenant faire rougir vos zoïles par votre modération muette. »

Alciat lui-même en avait usé ainsi avec ses détracteurs; il avait dédaigné les ignorants; il avait désarmé les plus doctes

par sa civilité et ses égards. Venu en France, il s'était convaincu de la candeur de Budé. Érasme ne devait pas croire les faux rapports plus que Budé ne les croyait lui-même. « Il importe, ajoutait-il, que les querelles entre les hommes d'étude ne dégénèrent pas en inimitié et ne deviennent pas publiques. »

Érasme, comme Alciat, connaissait tout le prix de l'union entre les savants. Écrivant à B. Égnazio, qui enseignait, à Venise, les belles lettres avec le plus grand succès, il disait : « J'ai de si mauvais sentiments à l'égard de Budé, que s'il dirigeait ouvertement sa plume contre moi, je ne pourrais même alors m'empêcher d'être favorable à celui qui rend de si grands services aux études. Jamais pensée n'a été plus loin de mon cœur que celle de blesser un tel homme. »

Une personne de poids lui avait annoncé que la pièce de vers, attribuée à Lascaris, était tout entière l'œuvre de Jacques Tussanus qui, de plus, dans ses leçons publiques, l'avait souvent critiqué avec une affectation injurieuse, lui reprochant certaines erreurs d'érudition. On lui avait rapporté aussi que Budé, dans ses lettres et dans ses *Commentaires* sur la langue grecque, l'attaquait d'une manière ouverte ou détournée. « Il y en a peut-être, écrivait-il à Germain de Brie, qui voudraient voir aux prises Érasme et Budé, cela n'arrivera jamais par mon fait. Bien plus, je ferai tout pour l'empêcher. Au reste, Budé a beau être au-dessus de tout soupçon de jalousie; sa réputation ne pourra éviter de recevoir quelque atteinte, et bien que tout le théâtre des gens instruits l'applaudisse à bon droit, il y a aussi quelques hommes qui veulent du bien à Érasme. Mais j'aime dans les études l'union et la candeur. S'il y a des gens qui aient le temps de combattre pour une vaine gloire, je leur laisse la palme. Pour moi, j'aimerais mieux employer mon éloquence à être utile. »

Les épigrammes des partisans de Budé l'avaient blessé profondément. Ses amis cherchaient en vain à cicatriser la

blessure. Ursinus Velius lui écrivait : « Que vous importent les cris discordants des coqs (1) contre Philomèle, ou les accusations des Grecs contre un Germain? Votre incomparable sagesse, votre âme droite et virile, ne doivent nullement s'en émouvoir. » Germain de Brie s'efforçait aussi d'apaiser son ressentiment. « Tussanus, lui disait-il, vous aime et vous respecte autant que tout autre. Il n'est pas moins zélé pour votre gloire que pour celle de Budé. S'il s'est laissé entraîner quelques heures sur le même vaisseau au gré d'une mer orageuse, il faut en accuser, non la légèreté de l'homme, mais la violence de la tempête. Moi-même, pour éviter le naufrage, j'ai dû tourner le gouvernail de côté, afin de résister plus facilement à l'impétuosité des flots. C'était un *vent étranger* qui soulevait alors la mer ; mais les alcyons ont ramené la sérénité... Si vous vous êtes senti un peu blessé, vous devez vous montrer clément et rendre à Tussanus votre ancienne amitié, en couvrant tout d'un oubli généreux... Budé ne songe à rien moins qu'à ce qu'on vous a rapporté. De son génie et de sa plume il ne peut rien sortir qui ne respire la candeur et la modération. »

A cette lettre, Érasme fit une réponse aigre où il n'épargnait pas même le pacificateur : « J'ai dit dans les *Colloques* : les Français aiment ce qui coûte peu. J'ai cité saint Hilaire et saint Jérôme au sujet des anciens Gaulois. Mais un esprit aussi grave et aussi ferme que celui de Budé a-t-il pu rompre une vieille amitié pour des bagatelles de cette espèce ?... A vrai dire, cette querelle ressemble au combat des rats et des grenouilles... J'attendais du caractère français plus de gravité et de candeur... La tempête a retenti jusqu'en Allemagne, en Brabant, en Italie... Votre nation passe pour être étourdie et légère; mais si l'on m'eût dit que de tels orages naîtraient pour un rien, je n'aurais pas voulu en croire même Caton... Vous m'avez rappelé au calme avec un grand

(1) *Gallorum.*

étalage de rhétorique, mais quelle marque ai-je donnée de mon émotion? Jamais âne, accoutumé au bâton, a-t-il montré plus de patience sous les coups qu'Érasme sous les outrages?... »

Il ne refusait pas de se réconcilier avec Tussanus; il espérait, à l'avenir, trouver en lui plus de constance et de loyauté. Il avait toujours tenu Budé pour un homme honnête, et il n'aurait conçu aucun soupçon à son égard, si on ne l'avait pas averti. Au reste, il y avait plus de candeur à différer d'avis sur quelques points avec des formes civiles, qu'à marquer son mépris par un perpétuel silence. « Mais, poursuivait-il, je ne suis pas assez dépourvu de sagacité pour ne pas avoir aperçu la colère de Budé en quelques endroits de ses *Commentaires* lus par moi à la hâte dans l'édition de Bâle. Ainsi il est question de *ceux qui censurent le génie et le style de chacun*, *de ceux qui imposent à Laurent Valla des formules de langage plus humbles* (1), *de ceux dont les écrits sans force ne peuvent supporter ni le soleil ni le temps*, sans compter beaucoup d'autres passages de même nature. »

Budé, à qui il avait demandé un témoignage public de bienveillance, répondait qu'il craignait de ne pas trouver un lieu opportun pour nommer Érasme, qui tant de fois avait fait naître l'occasion de célébrer son nom. « Répétera-t-on encore, disait-il, que son rival maigrit de jalousie devant l'éclat de sa gloire ?... Il y a des gens, fléau des bonnes lettres, qui se font un plaisir de mettre aux prises deux savants, comme on faisait jadis lutter les couples de gladiateurs. Quelquefois même des hommes, affamés de renommée, excitent des discordes et se posent ensuite en pacificateurs pour avoir l'honneur d'apaiser des troubles qu'ils ont provoqués. Un cygne noir et un corbeau blanc sont moins rares qu'un ami fidèle. »

Revenant encore sur sa réconciliation avec Tussanus, il disait : « J'ai toujours dédaigné les misérables critiques des

(1) Érasme avait fait un *Abrégé des Élégances* de Valla.

petits savants, au point de ne pas vouloir même y jeter un léger coup d'œil. Quant à Budé, j'en conviens, il peut servir ma renommée ; mais je déposerais volontiers ce fardeau, tant il s'en faut que je veuille y ajouter. Il peut nuire à ma réputation; je suis accoutumé aux outrages, quoique je ne craigne de sa part rien de semblable. Si l'offense est légère, je suis homme ; je sais accorder quelque chose aux passions humaines, davantage à l'amitié, beaucoup plus à la paix commune des études. Autrement je n'ai pas l'esprit assez épais pour ne pas comprendre les figures de rhétorique, ni assez inhabile pour ne pas pouvoir les employer à mon tour, si je voulais ; et peut-être la matière ne me manquerait pas... Mais j'aime mieux être disert sur un autre sujet. A la vérité, je crois Budé trop grand pour qu'un homme de mon rang puisse lui porter envie. Nous applaudissons à son éclatant triomphe, bien loin de chercher à lui ôter une couronne que son front porte avec tant de gloire. Mais quoiqu'il ait des qualités du premier ordre, d'autres ont aussi les leurs, et il ne faut pas sur-le-champ proclamer plus mauvais ce qui est différent. »

Au reste, il félicitait la France d'avoir revendiqué la gloire antique des lettres, d'avoir inauguré une sorte de république littéraire dont Budé était le chef légitime, et où tous les lettrés se prêtaient une aide mutuelle. « Les débats entre les savants, ajoutait-il, sont utiles ; mais il faut qu'ils soient exempts de toute amertume. L'accord des cœurs ne suffit pas entre eux; il importe que cette union soit manifeste aux yeux de tous. Si donc Budé consent à remédier aux soupçons des hommes, il fera une chose digne de notre amitié déjà vieille, digne de son caractère. S'il a des raisons pour s'y refuser, je le trouverai bon, quand même il publierait encore plusieurs livres où je serais attaqué d'une manière indirecte, pourvu qu'il y ait une riche moisson de science. Vous saluerez de ma part Tussanus. Vous saluerez aussi avec respect Budé, si toutefois il est tel que je me l'étais représenté même

avant vos éloges. Si vous persuadez à l'un et à l'autre ce que vous me garantissez en leur nom, qu'ils le déclarent eux-mêmes dans un écrit. Vous nous rendrez à tous un grand service. »

Quelques mois après, il écrivait encore à Germain de Brie : « J'ai répondu à Tussanus, et il n'est nullement besoin que personne s'inquiète de notre sincère et mutuelle bienveillance. Ce que vous m'écrivez au sujet de Budé m'est très agréable... Mais il y a ici certains nouvellistes fâcheux qui annoncent qu'Érasme a été nommément lapidé dans des écrits publiés par lui, sans doute dans ses lettres. »

Le bruit avait couru à Bâle que Lefebvre avait été brûlé. La rumeur était fausse. Érasme s'en réjouit. « Lefebvre, écrivait-il, comme Énoch, a été enlevé de ce monde par le roi de France qui a défendu d'écrire pour ou contre lui. » Un bruit semblable s'était répandu à Bourges au sujet d'Érasme lui-même. « Mais, disait-il, je suis mort et ressuscité tant de fois, que l'on refusera probablement de croire à ma mort, quand elle sera réelle. »

CHAPITRE XXXI

Titelmann. — Carvajal. — Nouveau livre du prince de Carpi. — Gérard de Nimègue. — Bucer. — Maladie. — Diète d'Augsbourg. — Jean d'Eck. — Jules Pflug. — Chute de Wolsey. — Morus, chancelier. — Collége de France. — Petit livre de Guimondus et d'Algerus sur l'Eucharistie. — Le *Chrysostome* latin. — Le cardinal Trivulce. — Les professeurs de Nuremberg. — Eobanus.

En guerre avec les lettrés de France, Érasme n'était pas en paix avec les théologiens et les moines, bien que de ce côté la lutte fût un peu assoupie. Ils régnaient dans les Pays-Bas, surtout les franciscains *observants*. Un de ces religieux, appelé Titelmann, professeur d'Écriture sainte à Louvain, avait composé sur le Nouveau Testament un livre analogue à celui de Stunica. Il l'avait intitulé *Gerontodidascalos*, ou celui qui donne des leçons aux vieillards. En effet, il reprenait Valla, Lefebvre, Érasme. « Ils ont suscité contre moi, disait ce dernier, un jeune homme d'une loquacité intarissable, d'une licence effrénée et sans pudeur, né en un mot pour conspuer Érasme, ne se refusant à rien pour se faire un nom. Les doctes rient de lui; mais il s'applaudit lui-même. »

Il lut rapidement quelques pages de ce livre et marqua en trois mots ce qui pouvait être répondu, sans nommer l'auteur, sans l'injurier, mais en signalant son ignorance du grec et du latin, ainsi que l'insuffisance de ses lectures. Il envoya cette réponse à Louvain, laissant ses amis libres de décider s'il convenait de la publier. On l'imprima; mais comme il le craignait, le jeune homme, satisfait dans son désir de re-

nommée, se mit à enfanter plusieurs petits livres. Érasme résolut de ne plus répondre à ces *fadaises d'une vanité présomptueuse.* « Ce serait, disait-il, une moindre affaire de lutter avec un cardinal qu'avec un franciscain quelconque; mais je suis endurci à ces injures. Si je pouvais me débarrasser de la pierre que, depuis deux ans, je porte dans ma vessie, je mépriserais facilement tout le reste. Je n'abandonnerai pas l'unité de l'Eglise ; que ses ministres portent sur mes travaux le jugement qu'ils voudront. Si ceux qui la gouvernent maintenant ressemblaient à saint Augustin, je serais parfaitement d'accord avec eux. Mais je crois que si saint Augustin écrivait aujourd'hui ce qu'il a écrit, ou ce que l'époque présente demande, il ne serait pas beaucoup mieux traité qu'Érasme. Je pourrais choisir dans cet auteur six cents passages qui maintenant seraient taxés d'hérésie. Je n'en trouverais pas beaucoup moins dans saint Paul. Si les théologiens et les moines croient rétablir par cette voie la paix de l'Eglise, ils se trompent grandement. »

Il regrettait d'avoir répondu au livre de Carvajal. Un de ses admirateurs enthousiastes, Pierre Mésia de Séville, lui ayant envoyé un nouvel écrit de ce moine et l'ayant exhorté à répondre, il déclara qu'il n'en ferait rien. Il pensait qu'il fallait changer de tactique avec de tels hommes, les combattre d'abord par le silence, puis déférer au magistrat l'imprimeur clandestin qui avait violé l'édit de l'empereur, avertir l'archevêque de Séville, homme grave et pieux qui ne pouvait approuver ces libelles, invoquer l'appui des autres personnages bienveillants, enfin aller trouver le père *Gardien* et lui demander si c'était se conformer à la règle de saint François que d'attaquer par des écrits diffamatoires et séditieux la réputation d'un homme à qui tant de princes de l'Église avaient rendu le plus éclatant témoignage. Érasme de son côté ferait comprendre à l'empereur et au chancelier la portée de ces mouvements tumultueux et bouffons.

L'auteur de ce libelle le transformait partout en Béhémoth

qui, à l'exemple de tous les hérétiques, sous prétexte de paix, faisait la guerre au Christ. Il priait le prince de calmer la guerre excitée contre les religieux par les écrits séditieux d'Érasme et de ses partisans, en forçant le coupable à se rétracter. Il le menaçait des foudres pontificales, disant qu'il avait été déclaré hérétique par beaucoup d'auteurs dans des livres publiés. Il faisait des grands d'Espagne des moines et de l'empereur un abbé.

Pierre Mésia avait un frère qui partageait son admiration pour le prince des lettrés, le comparant à Cicéron lui-même. Mais Érasme, repoussant la comparaison, revendiquait seulement une place parmi ceux qui aidaient au progrès des études. A ses détracteurs, il opposait les personnages éminents et si nombreux qui lui envoyaient des lettres et des présents. Sans parler de beaucoup d'autres, les évêques de Durham et de Lincoln lui payaient chaque année un tribut d'amitié. Le jeune duc de Clèves lui avait offert un gobelet magnifique. L'évêque d'Augsbourg avait fait sept jours de chemin, non sans péril, pour voir Érasme, c'est-à-dire l'ombre d'un homme, et lui avait apporté deux coupes royales avec deux cents florins d'or, se déclarant prêt à partager avec lui tous ses biens. Le cardinal de Trente renouvelait en ce moment même des propositions déjà anciennes et que, dans l'état présent des affaires, il n'était pas éloigné d'accepter. L'évêque de Plock venait de lui envoyer une bague d'or avec un diamant.

« Ma chambre, disait-il, est pleine de lettres écrites par des savants, par des hommes du plus haut rang, des princes, des rois, des cardinaux, des évêques. J'ai un coffre rempli de coupes, de vases, de cuillers, d'horloges dont quelques-unes sont d'or. Je possède aussi un grand nombre d'anneaux. De jour en jour, la quantité de ces objets s'accroît. Telle est la libéralité de ces personnages que même n'ayant aucun revenu, je pourrais avec leurs dons seulement suffire à mes besoins et à mes goûts. J'ai toujours rejeté les présents des hommes d'un rang ordinaire, toutes les fois que je l'ai pu,

sans blesser l'amitié, ou bien, après les avoir reçus, j'en fais moi-même d'équivalents. Il y a des gens qui prétendent que je n'ai rendu aucun service aux études. D'autres voient dans mes livres des pépinières d'hérésies. D'où vient alors cette affection de tant et de si grands personnages, non moins remarquables par la sagesse que par la piété? »

Fermement résolu à ne plus répondre aux *geais* de saint François, comme il les appelait, il répondit cependant au nouveau livre d'Albert Pius. La célébrité de l'auteur et le nom de la ville où l'ouvrage avait paru l'y déterminèrent. Toutefois, il le fit en peu de mots. Sa réponse aurait été plus longue, si le prince n'avait quitté la vie au milieu de son œuvre. Trois jours avant sa mort, Albert Pius avait revêtu l'habit de saint François : porté ainsi à travers les rues sur les épaules des religieux, la face et les pieds nus, il fut inhumé dans l'église du grand couvent des Cordeliers. On y voyait encore au dix-huitième siècle sa statue en bronze. C'est lui qu'Érasme a voulu désigner dans son dialogue des *Funérailles séraphiques* (1). Les attaques du prince lui avaient beaucoup nui dans l'esprit de Clément VII et de François Ier. Il s'en vengea dans ce dialogue et dans plusieurs de ses lettres. « L'honnête homme, disait-il ironiquement, s'est enfui, après avoir enfoncé son dard. » Le nouvel ouvrage, divisé en vingt-quatre livres, formait un énorme volume. On y reconnaissait la main de nombreux collaborateurs. Les principaux étaient le franciscain Pierre Le Cornu et l'espagnol Sépulvéda. On avait recueilli dans les écrits d'Érasme tout ce qui avait quelque analogie avec les opinions condamnées.

Vers la même époque, il apprit la mort du dominicain Jean Faber que, depuis longtemps, il regardait comme son ennemi. Il le soupçonnait de l'avoir mal servi à Rome. Il fit en quelques mots son oraison funèbre : « Le dominicain Faber était, je le sais, remarquablement instruit dans la théologie

(1) *V.* Burigny, t. II, p. 180 et suiv.

thomistique; mais c'était un homme double et fourbe. A Rome, il commença de se déchaîner contre moi, sans doute pour se réconcilier avec le cardinal Cajetan dont il m'avait dit tant de mal qu'un bouffon ne pourrait en dire davantage de ses pareils. J'apprends pour la première fois qu'il est mort ; que le Seigneur ait pitié de lui ! »

Du côté des évangéliques, un nouvel adversaire avait surgi tout à coup. C'était Gérard de Nimègue, ce chapelain de l'évêque d'Utrecht, dont nous avons parlé plus haut. Son vrai nom était Geldenhaur. « Qui aurait jamais pu croire, disait Érasme, qu'il y eût tant de venin dans ce petit ivrogne ? » Jadis son zélé partisan, il aurait à peine souffert qu'on eût cité son nom sans ajouter une formule de respect. Maintenant, il était devenu son ennemi mortel. Quittant les Pays-Bas, il s'était rendu à Strasbourg. Là il écrivit en faveur des nouveaux évangéliques et fit répandre ses libelles à la diète de Spire. Érasme l'engagea par une lettre à s'abstenir de ces écrits séditieux qui ne pouvaient qu'irriter les princes et les porter aux mesures de rigueur. Gérard lui répondit en termes convenables; mais, par une insigne perfidie, il envoya bientôt après à la diète un petit livre intitulé : *Lettres d'Érasme.* C'étaient quelques passages de ses écrits, établissant qu'on ne devait pas faire mourir les hérétiques. Il mit encore au jour un autre libelle sous ce titre : *Annotations d'Érasme.* On y invitait les princes à dépouiller les moines en faveur des évangéliques et à ne point s'opposer aux progrès de l'Évangile.

Érasme répondit, le 4 novembre 1529, par une longue lettre dirigée contre *ceux qui se donnaient faussement pour évangéliques.* Elle était adressée à Gérard de Nimègue que, par ménagement, il désignait sous le nom de Vulturius Neocomus. Il déplorait d'abord l'état misérable de sa fortune, qui l'avait forcé de réclamer l'assistance d'Érasme. Il n'était point assez pauvre pour ne pas pouvoir faire le sacrifice de quelques pièces d'or en faveur d'un ami; mais ce qu'il pouvait donner n'était pas suffisant pour le tirer de l'indigence. A ce refus,

dur par lui-même, il ajoutait le sarcasme : « Je suis étonné, mon cher Vulturius, que, faisant profession de la vie évangélique, vous ne supportiez pas mieux la pauvreté. Le bienheureux Hilarion, n'ayant pas de quoi payer son passage, se glorifiait d'être parvenu à cette perfection évangélique. Saint Paul se félicite de savoir endurer la pauvreté. Si les juifs ne souffrent pas qu'il y ait des pauvres parmi eux, à plus forte raison les évangéliques doivent-ils soulager l'indigence de leur frères. » Il lui reprochait la conduite peu loyale tenue à son égard. Après s'être prononcé ouvertement contre le luthéranisme, il finissait en conjurant Vulturius de rentrer dans le sein de l'Église.

Gérard, plein de colère, fit imprimer secrètement cette lettre à Strasbourg avec des notes qui n'étaient que des injures bouffonnes. Sa fureur ne connaissait point de bornes. Il poursuivait maintenant celui qu'il avait aimé outre mesure, comme s'il avait tué père et mère, aïeul et aïeule. Érasme se plaignit au magistrat qui fit mettre l'imprimeur en prison; mais cette rigueur n'arrêta pas Geldenhaur. Quatre libelles parurent coup sur coup. Un cinquième fut publié sous le nom des *Ministres du Verbe de la ville de Strasbourg*. On attribuait cet écrit à Bucer assisté de Gérard. « On ne peut rien voir de plus séditieux et de plus hypocrite, écrivait Érasme à Mélanchthon. On dirait du vin mêlé de fiel et d'aconit. Aussi désormais n'ai-je pas l'intention d'agir pour apaiser l'affaire, puisque, non contents de se refuser à toute concession, ils semblent aspirer à des troubles sanglants. Que le Seigneur corrige le dénoûment, en vous conservant sain et sauf! » Nous lisons dans une autre lettre : « Ces hommes haïssent tous ceux qui ne pensent pas comme eux, et pourtant ils nient le libre arbitre. Si Dieu ne m'a pas encore départi cette grâce dont ils se vantent, ils devraient invoquer le Seigneur pour moi et non me poursuivre de leur haine. Mes amis sont d'avis différent. Les uns pensent que je ne dois pas même lire ces sottises et jusqu'ici mon âme souscrit à leur sentiment. D'un

autre côté, ceux qui se trouvent dans l'assemblée des princes me conseillent de riposter vivement. Je ne sais ce que je dois faire. Assurément mon âge, ma santé, mon âme, réclament le repos. » Il se décida pourtant à répondre aux ministres de Strasbourg et le fit longuement.

La fécondité des évangéliques ne s'épuisait pas. Au commencement de septembre 1530, Érasme écrivait au cardinal de Liége : « Je suis ici lapidé par les libelles de ces hommes, sept ont déja paru; j'en attends un bien plus grand nombre. Je vous envoie ma dernière *Apologie*. Je dois supporter sans trop de peine leur insolence, puisqu'elle n'épargne même pas la majesté impériale. Mon courage ne défaillira point, si la faveur des princes continue de me soutenir. » Il était plus sensible aux attaques des catholiques, surtout à celles du prince de Carpi. « Je ne m'inquiète pas beaucoup, disait-il, de ce que de tels hommes peuvent écrire contre moi. C'est un mal supportable et qui apporte avec lui sa consolation. Je suis attaqué, mais par des hommes condamnés comme hérétiques. Ce qui est plus difficile à dévorer, c'est que le parti défendu par moi renferme des ennemis plus acharnés. »

Il venait de perdre Gattinara, son principal soutien auprès de l'empereur. Le chancelier avait pour secrétaire Alphonse Valdès qu'il aimait comme un fils. Valdès avait perdu en même temps son propre père. Érasme lui écrivit pour raffermir son courage. « Vous venez de perdre un père, disait-il, c'était dans l'ordre de la nature. Gattinara ne pouvait vivre longtemps. Vous aviez pour appui un mur prêt à s'écrouler... Sachez qu'Érasme tout entier vous appartient. Lui aussi a été visité par le Seigneur. Pendant trois mois, j'ai lutté avec la mort. »

Il avait assez bien passé l'hiver malgré la peste qui depuis l'automne avait *pris ses ébats* dans Fribourg et qui, au mois de mars, ne voulait pas encore cesser. La pierre, il est vrai, lui causait un malaise perpétuel, mais encore supportable. « Je ne crains pas la mort, disait-il souvent, mais j'aurais

souhaité une mort plus douce; plusieurs me conseillent la taille; mais j'userai de ce moyen seulement, quand je serai fatigué de vivre. » Un peu plus tard, il se félicitait de sa bonne santé. Cette jactance de langage lui porta malheur, car le mois de mars le *salua* par une indisposition. Il n'avait pas recouvré ses forces, lorsque le mois d'avril l'accueillit plus mal encore. L'air était très engageant et le ciel d'une sérénité parfaite. En haut régnait un vent du nord-est; en bas soufflaient des brises semblables aux vents étésiens, très agréables, mais très pernicieuses. Il s'aperçut de *leur perfidie*, et, pendant quelque temps, il se tint dans sa maison. Mais le lendemain de Pâques, ne sentant aucune haleine de vent, il sortit et aussitôt il fut pris. C'étaient d'abord des douleurs d'entrailles telles qu'il n'en avait jamais éprouvé de semblables, des vomissements, un délabrement d'estomac, de l'insomnie, une lassitude extrême. Il fit appeler un médecin, homme bon et assez instruit, mais qui, ne connaissant ni son tempérament ni la nature du mal, ne put lui donner aucun soulagement. Au reste les médecins lui avaient toujours été funestes, comme par une sorte de fatalité, et son corps chétif ne pouvait souffrir aucun remède énergique.

Les douleurs s'étant apaisées, un énorme abcès, ou plutôt une sorte de squirre, se forma d'abord à droite, au-dessus du pubis et de l'aine. Ensuite il se ramassa au milieu du ventre presque sous la forme d'un dragon. La tête mordait le nombril; le milieu du corps était tortu; la queue se dirigeait vers l'aine. Bientôt la tête restant immobile, il se roula autour du nombril vers le côté gauche. Cet abcès était très dur. On eut recours à un chirurgien fort présomptueux, grand faiseur de promesses, qui, contrairement à l'avis des médecins, promit de le faire aboutir, ce qu'Érasme n'espérait nullement. Il le martyrisa pendant plusieurs jours avec des applications irritantes, jusqu'à lui faire prendre la vie en dégoût; car il fallait passer toutes les nuits sans sommeil dans des souffrances perpétuelles et souvent insupportables. « Je pense, disait-il,

qu'on souffre moins cruellement dans les flammes du purgatoire. Grâce à ces emplâtres de feu, il me semblait que ma chair était rôtie. » Pendant le jour, il ne pouvait ni manger, ni lire, ni écrire, ni dicter, ni converser avec ses amis, ni entendre lire.

Son faible corps se desséchant, marchait à la mort, et il n'espérait plus qu'en la miséricorde de Dieu. Enfin, vers le milieu de juin, on décida de percer l'abcès avec le fer. Il en sortit un vrai marais de Lerne. «Dieu éternel, écrivait Érasme, se peut-il que les hommes recèlent un tel dépôt et vivent cependant? » Il commença dès lors à souffrir moins ; il rentra en grâce avec le sommeil; peu à peu l'estomac se ranima ; la lassitude diminua graduellement. Dans les premiers jours de juillet, il se voyait malade depuis quatre mois, et il n'était pas encore débarrassé des médecins. Il se traînait tout languissant. Il restait de la dureté, ce qui lui faisait craindre une nouvelle tragédie. Le chirurgien, contrairement à ce que voulait la nature dans les abcès durs, au lieu d'employer des dissolvants froids, avait produit un ulcère par des emplâtres caustiques. Pour comble d'infortune, son seul domestique fut atteint de la suette. Beaucoup d'autres personnes tombèrent malades par suite de cette influence malsaine de l'atmosphère; mais ces maladies étaient plus opiniâtres que graves.

Érasme supporta ses souffrances avec une pieuse résignation. Il fut singulièrement consolé par une lettre de l'évêque d'Augsbourg. Il répondit au prélat : » Si je méritais cette bienveillance, je me croirais heureux, rien que par votre suffrage. Maintenant je suis honteux et confus en moi-même, toutes les fois que je pense à vos sentiments pour moi, à votre libéralité sans mesure. » Ses forces revinrent graduellement. Il avait lutté avec son mal pendant cinq mois. On lit dans une lettre adressée au jurisconsulte Alciat : « Nous revenons peu à peu à la vie et j'aurais bonne espérance pour mon entière guérison, si les puces me permettaient de dormir et si j'avais du vin comme celui que Féri Carondilet, archidiacre

de Besançon, quand il vivait, avait coutume de me procurer, car je me trouve très mal des petits vins du pays. »

En attendant, les affaires d'Allemagne semblaient toucher à une crise décisive. « L'audace téméraire des sectes, écrivait Érasme à Tunstall, a comblé la mesure. On espère ici que l'autorité de l'empereur la réprimera; et plaise à Dieu que ce soit fait sans une grande effusion de sang humain, et que la victoire tourne au profit, non de la domination du pape et des moines, mais de la piété et du Christ! Nous roulons tous dans notre esprit la vengeance, nul ne songe à corriger sa vie. » Il disait à Montjoy : « Nous sommes ici dans une situation supportable. Puissions-nous seulement échapper à la guerre! Je crains que ce ne soit pas possible, s'il faut en juger par les débats que cette tragédie a soulevés jusqu'à ce moment. »

On trouvait que Charles V restait trop longtemps en Italie; on ne pouvait deviner quels étaient ses desseins. La Hongrie était perdue; l'Autriche avait été affreusement ravagée. La paix était faite avec le roi de France, mais beaucoup ne comprenaient pas une paix qui laissait les deux fils de François Ier captifs en Espagne. Les Turcs menaçaient de nouveau. D'autre part, quelques cités d'Allemagne se préparaient aux résolutions extrêmes. La puissance de l'empereur était grande, mais partout le peuple des villes se montrait en grande partie attaché aux sectes nouvelles. Il en était de même de presque tous les paysans, qui n'avaient pas encore oublié leur défaite; et ceux qui étaient maintenant tranquilles pouvaient bien se lever, une fois le signal donné. « Je pense, disait Érasme, que l'affaire réussirait mieux, si le pape mettait son espérance dans les forces du Christ, plutôt que dans la foule des cardinaux, les armes des princes et la méchanceté des moines dont les mœurs ont donné naissance au mal... Nulle part la paix ne règne; point de route sûre; partout la cherté des vivres, la disette, la famine, la peste; partout des sectes et des schismes. » A tant de maux affreux s'était jointe la *suette*,

maladie mortelle qui, en huit heures, enlevait beaucoup de personnes et reprenait souvent ceux qu'elle avait laissés, après un court intervalle, non-seulement une fois, mais deux, trois, quatre fois, jusqu'à ce que la maladie, dégénérant en hydropisie ou en peste ou en un autre mal, conduisît enfin à la mort le malheureux épuisé par la souffrance.

Une assemblée de princes avait été convoquée à Augsbourg. Le cardinal Campége, légat pontifical, avant d'arriver dans cette ville, avait écrit à Érasme pour réclamer son concours. Celui-ci en informa l'évêque d'Augsbourg, prélat sage et conciliant. Mais sa maladie l'empêcha de répondre sur-le-champ au cardinal. Au reste, il ne pensait pas que le mal pût être guéri par les conseils des hommes; toutefois Dieu pouvait se servir de la puissance et de la piété de l'empereur pour y porter remède. Mais pendant qu'on lui demandait à plusieurs reprises de faire connaître ses idées sur les moyens de rétablir la concorde, il apprenait qu'un de ses amis, ayant voulu proposer une chose salutaire et même tout à fait indispensable, à ses yeux du moins, avait causé un scandale dont l'odieux retombait en grande partie sur lui-même, car on supposait que c'était Érasme qui avait été le premier auteur de cet avis. « Voilà, disait-il, le prix réservé aux bonnes paroles. »

Cet ami était l'évêque d'Augsbourg. Érasme s'était entretenu avec lui dans sa maison pendant près de trois heures, mais il n'avait pas été dit un mot de cet avis, pas même par lettre. « A Dieu ne plaise, écrivait-il à Simon Pistorius, chancelier du duc de Saxe, que je me fasse l'*Aristarque* de cette tragédie inextricable pour mécontenter au plus haut point les deux partis. Que plutôt Dieu lui-même daigne être cet *Aristarque*, car seul il peut mettre un terme à cette tragédie fatale! Si l'empereur me commande de venir à Augsbourg, il faut d'abord qu'il commande à ma mauvaise santé. »

A un ami qui le pressait de se rendre à la diète, il rappelait le mot de Caton : « N'allez pas au conseil, à moins d'être

appelé. — Quand même je serais appelé instamment, ajoutait-il, la maladie m'enchaîne ici et je ne vois pas ce que moi, homme de condition infime, je pourrais dans une affaire si embrouillée, qu'un concile œcuménique parviendrait à peine à la débrouiller en trois années. Ici d'ailleurs il n'est pas sûr pour nous d'ouvrir la bouche. Si nous voulons dire quelque chose de raisonnable, on nous appelle aussitôt luthériens. »

Il n'ignorait pas à quelle influence obéissait l'esprit de l'empereur ni quels théologiens se trouvaient à Augsbourg. « A leurs yeux, disait-il, on est luthérien du moment où l'on ose parler en faveur de la piété. Naturellement je ne puis supporter les frelons et ma langue est trop libre. Si je voulais m'accommoder aux passions de certains hommes, je devrais dire beaucoup de choses contre ma propre conscience. Aussi je rends grâce à ma mauvaise santé, toute fâcheuse qu'elle est, de ce qu'elle me permet de me tenir éloigné. Le Seigneur ne laissera pas engloutir sa barque sous les flots, quelque mugissante que soit la mer en ce moment. »

Un franciscain, remplissant la fonction de prédicateur pendant la tenue de la diète, prononçait en chaire des discours plus dignes d'un bouffon que d'un prêtre. S'il faut en croire Érasme qui l'a couvert de ridicule dans un de ses *Colloques* (1), il commença un jour son sermon ainsi : « On vient de voir paraître un nouveau docteur que l'on appelle Érasme. Ma langue s'est trompée, je voulais dire un âne. Ce docteur, qui n'est qu'un âne, a la hardiesse de corriger le *Magnificat*, ce cantique de la Vierge inspirée par le Saint-Esprit. » Dans ce même sermon, il soutint que ce *docteur âne* était le chef, l'auteur et le précurseur des troubles funestes qui affligeaient le monde chrétien. Il développa longuement sa thèse devant un auditoire peu disposé à écouter ses déclamations. Les princes témoignèrent leur mécontentement. Le roi Ferdinand, la reine de Hongrie, sa sœur, le cardinal de Trente,

(1) *Concio, sive Merdardus*, t. I, p. 850 et suiv. *V.* Burigny, t. II, p. 274.

l'évêque de Constance, se montrèrent fort irrités. Jean Faber, devenu évêque de Vienne, adressa au prédicateur une verte réprimande. Congédié, il retourna dans son couvent où il fut reçu en triomphe.

Un des plus fougueux adversaires des luthériens était Jean d'Eck. Mélanchthon se plaignait amèrement de sa violence. « Jamais, écrivait-il à Érasme, je n'aurais cru qu'il pût entrer dans le cœur d'un homme autant de hauteur et de cruauté que j'en découvre dans Eckius et dans quelques *individus du même troupeau*, car les princes eux-mêmes sont assez cléments et ouvrent des avis assez modérés dont pourtant ces hommes s'efforcent de les éloigner par toute sorte de manœuvres. »

Érasme lui-même reçut du docteur d'Ingolstadt une lettre qui n'était pas faite pour rétablir entre eux la bonne intelligence. Ce théologien avait chargé Louis Berus de le saluer en son nom. Érasme profita de l'occasion pour se plaindre de ses attaques et parla de mésintelligence entre eux. Jean d'Eck lui répondit : « Lous Berus, notre ami commun, vous a salué en mon nom, très savant Érasme; il a bien fait, et c'est parce que je l'en avais prié. Mais quand vous laissez entendre qu'il existe entre nous quelque mésintelligence, je ne sais et je ne puis comprendre ce que vous voulez dire. J'ai été choqué, je l'avoue, de voir que vous, qui *surpassez les lapins en fécondité*, vous ayez tardé si longtemps à combattre les ennemis de la foi malgré l'appel qui vous avait été souvent adressé, comme vous l'avouez vous-même. Vous déclarez n'avoir pas fait attention à la qualification de théologien *enfantin* (1), que je vous aurais donnée dans un de mes ouvrages, d'après le rapport de vos amis. Je ne comprends pas comment ils ont pu vous faire ce rapport, puisque toujours je vous appelle hautement le plus éloquent des théologiens.

« Quant à ce qui regarde vos propositions, car vous les

(1) *Infantem*, incapable de parler, enfant, enfantin.

revendiquez et les affirmez, je ne nie pas le fait. J'avais recueilli trois mille *articles* dans les livres de Luther et d'autres auteurs; j'en ai choisi quatre cents pour les rendre publics dans *ces comices*. Ainsi j'ai fait, et personne n'a voulu entrer en lice avec moi, quoique j'aie provoqué deux fois la discussion devant les princes luthériens en présence des prédicateurs de la secte. On m'a aussi présenté les quatre propositions que j'ai mêlées au reste; car elles me semblaient alors, comme à présent, scandaleuses. Vous vous irritez de ce que je les ai présentées; vous devez d'abord vous irriter contre vous-même, puisque vous les avez affirmées le premier... Je ne recherche la faveur ni des zwingliens ni des luthériens. Je me réjouis plutôt d'avoir mérité leur haine. Votre ami m'a donné votre *Apologétique* contre les capharnaïtes de Strasbourg. Ce don, croyez-moi, m'a été très agréable. Si vous pouviez continuer de prendre *les renards qui ravagent la vigne du Seigneur*, vous auriez en moi un fils et un disciple plein de respect. »

Outré de cette lettre, Érasme donna un libre cours à sa colère. Il écrivait au prévôt de Coire, son ami : « On m'avait souvent dépeint de vive voix et par écrit la vanité, l'arrogance, la légèreté et l'ivresse folle d'*Eckius*, mais je n'aurais jamais soupçonné chez lui un cœur si rempli de venin à mon égard. Il n'y a rien de sensé dans la réponse de cet homme. Il parle de propositions à lui déférées, comme s'il était l'empereur... il les appelle scandaleuses, comme si la diète s'était réunie pour de telles misères. Je l'avais sommé d'indiquer les endroits où ces propositions avaient été prises et je lui avais fait observer que deux de ces propositions ne se trouvaient pas dans mes écrits. Il n'a pas répondu sur ce point. Cet homme ne respecte rien. Je ne puis imaginer où il a pris cette humeur noire contre moi; c'est peut-être parce que le nom d'Eckius ne se trouve nulle part consacré en lettres d'or dans mes écrits. »

Il fit part de ses griefs au cardinal Campége. « Je sais,

lui disait-il, qu'il y a auprès de l'empereur certains hommes qui ne me sont pas très favorables. J'ai pourtant confiance que votre Éminence sera semblable à elle-même. Quant à moi, dans l'état présent des choses, j'aimerais mieux être en Italie que partout ailleurs; mais la destinée m'entraîne autre part. Quelle m'entraîne où elle voudra, pourvu qu'elle ne m'entraîne pas hors de *la communion de la Colombe.* »

Plus tard, il lui écrivit d'une manière plus explicite : « Je n'aurais pas refusé de me rendre auprès de vous, lorsque ma santé est devenue meilleure, si j'avais quelque peu espéré que ma présence serait utile. Je savais qu'il y avait là certains hommes qui, mesurant tout d'après leurs passions privées, se croient les énergiques défenseurs de l'Église, tandis qu'il n'est point de gens qui lui soient plus nuisibles. Toutes les fois que j'entre en lutte avec les escadrons de l'ennemi, il se présente aussitôt quelqu'un pour me porter par derrière une blessure mortelle. J'ai composé le *Traité du libre arbitre;* Stunica s'est élevé contre moi avec ses *Conclusions.* J'ai écrit la *Défense* contre Luther; Bedda s'est déchaîné avec ses virulentes calomnies. J'ai répondu à *Vulturius* et à Bucer; Albert Pius a recommencé ses attaques; et cependant, si je voulais poursuivre ma justification de toutes mes forces, je nuirais dans certains cas à la cause que je soutiens et pour laquelle j'ai provoqué contre moi la haine irréconciliable de deux sectes. S'il s'élève quelque tumulte, je serai parmi les premières victimes... Vieux et malade, j'ai mieux aimé braver toutes ces haines, tous ces périls, que de me séparer, même *d'un travers de doigt*, de la communion des orthodoxes. Quand même nous accorderions que, dans tant de livres publiés, j'ai manqué quelquefois de circonspection, mes sentiments mériteraient un peu plus de faveur. J'ai voulu répandre ces réflexions dans le sein du protecteur incomparable que j'ai toujours trouvé bienveillant pour moi, afin que vous arrêtiez à l'avenir les plaintes tardives, ou plutôt les accusa-

tions de ces hommes, accusations périlleuses pour moi, si je me tais, nuisibles à la répression des hérésies, si je réponds. »

Il soupçonnait que Jean d'Eck avait été aigri par Epphendorp, ce fourbe qui semblait être allé à Augsbourg pour répandre ses mensonges dans cette nombreuse réunion d'hommes; car il *les produisait de sa propre substance, comme l'araignée tire la toile d'elle-même.* Maître consommé en fait d'impostures, il se glissait partout et trouvait créance chez tous, excepté auprès de ceux qui le connaissaient par leur propre expérience. Sans valeur par lui-même, il mettait sa gloire à faire dire qu'il avait un démêlé avec Érasme. Il avait demandé un entretien au duc George; mais le prince refusa de le recevoir, disant qu'il ne voulait pas reconnaître celui qui méconnaissait son père. Il confia le soin de l'entendre à son chancelier. Epphendorp s'en alla mécontent. A force d'importunité, il obtint que l'affaire fût déléguée à Jules Pflug, plus tard évêque de Naumbourg, auquel il débita des mensonges. Jules Pflug adressa donc à Érasme une lettre affectueuse et savamment écrite, l'engageant à joindre à la préface le petit livre que, d'après la convention, il devait dédier à Epphendorp. Érasme se félicita de ce qu'une affaire, d'ailleurs pleine d'ennui, lui avait procuré la connaissance d'un homme si favorisé des Muses et des Grâces. Mais ces efforts pour assurer à sa vieillesse un repos désirable échouèrent devant les artifices d'Epphendorp et tournèrent même contre les bonnes intentions du prince. « Si je ne persuade personne des monstrueuses machinations de certains hommes, écrivait Érasme à Jules Pflug, il ne me reste plus qu'à m'armer de patience, comme d'un bouclier évangélique. Mais je ne rappelle ces misères qu'avec dégoût. Puisque telle est ma destinée, j'aime du moins à me reposer en l'amitié de ceux qui vous ressemblent (1). »

(1) Epphendorp publia son libelle où il insinuait qu'Érasme était le fils d'un prêtre et d'une femme de mauvaise vie.
V. Burigny, t. I, p. 12.

Il ne tarissait pas d'éloges sur l'élégante facilité, la gracieuse distinction, l'heureuse abondance de son style vraiment cicéronien. Il en parlait ainsi à Ursinus Velius : « Avez-vous le temps d'apprendre une nouvelle ! Écoutez : on regarde, je le sais, comme impossible qu'un vieillard change sa langue ; moi pourtant, je songe à changer ma diction ; et d'abord j'ai voulu imiter la manière de Budé. J'ai lu la plupart de ses lettres, travaillées avec un art heureux, et j'ai fait de consciencieux efforts ; mais le succès n'y a pas répondu : maintenant je m'applique de toutes mes forces à reproduire Cicéron. Vous direz : Qu'est-il donc arrivé? Ce qui m'y a porté, ce sont les lettres des trois génies les plus heureux de notre époque dans l'art de bien dire, Sadolet, Bembo et Jules Pflug. Leur style est d'un accord si parfait qu'on dirait que, dès leur plus tendre enfance, ils ont été élevés et instruits dans la même école. Dieu immortel ! Quelle pureté de langage ! Quelle heureuse facilité ! Comme tout est lié avec art ! Le discours chez eux coule sans effort, ainsi que le fleuve le plus limpide. Point de fondrière ; point de tourbillon qui arrête le lecteur. Je puis aimer de tout mon cœur de tels cicéroniens ; et plût à Dieu qu'il me fût permis aussi de les égaler ! »

Craignant de voir la guerre éclater en Allemagne, il songeait à quitter Fribourg où il ne se croyait pas en sûreté. Depuis longtemps, d'ailleurs, cette résidence avait cessé de lui plaire. Il écrivait au célèbre jurisconsulte, Jean Rinkus : « La ville est assez jolie et très favorable pour les études ; mais tout y est d'une cherté incroyable, et les hommes y sont peu hospitaliers, dit-on ; car, pour moi, je n'ai eu jusqu'à présent d'affaire bien désagréable avec personne. Il faut pourtant que je reste ici, jusqu'à ce qu'on voie la tournure que prendra l'assemblée. Quelques-uns pensent que l'on s'occupera surtout des subsides à obtenir, que l'on renverra l'affaire des hérésies au Concile général, et que l'on donnera de bonnes paroles aux prêtres, aux évêques, aux abbés et aux moines chassés et dépouillés. »

Il délibérait cependant sur le choix d'une nouvelle résidence. Il ne voyait de calme et de sûreté nulle part. La longueur et les dangers de la route, sans parler d'autres raisons encore plus graves, le détournaient d'aller en Italie. La guerre qui menaçait l'Allemagne paraissait devoir s'étendre à la France. Érasme conjecturait que le roi très chrétien, d'après les stipulations du traité, envahirait la Suisse placée dans son voisinage, si elle ne voulait pas renoncer à l'hérésie. Déjà, en effet, le monarque avait averti et ajouté *royalement* les menaces aux prières. L'empereur semblait disposé à tout faire d'après les injonctions du pontife. « Cette pieuse obéissance, disait Érasme, cause un grand mal aux Florentins. » Il craignait qu'il n'en fût de même pour l'Allemagne. A peine osait-il espérer que le Brabant serait à l'abri du fléau. Il avait résolu de s'y rendre vers le commencement de septembre; mais Faber et l'évêque de Constance l'engagèrent à ne pas bouger, lui donnant l'assurance que s'il y avait péril, on l'avertirait assez à temps. « Et pourtant, écrivait-il à Bilibald, il sera trop tard pour fuir, lorsque la guerre sera commencée et que l'hiver nous serrera de près. »

Il attendait avec impatience ce qui sortirait de la délibération des princes. « On dirait, lisons-nous dans une lettre, que dans le conseil de l'empereur on traite des *Mystères de la bonne Déesse*, tant on connaît peu ce qui s'y passe. » On apprit enfin que tout espoir de conciliation était perdu. L'empereur décida que les cités qui avaient reçu les nouveaux dogmes se conformeraient aux règles des autres églises. On donnait pour cela un espace de six mois, c'est-à-dire jusqu'au 13 avril 1531.

Vers la fin de novembre, la sentence définitive n'était pas encore publiée; mais personne n'ignorait le contenu, et déjà l'on énumérait les princes et les cités qui se rangeaient du côté de l'empereur ou qui s'attachaient aux sectes. « Dieu seul, disait Érasme, sait où ceci aboutira. » Il était resté à Fribourg contre son gré pour obéir aux conseils de ses amis;

il regrettait maintenant sa déférence, car l'hiver était venu. « Je vois, ajoutait-il, que l'on traite sérieusement des bagatelles et légèrement des choses sérieuses. L'empereur a reçu la couronne impériale des mains du pape ; rien n'a été omis dans les cérémonies pontificales. Ferdinand a été établi archiduc d'Autriche et doit être bientôt désigné comme roi des Romains avec toute la pompe accoutumée. Que ne comptent-ils plutôt le revenu annuel que ces titres leur rapportent? Mais je finis; car de notre temps il n'est pas sûr même de gémir. »

Il recommandait la discrétion au prévôt de Coire, qui recevait ces libres confidences. Cholerus et Fugger l'avaient de nouveau invité à venir s'établir à Augsbourg, mais il n'était nullement disposé à se rendre dans une ville où l'on s'attendait à voir éclater des troubles après le départ de l'empereur. Son esprit flottait irrésolu : il écrivait à l'abbé de l'*île Barbe* (1) : « Beaucoup m'invitent; mais je ne sais par quel instinct mystérieux mon cœur incline vers la France. Ce n'est pas seulement à cause du vin ; et pourtant c'est bien quelque chose; car cet été j'ai failli périr de soif, tout petit buveur que je suis. Souvent je soupirais après Lyon; mais plusieurs raisons m'arrêtaient ; c'était d'abord la longueur du voyage ; ensuite rien n'était préparé pour me recevoir ; enfin on disait qu'il y avait guerre entre Berne et la Savoie... Assurément aucun pays ne me plairait plus que la France pour être la dernière demeure de ma vieillesse. Je ne manque pas précisément d'argent ; car je me contente de peu. Je cherche un port tranquille, puisque Dieu seul pourra mettre un terme aux troubles de l'Allemagne. » Il ajoutait : « Que ne m'est-il permis de visiter votre temple, cette île plus barbare de nom que de fait ! Depuis longtemps, je suis en quête d'un semblable séjour pour y reposer ma vieillesse fatiguée de travaux et de querelles. »

(1) En latin, *insula Barbara.*

On vient de voir que le vin de Bourgogne lui avait fait défaut. Pour s'en procurer, il eut recours, selon sa coutume, à ses bons amis de Besançon, et particulièrement à l'official, Léonard de Gruyères. « Quelques-uns, disait-il, m'appellent orateur par malveillance; et pourtant je ne sais plus comment exposer mon importune demande devant des personnages très occupés et auxquels je n'ai jamais rendu aucun service. Mais la nécessité est sans pudeur : mon estomac ne saurait s'accommoder des vins d'Allemagne. Selon Homère, le genre de mort le plus cruel, c'est de mourir de faim. A mes yeux, il est plus affreux encore de mourir de soif, et en ce moment un tel danger me menace de très près. Je ne veux causer à mes amis aucune dépense, après avoir éprouvé tant de fois leur générosité. Mon domestique est suffisamment pourvu d'argent... A Montbéliard, je ne connais personne. Autrement je n'aurais pas importuné Besançon. »

Il avait définitivement perdu sa pension de Courtrai. Barbirius, tant aimé de lui, tant célébré dans ses lettres, l'en avait dépouillé. L'archevêque de Cantorbéry touchait à quatre-vingts ans, s'il ne les avait pas dépassés. Jusque-là il avait joui d'une bonne santé; mais à présent, disait-on, il *avait pris une troisième jambe.* « J'espère qu'il me survivra, écrivait Érasme à l'évêque d'Augsbourg; mais je crains. S'il lui arrive malheur, j'ai dessein de substituer Votre Grandeur à sa place. Sur les deux pensions d'Angleterre, il m'est dû chaque année deux cents florins; mais cette somme m'arrive fort diminuée par les intermédiaires, quelquefois d'un quart; parfois même elle est interceptée. Si l'archevêque venait à mourir, je ne recevrais plus rien. La pension impériale ne me sera sans doute jamais payée. Il en résultera qu'Érasme sera bientôt réduit à la pauvreté évangélique, dont je suis pourtant encore assez éloigné, grâce au ciel; et s'il le faut, nous augmenterons notre richesse par l'économie; car jusqu'ici nous avons été prodigue sans nécessité. Vous n'avez pas cependant à craindre en moi un client fort onéreux. J'ai été si

peu à charge au prélat de Cantorbéry, que plus d'une fois j'ai refusé ses offres généreuses. »

L'évêque d'Augsbourg répondit gracieusement à la confiance d'Érasme, se plaignant du passage où il exprimait la crainte d'être un client onéreux. En même temps l'évêque de Wurtzbourg, auquel il avait recommandé deux ecclésiastiques, ses amis, accueillait avec empressement cette ouverture, et lui offrait un présent magnifique comme gage de ses sentiments. On lui avait annoncé une petite lettre de la reine de Hongrie. Elle se fit un peu attendre ; mais enfin elle arriva, écrite de la propre main de cette princesse. Érasme la remercia dans des termes pleins d'effusion. Auprès d'elle était un personnage qui recherchait son amitié. Il s'appelait Nicolas Olahus. Il lui avait envoyé une cuiller et une fourchette d'or. Érasme lui écrivit qu'il n'avait pas besoin de ces gages d'amitié pour se rappeler Olahus ; mais, grâce à eux, Olahus serait en quelque sorte son convive, et il pourrait dire de temps en temps à ses amis : voilà mon cher Olahus. Il espérait que ce personnage pourrait lui ménager la faveur constante d'une princesse qui avait tant de pouvoir sur l'esprit de ses frères.

La reine d'Angleterre, à qui le *Mariage chrétien* avait été dédié, lui avait destiné un présent. Mais Wolsey, en retenant son domestique six semaines et en cherchant tous les prétextes pour le renvoyer les mains vides, avait enlevé à ce don une grande partie de son prix. « Il est si peu prodigue, disait Érasme, qu'il ne donne pas volontiers même le bien d'autrui.» Tout à coup un bruit étrange, incroyable, s'était répandu. On avait annoncé que le tout puissant cardinal avait été jeté en prison et que sa vie même était menacée. Bientôt des renseignements plus sûrs avaient fait connaître qu'il était retenu, non dans une prison, mais dans une de ses terres, avec trente serviteurs ou gardes seulement. Il avait été dépouillé de tous ses biens et de toutes ses dignités. On articulait contre lui des griefs innombrables, et il semblait ne pouvoir que difficilement

échapper à la peine capitale. « Quel Euripe que ce monde ? disait Érasme. Ce sont là les jeux de la fortune. D'abord maître d'école, il se vit porté jusqu'au trône ; car il régnait plus véritablement que le roi lui-même. Tous le redoutaient, peu l'aimaient, pour ne pas dire personne. Quelques jours avant sa chute, il avait fait mettre en prison R. Pace et menaçait même mon archevêque de Cantorbéry. Son orgueil s'élevait au moment de s'écrouler, selon la parole de Salomon. »

Warham, appelé de nouveau à la dignité de chancelier, avait refusé à cause de son grand âge. Sur son refus, Morus fut élevé à la charge suprême. A cette nouvelle, Érasme écrivit à Tunstall : « Je ne félicite pas beaucoup Thomas Morus et je ne m'afflige pas beaucoup non plus pour lui. Je félicite sérieusement votre Angleterre et moi aussi un peu. » Dans ses lettres à Montjoy et à R. Pace, il ajoutait : « Votre royaume ne pouvait avoir un juge plus vertueux et meilleur.... Je ne connais chez vous personne qui soit doué d'un pareil génie ou qui ait des mœurs plus incorruptibles. »

L'élévation de Morus n'excita pas moins de joie en Angleterre que la chute du cardinal. R. Pace fut tiré de sa prison et rétabli dans sa dignité. « J'ai bondi de joie, mon très cher Pace, lui écrivait Érasme, quand j'ai vu votre écriture si connue, quand j'ai appris que vous étiez sorti sain et sauf du naufrage de tant de malheurs... Je vois que la Providence ne dort pas, qu'elle relève les innocents et abat les superbes. Accablé moi-même de maux intolérables à cause des faux évangéliques, il me semble que je revis en quelque sorte, grâce à vous. Après ces tempêtes fatales, j'ai confiance que désormais tout sera pour vous calme et serein. »

Au milieu de ces événements, il suivait d'un œil attentif les progrès des bonnes études. Le collége de Buslidius voyait s'élever un rival redoutable. Le Collége royal, institué par François Ier, excitait vivement l'attente publique. Dans le principe, on crut que l'on y enseignerait seulement le grec et l'hébreu ; car il n'y avait pas de professeur désigné pour la langue la-

tine. Mais chacune des deux autres langues devait avoir deux professeurs et leur salaire était plus fort que celui des professeurs de Louvain. Érasme écrivit à ces derniers pour animer leur ardeur; il leur disait : « Quel que soit l'événement, qui, je le désire et je l'espère, sera très heureux, il vous restera du moins sans partage l'honneur d'avoir les premiers entrepris cette œuvre et provoqué l'émulation des autres. Ce qui met en quelque sorte le comble à votre gloire, c'est que vous avez subi et soutenu les premiers assauts de la malveillance et rendu la tâche beaucoup plus facile à ceux qui vous suivront. » Il était d'avis qu'il fallait imiter le Collége de France, supprimer le professeur de langue latine, quand le titulaire se retirerait bénévolement, et partager son salaire entre les deux autres. Ils devaient redoubler d'efforts pour retenir leurs auditeurs. Les premiers actes de la pièce avaient bien réussi; la rivalité du Collége de France devait faire marcher l'action, et leur vigilance amener un heureux dénoûment. Érasme ne se contenta pas de stimuler le zèle des professeurs; pour accroître les ressources de l'établissement, il se fit solliciteur auprès du cardinal de Liége qui ornait de magnifiques édifices, non-seulement le pays de sa juridiction, mais aussi les villes des états de Charles V.

L'année 1530 ne donna pas naissance à d'aussi nombreuses publications que les années précédentes. L'été surtout fut à peu près stérile à cause de sa maladie. Des doutes s'étaient élevés au sujet de sa croyance sur l'Eucharistie. Ce qui les avait augmentés, c'est qu'il avait traduit un fragment d'Origène, qui pouvait favoriser le sentiment d'Œcolampade. Il avait beau dire qu'il avait traduit ce fragment avec fidélité; qu'on ne lisait pas Origène comme un régulateur de la foi; que, pour lui, il avait toujours pensé, écrit et parlé conformément à la vérité catholique, comme le montrait sa lettre à l'assemblée de Baden, ainsi que le petit livre publié bientôt après, et traduit plus tard en langue allemande : son ami Tunstal l'engageait à s'expliquer nettement. Pour le faire, il profita de

l'impression de deux ouvrages assez remarquables sur cette matière délicate. L'un avait pour auteur Guimondus, d'abord bénédictin, puis évêque d'Aversa. L'autre, encore inédit, était l'œuvre d'Algerus, théologien scholastique et religieux du même ordre. Érasme ajouta une préface. « L'Eucharistie, disait-il, est un des dogmes les plus sublimes de l'Église. Elle semble être le gage le plus efficace de l'union de ses membres entre eux et avec le Christ. Ce sacrement est pourtant devenu par les artifices de Satan une cause de dissensions.... Le fondement de l'Eucharistie est dans l'Évangile. Les paroles évangéliques se trouvent pleinement confirmées par le témoignage de saint Paul, par l'accord des anciens Pères, par l'autorité constante des conciles et la croyance universelle de l'Église. A toutes les objections de la pensée humaine, on doit opposer la toute-puissance de Dieu et les propriétés merveilleuses d'un corps glorifié. »

Mais la publication la plus considérable de cette année fut le *Saint Chrysostome* latin. Il fut dédié à l'évêque d'Augsbourg. Érasme songeait à écrire un traité sur la prédication, que l'évêque de Rochester et d'autres personnages lui avaient demandé. Après sa maladie, il essaya souvent de se mettre à l'œuvre ; mais il éprouvait une grande répugnance pour l'étude. Enfin son ardeur se ranima en traitant un autre sujet, et, selon sa vieille habitude, il composait en même temps qu'on imprimait. Ainsi fut écrit l'ouvrage des *Apophthegmes*, qui parut en 1531. Il sentait qu'un nouvel âge avait surgi et il ne regrettait pas de voir ses écrits perdre de leur valeur devant l'abondance d'une heureuse moisson. Quelquefois pourtant, découragé par les luttes fatales qui troublaient le monde, il était tenté de prendre en aversion les études elles-mêmes. L'Italie, il est vrai, après une longue tempête, goûtait un calme désiré. Les nuages qui obscurcissaient la France s'étaient dissipés et la sérénité était revenue. Les bonnes lettres refleurissaient partout, mais nulle part plus heureusement qu'en ce pays, sous les auspices du monarque. Seule, l'Allemagne était

en proie à la fièvre. Si elle parvenait à s'en débarrasser, Érasme pressentait un nouvel âge d'or. Malheureusement, il voyait un labyrinthe inextricable, sans renoncer à toute espérance; car il apercevait quelques hommes de bon augure, qui semblaient promettre un meilleur avenir. Parmi eux, il rangeait le cardinal Trivulce dont il recherchait le patronage pour sa vieillesse. Il lui écrivait : « Pour guérir la fièvre de l'Allemagne, j'ai fait jusqu'ici des efforts actifs et constants au préjudice de mes intérêts, comme au péril de ma santé et de ma vie; mais en retour de mes bons services, je recueille la plus noire ingratitude de la part de ceux pour qui je combats... il n'a pas même manqué de gens qui, par de sinistres imputations, se sont efforcés de m'aliéner l'esprit de Clément VII, et leurs trames n'ont pas été sans effet. Mais si le souverain pontife connaissait à fond toute l'affaire, il ne placerait point Érasme parmi les derniers qu'il juge dignes de sa faveur. Pour les mitres et les richesses, je ne les recherche pas. Je voudrais l'autorité, quand ce ne serait que pour me défendre contre les aboiements des méchants. Que les prémices de vos bons offices pour moi consistent à faire comprendre au Pape qu'Érasme a travaillé pour la cause du Christ avec une sincérité parfaite et une constance égale, en appelant sur sa tête tant de périls, qu'à ne considérer que les récompenses de ce monde, j'aurais refusé le souverain pontificat, s'il avait fallu l'acheter à ce prix... Ceux qui auparavant étaient mes amis intimes sont devenus mes ennemis mortels, et ils sont d'autant plus dangereux, qu'ayant vécu dans mon intimité, ils trouvent toujours matière pour inventer des calomnies plausibles... Auprès du roi de France, il n'est rien que j'ambitionne. Je désire seulement lui être cher, comme il m'a lui-même témoigné tant de fois sa bienveillance. »

Il avait de la peine à persuader au monde qu'il était étranger aux nouvelles sectes. Cependant la lettre à Vulturius, l'*Apologie* contre le livre des ministres de Strasbourg avaient convaincu des esprits jusque-là rebelles. Il s'étonnait de ces

doutes et de ces défiances opiniâtres. « Je suis, disait-il, tellement las de ces agitations tumultueuses, que je ne veux prendre connaissance de rien. Que le Seigneur fasse de moi ce qu'il lui plaira, pourvu que je tienne droit le gouvernail... Ils cesseront plutôt leurs attaques par fatigue, si personne n'y répond. Beaucoup reviennent à de meilleures pensées, mais certains rougissent d'en convenir... Mon sort eût été plus supportable, si je n'avais eu affaire qu'à une seule des deux armées ennemies. Mais pour soutenir ces assauts contraires, n'aurait-il pas fallu un Géryon, un géant aux cent bras, ou tout au moins un de ces *androgynes* dont parle Aristophane dans Platon, ayant deux faces, quatre bras et quatre jambes?... Quelle destinée fatale m'a condamné à combattre sans cesse et m'a transformé en gladiateur dans ma vieillesse, moi jadis guerrier courageux quand je luttais avec le Scarabée (1)? »

Vers la même époque, il écrivait à Montjoy : « Vous savez à peine la troisième partie de ce que j'ai à souffrir ; l'Espagne a ses monstres ; la France a les siens, comme l'Allemagne, comme l'Angleterre elle-même. Ils distillent sécrètement leur venin, sans paraître sur la scène ; telle est ma destinée : aimé ou redouté des grands, je me vois assailli par les chiens. Je suis décidé à ne plus honorer d'une réponse les *pantalabus* et les déclamateurs de cette espèce. » Il détestait ses trop nombreuses apologies. « Et pourtant, disait-il, si je n'avais pas pris la plume contre mes détracteurs, il y a huit ans, je serais tombé, frappé de la foudre ; tant ils avaient répandu de venin à la cour de l'empereur et dans la chaire sacrée devant le peuple. Le fruit de ma polémique, le voici en un mot : Si je vis encore, c'est à ma plume et à ma langue que je le dois. Mieux vaudrait tomber entre les mains des Cyclopes et des Lestrigons que d'avoir affaire à ces hommes moroses et entêtés. »

Il suffisait d'avoir une entrevue avec lui pour devenir sus-

(1) *V.* dans les *Adages*, l'*Aigle* et le *Scarabée*.

peet. Un français, appelé Mallarius, esprit enjoué, poli, initié à la seience du gree, fut pour un tel motif exposé au plus violent orage. « Si, à eause de moi, il arrive quelque mal à mes amis, lui écrivait Érasme, je le supporte avee plus de peine que les plus virulentes invectives dirigées contre ma personne. » Mallarius l'avait appelé l'Hercule batave; il ne se reconnaissait pas digne de ee nom; mais les préventions que les amis du grec avaient à vaincre en Franee, sur cette terre nourricière des lettres et dans l'époque présente, pouvaient faire juger des assauts que, trente ans auparavant, il avait dû soutenir contre les barbares.

Poursuivi par des ennemis acharnés, il comparait son martyre à celui de saint Cassien que ses diseiples percèrent de leurs poinçons à écrire. Plus malheureux eneore, il survivait à tant de blessures sans cesse renouvelées. Les luthériens de leur côté disaient : « Gardez-vous de cet homme; il vous séduira, si vous allez le trouver; e'est l'ennemi le plus aeharné de l'Évangile. »

Un de ses aneiens admirateurs, le poète Eobanus, après un long silence, lui écrivit pour se plaindre de ee qu'il avait mal parlé de Nuremberg et des hommes instruits qui professaient les belles seiences dans cette cité. Érasme répondit qu'il avait toujours compté Nuremberg parmi les villes les plus illustres de l'Allemagne; mais elle ne eaehait pas la faveur qu'elle aceordait aux opinions controversées. Le magistrat avait mérité tous les éloges en appelant des professeurs par d'assez gros salaires; si les élèves et par suite les professeurs montraient peu de zèle, ce n'était pas la faute de la ville et du magistrat. Eobanus lui reprochait d'accabler par ses reproches les lettres mourantes ou à demi-mortes; mais c'était préeisément pour les ranimer qu'il avait écrit ces lignes. D'où venait cette langueur des études en Allemagne? De l'indolence de certains hommes qui se donnaient fièrement le nom d'évangéliques. Les mêmes plaintes s'élevaient de toutes les villes où ils régnaient.

Eobanus mettait aussi en avant quelques griefs personnels. Il rappelait les éloges prodigués à Érasme. Il avait vu avec peine que celui-ci, en publiant ses lettres, eût supprimé celles qui lui étaient adressées, une seule exceptée, et surtout qu'il ne l'eût pas nommé dans le *Cicéronien*. Érasme répondit avec une certaine amertume à celui qu'il appelait jadis un Ovide chrétien : « On peut dire que dans le *Cicéronien* j'aurais dû citer les noms éminents; mais malheureusement des écrivains qui n'atteignent même pas la médiocrité se croient éminents. Possédant un égal et merveilleux talent en prose et en vers, vous n'avez cependant publié que des poésies, et dans le *Cicéronien* il n'est question de poésie qu'en passant. Au reste, je pouvais vous croire refroidi à mon égard, puisque vous aviez passé deux ans sans m'écrire. » Un peu plus loin, après avoir désapprouvé sa tentative de traduire en vers latins Théocrite et Homère, il ajoutait : « La médiocrité n'est pas permise aux poètes. »

Eobanus, paraît-il, essaya de l'apaiser. Érasme s'adoucit; il rejeta sur une impulsion étrangère les traits qui l'avaient légèrement blessé; il n'avait jamais retiré son amitié à personne pour un désaccord de doctrines, encore moins à ceux qu'un talent rare lui faisait aimer; Eobanus avait un mérite qui manquait à Cicéron : Il faisait les vers comme si jamais il n'avait écrit en prose; et il écrivait en prose, comme si jamais il n'avait eu commerce avec les Muses; par l'étude et la pratique, il avait porté à la perfection ce don du ciel. Érasme l'invitait à venir le visiter à Fribourg. « Vous avez vu à Louvain, lui disait-il, l'ombre d'un homme; vous verrez maintenant l'ombre d'une ombre. »

CHAPITRE XXXII

Desseins de l'empereur impénétrables. — Les Turcs. — Animosité d'Érasme contre les moines. — Scaliger. — Les censures de la Sorbonne. — Sourdes menées des évangéliques. — Nouvelle diète à Spire. — Érasme désire de plus en plus quitter Fribourg. — Lettre au Sénat de Besançon. — Les *Apophthegmes*. — Steuchus d'Eugubio. — Viglius Zuichem.

Après tant d'affaires heureusement terminées, Charles V s'était rendu en Flandre pour se délasser un peu de ses fatigues. « Ce que fait l'empereur, écrivait Érasme, n'a jamais été plus ignoré qu'à présent, et nulle part plus que dans le lieu où il se trouve maintenant chez les Brabançons. Tout le monde sait qu'il chasse avec ardeur dans l'intérêt de sa santé quelque peu altérée par tant de longs voyages, par tant de délibérations... On demande aux Flamands une énorme somme d'argent; mais il a une patrie assez dévouée pour vouloir, assez riche pour pouvoir donner beaucoup. Dans quel but fait-on ces préparatifs? Les gens se livrent à diverses conjectures. Il y en a qui pensent qu'à l'automne l'empereur regagnera l'Espagne en triomphe à travers la France; d'autres croient qu'on prépare le nerf de la guerre contre les Turcs; quelques-uns pronostiquent une attaque soudaine contre les défenseurs des sectes : Dieu sait ce qui arrivera. Pour nous, comme les Hébreux exilés à Babylone, nous attendons notre Messie qui nous rétablira dans l'état ancien. Puisse-t-il aussi nous rendre à la vraie piété! Il en est qui réclament le concile œcuménique ; mais je pense que c'est en vain, et je ne vois pas quel

bon effet ce concile pourrait produire, s'il avait lieu, surtout dans l'état présent des choses. L'un des deux partis ne veut rien abandonner de sa royauté; l'autre voudrait ajouter encore à ses dogmes. Si quelqu'un vient à parler tout bas de tempérament, on l'accuse aussitôt d'être l'auteur d'une hérésie nouvelle... L'empereur ne fait encore que récolter. Quand sèmera-t-il? Quelques-uns disent que c'est le destin de la couronne impériale d'être toujours dans l'indigence. On a beau verser, le trésor est toujours vide. »

Ce qui empêcha la guerre civile en Allemagne, ce fut surtout la crainte des Turcs dont les progrès menaçants préoccupaient sérieusement les princes. Érasme, qui partageait l'appréhension commune, en parlait avec cette légèreté badine, naturelle à son esprit. « On raconte, écrivait-il à un ami, que le Turc prépare trois armées. Avec l'une il se jettera sur l'Autriche, contre Ferdinand; avec la seconde, il envahira la Pologne qu'il menace depuis longtemps; avec la troisième, il attaquera Naples pour aller demander la bénédiction au souverain pontife. » Quelques jours plus tard, il écrivait encore : « Le bruit se répand; que dis-je, un bruit? la voix publique annonce que le Turc envahit l'Allemagne avec toutes ses forces et prépare une lutte suprême pour décider à qui appartiendra l'empire de l'univers, à Charles, ou au Turc? car le monde ne peut supporter plus longtemps deux soleils. »

D'un autre côté, la peste ne cessait d'exercer ses ravages; elle avait sévi pendant tout l'hiver. « Malgré cela, disait Érasme, l'extrême cherté des subsistances augmente de jour en jour... Les maux présents sont cruels; je les crois pourtant moins grands que si l'Allemagne et les contrées voisines devenaient le théâtre d'un mutuel carnage. »

Ses préventions contre la vie monastique étaient ravivées par les attaques incessantes des moines. Il les manifestait par d'amères paroles dans une lettre écrite à un chartreux, son ami : « Lorsque je considère quels heureux génies sont étouffés et ensevelis dans vos pratiques, il me vient de temps en

temps à l'esprit une pensée, peut-être humaine, c'est que ces prisons d'esclaves ont été créées sous l'inspiration de Satan. Qu'est-ce que éteindre l'esprit, si ce n'est pas cela? Et pourtant saint Paul le défend, et le Christ veut qu'on n'éteigne pas celui qui fume encore, mais qu'on le rallume. D'autre part, quand je contemple votre âme soumise à la volonté du Christ et prête à supporter toutes les tribulations de cette vie, je ne puis m'empêcher de vous trouver bienheureux... J'ai ri dernièrement des plaintes d'un membre de votre ordre, qui souffrait d'horribles avanies par suite de la jalousie de quelques-uns de ses confrères. J'attendais le grave motif de cette jalousie. Eh bien! que croyez-vous? Ce motif, c'est qu'il avait la première place à la gauche du chœur, honneur que plusieurs croyaient mériter. »

Dans une autre lettre, il tournait en dérision un dominicain, auteur d'un petit livre publié en Brabant et dirigé contre lui : « Quelle pensée lui est donc venue à l'esprit? Jouant un rôle tragique, comment s'est-il livré à la risée des enfants? Son livre révolte tous les hommes doctes et honnêtes. Il imprime à son ordre *chérubique* une tache plus indélébile que le *noir de cordonnier*... De prime abord, tous les hommes éloquents y sont traités d'hérétiques. L'auteur m'accuse de condamner indistinctement toutes les cérémonies et de surpasser de beaucoup l'impiété de Luther. Il me somme de faire amende honorable et de ramener la jeunesse que mes paroles ont détournée de cette vie sainte... Je le sais, quelque monstre est nourri secrètement par ces hommes ; de là cette confiance arrogante. Quant au succès, Dieu en décidera. Il y eut jadis l'empire des Assyriens, des Grecs, des Mèdes, des Romains. Que faire si le ciel veut maintenant qu'il y ait l'empire des moines et des sots? Qu'ils aient leur tour, si les destins l'ont ainsi décrété. » Voilà comment Érasme se vengeait de ses ennemis. Il soupçonnait Aléandre qu'il appelait le premier *des fanfarons*, d'avoir *jeté de l'huile sur le feu.*

A Paris, avait été publié, sous le nom de Jules César Sca-

liger, un discours contre le *Cicéronien*. C'était un écrit plein d'injures bouffonnes, de mensonges impudents, de démence furieuse; il était accompagné d'une approbation supposée du lieutenant royal, sincère partisan d'Érasme et qui s'était même opposé à ce que la vente de ses ouvrages fût interdite; on donnait ainsi à la jeunesse studieuse un détestable exemple. Érasme en accusait certains théologiens de Paris et surtout ce *fauteur de troubles* que le poète Prudence semblait avoir annoncé, en disant : « *O serpent tortueux, qui, par mille détours et par mille artifices, agites les cœurs tranquilles.* » — « Cet enfant monstrueux, ajoutait-il, a été conçu à Venise et a pour père un Italien (1); mais ce libelle, qu'on n'avait pas osé publier en Italie, à trouvé à Paris quelqu'un pour le produire au grand jour sous le patronage des théologiens... Il me serait facile d'imiter le délire d'autrui. Certes, on verrait beau jeu, si je m'efforçais d'user de représailles. Je pourrais peindre sous ses vraies couleurs le père de ce libelle. Mais j'aime mieux envisager ce qui est digne de moi, que ce qui est digne de lui. »

Il remercia le lieutenant royal de son appui et le pria de conserver toujours les mêmes sentiments. « Jamais, disait-il, je n'écrirai rien ni contre l'orthodoxie chrétienne ni contre le roi de France. On peut attaquer ma foi; mais, examinées de près, ces attaques ne sont que des calomnies. J'ai peine à croire que ce fait, honteux pour l'université de Paris, ait l'approbation de Bedda! et pourtant on m'écrit positivement que non-seulement il l'approuve, mais qu'il souffle son venin à chacun en particulier. Si tel est son délire, il n'est pas loin de la fureur des démons. »

Les censures de la Sorbonne parurent peu après le libelle de Scaliger. Érasme, qui avait dédaigné le libelle, crut devoir répondre aux censures. Cette réponse était déjà imprimée le 14 décembre 1531. Il répondit en même temps et comme il

(1) Aléandre.

disait, *avec la même huile*, aux *vieilles chansons* de Clithové. Il envoya un *échantillon* de cette réponse au professeur Goclenius. « Je savais, lui disait-il, ce que méditait cette compagnie conjurée contre moi. J'ai réprimé cependant l'impétuosité de ma plume, de peur que la Sorbonne, irritée outre mesure, n'en vînt à brûler mes livres, ce qui lui serait facile; car Bedda est soutenu par quelques conjurés et a pour lui, m'écrit-on, l'appui du président du Parlement. Néanmoins les censures n'auraient pas vu le jour, si quelques hommes n'avaient attisé le feu. Jean d'Eck est allé à Paris et aussi, je pense, Aléandre. Or, je soupçonne que ce dernier s'y est rendu surtout pour tramer ma perte. Je sais que le libelle de Scaliger est de lui, comme je sais que j'existe. Toutefois il faut dissimuler, de crainte qu'il ne se livrât davantage à son délire, si on lui ôtait son masque. »

En attribuant à Jérôme Aléandre le discours de Scaliger, Érasme se trompait. Plus tard, en 1535, écrivant à deux amis, il exprimait la même pensée. Scaliger, ayant eu communication de sa lettre, composa sur-le-champ un second discours où il attestait qu'il était l'auteur du premier. Cette lettre fut imprimée à Paris chez Vidové avec le second discours; mais, s'il faut en croire un auteur du siècle suivant, Érasme fit recueillir et brûler tous les exemplaires de ce nouveau libelle (1). Aléandre, à qui il avait écrit pour se plaindre, protesta de ses sentiments d'amitié, mais sans le convaincre.

Les évangéliques, par leurs menées, ne lui causaient pas moins de souci. Il écrivait à Goclenius : « Je sais que j'ai affaire à des monstres pleins d'artifice. Déjà certains évangéliques, dont le chef *est ce coquin* de la Gueldre (2), usent de machines étranges pour aigrir contre moi l'esprit de l'empereur et de Ferdinand. Ils ont imprimé à Strasbourg un libelle contre la majesté impériale, où ils citent, de temps à

(1) *V.* la note T, à la fin du volume.
(2) Gérard de Nimègue.

autre, l'autorité d'Érasme, ayant recueilli, sans doute, quelques passages des *Proverbes*, du *Scarabée* et de l'*Aigle*, ainsi que de la préface de Suétone. Je ne doute pas que ces trames ne soient ourdies par Capiton et Bucer, peut-être avec l'assistance d'Epphendorp. Je n'ai pas encore vu le livre ; mais j'ai appris le fait par une lettre du cardinal de Trente, chef du conseil intime auprès de Ferdinand... Il est heureux que les deux *Coryphées* de la faction aient péri, Zwingle sur le champ de bataille, Œcolampade peu après de la fièvre et d'un abcès. Si le dieu de la guerre leur avait été favorable, c'était fait de nous. »

Le bruit courait qu'une nouvelle diète était convoquée à Spire. Érasme se montra peu empressé de s'y rendre. « Je sais, écrivait-il, ce que les proverbes disent des assemblées allemandes; ce qui doit arriver, je l'ignore. » Il reçut, coup sur coup, quatre lettres du cardinal de Trente ; il se contenta de répondre : « Puisque vous me conviez à cette assemblée de Spire, je vois que vous avez une belle opinion de ma santé. Eh bien! dans ma nouvelle maison, voici la quatrième fois que je lutte avec la mort. La lutte a tourné assez heureusement, tant que l'air chaud de l'été m'était propice; mais depuis que l'automne m'a fait grelotter, enfermé auprès de mon feu, je traîne péniblement une vie languissante. Vers la saint Michel, le vent du nord-est s'étant levé tout à coup, m'a mis au lit. Un ami, mon voisin, atteint en même temps de maladie et pour la même cause, est mort en quatre jours. Le chêne a été abattu, et moi, le roseau, comme dit la fable, j'ai résisté en pliant. En quoi pourrais-je être utile à la chose publique là où vous êtes? Je ne saurais le dire. Assurément, il m'importerait d'être présent à Spire, comme il m'importait de ne pas me trouver à Augsbourg. Mais que faire avec ce corps fragile comme verre et plus encore?... Je n'ignore pas qu'il y aura dans cette assemblée des hommes qui ont à mon égard les plus mauvaises intentions et qui travaillent même à ma perte. Si vous en avez le loisir, vous pourrez prendre des

informations auprès du *révérend* évêque de Vienne... Je ne suis pas en peine d'argent; le Seigneur y a pourvu jusqu'ici et y pourvoira dans l'avenir, je l'espère. Je désirerais seulement qu'il me fût permis de vivre en repos dans cette extrême vieillesse, et cela même ne m'est pas accordé. »

Après l'ouverture de son abcès, il était revenu peu à peu à la vie; mais bientôt d'autres souffrances avait commencé. La goutte, ou quelque chose d'analogue, avait envahi son pied gauche. « Ce sont, écrivait-il, les messagers de la mort. Aujourd'hui la dyssenterie est venue s'y joindre. » A propos de mariage, il avait fait une plaisanterie qui, mal rapportée et mal comprise, avait troublé l'esprit un peu naïf d'un ami. Un savant distingué, Grynœus, s'étonnait qu'il supportât si bien les fatigues de l'étude dans un âge si avancé, et surtout qu'il pût se tenir si longtemps debout. Érasme, à son tour, avait vanté ses forces en plaisantant et avait ajouté qu'il songeait en ce moment même à prendre femme et que Grynœus ne devait pas faire obstacle à son mariage en parlant de sa vieillesse décrépite. Grynœus lui avait répondu sur le même ton que s'il ne trouvait pas d'autre femme, il lui céderait la sienne, jeune personne de vingt-deux ans. Telle était la source du bruit qui avait trompé cet ami trop crédule.

Depuis quelque temps, Érasme habitait une nouvelle maison. Celle dont le consul lui avait offert spontanément la jouissance, était occupée par deux ecclésiastiques de Bâle au moment où il entra en partage avec eux. Environ huit mois après, l'un de ces ecclésiastiques partit et donna deux florins d'or par pure civilité. Érasme, de son côté, envoya au tribun du peuple douze couronnes, indépendamment de ce qu'il avait dépensé en réparations nécessaires. Vers Noël, le tribun parla de louer toute la maison ainsi qu'une cour placée derrière, et laissa entendre qu'il pouvait les louer pour vingt florins par an. Érasme fit répondre qu'il donnerait facilement douze couronnes, pourvu que la maison lui fût abandonnée

entièrement libre. Quelques mois après, il écrivit au tribun qu'il n'avait nul besoin de cette cour; diverses personnes y avaient leurs chevaux; des charpentiers et des maçons y travaillaient. Ne recevant pas de réponse, il crut qu'il continuait d'habiter la maison comme par le passé. A l'approche de l'hiver, l'ecclésiastique, qui était resté, se transporta chez un abbé, mais en laissant une partie de son mobilier dans son ancien appartement dont il garda les clefs. Érasme l'ayant prié de les remettre à quelqu'un, pour qu'on pût tenir l'appartement propre et le délivrer des rats et des toiles d'araignée, il refusa. Plus tard, adouci par une lettre insinuante, il consentit à laisser ouverte la porte qui, une fois fermée, ne pouvait s'ouvrir ni en dedans, ni en dehors. Érasme du reste ne se servit jamais de cet appartement.

Vers la fin de mars 1531, le tribun manda chez lui Glareanus qui servait d'intermédiaire, et lui montra une lettre d'un intendant du roi Ferdinand, qui, au nom de son maître, ordonnait qu'Érasme sortît de la maison à la saint Jean, c'est-à-dire dans le délai de trois mois. En même temps, il demandait vingt florins pour l'année écoulée d'un Noël à l'autre. Cette demande surprit Érasme autant que *la vue d'un cygne noir* aurait pu le faire. Il fut très vivement blessé. Il ne tenait à demeurer dans cette maison ni par grâce, ni comme locataire; mais il pensait qu'on aurait pu donner plus de temps pour déménager à un vieillard valétudinaire, à un hôte recommandé par le roi Ferdinand et par l'empereur.

Il parlait plus gaiement de ces tribulations, lorsqu'il allait entrer dans sa nouvelle demeure : « Apprenez une chose risible. Si quelqu'un vous annonçait qu'Érasme, déjà presque septuagénaire et ne vivant qu'à motié, a pris femme, ne vous signeriez-vous pas trois ou quatre fois, en vous écriant : O ciel! quel prodige! Vous le feriez, je le sais, et vous auriez raison. Eh bien! j'ai accompli une affaire qui n'est pas moins laborieuse, ni moins pleine d'ennui, ni moins étrangère à mon caractère et à mes goûts. J'ai acheté une maison de

belle apparence, mais d'un prix peu raisonnable. Qui maintenant désespérera de voir les rivières remonter vers leur source, lorsqu'Érasme, devenu enchérisseur, acheteur, traite de contrats et de garanties, fait bâtir, ayant affaire, non plus avec les Muses, mais avec les charpentiers, les serruriers, les maçons, les vitriers? Ces soins, pour lesquels j'eus toujours la plus grande répugnance, m'ont fait presque mourir d'ennui, et je suis encore étranger dans ma propre maison. J'ai préparé une seule chambre, faisant construire une cheminée et en même temps parqueter le sol et les murs. Mais à cause de l'odeur malfaisante de la chaux, je n'oserais pas encore m'y établir. Il faut cependant que je m'y installe bientôt. Puissé-je m'en trouver bien et m'en féliciter! Car jusqu'ici le changement ne m'a pas été favorable. Nous avons épuisé tout ce que nous avions d'argent comptant; mon corps habite ici et mon esprit ailleurs; encore peut-être la peste me chassera-t-elle de ma maison, car elle commence de nouveau *à jeter des étincelles menaçantes.* »

Dégoûté de l'Allemagne, il reportait ses regards vers les Pays-Bas; mais il y voyait peu d'hommes au cœur loyal. « Je suis rassasié de l'Allemagne jusqu'au dégoût, écrivait-il à un ami. Je vois bien qui je dois fuir, mais je ne vois pas pas qui je dois suivre. Je pense souvent à la Flandre, mais je doute que ce fût pour moi une retraite sûre, à cause de la tyrannie des moines mendiants. La reine Marie qui, dit-on, succède à Marguerite, nous veut du bien; mais si elle agissait en quelque point contre la volonté formelle, je ne dis pas des catholiques, mais des esprits passionnés et ardents, ils m'accuseraient de lui en avoir glissé quelque chose à l'oreille, quand même je l'en aurais détournée, et elle-même ne pourrait me défendre contre ceux qui sont armés tout à la fois par l'autorité du pape et de l'empereur. »

Il était appelé en Italie, en Savoie, en France; mais il se disait résolu à ne pas quitter les États de l'empereur qui l'avait soutenu jusqu'alors. Il craignait d'ailleurs les fatigues

d'un trop long voyage. Il penchait assez pour Besançon où depuis longtemps sa présence était désirée. Il écrivait à l'official : « Je puis aller m'établir chez vous, mais je ne voudrais pas incommoder ceux à qui je veux tant de bien, à moins que déjà les affaires ne soient plus calmes. »

Quelques mois plus tard, il s'adressait au sénat même de la ville, voulant sonder les esprits avant de rien entreprendre. « Forcé, disait-il, de quitter Bâle, j'avais songé à me rendre à Besançon, car j'avais eu déjà occasion d'éprouver l'obligeance du sénat et celle des chanoines; mais ceux-ci m'écrivirent qu'il y avait quelques divisions et que je ferais mieux de remettre mon projet à un autre temps. Avec l'approbation et la recommandation du roi Ferdinand, je me transportai à Fribourg, où j'ai vécu plus de deux ans, bien vu de tous et surtout de l'Université. Mais à présent, comme je vois tout en suspens et même quelques présages de guerre, j'aime mieux être partout ailleurs qu'à Fribourg, car là se sont rendus et se rendent tous les jours ceux qui ont quitté Bâle en haine des sectes. On les soupçonne d'exciter les souverains à défendre l'ordre ecclésiastique par les armes. Si donc il survenait quelque événement contraire à mon désir, il me serait agréable de trouver à Besançon une hospitalité temporaire. Je ne serais à charge à personne; grâce au ciel, j'ai de quoi nourrir mon pauvre corps. Je n'entretiens commerce avec aucune secte; je n'ai point de disciples et je n'en veux point avoir... Au besoin, si la sagesse du sénat le croyait utile, je pourrais d'un mot obtenir de l'empereur et du roi Ferdinand une lettre de recommandation. » Le sénat répondit en lui offrant sa bienveillance et un présent d'honneur.

En Savoie, Pierre de Morny, abbé de Saint-Sulpice, mettait à sa disposition tout ce qu'il possédait. Il vantait la cour du prince, *toute française*, disait-il. « Vous voulez dire sans doute affable et polie, lui répondait Érasme; mais nos Allemands entendraient tout autre chose. Je ne puis d'aucune

façon m'accommoder aux cours. Parmi vos gens illettrés, comme vous les appelez, il me serait permis de balbutier tant bien que mal. Ici je suis entièrement muet. Je ne comprends personne et je ne suis compris de personne... J'espère que si l'Allemagne vient à s'ébranler par le choc des guerres intestines, votre Savoie sera tranquille. Toutefois j'apprends que vous avez eu quelque démêlé avec ceux de Berne, mais je pense que la querelle est assoupie. Je ne suis arrêté que par la difficulté et la longueur du voyage. Mon corps si fragile se refuse à tout déplacement. Mon esprit, il est vrai, conserve sa force jusqu'à un certain point, mais la maison qu'il habite menace de s'écrouler d'un jour à l'autre. »

Il disait encore dans une autre lettre : « Je cherche une retraite paisible, mais il est bien difficile de la trouver au milieu de ce trouble fatal des affaires humaines, surtout pour Érasme, chargé du poids accablant d'une renommée qui l'expose à l'envie. En quelque lieu de la terre qu'il se retire, il la porte toujours avec lui, qu'il le veuille ou non. »

Ce qui est certain, c'est qu'il désirait quitter Fribourg où il avait été traité indignement et comme un hôte vulgaire. « Si peu de temps que j'aie à vivre, écrivait-il à un ami, j'aimerais mieux le passer dans une ville populeuse et fréquentée où je trouverais des amis plus nombreux et des ressources plus abondantes. Je pourrais bien descendre le Rhin jusqu'à Cologne, mais, d'après le conseil de mes amis, je suis resté, et il faut, je le vois, attendre les nouvelles hirondelles, car la maison que j'ai achetée ne me retiendra pas si le reste va comme nous voulons. »

Au milieu de ces projets et de cette irrésolution, il n'était pas oisif. Il publia un recueil d'*Apophthegmes* en six livres. C'était un sujet plein d'agrément et tout à fait conforme à son génie. Il fit hommage de cette œuvre au duc de Juliers. Il commenta aussi le Psaume XXXIII, *petite fleur d'un parfum exquis*, qu'il offrit à l'évêque de Wurtzbourg. « Si nos jar-

dins, disait-il, produisent tant dans les mois d'hiver, que feraient-ils dans les mois d'été? Mais l'été des esprits, une fois passé, ne revient jamais. » Il fit encore des préfaces pour l'*Aristote* grec et pour le *Tite-Live* augmenté de cinq livres. L'*Aristote* fut dédié à Jean Morus, fils du chancelier. Érasme, voulant l'exciter à cultiver les lettres et la philosophie, se contenta de lui présenter l'exemple de ses sœurs et surtout celui de son père. « C'est en grande partie aux lettres, ajoutait-il, que Morus doit de ne pas être au-dessous ou plutôt d'être au-dessus des fonctions si élevées et si difficiles qu'il remplit, le premier du royaume après le souverain. » Il dédia le *Tite-Live* au fils de Montjoy.

L'imprimerie de Froben poursuivait ses éditions si utiles aux études. Érasme lui donnait son aide avec zèle et désintéressement, en mémoire de Jean Froben, *cet ami tant regretté*. Le plus jeune des deux frères, Erasmius, son filleul, se montrait peu digne d'un nom si éclatant dans les lettres. « J'ai pitié de notre Erasmius, écrivait Érasme. Après avoir enduré tant de coups pour apprendre à lire, il se prépare à devenir commerçant pour être un jour le serviteur de ceux dont il pouvait être le maître. »

Il avait applaudi à la création du collége de France, quoique ce fût un rival redoutable pour celui de Buslidius, menacé de décadence. Les deux chaires de langue grecque avaient été données, l'une à Pierre Danès, l'autre à Jacques Tussanus. Érasme, réconcilié avec ce dernier, lui adressa de chaleureuses félicitations. Au plus fort de l'orage excité par *le Cicéronien*, il lui avait écrit une petite lettre où il se plaignait de ses mauvais procédés. Cette lettre lui avait nui auprès des grands de la cour, et, malgré l'amitié de Budé, elle avait failli l'empêcher d'obtenir le poste honorable qu'il ambitionnait. Érasme offrit généreusement de réparer le tort qu'elle avait pu lui faire. Il l'encouragea et lui donna de sages avis. Les préventions qui en Brabant s'étaient élevées contre la science des langues, n'épargnaient pas ce profes-

seur. Il lui conseilla de ne pas lutter avec trop d'opiniâtreté contre des hommes qui ne pouvaient être vaincus. Il regardait la création d'un tel collége comme plus heureuse pour la France que ne l'eût été la conquête de l'Italie.

Tussanus avait parlé de ménager une réconciliation entre les deux princes de la science, mais Érasme ne voulait pas faire croire au monde savant qu'il avait été brouillé avec Budé. « Il n'est point d'amitié humaine, disait-il, qui ne soit traversée par quelque nuage; mais jamais je ne croirai que Budé ait pu être offensé par mon *Cicéronien*. S'il a conçu un peu d'humeur, c'est que la médisance a tout envenimé. Je n'ai pas eu pour lui d'autres sentiments que ceux qui étaient convenables à l'égard d'un homme honnête et savant à qui les lettres étaient si redevables; mais j'ai jugé plus opportun de ne point lui écrire, car si quelque mauvais génie avait changé ses sentiments, il ne convenait pas à l'innocence d'être suppliante devant n'importe qui. C'était à Budé qu'il appartenait de provoquer une explication, à moi de me justifier. Cependant je me relâcherais de mon droit, si je savais d'une manière certaine le sujet de son ressentiment. Comme je ne puis le deviner, je crains, en touchant maladroitement l'endroit sensible, de faire cabrer le coursier généreux. Quelle que soit cette plaie, si toutefois elle existe, le meilleur médecin, c'est le temps... Je lui ai adressé deux lettres qu'il a gardées deux ans entiers sans les ouvrir. »

A Rome, un savant assez distingué, Augustin Steuchus d'Eugubio, l'avait attaqué indirectement et sans le nommer, dans ses *Annotations sur le Pentateuque*. Il censurait ceux qui soutenaient que *la Vulgate* n'était pas tout entière de saint Jérôme. Il montrait même en quelques endroits une certaine colère. Il semblait parfois s'en prendre à l'*Éloge de la Folie*. Il opposait aux satires violentes des réformateurs la modération du Christ et des apôtres. Il parlait du délire de certains hommes qui devenaient pires avec l'âge et à mesure que la vengeance divine, comme l'indignation du monde, les

menaçait de plus près. Enfin il se déchaînait sans mesure contre les Allemands *qui ne se contentaient pas d'attaquer le ciel.*

Érasme voulut l'avertir dans l'intérêt, disait-il, de sa réputation. Relevant des fautes monstrueuses dans son livre, surtout dans les textes latins, il ajoutait : « Il y a chez vous moins de soin pour démontrer que de hardiesse pour affirmer, trop d'humeur passionnée contre certains commentateurs, vos devanciers, comme Nicolas de Lyra, et Paul de Fossombrone. En attaquant avec trop d'animosité les *Averroïstes*, vous semblez condamner la philosophie d'Aristote ; vous annoncez en même temps l'intention d'écrire contre le platonisme; dès lors vous ne laissez subsister aucune philosophie... Vous paraissez avoir beaucoup lu, mais avec précipitation et sans digérer vos lectures.... J'ai cru reconnaître une allusion injurieuse à ma vieillesse. Cependant saint Jérôme, au-delà de quatre-vingts ou même de quatre-vingt-dix ans, écrivit un grand nombre d'ouvrages plus parfaits que ceux qu'il avait composés à la fleur de l'âge. La plupart des auteurs, à l'approche de la mort, ont, comme les cygnes, *chanté avec plus de douceur.* Mais je ressemble peut-être à ces mauvais vins qui se gâtent dans l'année même où ils sont récoltés... Les plus fous se croient souvent les plus sages. En tout cas, on pardonne le délire aux vieillards; il est bien plus honteux dans un homme jeune... On peut rencontrer des blasphémateurs en Allemagne, mais ils sont punis par de terribles supplices. A Rome, j'ai entendu de mes oreilles certains hommes proférer d'abominables blasphèmes contre le Christ et les apôtres. Bien d'autres les entendaient comme moi, et c'était avec impunité. J'y ai connu beaucoup de personnes qui rappelaient d'horribles propos tenus par des prêtres de la cour pontificale, et cela pendant la messe même, et si haut qu'ils parvinrent aux oreilles d'un grand nombre... Que peut-il y avoir au-dessus du ciel? Celui que vous appelez le chef suprême. Si vous parlez du Christ, votre langage est

pieux; mais si vous parlez du pape, vous tombez dans une exagération voisine de l'impiété. »

Érasme perdit la même année quelques amis remarquables. Une personne, revenant de Padoue, lui annonça que l'*excellent* et *illustre* Leonicus était tombé malade et que les médecins désespéraient de sa vie. Mais la perte la plus sensible pour lui fut celle de B. Pirckheimer. Il voulut célébrer sa mémoire dans une letttre adressée au duc de Saxe. Sa fin, arrivée trop tôt, l'avait empêché de terminer deux œuvres fort belles : la *restitution* de Ptolémée et la traduction latine de saint Grégoire de Nazianze. « Ainsi fait la mort, disait Érasme; elle interrompt les plus nobles entreprises; car plus un homme supérieur avance en âge, plus il se hâte d'accomplir quelque beau travail. On doit pardonner à Bilibald de parler quelquefois en chrétien plutôt qu'en romain. Cependant je ne vois pas pourquoi on ne regarderait pas comme latin ce que des écrivains romains, il y a quinze cents ans, ont adopté par nécessité, à l'exemple des Grecs. »

Le vieil archevêque de Cantorbéry vivait toujours, mais Érasme craignait de le perdre d'un moment à l'autre. « Nous sommes convenus, disait-il, de mourir ensemble. » Sur la fin de sa vie, Warham se montra moins généreux, faute de ressources. En mourant, il laissa tout juste de quoi payer ses dettes. Montjoy se trouvait, comme par le passé, dans une grande gêne. « Je regrette, lui écrivait Érasme, que votre fortune ne soit pas égale à votre cœur, non que je sois réduit au dénûment; mais il conviendrait qu'Érasme, un vieillard, un si grand guerrier, pût vivre un peu plus magnifiquement. Il ne manque pas en Allemagne de grands personnages qui me veulent du bien, mais il est plus honnête de ne pas quitter ses anciens Mécènes. »

Il avait cru l'espagnol Alphonse Valdès refroidi à son égard par l'influence des langues médisantes; mais le secrétaire de l'empereur protesta de ses sentiments dévoués et pieux. « Il faut, lui répondit Érasme, que vous soyez un enfant des Grâces

elles-mêmes pour m'avoir conservé cette affection sincère, malgré le venin de tant de langues. Mais je vous conseille de persévérer dans la résolution que vous avez prise de ne pas lutter contre ces frelons. Vous pourrez ainsi plus facilement venir au secours d'un ami que d'implacables haines veulent accabler. »

Dans le courant de l'été 1531, un jeune frison, qui devait plus tard occuper un rang élevé dans les Pays-Bas, Viglius Zuichem, était venu le visiter. La Frise, où il était né, jadis plus amie de *Comus et de Bacchus que de Minerve*, était devenue en quelque sorte la demeure des Muses. Une foule de beaux talents s'y épanouissaient. Viglius était également versé dans l'étude des lettres et dans la science du droit. Alciat, sous lequel il avait étudié à Bourges, avait eu l'idée de le donner comme successeur à Zazius; mais le vieillard semblait croire qu'il était beau de mourir en professant. Il avait obtenu de conserver son salaire, lors même que la vieillesse le forcerait de renoncer à l'enseignement. Viglius résolut donc de se rendre en Italie pour compléter ses études. En passant, il vit le prince des lettrés et le charma. Il lui laissa comme souvenir un anneau orné de caractères astronomiques et qui, déroulé, présentait l'image d'une sphère. « Il m'est permis, disait Érasme, de porter l'univers à mon doigt. »

Arrivé à Padoue, Viglius lui annonça qu'il s'apprêtait à combattre les cicéroniens. Érasme l'engagea prudemment à ne pas lutter contre eux, ou à le faire sans violence. Il s'aperçut que son jeune ami s'attachait à reproduire la pureté cicéronienne. « Prenez garde, lui écrivait-il, en voulant être trop cicéronien, de déplaire aux légistes et aux amis de Bartole. » Viglius lui avait parlé de B. Egnazio, cet homme accompli dont le nom suffisait pour réjouir son âme, mais il n'avait rien dit de Bembo, qui soutenait de son patronage tous les talents heureux. « Il doit être connu et aimé de vous, lui écrivait Érasme, à moins que moi-même je ne vous connaisse pas bien l'un et l'autre. » Bembo avait vu, en effet,

Viglius et apprécié son merveilleux naturel. Une lettre d'Érasme le lui rendit encore plus cher.

Sadolet ne se montrait pas moins constant que Bembo dans ses sentiments. Même après *le Cicéronien*, même après tant d'attaques contre l'orthodoxie de l'auteur des *Colloques*, il acceptait la dédicace du *Saint Basile* qui fut publié en 1532. Érasme s'était promis de ne plus faire de préfaces pour des ouvrages autres que les siens. Mais il se départit de sa résolution en faveur de Saint Basile. Il voulut faire paraître cet incomparable docteur sous les auspices de Sadolet, *qui pouvait être appelé un Basile latin.*

Le prélat s'affligeait de le voir en butte à de si nombreuses attaques. Il n'en devinait pas trop la cause, à moins que ce ne fût sa renommée qui l'exposait à tous les souffles de l'envie. « Si j'étais Érasme, disait-il, je n'aurais qu'une même réponse pour tous. J'excuserais par l'âge les fautes ou les erreurs qui auraient pu échapper à ma jeunesse. Je corrigerais modestement et prudemment tout ce qui peut prêter à la critique, d'après l'exemple des plus saints docteurs; enfin j'exposerais tout mon sentiment sur la foi catholique, de telle façon que nul ne pût douter de ma pensée. Cela fait, je garderais un silence absolu à l'égard des malveillants, dont les calomnies injustes seraient suffisamment démenties par les faits mêmes et par la vérité, comme par la supériorité de ma réputation et de mon mérite. » Ce sage conseil fait le plus grand honneur au jugement et à l'esprit modéré du secrétaire de Léon X et de Clément VII.

Après *Saint Basile*, parut *Démosthène*. Érasme, infidèle encore à sa résolution, écrivit une préface. Cette édition fut dédiée à un jeune homme de dix-sept ans, Jean George de Paungarten, fils d'un riche et noble citoyen d'Augsbourg. Son père était un protecteur généreux des lettres. Deux ans auparavant, Zazius avait fait goûter à Érasme le vin délicieux de Paungarten. Plus tard, il lui fit apprécier le caractère de cet homme qui était son bienfaiteur. Érasme voulut partager

avec le jurisconsulte l'amitié d'un personnage si libéral. Paungarten lui envoya un lingot d'or, symbole d'un cœur sans fard.

A la même année appartient une édition de *Térence*, dédiée à deux jeunes polonais. Ce qui lui donna l'idée d'en offrir la dédicace aux deux frères, c'est que l'un deux, Jean Boner, avec son domestique, avait joué très heureusement quelques scènes du comique en présence d'Érasme et d'autres spectateurs. Il publia aussi une explication du psaume XXXVIII. Il fit hommage de ce travail à l'évêque d'Olmutz qui lui envoya un présent. Ce prélat lisait ses ouvrages et déclarait en retirer un grand fruit. On imprimait les *Adages* augmentés de quelques *centuries*, pendant que le *Saint Jérôme*, revu pour la quatrième fois, paraissait à Paris. Les *Apophthegmes* furent enrichis de deux livres. Enfin on demandait une nouvelle édition des *Colloques*, cet ouvrage qui avait valu à Érasme tant de haines, aux imprimeurs tant de profits.

Au printemps de 1532, il ne se plaignait pas trop de sa santé. Il eut quelques tribulations avec ses domestiques. Un serviteur et une servante s'entendaient pour piller sa maison. « J'ai enfermé Jacques à la *Sagesse*, écrivait-il; j'ai repris Marguerite, la voleuse, la rapace, la buveuse, la menteuse. » Il avait dès lors à son service le français Gilbert Cousin, auquel il s'attacha beaucoup, et un autre jeune homme non moins fidèle, Lambert Coomans, qui malheureusement ne savait pas l'allemand non plus que Gilbert.

Un de ses anciens secrétaires, devenu *pensionnaire* de la cité de Harlem, avait épousé une veuve. « Ceux qui se marient pour le besoin de la vie domestique plutôt que pour le plaisir, lui écrivait Érasme, préfèrent une veuve. Ceux aussi qui cherchent un cheval pour l'usage l'aiment mieux dompté que non dompté. Que si elle a donné des enfants à son premier mari, vous êtes délivré d'une grande crainte, celle d'avoir une femme stérile. Morus m'a dit souvent que, dût-il se marier cent fois, il ne prendrait jamais une vierge. Mainte-

nant il a une vieille qui vit trop longtemps, car si elle avait passé dans un autre monde, il aurait pu être le mari d'une femme très riche et très noble. Je vois un inconvénient, c'est que vous ne pourrez jamais devenir évêque, à moins de vous faire moine auparavant.» En plaisantant de la sorte, Érasme était loin de prévoir les terribles catastrophes qui devaient ensanglanter le divorce du roi d'Angleterre.

CHAPITRE XXXIII

Diète de Ratisbonne. — Érasme est rappelé en Brabant par la reine Marie. — Ses amis de Hollande. — Don national. — Lettre de Thomas Morus. — Réserve d'Érasme sur la question du divorce. — Faits de sorcellerie. — Décadence du collége de Buslidius. — Nouveaux écrits. — *Préparation à la mort.* — Haymon. — Éloge des vrais moines.

Les diètes d'Augsbourg et de Spire avaient été sans effet pour le rétablissement de l'unité religieuse. Une nouvelle assemblée fut convoquée à Ratisbonne en 1532, et l'empereur devait y assister; mais, selon sa coutume, il mettait dans toutes ses démarches une extrême lenteur. Enfin la diète se réunit. « Nous attendons, écrivait Érasme, ce qu'elle va enfanter. J'ai bonne espérance assurément, mais l'espoir d'une heureuse conclusion serait un peu plus grand, si la piété de Charles V accordait moins à certains dignitaires ecclésias-

tiques. Je voudrais certes leur assurer l'autorité qui leur appartient, mais il y a des hommes dont l'ambition est insatiable. » Pour son compte personnel, il se louait assez du cardinal Campége. « Je sais, disait-il, ce que je lui dois ; je suis volontiers son obligé, et je veux l'être encore davantage.»

Il était moins satisfait de Cajetan. Ce cardinal avait composé quelques petits livres sur l'Eucharistie, la Confession et l'Invocation des saints. Il les avait envoyés à Érasme qui déclarait en avoir goûté la savante brièveté et la sobre controverse. Cajetan lui avait demandé d'expliquer quelques endroits de ses ouvrages. Érasme répondit qu'il s'en occupait et que si le cardinal lui montrait des erreurs véritables, il ne manquerait pas à son devoir de chrétien. Quant à cette modération que désirait le prélat, il l'avait montrée, au jugement de tous, dans sa réponse aux censures des théologiens de Paris. On lui parlait sans cesse de saint Augustin, mais il avait été plus sévère pour ses ouvrages que ce père pour les siens. « Si j'avais seulement une parcelle d'esprit hérétique, disait-il, j'aurais pu depuis longtemps être aigri par tant d'invectives et passer dans le camp des factieux. » Tous ceux qu'il avait pu arracher aux sectes, il les avait donnés à l'Église. Il n'espérait pas fermer la bouche à ses détracteurs, mais il lui suffisait de satisfaire les gens de bien et surtout le souverain Maître. « Je serais très satisfait, ajoutait-il, si le pape approuvait ma conduite et le déclarait dans l'occasion. Rome a envoyé déjà beaucoup de libelles calomnieux. L'univers attendait mieux de cette capitale de la religion. Les divisions ne sont que trop nombreuses. De tels écrits ne font que semer la discorde. »

Il soupçonnait Aléandre d'être l'instigateur de tout ce qui se tramait contre lui. « Il existe, disait-il, un merveilleux artisan de crimes, qui machine la perte d'Érasme et qui feint d'être son meilleur ami... » Il le regardait toujours comme l'auteur du libelle de Scaliger. « Aléandre, écrivait-il à Goclenius, pour détourner l'odieux du méfait le plus stupide,

s'en défend par une lettre étudiée; mais il emploie les raisons les plus faibles du monde... A ce que je vois, il vous a presque persuadé. Moi qui ai vécu avec lui et qui connais le fond comme la surface de cet homme, je sais que c'est un œuf pondu par lui, comme je sais que j'existe. Mais il faut s'accommoder au temps et payer les paroles de paroles. L'évêque d'Augsbourg a promis de m'écrire tout ce qui se passe dans l'assemblée. Je ne doute pas qu'Aléandre ne se montre en toute occasion semblable à lui-même. »

Bientôt on sut que le parti de la violence l'avait emporté dans les conseils de l'empereur. A cette nouvelle, Érasme écrivit à Jules Pflug, conseiller de George de Saxe : « J'ai appris les décrets de la diète; c'est bien, si l'on a sacrifié au Dieu des bons conseils. Il reste maintenant à rendre Mars favorable à notre cause (1). Je crains seulement quelque peu que le chef trois fois très grand et ceint d'une triple couronne ne fasse comme les rameurs qui, regardant d'un côté, poussent le navire de l'autre. Mais comme ces choses, suivant la parole d'Homère, dépendent des dieux, nous n'avons plus qu'à faire des vœux pour un heureux succès. » — « Le pape triomphe avec ses cardinaux, disait-il dans une autre lettre, mais nous leur adresserions de plus grandes félicitations, si ce triomphe était commun à toute l'Église. Une pieuse cabale prépare la vengeance, car Sépulvéda, dans la lettre qu'il m'a écrite, avoue qu'il a été poussé par ces hommes à mettre dans son livre plus de violence qu'il ne voulait. Qu'ils machinent ce qu'ils voudront, ils ne feront pas que je me joigne aux sectes. J'ai écrit avec liberté; je ne sais si ce messager est sûr. »

Harcelé par tant d'attaques diverses, Érasme continuait d'être soutenu par les princes. La reine Marie, gouvernante des Pays-Bas, le pressait de revenir en Brabant. « Mais di-

(1) L'invasion des Turcs tourna les esprits d'un autre côté. Le *statu quo* fut maintenu. Cent vingt mille hommes marchèrent contre Soliman qui se retira.

sait-il, désormais je dois vivre pour moi, si je veux seulement vivre. Je veux bien mourir au milieu des livres; mais il ne me plaît pas de mourir au milieu des affaires de cour. » Plus tard, il écrivait encore : « Quant à mon retour en Brabant, c'est chose bien incertaine. Mon corps tombe en ruine; tant il s'en faut que je puisse supporter de longs voyages, et notre cour est un tonneau percé; elle a toujours soif et ne donne rien. Les autres ne sont bons que pour dénigrer, et ceux qui paraissent de chauds partisans se bornent à de vaines lamentations; mais c'est uniquement doubler votre misère. »

Cependant, vers l'automne de 1533, il semblait décidé à se rendre dans les Pays-Bas. La reine Marie, l'empereur, le duc d'Arschot avaient uni leurs instances pour vaincre son hésitation. On lui avait même envoyé trois cents florins pour les frais du voyage, et on lui assignait un salaire annuel, égal à cette somme. Déjà les chevaux étaient prêts, il allait partir, mais sa faiblesse le força d'attendre le printemps. « Je n'ai pas renoncé à mon projet de retour, écrivait-il à Goclenius, mais je suis fâché que la nouvelle en ait été répandue. On devine sans peine les sentiments de certains hommes. »

Le cardinal de Trente, Bernard de Glès, était son protecteur zélé auprès de Ferdinand. « Il faut, lui écrivait Érasme, qu'il y ait en vous et dans le roi Ferdinand un génie propice pour moi, car il ne vient aucune lettre de Sa Majesté et de Votre Grandeur, qui n'apporte à mon âme quelque précieuse consolation, lors même que le sujet en est peu agréable; mais il est une espèce de gens tout opposée; ils ne m'écrivent jamais de lettre si amicale qu'il ne s'y mêle une dose d'amer venin. » Il avait appris avec une grande joie que le monarque, devant une nombreuse assistance, avait parlé de lui dans les termes les plus flatteurs. Deux fois déjà, le cardinal l'avait pressé de demander au prince quelque faveur particulière et remarquable. Mais Érasme ne voyait pas ce qu'il pouvait lui demander; une dignité pour lui, c'était comme une charge sur un cheval tombant de faiblesse. Amasser des trésors, lors-

qu'on touchait à la fin de la vie, c'était augmenter ses provisions au terme même du voyage. La frugalité lui avait toujours plu; elle était maintenant une nécessité. Parlant ensuite des calomnies et des ténébreuses menées auxquelles il se voyait en butte, il ajoutait avec modestie : « Vainement vous me rappelez que la gloire a toujours été exposée à l'envie. Les grands hommes, poursuivis par les méchants, trouvent du moins une consolation dans leur mérite supérieur. Érasme n'a pas cet avantage. »

Il s'étonnait de conserver encore des amis. Il écrivait à Eustathe de Chapusy, ambassadeur de Charles V en Angleterre : « Aucun bien n'est plus cher et plus précieux qu'un ami véritable. Moi qui, pour le reste, ne suis pas bien éloigné d'Irus, en cette espèce de richesse, je me trouve presque un Lucullus, car tous les jours je découvre que j'ai plus d'amis que je ne pensais. Érasme assurément n'a rien qui soit digne d'attirer vos regards. Vous verriez en moi, non un homme, mais la dépouille d'un homme, un malheureux qui le serait souverainement, s'il n'était persuadé que cette enveloppe une fois déposée, il sortira un être nouveau et brillant de jeunesse. De quels flots je suis battu, par quelles tempêtes je suis tourmenté, vous semblez vous-même le savoir et le reconnaître... J'ai mauvais renom; je suis mis en pièces par la médisance et surtout par ceux qui me doivent le plus de gratitude. Cependant les imprimeurs assurent qu'il est à peine quelque autre nom qui donne plus de débit à un ouvrage. Je croirais qu'ils me flattent, s'ils ne me demandaient pas toujours quelque chose, tout au moins une petite préface, faute de mieux. » Une autre preuve du grand crédit que le nom d'Érasme conservait encore, c'est que les vagabonds de toute sorte qui couraient le monde, allaient trouver ses admirateurs, se donnaient pour ses domestiques ou ses élèves, sans l'avoir jamais vu, et, par cette ruse, extorquaient d'assez fortes sommes d'argent.

Au nombre de ses amis les plus fidèles, il comptait le Hol-

landais Sasboutus. Il s'affligeait avec lui des maux de leur commune patrie en proie à tant d'exactions et de ravages. « La plus grande partie de ces maux, disait-il, naît de l'ambition des princes. Convoitant de nouveaux et vastes domaines, ils négligent les terres de leurs ancêtres, ou les livrent aux chances du jeu. C'était assez beau jadis que d'être comte de Hollande. Toutefois jamais plus affreuse tourmente ne s'éleva dans le monde. »

Un autre Hollandais, noble et très influent, Gérard d'Assendelft, se montrait aussi son partisan zélé. On l'avait averti que plusieurs autres personnages des Pays-Bas étaient bienveillants pour lui et on l'avait engagé à leur écrire. L'un d'eux était Abel Colster, un des hommes les plus considérables de la Hollande, qui se trouva fort honoré d'obtenir une place dans le catalogue de ses amis. « Ce grand, ce merveilleux Érasme, lui répondait l'aimable vieillard, que vous vous vantez d'avoir vu, m'est tout à fait inconnu, je ne l'ai vu nulle part; nulle part je n'ai entendu parler de lui. S'il y a quelque chose de bon en moi, c'est un don de Dieu, et je ne puis vous en vouloir honnêtement, si Érasme vous a paru tel à travers le brouillard qu'une affection excessive et une rare candeur semblent avoir répandu sur vos yeux. »

Ce fut sans doute à l'influence de Colster et de Gérard d'Assendelft qu'il fut redevable d'un don national. Sa patrie, si longtemps indifférente à sa gloire, commençait enfin à la sentir vivement. Les États de Hollande lui votèrent un présent d'honneur de trois cents florins. Colster se délassait de ses travaux en lisant ses écrits. « Plût à Dieu, lui écrivait Érasme, qu'il y eût dans ces jardins quelque chose digne de charmer les yeux, l'odorat ou le palais d'un homme si délicat! Ils sont stériles, ou, s'ils donnent quelques productions, ce sont bettes, mauves ou poireaux, si toutefois ce n'est pas ciguë ou aconit, comme le prétendent hautement ceux que vous déclarez respectables par la barbe et le manteau. »

Dans les Pays-Bas avait paru un nouvel écrivain, plein de

talent et de savoir, mais d'une hardiesse téméraire. C'était Corneille Agrippa, personnage d'un rang élevé, que protégeait son titre de conseiller de l'empereur, ainsi que la faveur du cardinal Campége. Colster voulut savoir ce qu'en pensait Érasme. Celui-ci répondit qu'il avait une trop haute opinion du talent d'Agrippa pour le critiquer. D'ailleurs, il ne connaissait son livre que très imparfaitement. Dans les parties détachées qu'on avait lues devant lui, il avait trouvé un esprit plein de feu, une lecture variée, beaucoup de mémoire, quelquefois cependant plus d'abondance que de soin, une diction jetée précipitamment plutôt qu'arrangée avec art. Il avait conseillé à l'auteur qui lui avait écrit de se dégager de ces disputes, s'il le pouvait, car Agrippa menaçait d'en venir aux mains en bataille rangée avec les théologiens. S'il ne le pouvait pas, il devait au moins prendre deux précautions, d'abord combattre en lieu de sûreté et ne se mettre jamais au pouvoir de ses ennemis qui ne pouvaient être ni vaincus, ni apaisés ; en second lieu, ne pas le mêler à son affaire ; Agrippa écrivait, en effet, qu'il ne combattrait pas moins avec les armes d'Érasme qu'avec les siennes.

Les nouvelles qu'il avait reçues d'Angleterre le préoccupaient vivement. Les évangéliques se livraient à toute sorte de menées pour faire irruption dans cette île. Morus avait usé contre eux d'une rigoureuse sévérité. Érasme détestait la licence; mais il n'aimait pas la contrainte et encore moins la rigueur. « Je pense, écrivait-il au prévôt de Coire, que mon cher Morus a obtenu de son excellent roi d'être déchargé des fonctions très lourdes de sa dignité. Les luthériens déclarent tout haut qu'il a été réellement déposé, et que sa place a été donnée à un noble personnage qui, sur-le-champ, a fait sortir quarante évangéliques de la prison où Morus les avait enfermés. Ils ont leurs émissaires au moyen desquels ils espionnent tout. » Bientôt il apprit d'une manière certaine que Lée, son ancien adversaire, était devenu archevêque d'York, que Morus avait obtenu du roi, après de grandes instances, la grâce

de déposer la charge de chancelier, enfin que l'archevêque de Cantorbéry était mort au mois d'août. Aléandre était orné d'une double mître, à la fois évêque de Brindes et d'Orezzo. « Mes amis déclinent, disait-il avec tristesse; mes ennemis grandissent. »

L'ancien chancelier, retiré dans sa maison de Chelsea, lui écrivit une lettre dont nous donnons ici la traduction : « J'ai souhaité constamment depuis mon enfance, mon très cher Desiderius, d'avoir un jour le bonheur si doux que vous avez eu perpétuellement en partage, c'est-à-dire de me voir délivré des affaires publiques et de pouvoir vivre quelque temps pour Dieu seulement et pour moi-même. Ce bonheur, je l'ai enfin obtenu par la grâce du Dieu très bon et très grand, et par le bienfait du meilleur des rois. Cependant je ne l'ai pas obtenu comme j'aurais voulu; car j'avais désiré conserver dans cette dernière période de ma vie une santé florissante, vigoureuse, ou du moins exempte de maladie et de souffrance, tant que l'âge le permettrait. Ce souhait, peut-être téméraire, sera-t-il un jour accompli? C'est ce qui est dans la main de Dieu. Mais en attendant je ne sais quel malaise s'est emparé de ma poitrine; je suis moins tourmenté par la sensation et la douleur que je ne suis inquiet par la crainte et l'appréhension du dénoûment. Comme cette indisposition m'incommodait toujours avec la même force depuis quelques mois, les médecins consultés ont répondu que la longue durée était dangereuse dans les maladies, et que le traitement de celle-ci ne pouvait être rapide, qu'il fallait la guérir peu à peu par le temps, le régime, les remèdes, le repos...

« Faisant donc là-dessus réflexion en moi-même et voyant que je devais déposer ma charge, ou que mon service serait en souffrance, puisque je ne pourrais expédier les affaires sans m'exposer moi-même à la mort, qui m'ôterait en même temps et la vie et ma charge avec elle, j'ai résolu de quitter l'une plutôt que de les perdre toutes deux. En conséquence, j'ai obtenu par mes supplications de la bonté du plus illustre et du

meilleur des princes que sa clémence daignât décharger mes épaules maintenant chancelantes du fardeau de cette magistrature, la plus grande de tout le royaume, comme vous le savez, si supérieure à mon mérite, comme à mon espérance et à mon ambition...

« J'adresse donc mes prières à toutes les puissances du ciel, afin que Dieu daigne récompenser dignement, car seul il le peut, les sentiments si bienveillants du très illustre monarque à mon égard, et aussi afin que tout le temps qu'il voudra encore m'accorder, je ne le passe point dans une oisiveté indolente et molle, et qu'il me donne non-seulement la volonté de bien employer mes bonnes heures, mais encore une santé assez solide pour le pouvoir; car telle est la faiblesse de mon âme, que dans l'état de maladie je ne puis rien faire; c'est que, mon cher Desiderius, nous ne sommes pas tous des Érasmes... Qui, en effet, excepté vous, oserait promettre ce que vous accomplissez? vous, qui, indépendamment des incommodités d'un âge s'appesantissant, accablé de maladies continuelles, capables de fatiguer et de briser un homme jeune et dans toute sa force, ne cessez pourtant chaque année de rendre compte de tout votre temps à l'univers par les livres que vous publiez... c'est ce qui paraît merveilleux à tous ceux qui veulent y réfléchir. Mais le prodige semble doublé et jette dans la stupeur, quand on songe que tant d'esprits querelleurs s'élevant de tous côtés contre vous et capables, on le croirait, d'accabler même un cœur d'Hercule, ne peuvent nullement vous détourner d'écrire.

« Nombreux, en effet, sont ceux que chaque jour soulève contre vous la jalousie excitée par votre incomparable génie et par votre science encore supérieure à un tel génie. Comme ils comprennent aisément qu'ils ne pourront jamais s'élever à la hauteur de vos talents naturels et acquis. Sans pouvoir se résigner à une si grande supériorité, ils machinent entre eux et tentent sourdement, chacun de leur côté, par de continuelles attaques, de rabaisser votre gloire jusqu'à leur obs-

eure médiocrité. Mais tandis qu'ils roulent déjà depuis tant d'années ce rocher de Sisyphe, à quoi ont abouti leurs efforts..., sinon à faire toujours retomber ce rocher sur leur propre tête, tandis que vous montiez plus haut et deveniez plus grand?

« Que des hommes qui ne sont ni méchants ni sans instruction eussent quelquefois désiré chez vous un peu plus de réserve touchant certains sujets, il n'y a rien là de grave : car non-seulement la même chose est arrivée à tout écrivain dans tous les temps, mais vos détracteurs eux-mêmes, en censurant vos écrits, ont si mal réglé leur plume, qu'ils sont tombés dans le même défaut d'une façon trop éclatante pour leur dignité et trop fréquente pour l'étendue de leurs écrits. Ils méritent d'autant moins l'indulgence en cette occasion, qu'ils ne peuvent ignorer avec quelle candeur vous avouez vous-même avoir traité, avant la naissance de ces funestes hérésies..., certains points que vous auriez touchés avec plus de douceur et de modération, si vous aviez pu prévoir qu'il s'élèverait un jour contre la religion de tels apostats. Ce qui vous a excité à présenter ces choses avec tant de force, ce sont les vices opposés de certains hommes qui s'y attachaient comme à des vertus. Celui qui voudra condamner en vous ce sentiment, s'épuisera sans doute en vains efforts, avant de trouver des raisons suffisantes pour excuser les plus saints docteurs de l'Église primitive; et certes je ne doute pas que, s'ils eussent vu notre époque, comme ils voyaient la leur, ils n'eussent, chacun dans son temps, exposé certains points avec plus de réserve et de netteté. Ils ne l'ont pas fait, parce que, occupés de remédier aux maux présents, ils ne prévoyaient pas les maux à venir. Il leur est arrivé cependant ce que ces gens-là vous imputent faussement à vous-même : les hérétiques, se multipliant dans la suite, se vantent d'avoir puisé dans leurs écrits. Ceci, du reste, vous est commun, non-seulement avec les pères les plus anciens, mais même avec les apôtres et les évangélistes, enfin avec notre Sauveur lui-même, car c'est princi-

palement et même uniquement sur leurs paroles que tous les hérétiques s'efforcent d'appuyer leurs opinions très erronées.

« Courage donc, cher Érasme ; reposez-vous en votre mérite. Seulement, si parfois quelque chose excite la sollicitude inquiète d'un homme de bien, même sans cause suffisante, ne craignez pas cependant d'adoucir certains endroits pour satisfaire leurs sentiments pieux. Négligez, du reste, les aboiements des gens malveillants et continuez avec sérénité d'aider les études et de faire avancer la vertu sans vous arrêter dans votre marche... »

Tels furent, pour ainsi dire, les adieux de Morus à son ami. Sa lettre laissait voir une âme pleine des plus sombres préoccupations. Il se fit construire un tombeau qui devait lui rappeler tous les jours l'approche incessante de la mort. Il voulut que les ossements de sa première femme y fussent transportés. Sur une table attachée au monument, on lisait une notice où se trouvaient ces paroles touchantes : « Après la mort du père, le fils qui jusque-là, par comparaison, avait coutume de s'entendre appeler jeune, et croyait lui-même l'être en effet, redemandant en vain son père et voyant autour de lui quatre fils et onze petits-fils, commença de vieillir extrêmement dans son âme. »

Il y avait sur le tombeau cette épitaphe :

ICI REPOSE JEANNE, FEMME TENDREMENT AIMÉE DE MORUS;
JE DESTINE AUSSI CE TOMBEAU A ALICE ET A MOI-MÊME;
LA PREMIÈRE, UNIE A MOI DANS LES BELLES ANNÉES, M'A DONNÉ
D'ÊTRE APPELÉ PÈRE PAR UN FILS ET TROIS FILLES;
L'AUTRE, POUR LES ENFANTS DE SON ÉPOUX, GLOIRE RARE CHEZ UNE MARATRE,
A ÉTÉ AUSSI DÉVOUÉE QUE JAMAIS MÈRE LE FUT POUR LES SIENS.
L'UNE A VÉCU, L'AUTRE VIT AVEC MOI DE TELLE FAÇON
QUE JE NE SAIS SI LA PLUS CHÈRE EST CELLE-CI OU FUT CELLE-LA.
OH ! COMME NOUS AURIONS PU VIVRE TOUS TROIS ENSEMBLE
AVEC BONHEUR, SI LA DESTINÉE ET LA RELIGION L'EUSSENT PERMIS.
MAIS QUE CE TOMBEAU, QUE LE CIEL NOUS RÉUNISSE : TELLE EST MA PRIÈRE.
AINSI LA MORT NOUS DONNERA CE QUE LA VIE N'A PU NOUS DONNER.

La cause réelle de sa retraite, c'était l'affaire du divorce

dont il avait toujours détourné le roi. On comprend sans peine pourquoi il n'en parlait pas dans sa lettre. Érasme avait toujours évité de se prononcer sur cette question délicate. Cependant, à Louvain, des moines mendiants avaient dit à un jeune Portugais, son admirateur, qu'il était du parti de ceux qui approuvaient le divorce du roi d'Angleterre. Il repoussa avec indignation ce qu'il appelait le plus impudent des mensonges. « Jamais, disait-il, personne n'a entendu sortir de ma bouche une syllabe approuvant ou désapprouvant cet acte. Ce que j'ai déclaré franchement à tout le monde, c'est que je voyais avec beaucoup de peine qu'un prince, si heureux en tout le reste, fût tombé dans ce labyrinthe; c'est que je souhaitais que le roi fût d'accord en tout avec l'empereur, parce que je comprenais que cette union importait souverainement à la tranquillité publique du monde. Quelle n'aurait pas été ma témérité ou plutôt mon délire, si j'avais prononcé sur une affaire si épineuse, sans qu'on m'eût demandé, sans qu'on m'eût pressé de donner mon avis, lorsque tant d'évêques chez cette nation, et le légat apostolique, Laurent Campége, très habile dans le droit civil comme dans le droit canon, hésitaient à porter un jugement? J'aime à juste titre le monarque anglais...; toutefois, depuis le moment où il a été question de cette affaire, je n'ai reçu de lui aucun bienfait... Quant à sa compagne, je l'aimais et je l'aime pour diverses raisons, et, si je ne me trompe, avec tous les gens honnêtes. Bien plus, je pense qu'elle n'est pas odieuse au roi lui-même... Jamais aucun prince n'a demandé mon sentiment sur ce sujet. Seulement, il y a deux ans, deux personnages très distingués de la cour de Charles V vinrent me trouver, me pressant dans un ou deux entretiens d'exposer mon opinion sur cette affaire. Je répondis, comme il était vrai, que je n'avais jamais appliqué mon esprit à cette question, sur laquelle je voyais des hommes, éminents par l'autorité et la science, hésiter depuis tant d'années; qu'il était très facile de déclarer ce que je désirais; mais que pour prononcer sur ce que le droit divin

et humain accordait ou refusait, il fallait non-seulement considérer l'affaire pendant plusieurs jours, mais encore étudier les circonstances de la cause. Ces personnages, ayant déclaré qu'ils n'avaient aucune mission de l'Empereur, s'en allèrent; aucune autre personne au monde ne m'a questionné depuis sur cette affaire (1). »

Il soupçonnait pourtant ce qui avait pu donner occasion à cette calomnie. Plusieurs années auparavant, il avait dédié son travail sur le psaume XXIII à celui que le roi prenait, disait-on, pour beau-père; c'était à la demande de Thomas Boleyn lui-même, qui, selon le témoignage éclatant de tous, était d'une *instruction presque unique parmi les nobles* et d'un esprit *tout à fait philosophique*. Reconnaissant de ce bon office, le même personnage lui avait demandé de publier quelque chose sur le symbole des apôtres. Érasme se rendit à son désir d'autant plus volontiers qu'un tel travail paraissait utile pour tous. Il n'y avait là rien qui eût rapport au divorce. On disait d'ailleurs que Thomas Boleyn n'en avait été ni l'auteur, ni l'instigateur, étant plus ami du repos que des richesses et des honneurs : ainsi parlait Érasme. L'histoire a jugé moins favorablement le comte de Wilstshire.

Après la mort de l'archevêque de Cantorbéry, il avait épanché sa douleur dans des lettres, pleines de larmes et de lamentations, adressées au cardinal de Trente, à l'évêque d'Augsbourg, à l'archevêque de Tolède. Tous lui reprochèrent l'excès de son affliction. « Ce n'est pas, répondait-il, l'argent perdu que je pleure avec des larmes sincères, selon le vers du satirique. Si l'on évalue ce que m'a offert sa générosité, c'est très considérable. Si on calcule ce que j'ai reçu, c'est fort peu. Mais je me reposais en son amitié et je me croyais riche en pensant que j'avais un tel protecteur auquel je pourrais tout demander en cas de besoin. » Warham avait eu pour successeur Thomas Cranmer, qu'Érasme appelle un

(1) *V.* la note T, à la fin du volume.

théologien *très intègre* et plein de candeur dans le caractère. Ce prélat promit spontanément de remplacer son prédécesseur par l'affection et la libéralité. Érasme pouvait donc croire que Warham revivait en Cranmer.

La mort lui enleva coup sur coup plusieurs amis considérables. A l'archevêque de Cantorbéry, qui tout seul pouvait compter pour plusieurs, il faut ajouter Christophe de Schydlowietz, chancelier suprême de Pologne, Alphonse Valdès, mort à Vienne dans la suite de l'Empereur, homme déjà grand en dignité, mais qui serait parvenu au faîte, s'il eût vécu. De nouvelles amitiés compensèrent ces pertes tant bien que mal. Un jeune Portugais qui semblait destiné à un brillant avenir, Damien de Goès, voyageant pour son instruction, lui avait rendu visite à Fribourg. Érasme, souvent trompé par les paroles séduisantes de certains visiteurs, était devenu plus froid à l'égard des étrangers qui venaient le voir. Languissant d'ailleurs à la suite d'une indisposition qui avait duré plus d'un mois, il n'avait donné à son hôte qu'un seul entretien et un seul repas. Loin de se choquer de cette froideur, de Goès lui écrivit deux lettres pour le remercier et laissa pour lui dans les Pays-Bas un souvenir digne d'un roi. De là naquirent des relations d'amitié qui durèrent jusqu'à la mort d'Érasme. Le jeune Portugais forma même le projet d'écrire sa vie. Il lui fit part de son intention et lui demanda les renseignements nécessaires.

Parmi les amis dévoués qu'Érasme possédait en Pologne, aucun ne lui était plus utile que Justus Decius, secrétaire du roi, qui lui rendait toute sorte de bons offices, l'instruisait de tout ce qui se passait en ce pays et faisait parvenir à ses amis ses lettres et à Érasme lui-même celles de ses amis. Il crut devoir le prémunir contre les ruses des vagabonds qui s'autorisaient de son nom sans en avoir le droit. Il l'engageait à se méfier de ces aventuriers et à ne pas croire à leurs contes, à moins qu'ils n'eussent une recommandation expresse, écrite de sa propre main. A peine pouvait-on se fier à l'écriture. A

ce sujet, Érasme racontait ce qui lui était arrivé à Sienne avec son élève, l'archevêque de Saint-André. Le jeune prélat avait écrit sur la marge d'un livre, en simulant son écriture avec une telle perfection qu'il s'y serait trompé lui-même, s'il n'avait pas été parfaitement sûr de n'avoir jamais ni lu ni vu ce livre.

On sait qu'il avait à Augsbourg des amis sincères ; le dernier par l'ordre du temps, mais l'égal de tout autre pour la libéralité, était Jean de Paungarten, homme d'une noblesse antique et d'un cœur d'or. Très riche comme d'autres, Paungarten avait sur eux cet avantage : il était le maître et non l'esclave de ses richesses. Il savait en faire le plus noble usage. Dans l'expédition contre les Turcs, il avait envoyé à l'empereur trente-deux cavaliers bardés de fer et parfaitement équipés. Il offrait le modèle de toutes les vertus domestiques. « Heureuse l'Allemagne, disait Érasme, de posséder un tel personnage ! Heureux moi-même d'avoir un tel ami avec qui j'ai tout commun ! Ce droit n'est pas inscrit dans les lois des Césars ; mais il est gravé sur les tables des Grâces. » Pour les livres qu'il avait dédiés à Paungarten et à son fils, il avait reçu une coupe en vermeil : « Présent bien adapté à un batave, disait-il, mais qui ne boit pas du tout maintenant en batave. »

Depuis la fin de février 1533 jusqu'au mois de septembre, il fut dans un état continuel de langueur. Son estomac était si affaibli qu'il ne voulait rien recevoir. Il croyait avoir découvert que la cause de cette langueur n'était autre que le manque d'un vin convenable ; car le vin une fois changé, son estomac s'était ranimé sur-le-champ. « Je dois souffrir, disait-il, cette infirmité de mon corps chétif, jusqu'à ce que Dieu, détruisant mon estomac, rende toute nourriture superflue. » Voulant prendre ses précautions pour l'hiver, il envoya son domestique Gilbert Cousin à Besançon. En l'absence de l'official, il pria un proche parent de Gilbert de l'aider de ses conseils. « On rira, lui écrivait-il, de me voir tant de sollicitude

pour du vin. J'en rirais moi-même, si je n'avais été instruit tant de fois par un péril pressant. »

Un nouveau fléau le tourmentait. Une quantité affreuse de puces avait envahi sa maison, au point de l'empêcher de dormir, de lire et d'écrire. Il en parle ainsi dans une lettre : « Je disais en plaisantant, ce ne sont pas des puces, mais des démons. C'était comme une divination ; en effet, on a brûlé une femme mariée qui, pendant dix-huit ans, avait eu commerce avec le diable. Entre autres méfaits, elle a reconnu avoir, à l'aide de son amant, répandu dans cette ville quelques sacs de puces... J'écris cette lettre debout, et cependant elles me piquent de tous côtés, dans les chaussures, sous la chemise, autour du cou, d'une manière étrange. Elles sont si petites qu'on ne peut les prendre. Faut-il que les êtres malfaisants aient tant de licence ! » D'après ces paroles, il semblerait qu'il n'était pas éloigné de croire aux faits de sorcellerie. D'autres passages de ses lettres paraissent confirmer cette opinion (1).

De tous côtés éclataient des incendies qu'il regardait comme de sinistres présages. « Que veut dire ceci, écrivait-il ? Je ne sais, mais *comme jadis l'Afrique*, l'Évangile maintenant nous apporte chaque jour quelque chose de nouveau. » Il souhaitait l'union de l'Église plus qu'il ne l'espérait. Il avait composé un petit livre pour exhorter à la concorde; mais au fond il la croyait impossible. Mélanchthon avait été appelé en Pologne par l'évêque de Plock. On disait qu'il avait été aussi invité à se rendre à Paris. Dans son *Commentaire sur l'épître aux Romains*, il se montrait dégoûté de son parti. Érasme était fâché de voir Goclenius en correspondance avec quelques évangéliques. « Vous êtes assez sage, lui écrivait-il, pour n'avoir pas besoin d'avis; mais si vous écrivez souvent à ces hommes, je crains que vous ne soyez bientôt englouti. »

(1) *V.* la note U, à la fin du volume.

Il s'affligeait de la décadence si rapide du Collége des trois langues. Cet établissement lui semblait destiné à succomber, si la vigilance du président et de l'exécuteur testamentaire n'assuraient le zèle et l'exactitude des professeurs. Goclenius avait sur les bras une affaire juridique au sujet d'une prébende qu'il avait recherchée contre l'avis d'Érasme. Celui-ci soupçonnait Aléandre de lui nuire en cette occasion, par haine contre son protecteur. Le professeur de grec remplissait plusieurs rôles. Il avait pris la direction de l'imprimerie de Thierry Martens. Au lieu d'expliquer Démosthène, Lucien, les Tragiques et d'autres auteurs semblables qui faisaient connaître l'élégance grecque, il s'occupait d'interpréter les *Institutes* de Justinien traduites en grec par Théophile : il n'avait en vue que le gain. Le professeur d'hébreu, appelé de Campen, avait abandonné sa chaire. Pour le remplacer, Érasme n'avait osé recommander personne : tant, disait-il, les opinions nouvelles avaient infecté les lettres. Le seul qu'il eût pu indiquer, Heresbach, était parti secrètement pour Strasbourg par amour de la secte. Il voyait les études languir presque partout. Il écrivait : « Si les lettres viennent à périr, que deviendra, je vous le demande, la vie humaine, et que devons-nous attendre, sinon une barbarie plus que turque? »

Il persévérait dans sa résolution de ne plus répondre aux moines, ses détracteurs. Les deux frères Mesia, de Séville, l'ayant exhorté à continuer de se défendre, mais avec modération il leur répondit qu'il aimait mieux, comme Fabius, vaincre par la temporisation que par le combat. « Ce n'est pas, disait-il, contre un ou deux adversaires seulement qu'il faut lutter, mais contre des phalanges de fourmis, de guêpes, de grenouilles, de pies, de grillons, d'étourneaux, de geais, qui pourraient, par leur bavardage seul, assommer l'homme le plus fort. Ceux qui feignent la modération, pour mieux faire accepter leurs calomnies, disent qu'ils croient Érasme honnête homme ; qu'à leurs yeux, il n'a pas écrit en vue de faire naître ces désordres. Ils me louent d'écrire maintenant dans

un sens tout opposé. Et assurément si j'avais prévu l'époque présente, je n'aurais pas écrit certaines choses. Je l'ai toujours avoué franchement et je l'avoue encore. Je confesse jusqu'à un certain point mon étourderie indiscrète ; et pourtant ce qu'on me reproche sans cesse, n'est point dans mes écrits, à moins d'une interprétation malveillante. Dans mes *Déclarations* qu'on prend pour des rétractations déguisées, je n'exprime pas d'autres pensées que celles qui se trouvent dans mes autres ouvrages. J'ai écrit pour des hommes studieux et honnêtes des annotations, des commentaires, et non des stipulations avec toutes les précautions d'un homme de loi.

« Vous dites que mes ennemis s'adoucissent en Espagne ; je m'étonne qu'ils ne soient pas déjà tout à fait lassés. Puissent-ils devenir doux et humbles de cœur, comme le divin modèle ! Par une sorte de fatalité, je ne rencontre chez eux que des esprits superbes et intraitables. Dernièrement, un d'eux (1) a répondu à un avertissement civil, utile et même nécessaire, comme si on l'avait lapidé. Au lieu de montrer un esprit calme et philosophique, il calomnie tout ; il me reproche de vouloir être, non-seulement le premier, mais seul dans le monde entier, comme dans le monde des lettres. Il m'accuse d'envie, sans en donner aucune preuve. Je conviens de mon penchant à beaucoup de vices ; mais je n'ai jamais connu l'envie... Ce calomniateur ajoute une accusation plus que capitale. Il déclare avoir vu de ses yeux une lettre d'Érasme où il était dit ouvertement que le plus grand fléau de la religion chrétienne, c'était l'invention des règles monastiques. Jamais de telles paroles n'ont été dans mon cœur, n'ont échappé à ma plume ou à ma langue (2).

« Désormais je suis bien décidé à n'avoir avec de tels êtres ni liaison, ni démêlé. Presque septuagénaire, je désire être

(1) Steuchus d'Eugubio.

(2) Érasme manque de mémoire ou de sincérité. La phrase en question se trouve textuellement, mais en grec, dans la lettre à Servais, citée plus haut.

en paix avec tout le monde. Sans rester étranger aux lettres, je m'occupe maintenant d'une affaire sérieuse. Vous en jugerez par le petit livre que je vous envoie et qui a pour titre : *Préparation à la mort.* Vous songez à publier une lettre fort modérée que j'ai écrite. J'aime mieux qu'elle ne soit pas imprimée. Les uns y verraient un artifice; d'autres, l'humilité de la défaite... Pour moi, je suis d'ordinaire trop ingénu en écrivant; mais cette franchise m'a souvent mal réussi. De votre côté, vous ferez bien de ne pas vous opposer à l'ardeur impétueuse du jeune homme (1). Peut-être avec le temps, comme un vin généreux, son esprit trop vert finira par s'adoucir. Il faut passer quelque chose à la jeunesse. L'aiguillon de l'amour-propre, pourvu qu'il ne soit pas excessif, excite l'activité et pousse à de nobles travaux. »

L'année 1533 ne fut pas très féconde en publications nouvelles. Après les *Déclarations*, Érasme avait fait paraître le *Commentaire sur le symbole* et la *Préparation à la mort.* Ces écrits trahissaient les graves pensées qui occupaient son âme. C'est dans le même esprit qu'il publia un petit livre merveilleusement simple et clair d'Haymon, moine, abbé, évêque, qui avait expliqué les psaumes de David. Il ajouta une préface adressée à un chartreux de Louvain. « Pendant quelques siècles, disait-il, les moines s'appliquèrent à résumer dans des abrégés simples et clairs ce qui avait été traité par les anciens avec une grande subtilité pour les gens instruits ou développé longuement devant le peuple. C'est ce que firent Bède, Anselme et Haymon. Ils n'ont pas été peu utiles à l'Église, eu égard au temps et aux pays où ils ont vécu... Alors les moines étaient aimés et honorés de tous. Maintenant, au contraire, certains d'entre eux, par leurs mauvaises mœurs, ont rendu odieux même les bons. La colère est légitime contre ceux qui ont exposé un si beau nom à la haine publique. Quoi de plus admirable, en effet, qu'un vrai

(1) Carvajal.

moine qui pratique tous les préceptes de l'Évangile pour atteindre la perfection chrétienne? »

Érasme traçait avec éloquence le portrait d'un tel religieux. Puis il ajoutait : « Et vous, laïque, vous pouvez vouloir du mal à ceux qui veillent et jeûnent pour vous! Pendant que vous dormez appesanti par l'ivresse, tandis que vous provoquez la colère de Dieu par le jeu, la débauche et d'autres crimes, ils prient pour vous. Pendant que vous dites du mal d'eux aux hommes, ils parlent pour vous à Dieu. Quelle n'est donc pas la perversité de certaines gens qui méprisent leur frère, uniquement parce qu'il est moine? On se dit chrétien, et l'on déteste ceux qui ressemblent le plus au Christ! » Un peu plus loin, il disait encore : « Il n'est pas de vie plus heureuse et plus calme que celle des vrais moines. Il n'en est pas de plus misérable que celle des moines sans vocation. Pour les uns, le monastère, c'est le paradis; pour les autres, c'est l'enfer! »

CHAPITRE XXXIV

Maladie articulaire. — Le franciscain Nicolas Herborn. — Luther. — Les cicéroniens. — Pierre Cursius. — Sadolet et Bembo. — Le cardinal de Saint-Ange. — Paul III. — Érasme proposé pour le cardinalat.

Érasme éprouvait depuis quelque temps les cruelles atteintes d'une maladie articulaire. Ce n'était pas la goutte proprement dite et locale, c'était une goutte générale qui ne le laissait presque jamais respirer. Au mois de mars 1534, il écrivait : « Touchant ma santé, que ne puis-je vous donner des nouvelles plus gaies? Comment le pourrais-je, quand je suis si souvent repris par cette goutte, non-seulemant aux pieds, mais aux mains et dans tous le corps? car elle attaque tous les membres et change de place, après avoir torturé le premier siége du mal. Une douleur insupportable dure près de quatre jours. Ensuite, un gonflement s'étant formé, elle devient un peu plus douce. Mais à la façon des personnages importants qui occupent un graud nombre de places, après avoir abandonné son poste, elle envahit un autre membre. Là, sévissant de nouveau, elle passe à la moindre occasion vers une autre partie, ou redouble de violence... elle ne souffre pas même un léger contact. Je crains que ce corps décrépit, en proie à tant de maux, ne puisse pas résister à de si fréquentes tortures. Moi qui avais craint cette maladie, moins que toute autre, je soutiens avec elle une lutte continuelle et qui me donnera certainement la mort. »

Il était en quête d'un bon domestique. « Un domestique

fidèle et propre au service, disait-il, n'est pas la moindre partie du bonheur pour un homme. Oui, rien de plus vrai. Mais par une fatalité, le monde se remplit de vauriens cachés sous le masque de l'Évangile. » Pour cet objet, il réclama les bons offices de ses amis et particulièrement du savant Graphée. Il désirait un homme des Pays-Bas et non un Allemand. « Car, ajoutait-il, les Allemands sont une race qui aime à gouverner. » Il aimait mieux un homme mûr qu'un jeune homme ; peu lui importait l'instruction, pourvu qu'il sût parler latin et écrire tant bien que mal ; il ne pouvait supporter un homme superstitieux ; il ne souffrait pas ceux qui étaient attachés aux sectes.

Tout accablé qu'il était par la souffrance, il suivait d'un œil attentif les manœuvres de ses ennemis. Une personne lui annonça qu'à Rome son écrit *sur la Concorde* avait déplu à certains cardinaux ; il en fut surpris. « Ils ont résolu, écrivait-il, de traiter ce mal public du monde avec leurs remèdes. Pour moi, j'espérais qu'il pourrait être guéri avec moins d'inconvénients par l'autorité du concile. Mon petit livre me semblait assez adapté à ce but. Je ne sais ce que Luther a écrit contre les *Messes*, et j'entends dire que son livre a paru avant le mien. S'il traite la *Messe* d'une manière outrageuse, comment a-t-il pu s'appuyer sur mon petit livre qui ne touche aucun article avec plus de soin et de respect?.. Stunica est mort ; mais il aura probablement un successeur dans Sépulvéda, le plus vaniteux des Espagnols, dont vous avez vu, je pense, le libelle contre moi, libelle remarquablement stupide et injurieux. Les Italiens (1), quand ils s'abandonnent au délire, s'y abandonnent pleinement. Steuchus d'Eugubio a répondu à ma lettre, mais en homme furieux et ignorant. En vérité, je croyais avoir affaire à un philosophe. »

Nous lisons dans la même lettre : « Le règne des francis-

(1) Sépulvéda était espagnol, mais il habitait Rome. Il était disciple d'Albert Pius et ami de Stunica.

cains est florissant sous l'empereur actuel. Qu'adviendra-t-il de moi? Le Seigneur y pourvoira; car je n'ai plus souci que de présenter au Christ une bonne conscience, devant bientôt quitter cette terre... Il est un franciscain appelé Nicolas Herborn dont la juridiction est très étendue. En effet, il est *commissaire en deçà des monts*. Il a publié à Anvers un livre de *sermons quadragésimaux*, comme s'il les avait prononcés devant le peuple, quoiqu'ils soient écrits en latin et qu'il n'y ait rien de populaire. Mais on y trouve tant de sottises que nul peuple ne supporterait un prédicateur débitant de telles extravagances. Il n'y a dans ce livre aucune étincelle de talent, d'éloquence, de savoir, ni même aucune trace de piété. Il paraît avoir publié ce recueil uniquement pour avoir occasion de répandre son venin. On m'a envoyé de l'imprimerie trois petites pages, comme échantillon de ce magnifique ouvrage. Entre autres injures, il écrit ceci : « Luther a entraîné avec lui une bonne part de l'Église; Zwingle et Œcolampade, une certaine portion; Érasme, la plus grande partie. Ce serait un bonheur que cet homme n'eût jamais existé. »

« Dans un autre endroit, il appelle Luther, Zwingle et Œcolampade *les soldats de Pilate qui ont crucifié le Christ*, et il range Érasme avec eux, disant que j'ai écrit avec le même esprit et les mêmes intentions; la seule différence, c'est que je plaisante, tandis qu'ils parlent sérieusement. Il ajoute ce mot, un des meilleurs sortis de la bouche des moines : Érasme a pondu les œufs; les autres ont fait éclore les poulets. Je ne doute pas que tout l'ouvrage ne soit émaillé de fleurs semblables.

« Des personnes très dévouées m'écrivent que cette race d'hommes peut tout à la cour de l'empereur. Le cardinal de Liége est un ami équivoque, un ennemi acharné, quand il se trouve offensé; l'archevêque de Palerme donne de bonnes paroles, et c'est tout. Que si des troubles éclatent en Allemagne, je suis ici entre l'enclume et le marteau. Mais je ne suis pas bien inquiet pour moi, car me voilà presque au port. »

Cholerus, prévôt de Coire, à qui Érasme adressait cette lettre, habitait Augsbourg où la réforme, tolérée d'abord, était devenue triomphante et oppressive. Antoine Fugger, regardé comme un des chefs du parti catholique, fut puni d'une amende outrageante. Il quitta Augsbourg et se retira dans une place fortifiée dont il était seigneur; une partie du peuple l'y suivit. « Je m'afflige au sujet de Fugger, disait Érasme assez froidement, parce qu'il se nuit lui-même plus que ne font ses ennemis. Il devait s'armer de courage dans cette tempête et attendre une fortune meilleure. Je l'exhorterais volontiers, mais ne connaissant pas les circonstances de la maladie, il y aurait péril d'envenimer davantage la plaie par un traitement peu convenable, ainsi qu'il arrive à un chirurgieu inhabile. »

Luther venait de l'attaquer avec une extrême violence. « Je ne vous dirai rien de Luther aujourd'hui, écrivait-il à Mélanchthon, sinon que je m'étonne qu'à l'instigation d'Amsdorf, homme ignorant, dit-on, et dénué de sens, il se soit déchaîné contre moi et m'ait objecté des choses qui étaient démenties par mes écrits mêmes, à défaut de toute réponse de ma part. Les aiguillons ne me faisaient pas défaut, et il ne manquait pas de gens non plus pour m'exciter à répondre très vivement. Mais j'ai préféré faire ce qui devait mériter l'approbation des hommes doctes et honnêtes. Cette lettre de Luther n'a pas nui à ma réputation. Combien a-t-elle servi son affaire? je ne saurais le dire. »

Il jetait de temps en temps un regard attristé sur les mouvements tumultueux du monde. « Je vois, disait-il, les affaires des princes et des rois bien envenimées, s'il faut considérer comme vrai ce qui est annoncé touchant le comte de La Mirandole, mis à mort en Italie avec ses enfants; la citadelle de Milan insidieusement attaquée par les Français; le Vayvode sapant le traité par de nombreuses intrigues; la flotte des Turcs surprise et maltraitée par les galères de Venise. A Paris, on a porté un édit terrible et l'on sévit contre les luthériens. Quelques-uns ont été jetés en prison. D'autres ont pris

la fuite par crainte. Plusieurs soupçonnent que de ce nombre est le fils de G. Copus (1), qui était recteur de l'Université de Paris, et qui se trouve maintenant à Bâle. Est-ce vrai, je l'ignore. » Bientôt il apprit par une lettre de Vivès que l'évêque de Rochester, celui de Londres et Thomas Morus étaient en prison. En Espagne, Vergara, son frère Tovar et d'autres hommes très instruits avaient été aussi emprisonnés. « Nous avons, disait Vivès, des temps difficiles où nous ne pouvons ni parler ni nous taire sans péril. »

Les *Cicéroniens* n'étaient pas encore apaisés. Des jeunes gens mal inspirés complotaient contre l'ennemi de Cicéron et de l'Italie. A Rome, Pierre Cursius, professeur d'éloquence, écrivit un petit livre violent qu'il intitula *Défense de l'Italie contre Érasme.* Il dédia cet écrit au nouveau pape, Paul III. Deux mots des *Adages* (2), qui semblaient accuser le caractère peu guerrier des Italiens, avaient excité sa colère. Érasme ayant appris que Cursius se préparait à publier ce libelle, essaya de l'en détourner. Il prétendait, avec peu de vraisemblance, avoir écrit *Attalum* et non *Italum*, faisant retomber la faute sur les imprimeurs. « Je n'ignorais pas, disait-il, qu'il y avait à Rome des gens qui me diffamaient, mais je n'aurais pas imaginé, même en songe, qu'on pût me calomnier comme vous le faites. Pour un mot altéré par la négligence des imprimeurs, vous me couvrez d'infamie; vous écrivez des discours foudroyants; vous me faites passer partout pour un sacrilége, dans les églises, sur les places publiques, dans les repas. Au milieu des hérésies, des guerres, des divisions qui remplissent le monde, fallait-il me calomnier pour un rien?... Convient-il à un prêtre de faire valoir les vertus guerrières de sa nation?... Si, contrairement à mon attente, vous publiez le moindre écrit contre moi, vous sentirez qu'Érasme, malgré ses soixante-dix ans, a pourtant encore dents et ongles... Je

(1) Nicolas Kopp.
(2) *Ut si quis dicat Scytham eruditum, Italum bellacem.*

donne une nouvelle édition des *Adages* augmentés de plusieurs dizaines. J'en profiterai pour corriger une faute qui aurait pu exciter les plus violentes tempêtes. » Il engageait Cursius, ainsi que Sépulvéda et Steuchus d'Eugubio, à secourir par leurs travaux le monde chancelant, au lieu de jouer le rôle de *Pantalabus*.

Cette lettre véhémente n'empêcha pas la publication du livre. Il fut imprimé malgré la désapprobation de Paul III. Érasme, quoique bien décidé à ne plus répondre à ses détracteurs, crut devoir repousser l'attaque de Cursius, parce qu'elle venait de Rome.

Il parut un autre petit livre intitulé *Cicéron relégué* et *Cicéron rappelé de l'exil*. Érasme y était peu attaqué; Cicéron, fort maltraité et faiblement défendu. Un autre était prêt à voir le jour sous ce titre : *Guerre civile entre les cicéroniens et les érasmiens*. Scaliger menaçait aussi de publier un nouvel écrit. On disait enfin qu'un livre, dirigé contre Érasme, et rempli de venin, avait été imprimé à Lyon. Il portait le nom d'Étienne Dolet. Érasme ne l'avait pas vu et n'avait pas l'intention de répondre. Il se persuada que ce libelle était l'œuvre d'Aléandre ou le fruit de ses suggestions. Il croyait découvrir partout sa main perfide. C'était chez lui comme une manie de vieillard. Il écrivait à son confident Goclenius : « Aléandre a de nouveau mis au jour un livre furieux sous le nom de Dolet. Il se venge aussi de Morus qu'il représente comme parlant avec timidité. »

Derrière ses ennemis déclarés, il croyait voir des instigateurs secrets qui excitaient ses adversaires en haine de sa personne ou pour jouir du délire d'autrui. Il n'avait nulle envie d'entrer en lutte avec de tels antagonistes. Il n'était pas l'ennemi de Cicéron, et ce qui le faisait bien voir, c'est que les seuls écrivains de l'époque, dignes d'être appelés cicéroniens, Bembo, Sadolet, Alciat, étaient liés avec lui de la plus étroite amitié.

Pour l'évêque de Carpentras, rien n'était plus agréable que

son affection, rien n'avait plus de poids que son jugement. Il recevait *avec plaisir tous ceux qui lui apportaient de ses nouvelles ou seulement son nom, et avec plus de joie encore ceux qui venaient avec quelque monument de son génie supérieur.* Il n'approuvait aucun de ses propres écrits sur la religion et les lettres sacrées, avant qu'il eût obtenu le suffrage de *ce maître suprême.* Il lui avait envoyé le premier des trois livres qu'il avait composés sur l'*Épître aux Romains.* Il le pria de lire ce livre qui renfermait les plus grands mystères du christianisme et de censurer librement tout ce qui lui semblerait devoir être repris. « Je vous saurai gré de vos critiques plus que de vos éloges, disait le prélat. J'ai lu vos *Déclarations*, et quoique, à cette première lecture, j'aie fortement approuvé, je les relirai de nouveau. Je ne doute pas que vous n'ayez partout changé le bien en mieux. J'ai lu aussi avec un merveilleux plaisir le *Commentaire sur le Symbole.* Vous avez pour toujours fermé la bouche aux hommes disputeurs qui cherchent leur gloire dans la censure d'autrui. » Il regrettait que la fortune ne les eût pas fait vivre dans le même lieu. Il le priait de ne jamais cesser de l'avertir et de le reprendre.

Un personnage d'un rang plus élevé encore dans l'Église, le cardinal de Saint-Ange, légat pontifical en Allemagne, lui témoignait aussi beaucoup de bienveillance, sans tenir compte des accusations de ses détracteurs. Érasme, apprenant son retour en deçà des monts, lui avait écrit en vue de savoir quelles espérances il apportait pour l'apaisement des discordes. A la nouvelle qu'il y avait une lettre du prince de la science, le cardinal sourit et montra une grande joie. Il la fit lire et, vers la fin de cette lecture, satisfait de voir sa pieuse sollicitude pour la paix de l'Église, il lui donna de grandes louanges, déclarant devant tous n'avoir rien au monde qu'il ne mît à la disposition des hommes doctes. Non content de cet hommage, il lui envoya une coupe d'or, ciselée avec le plus grand art, qu'il faisait voir alors aux personnes présentes. Érasme, charmé de la perfection du travail, dit à ses amis,

qu'il ne se servirait jamais d'une autre coupe, soit pour prendre un remède, soit pour étancher la soif. Le couvercle, où l'on voyait la figure d'Esculape, semblait indiquer, en effet, une destination médicale. La coupe elle-même, d'une capacité assez grande, avait tout autour des satyres bondissants, et au milieu un Bacchus légèrement ivre.

Le cardinal annonçait que Paul III, dès son élection, lui avait promis, ainsi qu'au cardinal de Trente, d'assembler un concile pour extirper entièrement les maux sans nombre qui affligeaient l'Allemagne. Le pape avait ajouté que c'était à eux d'exhorter les hommes instruits et sages de ce pays à venir au secours de la religion. Le cardinal de Saint-Ange (1) plaçait Érasme en première ligne et bien au-dessus de tous les autres; mais en l'avertissant des préventions répandues contre lui, il voulait lui donner le moyen de se laver de ces calomnies avant de se mettre à l'œuvre.

Les dispositions du nouveau pontife n'étaient pas moins favorables. Érasme lui avait adressé une lettre de félicitation par l'entremise du théologien Louis Berus qui se rendait à Rome. Paul III lui répondit dans les termes les plus affectueux. « Votre lettre, disait le pontife, aurait pu me faire un grand plaisir, par cela seul qu'elle venait de vous; car j'ai toujours aimé votre nom illustre et estimé beaucoup votre science. Mais la beauté du langage, la force des pensées et, par-dessus tout, la piété qui respire dans cette lettre, m'ont charmé. Je n'ignore pas de quel secours peut être votre science supérieure, jointe à une éloquence égale, pour arracher des âmes en Allemagne les erreurs nouvelles... J'avais résolu, avant votre pieux avis, de me porter médiateur impartial et de m'appliquer tout entier à l'affermissement de la foi et à la pacification de l'Église; mais je me réjouis du zèle judicieux avec lequel vous m'indiquez la route du devoir et

(1) Ce personnage s'appelait Mathieu, comme le cardinal de Sion, avec lequel Burigny l'a confondu.

de la gloire, en m'offrant votre concours actif et votre ministère. Je vous exhorte donc à défendre avec moi la foi catholique, par vos écrits et par vos paroles, avant le concile et dans le concile, à couronner par cette œuvre de piété et en quelque sorte par l'acte le plus beau le cours d'une vie passée religieusement et la série de vos innombrables écrits, à réfuter par là vos accusateurs, en suscitant des panégyristes. » Le pontife terminait par ces mots : « Content sans doute en ceci de mériter les récompenses de votre Dieu, vous ne nous trouverez pas cependant nous-même ingrat et oublieux. Mais vous comprendrez mieux ce que nous voulons dire et quelles sont nos intentions pour vous et pour vos intérêts, par les paroles de Berus lui-même, que nous avons vu volontiers à cause de son propre mérite et de votre recommandation. »

Érasme avait prié ce théologien de visiter Bembo à Padoue en passant. Berus ne le vit qu'à son retour de Rome. Ils parlèrent longtemps d'Érasme. Bembo apprit avec joie les excellentes intentions du pape à son égard, et lui écrivit pour l'en féliciter. « Pour moi, disait-il, je me réjouis vivement de voir que votre science incomparable, votre vertu, les travaux opiniâtres de tant d'années, par lesquels vous vous êtes épuisé pour instruire et enrichir par vos écrits nos contemporains, sont placés au rang dont ils sont dignes par celui qui est le premier de tous les mortels. Ainsi, pourvu que votre mauvaise santé ne vous fasse point obstacle, j'ai l'espoir que vous obtiendrez tout ce qu'il y a de plus haut en dignité et en honneur. En conséquence, mon cher Érasme, je vous exhorte à prendre soin de votre santé et à vous conserver et pour nous qui vous aimons de tout notre cœur et pour la fortune qui se prépare gaiement à vous servir. »

En effet, Louis Berus, avec la lettre du pontife, portait les propositions les plus magnifiques. Érasme ne put qu'être flatté des sentiments du chef de l'Eglise à son égard; mais il était bien résolu à repousser toute charge et toute dignité.

Voici ce qu'il écrivait à Barthelemy Latome, professeur au

Collége de France : « J'ai reçu, il y a peu de jours, une lettre de Paul III, pleine d'une merveilleuse bienveillance et des témoignages les plus flatteurs pour moi... Écoutez maintenant ce qui vous fera rire. D'après le conseil de Louis Berus, j'avais écrit au pontife. Paul III, avant d'ouvrir la lettre, parla de moi en termes très honorables, et comme il avait résolu d'appeler dans le collége des cardinaux quelques hommes instruits en vue du futur concile, Érasme a été aussi proposé : *Herbe sauvage parmi les légumes.* On opposait des empêchements, sa santé incapable de remplir les devoirs d'une telle dignité et aussi l'exiguïté de sa fortune ; car on dit qu'il existe un décret pour éloigner du cardinalat ceux dont le revenu annuel est au-dessous de trois mille ducats. Maintenant il s'agit de me charger d'évêchés, pour que je puisse avoir un revenu suffisant et recevoir le chapeau de cardinal... C'est une robe brillante pour un chat, comme dit le proverbe... J'ai à Rome un ami qui travaille tout particulièrement dans ce but, malgré mes réclamations et mes refus bien décidés dans lesquels je persisterai toujours. Je ne me soucie ni de bénéfices ni de pensions, moi, homme d'un jour, attendant la mort à tout instant, la souhaitant même, tant sont cruelles mes souffrances par moments ! A peine est-il sûr pour moi de mettre le pied hors de ma chambre. Je ne puis même sans péril regarder au dehors un âne qui passe ; et en cet état de santé, l'on veut me pousser de force à briguer des charges et des chapeaux !... J'entreprendrais maintenant de lutter avec des compétiteurs oisifs, énergiques, puissants, pour mourir riche ! Bœuf, je ne me laisserai pas imposer le bât !... Cependant l'illusion du pontife à mon égard et son affection pour moi m'ont été très agréables. »

« Les Romains, disait-il à Goclenius, prétendent, que je veuille ou non, me combler de revenu, pour que je devienne bientôt cardinal ; car il est question de cela sérieusement. Le pape est merveilleusement porté pour moi, et six cardinaux y travaillent avec zèle, aidés par l'ambassadeur du roi de

Portugal. » « Le souverain pontife, lisons-nous dans une autre lettre, veut me couvrir d'or. Déjà il m'a confié la prévôté de Deventer (1) après avoir écarté spontanément toutes les harpies. Pour moi, je suis résolu, quand même il m'offrirait dix évêchés, à ne pas en accepter un seul, et c'est ce que j'ai écrit bien des fois à mes amis de Rome, qui s'agitent pour cette affaire. Moi qui vais bientôt mourir, j'accepterais un fardeau que j'ai toujours refusé ! »

Son état de santé, bien loin d'être meilleur, s'aggravait de jour en jour. Il écrivait à de Goès, le 21 mai 1535 : « Mon âme se prépare à quitter cette misérable demeure. Quelques-uns de mes amis m'ont précédé : Martin David, mon ancien hôte, à Bruxelles ; Pierre Gilles à Anvers ; ici Botzemus... Moi, j'ai horriblement souffert au point d'exciter déjà l'appétit de quelques vautours. Si je veux vivre, je dois m'abstenir entièrement d'écrire et même de toute étude. Pour moi cependant, ce n'est pas vivre que de vivre sans le commerce des lettres et dans de continuelles souffrances. Mais nous sommes tous dans la main du Seigneur. »

(1) *V.* la note V.

CHAPITRE XXXV

Retour d'Erasme à Bâle. — Le *Prédicateur*. — Sa mort.

Lorsqu'Érasme reçut la lettre de Paul III, il n'était plus à Fribourg. La maladie l'avait éprouvé très rudement jusqu'au mois de mai. Epuisé par ces souffrances presque continuelles, il avait changé d'air. C'était le remède suprême dans les maladies désespérées. Au mois d'août 1535, il se fit porter à Bâle dans une sorte de chariot à l'usage des femmes. Dans l'espoir de son retour, on avait préparé une chambre, comme il la désirait. Ce n'était pas seulement dans l'intérêt de sa santé qu'il s'était décidé à ce déplacement. On imprimait enfin son *Traité de la prédication;* et cet ouvrage décousu, incomplet même, aurait pu difficilement être achevé, s'il n'avait pas été présent.

Il sentit le besoin de justifier ce retour dans une cité où régnait la réforme. Il en parlait ainsi à l'évêque de Cracovie : « Cette ville que j'avais laissée un peu dans le trouble, il y a près de sept ans, je l'ai trouvée fort tranquille et revenue à des mœurs sages et bien réglées. Je n'ignore pas la diversité des opinions humaines et les sentiments du plus grand nombre trop porté à soupçonner le mal ; mais je pense avoir acquis par mon expérience et mon instruction le privilége de vivre sans péril en un lieu quelconque ; et pourtant je ne me suis pas *traîné hors de mon nid* dans l'intention de fixer pour toujours ma résidence à Bâle, à moins d'y être contraint par une invincible nécessité. Mais j'avais résolu, si mon audace

avait peu de succès, de me retirer à Fribourg dans la maison assez belle que j'ai achetée. Si au contraire le changement d'air me réussissait, je tournais ma pensée vers le Brabant ou vers la Bourgogne.

« Sans parler de beaucoup d'autres motifs, je suis appelé en Brabant par la cour de l'Empereur, et mon salaire est tout prêt, si je reviens. Il y a longtemps, à l'époque où j'avais résolu d'aller en Bourgogne, Charles V m'a recommandé assez expressément par une lettre au Sénat et au Clergé de Besançon. D'ailleurs, sans les vins de Bourgogne, ma santé est sur-le-champ en péril. J'aurais pu négliger l'inconvénient des grands frais pour le transport, si, en route, ils n'étaient pas bus en grande partie par des conducteurs sans foi ou viciés par le mélange... L'air de Fribourg m'a toujours paru peu favorable à mon corps délicat, et la maison même, quoique jolie, m'était un peu suspecte. Ici je vais un peu moins mal ; car tout espoir d'aller bien, du moins en cette vie, m'a été enlevé. Dès mon enfance, j'ai eu le corps délicat, d'un tissu très peu serré, comme disent les médecins. Aussi étais-je plus facilement incommodé par les injures de l'air ; mais la vigueur de l'âme négligeait ou surmontait ces incommodités. Maintenant que les fatigues, mais plus encore tant d'atteintes mortelles de la gravelle, ont épuisé mes forces, il est naturel que ce corps, devenu de jour en jour plus ténu, soit plus facilement blessé par la mauvaise influence de l'air. Je deviens tellement homme du ciel que je me trouve mieux ou plus mal à tout changement céleste ; mais on supporte plus aisément les maux qui ne peuvent être de longue durée. »

Un peu auparavant, il écrivait au portugais de Goès : « Je puis vous donner ma maison de Fribourg. Je suis encore à Bâle pour la publication de mon *Prédicateur ;* et je suis fort incertain si je dois retourner à Fribourg; tant sont nombreuses les raisons qui me le conseillent ou qui m'en dissuadent. » Dans une lettre à Goclenius, il se plaignait aussi, mais sans le

nommer, d'un faux ami (1) qui dans cette ville ne lui permettait d'avoir ni servante ni domestique honnête. L'amélioration de sa santé se maintenait encore au mois de septembre. « Je vais ici un peu mieux, écrivait-il; en conséquence, j'y passerai l'hiver, peut-être pour gagner la Bourgogne qui est tout près, au printemps prochain, si Dieu le veut : car bien que j'aie autour de moi des amis très sincères, comme je n'en avais pas à Fribourg, cependant à cause de la différence de religion, j'aimerais mieux finir ma vie ailleurs. »

Il envoya d'abord à Fribourg une procuration pour la vente de sa maison. Puis il dépêcha son domestique Gilbert Cousin pour vendre le mobilier et congédier la servante à des conditions généreuses. « Ce n'est pas un profit médiocre, disait-il, que d'éviter un procès avec de l'argent! » Un homme fort distingué, appelé Pierre Rich, acheta la maison. En considération de son mérite et par égard pour Berus, son ami intime, Érasme accepta ses offres, sans y rien changer. « Je ne veux pas, écrivait-il à Berus, relever avec ostentation ce que je fais de bon cœur; mais je ne craindrais pas de jurer que j'ai dépensé plus de cent florins pour les cheminées, les fenêtres, les parquets, la réparation des toits et des portes. Les ouvriers et le tribun m'ont traité en étranger... Je me débarrasse de ma maison argent comptant, quoique avec quelque perte, d'autant plus volontiers, que je m'arrête ici seulement comme les matelots qui ont coutume de jeter l'ancre jusqu'au retour du vent. A peine comprenez-vous ce langage figuré, vous qui peut-être n'avez jamais eu affaire à la mer. »

On voit qu'il s'attachait à faire croire qu'il ne voulait pas se fixer à Bâle. Il semble, du reste, que le projet de se rendre en Bourgogne était sérieux. On lit dans une lettre écrite à l'official de Besançon : « Chose que je croyais à peine possible, j'ai quitté mon nid. Je me suis abattu ici pour repren-

(1) Glareanus.

dre mon vol vers vous, après avoir retrouvé des forces. Mais le pluvieux septembre m'a forcé de séjourner dans cette ville. »

Sur ces entrefaites, Gilbert le quitta. Depuis longtemps, son départ était résolu. « Il est déjà chanoine, écrivait Érasme à de Goès ; il chantera la messe. » Quand Gilbert partit, il voulut être généreux. Il eût souhaité le voir rester jusqu'au printemps, afin de partir avec lui pour la Bourgogne. Gilbert y était assez disposé ; mais il avait cédé à certains désirs ou à certaines craintes de ses parents. Érasme avait fait le sacrifice de sa commodité, pour ne pas s'opposer à la piété filiale. Il écrivait à l'abbé de *Mont-Sainte-Marie*, parent et bienfaiteur de Gilbert : « Quels progrès il a faits dans les lettres ; votre sagesse en jugera. De notre avoir, quoique petit, nous lui avons donné assez pour qu'il n'ait pas à se plaindre de notre avarice, je le crois du moins. Cependant je suis prêt à servir ses intérêts toutes les fois que l'occasion s'en présentera. Son âge et son talent l'appellent à une plus grande destinée ; pour moi, il ne me reste qu'à décliner de jour en jour. »

Le motif allégué pour justifier son retour à Bâle, c'était, nous l'avons dit, la publication du *Prédicateur*. Cet ouvrage était depuis longtemps sur le métier. Il écrivait à Barthélemy Latome : « Puisse-t-il paraître sous de bons auspices ? car pour moi, le sujet ne m'a jamais souri. » — « Il n'est pas encore poli, disait-il dans une autre lettre ; mais j'ai mieux aimé le publier ainsi que de laisser un enfant posthume ; car je sais avec quelle bonne foi on traite les ouvrages des morts. » Il avait promis ce livre à l'évêque de Rochester, sans croire faire une promesse sérieuse ; mais ce prélat et beaucoup d'autres personnages l'avaient souvent pressé de la remplir. Il s'y était enfin décidé. « Quelle sera la fortune de l'ouvrage ? ajoutait-il, je l'ignore. Ce qui est sûr, c'est que jamais sujet n'a été plus opposé à mon génie. J'ai mieux aimé pourtant courir la chance que de paraître mal tenir ma promesse. » Il préparait aussi une édition complète d'Origène ; mais elle ne

fut donnée au public qu'après sa mort par les soins de Rhenanus.

Pendant qu'Érasme luttait contre les souffrances de la maladie ou contre les ennuis d'une œuvre entreprise à contre cœur, il recevait des nouvelles plus ou moins sinistres de divers points de l'univers troublé. La ville de Munster, métropole de la Westphalie, avait été prise d'assaut. On avait tué, disait-on, tous ceux qui avaient plus de douze ans. « Le nouveau pape, écrivait-il, paraît songer sérieusement au concile; mais je ne vois pas comment il pourra se réunir au milieu d'une si grande discorde entre les princes et entre les pays. Toute la *Germanie inférieure* est infectée par la secte des anabaptistes. Dans la haute Allemagne on ferme les yeux. Ils affluent ici par troupes. Certains d'entre eux gagnent l'italie. L'empereur attaque la Goulette. A mon avis, il y a plus de péril du côté des anabaptistes. Je ne crois pas que la France soit tout à fait pure de ce mélange vicié; mais ils se taisent en ce pays par crainte du bâton. »

Aux yeux d'Érasme, la catastrophe de Munster avait comprimé un peu ce fléau contagieux plutôt qu'elle ne l'avait étouffé. « Le Seigneur sait où ceci aboutira, disait-il...; ce ne sont pas seulement des luttes de paroles. Les *rebaptisés* s'avancent hardiment par le fer et le sang; ils s'emparent des cités par embûches, par ruse et par force. Ils contraignent les gens par le meurtre et la violence à se joindre malgré eux à leur secte. Ils créent des rois et des reines, établissent des lois nouvelles au gré de leur caprice. » Comme si ce n'était pas assez de ce fléau, la peste se montrait dans un grand nombre de villes d'Allemagne, à Wittemberg, à Augsbourg, à Strasbourg et ailleurs encore.

Érasme n'était pas seul à s'effrayer. Barthélemy Latome lui écrivait de Paris : « Tous les gens de bien désirent vivement le concile. S'il ne s'assemble pas enfin, on ne peut envisager sans effroi l'abîme où ces excès peuvent aboutir... Si le mal gagne la France, bon Dieu! quelle tempête nous ver-

rons ! » L'hiver précédent, on avait sévi rigoureusement à Paris contre certains hommes qui avaient excité de grands troubles. Ils menaçaient le monarque lui-même, s'il ne cessait de persécuter *la parole de Dieu*. Ils avaient affiché des placards partout et même à la porte de la chambre du roi. Par suite de ces excès, les Allemands qui se trouvaient à Paris avaient tous couru un grand péril. Aucun cependant n'avait été en danger de perdre la vie. Vingt-quatre personnes environ avaient été mises à mort par divers supplices. La terreur était grande. On avait devant les yeux des choses capables de glacer d'effroi : les chaînes, les prisons, les tortures, les bûchers. On voyait des hommes suspendus en l'air et brûlés vifs par les flammes allumées au-dessous d'eux. On entendait les clameurs de la foule qui insultait et injuriait les condamnés au milieu des supplices mêmes avec une grande barbarie. Beaucoup avaient fui, et parmi eux se trouvaient plusieurs nobles personnages. « *Le lion rugira ; qui ne tremblera point ?* » disait Érasme, répétant les paroles du prophète. François Ier, devenu plus clément, en avait rappelé quelques-uns, leur avait rendu leurs biens et leur avait laissé, à ce qu'on disait, le choix entre les croyances, à la condition de ne pas troubler l'ordre du royaume. On racontait aussi que le roi d'Angleterre et le pape avaient conseillé cette modération.

Par une étrange vicissitude, le fougueux Bedda, ce violent ennemi d'Érasme, avait été mis en prison pour avoir parlé contre la vérité et contre le roi. Il dut faire amende honorable devant l'église de Notre-Dame en présence d'un grand concours de peuple. Après cet acte public, il fut retenu en prison pour être relégué dans quelque monastère, où et quand il plairait au souverain (1).

Mais de tous les événements funestes qui marquèrent cette année, le plus tragique fut la catastrophe d'Angleterre.

(1) Il mourut au mont Saint-Michel en 1537.

Érasme en reçut la première nouvelle par le Brabant. Il écrivait à Damien de Goès : « Le roi d'Angleterre sévit contre certains moines. Il tient en prison depuis longtemps l'évêque de Rochester et Thomas Morus. Ce n'est que trop vrai. Ceux qui viennent du Brabant disent qu'ils ont été mis à mort tous les deux. Je souhaiterais que ce fût un faux bruit. » Il y avait beaucoup de froideur dans ces paroles. Il y en avait encore davantage dans ce qu'il écrivait à Barthélemy Latome. « Une terreur semblable à celle des Parisiens, pour une cause différente, s'est emparée de l'âme des Anglais : on a puni de mort certains moines parmi lesquels s'en trouvait un de l'ordre de sainte Brigitte qui fut traîné par terre, puis suspendu en l'air. Ensuite on lui arracha le cœur et on le coupa en quatre. D'après un récit accrédité et vraisemblable, à la nouvelle de la promotion de l'évêque de Rochester au cardinalat, le roi se serait hâté de le tirer de prison et de lui faire trancher la tête. *C'est ainsi qu'il lui a donné le chapeau rouge.* Il est trop vrai que Morus est depuis longtemps en prison et que ses biens ont été confisqués au profit du trésor royal. On disait aussi qu'il avait été livré au dernier supplice. Mais ce n'est pas encore certain. Plût à Dieu qu'il ne se fût jamais mêlé d'une affaire si périlleuse et qu'il eût laissé aux théologiens une cause théologique ! Mes autres amis, qui de temps en temps daignaient m'envoyer des lettres et des présents, maintenant par peur, n'écrivent rien, n'envoient rien, ne reçoivent rien de personne, *comme si un scorpion dormait sous toute pierre.* »

Il parlait mieux de ce lamentable événement à l'évêque de Cracovie : « Ce qui est arrivé à l'évêque de Rochester et à Thomas Morus, deux hommes tels que l'Angleterre n'en eut jamais de plus vertueux et de meilleurs, vous l'apprendrez par le fragment de lettre que je vous envoie. Il me semble que ma vie s'est éteinte avec Morus, tant nous étions une seule âme en deux corps. » Il fit passer le même récit à Damien de Goès. « Je vous envoie, lui disait-il, une histoire vé-

ridique où des Anglais qui reviennent d'Angleterre, et qui ont assisté à ces événements, assurent qu'il n'y a rien de faux. Seulement le nombre des chartreux livrés au supplice est moins grand. » La lettre élevait ce nombre à quinze. Elle fut rédigée, pour ce qui concernait la mort de Morus, d'après une relation écrite et, pour le reste, d'après des rumeurs et des lettres venues principalement de Flandre. Elle porte le nom de Nucerinus et est datée de Paris, le 23 juillet 1535. Il est moralement certain qu'elle a été écrite par Érasme lui-même. On y trouve son esprit, sa pensée et son style. Dans cette page d'une simplicité sublime est racontée la mort héroïque d'un ami de tous les temps. Comment ne pas reconnaître la plume d'Érasme dans ce passage? « Cette bonté de nature a gravé Morus si profondément dans les cœurs que tous le pleurent comme un père ou un frère qui n'est plus. J'ai vu moi-même les larmes d'un grand nombre de personnes qui n'avaient jamais connu Morus, qui n'en avaient reçu aucun bienfait. Moi aussi, pendant que j'écris ces lignes, malgré moi, malgré mes efforts, les larmes s'échappent de mes yeux. Quelle doit être maintenant, pensez-vous, la douleur d'Érasme lié avec Morus d'une amitié si étroite que c'était une âme en deux corps?... En vérité, je crains terriblement que ce bon vieillard ne survive pas à son cher Morus, si toutefois il est encore parmi les vivants (1). »

Mais si l'ami sincère et l'écrivain supérieur se montrent dans ce pathétique récit, les côtés faibles d'Érasme se trahissent dans la même lettre. « Un autre sentiment, dit-il, agit sur Morus et sur l'évêque de Rochester; c'est que pour des hommes bien nés, délicatement élevés, entourés d'honneur, la prison, ce n'est pas la vie; c'est une mort plus longue et plus cruelle. Pour moi, si j'avais conseillé le roi, infirme d'esprit que je suis, j'aurais fait tous mes efforts pour lui persuader, au nom de sa clémence accoutumée et des autres vertus qui

(1) *V.* les *Études sur la renaissance*, de M. D. Nisard.

avaient jusque-là recommandé et fait aimer son nom chez toutes les nations, d'épargner ces grandes lumières de l'Angleterre, célèbres dans le monde entier... D'un autre côté, si ceux qui ont péri m'avaient consulté, je leur aurais conseillé de ne pas s'opposer ouvertement à l'assaut de la tempête... Il faut savoir mourir pour la vérité, dira quelqu'un. Oui, mais non pour toute vérité. Si un tyran vous commande d'abjurer le Christ ou de donner votre tête, il faut donner votre tête. Autre chose est se taire, autre chose est abjurer... Mais je fais sottement, moi qui ose discuter des questions si ardues, sans avoir assisté aux conseils des monarques. » C'est bien là l'ironie *érasmienne*. On sent en même temps l'homme à qui la nature avait refusé l'héroïsme des sentiments.

Dans la préface du prédicateur adressée à l'évêque d'Augsbourg et datée du 6 août 1535, il parlait aussi en bons termes de ses deux amis, qui avaient été ses bienfaiteurs. Quelques-uns trouvèrent cependant que la mention qui était faite de Morus et de l'évêque de Rochester n'était pas digne de si grands hommes, disant qu'il aurait dû traiter plus longuement une telle matière. Damien de Goès lui fit savoir de Padoue que ses très nombreux et savants amis s'étonnaient surtout de ce qu'il ne célébrait point par ses écrits la mort de Thomas Morus. — Érasme, de son côté, croyait avoir écrit avec un courage presque téméraire. Dans une lettre à l'official de Besançon, il est question des *nouveaux martyrs*.

Des rumeurs moins tristes arrivaient de l'orient et du midi. Le Turc et le Vayvode avaient envoyé un ambassadeur à Ferdinand qui semblait tout porté à la paix. C'était sagesse, dans l'état où se trouvaient les affaires de l'Allemagne et de la Hongrie. Vers le milieu d'août, deux sœurs, la reine Marie, gouvernante des Pays-Bas, et la reine de France, avaient dû avoir une entrevue à Cambrai. « Nous verrons, disait Érasme, ce qu'enfantera ce petit *sénat* de femmes. Puisse-t-il prendre des résolutions plus salutaires que celui où jadis, à Rome, présidait la mère d'Héliogabale ! » Pessimiste comme le sont

presque tous les vieillards, il ne croyait guère au succès de l'expédition de Charles V contre Tunis. « Ici, comme chez vous, écrivait-il à de Goès, circulent beaucoup de bruits sur l'Afrique. Pour moi, je crains qu'il ne nous vienne d'Afrique quelque chose de nouveau plutôt que quelque chose d'heureux. Je me laisse peu émouvoir par de tels contes. » Cependant des lettres nombreuses, se joignant aux bruits publics, annoncèrent les victoires de Charles V. « Je ne crois pas, écrivait-il à l'évêque de Cracovie, que tout cela soit vain... Le peuple des états de l'Empereur, en beaucoup d'endroits, allume des feux de joie en témoignage d'allégresse. On a fait de même à Rome. Toutefois le pape a refusé d'y prendre part lui-même, tant qu'il ne serait pas informé par une lettre de Charles V. Un bruit constant, c'est que la goulette, débris de l'ancienne Carthage, a été emportée d'assaut, et je crois que c'est vrai; le reste est douteux. » Bientôt on apprit avec certitude le triomphe de Charles V. Un ami lui en transmit de Rome les détails. Un peu plus tard, ce même personnage lui envoya un plan figuré de Tunis et du siége. Le retour de l'Empereur victorieux en Italie était même annoncé.

Érasme s'était porté assez bien pendant l'été. Il roulait même dans son esprit le projet de se rendre par le Rhin en Brabant où l'avaient appelé à plusieurs reprises la reine Marie et la cour des Pays-Bas. Mais vers l'automne, la maladie articulaire avec laquelle il avait déjà lutté à Fribourg, le cloua tellement chez lui qu'il se leva rarement de son lit et ne quitta sa chambre qu'une fois. Cependant, au milieu des souffrances qui torturaient ses membres, il ne cessa jamais d'écrire : témoin le petit *Livre sur la pureté de l'Église* et la *révision* d'Origène. Les premiers froids le saluèrent d'une horrible façon. Il n'était pas encore remis, lorsque des tourbillons de vent qui s'élevèrent, abattirent ses forces. « A partir de ce moment même, écrivait-il à Gilbert, j'avais commencé à me bien rétablir. Nulle trace de douleur : point de rhume au cerveau; mon estomac prenait de jour en jour plus de force;

mais voilà que N... vint me rendre visite après dîner et me tint trois heures assis auprès du feu, discutant sur les dogmes de la foi. Cette application et cette longue séance devant le feu renouvelèrent tout mon mal, car l'une et l'autre chose me sont très funestes. Il n'aurait pas fini avant la nuit, si, rompant la conversation, je ne l'avais congédié. Mais bientôt je sentis dans le derrière de la tête les vapeurs d'une mauvaise digestion, un bourdonnement pénible dans les deux oreilles et une grande faiblesse d'estomac. Maintenant je n'ai plus ces horribles douleurs ; mais pourtant je reste presque toujours au lit, excepté pendant trois heures à l'entour du dîner et autant à l'entour du souper. » A ses maux anciens s'ajouta un mal nouveau. L'extrémité de l'épine dorsale s'ulcéra, comme il arrive assez souvent à ceux que la maladie retient dans leur lit.

Gilbert ne regrettait pas moins son ancien maître qu'il n'en était regretté. Érasme s'était d'abord étonné de son silence. Il n'avait pas été loin de penser que le nouveau chanoine, enivré par le succès, l'avait oublié. Une lettre de Gilbert le détrompa. Il n'était pas enivré, loin de là; il était malheureux. Érasme plaignit son infortune et fut touché de son affection. Il lui répondit : « Si le bonheur de vivre avec moi vous semble aussi grand que vous le dites avec une aimable exagération, sachez que ma maison vous est ouverte encore maintenant. Je n'ai appelé auprès de moi personne, excepté Lambert, jeune homme de mœurs excellentes et très propre au service de la chambre. Après cette interruption de notre vie commune, nous serons plus agréables l'un à l'autre. Vous aurez moins de travail : en raison de vos sentiments, je vous traiterai désormais comme un ami, et vous éprouverez ma libéralité devenue pour vous un peu plus large. Si je viens à mourir, j'aurai soin de vous laisser une portion assez importante de mon héritage. Voyez de votre côté ce que vos parents et vos affaires vous permettent. Vos parents ont en vue leur intérêt plutôt que le vôtre. Ils cherchent une

colonne sur laquelle s'appuie votre maison affaissée... Ils veulent toujours commander et ne se rappellent pas pourquoi chez les Romains les enfants ont été appelés *liberi*. Le respect et l'amour doivent être perpétuels, mais non le commandement... Si votre âme est entraînée vers la vie religieuse, obéissez à l'esprit qui vous inspire. Si au contraire elle a de la répugnance pour cet état avant l'âge convenable, et qu'il ne vous plaise pas, ou qu'il ne vous soit point permis de revenir habiter avec moi, vous pourrez, chez Damien de Goès, vous appliquer aux études assez commodément. Si ma recommandation peut vous être utile soit auprès de lui, soit auprès d'autres, sachez que je ne vous ferai jamais défaut. Si vous vous retirez ici, je voudrais que ce fût au plus tôt. Pour moi, je pense à votre chère Bourgogne, mais je crains que ma mauvaise santé ne me tienne enchaîné ici... Voilà franchement exprimés mes sentiments pour vous et mes conseils sans fard. Le reste dépendra de votre décision. »

Gilbert ne résista pas à des offres si engageantes, mais il était retenu par une affaire juridique. Érasme invoqua le secours de ses amis de Besançon pour l'aider à s'en dégager. Le trésorier François Bonvalot lui avait fait présent d'un vin exquis, et ce n'était pas la première fois. En le remerciant, Érasme lui demanda un nouveau service, plus agréable que tous les autres. « Le poids de la vieillesse, lui disait-il, se fait sentir de plus en plus sur moi. La maladie me tourmente avec plus de violence. J'ai un besoin pressant du secours de Gilbert qui, ayant vécu plusieurs années avec moi, connaît toutes mes habitudes. Mais, à ce que j'apprends, il est enveloppé chez vous dans les embarras de je ne sais quelle affaire litigieuse dont, avec votre aide, il pourra facilement se dégager. Il acceptera toutes les conditions, pourvu qu'elles soient un peu équitables... Ici, je vous assure, il n'y a rien à redouter des sectes. Personne n'a pour nous des paroles fâcheuses, et je ne voudrais pas avoir chez moi quelqu'un qui fût infecté des nouveaux dogmes. Que si Dieu me donne assez de force

pour me transporter à Besançon, Gilbert me sera bien nécessaire, car l'autre domestique ne sait pas parler français. » La mort d'Érasme ne permit pas à Gilbert de retourner auprès de son ancien maître.

Il venait de perdre plusieurs amis. « Mes vieux amis s'en vont, écrivait-il. Je dois m'en procurer d'autres qui prennent leur place. En Pologne est mort Pierre Tomicius, évêque de Cracovie; à Fribourg, Zazius; en Angleterre, la mort les a tous enlevés, ou la crainte a fermé leur cœur. Ceux à pensions s'excusent. Cependant, contre mon attente, je ne sais dans quelle pensée, Thomas Cromwell, secrétaire du roi, qui maintenant a le plus de pouvoir auprès du souverain, m'a envoyé en don vingt angelots; l'archevêque de Cantorbéry, dix-huit; celui de Lincoln, quinze : aucun d'eux pourtant n'a écrit. Le seul Bedillus (1) a osé le faire, et Eustathius, ambassadeur de Charles V, est plus libre qu'il n'est utile peut-être. Je crois que les Anglais n'avaient pas lu encore la préface de notre *Prédicateur*. » On éprouve un sentiment pénible, quand on voit Érasme recevoir ainsi de l'argent de toutes mains, même de celles qui avaient fait tomber les têtes de son ami Morus et de son bienfaiteur l'évêque de Rochester. Il se fit plus d'honneur en payant un juste tribut de reconnaissance à l'évêque de Cracovie dans une lettre adressée à son parent André Critius, devenu archevêque de Gnesne. « On peut sans péril louer les morts, disait-il. L'éloge n'enfle pas ceux qui sont loués et le panégyriste n'a pas à craindre le reproche de flatterie. »

La mort de tant d'amis, non moins que le mauvais état de sa santé, l'avertissait de mettre ordre à ses affaires. Il consacra quelques jours à passer en revue les amas fort confus de ses papiers. Il désirait détruire certains écrits que d'autres seraient tentés de publier après sa mort, ou même de son vivant. « Et pourtant, disait-il, tout ce qu'on écrit n'est pas

(1) Ancien secrétaire de Warham.

bon à publier. » Dans le coffre qu'il visitait, avaient été déposés un grand nombre d'écrits composés au sortir de l'adolescence d'une main tout autre que celle dont il usait maintenant. « On excuse le vol littéraire, ajoutait-il; mais ce vol n'est pas plus excusable que celui du tailleur qui vole un morceau d'étoffe, du voiturier qui fraude sur le vin, du meunier qui dérobe de la farine... Est-ce un attentat médiocre que de publier ce que l'on voulait cacher au public, en diffamant le nom d'autrui?... Que de crimes dans un seul acte! Vol, sacrilége, faux, libelle diffamatoire, perfidie. » Ainsi parlait Érasme dans un avertissement adressé au lecteur. Ayant trouvé beaucoup de lettres très affectueuses de presque tous les monarques de l'Europe, de ducs, de cardinaux, d'évêques, de papes, de personnages éminents par la science, il voulut en publier quelques-unes pour faire connaître au monde quels étaient ses *compagnons de bouteille, comme disaient certains hommes avec une médisante bouffonnerie qu'ils prenaient pour de la faconde.* Il choisit seulement celles qui avaient été écrites, non par des secrétaires, mais par ces personnages eux-mêmes.

En fouillant dans ses papiers, il avait été surpris de voir que parmi tant de lettres, appartenant la plupart aux dix dernières années, il s'en trouvait si peu dont les auteurs fussent encore vivants. Cette remarque lui avait rappelé la fragilité humaine. En faisant cette revue, il disait de temps en temps : Celui-là aussi est mort, et enfin il prononça ces paroles : « Moi, non plus, je ne désire pas vivre plus longtemps, s'il plaît ainsi au Christ, mon seigneur. » Pendant qu'il prenait congé du public, l'avertissant qu'il ne devait pas admettre comme son ouvrage tout ce qu'on pourrait publier sous son nom, ses ennemis continuaient de l'attaquer avec une extrême violence, Scaliger avait lancé contre lui un nouveau libelle; Pierre Cursius en avait fait autant.

Mais le dénoûment suprême approchait. La maladie articulaire qui s'était calmée quelque temps, l'avait repris de nouveau

et torturé d'une manière affreuse; à tel point qu'il ne pouvait remuer. Ses souffrances, diminuant un peu, lui avaient permis de changer de place, mais sans marcher. Puis il avait pu se traîner avec des béquilles qui lui servaient de soutien. Languissant, abandonné de ses forces, la dyssenterie, mal pernicieux, le tourmenta près d'un mois entier. Sentant sa fin approcher et donnant, comme toujours, dit Rhenanus, des marques éclatantes d'une patience chrétienne et d'une âme religieuse, par lesquelles il témoignait mettre toute sa confiance dans le Christ, il répétait sans cesse : « O miséricorde de Jésus! Seigneur, délivrez-moi; Seigneur, terminez mes souffrances; Seigneur, ayez pitié de moi; et en allemand, *lieber God*, bien aimé Dieu ! Il s'éteignit enfin au milieu de la nuit du 11 au 12 juillet 1536. Selon Rhenanus, il ne prononça pas d'autres paroles (1), conservant jusqu'à la fin son entière raison. Au milieu de ses cruelles souffrances, l'enjouement qui lui était naturel ne l'abandonna pas. Peu de jours avant sa mort, Boniface Amerbach, Jérôme Froben et Nicolas Episcopius (2) étant venus le voir, il leur rappela les trois amis de Job et leur demanda en souriant où étaient les vêtements déchirés et les cendres qu'ils devaient répandre sur leur tête.

La foule immense, qui se pressa pour visiter ses restes, montra quels regrets il avait laissés dans le public. Les étudiants portèrent son corps sur leurs épaules à l'Église cathédrale; et là, auprès des degrés par lesquels on monte au chœur, à gauche du temple, vers l'endroit où était la chapelle de la Vierge, avant la Réformation, il fut enseveli avec honneur. Non-seulement le consul, mais la plupart des sénateurs assistèrent à ses funérailles. Aucun professeur, aucun étudiant n'y manqua. Il voulut par son testament secourir

(1) D'après le témoignage de son domestique de chambre, Lambert Coomans, plus tard chapelain et ami du cardinal Van Enkewoerd, il disait aussi de temps en temps : « *Mater Dei, memento mei.* »

(2) N. Episcopius avait épousé Justine, fille de Jean Froben.

V. la note X, à la fin du volume.

trois classes de personnes, les pauvres, invalides par l'âge ou la maladie, les jeunes filles sans dot, pour venir en aide à leur vertu, et les jeunes gens sans fortune, appliqués à l'étude et de belle espérance. « D'autres, dit Rhenanus, consacrent leur avoir à la construction et à l'ornement des basiliques; Érasme aima mieux consacrer aux temples vivants de Dieu les biens qu'il conservait à sa mort. Il laissa quelques legs particuliers à ses amis intimes. B. Amerbach, institué héritier fidéi-commissaire, exécuta loyalement les volontés du testateur avec le concours de J. Froben et de N. Episcopius qui lui avaient été adjoints comme exécuteurs testamentaires. Il fit élever à sa mémoire une colonne en marbre rhétique dans la cathédrale de Bâle à côté de la pierre qui recouvrait son tombeau et sur laquelle était un terme sculpté. Le testament était écrit de la main d'Érasme et scellé de l'empreinte de son anneau, présent de l'archevêque de Saint-André (1). »

Sa taille n'était pas élevée, sans être notablement petite. Son corps frêle, mais assez bien pris, était d'une délicatesse extrême et sensible aux moindres variations de l'air ou du régime. Sa peau et son teint étaient blancs. Ses cheveux dans sa jeunesse tiraient sur le blond. Il avait les yeux pers, le visage enjoué, la voix grêle, la langue bien déliée, la mise honnête et grave qui convenait à un conseiller de l'empereur, à un théologien, à un prêtre. Il fut très constant dans ses amitiés. Naturellement irritable, il se laissait fléchir aisément. Il était libéral envers les pauvres auxquels il faisait toujours donner par son domestique en revenant de la messe et partout ailleurs, mais surtout large, bienfaisant, généreux envers les jeunes gens pauvres de belle espérance et de bon naturel, qui s'adonnaient aux lettres. Dans la vie commune, il était poli, agréable, sans hauteur et sans morgue, en un mot aimable de tout point. Il tenait à plaire et regrettait de ne

(1) B. Amerbach écrivit l'épitaphe que l'on voit dans la cathédrale de Bâle, au-dessous du buste d'Érasme.

V. la note Y, à la fin du volume.

pas s'être fait appeler *Erasmius*, mot qui veut dire aimable, et non Érasme, mot qui signifie aimé ou objet d'amour (1).

Relevant d'une maladie presque mortelle, il écrivait : Peut-être l'envie se taira sur mon tombeau. Elle se tut en effet un moment, quoique d'assez mauvaise grâce. Scaliger et Dolet regrettèrent leurs fureurs. Le premier lui consacra même cette épitaphe, qui était une véritable apothéose.

TOI AUSSI TU MEURS, Ô ÉRASME! AH! POURQUOI ME QUITTER,
AVANT QUE J'AIE FAIT MA PAIX AVEC TOI?
TU MEURS, TOI DONT LE MONDE TROP PETIT NE POUVAIT ÉPUISER
LES FOUDRES VENGERESSES, LANCÉES PAR UN GÉNIE SUBLIME!
MAINTENANT QUE TON AME ÉLOQUENTE, EMPORTÉE VERS LES CIEUX,
A ÉTÉ REÇUE DANS LE SEIN JOYEUX DU TRÈS-HAUT,
MOI, QUI ME RIAIS DES COUPS DE LA MORT INSENSÉE...
INTERDIT, ÉPOUVANTÉ, JE TREMBLE EN VOYANT
QUE LES PLUS GRANDES DIVINITÉS PEUVENT MOURIR.

(1) *V.* la Lettre de B. Rhenanus à Charles V et la préface de l'édition d'Origène.

NOTES

A

Presque toutes les lettres dans lesquelles Érasme fixe l'époque de sa naissance, donnent l'année 1466; voir la lettre CC, qui est du 15 février 1517; la lettre CCVII, du 26 février 1517; la lettre CCLXIII, du 24 août 1517; la lettre CDV, du 17 avril 1519; la lettre CDXXXV, où il est dit que Colet était plus jeune qu'Érasme de deux ou trois mois, et la lettre DCLXXI, où l'on voit que Colet avait accompli presque sa cinquante-troisième année, quand il mourut dans l'été de 1519.

Théodore de Bèze (Icones), Chitreus (Saxonia), se prononcent pour 1466. L'*épitaphe de Bâle*, qui fait mourir Érasme déjà septuagénaire, *jam septuagenarius*; la *Défense contre Cursius*, qui lui donne près de quarante ans, à l'époque de son voyage en Italie, témoignent aussi en faveur de la même année.

Toutefois, les magistrats de Rotterdam, qui lui ont érigé une statue en 1622, ont adopté dans l'inscription l'année 1467. Calchreuter et Jean Hérold, qui écrivirent son éloge peu de temps après sa mort, avaient déjà donné la préférence à cette année. Suvertius, Valère André et Revius ont pensé de même, tout en le faisant mourir en 1536, dans sa soixante-dixième année. Joly et Bayle ont suivi l'inscription de Rotterdam, disant qu'on a dû mieux savoir la date de sa naissance dans sa patrie; mais cette raison est peu solide, car il n'y avait pas alors de registres exacts des baptêmes; et d'ailleurs la naissance illégitime d'Érasme dut être tenue secrète. Une seule de ses lettres, la lettre LI du *Supplément*, laquelle est certainement du 24 février 1516, donne positivement l'année 1467 : *Nam annum ago, non plus, unde-*

quinquagesimum, « je suis tout au plus dans ma quarante-neuvième année. » En admettant que cette lettre n'est point altérée, on peut remarquer cependant qu'Érasme a intérêt ici à se rajeunir, car il répond à une lettre qui avait fait allusion à son âge avancé. La même intention semble se montrer dans la lettre CCCCLXVI, du 15 octobre 1519 qui du reste laisse la question indécise; en effet, il veut faire voir qu'Alde était beaucoup plus âgé que lui : « Je suis moi-même maintenant dans ma cinquante-deuxième, ou tout au plus dans ma cinquante-troisième année. »

La lettre DCLXXI, du 1er mars 1524 ou 1525, dans laquelle il dit qu'il n'est pas loin de soixante ans, s'accommode mieux de 1466 que de 1467.

D'autres se sont déclarés pour 1465 : Volzius, Bucholzère, Boyard, Von der Hart, Mercier, cités par Burigny qui penche pour cette opinion. Mais elle ne peut guère s'appuyer que sur ces vagues paroles de Rhenanus : « *Vixit ad septuagesimum annum, aut certe non multum est supergressus*; il a vécu jusqu'à soixante-dix ans environ, ou du moins il ne les a pas beaucoup dépassés. » La lettre CMXLIII nous présente cette phrase : « *Arbitror me nunc annum agere in quo Marcus Tullius decessit*; je pense que je suis maintenant dans l'année que Cicéron accomplissait quand il mourut. Cette lettre est datée du 15 mars 1528; mais comme à cette époque l'année commençait à Pâques, on ne saurait dire si elle est de 1528 ou de 1529, car le contenu même n'indique nullement l'année. Dans cette discussion, Burigny a négligé de rectifier les dates et n'a pas tenu compte du vrai sens de ces mots : *annum agere*, qui marquent une année courante et non une année accomplie.

Melchior Adam est pour 1467, et pourtant il veut qu'Érasme soit mort à soixante-dix ans, huit mois et quinze jours. Seckendorf, qui donne tantôt 1465, tantôt 1468, nous apprend que quelques-uns ont adopté 1464. Enfin Sandeus, Possevin, prétendent avec plus d'invraisemblance encore qu'Érasme est né en 1469. Nous avons suivi l'opinion la plus probable, sans attribuer à la date de sa naissance plus de certitude qu'il ne lui en reconnaît lui-même.

Il est plus facile de se mettre d'accord sur le jour. On lit dans la lettre DCL, qu'il est né le jours de la fête de saint Simon et de saint Jude, c'est-à-dire le 28 octobre. L'inscription de Rotterdam s'accorde ici avec Rhenanus. Cependant nous trouvons dans l'*Abrégé de la vie d'Érasme* qu'il est venu au monde *in vigiliâ Simonis et Judæ*; mais on peut résoudre la difficulté en admettant qu'il est né dans la nuit du 27 au 28 octobre. Calchreuter, Melchior Adam, Burigny, ont adopté cette explication. Calchreuter fixe même l'heure, quatre heures avant le lever du soleil.

La tradition constante désigne Rotterdam comme le lieu où naquit Érasme. Lui-même ajoute constamment à son nom le mot *Roterodamus*. On a dit, il est vrai, qu'il avait préféré se donner pour patrie une cité plus considérable et plus connue que Ter-Gow ou Gouda. Rener

Snoïus, bourgmestre de cette ville, contemporain et ami d'Érasme, auteur d'une *Histoire de Hollande,* a prétendu qu'il était né à Ter-Gow et qu'il n'avait été envoyé à Rotterdam que quelques jours après sa naissance. Mais les magistrats de Ter-Gow renoncèrent à cette prétention, car au temps de Bayle, on montrait dans la bibliothèque même de cette ville une tête d'Érasme avec une inscription portant qu'il avait été conçu à Gouda, mais qu'il était né à Rotterdam. Plus tard, Almenoveen a renouvelé le débat en s'appuyant d'une prétendue lettre qu'un inconnu, jaloux de la gloire de Gouda, avait fait disparaître. Dans cette lettre adressée à Guillaume Hermann, Érasme aurait regretté de n'avoir pas pris le nom de *Goudanus.* (*V.* Burigny et M. D. Nisard.)

On l'appela d'abord *Gérard de Gérard,* selon la coutume de la Hollande. Comme ce mot en hollandais a quelque rapport pour le sens avec le mot latin *desiderare,* il changea son nom en celui de *Desiderius,* qui répond en français à Didier. Il y ajouta le surnom d'*Erasmus* qui, en grec, a une signification analogue. (Melchior Adam; Baudius, lettre DXIV du *Supplément.*)

On ne lui a pas épargné les injures au sujet de sa naissance; H. Epphendorp et Scaliger ont prétendu qu'il était fils d'un prêtre et d'une prostituée. Hortensius Lando, Paul Jove, Pontus Heuterus, Patin, Théophile Raynaud, Possevin, Dom Pierre de Saint-Romuald, ont brodé sur ce thème, chacun à sa façon.

B

Dans sa lettre à Lambert Grunnius, Erasme accuse ses cousins d'avoir mis la main sur tout l'argent comptant, à la mort de son père. Il ne reproche aux tuteurs que leur négligence : portés d'eux-mêmes à élever leurs pupilles pour la vie monastique, ils furent excités encore par un certain Guardian, ou peut-être par un supérieur de franciscains (Guardianus quidam), personnage d'un sourcil austère, ayant une grande réputation de piété. Winkel est représenté comme un homme intègre, pieux selon l'opinion vulgaire, ni joueur, ni débauché, ni intempérant, mais vivant pour lui-même, extrêmement serré, n'estimant, en fait de science, que le peu qu'il avait appris. Erasme, dans sa quatorzième année, lui ayant écrit avec un peu d'élégance, il répondit sévèrement : « Si, à l'avenir, vous envoyez de semblables lettres, ayez soin d'y joindre un commentaire. Pour moi, j'ai toujours eu coutume d'écrire nettement et *ponctuellement, ponctuatim.* » On trouve pourtant dans la *Correspondance* une lettre qui semble montrer qu'il y avait confiance et amitié entre l'oncle et le neveu. On a aussi une lettre fort tendre d'Erasme à son frère, postérieure à son entrée au couvent. Il parle plusieurs fois de ce frère à ses amis dans des termes affectueux. On peut en conclure qu'il y a dans la lettre au secrétaire de Léon X une exagération volontaire et calculée.

C

Burigny distingue Corneille Aurotin de Corneille Verdenus. La correspondance d'Erasme permet d'établir que Corneille Verdenus, Corneille Aurotin, Corneille de Ter-Gow, Corneille le chanoine, sont un seul et même personnage qui, dans la *Bibliotheca belgica* de Foppens, est appelé Corneille Aurelius. Une lettre adressée par Erasme à Corneille Aurotin au sujet de L. Valla, répond à une lettre de Corneille de Ter-Gow. En tête, on lit : *scripsit puer*. Donc Corneille Aurotin se confond avec Corneille de Ter-Gow. Dans ces premières lettres, Corneille n'est pas encore chanoine ; il est seulement qualifié de poète et de théologien. D'autre part, dans l'*Abrégé de sa vie*, Erasme parlant de Corneille Verdenus, son camarade d'enfance, dit positivement qu'il n'était pas encore chanoine, lorsqu'il l'exhorta si vivement à embrasser la vie monastique. Dans la lettre à Lambert Grunnius, Corneille Verdenus, dont le nom est dissimulé sous celui de *Cantilius*, est donné comme habile en musique ; dans une lettre de Corneille de Ter-Gow, on voit que celui-ci arrange un dialogue pour qu'il puisse être chanté. Enfin la *Bibliotheca belgica* de Foppens tranche la question en disant qu'*Erasme*, étant entré chez les chanoines réguliers, s'attacha intimement à son ami Corneille Aurelius, le poète lauréat, *Cornelio Aurelio, poesios lauru celebri adhæsit*. Corneille Aurelius fut plus tard chanoine régulier de Saint-Augustin à Hemsdon, près de Dordrecht. On trouve dans Foppens l'énumération des ouvrages de Corneille et de Guillaume. Tous deux étaient morts dès l'année 1514. Corneille avait travaillé sur saint Jérôme. Une des lettres dont il s'agit est datée de Stein, le 15 mai ; l'année manque.

D

Erasme paraît être resté à Stein trois ans et demi. Hérold ne compte que deux ans. Sans doute, il n'y comprend pas l'année d'épreuve. Il n'avait guère plus de vingt ans quand il fut appelé auprès de l'évêque de Cambrai. Selon Rhenanus et Jean Hérold, il était déjà prêtre, *jam sacris initiatus*. Erasme nous apprend, dans sa *lettre contre les faux évangéliques*, qu'il fut ordonné par l'évêque d'Utrecht, David, fils naturel de Philippe le Bon. On n'est d'accord ni sur le jour ni sur l'année ; Foppens donne le 27 avril, jour de saint Marc, et Burigny, le 25 février 1492 ; il n'y a ici qu'une différence de deux mois. Mais comment concilier la date de 1492 avec ce que disent Hérold et Rhenanus ? Burigny lève la difficulté en prétendant qu'Erasme était seulement engagé dans les Ordres, lorsqu'il entra chez l'évêque de Cambrai. Mais les paroles de Rhenanus et d'Hérold ne se prêtent guère à cette explication. On est plus embarrassé encore quand on veut déterminer l'époque de son entrée au collége de Montaigu. Le

passage du *Colloque* déciderait la question, si l'on pouvait prendre à la lettre les trente ans dont parle Érasme; car ce dialogue a été écrit pendant la captivité de François Ier, vers la fin de 1525. Mais, en général, il se pique peu d'exactitude et de précision dans les dates. Burigny veut qu'il ne soit allé à Paris qu'en 1496; ce n'est pas admissible, car dans sa *Défense contre Cursius*, Érasme dit qu'il a projeté un voyage en Italie, d'abord à dix-sept ans, puis à vingt ans, puis à Paris, lorsqu'il avait vingt-huit ans. On voit de plus dans la *Correspondance* que ce projet de voyage ne remonte pas aux premières années de son séjour à Paris. Hérold, d'autre part, dit qu'il avait plus de vingt-quatre ans quand il partit pour le collége de Montaigu : de là on peut conclure avec beaucoup de probabilité qu'il n'est venu à Paris ni avant 1491, ni après 1492.

Remarquons, en passant, que le récit de Burigny est confus et fort inexact jusqu'au moment où Érasme va se fixer à Bâle, en 1521. Les dates des lettres, ajoutées après coup et un peu au hasard, sont fausses pour la plupart : de là une très grande difficulté pour retrouver la suite et l'enchaînement des faits. Ce n'est que par un examen patient et minutieux de la *Correspondance* que nous avons pu répandre un peu de lumière sur cette partie obscure et cependant intéressante de la vie d'Érasme.

E

Publio Fausto Andrelini était un italien. Il n'avait que vingt-deux ans, quand il reçut à Rome la couronne poétique. S'étant rendu à Paris en 1488, il devint professeur de l'Université. Fort en faveur à la cour, il était appelé le poète royal, *regius poeta*. Il mourut en 1517 et fut remplacé par Henri Glareanus, né à Glaris, en Suisse. Andrelini a laissé plusieurs ouvrages en vers latins. On lit dans une lettre d'Érasme : « A Paris est mort Fauste, digne d'une mémoire immortelle. » Il ne l'a donc pas dénigré, comme on le dit. Le poète latin, Nicolas Bourbon, le traite plus sévèrement. Il reproche à ses poésies de manquer d'élégance et de se ressentir de la barbarie gothique de l'époque.

Robert Gaguin, né en Artois, entra dans l'ordre des trinitaires. Il professa aux Mathurins de Paris. Élu général de son ordre, il fut chargé de négociations importantes sous Louis XI et sous Charles VIII, en Allemagne, à Rome, à Florence, en Angleterre. Il écrivit une histoire de France depuis Pharamond jusqu'à l'année 1499; dans une lettre, Érasme donne de grands éloges à cette histoire. Gaguin avait une belle bibliothèque à laquelle il eut souvent recours; il le consultait sur les difficultés qu'il rencontrait dans les anciens auteurs. Dans une lettre, il lui demande des renseignements sur les *Cereales* et les *Anabasii* dont il est question dans les écrits de saint Jérôme contre Rufin. Gaguin répond qu'il est trop malade pour le satisfaire. On sait

que les *Anabasii* étaient des courriers qui allaient porter des messages avec la plus grande vitesse, et les *Cereales*, des magistrats qui avaient l'inspection du blé et veillaient à l'approvisionnement du marché.

F

Dans la préface de l'*Éloge de la Folie*, adressée à Morus et datée du 9 juin 1510 (*quinto idus junias* 1508, lisez 1510), Érasme dit : *superioribus diebus, cum me ex italiâ in Angliam reciperem*, t. IV, p. 401. Ce passage fixe l'époque du retour d'Érasme en Angleterre. Nous avons seulement quatre lettres très courtes et à peu près insignifiantes, écrites pendant son séjour en Italie : t. III, p. 1871, 1854 et 1858. Ce n'est que dans des lettres d'une époque postérieure qu'on trouve des détails malheureusement fort incomplets sur son voyage.

G

L'affaire de Reuchlin durait déjà depuis sept ans. Consulté par Maximilien sur la question de savoir s'il fallait brûler les livres des juifs, comme le proposait Pfeffercorn, juif converti, ce savant avait consigné son avis dans un petit traité qu'il intitula le *Miroir oculaire, oculare speculum*. Des théologiens de Cologne, à la tête desquels était Jacques Hochstrate, de l'ordre des *frères prêcheurs*, attaquèrent l'ouvrage avec force injures. Reuchlin publia une *apologie*. Les théologiens exaspérés résolurent de faire brûler le livre à Mayence par l'*inquisiteur* des dominicains. Mais, trompant l'attente de ces moines, Reuchlin détourna adroitement le coup, en faisant appel au siége apostolique. Le saint-siége déféra toute l'affaire à l'évêque de Spire. Le juge apostolique procéda et les dominicains envoyèrent un procureur, mais non leur procureur légal, par dédain et par dérision du juge. Sur ces entrefaites, ils brûlèrent le livre à Cologne. Mais le juge apostolique continua de procéder et prononça une sentence définitive. Au mois d'avril 1514, Reuchlin en envoya de Francfort une copie à Érasme, *cet ami des bonnes lettres*, qui se trouvait alors en Angleterre, afin d'être réhabilité dans l'opinion des anglais, *en dépit de ces brûleurs de livres*. Mais les dominicains de Cologne ne se tinrent pas pour battus. L'affaire fut évoquée à Rome et des commissaires furent nommés. Elle était encore pendante en 1517. Elle donna naissance à beaucoup d'écrits en sens contraire. En 1518, le saint-siége imposa silence aux deux parties. « Pour moi, écrivait Reuchlin, j'imiterai l'Hercule des *Adages* et je surmonterai ce monstre de l'envie par la patience. Il viendra, il viendra, le jour qui nous remettra en lumière; la vertu est invincible. » Ainsi parlait cet intrépide vieillard qui avait quitté Cicéron pour Moïse. Erasme le regardait comme le premier des auteurs vivants pour la connaissance des choses mystérieuses, soit dans la théologie, soit

dans la philosophie. L'évêque de Rochester avait une grande estime pour Reuchlin; *eum toto animo amplector,* dit-il dans une lettre; il désirait beaucoup connaître ses ouvrages et même avoir une entrevue avec lui. Le *Miroir oculaire* lui fut envoyé. Plus tard, Érasme lui fit passer l'ouvrage de Reuchlin *sur la science cabalistique,* dédié à Léon X. Colet qui reçut l'exemplaire et le lut rapidement, tout en reconnaissant son incompétence, crut voir que les merveilles étaient plus dans les mots que dans les choses; Érasme, lui-même, n'avait pas grand goût pour ces recherches. On peut voir dans un de ses *Colloques,* l'*apothéose* de Reuchlin, écrite peu de temps après sa mort.

II

Il y a dans le texte *ante biennium.* Faut-il lire *triennium* ou reconnaître une de ces inexactitudes chronologiques qui ne sont que trop fréquentes dans Érasme?

L'examen de la correspondance fait voir que ce projet de voyage avec l'évêque de Rochester est de l'hiver 1512 (voir et comparer les lettres CXLI du 2 décembre 1511; CIX, du 8 février 1510, lisez 1512). Le départ de Fisher eut lieu avant l'ouverture du concile convoqué à Rome pour le mois de mai 1512. Enfin, il suivit d'assez près le voyage d'Érasme à Paris, qui ne peut être placé qu'au printemps de 1511 (voir la lettre CXXXV adressée à l'abbé de Bergues et la lettre CX, datée de Paris, le 27 avril 1510, lisez 1511. Érasme est à Cambridge le 8 mai 1512, voir la lettre CXIV du 8 mai 1511, lisez 1512).

I

La querelle naquit au sujet de l'explication de ces paroles du psaume, citées dans l'*Épître aux Hébreux : Minuisti eum paulo minus ab angelis,* vous l'avez abaissé un peu au-dessous des anges. Érasme entendait : Vous l'avez fait pour un peu de temps moindre que les anges. Lefebvre attaquait cette interprétation et soutenait qu'il fallait interpréter ainsi : Vous l'avez fait un peu inférieur à Dieu.

J

Érasme avait traduit, d'après le texte grec, un passage de la première Épître de saint Paul aux Corinthiens autrement que la Vulgate : *Nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous changés;* la Vulgate dit : *Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés.* Standicius et d'Egmond s'élevèrent contre la version d'Érasme qui, suivant eux, mettait en péril le dogme de la résurrec-

tion générale. Il écrivit une apologie pour se justifier. Quand d'Egmond mourut, on lui fit cette épitaphe :

Hic jacet Egmondus, telluris inutile pondus,
Dilexit rabiem, non habeat requiem..

Ici repose d'Egmond, inutile fardeau de la terre;
Il a aimé la fureur; qu'il n'ait point de repos.

K

Chitreus dit que cette conférence eut lieu le 5 novembre 1520. Seckendorf la place le 5 décembre, et Burigny adopte cette date, parce que Seckendorf reproduit le récit de Spalatin. Mais l'on a vu, au sujet de la naissance d'Érasme, combien Seckendorf est peu exact. La correspondance montre que l'entrevue n'a pu avoir lieu le 5 décembre, car le 6 décembre Érasme écrit *de Louvain* au cardinal Campége.

L

Pallavicini vante beaucoup l'intégrité d'Aléandre; *integritate vitæ quâ prænoscebatur.* Cochlœus, doyen de l'église de Notre-Dame, à Francfort, adversaire constant de Luther, prétend qu'il était conduit plutôt par la passion privée que par le vrai zèle de la religion; *magis invidiâ et vindictæ libidine quam zelo pietatis.* (*Historia Joannis Cochlœi de actis et scriptis Martini Lutheri.* Parisiis, 1565, p. 27.) Érasme, dans une lettre, lui reproche de vivre à Venise en épicurien, mais non sans dignité. Ailleurs, il l'accuse de *mollesse* dans les mœurs. Dans une lettre secrète, il va plus loin et le croit capable de recourir au poison contre un ennemi de sa personne ou de sa cause. Mais ici le témoignage d'Érasme ne peut être accepté qu'avec une extrême réserve.

M

Luther attribuait à Lée le livre de Henri VIII. (*Luth. epp. Leum illum suspicor sub pelle tectum.*) D'autres ont prétendu qu'il avait été écrit par l'évêque de Rochester. On douta généralement que le roi en fût le véritable auteur. En 1529, Jean Cochlœus ayant fait part de son doute à Érasme, celui-ci déclara ne point le partager, sans prétendre cependant que Henri VIII se fût passé de tout secours. Pour convaincre Cochlœus, il lui envoya une copie de la lettre que le prince, à peine adolescent, lui avait écrite de sa propre main à l'occasion de la mort de Philippe le Beau. Dès la première nouvelle de cette mort

prématurée, Érasme avait adressé au jeune Henri une lettre qui commençait ainsi : « Il est parvenu ici une rumeur, trop triste pour qu'on veuille la croire vraie, trop constante pour qu'elle puisse être tout à fait dénuée de fondement. » Le prince sentit la beauté de cette manière de dire et commença de la même façon. Érasme, tout en reconnaissant l'écriture, crut qu'il avait été aidé pour le fond des pensées, comme pour l'expression. Mais plus tard Montjoy lui fit voir les minutes de plusieurs lettres du prince, parmi lesquelles se trouvait celle qui lui avait été écrite. On y voyait les traces manifestes d'un travail de composition, des additions, des retranchements, des corrections, des changements. On pouvait reconnaître la première ébauche, et, pour ainsi dire, le premier trait, puis le second, puis le troisième, quelquefois même le quatrième. Ce qui était ajouté et ce qui était effacé était de la même main. « Vaincu par le fait, disait Érasme à Cochlœus, je bannis tous mes doutes. Je ne doute pas que vous ne fissiez de même, si vous connaissiez de plus près le naturel merveilleux de ce monarque. »

N

La *Méthode de la vraie théologie,* dès le principe, avait dû être dédiée à l'archevêque de Mayence. Déjà même la lettre dédicatoire avait été publiée. Mais Rhenanus, sans consulter l'auteur, substitua au nom de l'archevêque celui de Jean Faber, vicaire de Constance. Cet acte inconsidéré mit Érasme dans un grand embarras. Faber le pria dans les termes les plus affectueux de ne pas s'en offenser. Érasme fut touché de cette vive expression d'amitié; cependant il ne pouvait approuver l'étourderie de Rhenanus qui gardait ses travaux enfouis, au lieu d'illustrer ses amis et lui-même en les publiant.

O

Une note qui accompagne le *Colloque des funérailles séraphiques,* nous apprend que le cardinal de Sion mourut la première année du pontificat d'Adrien. Cependant Érasme lui écrit sous le pontificat de Clément VII. Ignorait-il sa mort, comme il ignora longtemps celle de son ami Bombasio, massacré à la prise de Rome?

P

Il y a de l'incertitude sur la personne de François Molin, comme sur sa mort. M. Merle d'Aubigné, l'historien de la Réforme, dit simplement : « Antoine Du Blet et François Molin furent mis à mort. » M. H. Martin est encore plus vague : «du Blet fut brûlé à Lyon, avec *un nommé* Moulin.» La correspondance d'Érasme nous apprend que ce

Franciscus Molinus, en français *Moulin* ou *Dumoulin*, est le même personnage que *Franciscus Molinus*, évêque de Condom. (V. p. 943, 944, 937, 836 et 809.) D'autre part, d'après Burigny, François Dumoulin, évêque *désigné* de Condom, est le même personnage que François de Rochefort, précepteur de François Ier, qui, dans les lettres de Budé, intervient auprès du monarque en faveur d'Érasme. Son titre d'ancien précepteur du roi ne put le sauver. C'est à lui qu'Érasme a dédié, en 1524, son *Exomologèse, ou la manière de se confesser*. François Ier l'avait nommé évêque de Condom en vertu du *Concordat;* mais comme l'exécution de ce traité souffrit beaucoup de difficultés en France, Rochefort céda son droit à Érard de Grossiles, qui avait été élu par le chapitre. Voilà sans doute pourquoi les dernières lettres d'Érasme ne font pas mention de son titre d'évêque. (V. Burigny, t. I, p. 251, 246, 241 et 493.)

Q

La querelle d'Érasme avec Bedda donna naissance à un grand nombre d'écrits apologétiques : 1° *Prologus supputationis errorum in censuris Beddæ,* contenant 52 calomnies et plus de 184 blasphèmes. 2° *Divinationes ad notata per Beddam,* ou réponse sur les points censurés. 3° *In Natalis Beddæ censuras erroneas elenchus;* Érasme y trouve 310 calomnies, 181 mensonges et 47 blasphèmes. « Nous ne voulons pas, dit-il, qu'on puisse reprocher à notre calcul de n'être pas exact. » 4° *Supputatio errorum in censuris Beddæ.* 5° *Responsio ad notulas Beddaicas.* (Voir Œuvres d'Érasme, t. IX, et Burigny.) Dans son livre contre Érasme, Bedda s'emportait jusqu'à dire : « Si l'on m'en croit, ce n'est plus que par le feu qu'il faut agir contre ces sortes de gens. » Beaucoup de théologiens n'approuvaient pas ses fureurs. Lorsqu'il demanda à la Sorbonne la permission d'imprimer ce libelle, elle refusa très longtemps de l'accorder, et il ne l'obtint qu'en l'absence d'un grand nombre de docteurs. Cet écrit lui avait coûté deux ans de travail. Érasme ne mit qu'un mois à lui répondre. Bedda était principal du collége de Montaigu. C'était un maître fort sévère. Ses anciens élèves frémissaient à son nom, craignant encore la férule dont il faisait grand usage. (Voir une lettre de Henri Botteus, official de Bourg, datée du 6 mars 1528. — Correspondance d'Érasme, t. III, p. 1739.)

R

Le récit d'Érasme n'est pas exact. La commission prononça son arrêt, le 16 avril 1529. Berquin fut condamné à faire trois fois amende honorable, au palais, à la Grève et au parvis Notre-Dame, pour avoir *tenu* la secte de Luther et pour les mauvais livres faits

par lui contre la majesté de Dieu et de sa glorieuse mère; puis, à être enfermé toute sa vie dans les prisons de l'évêque de Paris, sans livres, encre ni plume. Il fit appel au Parlement. Budé, qui était un des juges, le supplia de rétracter son appel, assuré que le roi adoucirait la sentence. Berquin persista. Dès le lendemain, le Parlement le condamna à être brûlé avec ses livres, comme hérétique obstiné, et ordonna l'exécution en Grève, le jour même, en grande diligence, afin qu'il ne fût secouru du roi ni de madame la Régente, qui était alors à Blois. (M. H. Martin, qui a écrit son récit d'après le *Bourgeois de Paris* et les *Nouvelles lettres de Marguerite d'Angoulême*, t. VIII, p. 160 et 161.) Érasme, dans une lettre, prétend que Berquin n'était pas luthérien. Toutefois les protestants l'ont compté comme un de leurs martyrs. Théodore de Bèze dit qu'il y avait dans Berquin de quoi faire un autre Luther si, à la place de François Ier, la France avait eu pour souverain un homme du caractère de Frédéric.

S

Le second discours de Scaliger est daté du 27 septembre 1535. Burigny prétend qu'il ne fut imprimé qu'après sa mort. La lettre d'Érasme à Gilbert Cousin, du 11 mars 1536 (t. III, p. 1519), dément cette assertion : « *Scaliger rursus evomuit nescio quid libelli in me, quemadmodum et Petrus Cursius. Neutrum vidi.* Scaliger a lancé de nouveau je ne sais quel libelle contre moi, de même que Pierre Cursius. Je n'ai vu ni l'un ni l'autre. » Paul Merula, de son côté, raconte qu'Érasme fit enlever par ses émissaires tous les exemplaires de ce libelle qu'ils purent découvrir. Les paroles que nous venons de citer rendent tout à fait invraisemblable ce récit de Merula. On pourrait croire plutôt que Scaliger, étant revenu à des sentiments plus équitables, voulut faire disparaître les monuments de ses fureurs. Ces deux discours étaient devenus fort rares, lorsque Maussac les fit réimprimer à Toulouse en 1621. Il y joignit plusieurs lettres que Scaliger avait écrites aux colléges de Paris en leur envoyant son premier discours, ainsi qu'une lettre à Arnold Ferron, plus furieuse encore que les deux discours.

T

Henri VIII était marié depuis vingt ans, quand il eut des scrupules sur la légitimité de son mariage. Wolsey eut la pensée de demander au pape qu'il permît au roi d'avoir deux femmes, comme dans l'Ancien Testament. Luther aussi déclara qu'il permettrait à Henri VIII d'épouser une seconde femme à l'exemple des patriarches et des anciens rois, plutôt que d'autoriser une injuste répudiation (*Luth. epp.*, p. 290). Érasme, dans une lettre à Vivès, parle

presque comme Luther : « J'accorderais à un seul Jupiter deux Junons plutôt que je ne lui en ôterais une. » A cette parole équivoque, Vivès répondit : « Dieu veuille que Jupiter et Junon sacrifient un jour, non à la Vénus antique, mais au Christ qui change les cœurs ! » (T. III, p. 1105 et 1127.)

U

Quelque temps auparavant, une ville, appelée Schiltach, à huit milles de Fribourg, avait brûlé tout entière. On y avait livré au supplice la femme d'un cabaretier, qui reconnaissait avoir eu commerce avec le démon, auteur de l'incendie. Érasme, parlant de ce fait à de Goès, n'osait pas cependant garantir la vérité de tout ce qu'on racontait. D'après le récit des habitants, cette femme, qui avait eu commerce avec le démon pendant quatorze années, et qui tous les ans se confessait et communiait, fut enlevée par lui en l'air et placée sur le faîte de la cheminée. Il lui donna une marmite et lui ordonna de la renverser. Elle le fit et dans une heure toute la ville fut brûlée. « Le démon, indigné d'avoir pour rival le fils du cabaretier, voulut-il ruiner la ville et perdre la femme ? On ne l'a pas affirmé comme certain, dit Érasme, mais ce n'est pas invraisemblable. Le récit de ce fait qui s'est passé près de nous est si constant qu'il ne peut être inventé à plaisir. Mais je ne veux pas arrêter vos oreilles aux rumeurs de la foule. » Ce qui est plus étrange que ce récit, c'est de voir le sceptique Érasme avoir l'air d'y ajouter foi. On a parlé ailleurs d'un autre fait de sorcellerie sacrilége qu'il raconte dans une lettre à l'abbé de Saint-Bertin. (T. III, p. 80 et suiv. — Burigny, t. II, p. 293 et suiv.)

V

Le bref du pape est daté du 1er août 1535. Paul III déclare que, prenant en considération l'intégrité, la piété d'Érasme, sa supériorité en divers genres de sciences, les bons services rendus au siége apostolique, il lui donne la prévôté de Deventer, diocèse d'Utrecht, que l'on dit être de 600 florins de revenu, qu'il la lui confère avec un grand plaisir, voulant donner un commencement de récompense à sa vertu. Rhenanus, parlant à Charles V, assure que le pontife avait promis une *lettre apostolique*, pour lui épargner l'ennui et la dépense de *l'expédition*. Il pria même la gouvernante des Pays-Bas, en invoquant son respect filial pour le saint-siége et sa royale bonté envers les hommes bien méritants, de lui conserver la possession de ce bénéfice et de repousser les intrus.

X

En partant de Bâle, Érasme avait voulu laisser un souvenir à tous les enfants de Jean Froben, *son excellent ami;* mais au milieu des embarras d'un départ, il oublia Episcopius et sa jeune femme dont il avait toujours aimé la modestie et la pudeur virginale. Comme il allait s'embarquer, il s'aperçut de son oubli, mais il ne restait rien dans la maison, excepté un coq et une poule avec sa couvée. Il leur en fit cadeau par plaisanterie, en ajoutant ce distique improvisé :

Gallus es et Gallina tibi est; fausto omine, dono
Gallum, cui conjux teneros fovet anxia fœtus.

Les vers furent remis, mais non le présent. Sa vieille gouvernante, dit-il, *nouvelle* Xanthippe, qui lui enseignait la patience, ne voulut en faire qu'à sa tête.

Y

Selon Burigny, le testament d'Érasme révoque *les dispositions de la lettre très secrète à Goclenius.* Il les confirme au contraire : « L'héritier doit laisser Everard Goclenius disposer de l'argent déposé chez lui en Brabant, d'après les instructions que je lui ai données. » Par le testament, Érasme lui lègue comme souvenir un gobelet d'argent où était gravée l'image de la Fortune. Jean de Lasco, du vivant d'Érasme, avait acheté sa bibliothèque, à la condition d'en partager la jouissance avec lui, sa vie durant. La moitié du prix, qui se montait à 300 écus d'or, fut payée en 1525 à Érasme lui-même. L'autre moitié fut remise à son héritier en 1536, le lendemain de la Saint-Martin. Jean de Lasco offrit en même temps 100 écus d'or pour contribuer aux frais d'une édition complète de ses œuvres. Jérôme Froben et Nicolas Episcopius reculèrent d'abord devant une entreprise qui demandait le concours de personnes riches. Ce concours, sans doute, ne leur fit pas défaut, car cette édition complète fut exécutée sous la direction de Rhenanus, qui dédia cette œuvre à Charles V par une lettre datée de Schelestadt, le 1er juin 1540. Il recueillit tous les écrits d'Érasme et les rangea dans l'ordre que l'auteur lui-même avait indiqué dans son *Catalogue à Botzemus,* écrit au mois de janvier 1524, et dans un autre catalogue plus récent, adressé à Hector Boetius.

Omphalius, ami commun d'Érasme et de Scaliger, essaya de les réconcilier. Il détermina le second à écrire au premier, le 14 mai 1536, une lettre dans laquelle il déclarait qu'il l'avait toujours admiré. Elle se trouve dans le recueil de Maussac. On ne sait pas si Érasme reçut cette lettre, car il mourut sept semaines après, avant qu'il y eût réconciliation.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE I

INTRODUCTION V

CHAPITRE PREMIER. — Naissance d'Érasme. — Son enfance à Ter-Gouw, à Utrecht et à Deventer. — Mort de sa mère et de son père 1

CHAPITRE II. — Érasme est amené, sans vocation et contre sa volonté, à entrer dans un ordre religieux. 6

CHAPITRE III. — Vie d'Érasme au couvent de Stein 14

CHAPITRE IV. — Érasme sort du couvent. — L'archevêque de Cambrai. — Il est envoyé à Paris. — Le collége de Montaigu. — Les Scotistes. — Il retourne dans les Pays-Bas pour rétablir sa santé 20

CHAPITRE V. — Érasme à Paris. — Il est obligé de donner des leçons pour vivre. — Robert Gaguin, Fauste Andrelin, Augustin Caminade. — Le vieil Anglais. — Lettre à G. Hermann 26

CHAPITRE VI. — Montjoy. — Battus. — La marquise de Wecre . . 36

CHAPITRE VII. — Premier voyage en Angleterre. — Thomas Morus. — La famille royale. — Érasme à Oxford. — Colet. — Les savants d'Angleterre. — Lettre à Fauste Andrelin 42

CHAPITRE VIII. — Érasme est dépouillé à son départ d'Angleterre. — Guet-apens sur la route d'Amiens à Paris. — Erasme se retire à Orléans 48

CHAPITRE IX. — Retour d'Érasme à Paris. — Nouvelles instances auprès de la marquise. — Chute de ses espérances. — La peste à Paris. — Il cherche un refuge dans les Pays-Bas. — Mort de Battus. 59

CHAPITRE X. — Érasme à Louvain. — Le *Manuel du Chrétien* et le Panégyrique. — Mort de l'évêque de Cambrai. — Retour à Paris. — Second voyage en Angleterre. — Une lettre du prince Henri 70

CHAPITRE XI. — Voyage d'Érasme en Italie. — Bologne. — Venise. — *Les Adages*. — Padoue. — L'archevêque de Saint-André. — Rome. — Les cardinaux. — Jean de Médicis, Grimani et Raphaël de Saint-George. — Lettre de Montjoy. — Retour en Angleterre 84

Pages.

CHAPITRE XII. — Troisième séjour d'Érasme en Angleterre. — Déceptions qu'il éprouve. — Voyage en France. — Érasme à Cambridge. — Son ami Ammonio. — Le vin de Grèce. — La guerre et la peste. — Travaux d'Erasme. — Colet reçoit mal ses demandes d'argent. — Défaite des Français et des Ecossais. — Érasme se décide à quitter l'Angleterre. 101

CHAPITRE XIII. — Premier voyage d'Érasme à Bâle. — Lettre à Servais. — Huit mois au milieu des imprimeurs. — Lettre à Léon X et aux cardinaux Grimani et de Saint-George. — Wolsey et la prébende de Tournai. — Charmante candeur de Morus. . 119

CHAPITRE XIV. — Second séjour d'Érasme à Bâle. — L'ouvrage sur le Nouveau Testament. — Le *Saint Jérôme*. — L'institution du prince. — Propositions qu'on lui fait. — Admiration croissante des Allemands. — Retour dans les Pays-Bas. — La prébende de Courtrai. — Voyage en Angleterre 140

CHAPITRE XV. — Érasme à Bruxelles. — Cuthbert Tunstall. — Évêché en Sicile. — Ombrages de certains théologiens. — Faveur accordée par le pape. — Ouvertures de la France. — Correspondance et lutte épistolaire avec Budé. — Lettre à François Ier. — Canossa 153

CHAPITRE XVI. — Érasme à Anvers. — La cour des Pays-Bas. — Négociation avec la France. — Voyage en Angleterre. — Portrait par Quintin Matzys. — Le cardinal de Sion. — Ximénès. — Érasme à Louvain. — Querelle avec Lefebvre. — Mort d'Ammonio 173

CHAPITRE XVII. — Lettres à Wolsey et au roi d'Angleterre. — Testament de Buslidius. — Les évêques d'Utrecht et de Liége. — Lettres des *hommes obscurs*. — Dialogue de Jules II. — Lefebvre et Budé. — Paraphrase de l'Epitre aux Romains. — Présent de Henri VIII. — Enthousiasme pour l'Angleterre. — Jean Grollier. — Le fils de Battus 189

CHAPITRE XVIII. — Troisième voyage à Bâle. — Seconde édition du Nouveau Testament. — Bref approbateur de Léon X. — Retour d'Erasme. — Le receveur de Poparde. — Le comte du Nouvel-Aigle. — Maladie qui offre quelques symptômes de la peste. 211

CHAPITRE XIX. — Le poète Eobanus. — Mort du chancelier Sauvage. — Nouvelle invitation de la France. — Edouard Lée. — Mélanchthon. — Le professeur Pierre de la Moselle. — Le théologien Jacques Latomus. — Le cardinal Campége. — Lettres emphatiques à Wolsey et au roi d'Angleterre. — Le cardinal de Croy. — Lettre de Luther 226

CHAPITRE XX. — Hutten et le cardinal de Mayence. — Élection impériale. — Frédéric le Sage. — Jonas. — Lettre à Léon X. — Mort de Colet. — Louis Vivès, médiateur entre Erasme et Budé. — Lettre de Longueil au doyen d'Orléans. 253

CHAPITRE XXI. — Lettre à l'archevêque de Mayence. — Livre de Lée. — Érasme à Calais. — Bulle de Léon X contre Luther. — Érasme dénoncé à Rome. — Nicolas d'Egmond 277

CHAPITRE XXII. — Voyage à Cologne. — Entrevue d'Érasme avec Frédéric. — Aléandre. — Le dominicain Faber. — *La Captivité de Babylone*. — Diète de Worms. — Érasme prend la résolution de quitter les Pays-Bas. — Stunica et Caranza. — Le livre de Henri VIII. — Départ d'Érasme pour Bâle. 310

CHAPITRE XXIII. — Érasme à Bâle. — Maladie. — Perplexité morale. — Trames de ses ennemis. — Paraphrase de saint Mathieu.

Pages.

— Glapion. — Le président du conseil de Malines. — Voyage à Constance. — Le vin de Bourgogne. — Érasme est appelé en France et à Rome 348

CHAPITRE XXIV. — Adrien VI. — Plan de pacification religieuse. — Paraphrase de Saint Jean. — Accusations des luthériens. — Libelle de Hutten. — L'*Eponge*. 366

CHAPITRE XXV. — Lettre de Tunstall. — Paraphrase de Saint Luc. — Clément VII. — Lettre secrète à Goclenius. — Voyage à Besançon. — Le duc George. — Lettre de Luther. — *Traité du libre arbitre* 384

CHAPITRE XXVI. — Lettre à Mélanchthon. — Érasme se plaint des nouveaux évangéliques. — OEcolampade. — Farel. — Propositions de la cour de France. — Guerre des paysans de la Souabe. — Sécularisation des monastères. — N. d'Egmond et Latomus. — Livre du dominicain Vincent. — Sutor et Bedda. — L'italien Cœlius, auteur d'un *Petit Traité sur le libre arbitre*. — Lettre à Marguerite de Navarre. — Epitaphe de Dorpius. — Portrait d'Érasme par Albert Dürer 415

CHAPITRE XXVII. — Insomnie de Mélanchthon. — Livre d'OEcolampade sur l'Eucharistie. — Mariage de Luther. — Son livre du *Serf arbitre*. — Pélican. — Assemblée de Baden. — Léon de Zurich. — Lettre à François Ier. — Vente des *Colloques* interdite en Angleterre. — Les théologiens de Louvain. — Les Cicéroniens. — *Saint Irénée*. — *Le Mariage chrétien*. — Explosion d'une poudrière à Bâle. 458

CHAPITRE XXVIII. — La peste à Bâle. — Les moines espagnols. — Lettre de Charles V. — La Sorbonne. — Le franciscain Gache en Savoie. — Second livre de la *Défense* contre Luther. — Lettre au roi de Pologne. — Edition de *Saint Ambroise* et de *Saint Augustin*. — Mort de Froben. — Budé. — Vivès. — Le caractère anglais. 490

CHAPITRE XXIX. — Démêlé avec Epphendorp. — Mariage d'OEcolampade. — Mélanchthon. — Lettre de Henri VIII. — Offres de Ferdinand et de l'évêque de Brixino. — Le *Cicéronien*. — Les *Colloques* et la Sorbonne. — Lettres à Clément VII et à Sadolet. — Le sac de Rome. — Pantalabus. — Réponse au prince de Carpi. — *La veuve chrétienne*. — Révolution à Bâle. — Érasme se décide à quitter cette ville. 528

CHAPITRE XXX. — Érasme à Fribourg. — Mort de Louis de Berquin. — Sages conseils de Sadolet. — Diète de Spire. — Siége de Vienne. — Lettre à Marguerite Roper. — Travaux d'Erasme. — Lettre d'Alciat. — Suite des débats soulevés par le *Cicéronien*. 557

CHAPITRE XXXI. — Titelmann. — Carvajal. — Nouveau livre du prince de Carpi. — Gérard de Nimégue. — Bucer. — Maladie. — Diète d'Augsbourg. — Jean d'Eck. — Jules Pflug. — Chute de Wolsey. — Morus, chancelier. — Collége de France. — Petit livre de Guimondus et d'Algerus sur l'Eucharistie. — Le *Chrysostôme latin*. — Le cardinal Trivulce. — Les professeurs de Nuremberg. — Eobanus 583

CHAPITRE XXXII. — Desseins de l'empereur impénétrables. — Les Turcs. — Animosité d'Erasme contre les moines. — Scaliger. — Les censures de la Sorbonne. — Sourdes menées des évangéliques. — Nouvelle diète à Spire. — Érasme désire de plus en plus quitter Fribourg. — Lettre au sénat de Besançon.

Pages.

— Les *Apophthegmes*. — Steuchus d'Eugubio. — Viglius Zuichem 611

CHAPITRE XXXIII. — Diète de Ratisbonne. — Érasme est rappelé en Brabant par la reine Marie. — Ses amis de Hollande. — Don national. — Lettre de Thomas Morus. — Réserve d'Erasme sur la question du divorce.— Faits de sorcellerie. — Décadence du collége de Buslidius. — Nouveaux écrits. — *Préparation à la mort*. — Haymon. — Éloge des vrais moines 629

CHAPITRE XXXIV. — Maladie articulaire. — Le franciscain Nicolas Herborn. — Luther. — Les cicéroniens. — Pierre Cursius.— Sadolet et Bembo. — Le cardinal de Saint-Ange. — Paul III. — Érasme proposé pour le cardinalat 649

CHAPITRE XXXV. — Retour d'Érasme à Bâle. — Le *Prédicateur*.— Sa mort. 660

NOTES 677

Versailles. — Imp. de E. AUBERT, 6, avenue de Sceaux.

BW2076 .D94 v.1
Erasme, precurseur et initiateur de
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00071 2226